MÉDECINE DOMESTIQUE.

SUITE DE LA IIe PARTIE.

CHAPITRE XLIX.

De la Maladie Vénérienne.

DANS UNE ÉDITION précédente de cet Ouvrage, j'avois omis de traiter de cette espèce de Maladie ; j'ai cru devoir réparer cette omission dans celle-ci. En effet, y ayant réfléchi plus attentivement, les raisons qui m'avoient empêché d'en parler, se sont évanouies.

Raisons qui ont porté à parler de la vérole dans cet Ouvrage.

Il est bien vrai que des ignorans, se mêlant d'administrer des *remèdes* dans cette Maladie, peuvent être cause de plusieurs accidens fâcheux ; mais ce danger est plus que balancé par les grands & solides avantages que retirera un malade d'avoir de bonne heure une connoissance de son

état, & de l'attention qu'il doit au *régime* que cette Maladie exige : car si ce *régime* ne guérit pas sa maladie, il la rendra au moins plus *bénigne*, & moins funeste à son *tempérament* (1).

Inconvéniens dans lesquels entraîne la nécessité où l'on est souvent de cacher cette Maladie.

Un malheur particulièrement attaché à cette Maladie, est qu'il y a une espèce de honte à déclarer qu'on en est attaqué. Cette opinion rend le déguisement nécessaire, & force le malade, soit à cacher sa Maladie, soit à s'adresser à ceux qui lui promettent une guérison prompte & secrette; mais qui, dans la réalité, ne font qu'éloigner les *symptômes* pour un temps, & par ce moyen, fixent le *virus* plus profondément dans le *sang*. C'est ainsi qu'une Maladie légère, qu'on auroit pu facilement guérir, se trouve souvent convertie en une Maladie opiniâtre, & quelquefois incurable.

Pourquoi elle ne peut être guérie par des remèdes secrets;

Un autre malheur également attaché à la *vérole*, est qu'elle prend mille formes diverses; de sorte qu'elle pourroit plutôt être appelée un assemblage de Maladies, qu'une Maladie unique. Deux Maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée, que la *vérole* dans ses différentes périodes: de là on voit combien il y a de folie & de danger de se confier, pour sa guérison, à aucun secret en particulier.

---

(1) Nous sommes dispensés de justifier ce que M. BUCHAN avance ici. Le Gouvernement, qui s'occupe journellement de tout ce qui peut contribuer au soulagement & à la conservation des citoyens, a jeté un regard paternel sur cette foule de malheureux qui, quoique victimes, pour la plupart, du libertinage le plus honteux, ne méritent pas moins notre pitié, puisqu'ils sont hommes. Par ses ordres, on fait des cours publics, dont l'objet est de donner l'histoire, la connoissance & le traitement des *Maladies vénériennes*; & il vient de fonder des Maisons publiques, où les indigens reçoivent des secours gratuits.

Cependant on voit tous les jours ces *remèdes* secrets ordonnés & administrés exactement de la même manière, à tous ceux qui veulent en faire usage, sans avoir la moindre attention à l'état de la Maladie, à la *constitution* du sujet, à l'intensité des *symptômes*, à l'âge du malade, & à mille autres circonstances qui sont de la plus grande importance (2).

---

(2) Ces réflexions doivent s'appliquer, non seulement aux *remèdes* secrets, mais encore aux diverses méthodes d'administrer le *spécifique* de la *Maladie vénérienne*, c'est-à-dire, le *mercure* : car, quoique les différences que présentent le *tempérament*, l'âge, les *symptômes*, &c., soient parfaitement connues des Médecins; quoique leur importance ne puisse être révoquée en doute, „ il n'en existe pas moins, dit, avec „ raison, M. DE HORNE, dans le traitement des *Maladies* „ *vénériennes*, un abus qu'il seroit très-avantageux de déra- „ciner. Chacun, en effet, a sa méthode, & des Praticiens „ du premier mérite n'en ont souvent qu'une; chacun est „ conséquemment attaché à la sienne, & la croit préféra- „ble à toutes les autres; & ce qui est souvent plus dange- „ reux encore, chacun suit sa méthode, sans vouloir s'en „ écarter. Ni par des méthodes exclusives.

„ Ce qui sert à fomenter & à entretenir une opinion aussi „ pernicieuse à l'art de guérir, c'est que les observations sur „ les *Maladies vénériennes*, qui seules pourroient assigner la „ juste valeur de chaque méthode, sont de nature, par le „ secret qu'elles exigent, à ne pouvoir presque jamais être „ rendues publiques, & que les Charlatans ont de tout temps „ abusé de la permission d'être peu délicats, en en fabricant „ eux-mêmes, qui paroissent convenir à leurs *remèdes*, & les „ faire valoir : ce qui a jeté sur cette manière de procéder en „ Médecine, la plus essentielle, mais la moins susceptible „ d'être dénaturée, un discrédit qu'il est très-important de „ faire tomber „.

La seule manière d'y réussir, étoit donc de faire des observations, qui, non seulement, puissent être avouées, mais même vérifiées; & c'est sous ces deux points de vue, qu'on ne peut avoir que dans les Hôpitaux, que le même M. DE

Les innocens sont exposés à cette Maladie : nouvelle raison pour en traiter dans cet Ouvrage.

Quoique la *vérole* soit, en général, le fruit du libertinage, cependant aujourd'hui les innocens y sont exposés comme les coupables : les enfans, les nourrices, les sages-femmes, les femmes mariées dont les époux ont été débauchés, en sont souvent attaqués, & en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'est pas mis en devoir de prévenir le danger assez tôt.

Les malheurs auxquels ces personnes sont exposées, nous serviront d'excuse, si toutefois nous en avions besoin, en entreprenant de décrire les *symptômes* & le traitement de cette maladie, malheureusement trop commune.

Plan de ce Chapitre.

Si nous faisions l'énumération de tous les *symptômes* différens de la *vérole;* si nous peignions cette Maladie sous toutes ses faces, nous nous étendrions beaucoup au delà de l'espace que nous avons destiné à cette partie de notre Ouvrage. Nous bornerons donc nos observations aux circonstances les plus importantes, sans faire men-

---

HORNE a entrepris de rédiger les observations intéressantes qu'il vient de donner, sous le titre d'*Observations faites & publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, 2 vol. *in*-8°, à Paris, chez MONORY, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

Qu'on lise cet Ouvrage nécessaire & indispensable à tout homme qui s'occupe de l'art de guérir, & l'on sera convaincu de cette vérité; que les méthodes de guérir la *Maladie vénérienne* doivent varier suivant les circonstances, & qu'il ne peut y en avoir une qui soit générale & exclusive.

Nous nous écarterons donc, à cet égard, du plan de M. BUCHAN; nous donnerons l'exposé des méthodes avouées, & nous indiquerons les circonstances qui exigent que l'une soit préférée à l'autre, ou qui exigent le concours de plusieurs, pour parvenir à la guérison. L'Ouvrage de M. DE HORNE sera notre guide.

tion de celles qui sont légères, ou qui ne se rencontrent que rarement.

Nous ne traiterons pas non plus de l'histoire de cette Maladie, ainsi que des différentes méthodes (3) qu'on a employées pour la guérir, depuis qu'elle a été transportée en Europe, & de plusieurs autres objets de cette nature, bien propres, sans doute, à amuser le Lecteur, mais fort peu capables de lui donner aucune connoissance utile.

Pourquoi on traite en particulier des principaux symptômes de la Maladie vénérienne.

(On va traiter, dans les six paragraphes suivans, des principaux *symptômes* de la *Maladie vénérienne*, considérés comme ne supposant pas l'existence du *virus vérolique* dans la masse du *sang*, & par conséquent n'exigeant pas un traitement aussi complet que la *Maladie vénérienne confirmée*, dont on parlera, §§ VII & VIII de ce Chapitre.

C'est qu'ils peuvent exister sans que le virus soit passé dans le sang.

En effet, indépendamment de ce que la plupart de ces *symptômes* peuvent exister sans qu'on se soit exposé à la *contagion vénérienne*, comme nous aurons soin de le faire remarquer, on sent que lors même qu'on s'est exposé à cette *contagion*, ils peuvent être si légers, ils peuvent être d'un caractère si doux, que si on les attaque dans leur principe, & qu'on les traite méthodiquement, on peut parvenir à exempter les parties internes de l'infection du *virus*.

Cependant il faut convenir que ces cas sont rares, & d'autant plus rares, que la honte attachée justement à cette Maladie, fait que souvent on ne se résout à déclarer qu'on en est attaqué, que

(3) Nous nous écarterons du plan de M. Buchan, relativement aux différentes méthodes de traiter la *Maladie vénérienne*, comme nous venons de le dire, note précédente, & pour les raisons exposées dans cette note.

lorsqu'elle a déjà fait plus ou moins de progrès. D'ailleurs il n'eſt pas toujours aiſé de décider que l'infection n'a point paſſé dans le *ſang*, à moins que le *ſymptôme* ne ſoit très-léger, & que ce ne ſoit poſitivement dans les premiers inſtans de la *contagion*. Dans tout autre cas, il y auroit le plus grand inconvénient à pallier une Maladie qui, faute d'être traitée dans toute ſon étendue, prépare ſouvent l'avenir le plus funeſte. Il y a ſans doute beaucoup moins de danger à ſuppoſer tous ces *ſymptômes virulens* & à les traiter comme tels, cependant avec les modifications qu'exigent le caractère & l'état même de la Maladie. L'expérience n'a que trop ſouvent prouvé qu'on a lieu de ſe repentir, lorſqu'on n'uſe pas de cette précaution & de cette prudence.)

§ I.

De la Gonorrhée virulente, appelée vulgairement Chaude-piſſe.

Caractères de cette Maladie.

La *gonorrhée virulente*, que le vulgaire appelle *chaude-piſſe*, eſt un écoulement involontaire de matière *purulente* par les parties de la génération, dans l'un ou dans l'autre ſexe (4).

---

(4) M. Buchan avance un peu trop, quand il dit que la matière de la *gonorrhée* eſt *purulente*. Tous les Médecins inſtruits croyent que ce n'eſt autre choſe que l'humeur des *glandes* qui ſont dans la duplicature du *canal de l'urètre*. Et en effet, ſi c'étoit du *pus*, ou une matière *purulente*, qui formât l'écoulement dans la *chaude-piſſe*, à l'abondance avec laquelle elle ſort, il devroit y avoir, en peu de temps, une déperdition conſidérable de ſubſtance, dans les parties qui en ſont le ſiége. D'ailleurs cette matière coule quelquefois pendant pluſieurs mois, ſans douleur, ne venant alors que de relâchement, comme on le verra, § II de ce Chapitre.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0014-2

Les premiers *symptômes* de cette Maladie, paroissent ordinairement huit ou neuf jours après qu'on s'est exposé à l'infection. Cependant c'est quelquefois le second ou le troisième jour ; d'autres fois aussi, on ne s'en apercoit qu'à la fin de la quatrième, & même de la cinquième semaine. Combien elle est de temps à se déclarer.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Gonorrhée virulente.

AVANT que l'écoulement se soit établi, le malade ressent un châtouillement, accompagné d'une douleur légère dans les parties de la génération : ensuite une humeur claire, glaireuse, commence à couler par le *canal de l'urètre* ; elle teint le linge, & occasionne un petit châtouillement, surtout dans le temps qu'on urine. Ce châtouillement allant en augmentant, produit à la fin une véritable douleur accompagnée de chaleur, surtout vers l'extrémité du *canal de l'urètre*, où l'on commence bientôt à apercevoir aussi une légère rougeur & de l'*inflammation*. Symptômes qui précèdent l'écoulement ;

Si la Maladie fait des progrès, la douleur, la chaleur de l'*urine* & l'écoulement augmentent, & de nouveaux *symptômes* se manifestent de jour en jour. Les hommes éprouvent une érection douloureuse & involontaire, plus fréquente & de plus longue durée que dans l'état de santé ; *symptôme* qui incommode davantage le malade, quand il est chaudement dans son lit. Qui accompagnent l'écoulement.

La douleur, qu'on ne ressentoit d'abord que vers les extrémités du *canal de l'urètre*, gagne alors toute l'étendue de ce *canal*, & est plus vive au moment où le malade vient d'uriner. L'écoulement s'éloigne de plus en plus de la couleur

de la *semence* qu'il avoit d'abord, devient jaune, & prend enfin tous les caractères du *pus*.

Symptômes de la gonorrhée virulente parvenue à son plus haut dégré.

Lorsque la Maladie est parvenue à ce dégré, tous les *symptômes* augmentent d'intensité. La chaleur de l'*urine* devient si grande, que le malade appréhende d'uriner, quoiqu'il en ait perpétuellement envie : enfin il ne rend ses *urines* qu'avec la plus grande difficulté, & souvent même que goutte à goutte. L'érection involontaire devient de plus en plus fréquente & douloureuse. Le malade éprouve en outre de la douleur, de la chaleur, & un sentiment de pesanteur vers le fondement. La matière de l'écoulement est âcre & abondante; elle est brune, verte, & quelquefois d'une couleur de *sang*.

Ordre dans lequel tous ces symptômes disparoissent, lorsque la Maladie est traitée méthodiquement.

Un traitement convenable diminue peu à peu la violence de ces *symptômes*; la chaleur des *urines* s'éteint insensiblement; les érections douloureuses & involontaires, la chaleur, la douleur au fondement, deviennent plus supportables; l'écoulement cesse par dégré, & la matière devient plus blanche, plus épaisse, jusqu'à ce qu'enfin elle disparoisse entièrement.

Maladies avec lesquelles la gonorrhée peut être confondue.

Une attention réfléchie à la nature de ces *symptômes*, mettra facilement à portée de distinguer la *gonorrhée virulente* de toute autre Maladie. Il y en a cependant quelques unes avec lesquelles on peut la confondre : tels sont, les *ulcères* des *reins* ou de la *vessie*, les *fleurs blanches* chez les femmes, &c.;

Ce qui la distingue des ulcères des reins & de la vessie;

mais dans les *ulcères* des *reins* ou de la *vessie*, le *pus* ne sort qu'avec les *urines*, & seulement quand le *sphyncter* de la *vessie* est ouvert; au lieu que, dans la *gonorrhée*, l'écoulement est continu. Il est beaucoup plus difficile de la distinguer des *fleurs*

Des fleurs blanches;

blanches, dont nous parlerons, Chapitre L, §II, Art. IX, de ce Vol. Il faut alors s'attacher à la

reconnoître principalement par ſes effets, comme la douleur qu'elle cauſe, la *contagion* qu'elle communique, &c.

(Indépendamment des *ulcères* des *reins* ou de la *veſſie* & des *fleurs blanches*, il exiſte ſouvent, dit M. DE HORNE, de petits points *ſuppurans* aux *nymphes*, aux grandes lèvres & aux autres parties de la *vulve*, qui ſont quelquefois imperceptibles, & dont le fond fournit un ſuintement habituel, que l'on peut confondre avec l'écoulement de la *gonorrhée*. En ouvrant ces *ſinus fiſtuleux*, on parvient bientôt à en produire la *cicatriſation*, & à tarir cet écoulement.

Des petits ulcères fiſtuleux des parties de la génération, chez les femmes.

Mais ces points *ſuppurans* ne ſe rencontrent guère que chez les femmes débauchées. Ils ont toujours la *contagion vérolique* pour cauſe. L'opération qu'ils exigent, demande donc à être précédée du traitement de la *gonorrhée*. Cependant l'obſervation de M. DE HORNE eſt très-importante, en ce que, réſiſtant à ce traitement, l'écoulement qu'ils fourniſſent donneroit lieu de croire que la *gonorrhée* qui les accompagne n'eſt point guérie, & porteroit à prolonger infructueuſement les *remèdes*, & à employer des *aſtringens* qui ſeroient au moins inutiles.)

ARTICLE II.

Régime qu'il faut preſcrire dans la Gonorrhée virulente.

Dès qu'une perſonne a lieu de ſoupçonner qu'elle eſt attaquée de cette Maladie, elle doit obſerver, auſſi-tôt & très-exactement, un *régime rafraîchiſſant*. Elle évitera toutes les choſes qui ſont d'une nature échauffante, comme le *vin*, les *liqueurs ſpiritueuſes*, les ſauces au jus, les *alimens épicés*, ſalés, de haut goût, fumés, ſéchés, &c.,

Alimens qu'il faut éviter;

ainsi que tous les végétaux *aromatiques* & *âcres*, comme les *oignons*, l'*ail*, les *échalottes*, la *muscade*, la *moutarde*, la *cannelle*, le *macis*, le *gingembre*, &c.

Dont il faut user. Elle ne vivra que de *végétaux adoucissans*, de *lait*, de *bouillons*, de *potages légers*, de *panade*, de *gruau*, &c.

Boisson qui convient. Elle boira de l'*eau d'orge*, du *lait* coupé, des *décoctions* de racines de *guimauve* & de *réglisse*; des *infusions* de *graine de lin*, ou du *petit-lait clarifié*. Il faut que le malade use de ces boissons en grande abondance.

Tout *exercice* violent, de quelque espèce qu'il soit, surtout l'*exercice du cheval* & les plaisirs de l'amour, doivent être interdits. Il faut qu'il se garantisse du froid, &, pour peu que l'*inflammation* soit violente, il doit garder le lit.

Article III.

Remèdes qu'il faut administrer dans la Gonorrhée virulente.

Cette Maladie ne peut être guérie promptement. Il est rare qu'on puisse guérir promptement & radicalement à la fois, une *gonorrhée virulente*: il ne faut donc pas que le malade compte sur une guérison rapide, & le Médecin ne peut pas la promettre.

Temps qu'elle dure, quoique traitée méthodiquement. La *gonorrhée virulente* dure souvent deux, trois mois, quelquefois même cinq & six, quoiqu'on ait employé le traitement convenable, & que le malade ait été docile.

Traitement de la Gonorrhée virulente très-légère.

Bain local. Injection adoucissante. Cependant il faut convenir qu'on peut arrêter une *gonorrhée virulente* très-légère en peu de jours, en baignant les parties génitales dans de l'*eau* & du *lait* chauds, & en injectant dans le canal de l'*urètre*, souvent dans la journée, un peu d'*huile d'amandes douces*, ou une *infusion* de *graine de lin*, chauf-

fées au dégré du *lait* qui vient d'être trait, ou de l'*eau végéto-minérale de Goulard*; & lorsque ces moyens ne suffisent pas pour emporter la Maladie, ils en diminuent toujours la violence.

Avec quelle précaution il faut employer les injections astringentes.

Quant aux *injections astringentes*, on ne doit les employer qu'avec la plus grande précaution, & uniquement lorsque la Maladie est très-légère & absolument récente; car lorsqu'elle est violente ou ancienne, de sorte que le *virus* a eu le temps de passer dans la masse des humeurs, ces *remèdes* ne font que rendre la guérison plus longue & la maladie plus dangereuse.

Il n'y a qu'un médecin qui puisse les prescrire.

C'est aujourd'hui une pratique commune d'arrêter les *gonorrhées* légères par le moyen des *injections astringentes*. Il n'est pas douteux que cette pratique ne soit bonne, toutes les fois qu'on peut en user avec sureté; mais elle ne peut être employée que par les personnes instruites & expérimentées dans le traitement de cette Maladie.

Dissolution astringente pour les injections.

Les *injections astringentes*, dont il est question, se font avec la *dissolution* suivante.

Prenez de *sucre de plomb*, trente grains;
d'*eau rose*, six ou sept onces.
Mêlez.

Manière de l'employer lorsqu'elle est indiquée.

Lorsque les circonstances permettent de l'employer, on la fait un peu chauffer; on en remplit une petite seringue, qu'on introduit dans le *canal de l'urètre*; on en injecte cinq ou six fois par jour, & on continue jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté.

Avantages des purgatifs rafraîchissans.

Qu'on employe les *injections*, ou non, les *purgatifs rafraîchissans* conviennent toujours dans la *gonorrhée*. Il ne faut cependant pas qu'ils soient forts, encore moins qu'ils soient pris dans la classe des *drastiques*. Tout *remède* capable de secouer fortement la machine, augmenteroit le

danger, & donneroit à la Maladie de plus profondes racines.

But qu'on doit se proposer en administrant des purgatifs.

Procurer deux ou trois *selles* tous les deux ou trois jours, dans la première quinzaine, autant tous les quatre ou cinquième jour dans la seconde, suffit, en général, pour diminuer l'*inflammation*, ralentir l'*écoulement*, changer la couleur & la consistance de la matière, qui devient plus blanche & plus épaisse, à mesure que le *virus* se dissipe.

Quels sont les purgatifs rafraîchissans qu'il faut prescrire. Sel de Glauber, & manne. Dose.

Si le malade peut prendre une *dissolution* de *sel de Glauber* & de *manne*, on lui donnera six gros de ce *sel*, & une demi-once de *manne*; ou, si sa *constitution* l'exige, on peut aller jusqu'à une once du même *sel*, avec la même quantité de *manne*. On dissout ces deux substances dans une chopine d'eau bouillante, ou de *petit-lait*, ou d'eau légère de *gruau*, & le malade prend le tout dans la matinée.

Infusion de séné, de tamarins & de sel de Glauber. Manière de la préparer.

Si une *infusion* de *séné* & de *tamarins* lui paroît moins désagréable, on la préparera de la manière suivante.

Prenez de *séné*, deux gros;
de *tamarins*, une once.

Laissez *infuser* toute la nuit, dans une chopine d'eau bouillante: on passe le lendemain matin, & on ajoute une demi-once de *sel de Glauber*. On en donne une tasse toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opère.

Électuaire purgatif rafraîchissant.

Si le malade préfère de se *purger* avec un *électuaire*, le suivant est très-convenable.

Prenez d'*électuaire lénitif*, quatre onces;
de *crême de tartre*, deux onces;
de *jalap en poudre*, deux gros;
de *rhubarbe en poudre*, un gros;
de *sirop de roses pâles*, quantité suffisante.

Mêlez le tout; faites un *électuaire* mollet. Dose.

On en donne deux ou trois cuillers à café, les soirs & les matins des jours où le malade veut se *purger*. On peut augmenter ou diminuer les doses de ces *remèdes*, selon les circonstances.

Nous avons prescrit de dissoudre le *sel de Glauber* dans une grande quantité de liquide, afin d'en rendre l'opération plus douce.

Traitement de la Gonorrhée virulente grave.

Premier état, ou *état inflammatoire.*

LORSQUE les *symptômes inflammatoires* sont violens, il faut toujours commencer par saigner. Saignée.

Cette opération, ainsi que dans les autres *inflammations* locales, doit être répétée selon la force & le *tempérament* du malade; selon l'urgence & la violence des *symptômes* (5).

Les *remèdes* propres à exciter la *sécrétion* des *urines*, conviennent encore dans cette *période* de la Maladie. En conséquence on donnera le suivant. Utilité des diurétiques.

Prenez de *sel de nitre*, une once; Nitre & gomme arabique.

de *gomme arabique*, deux onces.

---

(5) On observera que M. BUCHAN ne prescrit la *saignée* que dans le cas où les *symptômes d'inflammation* sont violens; car, dans les *inflammations* légères, comme elles le sont ordinairement dans la *gonorrhée virulente* qui n'est pas tombée dans les *bourses*, en privant le malade d'une partie de ses forces, la *saignée* conduiroit au relâchement, & par là tendroit à prolonger l'*écoulement*, qui n'est déjà que trop difficile à arrêter. Elle ne peut être faite que quand l'inflammation est violente.

C'est ce que paroissent ignorer la plupart de ceux qui se regardent comme seuls en possession de traiter la *Maladie vénérienne*. Au moindre *symptôme*, ils saignent; & leur routine, à cet égard, est si aveugle, qu'ils n'entreprennent

Broyez le tout enſemble, diviſez en vingt-quatre priſes égales.

Doſe. Le malade prendra une de ces doſes, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de ſa boiſſon. Si ce *remède* forçoit le malade à uriner aſſez ſouvent pour le fatiguer, il faudroit, ou qu'il le prît moins fréquemment, ou qu'on lui donnât, au lieu de *nitre*, la même quantité de *magnéſie blanche*.

Magnéſie blanche.

Circonſtances qui indiquent les lavemens. Leurs avantages.

Lorſque la douleur & l'*inflammation* ont leur ſiége aux environs du *col* de la *veſſie*, il faut donner ſouvent des *lavemens émolliens*, qui, outre l'avantage de procurer des *ſelles*, ont encore celui de ſervir de *fomentation* interne aux parties *enflammées*.

Cataplâmes avec la mie de pain & le lait, le beurre ou l'huile;

Les *cataplâmes adouciſſans* ſont d'un grand avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément ſur les parties malades. On les fait de farine de *lin*, ou de mie de pain de *froment* & de *lait* adouci avec du *beurre* frais, ou de la bonne *huile*.

Avec la mie de pain & l'eau végéto-minérale de Goulard.

(Un *remède* qui n'a jamais manqué de me réuſſir dans les cas où les *cataplâmes*, dont on vient de parler, ne calmoient pas aſſez promptement les douleurs, eſt le *cataplâme* avec la mie de pain & l'*eau végéto-minérale de Goulard*, qu'on renouvelle

---

jamais ce qu'ils appellent un traitement, qu'ils n'ayent commencé par la *ſaignée*, même dans les cas où la Maladie n'exiſte que dans leur imagination, ou dans leur mauvaiſe-foi, comme nous l'avons fait obſerver, Tome III, Chapitre XXXVII, note 1. Cependant la *Maladie vénérienne* n'a aucun privilége ſur toutes les autres: la *ſaignée* n'y eſt néceſſaire, & même utile, que quand elle eſt accompagnée des *ſymptômes* que nous avons ſpécifiés l'indiquent, Tome II, Chapitre II, fin de la note 6; & l'employer, comme on fait, à tout indiſtinctement, décèle, de la manière la moins équivoque, ou la témérité, ou l'ignorance la plus complette.

toutes les deux ou trois heures : en moins de douze heures, ils procurent un soulagement marqué, & souvent en un jour l'*inflammation* & les douleurs sont dissipées. Ce *cataplâme* se fait à l'ordinaire, & comme nous le dirons à la *Table générale*, Tome V, au mot *cataplâme.*)

Si l'on ne peut faire usage de ces *cataplâmes*, il faut appliquer des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines de *lait* & d'eau. J'ai vu souvent les douleurs les plus atroces, durant la *période inflammatoire* de la *gonorrhée*, être apaisées par l'un ou l'autre de ces *remèdes* externes. Fomentations.

Un *suspensoir*, pour soutenir le *scrotum*, est un des moyens les plus propres à calmer l'*inflammation* des *vaisseaux spermatiques.* Il faut qu'il soit fait de manière à soutenir les *testicules*, & le malade doit le porter dès le commencement de la Maladie, & plusieurs semaines encore après la guérison. Avantages du suspensoir.

Le traitement que nous venons d'exposer, guérit quelquefois la *gonorrhée* si promptement, que le malade reste fort incertain s'il en étoit véritablement attaqué ou non. Cependant on ne doit compter que rarement sur une tournure aussi favorable. Il arrive beaucoup plus souvent que ce traitement ne fait qu'abattre ou suspendre les *symptômes inflammatoires*, de manière à avoir recours, sans danger, au grand *spécifique*, c'est-à-dire, au *mercure*, qui paroît absolument nécessaire dans tous les symptômes de la *Maladie vénérienne* obstinés, pour en compléter la guérison.

Second état de la Gonorrhée virulente, ou *temps d'administrer le mercure.*

Lorsque les *saignées*, les *purgations*, les *fomentations*, tous les autres moyens que nous venons

de propoſer, ont calmé les douleurs, rétabli l'état naturel du *pouls*, éteint la chaleur des *urines*, & diminué la fréquence des érections involontaires, le malade doit commencer l'uſage du *mercure* ſous la forme qui lui paroîtra la moins déſagréable. (Mais il faut c onſulter, ci-après, les §§ VII & VIII de ce Chapitre, où nous donnons l'*expoſé des principales méthodes d'adminiſtrer le mercure*, & le choix qu'on doit faire de celle indiquée par les circonſtances).

Pilules mercurielles communes.

S'il ſe détermine pour les *pilules mercurielles communes*, il ſuffira qu'il en prenne d'abord deux le ſoir & une le matin : doſe qu'on diminuera, ſi le *mercure* porte trop à la bouche, & que, s'il n'y porte pas, on augmentera graduellement juſqu'à cinq ou ſix par jour.

Calomélas en bol.

Si le malade préfère le *calomélas*, il en prendra tous les ſoirs, étant dans le lit, deux ou trois grains, dont on fera un *bol* avec un peu de *conſerve de roſes*; il augmentera cette doſe peu à peu juſqu'à huit ou dix grains, ainſi que nous le dirons ci-après, § VII de ce Chapitre, *Méthode d'adminiſtrer le Mercure inſoluble*, ou *les Pilules mercurielles*.

Sublimé corroſif.

Une des *préparations mercurielles* des plus communes, & actuellement des plus en uſage, eſt le *ſublimé corroſif*. On le donnera de la manière que nous le recommanderons dans la *vérole confirmée*, § VII de ce Chapitre, à l'article *Méthode d'adminiſtrer le ſublimé corroſif*. Ce *remède*, adminiſtré avec les précautions qu'il exige, m'a toujours paru être l'un des plus sûrs & des plus efficaces dans ces Maladies.

Le malade prendra celui de ces *remèdes* qu'il aura choiſi, ou tous les jours, comme nous venons de le dire, ou ſeulement de deux jours l'un, ſelon que ſon *eſtomac* pourra le ſupporter.

La

La dose ne doit jamais être assez forte pour exciter la *salivation*, à moins qu'elle ne soit très-légère. Car cette Maladie peut être guérie plus efficacement & avec autant de certitude sans *salivation*, qu'en l'excitant. Lorsque le *mercure* sort avec abondance par les *glandes* de la bouche, il ne guérit pas la Maladie avec autant de succès, que lorsqu'il reste long-temps dans le corps, & qu'il n'en est évacué que peu à peu (6).

Il ne faut pas exciter la salivation. Pourquoi?

Quand le *mercure* purge, ou donne des *coliques* au malade pendant la nuit, il faut qu'il prenne une *infusion* de *jéné* ou quelqu'autre *purgatif*, & qu'il boive de grandes quantités de *tisane* de *gruau* pour prévenir les *déjections sanglantes*, assez ordinaires à ceux qui amassent du froid, ou qui prennent du *mercure* qui n'est pas préparé convenablement.

Ce qu'il faut faire lorsque le mercure purge ou donne des coliques.

Car un des grands malheurs attachés à la *Maladie vénérienne*, est de ne pouvoir compter sur

Ce qui tient souvent à ce que ce remède n'est point revivifié ou mal préparé.

---

(6) Le sentiment de M. BUCHAN, relativement à la *salivation*, est celui de tous les bons Praticiens. Une longue expérience prouve évidemment, dit M. LIEUTAUD, que le *ptyalisme* ou la *salivation*, qu'on croyoit autrefois nécessaire, est non seulement inutile, mais encore dangereux. Voici comme M. DE HORNE s'explique sur la *salivation*, dans un autre Ouvrage, qu'il a publié en 1775, sous le titre d'*Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, pag. 62 & suivantes.

„ On crut, dans le temps des premiers essais du traite-„ ment de la *vérole*, & de grands hommes dans la Méde-„ cine ont même été de ce sentiment, que la *salivation* „ étoit indispensable pour la guérison de la *vérole*; & c'est „ sur cette *excrétion* qu'on fondoit ses espérances & qu'on „ réglоit l'administration du *mercure*. Cette erreur étoit d'au-„ tant plus dangereuse, qu'elle sembloit plus accréditée par „ la virulence & l'horreur même de cette *excrétion*. Il a fallu, „ pour la détruire, que des observateurs attentifs & consé-„ quens, joignissent aux expériences les plus répétées, qui

l'intégrité du *mercure* & de ſes préparations. Cela tient, ſans doute, à la grande conſommation qui ſe fait de cette ſubſtance, & au peu d'intelligence, au peu d'attention de la plupart de ceux qui l'employent. Cependant ces motifs peuvent-ils juſtifier la négligence des Apothicaires? Elle eſt telle, à cet égard, qu'il n'eſt pas rare de voir des accidens réſulter de l'uſage du *mercure* & de ſes préparations, & même de voir des traitemens abſolument manqués, ſoit parce que le *mercure* n'a point été précédemment revivifié du *cinabre*, opération eſſentielle & indiſpenſable; ſoit parce qu'il n'eſt point employé à la doſe convenable dans les préparations qu'on en fait; ſoit enfin parce qu'il n'eſt pas entièrement éteint dans la graiſſe dont on fait l'*onguent*, ou dans les *gommes*, les *extraits*, &c., dont on prépare des *pilules*, des *bols*, &c. L'année dernière,

---

„ conſtatoient l'inſuffiſance & le danger de la *ſalivation*, le „ raiſonnement le plus convaincant pour ramener les incré„ dules.

„ En effet, le *mercure* étant le *remède ſpécifique* du *virus* „ *vénérien*, il étoit indiſpenſable que ce *remède* parcourût „ toutes les parties du corps qui en étoient infectées: au„ cune portion de ce *virus* ne pouvoit échapper à ſon „ action, ſans reproduire bientôt, par une communica„ tion que la *circulation* rendoit néceſſaire & indiſpen„ ſable, de nouveaux déſordres pires que les premiers. On „ comprit donc que la *ſalivation*, en attirant toutes les „ *parties mercurielles* aux *glandes* de la bouche & du *pa*„ *lais*, en privoit les autres parties du corps; que les *pur*„ *gatifs* qui calmoient & arrêtoient la *ſalivation*, avoient „ le même inconvénient qu'elle: ce qui, joint aux rechu„ tes qu'éprouvoient beaucoup de malades traités par cette „ méthode, d'ailleurs dangereuſe & cruelle, l'a enfin dé„ crié; & s'il lui reſte encore quelques ſectateurs, elle „ les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance & à la routine; dé„ fauts vraiment inſurmontables, quand ils ſont réunis „.

on fut obligé de faire préparer sous ses yeux les *remèdes* que prit un Officier qui avoit été déjà traité deux fois & infructueusement, & qui guérit dans l'espace de temps ordinaire & radicalement par ce troisième traitement)

Lorsque les *intestins* sont irritables, & que le *mercure* tend à donner des *coliques* ou à purger, on prévient ces effets dangereux, en ajoutant aux *pilules* ou au *bol*, ci-dessus prescrits, p. 16 de ce Volume, trente ou quarante grains de *diascordium* ou de *confection japonoise*. Après qu'on aura répété ces *pilules* ou ces *bols*, on donnera une *potion purgative*, pour emporter le *mercure* & prévenir la *salivation*.

Diascordium, ou confection japonoise.

Potion purgative.

La manière d'empêcher le *mercure* de porter trop à la bouche, ou d'exciter la *salivation*, est de le combiner avec les *purgatifs*. C'est dans cette intention qu'on a imaginé les *pilules mercurielles laxatives*. La dose ordinaire est de trente-six grains, ou de trois *pilules*, soir & matin, qu'on répète tous les deux jours; mais il est plus prudent de commencer par deux ou même par une de ces *pilules*, & de n'aller jusqu'à trois que graduellement.

Moyens d'empêcher le mercure d'exciter la salivation.

Pilules mercurielles laxatives. Dose.

(Il faut bien faire attention de ne donner de ces *pilules laxatives* qu'autant qu'il sera nécessaire pour arrêter l'affluence du *mercure* vers les *glandes salivaires*; car, comme nous venons de le voir, note précédente, les *purgatifs*, continués trop long-temps, auroient le même inconvénient que la *salivation*, c'est-à-dire, d'attirer vers les *intestins* toutes les *parties mercurielles*, & d'en priver les autres parties du corps. Il faut donc, dès que les *symptômes* de la *salivation* sont calmés, revenir au *mercure*, non combiné avec les *purgatifs*, qu'on donnera à plus petite dose, ou sous une forme dif-

Attention qu'exige l'administration de ces pilules.

férente, comme nous le dirons, même § VII, *Exposé des diverses méthodes d'administrer le mercure*).

Mercure sous forme liquide.

Quant aux personnes qui ne peuvent avaler, ni *bols*, ni *pilules*, on leur donnera le *mercure* sous forme liquide. Pour cet effet, on le suspend dans un véhicule aqueux, par le moyen de la *gomme arabique*. Cette *préparation* a l'avantage d'empêcher que le *mercure* n'affecte la bouche, ce qui le rend, à plusieurs égards, un excellent *remède*.

Dissolution mercurielle gommeuse, ou mercure gommeux.

Voici la manière de faire cette *dissolution*.

Prenez de *mercure revivifié du cinabre*, un gros;
de *gomme arabique réduite en mucilage*, deux gros.

Broyez le *mercure* & le *mucilage* dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que les globules du *mercure* soient entièrement disparus. Alors peu à peu, en remuant toujours,

Ajoutez de *sirop balsamique*, demi-once;
d'*eau de cannelle simple*, huit onces.

Dose. On donne, soir & matin, une cuillerée de cette *dissolution*.

Il y en a qui regardent cette *préparation de mercure* comme la meilleure qu'on puisse administrer dans la *gonorrhée* (7).

---

(7) Cette *préparation mercurielle* est connue ici sous le nom de *mercure gommeux*: nous en devons l'invention à M. PLENCK, *Chirurgien-Accoucheur*, qui l'a publié dans un Ouvrage intitulé: *Methodus nova & facilis argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi, &c. Vindobonæ*, 1766. Mais au lieu d'*eau de cannelle simple*, M. PLENCK prescrit l'*eau de fumeterre* à la même dose. Cependant, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 6, pag. 17 de ce Volume, malgré les magnifiques promesses de l'Auteur, cette préparation n'est point encore parvenue à anéantir toutes les autres: c'est que, loin d'avoir été toujours confirmées, ces promesses, elles ont été, au contraire, quelquefois contredites par

Mercure en frictions.

Heureusement pour ceux qui ne peuvent prendre le *mercure* intérieurement, ou dont les *intestins* sont trop délicats pour en supporter les effets; cette substance réussit également, & même mieux à certains égards, appliquée extérieurement. Il faut avouer que le *mercure*, pris intérieurement pendant un certain temps, affoiblit & nuit singulièrement aux *intestins*. On doit en conséquence, lorsqu'il est nécessaire d'en user long-temps, on doit, dis-je, préférer la méthode des *frictions* à toute autre.

Onguent mercuriel.

L'*onguent* ou la *pommade mercurielle*, ou l'*onguent gris*, est la *préparation* la plus commune pour l'usage externe. Cet *onguent* se fait en broyant ensemble parties égales de *mercure* & de *sain-doux*. On en employe un gros, pour chaque *friction*, dans la *gonorrhée virulente*. Le temps le plus propre pour les *frictions*, est le soir; & la partie la plus avantageuse est l'intérieur des cuisses. Le malade doit être placé devant le feu, tandis qu'on le frotte; & on couvre la partie frottée avec une

---

les observations les moins équivoques & les plus désintéressées.

M. DE HORNE en trouve la raison dans la difficulté qu'a le *mercure* à rester uni à la *gomme*, lorsqu'on y a ajouté le *sirop* & *l'eau de fumeterre*. Il faut lire, dans son Ouvrage, pag. 253 & suivantes, les expériences qu'il a répétées, & qui le conduisent à donner la préférence à la forme sous laquelle l'a préparé le premier, M. COSTEL, Apothicaire de Paris, & qu'il appelle *mercure gommeux sous forme sèche*. En effet, sous cette forme, il peut être donné dans la plupart des *Maladies vénériennes*, surtout dans celles de l'espèce la plus *bénigne*; & on doit le regarder comme un moyen de plus pour combattre le *virus*, quand il accompagne ou qu'il occasionne l'*hémoptysie*, la *phthisie*, ou d'autres Maladies à peu près du même genre, qui ne permettent que des *remèdes* doux.

Mercure gommeux sous forme sèche.

flanelle, que le malade doit porter pendant tout le temps des *frictions*.

L'*onguent mercuriel* contient quelquefois plus de *mercure*, comme deux tiers; d'autres fois, il en contient moins, comme un tiers. On peut donc augmenter ou diminuer la dose, proportionnellement aux circonstances, ainsi que nous le ferons voir, même § VII de ce Chapitre, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des frictions.*

Conduite qu'il faut tenir pendant l'usage des frictions.

Si, pendant l'usage des *frictions*, les parties génitales viennent à s'enflammer; si la chaleur & la *fièvre* reparoissent; si la bouche vient à s'*ulcérer*; si les gencives s'attendrissent; si la *poitrine* paroît s'affecter, il faut donner une dose ou deux de *sel de Glauber*, ou de quelqu'autre *purgatif rafraîchissant*, comme il est prescrit ci-dessus, page 12 de ce Volume, & interrompre les *frictions* pendant quelques jours.

Cependant aussi-tôt que la *salivation* & les autres *symptômes* sont tombés, si la Maladie n'est pas parfaitement guérie; il faut recommencer les *frictions*; mais il faut employer moins d'*onguent*, & mettre plus d'intervalle entre chaque frottement (8).

---

(8) Les *frictions* ont été très-long-temps la seule méthode, regardée comme sûre & infaillible de guérir les *Maladies vénériennes*; & elles jouissent encore aujourd'hui de cette réputation, parmi ceux qui croyent que la *salivation* est indispensable, parce que c'est la méthode qui l'excite avec le plus de force & de promptitude, comme on l'a dit ci-devant, note 6 de ce Chap. Cependant les ravages qu'elles ont occasionnés entre les mains des Médecins, même les plus sages & les plus expérimentés; les préparations qu'elles exigent; l'appareil qu'elles demandent; la lenteur, le dégoût, la mal-propreté dans lesquels elles entraînent; les *excrétions* sales & sordides, qui portent à tous nos sens les impressions les plus désagréables, ont

Combien de temps il faut continuer l'usage du mercure.

De quelque manière que le *mercure* soit administré, il faut en continuer l'usage tant qu'on a lieu de soupçonner qu'il reste du *virus*, (& le prolonger jusque quinze jours par-delà le temps où tous les *symptômes* seront disparus.)

Régime qu'il faut prescrire pendant l'usage du mercure.

Pendant l'usage du *mercure*, temps qu'on peut appeler la seconde *période* de la Maladie, il ne faut pas que le *régime* soit aussi sévère que dans la première période, ou dans le temps de l'*inflammation*: cependant le malade doit éviter les excès de quelque genre que ce soit.

Alimens & boisson.

Les *alimens* doivent être simples, légers & de

---

peu à peu éloigné les Praticiens de cette méthode, d'ailleurs infidelle & d'une estimation impossible. Car, dit M. DE HORNE, *ibid.* p. 77 & suivantes, la même dose d'*onguent mercuriel* produisant, dans différens sujets, des effets absolument & même quelquefois contradictoires, on se trouve par là hors de tout calcul.

En effet, il existe des malades qui ont la *peau* si lâche, d'un tissu si flexible, si rare, & dont les *pores* sont si naturellement ouverts, qu'elle absorbe, pour ainsi dire, avec avidité, tous les corps qui lui sont présentés, ou appliqués; il en est d'autres, au contraire, dont le tissu de la *peau*, extrêmement dense & compacte, n'admet & ne reçoit presque rien. Dans le premier cas, le *mercure* introduit avec trop de facilité & en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte & trop visiblement dangereuse, si elle est soutenue. Dans le second cas, les malades ne sont que peu ou point affectés de l'effet du *mercure*; à peine en ont-ils reçu quelques parties. De sorte que s'il étoit déterminé, par des expériences réitérées, quelle est la dose de *mercure* nécessaire à la guérison de la *vérole* par cette méthode, on pourroit en conclure qu'elle ne seroit jamais assurée, puisque cette dose seroit toujours dépendante de la *résorbtion*, qu'on ne peut raisonnablement déterminer, & dont l'estimation est, pour ainsi dire, impossible.

Ces inconvéniens ne sont pas les seuls que produise la

facile *digestion*; & on ne peut permettre que très-peu de *vin*, mêlé avec une grande quantité d'*eau*. Quant aux *liqueurs spiritueuses*, il faut s'en priver absolument, de quelque nature qu'elles soient. J'ai vu souvent les *symptômes inflammatoires* se remontrer sous une forme plus dangereuse, & l'*écoulement* augmenter, enfin la Maladie devenir très-difficile & très-longue à guérir, par une seule débauche de *vin*.

Troisième & dernier état de la Gonorrhée virulente.

Symptômes qui caractérisent le troisième état de la gonorrhée virulente.

LORSQUE le traitement que nous venons d'exposer, [a] calmé l'ardeur des *urines*, & tous les autres *symptômes* qui affectoient les parties de la génération; lorsque l'*écoulement* est considérablement diminué, qu'il n'y a plus de douleur & de

---

méthode des *frictions*. Les *frictions* entraînent souvent après elles une infinité de maux, presque aussi fâcheux que la Maladie primitive: les douleurs de tête habituelles, celles des *articulations*, le tremblement d'un ou de plusieurs membres, la *perte* des *dents*, quelquefois même la *consomption* ou le *marasme*, sont des suites malheureuses de l'administration peu réfléchie du *mercure* par cette méthode. De plus, elle est pernicieuse dans la *phthisie*, l'*hémoptysie*, l'*hydropisie*, le *scorbut*, &c., & dangereuse dans la *grossesse*, parce qu'elle peut occasionner l'*avortement*.

Il n'y a donc que ceux qui ne peuvent absolument prendre le *mercure* intérieurement, par délicatesse, ou par trop de sensibilité de l'*estomac* ou des *intestins*, comme l'observe M. BUCHAN, qui doivent recourir à cette méthode. Au reste, on n'en fera jamais usage, qu'on n'ait préparé le malade pendant long-temps, au moyen des *bains* & des adoucissans, pour rendre les vaisseaux souples, & diminuer, autant qu'il est possible, les résistances. On observera d'ailleurs, pendant l'usage des *frictions*, les préceptes que prescrit l'Auteur, § VII de ce Chapitre, & *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des Frictions*.

gonflement dans les *aines* ou dans les *testicules*, qu'on est même dans le cas de ne plus les craindre; lorsque le malade n'éprouve plus d'*érections* involontaires, que la matière de l'*écoulement* devient blanchâtre, épaisse, sans odeur & collante; lorsqu'on observe tous ces signes, ou la plupart d'entr'eux, alors la *gonorrhée* est arrivée à son troisième & dernier état, & on peut procéder par dégrés à l'usage des *astringens* doux, ou des *remèdes agglutinatifs*: cependant il ne faut encore les employer qu'avec précaution.

A quoi l'on reconnoît que le virus est détruit.

Quand le *virus* est anéanti, l'*écoulement* s'arrête ordinairement de lui-même; & lorsque le contraire arrive, on a tout lieu de craindre que le *virus* ne soit pas entièrement dissipé; ce dont on s'aperçoit bientôt: car, lorsqu'on arrête l'*écoulement* & que la Maladie n'est pas guérie, les *testicules* se gonflent, la gorge s'*ulcère*, & les *bubons* & plusieurs autres *symptômes* de la *vérole confirmée*, se manifestent.

Comment il faut se comporter lorsque les symptômes reparoissent.

Dans ces cas, il faut rappeler l'*écoulement* par les *purgations*, & faire usage d'une plus grande quantité de *mercure*. Afin donc de n'agir que prudemment, & de ne pas arrêter trop subitement l'*écoulement*, il faut joindre les doux *astringens* aux purgatifs, de la manière suivante.

Bol astringent purgatif.

Prenez d'*électuaire lénitif*, deux onces;
de *crême de tartre*, } de chaque
de *rhubarbe en poudre*, } demi-once;
de *baume de Copahu*, une once & demie.

Mêlez, faites un *électuaire* avec le *sirop* de *roses pâles*.

Dose.

On en prend environ la grosseur d'une *noix muscade*, soir & matin.

Astringens plus actifs.

Si ces *remèdes* ne sont suivis d'aucun inconvénient, on peut passer à des *astringens* plus forts;

Térébenthine, baumes du Pérou, de Giléad.

comme la *térébenthine de Veniſe*, le *baume du Pérou*, le *baume de Giléad*, &c. Si ces *baumes* occaſionnent des *nauſées*, ou des ſoulèvemens de cœur, le malade pourra prendre, à leur place, deux fois par jour, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*, dans un verre de *vin* rouge, ou une taſſe d'*infuſion* de *quinquina*.

Elixir de vitriol avec le vin ou le quinquina.

Ce qu'il faut faire lorſque l'écoulement perſiſte, ſans ſymptômes vénériens.

Si l'*écoulement* perſiſte, malgré l'uſage de tous ces *remèdes*, ſans être cependant accompagné d'aucun *ſymptôme* de *virus vénérien*, on aura recours aux *injections aſtringentes*, qu'on prépare de la manière ſuivante.

Diſſolution aſtringente pour injections.

Prenez de *gomme arabique*, deux gros;
d'*eau roſe*, cinq onces;
de *ſucre de Saturne*, douze grains.

Faites diſſoudre la *gomme* dans l'*eau roſe*; ajoutez le *ſucre de Saturne*.

On en injecte deux ou trois gros à la fois, dans le *canal de l'urètre*, par le moyen d'une petite ſeringue. Il faut que cette *injection* ſoit un peu chaude, & on la fait ou plus forte, ou plus foible ſelon les circonſtances.

Régime qu'il faut preſcrire pendant le troiſième état de la gonorrhée virulente.

Il faut encore avoir attention au *régime* pendant cette fin de traitement. Le malade doit prendre un *exercice* modéré en plein *air*, mais ſans s'échauffer, ni ſe fatiguer. Ses *alimens* doivent être ſecs & conſolidans, comme le *biſcuit*, le *riz*, le *millet*, les *gelées de corne de cerf*, & autres d'une nature *fortifiante*. Il prendra pour boiſſon les *eaux de Briſtol*, celles de *Pyrmont*, ou de *Spa*, ou de *Paſſy*; du *vin de Bordeaux* ou de *Porto*, en y ajoutant un peu d'*eau*. Il évitera toute eſpèce d'excès, ainſi que tout ce qui peut tendre à relâcher ou à affoiblir la *conſtitution*.

Quand tous ces moyens ſont infructueux & que l'*écoulement* perſiſte, quoique le *virus* ſoit parfai-

tement détruit, cette Maladie n'eſt plus qu'une *gonorrhée ſimple*, dont nous allons donner le traitement.

§ II.

De la Gonorrhée ſimple, ou de l'*Écoulement non virulent.*

ARTICLE PREMIER.

Cauſe de cette eſpèce de Gonorrhée, lorſqu'elle eſt la ſuite de la Gonorrhée virulente.

LA *gonorrhée virulente*, gagnée pluſieurs fois, ou mal traitée, ſe termine ſouvent par un *écoulement*, provenant ou du relâchement, ou de quelques *ulcères* cachés, dans quelques unes des parties qu'occupoit la *gonorrhée virulente*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt de la plus grande importance, pour la cure de cet *écoulement*, de bien connoître de laquelle de ces deux cauſes il procède. Lorſqu'il eſt très-opiniâtre, & qu'il ne cède que peu ou point aux *remèdes aſtringens*, il y a lieu de ſoupçonner qu'il vient d'*ulcères*. Si, au contraire, cet *écoulement* n'eſt pas continu, s'il n'a lieu que lorſque le malade eſt excité par des idées laſcives ou par les efforts qu'il fait pour aller à la garde-robe, on a tout lieu de croire qu'il tient principalement à un relâchement.

Le relâchement, ou des ulcères.

A quoi l'on reconnoît qu'il vient d'ulcères,

De relâchement.

Cauſe de la Gonorrhée ſimple, ne dépendant point du virus vénérien.

(ON voit que cette *gonorrhée* ou cet *écoulement* peut ne point dépendre du tout du commerce avec les femmes. En effet, le plus ſouvent il n'eſt accompagné d'aucune douleur; la matière qu'il fournit eſt blanche & de pure *ſemence*. D'autres fois, il vient de plénitude à l'égard de ceux qui gardent le célibat & qui vivent dans l'abon-

Plénitude.

Vice de la liqueur séminale.

dance, surtout s'ils se plaisent aux lectures & aux pensées lascives; il est alors peu à craindre. Mais s'il dépend d'un vice dans la liqueur *séminale*, ce qui n'est pas rare parmi les *cachectiques* & les *scorbutiques*, il est plus dangereux, parce qu'il peut jeter, par sa durée, dans l'*épuisement* & dans le *marasme*. Il n'est pas moins à craindre lorsqu'il est une suite des *pollutions nocturnes*, des *pollutions* volontaires, &c.)

Pollutions.

ARTICLE II.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou de l'*Écoulement non virulent, qui dépend de relâchement.*

Les remèdes sont ceux du troisième état de la gonorrhée virulente.

DANS le cas de relâchement, on doit avoir pour objet de fortifier & de donner aux *vaisseaux* foibles & relâchés un certain dégré de tension. En conséquence, outre les *remèdes* conseillés dans la troisième période de la *gonorrhée virulente*, il faut recourir à des *astringens* plus forts & plus actifs: tels sont le *quinquina*, l'*alun*, le *vitriol*, la *noix de gale*, les *racines* de *tormentille* & de *bistorte*, les *balaustes*, &c.

Astringens plus forts.

Potion de quinquina avec la noix de gale.

On peut combiner le *quinquina* avec les autres *astringens*, de la manière suivante.

Prenez de *quinquina concassé*, six gros;
de *noix de gale concassée*, deux gros.

Faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine; passez.

Ajoutez de *teinture de quinquina simple*, trois onces.

Dose.

On prend une petite tasse de cette *décoction* trois fois par jour, ajoutant à chaque tasse quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*.

Injections astringentes.

Il faut, pendant que le malade prend ces *remèdes*, faciliter sa guérison par les *injections astringentes*, telles que nous les avons recommandées

dans le dernier état de la *gonorrhée virulente*, pag. 26 de ce Volume. On peut y ajouter quelques *grains, d'alun* ou de *vitriol blanc*, selon les circonstances.

Bain froid; son importance dans cette maladie.

Enfin, le dernier *remède* qu'on prendra, est le *bain froid*, qui est peut-être le plus puissant de tous ceux qu'on employe pour fortifier & donner du *ton*. Il ne faut jamais manquer de le prescrire dans cette espèce d'*écoulement*, occasionné par relâchement, à moins que quelques circonstances, dépendantes de la *constitution* du malade, ne s'y opposent.

Objections sur l'usage du bain froid. Réponses.

La raison la plus forte qu'on puisse apporter contre le *bain froid*, est qu'il nuit dans le cas de *pléthore* ou d'un mauvais état des *viscères*. Mais, dans le premier cas, on peut recourir à la *saignée* & aux *purgations*, qui, si elles ne guérissent point entièrement la *pléthore*, la diminuent au moins considérablement. Quant au mauvais état des *viscères*, c'est un obstacle insurmontable, parce que le poids de l'eau & la contraction subite des *vaisseaux* extérieurs, en refoulant le *sang* avec trop de force vers les parties internes, peuvent occasionner des ruptures de *vaisseaux* ou un *flux* d'humeurs sur les *organes* malades. Mais lorsqu'on n'a rien de ce genre à craindre, il faut employer le *bain froid*.

Manière de prendre le bain froid.

Le malade, en conséquence, se plongera dans l'eau froide en entier, & jusque par dessus la tête, tous les matins à jeun, pendant trois ou quatre semaines, sans interruption; mais il ne faut pas qu'il y reste long-temps. Il aura grand soin de se faire essuyer lorsqu'il en sera sorti.

Le *régime* convenable dans ce cas, est précisément le même que celui que nous avons conseillé dans la dernière *période* de la *gonorrhée virulente*,

pag. 26 de ce Volume. Les *alimens* seront de nature sèche & *astringente*; le malade boira des *eaux* de *Spa*, de *Pyrmont* ou de *Bristol*, auxquelles il ajoutera un peu de *vin* rouge ou de Bordeaux. On trouvera, Tom. II, Chap. XXI, note 10, pag. 405, le nom des *eaux minérales* de France qui peuvent être suppléées à celles-ci.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou de l'*Écoulement non virulent, qui dépend d'ulcères.*

Mercure, décoction de squine, de salsepareille, de sassafras, &c.

LORSQUE l'*écoulement* ne cède, en aucune façon, à ces *remèdes*, il y a tout lieu de croire qu'il vient de quelque *ulcère*. Dans ce cas, il faut recourir au *mercure*, ou aux autres *remèdes* qui peuvent combattre l'*acrimonie* qui domine & affecte les humeurs: telles sont les *décoctions* de *squine*, de *salsepareille*, de *sassafras*, &c.

Frictions mercurielles.

M. FORDYCE avance qu'il a vu des *écoulemens* opiniâtres, subsistans depuis deux, trois ou quatre ans, être parfaitement guéris par des *frictions mercurielles*, après avoir tenté, en vain, presque tous les autres *remèdes*.

Pilules de calomélas avec la térébenthine; décoction de gaïac, de salsepareille.

Mais le Docteur CHAPMAN, en convenant de leurs succès, ajoute que le *mercure* réussit beaucoup mieux, dans ce cas, lorsqu'il est joint à la *térébenthine*, & aux autres *remèdes agglutinatifs*: aussi recommande-t-il des *pilules* faites de *calomélas* & de *térébenthine de Venise*, & veut-il que leur usage soit accompagné de *décoction* de *gaïac* & de *salsepareille*.

Manière de préparer ces pilules.

Les *pilules* de *calomélas* & de *térébenthine* se préparent comme il suit.

Prenez de *térébenthine de Venise*, bouillie jusqu'à un dégré suffisant de dureté, demi-once;

de *calomélas*, demi-gros.

Mêlez; faites soixante *pilules*, avec quantité suffisante de *sirop*.

On en prend cinq ou six matin & soir.

Si durant l'usage de ces *pilules*, la bouche vient à s'*ulcérer*, ou la *poitrine* à s'affecter, il faut les interrompre jusqu'à ce que ces *symptômes* soient disparus. Dose.

Le dernier *remède* que nous avons à recommander contre les *ulcères* du *canal de l'urètre*, sont les *bougies suppuratives*. Comme il y en a de beaucoup d'espèces, & qu'on en trouve presque par-tout de toutes faites, nous ne nous occuperons pas à décrire les *ingrédiens* qui entrent dans leur composition, ni la manière de les préparer (9). Bougies suppuratives.

Nous ferons seulement observer, qu'avant d'introduire une *bougie* dans le *canal de l'urètre*, il faut la tremper dans de l'*huile d'amandes douces*, pour l'empêcher de produire son effet trop subitement. On la laisse dans le *canal* sept ou huit heures, plus ou moins, selon que le malade peut la supporter. Manière de les employer.

Je dois ajouter que ces *bougies* guérissent souvent, non seulement les *ulcères* opiniâtres, mais encore les *tumeurs*, les *carnosités* qui se trouvent dans l'*urètre*, enfin tout ce qui peut faire obstacle au passage de l'*urine*. Elles guérissent de plus les tumeurs, les carnosités.

---

(9) Les espèces de *bougies* ne sont pas moins nombreuses en France qu'en Angleterre. Chaque Chirurgien a sa manière de les composer, qu'il juge, comme on le pense bien, préférable à toutes les autres. Mais comme on ne peut douter du succès de celles que M. DARAN, fameux Chirurgien, a imaginées, & dont il vient de publier la recette, nous croyons rendre service à nos lecteurs de leur donner, à la *Table générale*, Tome V, au mot *Bougies* de M. DARAN, la manière de préparer cette espèce de *remèdes*.

Traitement de la Gonorrhée ſimple, ou de l'*Écoulement non virulent qui dépend d'autres cauſes que de relâchement & d'ulcères.*

Lorſque la liqueur ſéminale eſt viciée;

(LORSQUE cet écoulement tient à un vice de la liqueur *ſéminale*, comme il arrive à quelques *cachectiques* ou à quelques *ſcorbutiques*, on ſent qu'il faut employer les *remèdes* qu'exige la maladie dont il eſt l'effet. Voilà pourquoi les *vulnéraires*, les *anti-ſcorbutiques* & les *analeptiques*, ont ſouvent guéri des écoulemens qui avoient réſiſté aux *aſtringens* les plus actifs & les mieux adminiſtrés.

Lorſqu'elle eſt due aux pollutions.

Quant à l'écoulement occaſionné par les *pollutions*, par la trop fréquente émiſſion de la *ſemence*, &c., nous renvoyons au Chapitre LVII, § III, art. IV de ce volume.)

§ III.

Du Gonflement & de l'Inflammation des Teſticules, appelés vulgairement Chaude-piſſe tombée dans les bourſes, *quand ces ſymptômes dépendent du virus vénérien, & quand ils n'en dépendent pas.*

ARTICLE PREMIER.

Cauſes de ces ſymptômes, dépendans du virus vénérien.

LE *gonflement* des *teſticules*, que, dans ce cas, on appelle vulgairement *Chaude-piſſe tombée dans les bourſes*, peut avoir pour cauſe le *virus vénérien* tout récent, ou ce même *virus* déjà paſſé dans le *ſang*; mais ce dernier cas eſt très-rare. Quant au premier, il eſt aſſez fréquent; car on voit le *gonflement* des *teſticules* arriver très-ſouvent dans le premier & dans le ſecond état de la *gonorrhée virulente*,

lente, surtout quand l'*écoulement* a été arrêté trop tôt, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir bu des liqueurs fortes, ou pris des *purgatifs* trop forts, *drastiques*, &c., ou fait un *exercice* violent; soit enfin pour avoir fait usage trop tôt de *remèdes astringens*.

Causes de ces symptômes, ne dépendant pas du virus vénérien.

(Cependant les *testicules* peuvent être gonflés & enflammés, sans qu'il existe chez le sujet de *virus vénérien* : les coups, les *contusions*, les efforts peuvent produire ces mêmes effets. Mais lorsqu'ils reconnoissent ces causes, ils sont accompagnés de *vomissement*, de *convulsions* & d'autres accidens graves; ce qui les rend très-faciles à distinguer.)

Article II.

Traitement du Gonflement & de l'Inflammation des Testicules, dépendant du virus vénérien.

Dans le *gonflement inflammatoire* des *testicules*, la *saignée* est nécessaire, & il faut la répéter selon l'urgence des *symptômes* (*a*). Les *alimens* doivent être légers & la boisson *délayante*. Le malade s'abstiendra de viandes fortement assaisonnées de *vin*, d'*épices*, enfin de tout ce qui est de nature *échauffante*. Saignée. Alimens.

Les *fomentations* sont ici singulièrement utiles, ainsi que les *cataplâmes de mie de pain* & de *lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile douce*. Fomentations & cataplâmes.

(*a*) Je suis dans l'usage, depuis quelque temps, d'appliquer des *sang-sues* sur les *testicules enflammés*, & cette pratique a toujours été suivie d'heureux succès.

(Les *cataplâmes* de *mie de pain* & d'*eau végéto-minérale de Goulard*, prescrits ci-dessus, pages 14 & 15 de ce Vol., réussissent également dans ce cas.) Le malade doit en avoir constamment tant qu'il est au lit, & lorsqu'il est debout, les *testicules* doivent être tenus chaudement, & soutenus par un *suspensoir*, de manière qu'il prévienne le tiraillement résultant de leur poids.

Suspensoir.

Il est important que le malade reste au lit.

(Il est important d'observer que le lit est ici de la plus grande utilité; qu'en conséquence, il ne faut permettre au malade de se lever, que lorsque le *gonflement* & l'*inflammation* sont dissipés en grande partie, & qu'ils n'occasionnent plus de douleurs.)

Si l'on ne peut réussir à diminuer le *gonflement* par le *régime rafraîchissant* que nous venons d'exposer, & qu'on doit varier selon les circonstances, il faut alors faire subir au malade un traitement *mercuriel*, tel que sa guérison en soit entièrement assurée.

Frictions mercurielles.

En conséquence, on lui fera des *frictions mercurielles*, comme nous l'avons conseillé dans *la gonorrhée virulente*, mais sur les *testicules*, pourvu, toutefois, qu'il n'y ait pas de douleur; car s'il y en avoit, il faudroit les faire sur les cuisses. En outre le malade gardera le lit pendant cinq ou six semaines, s'il est nécessaire, ayant, pendant tout ce temps, les *testicules* soutenus par un *suspensoir*, & buvant abondamment d'une forte *décoction* de *salsepareille*, comme on le prescrira ci-après, § VII de ce Chapitre: *Méthode d'administrer le mercure, par le moyen des frictions mercurielles.*

Traitement du Gonflement des Testicules, après que le virus vénérien est détruit, lorsqu'on soupçonne un vice squirreux ou cancéreux.

QUAND les *remèdes*, qu'on vient de prescrire, sont insuffisans, & qu'il y a lieu de soupçonner un vice *squirreux* ou *cancéreux* qui entretienne l'un ou l'autre (malgré la destruction du *virus vénérien*), une dureté dans *le testicule*, il faut alors *fomenter* journellement les parties avec une *décoction* de *ciguë*, ajouter aux *cataplâmes* les feuilles de cette plante, & en faire prendre, en même temps, l'*extrait* intérieurement. Fomentations & cataplâmes de ciguë.

On peut donner l'*extrait de ciguë* sous forme de *pilules*, & l'administrer de la manière que nous l'avons conseillé pour le *cancer*, Tome III, Chap. XLVII, § II. Extrait de ciguë.

Cette pratique est singulièrement recommandée par le Docteur STORCK, dans le cas de *squirre* & de *cancer*; & M. FORDYCE assure qu'il a guéri, par cette méthode, des *testicules squirreux* depuis deux ou trois ans, même *ulcérés*, & où les douleurs *lancinantes* & *pungitives* avoient déjà commencé à se faire sentir.

ARTICLE III.

Traitement du Gonflement & de l'Inflammation des Testicules, ne dépendant pas du virus vénérien.

(LORSQUE cette Maladie dépend des causes exposées ci-devant, pag. 33 de ce Volume, outre la *saignée*, les *cataplâmes émolliens*, le *suspensoir* & le repos du lit, qui sont ici également importans, il faut encore employer les *lavemens émolliens* & *anodins*; il faut même recourir aux saignée, cataplâmes, suspensoir, repos du lit, lavemens émolliens.

Cataplâmes maturatifs.

cataplâmes maturatifs, lorſque le gonflement ne cède pas à ces premiers *remèdes*. Enfin on en viendra aux préparations de *ciguë*, qu'on vient de conſeiller plus haut, ſi les parties prennent un caractère *ſquirreux* ou *cancéreux*.

Suites que peut avoir l'inflammation des teſticules.

Quelle que ſoit la cauſe de l'*inflammation* des *teſticules*, il arrive quelquefois que, malgré les ſecours les mieux adminiſtrés, elle donne lieu à des *abcès* ou des *ulcères fiſtuleux*, à la *gangrène*, à l'*hydrocèle* ou l'*hydropiſie* du *ſcrotum*, &c. Ces cas, toujours embarraſſans, exigent beaucoup de dextérité & de ſavoir : il faut donc, dès qu'ils ſe manifeſtent, appeler un Médecin expérimenté, & s'en rapporter à ſes avis.

On doit prévenir que la *gangrène*, lorſqu'elle a lieu, détruit facilement le *ſcrotum ;* mais qu'il ſe régénère de la manière la plus ſurprenante. On voit tous les jours des *teſticules* nus, ſans aucun reſte de *tégumens*, ſe recouvrir parfaitement dans aſſez peu de temps. On doit prévenir encore que le *gonflement* des *teſticules* commence preſque toujours par l'*épididyme*, & qu'il eſt le dernier guéri ; qu'il reſte même ſouvent gonflé long-temps après la guériſon, mais ſans aucune douleur.)

§ IV.

Des Bubons vénériens, appelés vulgairement Poulains, & des faux Bubons.

ARTICLE PREMIER.

Des Bubons vénériens.

Caractères des bubons.

LES *Bubons vénériens* ſont des *tumeurs* dures, ſituées dans les *aines*, & cauſées par le *virus vénérien*, qui ſéjourne dans ces parties. Il y en a de deux eſpèces : les uns, qui viennent d'un *virus* récent ; les autres, d'une *vérole confirmée*.

Traitement des Bubons vénériens.

La guérison des *bubons* naissans ou récens, c'est-à-dire, qui se manifestent peu après un commerce impur, peut se tenter d'abord par la *résolution*; & au cas qu'on ne réussisse pas, par la *suppuration*.

Pour opérer la *résolution* d'un *bubon*, il faut que le malade suive le même *régime* que celui que nous avons conseillé dans le premier état de la *gonorrhée virulente*, ci-devant, page 9 de ce Volume. On le saignera, & il prendra des *purgatifs rafraîchissans*, comme une *décoction* de *tamarins* & de *séné*, du *sel de Glauber*, &c., prescrits pag. 12 de ce Volume.

Moyens d'opérer la résolution.

Saignée, purgatifs rafraîchissans.

Lorsque, par ce traitement, le *gonflement* & les autres *symptômes inflammatoires* sont dissipés, on peut, en toute sureté, commencer l'usage du *mercure*, qu'on doit continuer jusqu'à ce que le *virus vénérien* soit entièrement dissipé; ainsi qu'on l'a dit ci-devant: *Traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pag. 15 & suivante de ce Volume (*b*).

Mercure.

Mais si le *bubon* est accompagné, dès le commencement, de douleur, de *pulsation* & d'une grande chaleur, il faut d'abord travailler à favoriser la *suppuration*.

Moyens de favoriser la suppuration.

Dans ce cas, on permettra au malade de suivre son *régime* ordinaire, & même de prendre de temps à autre un verre de bon *vin*.

Régime.

On appliquera sur la partie malade des *cataplâmes émolliens*, composés de *mie de pain* &

Cataplâmes émolliens;

(*b*) Pour opérer la *résolution* d'un *Bubon*, quelques *sangsues* appliquées sur la partie affectée, sont d'un effet aussi avantageux que sur les *testicules* enflammés; ainsi qu'on l'a dit ci-devant, note *a* de ce Chapitre.

de *lait*, adouci avec du *beurre frais*, ou de l'*huile*; de *mie de pain* & d'*eau végéto-minérale de Goulard*, comme on l'a recommandé, pag. 14 & 15 de ce Volume. Si le sujet est d'un *tempérament flegmatique*, de sorte que la *suppuration* n'avance que très-lentement, on ajoutera aux *cataplâmes* des *oignons de lis*, bouillis, ou des tranches d'*oignons* ordinaires, crus, mêlés avec une quantité suffisante de *basilicum jaune*.

Suppuratifs.

Temps d'ouvrir la tumeur.

Quand la *tumeur* est mure, ce qu'on reconnoît à la forme conique qu'elle prend, à la mollesse de la *peau*, & à la *fluctuation* de la matière très-sensible sous le doigt, il faut l'ouvrir avec le *caustique*, ou avec la lancette, & ensuite la panser avec un *digestif*.

Combien de temps on doit entretenir la suppuration.

(Lorsqu'on est parvenu, par ces moyens, à exciter la *suppuration*, il est très-important de l'entretenir long-temps, c'est-à-dire, trente ou quarante jours : c'est la plus sûre manière de hâter la guérison de la *vérole*, en employant toutefois le *mercure*, comme on le prescrira ci-après, § VII de ce Chapitre.)

ARTICLE II.

Des faux Bubons.

Causes de cette espèce de bubons.

(Les *Bubons*, dont on vient de parler, sont inconteſtablement dus au *virus vénérien*; mais il est très-important d'être averti, dit M. LIEUTAUD à l'occasion des *bubons vénériens*, que la douleur vive de l'*urètre* dans la *gonorrhée*, ou la *strangurie* violente, peuvent exciter aux *glandes inguinales* un *gonflement*, qui ne manque pas de se dissiper lorsque la douleur cesse : on sait que les douleurs du bras & de la bouche, produisent tous les jours le même effet sur les *glandes* du cou & des *aisselles*.

Combien de fois n'a-t-on pas traité cet *engorgement* passager des *glandes inguinales*, pour le *bubon vénérien*, & dont les ignorans ont regardé la guérison, toujours prompte, comme un rare effet de leurs *remèdes?*

Ce qui distingue le bubon de la hernie ou de la descente crurale.

On a encore pris quelquefois la *hernie*, ou *descente crurale*, pour un *bubon;* on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades. Le premier aspect est souvent le même; mais la *hernie crurale*, ou la *tumeur* que forme le déplacement du *boyau*, est toujours plus régulièrement sphérique, & sa base est plus étroite; elle cède d'ailleurs au tact, puisqu'on a la liberté de la faire rentrer; circonstance qui ne laisse aucun doute sur son caractère.)

Ce qu'il faut faire lorsque le bubon ne peut être amené, ni à résolution, ni à suppuration.

Il arrive cependant quelquefois que les *bubons* ne peuvent être amenés, ni à *résolution*, ni à *suppuration*, & restent durs & indolens. Dans ce cas, il faut, avec le *caustique*, détruire les *glandes* endurcies; mais si ces tumeurs prennent le caractère de *squirre*, on travaille alors à les résoudre, par le moyen de la *ciguë* employée intérieurement & extérieurement, comme nous l'avons recommandé dans le Paragraphe précédent, pag. 35 de ce Volume.

§ V.

Des Chancres vénériens essentiels & symptomatiques, & des Chancres non vénériens.

Caractères des chancres.

Les *chancres* sont des *ulcères superficiels*, *calleux*, rongeans, qui peuvent exister, & avec la *gonorrhée virulente*, & sans elle. Ils ont ordinairement leurs siéges sur le *gland* ou aux environs, & se manifestent de la manière suivante.

ARTICLE PREMIER.

Des Chancres vénériens essentiels.

Symptômes.

D'ABORD on voit paroître une petite *pustule* rouge, qui pointe bientôt, & qui ensuite distille une matière blanchâtre tirant sur le jaune. Cette *pustule*, accompagnée de chaleur, démange ordinairement avant de s'ouvrir, & dégénère ensuite en un *ulcère* opiniâtre, dont le fond est couvert d'un *mucus visqueux*, & dont les bords deviennent par dégrés durs & *calleux*.

Quelquefois les premières apparences de ces *pustules* ressemblent à de simples *excoriations* de l'*épiderme*, qui cependant se transforment bientôt en *chancres*, lorsqu'elles ont pour cause le *virus vénérien*.

Les chancres sont le plus souvent symptomatiques.

Un *chancre* forme quelquefois une maladie par lui-même, ou *essentielle* & primitive; mais le plus souvent, il est *symptomatique*, & annonce une *vérole confirmée*. Les *chancres* primitifs se manifestent bientôt après une cohabitation impure, & sont ordinairement situés sur

Leur siége.

les parties qui ne sont recouvertes que d'un *épiderme* très-mince, comme sur les grandes *lèvres*, & sur le bout des *mamelles* chez les femmes; sur le *gland* chez les hommes, &c.

Lorsque les *chancres* sont situés sur les lèvres de la bouche, on peut communiquer la *vérole* par de simples baisers. J'ai vu aux lèvres des *ulcères vénériens* très-opiniâtres, que j'avois toutes les raisons du monde de croire qui venoient de baisers d'une personne attaquée de la Maladie.

Les nourrices doivent bien prendre garde d'allaiter des enfans gâtés, ou de se laisser teter par des personnes attaquées de la *vérole*. Cette pré-

caution eſt ſurtout de conſéquence pour les nourrices, qui demeurent dans le voiſinage des grandes villes.

Traitement des Chancres vénériens eſſentiels.

Lorsqu'un *chancre* paroît auſſi-tôt après un commerce impur, le traitement eſt, à tous égards, le même que celui que nous avons conſeillé pour la *gonorrhée virulente*. Le malade obſervera le *régime rafraîchiſſant*. On lui tirera un peu de *ſang*, & il prendra quelques doſes de *ſel de Glauber* & de *manne*, comme il eſt preſcrit, pag. 12 & ſuiv. de ce Volume. Régime rafraîchiſſant, ſaignée.

On baignera très-ſouvent la partie affectée, ou plutôt on la trempera dans du *lait* chaud, coupé avec de l'eau; & s'il y a beaucoup d'*inflammation*, on y appliquera un *cataplâme émollient*. Ces *remèdes* ſuffiſent dans la plupart des circonſtances pour calmer l'*inflammation* & préparer le malade à prendre du *mercure*, de la manière qu'il eſt recommandé dans le *Traitement du ſecond état de la gonorrhée virulente*, pag. 15 & ſuiv. de ce Volume. Petits bains locaux. Cataplâmes émolliens.

Article II.

Des Chancres vénériens ſymptomatiques.

Les *chancres ſymptomatiques* ſont, pour l'ordinaire, accompagnés d'*ulcères* dans la gorge; de douleurs nocturnes; d'*éruption farineuſe* à la racine des cheveux, & de pluſieurs autres *ſymptômes* de la *vérole confirmée*. Quoiqu'ils puiſſent avoir les mêmes ſiéges que les *chancres primitifs*, on ne les trouve cependant ordinairement que ſur les parties de la génération & dans l'inté- Caractères de cette eſpèce de chancres. Leur ſiége.

rieur des cuisses. Ils sont moins douloureux que ceux dont nous venons de parler; mais très-souvent ils sont plus étendus & plus durs.

Traitement des Chancres symptomatiques.

Le même que celui de la vérole confirmée.

COMME leur traitement est le même que celui de la *vérole confirmée*, dont ils ne sont qu'un *symptôme*, nous n'en dirons rien ici; nous renvoyons entièrement à ce traitement, § VII de ce Chapitre.

ARTICLE III.

Des Chancres non vénériens.

Cause; la mal-propreté.

(LES *chancres* ne dépendent pas toujours de la *vérole*, quoiqu'elle en soit la cause la plus fréquente. Le défaut de *propreté* peut les occasionner, & il n'est pas rare que les gens mal-propres en ayent autour du *gland*. Mais dans ce cas, la *propreté* en est le vrai *remède*. De simples *lotions* avec de l'eau, du *vin*, &c., ne manquent point de les faire disparoître. S'ils résistoient à ces moyens, on auroit recours à quelques *eaux thermales*, comme celles de *Balaruc*, qu'on employe également en petits *bains*, qu'on réitère souvent dans la journée, & elles suffisent pour les guérir.)

Remède; la propreté.

Eaux de Balaruc.

§ VI.

De plusieurs autres Symptômes vénériens, tels que les Verrues, les Poireaux, les Condylomes, les Crêtes, les Choux-fleurs, &c.; la Strangurie & la Dysurie; le Phimosis & le Paraphimosis, ou l'Inflammation du prépuce; le Priapisme & la Chaude-pisse cordée.

EN parlant de la *gonorrhée virulente*, nous avons décrit la plupart des *symptômes* qui l'accom-

pagnent ou qui la suivent, & nous avons donné, en peu de mots, une idée du traitement qui convient à chacun d'eux; cependant il en est encore plusieurs autres, qui accompagnent quelquefois cette Maladie, comme les *verrues*, les *poireaux*, les *condylomes*, les *crêtes*, les *choux-fleurs*, &c.; la *strangurie*, la *dysurie*, le *phymosis*, le *paraphimosis*, le *priapisme* & la *chaude-pisse cordée*. Nous allons donc nous occuper de ces *symptômes*.

ARTICLE PREMIER.

Des Verrues, des Poireaux, des Condylomes, des Crêtes, des Choux-fleurs, &c.

(On donne ce nom à de petites *excroissances*, plus ou moins nombreuses, qui ne diffèrent entre elles que par la figure. Leur siége est particulièrement autour de l'*anus*, au *périné*, &c. Elles affectent encore le *gland* & le *prépuce*, & rendent quelquefois une espèce de *sanie*, surtout les *verrues* & les *poireaux*.

Caractères de ces symptômes. Leur siége.

Ces *symptômes* tiennent le plus souvent à la *vérole*, cependant ils peuvent exister indépendamment de ce *virus*.)

Ils ne dépendent pas toujours de la vérole.

Traitement lorsqu'ils ne dépendent point de la vérole.

LORSQUE ces *symptômes* ne tiennent point au *virus vénérien*, on les emporte avec les *caustiques* ou avec les *cathérétiques*; comme l'eau *phagédénique*, le *beurre d'antimoine*, la *pierre infernale*, &c., dont on ne doit cependant user qu'avec beaucoup de précaution. On employe quelquefois les ciseaux ou la ligature, lorsque leur forme le permet; d'autres fois, on les détruit avec l'*alun*

Eau phagédénique, beurre d'antimoine, pierre infernale.

Alun calciné, poudre de sabine,

précipité rouge. *calciné*, la *poudre de ſabine*, le *précipité rouge*, &c. On en ſaupoudre la partie qu'on a mouillée avec de la ſalive, & on les enveloppe dans de l'*onguent baſilicum*, &c.

Traitement lorſque ces ſymptômes dépendent de la Vérole.

Il eſt le même que celui de la vérole. (LORSQUE ces *ſymptômes ſont vénériens*, comme il arrive le plus ſouvent, il faut, en même temps qu'on fait uſage des moyens propoſés ci-deſſus, employer les *remèdes* internes, preſcrits contre cette terrible Maladie, ci-après, § VII de ce Chapitre.)

ARTICLE II.

De la Strangurie.

Cauſes.

Conſtriction ſpaſmodique, ou inflammation. LA *ſtrangurie* reconnoît pour cauſes, ou une conſtriction *ſpaſmodique* du *canal de l'urètre*, ou l'*inflammation* de cette partie & de celles qui avoiſinent le *col de la veſſie*.

(Ces cauſes ſont le plus ſouvent *vénériennes*; cependant elles peuvent dépendre de l'uſage, même externe, des *cantharides*, & de la *bière* nouvelle.)

Symptômes de la Conſtriction ſpaſmodique du canal de l'urètre, cauſe de la Strangurie.

LORSQUE la *ſtrangurie* reconnoît cette cauſe, le malade commence à uriner avec aſſez de facilité; mais dès que l'*urine* a lavé la partie de l'*urètre* qui eſt *ulcérée* ou enflammée, il ſe fait un reſſerrement ſubit dans cet endroit, & l'on ne rend plus l'*urine* que par jets, & quelquefois par gouttes ſeulement.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0052-3

Symptômes de l'inflammation du Canal de l'Urètre, autre cauſe de la Strangurie.

DANS la *ſtrangurie*, qui dépend de l'*inflammation* du *canal de l'urètre*, le malade ſent une chaleur & une douleur conſtantes dans ces parties: il a des envies perpétuelles d'uriner; mais il ne rend que quelques gouttes à la fois, & il eſt tourmenté par le *teneſme*, ou par des envies continuelles d'aller à la garde-robe.

Traitement de la Strangurie occaſionnée par la conſtriction ſpaſmodique du canal de l'urètre.

LORSQUE la *ſtrangurie* eſt cauſée par la *conſtriction ſpaſmodique* du *canal de l'urètre*, il faut prendre les *remèdes* qui peuvent étendre & émouſſer les parties *ſalines* dont les *urines* ſont compoſées. Ces *remèdes*, outre les boiſſons *délayantes* ordinaires, l'eau de *graine de lin*, &c., ſont les *émulſions adouciſſantes* & *rafraîchiſſantes*, *édulcorées* avec le *ſirop de pavot*.

Eau de graine de lin, émulſions, &c.

Si ces *remèdes* ne produiſent pas l'effet déſiré, on *ſaignera*; on appliquera des *fomentations émollientes* ſur les parties naturelles, & on preſcrira des *demi-bains*.

Saignée, fomentations.

Demi-bains.

Traitement de la Strangurie occaſionnée par l'inflammation du col de la veſſie.

LORSQUE la *ſtrangurie* vient évidemment de l'*inflammation* des parties voiſines du *col de la veſſie*, il faut faire une *ſaignée* copieuſe, & la répéter ſelon l'urgence des cas. Si, après la *ſaignée*, la *ſtrangurie* perſiſte encore, on donnera des *lavemens adouciſſans*, & on appliquera des *fomentations émollientes* ſur la *région* de la *veſſie*.

Saignées.

Lavemens & fomentations émollientes.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0053-9

Boiſſon diurétique.

En même temps le malade prendra, toutes les quatre heures, une taſſe de la boiſſon *diurétique* ſuivante.

Prenez d'*eau d'orge*, une chopine;
de *ſirop de guimauve*, ſix onces;
d'*huile d'amandes douces*, quatre onces;
du *ſel de nitre*, demi-once.
Mêlez.

Si ces *remèdes* ne ſoulagent pas, & que la *ſuppreſſion d'urine* devienne totale, il faudra *ſaigner* de nouveau, & plonger le malade dans un *bain* chaud, juſqu'à la *poitrine;* mais alors il faudra interrompre la boiſſon *diurétique* que nous venons de preſcrire, (parce que les *diurétiques*, en excitant la *ſécrétion* de l'*urine*, & en l'accumulant dans la *veſſie*, dont le *ſphyncter* ne prête plus à l'évacuation, rapprocheroient encore davantage les envies d'uriner, déjà trop multipliées; augmenteroient les tenſions de la *veſſie*, &, par conſéquent, aggraveroient les douleurs.)

Bain chaud. Interruption de la boiſſon diurétique. Pourquoi?

Il eſt quelquefois néceſſaire, dans ce cas, de donner iſſue à l'*urine*, par le moyen du *cathéter* ou de la *ſonde;* mais comme le malade en peut rarement ſouffrir l'introduction, nous préférons l'uſage des *bougies adouciſſantes* (dont nous donnerons la compoſition à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Bougies adouciſſantes.*) Elles lubréfient le paſſage, & facilitent ſingulièrement l'évacuation de l'*urine*. Dès qu'elles commencent à irriter, ou à cauſer quelques douleurs, il faut les retirer.

Bougies adouciſſantes.

(Quand tous les *ſymptômes* ſont calmés, & que le malade urine avec facilité, ſi l'on eſt certain de l'exiſtence du *virus vénérien*, il faut procéder à l'adminiſtration du *mercure*, comme on l'a preſcrit dans le *Traitement du ſecond état de la Gonorrhée virulente*, pag. 15 de ce Volume.

ARTICLE III.

De la Dysurie, ou *de la difficulté d'uriner.*

(IL est une autre Maladie, qui a beaucoup de ressemblance avec la *strangurie*, & qu'on confond le plus souvent avec elle, sous le nom générique de *difficulté d'uriner* avec plus ou moins d'ardeur. Cette Maladie s'appelle *dysurie*.) Caractère de cette Maladie.

Symptômes de la Dysurie.

(DANS la *dysurie*, l'*urine* coule avec beaucoup de peine; mais l'envie de pisser cesse, dès que la *vessie* est déchargée; au lieu que dans la *strangurie*, on a de continuelles envies d'uriner, & l'on ne peut rendre l'*urine* que goutte à goutte, avec de grandes douleurs. Quelquefois, & même souvent, ces deux Maladies se rencontrent ensemble ou se succèdent l'une à l'autre.) Ce qui distingue la dysurie de la strangurie.

Causes de la Dysurie.

(LA *dysurie* est l'effet ordinaire des *Maladies vénériennes*, &, dans ce cas, elle reconnoît les mêmes causes que la *strangurie*, exposées ci-dessus, pag. 44 de ce Volume. Des *carnosités* ou des *brides*, suite assez fréquente de la *gonorrhée virulente*, peuvent l'occasionner. Mais elle peut encore être due à l'usage, tant interne qu'externe, des *cantharides*, à la boisson de *bière* nouvelle, à la suppression des *règles*, & des *lochies* chez les femmes en couche. Je l'ai vue occasionnée par le *coït* chez une femme qui n'étoit pas dans le cas de voir souvent son mari, &c. Elle est familière aux vieillards, qui n'en guérissent guère; aux *scorbutiques*, aux *hypocondriaques*, &c.)

Traitement de la Dysurie.

Mêmes remèdes que contre la strangurie.

(La *dysurie* admet absolument le même traitement, décrit ci-dessus, pag. 45 & suiv. de ce Volume, que la *strangurie*, dont elle ne diffère en effet que par le moins d'intensité. On proportionnera les *remèdes* relativement au dégré des *symptômes*; & lorsqu'ils seront calmés, on en viendra au *mercure* pour ceux dont la Maladie dépend du *virus vénérien*, & on l'administrera comme nous l'avons dit ci-devant, pag. 16 & suiv. de ce Vol.

Lorsqu'elle n'est point due à la Maladie vénérienne. Lavemens, bains & petit-lait nitré.

Ceux chez qui on ne peut soupçonner ce *virus*, useront des mêmes moyens que contre la *strangurie*, & ils suffisent le plus souvent. La femme dont j'ai parlé fut guérie en trois ou quatre jours, au moyen des *lavemens émolliens*, des *bains* & du *petit-lait nitré*. Il faut travailler à rétablir les *règles* & les *lochies*, lorsqu'elles sont supprimées, & traiter les *scorbutiques* & les *hypocondriaques*, comme nous l'avons conseillé, Tome III, Chap. XXXV, § I & Chap. XLV, § XIII.

Lorsqu'elle est occasionnée par des carnosités, des brides, &c., dans le canal de l'urètre.

Quant à ceux chez qui la *dysurie* est occasionnée par des *carnosités* ou des *brides*, situées dans le *canal de l'urètre*, suites très-communes de la *gonorrhée virulente*, & qui se manifestent quelquefois de longues années après, quoiqu'elle ait été parfaitement guérie, outre les *bains*, les *lavemens* & les boissons *émollientes*, il faut qu'ils fassent usage des *bougies suppuratives*, dont on donnera la description à la *Table générale*, Tome V, au mot *Bougies suppuratives*. Comme il faut qu'ils appellent un Chirurgien, pour diriger l'usage de ce *remède*, nous n'en dirons pas davantage ici: nous leur conseillons seulement de ne s'adresser qu'à un Chirurgien instruit.

Bougies suppuratives;

Adoucissantes.

Les vieillards se serviront des *bougies adoucissantes*,

santes, que l'on vient de prescrire dans le traitement de la *strangurie*, pag. 46 de ce Volume.)

ARTICLE IV.

Du Phimosis & du Paraphimosis, ou *de l'inflammation du Prépuce.*

Caractère du phimosis; Du paraphimosis.

LE *phimosis* est un resserrement si considérable du *prépuce*, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le *gland*: le *paraphimosis* est la Maladie contraire, c'est-à-dire, un étranglement du *prépuce* au-dessous du *gland*, de manière qu'il ne peut recouvrir cette partie, qui reste à nu.

Traitement du Phimosis & du Paraphimosis, ou *de l'inflammation du Prépuce.*

Saignées, purgatifs rafraîchissans, cataplâmes, fomentations, &c.

LE traitement de ces deux *symptômes* approche de si près de celui de la *gonorrhée virulente*, qu'il est inutile d'en parler en détail. En général, les *saignées*, les *purgatifs rafraîchissans*, les *cataplâmes*, les *fomentations*, suffisent pour calmer les accidens de l'*inflammation*.

Circonstances qui indiquent un vomitif.

Mais si ces *remèdes* ne parviennent pas à diminuer le resserrement, & qu'on ait lieu de craindre que ces parties ne tombent en *gangrène*, il faudra alors faire vomir le malade avec quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha*, ou un grain de *tartre émétique*, dont on aidera l'effet avec de l'eau chaude, ou une légère eau de *gruau*.

Ce qu'il faut faire lorsque la gangrène est menaçante;

Il arrive cependant quelquefois que, malgré tous nos efforts, l'*inflammation* va toujours en augmentant, & que la *gangrène* donne déjà les premiers signes de son existence. Dans ce cas, il faut *scarifier* le *prépuce* avec une lancette; &, s'il est nécessaire, le fendre dans toute sa longueur,

pour empêcher le retour de l'étranglement; & dans le *phimosis*, il faut mettre le *gland* absolument à découvert. Nous ne décrirons pas la manière de faire cette opération, parce qu'elle doit toujours être faite par un Chirurgien.

Lorsqu'elle existe déjà.

Lorsque la *gangrène* existe déjà, il faut, outre l'opération dont nous venons de parler, *fomenter* très-souvent les parties avec des linges trempés dans une forte *décoction* de fleurs de *camomille* & de *quinquina*; panser la *plaie* avec le *baume de Geneviève*, & donner au malade, toutes les deux ou trois heures, un gros de *quinquina* en poudre.

Temps d'administrer le mercure.

(Lorsqu'on aura dissipé l'*inflammation* & la *gangrène*, si elle existoit déjà, on administrera le *mercure*, comme on l'a conseillé au *traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pages 15 & suiv. de ce Volume.)

ARTICLE V.

Du Priapisme.

Caractère de cette Maladie.

(LE *priapisme*, c'est-à-dire, l'érection continuelle, douloureuse & involontaire de la *verge*, sans aucun sentiment de plaisir, accompagne très-souvent la *gonorrhée virulente*, dans son premier état.

Elle n'est pas toujours un symptôme de la vérole. Autres causes.

Mais il n'est pas toujours un *symptôme* de la *vérole*. La *dysurie* & la *strangurie*, même lorsqu'elles ne sont pas *vénériennes*, l'occasionnent quelquefois. ZACUTUS LUSITANUS parle d'un *priapisme* causé par le froid. La poudre de *cantharides*, prise intérieurement, même à petite dose, peut causer un *priapisme* très-douloureux, accompagné d'accidens très-fâcheux, comme nous l'avons fait voir, Tome III, Chapitre XLVIII, § II, art. V.

Le *priapisme* est assez souvent l'effet d'une tension des parties génitales, accompagnée d'un désir

insatiable de l'acte *vénérien:* or ce désir, qui va quelquefois jusqu'à troubler le jugement & faire perdre toute pudeur, affecte également les deux sexes. On l'appelle chez les femmes *fureur utérine.*

La *fureur utérine* dépend rarement de la *vérole;* au moins n'en ai-je pas d'exemple, & n'en ai-je point vu chez les Auteurs. Nous renvoyons donc, pour ce qui concerne cette maladie, au Chapitre suivant, § IX.

Le *priapisme* n'attaque guère que les personnes qui sont dans la jeunesse, & qui ont un *tempérament* très-échauffé. Il n'est pas toujours de longue durée: mais il est quelquefois mortel. Il est peu à craindre chez les vieillards, qui en sont d'ailleurs beaucoup moins attaqués: mais il est chez eux plus rebelle.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Nous ne donnerons point les *symptômes* du *priapisme*: ils sont assez connus d'après la définition même du mot.)

Traitement du Priapisme dépendant de la vérole.

Le *priapisme* demande absolument les mêmes *remèdes* que la *gonorrhée virulente*, exposés § I de ce Chap. Si cependant les douleurs étoient excessives, on donneroit le soir quelques gouttes de *laudanum liquide* de *Sydenham*, dans un verre d'*émulsion*, surtout les jours où le malade auroit pris un *purgatif.*

Le même que la gonorrhée virulente.

Laudanum dans un verre d'émulsion, le soir.

Traitement du Priapisme qui ne dépend pas de la vérole.

(Le premier *remède* qu'on doive prescrire contre cette Maladie, est d'éviter les causes qui l'ont fait naître; ensuite viennent les *tempérans*, les *rafraîchissans*, comme la *saignée*, lorsqu'il y a

Saignée, petit lait,

émulsions, boissons nitrées, bains, &c.

lieu de craindre quelque *inflammation*; le *lait*, le *petit-lait*, la *limonade*, l'*orgeat*, les *émulsions*, les boissons *nitrées*, les *bains*, les *demi-bains*, tempérés, froids, &c.)

ARTICLE VI.

De la Chaude-pisse cordée.

Caractères de cette Maladie.

(On donne le nom de *chaude-pisse cordée* à la *gonorrhée virulente*, parvenue au point de rendre l'érection de la *verge* très-douloureuse, & de faire éprouver au malade une sensation pareille à celle que produiroit une main robuste, qui serreroit fortement la *verge*. Dans cet état, l'*inflammation* est considérable; le *frein* de la *verge* la courbe dans l'érection, pendant laquelle elle semble tirée avec une corde.

Le traitement est le même que celui de la gonorrhée virulente.

On voit que la *chaude-pisse cordée* n'est qu'un dégré violent de la *gonorrhée virulente*; aussi le traitement est-il absolument le même que celui que nous avons décrit, § I, Art. II & III de ce Chapitre. Lorsqu'elle occasionne des douleurs violentes & atroces, comme il n'arrive que trop souvent, il ne faut pas manquer de donner au

Laudanum.

malade, le soir, quelques gouttes de *laudanum liquide*, surtout quand il aura pris, dans la journée, un *purgatif*, & lorsque ce *symptôme* sera

Mercure.

calmé, on en viendra au *mercure*, comme on l'a dit, pages 15 & suivantes de ce Volume.)

§ VII.

De la Vérole confirmée.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des *symptômes* de la *Maladie vénérienne*, dans lesquels le *virus* est supposé arrêté dans la partie qui l'a reçu. Nous allons actuellement envisager la *vérole*, comme étant *confirmée* ou invétérée, c'est-à-dire, comme

ayant passé dans le *sang*; circulant dans toutes les parties du corps; se mêlant à toutes les *sécrétions*; enfin empoisonnant toute la *constitution*.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Vérole confirmée.

LES *symptômes* de la *vérole confirmée* sont, des *bubons* dans les *aines*, des douleurs de tête & des membres, surtout la nuit, ou lorsque le malade est chaudement dans son lit.

(Un des principaux caractères de ces douleurs, est d'abord d'être plus sensibles la nuit, & ensuite d'être tellement profondes, que l'intérieur des *os* paroisse en être le siége. Elles sont encore fixes ou vagues; mais les deux caractères que nous venons de spécifier, doivent les faire distinguer de celles de la *goutte* & du *scorbut*, avec lesquelles on les confond souvent, fort mal à propos, comme nous l'avons déjà fait observer, Tom. III, Chap. XXXV, § I, Art. II.)

Les autres *symptômes* sont, des *gales*, des *éruptions dartreuses* de couleur jaune, ressemblantes à des rayons de *miel*, sur différentes parties du corps, particulièrement à la tête; des *ulcères rongeans*, qui commencent à se manifester à la gorge, & qui gagnent peu à peu le *palais*, les *cartilages* du nez, qu'ils détruisent, &c.; des *excroissances*, des *exostoses* sur la partie moyenne des *os*, dont les extrémités spongieuses deviennent quelquefois fragiles, & se cassent au moindre accident, tandis que d'autres fois ils sont mous & plians comme de la cire.

Les *glandes conglobées* deviennent dures & *calleuses*, & forment au *cou*, sous les *aisselles*, dans les *aines* & dans le *mésentère*, des *tumeurs* dures, mobiles, semblables à celles des *écrouelles*. Il se

forme encore des *tumeurs* de différens caractères dans les *vaisseaux lymphatiques*, dans les *tendons*, dans les *ligamens* & dans les *nerfs*, comme des *ganglions*, des *nodus*, des *tophus*, & celles qu'on appelle *gommes* ou *tumeurs gommeuses*.

Les yeux sont affectés de *démangeaison*, de douleurs, d'*ophtalmie*, & quelquefois d'une *cécité* complette. Le malade a un tintement dans les oreilles; il y ressent de la douleur; il devient sourd, & l'*oreille interne s'ulcère* & se carie.

Toutes les *fonctions animales*, *vitales* & *naturelles* sont viciées: le visage devient pâle & livide, le corps se dessèche. Enfin le malheureux affecté de cette Maladie, devient incapable d'aucun mouvement, & tombe dans une *atrophie*, ou dans une *consomption* mortelle.

Symptômes particuliers aux femmes.

Les femmes ont des *symptômes* particuliers à leur sexe. Tels sont, le *cancer* au *sein*, les *règles* excessives, ou leur *suppression*, les *fleurs blanches*, les *affections hystériques*; l'*inflammation*, l'*abcès*, le *squirre*, la *gangrène*, *le cancer*, ou l'*ulcère* de la *matrice*. Les femmes qui ont cette Maladie, sont, pour l'ordinaire, *stériles*, ou sujettes à *avorter*, ou si elles accouchent, leurs enfans sont, en naissant, en partie corrompus, ou tout couverts d'*ulcères*, ou d'un *éryspèle* universel.

Telle est la liste des affreux *symptômes* qui accompagnent cette terrible Maladie, quand elle est une fois confirmée ou invétérée. A la vérité, on les rencontre rarement tous chez la même personne, ou en même temps. Cependant il y en a toujours, en général, un assez grand nombre, pour que le malade soit fondé à en prendre de justes alarmes. Or, dès qu'il a lieu de soupçonner que le *virus* est passé dans le *sang*, il ne peut trop se

preſſer de travailler à l'expulſer; ſans quoi, il s'expoſeroit aux conſéquences les plus terribles.

(La *vérole* eſt plus ou moins à craindre, relativement à ſon ancienneté, au nombre des *ſymptômes* qui l'accompagnent, à la nature des parties léſées, & aux différentes complications. On la garde quelquefois très-long-temps, & ſans incommodité: rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette Maladie ne ſe manifeſte qu'après vingt ou trente ans: il eſt aiſé de juger qu'elle eſt alors très-rebelle.

On la guérit très-difficilement, lorſqu'elle ſe rencontre avec le *ſcorbut* ou les *écrouelles*; lorſqu'elle eſt invétérée, ou que les déſordres qui arrivent aux *viſcères*, ont fait un certain progrès. Elle eſt plus à craindre dans les enfans & les vieillards. Les femmes n'en ſont guère incommodées tant qu'elles ſont *réglées*; mais le temps où elles ceſſent de *voir*, eſt le commencement de leurs ſouffrances. La *vérole* négligée ſe termine par l'*hydropiſie* ou le *maraſme*.)

Article II.

Traitement de la Vérole confirmée.

Le ſeul *remède* connu, juſqu'à préſent, en Europe, pour guérir avec certitude cette Maladie, eſt le *mercure*, qu'on employe ſous un grand nombre de formes, ſuivies preſque toutes d'un égal ſuccès.

Le ſpécifique de la vérole eſt le mercure.

Autrefois on regardoit comme impoſſible de guérir la *vérole confirmée* ſans la *ſalivation*. Cependant cette méthode eſt, en général, aſſez peu ſuivie aujourd'hui, & l'on trouve que le *mercure* eſt auſſi efficace, qu'il l'eſt même davantage pour déraciner le *virus*, quand il eſt adminiſtré de manière à ne point ſortir par les *glandes ſalivai-*

Il guérit plus ſurement ſans exciter de ſalivation.

res, comme nous l'avons déjà fait voir, notes 6 & 8 de ce Chapitre.

[f] La préparation la plus simple doit être préférée.

Chaque siècle, chaque Auteur a vanté ses préparations de *mercure* pour guérir la *vérole*; mais on a enfin reconnu que les formes les plus simples sous lesquelles on l'introduit dans le corps réussissent, en général, tout aussi bien que les préparations *chimiques* les plus recherchées. Ainsi les *pilules mercurielles*, ou un *onguent* préparé en triturant du *mercure pur*, c'est-à-dire, *révivifié du cinabre*, avec de la *graisse*, ainsi que nous le dirons à la *Table générale*, Tome V, au mot *Onguent mercuriel*; ou bien avec de la *résine* ou du *mucilage*, comme on l'a vu ci-dessus, pag. 21 & suiv. de ce Vol., guérissent les *symptômes vénériens* les plus opiniâtres, si on en continue l'usage pendant un temps suffisant, à moins que la *constitution* ne soit tellement altérée, que la guérison en soit impossible.

Il ne faut pas multiplier les méthodes.

(Quand la *Maladie vénérienne* n'est pas confidérable; quand elle est récente, & qu'il n'y a pas de complication, une seule méthode suffit communément pour la guérir. Il ne faut pas même les multiplier légèrement, ni inutilement. L'essentiel est de faire un bon choix, & de le régler sur le caractère de la Maladie, sur la gravité des *symptômes*, sur le *tempérament* du malade, & sur l'effet pressenti de la préparation *mercurielle* qu'on doit employer.

Le *mercure insoluble*, ou les *pilules mercurielles* prises intérieurement, & *l'onguent mercuriel* employé en *frictions*, peuvent donc, chacun à part, guérir, & guérissent en effet assez souvent, une *vérole* confirmée. Mais comme ils ne peuvent pas toujours la guérir, il est important de spécifier les circonstances où l'on peut compter sur l'action isolée de chacun de ces *remèdes*: c'est ce que nous

allons faire connoître dans l'Exposé des méthodes suivantes.

Lisez, avant d'aller plus loin, le § VIII de ce Chapitre, ci-après.)

Exposé des principales méthodes de traiter la Maladie Vénérienne.

Méthode d'administrer le Mercure insoluble, ou *les Pilules mercurielles seules.*

(On doit donner la préférence au *mercure insoluble*, c'est-à-dire, aux *pilules mercurielles*, sur toute autre préparation de *mercure soluble*, » quand, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 2 » de ce Chapitre, il y a des humeurs épaisses & en- » gorgées, qui obstruent les *glandes* & les *viscè-* » *res*, qui en altèrent la texture & l'organisation : » il faut alors des forces, principalement dirigées » vers les *solides*, & qui, en stimulant la *fibre* & » augmentant son ressort, en multiplient les vi- » brations, produisent graduellement une action » pressante sur les humeurs, qu'on cherche d'ail- » leurs à diviser, & à rendre évacuables par les » boissons.

Symptômes qui indiquent cette méthode.

» C'est vainement qu'on insisteroit, dans ce » cas, sur des moyens plus doux : ils seroient, par » cela même, insuffisans, & il en résulteroit à la » fin l'inertie de la *fibre*, pour avoir négligé de la » stimuler à temps, & successivement l'*oblité-* » *ration* des *vaisseaux* entrepris : ce qui s'opposeroit » au parfait rétablissement des *fonctions* lésées, & » laisseroit souvent l'*organe* dans un état de dé- » gradation vraiment insurmontable.

» C'est dans ces circonstances que les *pilules de* » *Keyser*, dont on a tant abusé, d'ailleurs ; les *pi-* » *lules de Belloste*, la *panacée*, le *mercure doux*, » & les autres préparations de *mercure insoluble*, » multipliées à l'infini, mais dont l'action *fondante*

» est à peu près la même, doivent être employées » de préférence, & qu'elles produisent souvent un » effet, qu'on attendroit vainement des autres » méthodes. »

Remèdes préparatifs; saignée, décoction de salsepareille, purgatifs & bains.

Avant que d'administrer les *pilules mercurielles*, dont nous donnons la recette à la *Table générale*, Tome V, au mot *Pilules mercurielles*, ou toute autre préparation de *mercure insoluble*, on saignera le malade, s'il y a des *symptômes* qui indiquent la *saignée*; on lui prescrira une *décoction de salsepareille*, dont il prendra une pinte par jour; on le purgera une couple de fois, comme il est prescrit, pag. 12 de ce Volume; & il prendra quelques *bains*, s'il en a la commodité.

Doses des pilules mercurielles.

Ensuite on lui prescrira six grains de *pilules mercurielles* le matin, & six grains le soir: on augmentera progressivement jusqu'à dix-huit grains le matin, & autant le soir.

Circonstance qui demande de purger. Pilules mercurielles purgatives.

Dès que les gencives commenceront à se gonfler, on interrompra, & on purgera avec six ou huit *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloste*, plus ou moins, selon que le malade est plus ou moins facile à émouvoir.

Le lendemain, on reprendra les *pilules mercurielles fondantes*, à la même dose de trois, matin & soir; & on continuera ainsi, en purgeant avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloste*, tous les huit ou dix jours, jusqu'à la disparition de tous les *symptômes*, & une quinzaine de jours par-de-là. On terminera ce traitement par deux *purgations*, avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloste*.

On ne cesse ces remèdes que quinze jours après la parfaite guérison.

Salsepareille pendant tout le traitement.

Pendant le traitement, le malade boira tous les jours une pinte de *décoction de salsepareille*, & il suivra exactement le *régime* prescrit ci-devant, pages 9 & 23 de ce Volume.

Régime.

Cette méthode réussit assez constamment seule,

lorsqu'elle est employée dans les circonstances spécifiées ci-dessus. Cependant le *tempérament* des malades de cette classe, & le caractère des *symptômes* qu'ils présentent, sont de nature à exiger souvent le secours de quelques *anti-scorbutiques* : aussi les associe-t-on avec beaucoup de succès, à cette méthode. On donne les *sucs anti-scorbutiques*, depuis deux jusqu'à quatre onces par jour, selon qu'ils sont plus ou moins indiqués.

Il est quelquefois nécessaire d'associer à cette méthode les anti-scorbutiques. Dose.

Mais lorsqu'il s'agit de rétablir les *fonctions* lésées, & de prévenir la destruction des *organes*, le *mercure insoluble* ne suffit pas : il faut l'associer à d'autres préparations *mercurielles*.)

Cas où cette méthode ne suffit pas.

Méthode d'administrer le Mercure insoluble, conjointement avec le Sublimé corrosif.

(Ainsi, quand il est nécessaire de donner aux *fibres* relâchées le ressort dont elles ont besoin pour se débarrasser des *fluides* qui les surchargent & les oppriment, de diviser & d'évacuer en même temps les humeurs croupissantes qui s'opposent au dessèchement des anciennes *gonorrhées*, ou à la *cicatrisation* des vieux *ulcères* ; lorsque les *chancres* de vieille date exigent un *spécifique* très-énergique, qui les déterge, les vivifie, pour ainsi dire, & un *fondant* qui en résolve les bords, & qui, par des évacuations répétées, détourne les humeurs qui s'y portent, comme à un *cautère* naturel, on trouve ces avantages réunis dans l'action combinée des *pilules mercurielles* & du *sublimé corrosif*, qu'on administrera de la manière suivante.

Symptômes qui exigent cette association.

Après avoir préparé le malade, comme nous l'avons dit, page précédente, on commence par donner le *sublimé corrosif*, à la dose d'un quart de grain, dissous dans une pinte de *décoction de salsepareille*, par jour. On le continue, à cette dose, pendant huit jours : on le donne ensuite à un demi-grain,

Préparation.

Dose du sublimé par jour : quart de grain.

Demi-grain.

dissous dans la même quantité de *tisane*, pendant huit autres jours; enfin, on en vient à trois quarts de grains, qu'on continue jusqu'à la disparition des *symptômes*, s'il ne fatigue pas trop le malade.

Trois quarts de grain.

Pendant qu'il prend tous les jours la dose de *sublimé corrosif* que nous venons de prescrire, on lui donne également tous les jours, à compter du cinquième ou sixième jour de l'usage du *sublimé*, six grains de *pilules mercurielles*, qu'on peut augmenter graduellement jusqu'à douze: on purge tous les huit jours avec des *pilules mercurielles purgatives*, ou de *Belloste*, à la dose prescrite ci-dessus, page 58 de ce Volume, & ce jour de *purgation*, le malade ne prend, ni *sublimé*, ni *pilules mercurielles fondantes*.

Doses des pilules mercurielles.

Purgatifs.

Régime.

Le *régime* qu'il faut suivre pendant ce traitement est le même que celui indiqué dans la méthode précédente: & quinze jours après que tous les *symptômes* sont disparus, on purge une couple de fois le malade, comme nous l'avons dit ci-devant.)

Méthode d'administrer le Mercure insoluble, conjointement avec les Lavemens anti-vénériens.

Circonstances qui demandent qu'on préfère les lavemens anti-vénériens au sublimé corrosif.

(Si l'*estomac* du malade & d'autres circonstances s'opposent à l'administration du *sublimé corrosif*, comme on l'observe assez fréquemment, & comme nous le dirons à la *Méthode d'administrer le sublimé corrosif seul*, il faut, avec les *pilules mercurielles fondantes*, donner des *lavemens anti-vénériens*, qui, étant composés d'une préparation *mercurielle* d'une solubilité exacte, ont la plus grande analogie avec la *dissolution de sublimé corrosif*. On prescrira ces *remèdes* combinés, de la manière suivante.

Préparation.

On commence le traitement par la préparation indiquée plus haut: ensuite on administre deux

lavemens anti-vénériens par jour, comme nous le dirons plus amplement ci-après, *Méthode d'adminiſtrer les lavemens anti-vénériens ſeuls*; & on continue la même quantité de ces *lavemens* tous les jours, juſque quinze jours après la ceſſation de tous les *ſymptômes*. Pendant l'uſage de ces *lavemens*, le malade prend de ſix à douze grains de *pilules mercurielles* matin & ſoir, & on le purge tous les huit jours avec les *pilules mercurielles purgatives* ou de *Belloſte*, comme il a été dit ci-deſſus. Même *régime* pendant le traitement; même nombre de *purgations*, lorſqu'il eſt achevé, que dans la méthode précédente.

Deux lavemens anti-vénérieus par jour.

Doſe des pilules mercurielles.

Purgatifs.

Régime.

Cependant lorſque le *virus vénérien* eſt compliqué; lorſqu'il eſt très-ancien, &, pour ainſi dire, identifié avec le ſujet; lorſque pluſieurs parties du corps en ſont en même temps, quoique diverſement, affectées relativement à leurs *fonctions*, & que le mal eſt à ſon comble, il eſt bien difficile de remplir toutes les *indications* avec ces méthodes, même combinées. Il arrive aſſez ſouvent que le *mal vénérien*, qui a réſiſté à une ou pluſieurs préparations de *mercure*, ſe guérit par l'application de quelques autres, quoiqu'on ne puiſſe toujours en rendre une raiſon ſatisfaiſante. C'eſt, dit M. DE HORNE, que, dans certains cas, il faut quelquefois les éprouver les unes après les autres, en en réglant toutefois rationnellement l'application ſuivant le beſoin, & d'après leur action connue: ce qui, en multipliant les différentes combinaiſons de ce *remède*, ne peut qu'offrir de nouveaux réſultats plus avantageux, & augmenter conſéquemment les reſſources de l'art de guérir.

Cette méthode combinée ne remplit pas toujours toutes les indications.

Pourquoi?

Il ne faut donc mépriſer, ni rejeter aucune méthode; mais en ne les appréciant que d'après l'analyſe, il faut ſavoir les ranger dans leur claſſe,

& ne les juger ensuite définitivement que d'après leurs effets.

Il faut quelquefois placer quelques frictions ou quelques fumigations;

Si donc, vers le milieu du traitement dirigé d'après l'une ou l'autre des méthodes combinées, dont nous venons de parler, on n'aperçoit que peu ou point de diminution dans les accidens, il faut savoir placer à propos quelques *frictions* & quelques *fumigations* locales. Il est impossible de déterminer le nombre de fois qu'il faut employer ces *remèdes*. Comme ils ne sont que secondaires, dans ces méthodes, l'intensité & la gravité des *symptômes* doivent être les seuls guides du Médecin.

En quelle quantité.

Nous allons voir, dans la méthode suivante, la manière d'administrer les *frictions seules*, & ensuite combinées avec les autres préparations *mercurielles:* nous parlerons après de la *Méthode des fumigations*, de celle des *lavemens anti-vénériens*, de celle du *sublimé corrosif*, & enfin de celle des *sudorifiques.*)

Méthode d'administrer le Mercure par le moyen des frictions seules.

Symptômes qui indiquent cette méthode;

(TOUTES les fois que le *virus vénérien* est récent, qu'il occupe encore le *tissu cellulaire* de la *peau*, ou qu'il s'est arrêté aux *chairs* & aux *glandes*, & qu'il n'a produit d'ailleurs aucune *inflammation* urgente, les *frictions mercurielles*, employées avec prudence & précaution, deviennent un moyen suffisant de guérison; parce que le *mercure* introduit à l'*organe* de la peau par cette méthode, exerce alors une action prompte & naturellement dirigée sur le *virus*, pour ainsi dire, concentré dans ses parties. Son action, dans ce cas, est souvent aussi sûre & aussi complette qu'on peut le désirer.

Qui demandent qu'on la préfère à toute autre.

Il est même des circonstances où cette méthode sembleroit mériter la préférence sur quelques autres: c'est quand les principaux *organes* de la vie

& de la santé sont notablement lésés ; ou quand, à raison de leur texture, de leur délicatesse & de leur configuration, on a lieu de craindre cette lésion.

Qualités de la peau nécessaires à l'administration des frictions.

Mais pour préférer, dans ce cas, les *frictions* à toute autre méthode, il faut que la peau ne soit point susceptible d'*éry sipèle*, ni d'une astriction opiniâtre ; que les *bains* mêmes ne puissent vaincre, comme nous l'avons fait voir ci-devant, note 8 de ce Chapitre. Il faut en outre qu'il n'y ait point, ou qu'il y ait peu d'écoulement *gonorrhoïque :* car il est prouvé que le *mercure*, employé en *frictions*, engorge & relâche étonnamment les *vaisseaux lymphatiques*, qu'il les rend bâillans, & qu'il leur fait perdre presque tout leur ressort : ce qui rend ces sortes d'écoulemens quelquefois incurables, surtout si on n'administre les *frictions*, comme on le fait communément, qu'à la fin du traitement des *gonorrhées.*

Elles ne conviennent pas lorsqu'il y a écoulement gonorrhoïque.

Pourquoi ?

Préparation ;

Lors donc que toutes les circonstances se réunissent pour faire espérer le succès de la méthode isolée des *frictions*, on commence par saigner le malade, si les *symptômes* l'exigent ; par lui prescrire deux *bains* par jour, un le soir & l'autre le matin, jusqu'à concurrence d'une vingtaine, plus ou moins, selon le caractère connu de la *peau*, & par lui faire prendre une ou deux *purgations*, telles que celles prescrites ci-devant, page 12 de ce Volume.

Saignée, bains, purgatifs.

Dose d'onguent mercuriel pour chaque friction.

Ensuite on administre la première *friction*, à la dose de deux gros d'*onguent mercuriel* bien préparé, à parties égales de *mercure* & de graisse, comme nous l'avons dit, pag. 21 de ce Volume. Le surlendemain, on donne la seconde *friction*, & on continue ainsi en mettant un jour d'intervalle entre chaque *friction*. La première *friction* se donne à la cheville d'un pied ; la seconde, à la

Parties qui doivent re-

cevoir les frictions, & ordre dans lequel il faut les donner.

cheville de l'autre pied; la troisième, depuis la cheville jusqu'au gras de la jambe; la quatrième, à la même place de l'autre jambe; la cinquième, depuis le gras de la jambe jusqu'au genou, &c., ainsi de suite, en montant par gradation le long des cuisses, des fesses, des lombes, du dos, des épaules, & en passant alternativement d'un côté à l'autre.

On n'en fait, ni sur la poitrine, ni sur le ventre.

Lorsque toutes ces parties ont reçu successivement une *friction*, & que le malade n'est pas guéri, on recommence par les chevilles, & on suit la même marche. On évitera de faire des *frictions* sur la *poitrine* & sur le *ventre*.

Quand il faut augmenter la dose de l'onguent.

Quand les *symptômes*, quoique récens, sont graves, on augmente la dose de l'*onguent* jusqu'à trois, & même jusqu'à quatre gros, après avoir toutefois fait les premières *frictions* avec deux gros seulement.

Manière de diriger les frictions lorsque le mercure porte à la bouche.

Dès que la bouche commence à s'échauffer, on interrompt les *frictions*, & on purge; on reprend ensuite les *frictions* comme il vient d'être prescrit. Si, malgré la *purgation*, le *mercure* affecte encore la bouche, il faut éloigner les *frictions* d'un jour, & en mettre deux d'intervalle. Si ce moyen ne réussit pas, il faut diminuer la quantité d'*onguent mercuriel* à chaque *friction*, & la réduire à un gros, si ce n'est qu'à cette quantité qu'on peut obtenir la cessation des accidens de la bouche. Mais lorsqu'à cette dernière dose ces accidens persistent, il faut passer à une autre méthode, & choisir celle qui est la plus appropriée aux circonstances.

Décoction de salsepareille. Comment le malade doit se conduire pendant le traitement.

Pendant ce traitement, le malade prendra tous les jours une pinte de *décoction de salsepareille*; il ne sortira point à l'*air*, mais restera dans son appartement, tenu modérément chaud. Il ne changera, ni de caleçons, ni de bas, tout le temps du traitement,

traitement, qu'on ne cessera qu'une quinzaine de jours après que tous les *symptômes* seront dissipés. Alors on purgera une ou deux fois.

Le malade suivra d'ailleurs le *régime* prescrit ci-devant, page 23 de ce Volume. Régime.

Mais comme il est rare, pour peu que la Maladie soit compliquée, de la voir céder aux seules *frictions*, il faut, le plus souvent, leur associer une autre méthode; & de toutes les préparations *mercurielles*, il n'y en a guère dont la combinaison soit plus heureuse & plus universellement pratiquée, que celle du *sublimé corrosif* avec les *frictions mercurielles* : cette méthode combinée est celle qu'on appelle à Paris *mixte*.)

Méthode d'administrer les Frictions mercurielles, combinées avec le sublimé corrosif.

(La *méthode mixte* convient surtout, lorsqu'aux autres *symptômes vénériens* se joignent des *ulcères*, des *pustules*, des *éruptions dartreuses*, des écoulemens *virulens*, &c. Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes.

Dans ces cas, après avoir saigné le malade, si la *saignée* est indiquée, l'avoir purgé, lui avoir fait prendre quelques *bains* & des *boissons émollientes*, on lui fait donner par jour un quart de grain de *sublimé corrosif*, & on augmente par gradation, comme nous l'avons dit ci-devant, page 59 de ce Volume. Préparation. Dose du sublimé;

Le lendemain, on lui administre une *friction*, du poids d'un gros, d'*onguent mercuriel*, préparé à moitié. On réitère cette *friction* tous les quatre ou cinq jours, plus ou moins promptement, selon l'intensité de la Maladie, ou les progrès des *remèdes*. Dose de l'onguent mercuriel.

S'il survient la salivation, on suspend les *frictions* & le *sublimé*, & on purge : & on reprend quand elle est cessée. Quinze jours après que tous les *symptômes* ont disparu, on purge.)

Méthode d'administrer les Frictions mercurielles conjointement avec les lavemens anti-vénériens.

(SI la *solution du sublimé corrosif*, jointe aux *frictions mercurielles*, en facilite & en assure le succès; si le *mercure*, appliqué à la *peau* sous cette forme, a quelquefois besoin d'un véhicule pour en déterminer & en accélérer l'action, les *lavemens anti-vénériens*, dont la base est un *mercure* exactement *soluble*, doivent remplir tous les objets dans les mêmes circonstances. Ils méritent même d'être employés de préférence, quand l'*estomac*, fatigué ou révolté, par quelque cause que ce soit, ne peut supporter la première impression du *sublimé*.

Cas qui demande nécessairement cette méthode combinée.

Mais il est des cas où les *lavemens anti-vénériens*, joints aux *frictions mercurielles*, produisent des effets encore plus sûrs & plus marqués, & ne peuvent être que difficilement remplacés par une autre méthode: c'est quand, aux *symptômes vénériens* ordinaires, se joignent d'anciennes *gonorrhées*, qui ont résisté à tous les *remèdes*, ou qui, ayant été traitées peu méthodiquement, se sont aigries, & présentent des complications de *tension* & de relâchement qui contrarient la cure, & qui sont difficiles à surmonter. Les *lavemens anti-vénériens* faisant, en ce cas, l'office d'un *bain* légèrement *vulnéraire* & *tonique*, dirigé sur le mal même, agissent avec une supériorité marquée, & portent une impression décisive sur tous les *organes* entrepris: d'où résulte presque toujours une *crise* complette & salutaire, produite par une ample évacuation de l'humeur *gonorrhoïque*, & le resserrement proportionnel & successif des *fibres* relâchées & distendues par l'excédence de cette humeur; de sorte que, pour produire ce second effet, on n'a

Manière dont opèrent les lavemens anti-vénériens.

presque jamais besoin d'*astringens*, si dangereux à employer, lors même qu'ils sont nécessaires.

Les *frictions* concourent, avec les *lavemens anti-vénériens*, à la destruction totale du *virus*, & elles l'assurent encore plus positivement: de sorte qu'on peut dire que de la combinaison de ces deux *remèdes*, il résulte souvent un effet qu'on n'auroit pu se promettre aussi complettement d'un seul.

Après avoir préparé le malade, comme pour les *méthodes* précédentes, on lui fait donner par jour deux *lavemens anti-vénériens*, un le matin & l'autre le soir, comme nous le dirons plus amplement ci-après, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavemens anti-vénériens seuls*, page 71 de ce Volume. Le troisième ou quatrième jour, on lui fait administrer une *friction* d'un ou deux gros d'*onguent mercuriel*, selon l'intensité des *symptômes*, & on réitère cette *friction* tous les trois ou quatre jours, sans interrompre les *lavemens anti-vénériens*, à deux par jour.

Préparation.

Dose des lavemens anti-vénériens.

De l'onguent mercuriel.

S'il survient la *salivation*, on interrompt les deux espèces de *remèdes*, & l'on purge. On les reprend ensuite & on continue jusque quinze jours après la disparition de tous les *symptômes*. Le malade prend, pendant tout ce traitement, une pinte de *décoction de salsepareille*, & suit le *régime* prescrit page 23 de ce Volume.)

Salsepareille.

Méthode d'administrer les Frictions mercurielles, conjointement avec les Fumigations.

(Quand à tous les *symptômes vénériens* qui exigent l'administration des *frictions mercurielles*, se joignent des *pustules* suppurantes parsemées sur la *peau*, qui rendent cette espèce de *remède* difficile à employer, ou des *ulcères* rongeans & rebelles, qui ne cèdent, ni à ce premier *remède*, ni à aucun pansement méthodique, les *fumigations*

Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes:

locales en produisent alors la détersion & la cicatrisation ; & loin de contredire l'effet des *frictions*, elles l'assurent, au contraire, & le rendent plus complet.

Préparation. Après avoir prescrit au malade une *saignée*, si elle est indiquée, quelques *bains* & une *purgation*, on commence par lui faire donner une *friction* de

Dose de l'onguent mercuriel ; deux gros d'*onguent mercuriel*, préparé à moitié ; le lendemain, on lui donne une *fumigation* d'un

Du mercure doux en fumigation. gros de *mercure doux*, qu'on dirige principalement sur les parties attaquées de *pustules* & d'*ulcères*, comme nous le dirons ci-dessous, *Méthodes d'administrer les fumigations seules.*

Le troisième jour, on donne une seconde *friction*, & le jour d'après une seconde *fumigation*. Cette marche ne doit point être suivie à la rigueur : il est quelquefois nécessaire de donner plusieurs jours de suite les *fumigations*, selon qu'il est nécessaire de pénétrer, de déterger & de cicatriser, ou de les suspendre, relativement aux effets qu'elles produisent. Ce sont les *symptômes* dominans & les circonstances qui doivent servir de guide.

Dès que la *salivation* se manifeste, on interrompt ces *remèdes mercuriels*, & l'on purge. Quand elle est calmée, on les reprend, & on les continue jusque quinze jours après la disparition entière de tous les accidens.

Régime. Pendant tout le traitement, le malade suit le *régime* prescrit, page 23 de ce Volume, & il boit Salsepareille. chaque jour une pinte de *décoction de salsepareille.*)

Méthode d'administrer le Mercure par le moyen des Fumigations seules.

Symptômes qui demandent la méthode des fumigations ; (LORSQUE le corps est parsemé de *pustules* ou de *dartres* suppurantes ; qu'il existe d'anciens *écoulemens gonorrhoïques*, ou des *ulcères* interminables

aux parties de la génération & à l'*anus*, les *fumigations* deviennent nécessaires, parce que le *mercure*, sous cette forme, est plus pénétrant, plus desficatif, & qu'il procure plus surement la détersion & la *cicatrisation* des *ulcères*.

Qui la contr'indiquent.

Cependant, comme employé de cette manière, le *mercure* exerce une action *tonique*, & en quelque façon *astringente*, il faut éviter de prescrire les *fumigations* toutes les fois qu'il y a *phlogose*, *inflammation*, sensibilité, douleur, ou disposition au *carcinome*. Il faut également s'en abstenir, quand le malade a la *poitrine* délicate, qu'il est attaqué d'un *asthme sec* & *convulsif*; qu'il est menacé, si c'est une femme, d'un *ulcère* à la *matrice*; quand le malade est d'un *tempérament* trop sec & amaigri par la Maladie.

Les fumigations sont générales ou locales. Manière d'administrer les générales;

Les *fumigations mercurielles* sont *générales* ou *locales*. Les *fumigations générales* s'administrent au moyen de la *Chaise fumigatoire*, imaginée par M. LA LOUETTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à qui l'on doit d'avoir perfectionné cette méthode, jusqu'à lui d'un succès peu sûr, d'un effet presque toujours dangereux, & en conséquence proscrite. Mais, indépendamment de cette machine, dont nous donnerons la description à la *Table générale*, Tome V, au mot *Chaise fumigatoire*, & qui en garantissant la tête, épargne aux yeux & aux *dents* l'impression vive que peut faire sur ces *organes* la *fumigation mercurielle*, la *préparation mercurielle* qu'il prescrit, rend ces *fumigations* très-utiles. Cette méthode est donc un moyen de plus pour concourir à la destruction du *virus vénérien*, & il faut bien se garder de le négliger.

Celles qui sont locales.

Les *fumigations locales* s'administrent avec un entonnoir, qu'on dirige sur les parties que l'on

soumet au *mercure* employé sous cette forme. Ces *fumigations locales* sont un moyen secondaire, & même indispensable dans bien des circonstances, pour parvenir à une guérison radicale; ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, *Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les fumigations*, page 67 de ce Volume.

Préparation. On commence par saigner le malade, si la *saignée* est indiquée; on lui prescrit quelques *bains*, & on le purge. Ensuite on expose tout le corps à

Dose du cinabre ou du mercure doux. la vapeur d'un gros de *cinabre artificiel* ou de *mercure doux*. On observera de n'employer jamais le *cinabre naturel*, parce que la dose de *mercure*, que contient ce dernier, peut varier, au lieu qu'on est certain de la quantité précise qui est contenue dans l'*artificiel*. On est d'ailleurs plus rassuré sur la qua-

Le cinabre artificiel est préférable au naturel. Pourquoi? lité même du *mercure* employé dans l'*artificiel*, puisqu'avant d'en former le *cinabre*, il est possible & facile de le purifier de tous les corps étrangers auxquels il peut être uni en sortant de la mine.

Mais on doit encore lui préférer le mercure doux. Mais nous conseillons de préférer, autant qu'il sera possible, le *mercure doux* au *cinabre*, même *artificiel*, l'effet en est plus assuré & plus prompt (10).

Le surlendemain, on donne la seconde *fumigation* à la même dose, & on continue ainsi de deux en deux jours, pendant deux ou trois semaines.

---

(10) Il seroit encore plus sûr d'employer les préparations *mercurielles* de M. LA LOUETTE, décrites dans sa *nouvelle Méthode de traiter les Maladies vénériennes par la fumigation*, &c., publiée par ordre du Roi, à Paris, chez Merigot l'aîné, Libraire, Quai des Augustins; 1776. M. LA LOUETTE prévient qu'il en a donné les procédés à M. ROUELLE, célèbre Apothicaire, rue Jacob, faubourg Saint-Germain, chez lequel on trouve ces *remèdes* tout préparés: nous venons de perdre cet habile Artiste, mais on trouvera ces préparations *mercurielles* chez sa veuve, ou chez son successeur, même demeure.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0078-9

Alors on porte la dose du *cinabre artificiel*, ou du *mercure doux*, à un gros & demi; & en mettant un jour d'intervalle entre chaque *fumigation*, on ne les cesse que quinze jours après l'entière disparition de tous les *symptômes*.

Il est souvent nécessaire d'employer les *fumigations locales*, conjointement avec les *générales*, surtout dans les cas d'*ulcères* & d'écoulemens opiniâtres. Alors on dirige la vapeur d'un gros de *mercure doux* sur la partie même, au moyen d'un entonnoir. On administre cette *fumigation* le soir de la *fumigation générale*, ou le lendemain.

Circonstances qui indiquent les fumigations locales.

Pendant ce traitement, le malade suivra le *régime* indiqué, page 23 de ce Volume, & il prendra une pinte de *décoction de salsepareille* par jour.)

Régime.

Salsepareille.

Méthode d'administrer le Mercure par le moyen des lavemens anti-vénériens seuls.

(» La méthode d'introduire le *mercure* dans le » corps humain, par le moyen des *lavemens*, est, » dit M. de Horne, assez récente, & il faut con- » venir qu'elle est très-ingénieuse. On la doit à M. » Royer, ancien Chirurgien-Aide-Major des » Camps & Armées, qui, dans un petit Ouvrage » qui a paru en 1764, & qu'on vient de réimpri- » mer depuis peu, a détaillé assez amplement les » motifs qui l'ont porté à publier cette méthode.

» Cette manière d'administrer le *mercure*, est » préférable, toutes les fois qu'on a à traiter des » personnes qui ont la poitrine foible & délicate; » qui sont sujettes aux *cardialgies*, aux maux d'*esto- » mac*, aux *vomissemens*, ou qui ont une répu- » gnance invincible pour les *remèdes* internes, & » qui ne peuvent être assujetties aux *frictions*, » pour les causes exposées plus haut, page 62 » de ce Volume.

Circonstances qui nécessitent la méthode des lavemens anti-vénériens.

Symptômes qu'on guérit par cette méthode.

» On guérit par le moyen des *lavemens anti-*
» *vénériens*, les *chancres*, les *puſtules*, les vieux
» *ulcères*, les *poireaux* & autres excroiſſances du
» même genre : la *carie*, les *exoſtoſes* ſouvent ne
» leur réſiſtent pas, non plus que les douleurs &
» les inſomnies *vénériennes*.

Elle réuſſit ſurtout contre les gonorrhées.

» Cette méthode peut être regardée comme ſu-
» périeure à toutes celles déjà connues pour la
» guériſon des vieilles *gonorrhées*, & à plus forte
» raiſon, des récentes. On ſait combien cette
» Maladie eſt ingrate à traiter, & combien elle
» eſt rebelle, dans les femmes ſurtout : les *lave-*
» *mens anti-vénériens* la terminent quelquefois
» d'une manière qui tient du prodige ; & ces
» ſuccès, ſouvent répétés, ſont dus ſurtout à la
» manière dont ce *remède* eſt adminiſtré.

Idée qu'il faut ſe faire des lavemens anti-vénériens.

» Il faut, en effet, le conſidérer comme un *ſpécifi-*
» *que*, appliqué preſque immédiatement ſur le mal
» même, qu'il pénètre aiſément, promptement &
» ſans aucune altération ; c'eſt un *topique* agiſſant ;
» c'eſt une eſpèce de *bain* local, dont l'effet ſe con-
» tinue quelquefois pendant des heures entières,
» ſans augmenter pour cela le relâchement, tant
» à craindre dans cette Maladie ; & s'il agit d'une
» manière non équivoque comme *ſpécifique*, il
» exerce preſque auſſi complettement ſon action
» *tonique*, & même graduellement *aſtringente*, ſur
» des parties originairement engorgées, & quel-
» quefois devenues relâchées juſqu'à l'*atonie* com-
» plette ».

Conditions néceſſaires au ſuccès de ces lavemens.

Mais, pour que le *mercure*, qui fait la baſe des *lavemens anti-vénériens*, produiſe tous ces effets, il faut que le malade puiſſe les garder un temps ſuffiſant, ſans quoi la réſorbtion ſeroit imparfaite, ou ne ſeroit guère poſſible.

Il eſt une autre condition également indiſpenſable au ſuccès de ce *remède* ; c'eſt qu'il ne pro-

duiſe, ni *colique*, ni douleur vive, ni *hémorrhoïdes* enflammées : auſſi eſt-il moins convenable aux perſonnes qui ont les entrailles délicates, facilement irritables, & particulièrement aux *vaporeux*. Ceux qui, par une extrême ſenſibilité, ne peuvent garder un inſtant un *lavement* ordinaire, pourroient encore moins ſupporter l'effet de ceux-ci, qui doivent avoir néceſſairement une certaine activité.

Malades à qui ils ne conviennent pas.

Cependant on parvient quelquefois, malgré ces deux obſtacles, à donner avec ſuccès les *lavemens anti-vénériens*, en y mêlant quelques *narcotiques*, qui, loin d'en diminuer, en aſſurent au contraire l'effet ; & cette addition eſt communément ſuffiſante pour prévenir le premier des inconvéniens énoncés, & remédier au ſecond. Dans ces mêmes cas, il faut auſſi les prendre preſque froids.

Moyens d'en faciliter l'uſage : y ajouter des narcotiques, & les prendre froids.

Pour recevoir avec plus de fruit les *lavemens anti-vénériens*, il faut que le *canal inteſtinal* ſoit libre ; ce qui oblige preſque toujours à purger les malades avant de les commencer, & même à revenir quelquefois aux *purgations* dans le cours du traitement.

Néceſſité de purger avant & pendant le traitement.

La liqueur *anti-vénérienne* qui entre dans la compoſition de ces *lavemens*, eſt un *mercure* parfaitement *ſoluble*, & miſcible à toutes nos humeurs. Elle eſt rougeâtre, claire, d'une odeur naufeabonde, dominée par celle du *camphre* ; mais la *recette* eſt encore un myſtère : il faut eſpérer que l'Auteur en enrichira un jour la *Matière médicale*.

Caractères extérieurs de la liqueur mercurielle qui compoſe ces lavemens.

La doſe de cette liqueur eſt depuis dix gros juſqu'à vingt, qu'on mêle exactement dans une *décoction* de graine de *lin*.

Doſe.

Lors donc que le malade a été préparé par la *ſaignée*, ſi elle eſt indiquée, & par une ou deux *purgations*, qui ſont indiſpenſables dans ce traitement, on lui fait adminiſtrer deux *lavemens an-*

Préparations.

Deux lavemens anti-

vénériens par jour. *ti-vénériens* par jour, compoſés, comme nous venons de dire, d'une *décoction* de graine de *lin*, dans laquelle on mêle exactement dix gros de la liqueur *anti-vénérienne* de M. ROYER; & on continue tous les jours le même nombre de *lavemens*, en augmentant par gradation la doſe de la liqueur, juſqu'à vingt gros. On ne ceſſe le traitement que quinze jours après la parfaite diſparition de tous les *ſymptômes*.

Régime & purgations. Pendant le traitement, le malade ſuit le même *régime* que pour les autres méthodes, & l'on purge lorſqu'on s'aperçoit de quelque ralentiſſement dans le progrès des *remèdes*; ce qui indique que des matières, ramaſſées dans le *canal inteſtinal*, s'oppoſent à l'effet des *lavemens anti-vénériens*.

Nous avons déjà dit que ces *lavemens* étoient des moyens ſecondaires très-avantageux qui concourent ſouvent avec les autres méthodes à la guériſon des *Maladies vénériennes* les plus graves & les plus compliquées. Nous n'indiquerons pas ici les circonſtances dans leſquelles cette combinaiſon eſt ſi utile; nous les avons expoſées dans les méthodes précédentes, p. 56 & 61 de ce Vol.)

Méthode d'adminiſtrer le Mercure par le moyen des Bains anti-vénériens ſeuls.

(Nous devons cette méthode nouvelle & très-intéreſſante à M. BAUMÉ, célèbre Apoticaire de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Loin de faire, comme tant d'autres, un myſtère de la préparation *mercurielle* qui lui a paru préférable à remplir, d'une manière exacte & certaine, ſes vues à ce ſujet, il l'annonce au contraire avec la franchiſe & l'aſſurance qui conviennent à ſon déſintéreſſement & à ſon ſavoir. C'eſt le *ſublimé corroſif*, diſſous d'abord à la doſe d'un demi-grain dans chaque pinte d'eau, & porté enſuite ſucceſſi-

La liqueur des bains anti-vénériens eſt une diſſo-

vement & suivant le besoin, à une dose plus forte, qui forme toute la composition des *bains anti-vénériens*. lution de sublimé corrosif.

Quoique les *bains anti-vénériens* ne doivent être communément regardés que comme un moyen secondaire de guérir la *Maladie vénérienne*, cependant il est des cas où ils peuvent suffire, & même être quelquefois employés de préférence, surtout quand les autres méthodes ont été à peu près inutiles, ou quand l'*organe* de la *peau* est tellement entrepris & dégradé par le *virus*, qu'il est nécessaire de la soumettre à l'impression habituelle & continue des *bains*; alors on réunit l'avantage de remplir par un seul moyen cette première & indispensable *indication*; ensuite d'attaquer le *virus* par le *sel mercuriel* dissous dans les *bains*, d'énerver son action, & de travailler à l'anéantir tout à fait. Circonstances où la méthode des bains anti-vénériens suffit seule pour guérir.

Il est surtout une circonstance où les *bains anti-vénériens* sont très-recommandables; c'est quand des affections *nerveuses*, des accès répétés de *vapeurs* ou de *mélancolie*, se joignent à la *Maladie vénérienne*, la précèdent ou la suivent, & la rendent conséquemment plus grave & plus difficile à guérir. On sait le danger des autres méthodes dans ces circonstances: la plupart sont même quelquefois impraticables. Les *bains anti-vénériens*, au contraire, peuvent toujours, dans ce cas, s'employer avec succès, & apporter au moins quelque soulagement. Symptômes qui la rendent nécessaire.

Nous allons transcrire l'observation que M. DE HORNE donne en preuve de l'utilité de cette méthode: elle est trop importante pour que nous la passions sous silence; elle servira d'ailleurs de guide dans l'administration des *bains anti-vénériens*.

Une femme, âgée de vingt-quatre ans, avoit éprouvé, depuis sa naissance, plusieurs incommodités qui se succédoient & se répétoient très-fré- Observation.

quemment. Les principales étoient des *ophtalmies* presque habituelles, & différentes éruptions de la *peau*. Depuis quatre ans surtout, ce dernier vice n'avoit fait qu'augmenter, & son caractère n'a plus été équivoque.

Une *dartre* presque universelle, farineuse, écailleuse, blanche, quelquefois suppurante, en affoiblissant, en dénaturant toute la *peau*, cet *organe* si intéressant du tact, occasionnoit des *prurits*, des démangeaisons, & la défiguroit totalement.

Le *vice dartreux* répandu par-tout, & qui n'avoit pas épargné la propre racine des cheveux, avoit résisté jusqu'à ce jour à tous les *remèdes* : & ce qui paroîtra encore plus étonnant, c'est que cette malade, qui n'avoit jamais habité avec aucun homme, & qui portoit les preuves physiques les moins équivoques de sa sagesse, éprouvoit un écoulement de même qualité que celui qui caractérisoit le *vice dartreux* répandu sur toute la superficie de son corps.

Comme on avoit lieu de soupçonner que c'étoit un vice héréditaire, puisqu'il ne pouvoit raisonnablement être imputé à cette malade, & qu'en tout état de cause, l'administration du *sublimé* ne pouvoit que produire un changement avantageux à son état, on la prépara à recevoir ce *remède* par une *saignée*, une *purgation*, & des *bains* simplement *émolliens*. Elle commença à prendre le *sublimé* le 20 Octobre 1776, avec la précaution de continuer les mêmes *bains* d'eau tiède, au moins tous les deux jours.

On lui donna d'abord un quart de grain de *sublimé*, dissous dans une pinte de *tisane émolliente* ; & pendant la journée, elle buvoit quelques verres de *petit-lait*. Les 21, 22, 23 & 24, elle continua le même *remède* à la même dose, & avec les mêmes précautions.

Le 25, on augmenta la dose du *sublimé*, qui fut portée à un demi-grain par jour ; & elle y fut assujettie les six jours suivans, sans qu'elle en éprouvât aucun inconvénient, & sans qu'il en résultât non plus aucun changement à la Maladie.

Le premier Novembre, elle prit les trois quarts d'un grain de *sublimé* par jour, dissous dans la même quantité de *tisane*, & elle le continua à cette dose jusqu'au 5, sans une amélioration dans son état, & sans qu'elle en fût aucunement incommodée : nulle douleur, nul *cours de ventre*, nulle *salivation* : aucune des *fonctions* ne fut altérée, & l'appétit surtout se soutint comme dans la plus parfaite santé.

Le 6 Novembre, cette malade prit un grain de *sublimé* par jour, dissous dans une pinte de *tisane sudorifique*, & elle en continua l'usage à la même dose jusqu'au 20 Novembre, qu'on s'aperçut d'une légère diminution dans le *vice dartreux* : les démangeaisons étoient aussi affoiblies ; quelques écailles commençoient même à tomber, & l'écoulement de la *vulve* étoit fort diminué.

Mais on fut alors obligé de quitter le *sublimé corrosif*, dont la malade avoit déjà pris vingt-quatre grains, parce qu'il excitoit des *nausées* & des soulèvemens d'*estomac* qui en rendoient la boisson insupportable : on lui substitua les *bains anti-vénériens*, c'est-à-dire qu'on changea l'administration du *remède* sans le quitter pour cela.

Le 22 Novembre, elle prit les *bains anti-vénériens* à la dose indiquée par M. Baumé, c'est-à-dire, à un demi-grain de *sublimé corrosif* dissous dans chaque pinte d'eau, ce qui faisoit une cinquantaine de grains de *sublimé* par chaque *bain* : elle y restoit deux heures entières sans aucun inconvénient.

Dose de sublimé corrosif par chaque bain ;

Qu'on prend tous les deux jours.

On augmenta journellement la dose du *sublimé*, & on la porta insensiblement jusqu'à cent grains: elle prenoit ces *bains* tous les deux jours, & alternativement de la *tisane sudorifique* légère.

Salsepareille.

Le 28 Novembre, les *dartres* écailleuses commençoient à tomber; celles qui suppuroient se desséchoient, & la peau se nettoyoit visiblement; l'écoulement *gonorrhoïque* étoit presque totalement tari.

Le 10 Décembre, la *peau* étoit presque totalement purgée du *vice dartreux*, quoiqu'elle fût encore, en quelques endroits, inégale & raboteuse; l'écoulement étoit tari.

Le 15, il ne paroissoit plus de *dartre*, & la *peau* étoit aussi unie qu'on pouvoit le désirer, & beaucoup plus qu'on n'auroit jamais osé l'espérer.

Le 17 Décembre, on cessa les *bains anti-vénériens*, qu'elle avoit pris au nombre de douze, & qui n'avoient occasionné aucune douleur, aucune espèce d'irritation, & aucune *évacuation* extraordinaire.

La malade fut purgée deux fois, après le traitement, avec les *pilules de Belloste*, & on lui conseilla de se purger avec cette médecine au moins tous les mois. Comme elle avoit négligé cette précaution, & vécu sans aucun *régime*, ses *dartres* reparurent un peu le printemps suivant; mais quelques pintes de *tisane apéritive* & une *pommade* simple, suffirent alors pour les sécher; & depuis ce temps elles n'ont plus reparu, & la *peau* unie, blanche & douce, en paroît délivrée pour toujours. D'ailleurs la santé de cette femme est on ne peut pas meilleure.

On n'auroit osé donner par la bouche, à cette malade, la quantité de *sublimé corrosif* qui auroit été nécessaire pour la guérir radicalement. Mais

en soumettant toute la *peau* à l'impression de ce *remède*, outre que le secours devenoit immédiat & plus sûr, il en a été repompé suffisamment pour opérer la mutation & la destruction du *virus*, sans que les *viscères* ayent pu en être affectés.

Il est peu de Maladies de ce genre, aussi étendues & aussi graves; mais cet exemple suffit pour savoir ce qu'on peut attendre & ce qu'on doit espérer du *sublimé* pris avec constance, & qui ne peut être administré en aussi grande quantité qu'en *bains*.) (11).

On ne peut fixer la quantité de mercure nécessaire dans chaque méthode.

Il est impossible de fixer, & la quantité exacte des *remèdes* employés dans chaque méthode, & le temps précis pendant lequel il faut les continuer, pour achever la cure. Ces circonstances varieront toujours selon la *constitution* du malade, la saison de l'année, l'intensité de la Maladie, son ancienneté, &c.

Mais, quoiqu'il soit difficile en effet, & comme le célèbre ASTRUC l'observe, de déterminer *à priori* la quantité précise de *mercure* qu'il faut donner pour opérer la guérison complette de la *vérole*, cependant on peut le faire *à posteriori*, d'après la diminution & la cessation des *symptômes*. Le même Auteur ajoute que, dans les cas ordinaires, il ne faut pas employer moins de deux onces d'*onguent mercuriel* fort, lorsqu'on employe la méthode des *frictions*, exposée ci-devant, page 62 de ce Volume.

De toutes les préparations *chimiques* de *mercure*, tant vantées pour la guérison de la *vérole*, nous

(11) Le *sublimé* réussit assez constamment dans les Maladies de la *peau*, & surtout dans les affections *dartreuses*; mais il faut y joindre les *bains*, un *régime rafraîchissant*, le donner long-temps & à petite dose. M. DE HORNE, *ibid.* Tome I, pag. 268, note *a*.

ne parlerons plus que du *ſublimé corroſif*. L'illuſtre Baron VAN SWIETEN mit cette préparation en pratique en Allemagne, il y a déjà nombre d'années; & bientôt le ſavant Docteur PRINGLES, qui étoit alors premier Médecin de l'armée Angloiſe, en introduiſit l'uſage en Angleterre.

Méthode d'adminiſtrer le Mercure ſublimé corroſif ſeul.

Recette pour le donner ſous forme liquide;

La compoſition de ce *remède* ſe fait comme il ſuit.

Prenez de *ſublimé corroſif*, un grain;
d'*eau-de-vie de France*, ou
d'*eſprit de grain*, deux onces.

Faites diſſoudre le *ſublimé corroſif* dans cette quantité d'*eau-de-vie*, ou d'*eſprit de grain*.

On donne une cuillerée ordinaire de cette *ſolution*, ou la quantité d'une demi-once deux fois par jour, & on la continue juſqu'à ce que les *ſymptômes* ſoient entièrement diſparus. Quand l'*eſtomac* ne peut pas ſupporter ce *remède* ſous cette forme, on donne alors le *ſublimé corroſif* ſous la forme de *pilules*, préparées avec de la *conſerve de roſe*.

En pilules.

Il ne peut être donné qu'à très-petite doſe;

(Que l'on preſcrive le *ſublimé corroſif* en boiſſon ou en *pilules*, il ne faut jamais le donner, en commençant, qu'à une très-foible doſe, comme à un quart de grain, c'eſt-à-dire, une cuillerée de la *ſolution* ci-deſſus, mais une ſeule fois par jour, noyée dans une pinte de *décoction de ſalſepareille*, d'*ichthyocole* ou de *gomme arabique*. Le malade ne prendra également qu'un quart de grain de *ſublimé corroſif*, enveloppé d'un peu de *conſerve de roſe*, lorſqu'il ſe déterminera, pour quelque cauſe que ce ſoit, en faveur des *pilules*.

Dans une décoction de ſalſepareille, d'ichthyocole, ou de gomme arabique.

On n'augmente la doſe du *ſublimé* que graduellement, & quand on voit que le corps n'éprouve aucun

aucun mal-aise, & qu'il est, au contraire, en meilleur état qu'avant d'avoir commencé. On peut la porter insensiblement de quart de grain en quart de grain, jusqu'à un grain par jour; mais il n'est guère permis d'outre-passer cette dose, que l'expérience a d'ailleurs prouvé être suffisante, qui même n'est pas nécessaire à tous, & qui seroit quelquefois trop forte pour plusieurs.

Après donc avoir fait saigner le malade, si la *saignée* est nécessaire, & l'avoir purgé, on commencera par lui donner un quart de grain de *sublimé corrosif*, dissous dans une pinte de l'une ou l'autre des *tisanes* spécifiées ci-dessus, & il le continuera à cette dose sept à huit jours. Alors, si rien ne s'y oppose, on le portera à un demi-grain par jour, & le malade prendra cette dose encore sept à huit jours; enfin on l'augmentera jusqu'à trois quarts de grain, que le malade continuera jusque quinze jours après la disparition de tous les *symptômes*. Le malade, pendant ce traitement, suivra le *régime* prescrit page 23 de ce Volume.

Préparation, saignée, purgatif.

Quart de grain de sublimé;

Demi-grain.

Trois quarts de grain.

Régime.

» Peu de Médecins nient à présent la vertu du » *sublimé corrosif* pour la guérison des *Maladies* » *vénériennes*; & il paroît démontré qu'il ne peut » produire aucun effet sinistre, quand il est sage- » ment administré. Mais on a tant abusé de la faci- » lité qu'on a trouvée à se procurer un *antidote* » aussi assuré que peu coûteux; tant de personnes » se sont permis de l'employer, & d'y avoir re- » cours sans le connoître, qu'il a pu en résulter des » inconvéniens, qu'un grand nombre de person- » nes, & même quelques gens de l'art, ont l'in- » justice de rejeter sur le *remède* même, tandis » qu'on ne les doit qu'à la mauvaise administra- » tion qu'on en a faite.

C'est à la mauvaise administration du sublimé, qu'on doit les malheurs qu'on lui attribue.

» Mais ceux qui connoissent la nature du *su*

Il ne convient pas à

tous les malades, ni dans toutes les circonstances chez le même malade.

» *blimé corrosif*, qui en ont bien étudié & suivi les » effets, ne l'ont jamais considéré comme un *re-* » *mède* qui convient indistinctement à tout le » monde, & il n'y en a point de cette espèce : ils » ont, au contraire, mille fois répété, qu'il falloit » bien distinguer les circonstances où il étoit indi- » qué, d'avec celles où il ne pouvoit être que nui- » sible, & surtout calculer son action sur le *tem-* » *pérament* des malades auxquels on le destinoit. » Guidés par ces principes, il n'est pas étonnant » qu'ils n'ayent jamais éprouvé de mauvais effets » du *sublimé corrosif :* il a toujours été entre leurs » mains, dans un grand nombre de circonstances, » un moyen aussi sûr que facile de guérir la *Mala-* » *die vénérienne.* Ils ont même reconnu qu'il exis- » toit des cas particuliers où, sans le secours de ce » *remède*, la guérison étoit quelquefois impossible.

» Mais, quand on descend à la classe innombra- » ble de gens de tout état, qui, sans qualité, sans » connoissance, sans précaution, sans aucune dis- » tinction d'âge, de sexe & de *tempérament*, & sans » égard au caractère essentiel de la Maladie, don- » nent indistinctement ce *remède* à tout le monde, » on gémit d'un abus qui peut avoir souvent des » suites fâcheuses, & on voudroit peut-être que » les vertus de ce *spécifique* fussent encore igno- » rées. Il n'est pas, en effet, de bon citoyen qui, » d'après ce dernier exposé, qui n'est que trop » véritable, ne désirât peut-être que le Gouver- » nement proscrivît l'usage interne du *sublimé cor-* » *rosif.* Mais, s'il est démontré que ce *remède* est » par lui-même très-bon, & que, bien administré, » il n'a aucun inconvénient, tous les vœux alors » se réunissent, pour qu'à une exclusion trop gé- » nérale, qui priveroit les Médecins d'un *remède* » souvent difficile à remplacer, on substitue les » moyens d'en prévenir les abus.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0090-8

» Tout doit céder à l'expérience, en médecine » surtout : c'est donc elle qu'il faut consulter ; c'est » ce guide qu'il faut suivre, pour savoir si l'on doit » rejeter le *sublimé* de la pratique, ou l'admettre » avec de justes & sages restrictions.

» Or si, par le raisonnement, on est parvenu à » savoir que le *sublimé* ne convient & ne peut con- » venir à toutes les espèces de *Maladies vénérien-* » *nes*, l'expérience a appris que c'est un des meil- » leurs *remèdes* pour procurer la guérison des » *chancres*, des *pustules*, des *phimosis*, des *éruptions* » *cutanées*, & que, dans les *gonorrhées virulentes*, » qui exigent presque toujours, dès le commence- » ment, l'usage du *mercure*, on ne peut l'adminis- » trer sous une forme plus heureuse & plus con- » forme au traitement réfléchi de cette Maladie.

La méthode du sublimé est une des meilleures pour guérir les chancres, les pustules, le phimosis, les éruptions, les gonorrhées ;

» Il agit puissamment dans les cas de *carie*, & il » peut être regardé alors comme l'*anti-septique* le » plus avantageux & le mieux indiqué.

La carie vénérienne, &c.

» Mais il n'a pas un succès toujours aussi cer- » tain, aussi constant pour la *résolution* des engor- » gemens *lymphatiques*, surtout s'ils sont de vieille » date. Les *bubons* & les excroissances fongueuses » de tout genre, & principalement les *exostoses* » qui ont le même caractère, au moins dans leurs » principes, ne cèdent pas toujours également à » ce *remède*, surtout quand il est donné seul.

Elle ne réussit pas également contre les bubons, les excroissances fongueuses, les exostoses, &c. ;

» Il est beaucoup d'autres cas, sans doute, où » il ne faut jamais employer le *sublimé*, & dans » lesquels il seroit au moins inutile, comme » quand les engorgemens sont *inflammatoires* & » déjà trop avancés ; quand les *obstructions* sont déjà » formées & sensibles ; quand elles ont un carac- » tère *squirreux*, &, à plus forte raison, quand » le *squirre* menace de devenir *carcinomateux*.

Contre les engorgemens inflammatoires, les obstructions squirreuses ou cancéreuses ;

» Quoiqu'il soit supérieurement indiqué pour

» procurer la déterſion & la *cicatriſation* des *ulcè-*
» *res*, il ne faut cependant le donner qu'avec cir-
» conſpection, &, pour ainſi dire, en tâtonnant,
» ſi les *ulcères* ſont trop étendus, trop profonds,
» ou s'ils occupent des parties trop intéreſſantes;
» & il eſt plus prudent de s'en abſtenir, s'il y a
» une *fièvre lente* jointe à la *Maladie vénérienne*,
» qui faſſe ſoupçonner la léſion de quelques *viſcè-*
» *res*; ſi le *genre nerveux* eſt très-ſenſible & très-
» irritable; ſi le malade eſt ſujet à des *ſpaſmes*, &
» ſurtout s'il éprouve des accès d'*épilepſie*.

Contre les ulcères profonds; dans les cas de fièvre lente, d'irritabilité nerveuſe, de ſpaſme, d'épilepſie, &c.;

» On ne peut également employer ſans riſque
» ce *remède*, quand il y a une diſpoſition au *vomiſſe-*
» *ment*, ou un *vomiſſement* journalier; quand il y
» a des *hémorrhoïdes* douloureuſes & *enflammées*,
» ou quand la *vérole* eſt compliquée avec quel-
» qu'autre Maladie grave, que le *ſublimé* ne fe-
» roit qu'augmenter. »

Dans les cas de vomiſſement, d'hémorrhoïdes, & de complication de Maladie grave.

D'ailleurs, quand les *ſymptômes* décrits plus haut, & toutes les circonſtances dépendantes du malade, exigent l'adminiſtration du *ſublimé corroſif*, il faut en ſuſpendre l'uſage, dans quelque temps que ce ſoit du traitement, dès qu'il ſe déclare une *toux*, une *colique*, &c., quelques légères qu'elles ſoient. Il faut lui ſubſtituer des *remèdes* plus doux, tels que les *lavemens* ou les *bains antivénériens*, dont il eſt parlé ci-deſſus, pages 71 & 74 de ce Volume, ou attendre, pour les reprendre, que le calme ſoit tout à fait rétabli.

Il faut ſuſpendre le ſublimé dès qu'il ſe déclare une toux, une colique, même légères.

Au reſte, il eſt des circonſtances où le *ſublimé corroſif* devient un *remède* ſecondaire très-important, & qu'il n'eſt pas permis de négliger; nous les avons expoſées ci-devant, *Méthodes d'adminiſtrer le mercure inſoluble & les frictions mercurielles, conjointement avec le ſublimé corroſif*, pages 59 & 65 de ce Volume.)

Le ſublimé eſt un remède ſecondaire dans pluſieurs circonſtances.

Méthode de traiter la Maladie vénérienne, par le moyen des Sudorifiques.

On a vanté plusieurs racines, plusieurs espèces de bois & d'écorces *sudorifiques* pour la cure de la *vérole*; mais aucun d'eux n'a répondu, du moins selon les expériences qu'on en a faites, à la haute idée qu'on s'en étoit formée. Cependant, quoiqu'on ne puisse compter sur aucune de ces plantes, lorsqu'on les employe seules, pour la guérison de cette Maladie, on les a trouvées néanmoins très-propres à l'accélérer, quand on les donne conjointement avec le *mercure*.

Les remèdes sudorifiques, donnés conjointement avec le mercure, en accélèrent les effets.

(Les circonstances où ces *remèdes sudorifiques* sont indiqués, sont surtout lorsque le *tempérament* du malade est relâché, & dans les cas où l'on a quelque raison de craindre le relâchement produit par l'admission du *mercure*. Ils sont également nécessaires toutes les fois qu'on aura à traiter des sujets dont le *tempérament* est *flegmatique* & abondant en férosité, ou qui est devenu tel par la Maladie & l'excessive *évacuation* d'une humeur *gonorrhoïque* ou laiteuse.) Celle de ces plantes que nous croyons qu'on doive préférer, est la *salsepareille*, dont la *décoction* se fait comme il suit.

Circonstances où ils sont indiqués.

Surtout pour les tempéramens flegmatiques.

Prenez des *racines* de *salsepareille* sèche & épluchée, deux onces;
de copeaux de *bois de gaïac*, une once.
Faites bouillir à petit feu dans trois pintes d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à une.

Décoction de salsepareille; manière de la faire.

Ajoutez, vers la fin, pour en rendre le goût moins désagréable,
de *bois de sassafras*, demi-once;
de racine de *réglisse*, trois gros;
Passez.

Dose. On prend depuis une juſqu'à deux pintes de cette *décoction*, dans les vingt-quatre heures.

Vertus de cette décoction, & cas où elle eſt particulièrement indiquée. Cette *décoction*, outre la vertu qu'elle a d'accélérer la guériſon, a encore celle de fortifier l'*eſtomac*, & d'agir en qualité de *reſtaurant:* elle eſt donc ſingulièrement utile dans les cas où les malades ſont très-foibles & preſque épuiſés par la Maladie.

Vertu antivénérienne de la ſalſepareille. Obſervation ſur un malade guéri par la ſalſepareille ſeule. (Mais la *ſalſepareille* n'a-t-elle que ces vertus? Voici une obſervation que m'a fournie, au mois de Janvier 1779, un homme de trente & quelques années, petit, ayant été *rachitique* dans ſon enfance, maigre & épuiſé autant par la Maladie, qu'il portoit depuis dix mois, que par une foule de *remèdes* qu'il avoit pris, preſque ſans interruption, pendant tout ce temps.

Tableau de la Maladie de cet homme. La Maladie s'étoit déclarée par une *gonorrhée virulente* forte, accompagnée d'un *chancre* à la *verge*, & bientôt de deux *bubons*, un à chaque *aine*. Il ſe mit entre les mains d'un Chirurgien, qui, le traitant à ſa manière, diſſipa ces *ſymptômes* pour environ un mois, après lequel il ſe manifeſta un *chancre*, qui rongeoit la *luette* & les deux *piliers du voile du palais*. Ce même Chirurgien fit alors beaucoup de *remèdes*, mais infructueuſement. Il appela un Confrère en conſultation, & leurs ſecours réunis n'eurent pas plus de ſuccès.

A cette époque, il ſurvint des douleurs violentes à la tête, qui ôtoient abſolument le ſommeil. La famille manda un Médecin très-inſtruit, qui fit diſparoître le *chancre* de la *gorge*, & adoucit les *maux de tête:* mais le malade, preſſé par un ami, quitta ſon Médecin, & ſe mit entre les mains d'un Charlatan, qui promit de le guérir en quinze jours. En effet, au bout de ce terme, les douleurs de tête parurent entièrement diſſipées, & le malade croyoit parfaitement en être quitte, lorſque, cinq

ou six semaines après, les *maux de tête* reparurent plus violens que jamais. Il sembloit au malade qu'on lui déchiroit les *tégumens* de la tête, & qu'on lui ouvroit le *crâne*. Ces douleurs atroces, qui lui prenoient par accès, lui faisoient jeter des cris horribles. Elles le réduisoient au désespoir; & un jour il se jetoit par la fenêtre, sans une personne vigoureuse qui le prit dans ses bras, & l'étendit avec lui dans le milieu de la chambre. Les nuits étoient surtout cruelles; il ne fermoit pas l'œil, quoiqu'il prît habituellement six gros de *sirop diacode*.

Le Charlatan fut rappelé, &, malgré des *purgations* sans nombre, des *potions*, des *tisanes* & des *frictions*, qu'il préparoit & administroit lui-même, il ne procura que quelques instans de calme. Le reste du temps, les douleurs étoient à peu de chose près les mêmes, & le malade dépérissoit, quoiqu'il eût toujours eu assez d'appétit, & que le Charlatan lui eût conseillé de beaucoup manger & boire, surtout du *vin* & de l'*eau-de-vie* le soir. Enfin, excédé autant par le traitement ridicule qu'on lui faisoit éprouver, que par ses douleurs, il congédia ce Médicâtre, résolu d'abandonner son sort à la Nature.

Il y avoit deux mois environ qu'il ne faisoit plus aucun *remède*; qu'il cherchoit à s'étourdir sur sa situation, en se répandant chez ses amis, se livrant à la table, buvant sans aucune retenue, prenant de l'*eau-de-vie* & du *sirop diacode* le soir, lorsqu'étant, le premier Janvier, chez un de ses parens, je le vis pour la première fois. On saisit cette occasion pour lui faire faire le détail de sa Maladie, & me porter à l'entreprendre. Effrayé de ce que j'entendois, je ne pus que promettre de tenter, sans promettre de réussir. Je commençai par

demander à voir le malade plus en particulier, & nous prîmes jour au lendemain matin, chez lui.

Voici ce que l'examen me préſenta, indépendamment des *ſymptômes* dont j'ai parlé plus haut. La gorge étoit parfaitement guérie. On voyoit, & on voit encore les traces du déſordre occaſionné par le *chancre*; la *luette* eſt rongée dans ſa partie inférieure, & eſt reſtée comme tordue. Le *pariétal* gauche m'a offert, vers ſa partie moyenne, une *tumeur* large d'un écu de ſix livres, à peu près régulière, mollaſſe, *gommeuſe*, cédant légèrement ſous les doigts, & occaſionnant des douleurs atroces, pour peu qu'on appuyât. Une autre *tumeur*, mais plus petite, s'offroit ſur le *coronal*, vers la *ſuture temporale*, du même côté. Cette *tumeur*, ainſi qu'une troiſième ſur la partie ſupérieure de l'*occipital*, réſiſtoit à la preſſion. Toutes les *ſutures* des *os* du *crâne* faiſoient ſaillie & étoient dures. Il y avoit une *exoſtoſe* très-ſenſible ſur la crête du *tibia* de la jambe gauche, dans preſque toute ſa longueur. Elle étoit moins dure que la ſaillie des *ſutures*, & étoit très-douloureuſe. L'œil gauche étoit renfoncé & terne. Les paupières & tous les *tégumens* du viſage, de ce côté, étoient *tuméfiés*. Le malade étoit exceſſivement maigre, & la totalité du teint étoit verdâtre.

Cette foule de *ſymptômes* alarmans ne m'auroit pas permis de concevoir la moindre lueur de ſuccès, ſi je n'euſſe obſervé que les *viſcères*, même le *cerveau*, étoient intacts. Le malade n'avoit de douleurs ni dans la *poitrine*, ni dans l'*eſtomac*, ni dans la *ventre*, & ſes douleurs de tête n'étoient point augmentées par l'*éternûment*. Une des narines étoit bouchée par des croûtes qui s'y régénéroient ſans ceſſe; mais il ſe mouchoit de l'au-

tre sans aggraver ses douleurs. Enfin je crus pouvoir prononcer que l'état du malade n'étoit pas sans ressource, & l'évènement a justifié mon *pronostic*. Je commençai par prescrire au malade de garder la chambre & de la tenir modérément chaude, parce que la saison étoit alors très-froide. Je lui interdis le *vin*, excepté à ses repas, noyé dans beaucoup d'eau. Il renonça de lui-même à l'*eau-de-vie*, même au *sirop diacode*, qui ne lui faisoit aucun effet, & dont je ne voulus pas augmenter la dose. Je lui fis donner à son déjeûner un demi-setier de *lait* & du pain; à dîner, une soupe grasse & peu de viande, & à souper le *lait* comme à déjeûner.

Régime prescrit au malade.

J'ordonnai, dans l'intention de préparer le malade au *mercure*, trois onces de *salsepareille* bouillie dans trois pintes d'eau, jusqu'à réduction de la moitié : on ajoutoit, sur la fin, un peu de *réglisse*, & il prenoit ces trois chopines de *tisane* dans la journée. On observera qu'il n'entroit dans cette *décoction*, ni *gaïac*, ni *sassafras*, & que la *salsepareille* étoit seule.

Dose de la salsepareille seule.

Rien ne parut changé dans sa situation pendant les huit premiers jours; mais à cette époque, il commença à transpirer fortement la nuit, & la nuit du treizième au quatorzième jour, il eut une *sueur* copieuse, qui emporta le mal de tête presque entièrement. Huit jours après, il n'en avoit pas la plus légère idée. Il étoit lui-même dans le plus grand étonnement de cette disparition de douleurs; il ne lui restoit plus que la crainte du retour d'un mal qui, depuis plus de six mois, lui avoit à peine laissé le temps de respirer; mais les douleurs ne reparurent plus. Les *tumeurs osseuses* de la tête & de la jambe furent absolument éteintes en moins d'un mois. Cependant il continuoit tou-

jours son *régime* & la *salsepareille* à la même dose, & il les continua encore tout le mois suivant.

Disparition de tous les symptômes au bout d'un mois.

Le bien-être persistant depuis un mois, les nuits étant très-bonnes & le sommeil très-paisible; le malade reprenant, avec la santé, sa gaieté ordinaire, des couleurs naturelles & de l'embonpoint, j'étois fort tenté d'en rester là, & de ne pas prescrire de *mercure*. Cependant les récidives fréquentes qu'avoit éprouvées le malade; la longueur de la Maladie; les douleurs atroces auxquelles il avoit été livré; une certaine défiance sur la solidité d'un traitement qui avoit lieu de m'étonner; enfin les reproches que je me serois faits à moi-même, dans le cas d'une rechute, si j'avois négligé le grand moyen connu de la prévenir, tout me força d'administrer le *spécifique*.

J'ordonnai, en conséquence, les *frictions*, que le malade reçut jusqu'à concurrence de dix, dont cinq à deux gros d'*onguent mercuriel*, trois à trois gros, & deux à quatre gros. L'*onguent* étoit préparé à moitié, & on mit deux jours d'intervalle entre chaque *friction*. Le malade continua la *salsepareille* à la même dose pendant les *frictions*, & quatre jours après la dernière, il fut purgé.

Le *mercure*, sous cette forme, n'a pas occasionné le plus petit accident, la moindre révolution; à peine la bouche a-t-elle été échauffée; & depuis le mois de Mars que cet homme est guéri, il jouit de la santé la plus parfaite. C'est ce que je puis attester, ayant occasion de voir fréquemment lui, ou quelques uns de ses parens.

Quiconque réfléchira sur ce traitement, ne conviendra-t-il pas que la *salsepareille* est un moyen de plus que nous offre la Nature, pour combattre une Maladie cruelle? Car enfin, avant de prendre

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0098-5

le *mercure*, il y avoit un mois que le malade ſe portoit auſſi bien, qu'il fait aujourd'hui; & ſi j'euſſe eu quelques obſervations de plus, nulle conſidération n'auroit pu me porter à preſcrire ce minéral. J'avois déjà vu la *ſalſepareille*, ordonnée par un célèbre Praticien de cette Capitale, faire diſparoître un *chancre*, qui reparoiſſoit pour la troiſième fois, après avoir été traité d'abord par les *pilules mercurielles*, enſuite par les *frictions*; & ce troiſième retour avoit tellement rongé la *luette*, qu'elle étoit abſolument ſéparée du *voile du palais* dans ſon milieu, & qu'elle ne tenoit plus qu'à deux filets de chaque côté. Mais ce Médecin, malgré la diſparition parfaite du *chancre*, fit ſur le champ adminiſtrer les *frictions*; de ſorte que ſon obſervation concluroit encore moins, parce que je n'ai preſcrit le *mercure* qu'un mois après la ceſſation complette de tous les *ſymptômes*.

La vertu anti-vénérienne de la ſalſepareille étoit inconnue juſqu'ici.

Parmi les *ſudorifiques*, vantés par les anciens, pour guérir la *vérole*, le *gaïac* a reçu le plus d'éloges; & quoiqu'il fût d'uſage d'y joindre, dans la *décoction* qu'on en faiſoit, la *ſalſepareille*, on ne lui attribuoit pas plus de vertu qu'au *ſaſſafras*, à la *ſquine*, à la *ſcorſonère*, &c., qu'on lui aſſocioit également; & tout le monde ſait qu'il y a longtemps qu'on a abandonné la méthode des *ſudorifiques*, comme inſuffiſante. M. DE HORNE lui-même, quoiqu'il rapporte l'obſervation d'une femme guérie par les *ſudorifiques*, héſite de l'attribuer entièrement à ces *remèdes*. » S'ils réuſſiſſent, dit-» il, c'eſt ſurtout quand le *mercure* a échoué. Ils » produiſent alors un effet d'autant plus marqué, » que le corps eſt ſurchargé de *mercure*, ſans qu'il » ait opéré aucun changement à la Maladie; parce » qu'ils exercent preſque néceſſairement une » action ſur le *mercure* même; action qui l'ébran-

La méthode des ſudorifiques eſt abandonnée, comme inſuffiſante.

» le, le volatiliſe & le porte ſucceſſivement vers » les *émonctoires* du corps; ce qui en prépare & en » facilite la ſortie; & que ce dégagement ne peut » guère avoir lieu, que le *mercure* ne réfléchiſſe » ſon action ſur les parties *virulentes* elles-mêmes, » & ne les entraîne avec lui.

» Ce moyen de guérir la *Maladie vénérienne*, » continue M. DE HORNE, appartient, il eſt vrai, » autant au *mercure*, qu'aux *ſudorifiques*: mais ſans » le ſecours de ces derniers *remèdes*, le premier » eût été au moins inſuffiſant. Il eſt d'autres cas, » peut-être, où les *ſudorifiques* ſeuls pourroient » opérer ſurement la guériſon; mais ils ſont plus » rares, & je n'ai pas été à portée de m'en con- » vaincre par ma propre expérience, parce qu'on » n'abandonne pas aiſément des moyens de guérir » connus & aſſurés, pour en adopter d'autres qui » ſont au moins équivoques. »

Il faut multiplier les faits ſur la ſalſepareille ſeule.

Quoi qu'il en ſoit, la *ſalſepareille* eſt certainement un *remède* à tenter ſeul. C'eſt aux Médecins à multiplier les faits & à répandre leurs obſervations: ils doivent diriger toute leur attention vers les méthodes ſimples: nous en manquons, tandis que les moyens compliqués de guérir ne ſont que trop communs.)

Vertus du méſéréum, & de la lobélia, contre la Maladie vénérienne.

La racine du *méſéréum*, ou de la *lauréole*, eſt encore très-capable d'aider l'action du *ſublimé corroſif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*. On l'employe, ou ſeule, ou conjointement avec la *ſalſepareille*. Quand on les combine enſemble, la doſe de l'écorce de la racine fraîche du *méſéréum* eſt d'une once, ſur huit onces de *ſalſepareille* dans huit pintes d'eau réduites à moitié: on ajoute un peu de *réglisſe* comme ci-deſſus. Si on employe l'écorce de la racine du *méſéréum* ſeule, on en prend alors une once de fraîche, qu'on fait bouillir

dans six pintes d'eau, réduites à quatre; & on ajoute sur la fin, une once de racine de *réglisse*: cette *décoction* se prend à la même dose que la *salsepareille*.

On nous a dit que les Naturels de l'Amérique guérissoient la *vérole*, dans quelque état qu'elle fût, avec la *décoction* de la racine d'une plante appelée *lobélia*, qu'ils employent, ou fraîche, ou sèche; mais nous n'avons rien de certain sur sa dose. Quelquefois ils la mêlent à d'autres racines, comme au *ranonculus*, au *céanothus*, &c.: on ne sait pas davantage, si c'est pour en aider l'action, ou pour en déguiser le goût. Le malade prend une forte dose de cette *décoction* le matin, & il continue à s'en servir comme de boisson ordinaire pendant le reste de la journée (12).

---

(12) D'après ce que M. BUCHAN dit ici de la *lobélia*, & du traitement usité par les Naturels de l'Amérique, il paroît qu'il a eu connoissance du Mémoire de M. KALM, Elève du célèbre LINNÉ, présenté à l'Académie Royale des Sciences de Stockholm en 1750; car l'extrait que le *Journal de Paris*, année 1780, N°. 209, 306, & 307, a publié de ce Mémoire, envoyé à la Faculté par M. DUPAU, Docteur en Médecine, ne dit rien de plus certain, ni sur la dose de la Plante, ni sur la manière de s'en servir. Cependant M. DUPAU l'employe avec avantage. Il en a fait venir d'Amérique une certaine quantité qu'il cultive lui-même, qu'il se fait un plaisir de faire voir à ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art. Il a bien voulu m'accorder un entretien à ce sujet. Son intelligence & la sagacité avec laquelle il sait doser ce *remède*, relativement à la *constitution* du sujet qu'il entreprend de guérir, ne permettent point de douter de ses succès. Il est à désirer qu'il ait de fréquentes occasions de s'en servir. Son honnêteté & son savoir ne peuvent manquer de donner le plus grand poids à ses Observations, & ce ne sera que d'après son travail qu'on pourra apprécier la *lobélia*, & fixer le rang qu'elle doit tenir parmi les bienfaits de la Nature.

Nous ne donnerons point la description de cette plante,

Quoique nous soyons très-peu instruits de la méthode que les Naturels de l'Amérique employent pour se guérir de la *vérole*, cependant rien de plus certain qu'ils s'en guérissent promptement, surement & parfaitement, sans avoir la moindre connoissance du *mercure*. Il seroit donc très-important de connoître cette méthode. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en faisant des essais avec les plantes qui nous viennent de cette partie du monde, & particulièrement avec celles que nous savons être employées à cet effet par les Nations sauvages qui l'habitent.

Ces Nations tirent leurs principaux *remèdes* du *règne végétal*, & possèdent souvent des secrets très-puissans, relativement aux plantes, qu'ignorent parfaitement les Nations éclairées. Il est vrai que l'on ne peut douter que plusieurs plantes de nos Pays, si l'on vouloit prendre la peine de les éprouver, seroient aussi efficaces contre la *vérole* que celles de l'Amérique; mais tant que les Médecins ne seront menés que par de grands noms, & que le reste des hommes n'osera pas tenter des expériences, ces plantes nous seront toujours parfaitement inconnues.

Le gaïac, le sassafras, la squine, &c., n'ont pas plus de vertus que les plantes qu'on vient de nommer.

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres racines, de plusieurs autres bois, de plusieurs autres substances, &c., vantés pour la guérison de cette Maladie, tels que la racine de *squine*, celle de *saponaire*, celle de *bardane*, &c.; les bois de *gaïac*, de *sassafras*, &c.; mais, ni ces

---

parce qu'elle n'est encore qu'entre les mains de M. DUPAU, & qu'on ne peut la voir & la connoître que par lui; on peut d'ailleurs consulter les N°. du Journal de Paris, cités ci-dessus.

bois, ni ces plantes ne paroissent, en aucune façon, supérieurs à ceux dont nous avons déjà parlé.

L'ichthyocole.

(Nous nommerons seulement l'*ichthyocole*, ou la *colle de poisson*, qu'un Médecin célèbre, & digne par son talent & son savoir de la place éminente qu'il occupe, employe avec le plus grand succès dans la *vérole confirmée*, lorsqu'un traitement méthodique & suivi n'a pas guéri parfaitement cette Maladie. Nous n'avons rien de précis sur la manière de l'administrer, & nous n'avons pas encore eu occasion de nous en servir; mais nous savons qu'on en a fait plusieurs essais qui, à ce qu'on dit, ont parfaitement réussi. Nous l'avons seulement prescrit en *décoction* dans la *Méthode d'administrer le sublimé corrosif*, pour servir de véhicule à ce *sel mercuriel*. Il est probable que quand le nombre d'observations sera assez complet pour constater l'efficacité de l'*ichthycole*, ce Médecin, ami de l'humanité, publiera cette importante découverte.)

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur la *vérole*, par quelques réflexions générales sur les attentions qu'exigent les malades attaqués de cette Maladie, & sur la nature du *virus* qui la produit.

§ VIII.

Réflexions générales sur le traitement des Maladies vénériennes.

Attention qu'il faut avoir à la constitution.

Il faut toujours faire attention à la *constitution* & à l'état du malade, avant de lui administrer le *mercure*, sous quelque forme que ce soit.

Le mercure feroit dangereux dans le cas de Maladies aiguës.

Il est également dangereux & peu sûr de le donner à une personne attaquée d'une *Maladie aiguë*, comme d'une *fièvre putride*, d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, &c.

Des Maladies chroni-

Le *mercure* nuiroit encore dans les *Maladies*

ques, à moins qu'elles ne soient causées par la vérole.

chroniques, comme dans l'*hydropisie*, le *squirre*, la *fièvre lente hétique*, dans le dernier dégré de la *consomption*, &c. Quelquefois cependant ces deux dernières Maladies ont pour cause la *vérole confirmée*; alors le *mercure* devient indispensable.

On peut le donner lorsqu'elles sont peu dangereuses.

Lorsque les *Maladies chroniques* sont d'une nature moins dangereuse, comme, par exemple, l'*asthme*, la *gravelle*, &c., on peut administrer le *mercure* en toute sureté.

Il ne faut pas le donner dans le cas d'épuisement;

Si un homme, ayant la *vérole*, a été épuisé par la Maladie, par le travail, l'abstinence, ou par quelque cause semblable, il faut différer de donner le *mercure* jusqu'à ce qu'au moyen du temps, du repos & d'une *diète* nourrissante, on l'ait mis en état d'en supporter les effets: précepte très-important, & que nous avons suivi dans le traitement du malade qui fait le sujet de l'observation rapportée ci-dessus, pages 86 & suiv. de ce Volume.

Pendant les règles, ni dans les derniers mois de la grossesse, mais bien dans les premiers mois.

Il faut bien se garder de donner du *mercure* aux femmes dans le temps des *règles*, lorsqu'elles sont sur le point de les avoir, ou dans les derniers mois de leur *grossesse*. Mais lorsqu'une femme n'est grosse que de quelques mois, & que les circonstances lui rendent le *mercure* nécessaire, on peut le lui administrer, toutefois à très-petites doses, & à des intervalles plus longs que ceux dont on use ordinairement: avec ces précautions, on a souvent guéri la mère & l'enfant tout à la fois.

Si on ne parvient pas à guérir, on empêchera au moins la Maladie de faire de plus grands progrès, jusqu'à ce que la femme étant accouchée, & ses forces suffisamment recouvrées, on puisse employer une méthode plus sûre, qui, si elle nourrit son enfant, sera probablement suffisante pour les guérir l'un & l'autre.

La méthode qui convient

(M. DE HORNE rapporte, dans l'ouvrage cité

note 2

note 2 de ce Chapitre, l'observation d'une femme grosse de quatre à cinq mois, guérie parfaitement d'une vérole très-caractérisée, au moyen des *lavemens anti-vénériens*, dont nous avons exposé la Méthode ci-dessus, page 71 de ce Volume. Il dit même, dans une observation suivante, qu'une femme a pris soixante-quatorze *lavemens anti-vénériens*, à deux par jour, sans les avoir interrompus pendant le temps de ses *règles*, qui sont revenues toutes les trois semaines, comme elle y étoit accoutumée.

aux femmes grosses, est celle des lavemens anti-vénériens.

Qui peuvent être administrés, même dans le temps des règles.

Mais, ajoute-t-il, comme elle n'éprouvoit aucune espèce de douleur, on n'a pas interrompu pour cela les *lavemens*, qui ont en effet la propriété, peut-être unique, hors quelques cas particuliers, de pouvoir être administrés, même pendant le temps des *règles*.)

Quant aux enfans, on ne peut leur administrer le *mercure* avec trop de précautions: car leur *constitution* délicate les rendant incapables de supporter la *salivation*, demande qu'on ne leur donne les préparations les plus douces de ce *remède* qu'avec les plus grandes réserves; comme nous le dirons plus amplement ci-après, Chap. LI, § XVI de ce Volume, qui traite de la *Maladie vénérienne* chez les enfans.

Précautions qu'exige l'administration du mercure chez les enfans;

Ce précepte est également applicable aux vieillards, qui ont le malheur d'avoir cette Maladie. Il n'y a pas de doute que les infirmités de l'âge avancé, ne doivent rendre les effets de la *salivation* encore plus dangereux; mais, comme nous l'avons déjà observé, elle est rarement nécessaire.

Chez les vieillards;

D'ailleurs nous avons remarqué, en général, que le *mercure* a moins d'action sur les vieillards que sur les personnes moins avancées en âge.

Chez les hystériques, les hypocondria-

On doit encore l'administrer avec beaucoup de

ques; ceux qui sont sujets à la dissenterie, à l'épilepsie, aux écrouelles, au scorbut, &c.

précaution, aux *hystériques*, aux *hypocondriaques*, à ceux qui sont sujets à une *diarrhée*, ou à une *dyssenterie* habituelle; qui ont de fréquentes & de violentes attaques d'*épilepsie*, enfin à ceux qui sont affligés d'*écrouelles* & du *scorbut*. Lorsqu'une de ces Maladies domine chez un malade, il faut, s'il est possible, la guérir, ou au moins la pallier, avant d'employer le *mercure*. Que si on ne peut y réussir, il ne faut le donner alors qu'à très-petites doses, & dans des intervalles plus longs que pour les autres Maladies. (On a vu ci-devant, pages 57 & suivantes de ce Volume, dans l'*Exposé des principales méthodes de traiter les Maladies vénériennes*, celle qui convient à chacun de ces malades.

Saisons les plus convenables à l'administration du mercure.

Les saisons les plus favorables à l'usage du *mercure*, sont le printemps & l'automne, lorsque l'*air* est modérément chaud. Cependant si les circonstances sont telles qu'elles n'admettent point de délai, on peut se dispenser d'attendre un temps convenable, & l'administrer toujours; mais il faut avoir soin alors de tenir le malade dans une chambre, ou plus chaude, ou plus fraîche que l'*air* extérieur, selon que la saison le demande; ainsi qu'on peut le voir dans l'observation des pages 86 & suivantes de ce Volume.

Nécessité de préparer le malade;

Quant à la préparation qu'exige le malade, avant de passer à l'usage du *mercure*, plusieurs la regardent comme essentielle. Ils observent que si l'on commence par relâcher les *vaisseaux* & par corriger le vice qui domine dans le *sang*, non seulement le *mercure* agira avec plus d'activité, mais encore qu'on préviendra un grand nombre d'inconvéniens.

Par les purgatifs doux, la saignée & les bains, réitérés selon les circonstances,

Nous avons déjà recommandé, page 12 de ce Volume, & note 5 de ce Chapitre, les *purgatifs doux* & la *saignée*, avant d'administrer le *mercure*. Nous ajouterons seulement ici qu'il faut répéter

ces *remèdes*, plus ou moins, selon l'âge, les forces & le *tempérament* du malade: s'il en a la commodité, il prendra ensuite, une ou deux fois par jour, pendant quelque temps, un *bain d'eau tiède*; il se mettra à un *régime* léger, *humectant* & *rafraîchissant*; il s'abstiendra de *vin*, de *liqueurs fortes* ou *échauffantes*, de toute application considérable de l'esprit. Par le régime.

Pendant l'usage du *mercure*, il y a aussi un *régime* à observer; & cela est d'autant plus important que l'inattention sur cet objet, non seulement s'oppose souvent à la guérison du malade, mais encore peut mettre sa vie en danger. Il faut une quantité beaucoup moindre de *mercure* pour une personne qui observe un *régime* modéré, qui fuit toute espèce d'excès, & qui se tient chaudement, que pour celles qui ne peuvent en aucune manière se contraindre dans leurs appétits. Il faut le dire, & on ne peut même trop le répéter, rarement ces dernières personnes guérissent-elles parfaitement de cette Maladie. Importance du régime pendant l'usage du mercure;

Rien de plus important pour prévenir ou pour guérir les *Maladies vénériennes*, que la *propreté*. En y faisant attention de bonne heure, on prévient souvent le progrès du *virus*; on empêche qu'il ne corrompe toute la *constitution*; & quand ce malheur est déjà arrivé, on peut beaucoup en pallier les effets, en s'y prenant dès l'instant qu'on a lieu de soupçonner qu'on est infecté. Il faut se laver les parties naturelles avec de l'*eau* & de l'*eau-de-vie*, ou avec de l'*huile*, ou avec de l'*eau* & du *lait*, & même, si on peut le faire facilement, s'injecter un peu d'*eau* & de *lait* dans le *canal de l'urètre*. Et de la propreté.

Il est difficile de dire si cette Maladie tire son origine de la mal-propreté; mais ce qu'il y a de certain au moins, c'est que par-tout où cette mal- Peut-être la vérole tire-t-elle son origine de la mal-propreté.

propreté règne, les *symptômes* & la virulence de cette Maladie sont toujours au plus haut dégré; ce qui donne tout lieu de croire qu'avec une grande *propreté*, on parviendroit peut-être à l'anéantir entièrement.

J'ai vu souvent, non seulement la *vérole* récente disparoître en peu de jours par le moyen de la *propreté*, c'est-à-dire, par les *bains*, par les *fomentations*, les *injections*, &c., mais encore cette méthode produire les effets les plus heureux sur une *vérole* beaucoup plus invétérée.

Observations qui tendroient à le faire croire.

J'en ai eu dernièrement un exemple frappant dans un homme, dont la *verge* étoit presque entièrement rongée par des *ulcères vénériens*. On n'avoit pris aucun soin de les nettoyer, & ils étoient parvenus à cet état, malgré l'usage du *mercure* & des autres *remèdes*. J'ordonnai qu'on injectât trois ou quatre fois par jour du *lait* & de l'eau dans tous les *ulcères* où il y avoit des *sinus*, afin d'en faire sortir le *pus*; ensuite de les bien remplir de *charpie*, pour en absorber le *pus* à mesure qu'il se renouvelleroit: le malade prenoit en même temps tous les jours, un demi-grain de *sublimé corrosif*, dissous dans une once d'*eau-de-vie*, & il buvoit une pinte de *décoction* de *salsepareille*. Par ce traitement, il fut parfaitement guéri en six semaines; &, ce qui est très-remarquable, la partie de la *verge*, qui avoit été rongée, se régénéra.

Le Docteur GILCHRIST nous a donné l'histoire d'une espèce de *vérole*, fort commune dans la partie occidentale de l'Ecosse, à laquelle les gens du Pays donnent le nom de *sibbins* ou *siwins*. Il observe que cette Maladie ne se propage, en général, que par le défaut de *propreté*, & il paroît penser qu'en y apportant une attention convenable, on pourroit entièrement anéantir cette Maladie.

Le traitement en est le même que celui de la *vérole confirmée*. On peut guérir aussi de la même manière les *yaws*, Maladie fort commune actuellement en Amérique & aux Isles (13).

Les yaws, Maladie commune en Amérique, se guérissent comme la vérole confirmée.

Lorsque la *vérole* est négligée ou mal traitée, elle devient souvent comme une Maladie propre à la personne. Dans ce cas, il faut en tenter la cure par les *restaurans*, comme le *lait*, la *décoction* de *salsepareille*, &c., auxquels on peut ajouter le *mercure*, selon l'occasion. Dans le Nord de l'Angleterre, il est d'usage d'envoyer ces malades à la campagne prendre du *petit-lait de chèvre* : cette méthode est très-sage, pourvu qu'on ait entièrement extirpé le *virus* auparavant. Car, sans cela, & lorsqu'on se fie à ce *remède*, pour achever la guérison, on est fort sujet à être trompé dans son attente. J'ai vu souvent cette Maladie revenir avec toute sa violence, après avoir usé du *petit-*

Ce qu'il faut faire lorsque la vérole a été négligée ou mal traitée.

---

(13) Il n'est point de Praticien qui n'ait fait la même observation. Il m'est arrivé très-souvent de voir disparoître, en très-peu de temps, des *tuméfactions inflammatoires*, de petites *excoriations*, même de petits *chancres*, des *poireaux*, des *verrues*, &c., par les seules *lotions* sur les parties naturelles : j'employe ordinairement à cette intention, l'eau *végéto-minérale de Goulard*, légère, & je trouve qu'elle répond parfaitement, dans ces cas, aux éloges que lui donne son Auteur. Des *cataplâmes* faits avec la mie de pain & cette eau, font également disparoître les *poulains*. Mais, ni M. BUCHAN, ni les Médecins, ne regardent la disparition de ces *symptômes*, comme une guérison de la *vérole*, &, par conséquent, les *lotions*, ni la *propreté*, comme de vrais *préservatifs* de la *contagion vénérienne;* & leur confiance, à cet égard, seroit d'autant plus téméraire, que l'expérience prouve tous les jours que si on suspend l'usage de ces *lotions*, de ces *cataplâmes*, sans administrer intérieurement le *spécifique*, on voit reparoître tous ces *symptômes*.

La propreté n'est que remède palliatif de la vérole, sans en être le préservatif.

Il en est de même, à plus forte raison, des autres prétendus *préservatifs*, dont le Public est inondé depuis quel-

Insuffisance des prétendus préserva.

lait de chèvre pendant un temps considérable, & même avoir imaginé que ce *régime* étoit absolument suffisant pour compléter la cure.

Malheurs qui résultent de vouloir être guéri de cette Maladie promptement.

Une des circonstances les plus malheureuses pour ceux qui sont attaqués de cette Maladie, est la nécessité où ils sont souvent, d'être guéris promptement; car ils sont forcés par là de prendre les *remèdes* trop précipitamment, & de les quitter au bout de trop peu de temps. Souvent quelques grains de *mercure* de plus, ou quelques jours de plus dans la chambre, auroient suffi pour parfaire la cure; pendant qu'en négligeant l'un ou l'autre, on laisse une petite portion du *virus* dans les humeurs, qui, quelque petite qu'elle soit, les corrompt par dégrés, & en empoisonne enfin toute la masse.

On ne doit cesser les remèdes que

Pour parer entièrement à une mépriſe qui a des suites si funestes, nous conseillons, & de la ma-

---

tifs qui se multiplient tant de nos jours.

que temps. Tels sont, l'*eau alumineuse* de M. DE MALON; l'*huile* & l'*onguent mercuriel* en *lotion*; l'*alkali caustique*, *en injection*, de M. WAREN, *Médecin d'Edimbourg*; l'*eau fondante préservative* de M. GUILBERT DE PRÉVAL; l'*eau fondante* nouvelle de M. CÉZAN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; l'*eau végéto mercurielle* de M. PRESSAVIN, Membre du Collége de Chirurgie de Lyon, &c.

Tous ces *remèdes*, présentés sous l'aspect le plus imposant, sont d'autant plus incapables de répondre à l'utilité que leurs Auteurs leur supposent, que les substances *astringentes*, qui sont la base de leur composition, les rendroient dangereux. Qu'on nous présente donc, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 17, page 6 de ce Volume, des *remèdes* plus conséquens, moins contraires à la foiblesse de nos organes; que l'on invente des *préservatifs* plus honnêtes & moins dangereux pour les mœurs & pour la santé; ou qu'on cesse de nous vanter, comme tels, des moyens aussi destructifs que peu sûrs, & sur la foi desquels on trouve souvent l'amertume & la peine, où l'on ne cherchoit que la sureté & le plaisir.

nière la plus sérieuse, de ne jamais abandonner les *remèdes* à l'instant qu'on s'aperçoit que les *symptômes* sont disparus; mais de les continuer, au contraire, encore quelque temps, en diminuant par dégré la quantité qu'on en prend, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la Maladie soit parfaitement guérie.

quelque temps après qu'on est entièrement guéri.

Comme il est difficile & même absolument impossible de fixer exactement le dégré de *virulence* dont cette Maladie peut être accompagnée, il est toujours beaucoup plus sûr de continuer les *remèdes* plus de temps qu'il ne faut, que de les quitter trop tôt. Un Praticien moderne, renommé pour la guérison de cette Maladie, paroît être entièrement guidé par cette maxime : car il fait toujours faire à ses malades une espèce de quarantaine, pendant laquelle il leur fait prendre quarante bouteilles d'une forte *décoction*, selon ce que j'imagine, de *salsepareille*, ou de quelqu'autre simple *anti-vénérien*. Quoi qu'il en soit, en suivant cette méthode, & en prenant conjointement la quantité nécessaire de *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*, on manquera rarement de guérir une *vérole confirmée*.

Il est plus sûr de continuer les remèdes trop long-temps, que de les quitter trop tôt.

Il est encore un malheur attaché particulièrement au traitement de cette Maladie, que, sur dix personnes qui la gagnent, à peine y en a-t-il une qui soit dans la position, ou qui ait la volonté de se soumettre au *régime* nécessaire. Le malade veut bien prendre les *remèdes;* mais il est obligé de vaquer à ses affaires; &, pour prévenir tout soupçon, il faut qu'il boive & mange comme tout le monde de la maison. Telle est la source des neuf dixièmes des malheurs que causent les *Maladies vénériennes*.

Accidens qui sont les suites du peu de régime que suivent les malades pendant l'usage du mercure.

Je n'ai jamais vu que cette Maladie fût difficile

à guérir, ou qu'elle fût accompagnée de dangers, lorsque le malade suivoit strictement les avis du Médecin; mais un volume ne suffiroit pas pour décrire les suites affreuses qui résultent d'une conduite contraire. Les *squirres* des *testicules*, les *ulcères* de la gorge, la *consomption*, la *carie* des *os*, des enfans *infectés*, &c., sont un petit nombre des malheurs qui découlent de cette source.

Fausse manière de raisonner sur la vérole, & qui la rend funeste à un grand nombre de malades.

Nous ne pouvons trop prévenir contre une espèce de faux raisonnement qu'on fait souvent sur cette Maladie, & qui la rend funeste à un grand nombre de personnes. Un homme d'une bonne *constitution* gagne une *vérole* légère; il en guérit sans faire beaucoup de chose, ou sans prendre beaucoup de *remèdes*. Aussi-tôt il en conclut qu'avec une *constitution* comme la sienne, il en sera toujours de même. Quelque temps après, il gagne de nouveau la même Maladie, & avec des *symptômes* dix fois plus violens; mais, d'après son merveilleux raisonnement, il la traite aussi légèrement que la première, & ruine son *tempérament*. On voit par là qu'on ne peut être trop en garde contre une pareille mépriſe.

La vérole présente des variétés qui se jouent de la meilleure constitution.

Les variétés de succès, dans cette Maladie, sont toutes aussi grandes que dans la *petite-vérole*, dont SYDENHAM disoit, que, dans des cas, le plus habile Médecin ne peut pas sauver le malade, tandis que dans d'autres la garde la plus ignorante ne peut pas le tuer. Quoiqu'une forte *constitution* soit toujours une chose favorable pour le malade, cependant elle peut devenir fort nuisible, si on y a trop de confiance.

La constitution la plus robuste ne peut surmonter le virus vénérien par-

En effet, comme une foule d'observations ont prouvé que la *constitution* la plus robuste ne peut avoir par elle-même, ou sans aucun secours étranger, la force de surmonter le *virus vénérien*, ou

d'en triompher, quand une fois il a passé dans le *sang*, se fixer à sa *constitution* en pareil cas, c'est un grand abus, puisqu'il faut toujours avoir recours aux *remèdes*, & qu'ils sont d'une nécessité absolue.

sé dans le sang. Les remèdes sont d'une nécessité absolue.

Quoique, par les différens dégrés de *virulence*, observés dans cette Maladie, il soit totalement impossible de fixer des règles certaines sur le traitement qu'elle exige, cependant on trouvera toujours que le plan général que nous allons exposer, sera le plus exempt de danger, & qu'il sera souvent accompagné de succès.

Selon ce plan, on saignera, avec les précautions indiquées note 5 de ce Chapitre, & on administrera quelques *purgatifs* doux pendant le temps de l'*inflammation*; ensuite & aussi-tôt que ces *symptômes* seront calmés, on donnera le *mercure* sous la forme la plus agréable au malade: ce dernier *remède*, aidé d'une *décoction* de *salsepareille* & d'un *régime* approprié, exposé pages 23 & 56 de ce Volume, le préservera, non seulement des suites de la *vérole confirmée*, mais encore le conduira à la guérison.

Résumé du traitement qu'il faut suivre dans la vérole.

CHAPITRE L.

Des Maladies des Femmes, en général, de celles qui dépendent des Règles irrégulières, supprimées ou trop abondantes; de la Grossesse; de l'Avortement, ou de la Fausse-Couche; de l'Accouchement; des Maladies des Femmes en Couches; de la Stérilité, & de la Fureur Utérine.

§ I.

Des Maladies des Femmes, en général.

Les occupations auxquelles sont destinées les femmes, sont contraires à leur santé.

L'usage aujourd'hui, chez toutes les Nations civilisées, est de confier aux femmes le soin des affaires du ménage; & c'est avec beaucoup de raison, la Nature les ayant rendus moins propres que les hommes aux occupations actives & laborieuses. Mais, en général, on a poussé l'indulgence trop loin sur ce sujet: car, au lieu de s'en trouver mieux, les femmes ont beaucoup souffert de cette coutume, faute d'*exercice* & de respirer un *air* libre.

Preuve tirée de la différence qui existe entre les femmes des villes & celles des campagnes.

Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer l'air de santé de nos paysannes, avec le teint pâle des femmes qui vivent renfermées. La Nature a, sans doute, établi une différence très-marquée entre les femmes & les hommes, relativement à la force du corps & à la vigueur de la *constitution*; mais surement elle n'a jamais entendu que les unes gardassent toujours la maison, & que les autres fussent toujours dehors.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0114-8

ARTICLE PREMIER.

Causes des Maladies des Femmes, en général.

Maladies qui sont les suites de la vie ordinaire des femmes.

LA vie renfermée des femmes, non seulement nuit à leur figure & à leur complexion, mais encore elle relâche leurs *solides*, affoiblit les facultés de leur esprit, & dérange toutes leurs fonctions corporelles. De là les *indigestions*, les *vents*, les *obstructions*, les *avortemens*, & la foule de *Maladies de nerfs*: Maladies qui, non seulement rendent les femmes incapables d'être mères & de nourrir, mais encore capricieuses & souvent ridicules. En effet, l'esprit dépend tellement de la santé, que rarement trouve-t-on un esprit sain dans un corps malade.

Les femmes des campagnes sont presque aussi robustes que les hommes.

J'ai toujours remarqué que les femmes qui étoient employées, hors de la maison, au jardinage, aux travaux de la Campagne, & à d'autres occupations de ce genre, étoient presque aussi robustes que leurs maris, & que leurs enfans étoient forts & bien portans comme elles. Mais nous avons déjà décrit les inconvéniens de la vie sédentaire & de l'inaction chez l'un & l'autre sexe, Tome I, Chapitre II, §§ II & III.

Plan de ce Chapitre.

Nous allons actuellement indiquer les différens états & fonctions des femmes, qui résultent de leur conformation, & des vues auxquelles la Nature les a destinées: fonctions qui les rendent sujettes à des Maladies particulières, dont les principales sont, les *règles* ou *les évacuations menstruelles*, la *grossesse*, l'*accouchement*, &c. Il est vrai qu'à proprement parler, on ne peut appeler ni les *règles*, ni la *grossesse*, ni l'*accouchement*, des Maladies: cependant, d'après la délicatesse des femmes, & la mauvaise manière dont elles se gouvernent la plupart, dans ces occasions, ces effets

naturels de leur conformation deviennent souvent des sources fécondes d'infirmités.

ARTICLE II.

Attentions générales qu'exigent les Femmes en santé & en maladie.

(Les personnes du sexe exigent donc une attention particulière de la part de ceux qui veillent sur leur santé : car, comme individus de l'espèce humaine, elles sont exposées à toutes les Maladies qui affligent les hommes; & comme femmes, elles sont sujettes à nombre d'infirmités, qui ne tiennent qu'à leur propre conformation. Mais elles-mêmes doivent sans cesse s'observer dans leur manière de vivre, puisque les Maladies qui leur sont particulières, n'ont, le plus souvent, d'autres causes que les erreurs qu'elles commettent dans leur *régime.*)

§ II.

Des Règles ou *du Flux menstruel, & des Maladies auxquelles elles peuvent donner lieu, telles que leur éruption difficile, leur suppression, d'où les Pâles-Couleurs & le goût dépravé; des Règles immodérées; des Pertes de sang,* ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice; du Polype de la matrice, & du Polype du vagin; des Fleurs blanches, & de la cessation des Règles.*

ARTICLE PREMIER.

Des Règles, ou *du Flux menstruel, en général.*

A quel âge les femmes commencent à être réglées.

LES femmes commencent, en général, à être réglées vers l'âge de quinze ans, & cessent de l'être à cinquante; ce qui rend ces deux périodes de leur vie très-critiques.

(Il eſt important de prévenir que l'âge où les *règles* ſe montrent chez les femmes, n'eſt point le même par-tout. Le climat qu'elles habitent, le genre de vie qu'elles mènent, & la force ou la foibleſſe de leur *conſtitution*, influent conſidérablement ſur les premières apparitions de ce *flux périodique*. Dans les pays chauds, les filles ſont réglées à neuf ans & ſouvent plus tôt: on a l'hiſtoire d'une fille qui, dans les Indes, fut réglée à trois ans, & accoucha à cinq. Dans les pays froids, au contraire, les femmes ſont à peine réglées à vingt, vingt-cinq ans; & dans les pays très-froids, elles ne le ſont point du tout, comme les Groënlandoiſes.

Cet âge varie ſelon le climat, le genre de vie, &c.

Il y a même, dans le même pays, des variétés conſidérables à cet égard. Les femmes des villes ſont, en général, réglées plus jeunes que celles des campagnes, & celles qui habitent ſur les montagnes que celles qui vivent dans les plaines. A Paris, l'âge des *règles* eſt, en général, depuis douze juſqu'à quatorze ans, & dans nos Provinces méridionales, depuis dix juſqu'à douze.

Cette évacuation, une fois établie, revient tous les mois, c'eſt-à-dire, tous les vingt-ſept ou vingt-huit jours: ce terme eſt au moins le plus commun. Car, d'ailleurs, il y a des femmes qui ſans être malades, ſont naturellement réglées deux fois dans le mois, ou trois fois en deux mois, tandis que d'autres ne le ſont qu'une fois en cinq ſemaines.

Durée de l'intervalle entre chaque apparition des règles.

La durée de cette évacuation eſt aſſez variable. Il eſt pourtant rare qu'elle ne ſoit point de trois jours, ou qu'elle aille au delà de huit.

Durée des règles.

Il eſt difficile d'évaluer la quantité de *ſang* qui s'évacue chaque fois; car elle varie dans chaque ſujet, ſouvent même à chaque retour, dans le même ſujet. Communément ces variations s'étendent, dans ce pays, depuis ſix juſqu'à ſeize onces,

La quantité de ſang qu'elles donnent eſt difficile à évaluer.

quoiqu'il y ait des femmes qui perdent moins, & qu'il y en ait d'autres qui perdent davantage, ſans être malades.

Le ſang des règles eſt ſain dans les femmes ſaines, & n'a point de qualité vénéneuſe.

Le *ſang* qui s'évacue dans les *règles*, eſt ſain dans les femmes qui ſont elles-mêmes ſaines & bien conſtituées. Ainſi tout ce qu'on dit de ſa qualité *vénéneuſe*, de ſa propriété particulière de faire tourner les vins, les confitures, &c., eſt un préjugé ridicule qui ne mérite point d'être combattu.

Les règles ſont, en général, précédées ou ſuivies d'un écoulement en blanc.

L'évacuation des *règles* eſt précédée ou ſuivie, pendant plus ou moins de temps, d'un écoulement *lymphatique*, qui eſt plus ou moins abondant, relativement à l'état des femmes & à la *conſtitution* de la *matrice*. Il y a cependant beaucoup de femmes ſaines & bien conſtituées en qui on n'obſerve, ni avant, ni après, aucun écoulement de cette eſpèce.

Qui ſont les femmes chez qui les règles manquent communément ſans qu'elles en ſoient malades.

Les *règles* manquent dans la *groſſeſſe*, ſurtout dans les derniers mois; car il arrive quelquefois qu'elles ſe maintiennent encore pendant les trois premiers mois. Elles manquent auſſi dans la plupart des nourrices. Elles manquent enfin dans quelques payſannes, dans quelques femmes de travail, dans certaines danſeuſes, qui ne ſont jamais réglées, ſans en reſſentir aucune incommodité, & qui ſont très-propres à concevoir. Il eſt évident que, dans ces cas, la *ſueur* & les autres pertes ſuppléent au *flux menſtruel*.

A quel âge les règles ceſſent de couler.

Enfin les *règles* continuent de couler dans le même ordre, & en obſervant les mêmes *périodes*, juſqu'à quarante, quarante-cinq, cinquante années, où elles ceſſent d'elles-mêmes. Il eſt vrai que comme le temps de leur venue eſt variable, celui de leur ceſſation l'eſt auſſi, & elle arrive plus tôt ou plus tard, ſuivant le tempérament & le genre de vie des femmes, ſuivant les Maladies qu'elles ont eſſuyées, ou le climat qu'elles habitent, &c.)

Vers le temps où les premières apparences des *règles* se manifestent, la *constitution* éprouve un changement, considérable à la vérité, & c'est généralement en mieux; cependant quelquefois c'est tout le contraire. Cette période demande donc les soins les plus attentifs, puisque la santé & le bonheur futurs des femmes dépendent, en grande partie, de la manière dont elles se comportent dans ce temps (*a*).

Les règles sont précédées d'un changement considérable dans la constitution.

ARTICLE II.

De la première apparition des Règles.

Si une fille de quatorze ou quinze ans, plus ou moins, selon le climat qu'elle habite, ainsi que nous avons fait voir ci-dessus, page 109 de ce Volume, est contrainte de rester enfermée dans un appartement, toujours assise, sans pouvoir y jouer & courir de côté & d'autre; enfin, sans y être employée à aucune occupation active, qui puisse exercer toutes les parties du corps, elle deviendra foible, débile & chétive: son *sang* mal élaboré, lui

Combien il est important que les jeunes personnes jouissent d'un bon air, & fassent de l'exercice.

(*a*) Il est du devoir des mères & des femmes, qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes, de les instruire de bonne heure de la manière dont elles doivent se conduire & se ménager dans cette *période* si *critique* de leur vie. Une pudeur mal-entendue, l'inattention & l'ignorance de ce qui est favorable ou nuisible à cette époque, sont la source d'une multitude de maux & de Maladies, qu'une femme sage & expérimentée auroit facilement prévenus par quelques instructions données à propos.

Il n'est pas moins nécessaire d'avoir une grande attention aux retours suivans des *règles*. Des *alimens* mal-sains, ou contraires à la *constitution*; de violentes *passions* de l'ame; le froid pris par imprudence, suffisent souvent pour ruiner la santé & pour mettre une femme entièrement hors d'état d'avoir des enfans dans la suite.

Il est nécessaire que les jeunes personnes soient instruites de ce qu'elles doivent éprouver lors de l'apparition des règles.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0119-9

donnera un teint pâle & blême; sa santé, son courage & ses forces diminueront, & elle deviendra valétudinaire pour le reste de sa vie.

Tel est le sort d'une multitude de filles infortunées, qui, soit par trop de négligence de la part de leurs mères, ou par les circonstances difficiles dans lesquelles elles se trouvent, sont privées, vers ce moment *critique* de leur vie, des avantages de l'*exercice* & du bon *air*, que nous avons dit leur être de si grande importance, Tome I, pages 68 & suivantes.

Suite de l'indolence chez les filles.

L'indolence & une inclination à la paresse, deviennent également nuisibles aux filles de cet âge. Parmi les femmes qui mènent une vie active & laborieuse, à peine en trouve-t-on qui se plaignent d'*obstructions*, tandis que les femmes paresseuses & indolentes en sont rarement exemptes, & que presque toutes sont la proie des *pâles-couleurs* ou d'autres Maladies semblables. Nous recommandons en conséquence, à toutes celles qui voudront échapper à ces infirmités, de fuir l'indolence & l'inaction, comme leurs plus mortelles ennemis, & d'être en plein *air* autant qu'il leur sera possible.

Maladies qui sont les suites de la mauvaise nourriture & des drogues, pour lesquelles les filles sont en général passionnées;

Une autre cause de Maladies chez les filles, dans cette période, est la nourriture mal-saine. En effet, passionnées pour tout ce qu'on appelle *drogues*, elles s'y livrent souvent sans mesure, & jusqu'à ce que leurs humeurs soient entièrement *viciées*. De là les mauvaises *digestions*, le défaut d'appétit, & d'autres incommodités sans nombre. Si les *fluides* ne sont pas bien préparés, il est absolument impossible que les *sécrétions* se fassent d'une manière convenable. Aussi voyons-nous que les filles qui mènent une vie indolente, & qui ne mangent que des *drogues*, sont non seulement sujettes à la *suppression*

preſſion des règles, mais encore aux *engorgemens* des *glandes*, aux *écrouelles*, &c.

De la triſteſſe & de la mélancolie, à laquelle elles ont de la diſpoſition.

Une diſpoſition triſte & mélancolique, eſt encore nuiſible aux filles de cet âge. Rarement voit-on une jeune-fille vive & gaie, ne pas jouir de la meilleure ſanté; tandis que celles qui ſont ſérieuſes, difficiles & chagrines, ſont dévorées par les *vapeurs* & par l'*affection hyſtérique*. La jeuneſſe eſt la ſaiſon de la diſſipation & de la gaieté. Il faut donc que les jeunes-filles s'y livrent; il faut leur en faire un devoir.

Il faut leur faire un devoir de la gaieté & de la diſſipation.

Faire proviſion de ſanté dans le jeune âge, eſt un acte de prudence auſſi néceſſaire que de ſe précautionner contre les maux de la vieilleſſe. Ainſi, puiſque la ſage Nature porte la jeuneſſe à la jouiſſance des amuſemens bruyans, que les conſeils ſévères de l'âge glacé ne viennent pas s'oppoſer à cette utile impulſion, ni empoiſonner, par une ſombre triſteſſe, cette belle ſaiſon de la vie, deſtinée à la gaieté & à tous les plaiſirs innocens.

Combien les corps de baleine ſont funeſtes à cet âge.

Mais ce qui nuit ſurtout aux femmes, à cet âge, ce ſont les *corps de baleine* trop ſerrés. Elles veulent, à toute force, avoir une taille fine, & leur folle imagination les porte à croire qu'elles pourront y parvenir, en ſe faiſant bien ſerrer lorſqu'on les lace. Cependant rien ne nuit plus à la *digeſtion* & ne cauſe un plus grand nombre de Maladies incurables, que la manie de ſe faire ſerrer l'*eſtomac* & les *inteſtins* de cette manière, ainſi qu'on l'a fait obſerver, Tome I, Chap. I, notes *c* & 9.

Il faut pourtant convenir que cette manie eſt moins générale aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois; mais comme rien n'eſt auſſi variable que les modes, & que celle-là, toute inſenſée, toute meurtrière qu'elle ſoit, pourroit revenir encore,

ce que nous disons ici n'est pas hors de propos, & l'on ne sauroit trop en démontrer toute la folie.

Je connois plusieurs femmes qui se ressentent encore aujourd'hui des funestes effets de cette pitoyable coutume, tant en vogue autrefois, de serrer, avec violence, les filles vers le milieu du corps, en sorte qu'elles soient le plus menues qu'il est possible dans cet endroit. Jamais l'esprit humain n'a pu imaginer d'usage plus contraire à la santé.

De la première éruption des Règles, s'annonçant difficilement.

Ce qu'il faut faire au lieu de donner des drogues.

QUAND une fille est arrivée au terme où les *règles* doivent ordinairement paroître, & que, loin de se manifester, on voit, au contraire, sa santé & ses forces diminuer, mon avis est, au lieu de la renfermer, & de la bourrer d'*acier*, d'*assa-fœtida* & d'autres *drogues* aussi désagréables, qu'on l'envoye dans un endroit où elle puisse respirer un bon *air* & jouir d'une société agréable; que là elle se nourrisse de bons *alimens*; qu'elle fasse un *exercice* suffisant; qu'elle cherche à se récréer & à s'amuser de la manière qui lui sera la plus agréable; & nous aurons peu de sujet de craindre que la Nature ainsi secourue, n'achève pas son ouvrage; rarement y manque-t-elle, & ce n'est toujours que lorsque le tort est de notre côté.

Circonstances qui doivent accompagner la première éruption des règles, pour qu'elles soient avantageuses.

Il est toujours avantageux que les *règles* viennent aux filles à l'âge convenable, c'est-à-dire, vers la douzième, treizième, quatorzième ou quinzième année, comme on l'a dit ci-dessus, page 108 & suiv. de ce Vol.; qu'elles viennent facilement & sans accident, parce que l'*éruption* qui réunit ces conditions, épargne aux filles beaucoup d'incommodités, annonce une bonne *conf-*

titution, & promet les disposition les plus heureuses pour la fécondité.

C'est donc, par la loi des contraires, un malheur pour les filles, que cette *éruption* manque de quelqu'une de ces conditions, c'est-à-dire, que les *règles* viennent ou trop tôt, ou trop tard; qu'elles s'établissent difficilement & avec peine, ou qu'elles attirent de fâcheux accidens. Outre que c'est une marque presque sûre de la mauvaise *constitution* de la *matrice*, l'expérience fait voir d'ailleurs, que les filles à qui cela arrive, sont souvent exposées à des infirmités opiniâtres, sont presque toujours sujettes à n'avoir jamais que des *règles* laborieuses, & sont, pour l'ordinaire, moins propres à faire des enfans, & surtout des enfans bien sains. Astruc, *Maladies des Femmes*, Tome I, pag. 109 & 110.

Symptômes qui précèdent la première éruption des Règles.

Les *règles* viennent rarement assez subitement pour surprendre les filles dans un moment où elles ne s'y attendent pas. Elles sont, pour l'ordinaire, précédées de *symptômes* qui les annoncent: ces *symptômes* sont des chaleurs, des pesanteurs, des douleurs sourdes dans les *reins*; une tension & une dureté dans le sein; des *maux de tête*, la perte de l'appétit, des lassitudes, une pâleur sur le visage, & quelquefois même une petite *fièvre*.

Traitement qu'exigent ces Symptômes.

Lorsqu'une fille est dans l'âge d'être *réglée*, & qu'elle s'aperçoit de ces *symptômes*, il faut qu'elle apporte la plus grande attention à ne rien faire qui soit dans le cas de retarder cette *évacua-*

tion salutaire & nécessaire ; il faut, au contraire, qu'elle employe tous les moyens capables de la solliciter ; qu'elle s'asseye souvent au dessus de la vapeur d'eau chaude ; qu'elle boive des *tisanes délayantes* chaudes ; qu'elle mette souvent les pieds & les jambes dans l'eau chaude, &c.

Vapeurs d'eau chaude. Boissons délayantes. Bains de jambes, &c.

De la manière de se conduire dans le temps des Règles.

Régime que doivent suivre les femmes dans ce temps.

Dès qu'une fois les *règles* ont commencé à couler, il faut apporter le plus grand soin pour se garantir de tout ce qui pourroit les supprimer. Les femmes, dans le temps des *règles*, doivent donc être fort attentives sur ce qu'elles mangent & sur ce qu'elles boivent. Elles doivent éviter tout ce qui est froid, ou sujet à s'aigrir dans l'*estomac*, comme les *fruits crus*, le *lait de beurre*, &c. Elles s'abstiendront aussi de poisson, & de tous les *alimens* qui peuvent être de difficile *digestion*.

Elles doivent fuir tout ce qui leur est contraire habituellement.

Mais, comme il est impossible de faire mention de tout ce qui peut nuire à chaque femme en particulier, qui se trouve dans ce cas, nous leur recommandons, à toutes en général, d'être particulièrement attentives à ce qui leur est ordinairement contraire, & de ne jamais en faire usage dans ce temps-là.

Combien il est important qu'elles se garantissent du froid ;

Le froid est singulièrement nuisible aux femmes, dans le temps des *règles*. On voit nombre de femmes, dont les Maladies datent plutôt du froid qu'elles ont gagné ayant leurs *règles*, que de toute autre cause. Elles doivent donc s'en garantir, & être très-circonspectes dans leur conduite à cette époque. Un dégré de froid incapable de leur nuire dans tout autre temps, suffit, lorsqu'elles ont leurs *règles*, pour ruiner entièrement, & leur santé, & leur *constitution*.

Les femmes ne doivent pas moins d'attention à l'état de leur eſprit, qu'elles doivent entretenir dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande gaieté. Les *paſſions* ont la plus grande influence ſur toutes les fonctions de l'*économie animale*; mais elles n'en ont ſur aucune autant que ſur les *règles*. La *colère*, la *peur*, le *chagrin* & les autres affections de l'ame, occaſionnent ſouvent des *ſuppreſſions* qui deviennent abſolument incurables; comme on l'a déjà fait voir, Tome I, Chap. XI, §§ II & III.

Des affections de l'ame & des paſſions.

ARTICLE III.

De la Suppreſſion des Règles.

Régime qu'il faut preſcrire dans la Suppreſſion des Règles, quelle qu'en ſoit la cauſe.

QUELLE que ſoit la cauſe qui ait donné lieu à la *ſuppreſſion des règles*, excepté dans le cas de *groſſeſſe*, d'allaitement, de danſe, de travail forcé, &c.; ainſi qu'on l'a fait obſerver ci-deſſus, p. 110 de ce Volume; il faut travailler à les rétablir. En conſéquence, nous conſeillons aux femmes qui ſont dans ce cas, de faire un *exercice* ſuffiſant, de reſpirer un *air* libre, ſec & un peu frais, & de manger des *alimens* ſains.

Exercice, air libre, alimens ſains.

Si le corps eſt foible & languiſſant, elles boiront des *liqueurs généreuſes*, rechercheront les compagnies agréables, & ſe récréeront de quelque manière que ce ſoit. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, on aura recours aux *remèdes* dont nous allons parler.

Circonſtances qui indiquent les boiſſons généreuſes.

Traitement de la Suppreſſion des Règles, cauſée par relâchement.

LORSQUE la *ſuppreſſion* des *règles* dépend d'un relâchement dans les *ſolides*, (on le reconnoît aux

Symptômes de la ſuppreſſion des

règles par relâchement.

symptômes suivans : la malade éprouve des laſſitudes, des foibleſſes, des douleurs & des peſanteurs aux *lombes*; des *maux de tête*, l'*inſomnie*, une *reſpiration* gênée, des *vents* & des gonflemens dans l'*eſtomac*; des envies de vomir, des *coliques*; une pâleur univerſelle qui ſe répand ſur toute la *peau*, très-remarquable au viſage, qui en devient quelquefois verdâtre : ce dernier *ſymptôme* conſtitue la Maladie appelée *pâles-couleurs*, dont nous parlerons dans l'Article ſuivant.)

Dans ce cas, il faut faire uſage des *remèdes* qui ſont capables de faciliter les *digeſtions*, de fortifier les *ſolides*, de mettre les *organes* en état de préparer un bon *ſang*. Les principaux d'entre ces *remèdes* ſont le *fer* & le *quinquina*, combinés avec les autres *amers aſtringens*.

Fer; quinquina.

Manière d'adminiſtrer le fer.

La *limaille de fer* ſe prend infuſée dans du *vin* ou de la *bière* douce, de la manière ſuivante.

Prenez de *limaille de fer*, deux ou trois onces;
de *vin* ou de *bière* douce, deux livres, ou une pinte.

Faites infuſer, dans un lieu chaud, pendant deux ou trois ſemaines; paſſez.

Le malade en boira aux environs d'un verre deux fois par jour; ou bien on prend de la *limaille de fer* préparée, à la doſe de trente grains, qu'on mêle avec un peu de *miel* ou de *thériaque*, & on réitère cette doſe trois ou quatre fois par jour.

Le *quinquina* & les autres *amers* ſe prennent en *ſubſtance*, ou en *infuſion*, au goût de la malade.

Traitement de la ſuppreſſion des Règles occaſionnée par la pléthore & la viſcoſité du ſang.

LORSQUE cette Maladie a pour cauſe un *ſang* épais, *viſqueux*, & que les femmes qui en ſont

attaquées, sont replettes & d'une *constitution pléthorique*, les *remèdes* qui conviennent sont les *évacuans*, & tous ceux qui divisent & atténuent les humeurs.

Saignée. Dans ce cas, il faut saigner la malade au pied, Bains de pieds. lui faire mettre souvent les pieds dans l'eau chaude, Purgatifs. lui donner de temps en temps quelques *purgatifs rafraîchissans*.

Alimens. Boissons. On ne lui prescrira que des *alimens* légers & liquides. Sa boisson ne doit être que du *petit-lait*, de l'eau, de la petite *bière*, & il faut qu'elle fasse Exercice. de l'*exercice*. Teinture d'ellébore. On lui donnera deux fois par jour une cuiller à café de *teinture d'ellébore blanc*, dans un verre d'eau chaude. (En général, la *suppression* des *règles* occasionnée par la *pléthore*, est la plus susceptible de guérison. Il est rare qu'elle ne cède point aux *pédiluves*, à la *saignée* du pied, &c.)

Traitement de la Suppression des Règles, causée par les affections de l'ame, &c.

Importance du changement de lieu & de la dissipation dans ce cas. Lorsque la *suppression* est occasionnée par les affections de l'ame, par le *chagrin*, la *peur*, la *colère*, &c., il faut tout employer pour amuser & récréer la malade. Le moyen le plus sûr pour détruire la cause de cette Maladie, est, autant qu'il est possible, d'éloigner la malade de l'endroit où elle en a reçu les premières impressions. Le changement de lieu, en présentant à l'ame de nouveaux objets, a souvent les plus heureux effets pour la délivrer du chagrin le plus profond. Des manières affables, tendres & flatteuses avec les femmes, dans cette occasion, sont encore de la plus grande importance.

Circonstances qui demandent la saignée. (Ces moyens, toujours excellens, ne sont cependant pas suffisans, lorsque la *suppression* est

ancienne. Ces cas préſentent ſouvent des ſignes de *pléthore*; il faut alors en venir aux *ſaignées*: mais on a obſervé qu'il étoit en général avantageux de commencer par la *ſaignée* du bras, pour en venir enſuite à celle du pied. On a même ſouvent été obligé d'appliquer des *ſang-ſues* à la *vulve*, aux *vaiſſeaux hémorrhoïdaux*; des *ventouſes* aux cuiſſes & aux aines, &c.

Sang-ſues. Ventouſes.

Mais les moyens les plus employés, dans les cas qui ne ſont pas graves, après ceux qu'on vient de preſcrire, ſont la vapeur d'eau chaude, ſur laquelle on fait aſſeoir les malades. Les *bains* chauds & l'immerſion des jambes dans l'eau tiède, les *fomentations* relâchantes, les *lavemens laxatifs*, &c., ſont encore très-bien; & ces moyens conviennent également, ſoit que la *ſuppreſſion* ſoit occaſionnée par les *paſſions* violentes, ſoit qu'elle ſoit due au froid ſubit, ou à quelque autre accident.)

Vapeurs d'eau chaude, bains, fomentations, lavemens laxatifs, &c.

Traitement de la Suppreſſion des Règles, occaſionnée par quelque Maladie.

MAIS une obſervation importante à faire ſur la *ſuppreſſion* des *règles*, c'eſt qu'elle n'eſt ſouvent que l'effet d'une autre Maladie. Dans ce cas, au lieu de donner les *remèdes* propres à rétablir les *règles*, ce qui pourroit être fort dangereux, il faut ne travailler qu'à guérir la Maladie qui a cauſé la *ſuppreſſion*, & à fortifier la malade; &, quand ſa ſanté ſera rétablie, les *règles* reviendront enſuite d'elles-mêmes.

Attention qu'il faut avoir avant que de traiter la Suppreſſion des Règles, de quelque cauſe qu'elle provienne.

(En général, avant que d'entreprendre de guérir la *ſuppreſſion* des *règles*, de quelque cauſe qu'elle nous paroiſſe dépendre, il faut commencer par bien s'aſſurer ſi elle n'eſt pas l'effet de la *groſſeſſe*; car on y eſt trompé tous les jours, par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, & ſur la vertu deſquelles on n'a quelquefois aucun ſoupçon. Il faut même, lorſque ce ſoupçon ne peut être éclairci, ſuſpendre les *remèdes* juſqu'à ce qu'il y ait au moins cinq mois d'écoulés depuis la *ſuppreſſion*, afin qu'on puiſſe décider alors, avec plus de connoiſſance de cauſe, de cette *ſuppreſſion*; car cette époque eſt communément celle où les ſignes de la groſſeſſe commencent à être plus certains & plus ſenſibles. La main froide, appliquée alors ſur le ventre, peut exciter quelque mouvement ſenſible du côté de la *matrice*, ſans parler des autres ſignes de la *groſſeſſe* dont il ſera queſtion ci-après, § III de ce Chapitre.

Il faut s'aſſurer ſi elle n'eſt pas l'effet de la groſſeſſe.

On obſervera, & c'eſt un point eſſentiel, que le temps le plus favorable aux *remèdes* dont il vient d'être parlé dans cet article, eſt celui de l'*éruption* des *règles*, ou plutôt où elle devroit ſe faire, en calculant ſes périodes d'après le temps où la Maladie n'exiſtoit pas encore, ſurtout ſi les malades reſſentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles éprouvoient dans ce temps-là, comme la douleur gravative des *lombes*, la *colique*, la chaleur *fébrile*, &c.

Temps où il faut adminiſtrer les remèdes dans la ſuppreſſion des règles.

ARTICLE IV.

Des Pâles-Couleurs, ou *de la Chlorose; & du Goût dépravé, appelé* Pica & Malacia.

Qui sont les femmes sujettes à cette Maladie.

(Nous avons déjà dit que les *pâles-couleurs*, c'est-à-dire, cette teinte blême & quelquefois verdâtre, répandue sur le visage des femmes dont les *règles* sont supprimées, étoient un *symptôme* de cette même *suppression* des *règles*. Mais cette Maladie peut avoir lieu lors même que les *règles* continuent de couler, quoiqu'en moindre quantité, à leurs périodes ordinaires. Il n'est pas rare de la voir de cette espèce chez les filles nubiles & chez les jeunes veuves, qui ont ce qu'on appelle du *tempérament*, & qui sont contrariées dans leurs désirs.)

Symptômes des Pâles-Couleurs, ou *de la Chlorose.*

(A mesure que la pâleur de la *peau* fait des progrès, il se manifeste des *bouffissures* aux paupières & aux autres parties du visage, ainsi qu'aux jambes, aux pieds, &c. Les douleurs de tête augmentent : la malade a des inquiétudes dans les jambes; elle éprouve des *oppressions de poitrine*, au moindre mouvement ; des *palpitations de cœur*, des *anxiétés*, des défaillances. Il survient une *fièvre lente*, plus sensible la nuit que le jour ; un gonflement dans les *hypocondres*, une élévation, dans le ventre, quelquefois au point de faire naître des doutes sur la *grossesse* : cette erreur est cependant de grande conséquence, parce qu'on peut flétrir la réputation de filles très-sages, ou laisser les femmes dans une sécurité qui leur devient quelquefois funeste.

Cette *tumeur* du ventre, qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des *règles*, qu'à la *suppreſſion*, ſe termine ſouvent par une *hémorrhagie*, que l'on a priſe pluſieurs fois pour une *fauſſe couche*: mépriſe qui, comme il eſt aiſé de le croire, peut ternir, bien injuſtement, la réputation de la fille la plus ſage. Dans le temps de ce gonflement du ventre, les *malléoles* s'enflent; mais cette enflure eſt plus ſenſible le matin que le ſoir, & ne reçoit point l'impreſſion des doigts, comme dans *l'hydropiſie*, dont on a traité, Tome III, Chap. XXXII.

Quoique la *ſuppreſſion* des *règles* ſoit la cauſe générale des *pâles-couleurs*, il arrive cependant quelquefois que cette *ſuppreſſion* n'eſt pas totale; que les *règles* coulent de temps à autre; &, dans ce cas, la Maladie eſt d'autant plus dangereuſe, qu'on a lieu de craindre qu'elle ne ſoit entretenue par l'*obſtruction des viſcères du bas-ventre.*

Suite des pâles-couleurs.

Les *pâles-couleurs* forment un obſtacle à la *conception.* Elles peuvent durer long-temps; mais ordinairement elles ſont peu à craindre, à moins qu'elles ne reconnoiſſent la cauſe que nous venons d'aſſigner. Le retour des *règles* les diſſipe pour l'ordinaire; cependant ſi on les néglige, elles peuvent jeter dans la *cachexie*, l'*hydropiſie*, &c.)

Symptômes du goût dépravé, appelé Pica & Malacia.

(Les femmes qui ont les *pâles-couleurs*, ont ſouvent un appétit déréglé, qui les porte à manger les choſes les plus extraordinaires, comme du *ſel* & du *poivre*, ſeuls & en quantité; des fruits verts; de la viande & du poiſſon crus; des lézards, des crapauds, des araignées, du plâtre, de la *chaux vive*, de la cendre & du charbon; de la neige & de la glace; du papier, du vieux cuir, même des ex-

crémens, & une infinité d'autres matières très-nuisibles & incapables de nourrir.

Il y en a qui prennent encore un plaisir singulier à sentir les odeurs les plus désagréables; à manier, à briser sous leurs doigts certains corps dégoûtans; à plonger leurs mains dans certaines liqueurs, &c. Ce *goût dépravé*, qui est une véritable Maladie, se nomme *pica* chez les filles, & *malacia* chez les femmes grosses, qui en sont aussi attaquées quelquefois.)

Traitement des Pâles-Couleurs, ou *de la Chlorose*, *& du goût dépravé*, *appelé* Pica & Malacia.

(LE traitement des *pâles-couleurs*, est absolument le même que celui qu'on vient de prescrire, pag. 117 & suiv. de ce Vol., contre la *suppression* des *règles*, occasionnée par le relâchement des *solides;* mais on doit observer, que lorsque le goût dépravé a duré long-temps, ou qu'ayant duré peu de temps, il a porté les filles ou les femmes à manger des substances pernicieuses, telles qu'une partie de celles que nous avons dénommées plus haut, on ne peut s'empêcher de commencer par donner les *délayans*, un *vomitif* & un *purgatif*, pour débarrasser l'*estomac* & les *premières voies*, qui sont farcies de ces matières étrangères: ensuite on en vient aux *fortifians*, tels que le *fer*, le *quinquina* & les autres *amers*.

Circonstances qui indiquent les délayans, les vomitifs, les purgatifs.

Fer, quinquina, amers.

On fait encore un grand usage des *eaux ferrugineuses*, telles que celles de *Passy*, de *Forges*, de *Vals*, de l'*eau de boule*, &c. BARBEIRAC regardoit les *bains* comme très-efficaces dans ces cas; mais la plupart des Praticiens, dit M. LIEUTAUD, se contentent de faire tenir, pendant quelque temps, les jambes dans l'eau chaude, ou de les

Eaux de Passy, de Forges, de Vals, de boule.

Bains de pieds, frictions.

échauffer par des *frictions*. On éprouve enfin tous les jours, que le mariage est le plus sûr & le plus prompt *remède* qui puisse opérer la guérison. Le mariage.

Quant aux femmes *grosses* qui ont le *goût dépravé*, comme elles en sont délivrées, pour l'ordinaire, vers le quatrième mois de leur *grossesse*, ou au plus tard à leur *accouchement*, elles n'ont en général, besoin d'aucune espèce de *remèdes*, surtout de *vomitifs*. Tout ce qu'on peut faire, est de s'opposer, autant qu'il dépendra de soi, à ce qu'elles n'abusent de l'indulgence qu'on a ordinairement pour leurs fantaisies, dans ces cas.) Les femmes grosses qui ont le goût dépravé, n'ont besoin d'aucun remède. Ce qu'il est nécessaire de faire.

Article V.

Des Règles immodérées.

Les *règles* peuvent venir en trop grande, comme en trop petite quantité (1).

Symptômes des Règles immodérées.

Dans le premier cas, la malade devient foible & pâle: elle perd l'appétit; les *digestions* sont mauvaises; l'enflure *œdémateuse* des pieds, l'*hydropisie*, la *consomption*, en sont souvent les suites.

Les femmes sont ordinairement exposées à ces A quel âge les femmes y sont exposées.

(1) Par cette expression, M. Buchan entend la diminution des *règles*, soit que les intervalles, entre leur retour, soient plus longs, soit que l'écoulement reste au dessous de la quantité ordinaire. Comme cet état ne diffère de la vraie *suppression* qu'en ce qu'il est moins marqué & moins instant, l'Auteur ne fait que l'indiquer; &, en effet, il exige le même traitement que la *suppression* des *règles*, dont on a traité, Art. III de ce §, pag. 117 & suiv. de ce Vol., proportionné cependant aux circonstances & à l'intensité des accidens qu'il occasionne.

accidens, vers l'âge de quarante-cinq, cinquante ans, & il eſt très-difficile de les en guérir.

Cauſes des Règles immodérées.

L'abondance des *règles* peut venir de la vie ſédentaire, d'une nourriture trop forte, compoſée d'*alimens* ſalés, de haut goût, ou *âcres;* de l'uſage des *liqueurs ſpiritueuſes;* d'une fatigue exceſſive; du relâchement des *vaiſſeaux*, d'un état de *diſſolution* dans le ſang, de violentes *paſſions* de l'ame, &c.

Traitement des Règles immodérées.

Il faut commencer par éloigner la cauſe qui a fait naître cette Maladie.

Le traitement de cette Maladie doit être varié comme la cauſe qui l'a fait naître: quand elle vient de quelques fautes dans le *régime*, il faut y remédier en ſuivant un *régime* contraire, & en y joignant les *remèdes* qui ont une tendance à arrêter ce flux trop abondant, & à s'oppoſer aux affections maladives de la perſonne, qui y ont donné lieu.

Repos, ſaignée.

Pour s'oppoſer à la trop grande abondance des *règles*, il faut tenir la malade abſolument tranquille, & de corps, & d'eſprit. Si cette abondance eſt exceſſive, elle ſe tiendra au lit la tête baſſe, (& on lui tirera du *ſang* au bras, relativement à l'âge, au *tempérament* de la malade & à la violence des accidens).

Régime. Alimens.

On la mettra à une *diète* légère & *rafraîchiſſante;* on ne lui donnera que des bouillons de veau, de poulet & un peu de pain: elle boira une *tiſane* de *racines d'orties* ou de *grande conſoude*, ou de *mille-feuille*, qu'on fera plus forte ou plus foible, ſelon les cas.

Tiſane d'orties, de grande conſoude, ou de mille-feuille.

Si ces moyens ne ſuffiſent pas, il faut en venir à des *aſtringens* plus forts, comme au *cachou*, à l'*alun*, au *quinquina*, &c.

Voici la manière de prescrire ces *remèdes*. Poudre astringente.

Prenez d'*alun*, deux gros;
de *cachou*, un gros.

Broyez le tout ensemble; divisez en huit ou neuf prises égales, ou faites-en huit *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de rose*.

La malade prendra une de ces doses trois fois par jour.

Les personnes dont l'*estomac* ne pourra supporter l'*alun*, prendront, à sa place, le *remède* suivant.

Prenez de *teinture de rose*, une once;
de *laudanum liquide de Sydenham*, dix gouttes.

Mêlez.

La malade prendra cette dose trois ou quatre fois dans la journée.

Si ces *remèdes* ne réussissent pas, la malade prendra trente-six grains de *quinquina* en poudre, dans un verre de *vin* rouge, auquel on ajoutera dix gouttes d'*élixir de vitriol*. Quinquina avec l'élixir de vitriol dans du vin.

On répétera cette dose quatre fois par jour.

ARTICLE VI.

Réflexions sur les Règles, ou *le Flux menstruel*.

(Les *règles* sont sujettes à beaucoup de variations qu'il est important de faire connoître; parce que, comme ce ne sont pas de vraies Maladies, si les femmes s'avisent de faire des *remèdes*, ce qui n'arrive que trop souvent, ils leur sont d'autant plus contraires, qu'ils contredisent la Nature, qui, lorsqu'elle a une marche constante, parvient toujours à son but, quoique par des routes opposées en apparence.

C'est ainsi qu'il y a des femmes qui ont leurs *règles* plusieurs fois dans un même mois; d'autres Variétés que présentent les rè-

gles chez certains sujets.

qui les attendent deux & trois mois ; d'autres qui ne rendent chaque mois que quelques gouttes de *sang* ; d'autres enfin qui en rendent beaucoup pendans huit, dix & quinze jours, sans que, ni les unes, ni les autres, en éprouvent aucune incommodité, jouissant toutes au contraire d'une santé ferme & constante.

Parties du corps par lesquelles on voit les règles sortir quelquefois.

L'écoulement des *règles* ne se fait pas seulement par les parties de la génération. On voit encore des femmes les avoir par toutes les autres parties du corps ; c'est ce qu'on appelle *règles dévoyées*. En effet, on a vu les unes les avoir par le nez, par les yeux, par les oreilles, ces femmes ayant des *hémorrhagies* tous les mois par ces parties. Chez d'autres, on a vu le *sang* sortir par la bouche, tant des organes de la *salive*, que par les gencives & les *alvéoles*. Celles-ci ont un *crachement*, ou un *vomissement* de *sang périodique* ; celles-là un *flux de sang*, ou un *pissement de sang* régulier ; enfin on a vu des femmes dont le *sang* sortoit même du sommet de la tête, des joues, des mamelles, du *nombril*, des *aines*, des mains, des pieds, des doigts, &c. Il s'élève, dans ces cas, sur ces parties, une sorte de *tumeur inflammatoire*, douloureuse & rénittente, de laquelle le *sang* coule naturellement, & laisse une *plaie* qui se ferme bientôt, mais qui s'ouvre tous les mois.

Symptômes qui précèdent les règles dans ces cas.

Lorsque les règles dévoyées sont bien établies, il ne faut pas chercher à les rappeler aux parties naturelles.

On peut, à la vérité, tenter de détourner les *règles*, & de les rappeler à leur siége naturel, soit par les *saignées* du pied, & par les *ventouses* aux *aines* & aux *extrémités* inférieures, soit par des *demi-bains* chauds, par la vapeur de l'eau chaude ou des *décoctions émollientes*, &c. Mais si l'on a réussi quelquefois, ce n'a été que dans les commencemens & chez les filles jeunes encore ; car quand on voit que ces *évacuations*, par des parties

par

par lesquelles elles ne doivent pas se faire, sont bien établies, & que la personne qui les éprouve se porte bien d'ailleurs, il faut rester tranquille, & laisser la Nature remplir ses vues à sa manière: elle est toujours plus sage que nous.)

Article VII.

De la Perte de sang, ou de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.

(On donne le nom de *perte* à tout écoulement sanguin par la *matrice* & le *vagin*, qui ne retient absolument rien de la période des *règles*, & qui peut arriver dans tous les temps de la vie. Si la perte est considérable, on l'appelle *hémorrhagie de la matrice*; si elle est médiocre, mais continue & opiniâtre, on la nomme *suintement de la matrice*.)

Ce qu'on doit entendre par le mot perte.

Causes de la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

(Les causes immédiates des *pertes* sont des *ulcères*, des *plaies*, des déchirures, ou des écorchures, qui arrivent quelquefois au-dedans de la *matrice*, dans les *fausses couches* & les *accouchemens laborieux*: ou des gerçures causées par des *fleurs blanches* trop âcres, des injections trop *corrosives*, des coups d'ongle d'un Accoucheur ou d'une Sage-femme mal-adroits. Il faut compter au nombre de ces causes, une trop grande dilatation des *veines* de la *matrice*, ou une dilatation trop long-temps continuée de ces mêmes *veines*, occasionnée par le *suintement* de la *matrice*.

Toutes ces causes sont favorisées par l'excès de la chaleur de l'*air*, les violens *accès* de *fièvre*, les veilles fréquentes, les trop vives *passions* de l'ame, l'usage immodéré des *demi-bains*, l'action subite

du froid, les terreurs imprévues, le trop grand usage des plaisirs de l'amour, les *exercices* fatigans, les chutes, les secousses, les cris violens, la déclamation à haute voix, les éternûmens fréquens, les épreintes trop long-temps soutenues dans la *diarrhée*, le *tenesme*, les *fausses couches*, les *polypes* de la *matrice*, l'abus des *emmenagogues*, enfin les *saignées* du pied trop répétées.)

Symptômes de la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

(DANS toutes les *pertes de sang*, les malades sont pâles, abattues; le *pouls* est lent & foible; les *extrémités* sont froides. L'appétit se perd, les *digestions* se font mal. Souvent il se forme des *obstructions* dans les *viscères* du *bas-ventre*. Lorsque les malades sont debout, les jambes & les pieds deviennent *œdémateux*. Le *sang* coule de la *matrice* à mesure qu'il y arrive, ou bien il s'y coagule & y forme des caillots. Quand il y a lésion de continuité, les *pertes de sang* sont suivies de *pertes* en blanc; ce qui n'arrive pas quand il n'y a pas de lésion.

Maladies qui peuvent être les suites de la perte de sang.

En général, toute *perte de sang* par la *matrice* est une Maladie fâcheuse. Souvent elle est suivie de *cachexie*, d'*hydropisie*, de *consomption*, &c. Celles qui sont invétérées, ou qui arrivent aux femmes âgées, sont les plus funestes. Celles qui dépendent de quelque vice dans l'intérieur de la *matrice*, sont les plus difficiles à guérir.)

Traitement de la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

Nécessité du repos du lit dans la perte de sang. Posi-

QUAND une femme est attaquée d'une *perte* abondante & actuelle, c'est-à-dire d'une *hémorrhagie de matrice*, on commence par la mettre au

lit, le repos étant d'une néceſſité abſolue. Il faut qu'elle y ſoit couchée la tête très-baſſe, & ſon lit doit être compoſé d'un ſimple ſommier de crin, ou d'une paillaſſe, les matelas & les lits de plumes, dont l'effet eſt d'échauffer, étant abſolument contraires. La malade aura la plus grande attention à ne point faire de mouvement; il faut même qu'elle s'abſtienne de parler, ſi cela eſt poſſible.

tion qu'il faut donner à la malade.

Comment doit être compoſé ſon lit. Elle doit s'abſtenir de tout mouvement, même de parler.

Alors on ſaigne la malade au bras, & on répète ces *ſaignées* relativement à l'âge, à la *conſtitution* de la malade, & à la violence des accidens. Quand la *perte* eſt conſidérable & menace d'un danger imminent, il faut même répéter ces *ſaignées*, de quatre en quatre heures, dans la première journée, en ſuppoſant que la malade n'eſt pas déjà épuiſée.

Saignées.

Cependant on fait prendre à la malade, d'heure en heure, trois ou quatre cuillerées de *ſuc* des *plantes aſtringentes*, ou le *bol* ou la poudre, preſcrit dans l'Article précédent, & on lui donnera toutes les demi-heures, un petit verre de *décoction de mille-feuille*, dans lequel on mettra huit ou dix gouttes d'*élixir de vitriol*, & un peu de *ſirop de grande conſoude*.

Remèdes aſtringens.

Mille-feuille; élixir de vitriol; ſirop de grande conſoude.

La malade n'a pas beſoin d'*alimens* dans les deux ou trois premiers jours, à moins qu'elle n'ait des foibleſſes; alors on lui donne un ou deux bouillons. Tout ce qu'elle boit doit être froid, même le bouillon. Il eſt inutile de dire que le *vin* doit être abſolument interdit, ainſi que toutes les *drogues* qui ſont d'une qualité échauffante.

Circonſtances qui indiquent les bouillons. Il faut les donner froids, ainſi que les boiſſons.

S'il arrive que la malade tombe en *ſyncope*, comme il eſt aſſez ordinaire, on lui fera reſpirer du *vinaigre*, on lui en frottera les *tempes*, &c., comme nous l'avons preſcrit, Tom. III, Chap. XLV, § IX.

Vinaigre.

Quelquefois ces ſecours ne ſuffiſent pas: alors

Bain de pieds d'eau froide.

il faut en venir aux *remèdes* externes. On ordonnera à la malade de mettre les pieds dans l'eau froide; on lui appliquera des linges trempés dans l'eau froide sur le *bas-ventre* & sur le *pubis*; on injectera dans la *matrice* le *suc* de *plantain*, d'*ortie*, de *grande consoude*, ou du *vinaigre*, &c.

Fomentations d'eau froide. Injection astringente.

La *perte* est assez souvent suivie du *suintement de la matrice*, qui a lieu surtout lorsqu'il y a un *polype*, un *ulcère*, un *squirre* ou un *cancer* dans ce *viscère*. Dans ce cas, il faut combiner les *remèdes* indiqués contre ces Maladies, avec ceux qu'on vient de conseiller; mais modifiés, relativement à la gravité de ce *suintement*, qui, comme on le pense bien, demande des *astringens* moins actifs que la *perte* elle-même.

Remèdes du suintement de la matrice.

Le *suintement* qui suit la *perte*, est souvent dû à l'*atonie* & au relâchement de ce *viscère*. Dans ce cas, il faut avoir recours aux doux *fortifians*, qu'on employe intérieurement & extérieurement. Parmi ces derniers, on prescrit surtout la vapeur du *vinaigre*, jeté peu à peu sur une pelle chaude, & qu'on dirige vers la *matrice*, au moyen d'un entonnoir: on applique sur le *pubis* des compresses trempées dans le *vinaigre* froid, & l'on prescrit à la malade des gelées de viande, du potage, des crêmes de riz au bouillon, des œufs à la coque, &c.; mais il ne faut conseiller la viande & le *vin*, que lorsque le *suintement* est cessé.

Vapeur de vinaigre.

Compresses de vinaigre froid.

Régime.

Lorsque le *suintement de la matrice* survient sans qu'il ait été précédé de *perte*, & qu'il est la Maladie principale, il faut suivre le même *régime*, & prescrire les mêmes *remèdes* que ceux ordonnés contre la *perte*, bien entendu que les *saignées* doivent être modérées sur le dégré de ce *suintement*.

Ces Maladies sont très-délicates

En général, tous les écoulemens de *sang* par la *matrice*, & toutes les *hémorrhagies*, sont des Ma-

ladies très-délicates, par la nature des *remèdes astringens* qu'elles exigent : elles demandent des lumières & une prudence, dont il s'en faut de beaucoup que tout le monde soit capable. Il faut donc, dans ces cas, recourir à des Médecins, & à des Médecins instruits.) à traiter. Il faut appeler le Médecin.

Moyens de prévenir les Pertes, ou *l'Hémorrhagie & le Suintement de la Matrice.*

(QUAND on est parvenu à tarir la *perte*, l'*hémorrhagie* & le *suintement de la matrice*, il faut travailler à empêcher qu'ils ne se renouvellent. On défendra donc à la malade tout *exercice* violent; on lui prescrira de garder le lit le plus qu'elle pourra, pendant un certain temps; de modérer ses *passions*, de s'abstenir des devoirs conjugaux, & d'être réservée sur l'usage du vin & des viandes. Régime.

On prescrira les *eaux minérales ferrugineuses*, telles que celles de *Forges*, de *Provins*, de *Passy*, &c.: l'usage du *lait* peut très-bien convenir. On donnera tour à tour celui de *chèvre*, d'*ânesse* & de *vache*, qu'on coupe avec une *infusion de vulnéraires*, quand on veut adoucir le *sang*, fortifier les *vaisseaux* & raffermir les *cicatrices*.) Eaux ferrugineuses. Lait.

ARTICLE VIII.

Du Polype utérin ou *de la Matrice*, & *du Polype du vagin.*

(On donne le nom de *polype utérin*, ou de la *matrice*, à une excroissance charnue ou fongueuse, qui prend naissance dans la substance même de la *matrice*; & on nomme *polype du vagin*, celui qui se forme aux dépens de la substance même du *vagin*. Caractères de ces Maladies.

Symptômes du Polype de la matrice & du vagin.

Siége du polype de la matrice.

(LE *polype* de la *matrice* a son attache, ou au fond de ce *viscère*, ou au col, ou sur le bord de son orifice. Dans les deux premiers cas, il occasionne toujours la *perte de sang* : c'est pourquoi il est de la plus grande importance de toucher les femmes dans toutes les *pertes de sang* opiniâtres, puisqu'un *polype utérin* peut quelquefois en être la cause, & que dans ce cas un Chirurgien habile & expérimenté, pourroit en délivrer promptement les malades. Dans le dernier cas, il n'y a pas de *perte*, parce que l'orifice de la *matrice* n'est pas bâillant, comme dans les deux premiers.

Il est impossible de s'apercevoir des premiers progrès du *polype utérin*, dont la base est au fond de la *matrice* ou au col de ce *viscère* : il faut que, s'étant accru peu à peu, il ait gagné l'orifice, & que l'ayant dilaté, il soit parvenu dans le *vagin*, où, trouvant de la place pour s'étendre, il prend ordinairement la forme d'une poire. Le *polype*, dont la base est à l'orifice de la *matrice*, est moins de temps à se faire reconnoître. Au moyen du toucher, on le découvre promptement ; il en est de même du *polype* du *vagin*.

Le virus vénérien est la cause la plus fréquente de ces polypes.

Ces deux derniers, celui du *vagin* surtout, n'ont guère d'autres causes que le *virus vénérien*. Il est donc de la plus grande importance de questionner la malade, & de lui faire avouer si elle n'a pas eu la *Maladie vénérienne*, ou quelques uns des *symptômes* exposés dans le Chapitre précédent.

Les *polypes* de la *matrice* & du *vagin*, qui ont pris un accroissement considérable, peuvent facilement en imposer pour des *descentes* de *matrice* avec renversement. On est souvent tombé dans

On les confond sou-

cette erreur. C'eſt d'après cette mépriſe, que des Auteurs ont dit avoir vu des femmes guérir facilement de *deſcentes* de *matrice*, & quelques unes avoir conçu après l'amputation totale de ce *viſcère*. Mais ces prétendues *deſcentes* de *matrice* n'étoient, dit M. LEVRET, pour la plupart, que des *polypes utérins*, toujours accompagnés d'*hémorrhagies* plus ou moins conſidérables, tantôt continuelles, tantôt périodiques.

vent avec les deſcentes de matrice.

Les ſignes auxquels on reconnoît la *deſcente* de *matrice avec renverſement*, ſont une ſenſibilité extrême dans la *tumeur* qui ſort de la *vulve*, & une aiſance ſingulière à être rentrée, quoiqu'elle retombe auſſi-tôt après, lorſqu'on n'uſe pas des moyens capables de la retenir en place; tandis que le *polype* eſt abſolument inſenſible, & qu'il eſt impoſſible de le faire rentrer.)

Symptômes qui diſtinguent la deſcente de matrice avec renverſement, d'avec le polype.

Traitement du Polype de la matrice & du vagin.

(LE grand *remède* contre ces *polypes*, eſt la ligature, au moyen de laquelle on en fait l'extirpation. Nous voudrions pouvoir donner le détail & la deſcription des procédés que M. LEVRET, célèbre Accoucheur, a mis en uſage pour la pratiquer; mais, comme nous ne pourrions nous faire comprendre qu'à l'aide des planches, nous renvoyons les Chirurgiens à celles que ce Praticien a fait graver dans les Ouvrages qu'il a publiés ſur cette matière.

Ligature, extirpation.

Nous nous contenterons de dire, relativement au *polype* du *vagin*, que lorſqu'il eſt évidemment occaſionné par la *vérole*, il faut commencer par adminiſtrer le *mercure*, ſelon la méthode qui conviendra au ſujet, & qu'on trouvera expoſée au § VII du Chapitre précédent. Souvent ce traite-

ment a dispensé de tout autre, même de la ligature, qu'on doit faire cependant lorsque les *tumeurs polypeuses* subsistent indépendamment de l'administration du *mercure*.)

ARTICLE IX.

Des Fleurs blanches.

LES *règles* peuvent également pécher par la qualité, comme elles pèchent par la quantité. La Maladie appelée ordinairement *fluor albus* ou *fleurs blanches*, est fort commune, & a des suites quelquefois très-fâcheuses chez les femmes délicates.

Qui sont celles qui y sont sujettes.

(Les *fleurs blanches*, Maladie qu'on ne voit guère que dans les grandes villes, mais qu'on y voit très-communément, attaquent les filles, les femmes mariées & les veuves. Cet écoulement ne commence, pour l'ordinaire, qu'à l'âge de douze ou quatorze ans. Cependant on a vu des filles de huit ans, & même de quatre, en éprouver les premières atteintes. On ne peut donc pas toujours dire que les *fleurs blanches* sont les *règles*, qui pèchent par leurs qualités; car les très-jeunes filles chez qui on les observe, bien loin d'être réglées, le sont ordinairement plus tard que les autres. D'ailleurs la *grossesse* n'en exempte pas, comme elle exempte des *règles*. Cependant cet écoulement est, en général, suspendu pendant que les *règles* fluent: il est tantôt continu & tantôt *périodique*. Il précède, ou suit les *menstrues*: dans plusieurs, ses retours sont irréguliers, & vont jusqu'à troubler les *périodes menstruelles*.)

Symptômes des Fleurs blanches.

L'ÉCOULEMENT, appelé *fleurs blanches*, n'est cependant pas toujours blanc; il est quelquefois

pâle, jaune, vert, noirâtre, &c.; quelquefois il est clair & d'une *âcreté* qui le rend *corrosif*; d'autres fois, il est sale, fétide, &c. Les femmes qui en sont attaquées sont pâles, ont des douleurs dans le dos, du dégoût, & sont sujettes à avoir les pieds enflés, &c.

(Outre ces *symptômes*, les femmes éprouvent encore des *lassitudes*, des *pesanteurs* aux *lombes*, des inquiétudes aux jambes, du dégoût, des douleurs dans l'*estomac*, que la plupart rapportent à la *poitrine*, & qui, jointe aux douleurs de dos, les portent à se croire *pulmoniques*. J'ai même vu des Chirurgiens & quelquefois des Médecins inattentifs, les confirmer dans cette opinion dangereuse. Leurs *urines* déposent un *sédiment pituiteux*, ou soutiennent des flocons qui paroissent être de la même nature, &c.)

Causes des Fleurs blanches.

Abus des boissons aqueuses.

CETTE Maladie vient, en général, d'un relâchement, d'une foiblesse des *organes*, quelquefois de la *suppression* des *règles*, de l'inaction, & de l'usage excessif du *thé*, du *café*, ou d'autres boissons aqueuses.

Vie sédentaire.

(Il faut ajouter la vie sédentaire, cause principale à laquelle on doit attribuer le grand nombre de femmes attaquées de *fleurs blanches* dans les Villes; l'habitude de s'asseoir très-bas, habitude familière aux femmes, & qui, en faisant stagner les humeurs dans les *vaisseaux* de la *matrice* & du *vagin*, contribue à entretenir les *fleurs blanches*, qui, d'après les observations du célèbre TRONCHIN, ont cessé par la seule attention d'avoir un siége plus haut.

Habitude de s'asseoir très-bas.

Foiblesse d'estomac.

Une cause importante à connoître, & qui joue

le plus souvent un grand rôle dans les *fleurs blanches*, est la foiblesse de l'*estomac*, qui, donnant lieu aux mauvaises *digestions*, & à des *sucs* mal préparés, occasionne le relâchement de tous les *organes*, & plus ou moins celui de la *matrice*.

Accouchemens laborieux, &c.

Les *accouchemens laborieux*, les *fausses couches*, les *chagrins*, les peines d'esprit, &c., donnent souvent lieu aux *fleurs blanches*, ou les entretiennent.

Le scorbut, la vérole.

Elles peuvent aussi reconnoître un vice *scorbutique*; elles peuvent encore être le produit de la *vérole*, sans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée*, qui a un autre principe & un autre siége. C'est ce qu'ignorent certaines femmes, qui essayent tous les jours de faire passer une *gonorrhée* pour des *fleurs blanches*. Il est très-certain que l'histoire tronquée qu'elles font de leur état, & que l'ambiguité dont elles le couvrent, ne présentent communément que des doutes & des incertitudes; & si on ajoute à ces difficultés, que ces deux Maladies se compliquent souvent l'une l'autre, on sentira combien il est difficile, dans ce cas, de savoir la vérité. Heureusement cependant qu'elles ont chacune leurs *symptômes* particuliers.

Symptômes qui distinguent les fleurs blanches de la gonorrhée.

Dans les *fleurs blanches*, la matière de l'écoulement ne devient âcre, rongeante & fétide que lorsque la Maladie est ancienne; au lieu que, dans la *gonorrhée*, on la voit en très-peu de temps, jaune, verte, *purulente* & *corrosive*, mais très-rarement fétide. Les *fleurs blanches* souffrent communément une interruption pendant le *flux des menstrues*; au lieu que la *gonorrhée* ne cesse point pendant le cours des *règles*; la matière est seulement moins abondante. D'ailleurs la *gonorrhée* est accompagnée d'ardeur d'*urine*, de *strangurie* & de *démangeaison*; son siége est principalement aux environs de l'*urè-*

tre : les *fleurs blanches* viennent du *vagin* & de la *matrice*. La *gonorrhée* qui s'annonce peu de temps après un commerce impur, se termine, lorsqu'elle n'est pas négligée, dans l'espace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-sensiblement, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus, pages 8 & 9 de ce Volume; les *fleurs blanches*, au contraire, sont toujours plus rebelles : elles durent des années.

Circonstances qui rendent les fleurs blanches difficiles à guérir.

Les *fleurs blanches* qui ne coulent qu'en petite quantité, quelques jours avant ou après les *menstrues*, & qui ne sont accompagnées d'aucune sensation douloureuse, ne sont pas à craindre; mais lorsque ce flux est plus abondant, sans intermission, invétéré, & qu'il cause des irritations, on doit en redouter les suites. Dans ce dernier cas, cette Maladie passe pour une des plus rebelles, surtout dans les femmes qui ont beaucoup de tempérament, qu'elle rend le plus souvent stériles. Elle est encore plus difficile à guérir après la cessation des *règles;* elle passe enfin pour incurable lorsqu'elle est héréditaire. Les *fleurs blanches* jettent souvent dans le *marasme*, ou produisent des *ulcères* dans la *matrice*, qui peuvent donner lieu à des *hémorrhagies* très-alarmantes & même mortelles.

Maladies qui peuvent en être les suites.

Cas où les fleurs blanches ne doivent pas être guéries.

Enfin, lorsque cet écoulement a duré très-long-temps, & qu'il est devenu comme habituel, il semble alors nécessaire à plusieurs femmes *cachectiques*, dont le sang & les humeurs se purgent par cette voie des matières viciées, dont la *matrice* devient l'égoût, faisant alors fonction de *cautère*, & en ayant toutes les propriétés : cet écoulement, souvent très-abondant, peut garantir ces *viscères*, & c'est avec raison qu'on en redoute la cessation.

Ce fait doit donc rendre très-circonspect sur le

traitement de cette Maladie. Les femmes, qui ſont dans ce dernier cas, ne doivent jamais entreprendre de ſe faire guérir des *fleurs blanches*, qu'elles n'ayent conſulté un Médecin inſtruit. Quant aux autres, elles ſuivront exactement les préceptes qu'on va expoſer, & ſi elles ont de la conſtance, dans le traitement, elles manqueront rarement d'être guéries.)

Traitement des Fleurs blanches.

Exercice. POUR combattre cet écoulement, il faut que la malade faſſe autant d'*exercice* que ſes forces peuvent le lui permettre, ſans ſe fatiguer, & qu'elle ne reſte pas trop au lit; qu'elle prenne des *alimens* ſolides, nourriſſans, mais de facile *digeſtion*; qu'elle boive du bon *vin*, tel que celui de Porto, ou de Bordeaux, &c., coupé avec les *eaux de Pyrmont* ou de *Briſtol*, ou avec de l'*eau de chaux*; enfin qu'elle s'abſtienne de *thé* & de *café*.

Alimens.

Vin de Bordeaux. Eau de Forges, ou de chaux.

Conſommés. Bouillons forts. Lait. J'ai ſouvent vu, dans cette Maladie, d'excellens effets de bons conſommés, ou de bouillons très-forts, de même que j'ai vu quelquefois le *lait* pris pour toute nourriture, ſuffire ſeul pour la guérir.

Quinquina. Lorſqu'il faut en venir aux *remèdes*, je n'en connois pas de meilleur que le *quinquina*, qui, dans ce cas, doit toujours être pris en ſubſtance, c'eſt-à-dire, en poudre. Dans le temps chaud, le *bain froid* eſt d'un grand ſecours. (Mais il eſt preſque toujours néceſſaire de faire précéder quelques *évacuations*, même de preſcrire douze ou quinze grains d'*ipécacuanha*, ſurtout quand il eſt évident que la cauſe eſt la foibleſſe de l'*eſtomac* & les mauvaiſes *digeſtions*. La *rhubarbe* eſt le *purgatif* qu'il faut préférer. On la donne à la doſe d'un gros en

Bain froid.

Ipécacuanha.

Rhubarbe.

poudre ou en *bol*, composé avec le *sirop de noirprum*. La *saignée* n'est nécessaire, dans cette Maladie, que lorsque la *suppression* des *règles* l'a occasionnée, & ce cas est rare ; & encore la *saignée* ne peut-elle être prescrite qu'à des femmes jeunes & vigoureuses. Dans toute autre circonstance, elle est absolument contraire. Lorsque les *fleurs blanches* tiennent au *virus scorbutique* ou *vérolique*, elles ne peuvent être guéries que par les *remèdes* qu'exigent ces dernières Maladies, dont nous avons traité, Tome III, Chap. XXXV, § I & Chap. XLIX, §§ VII & VIII de ce Volume.

La saignée est presque toujours contraire.

J'ai guéri, le printemps de 1776, une jeune Demoiselle de vingt & un ans, en lui prescrivant l'*exercice*; l'eau de *boule* pour boisson, avec laquelle elle coupoit son *vin* à ses repas; les *lotions* froides, & la poudre de *sel essentiel de quinquina* & de *rhubarbe*, prescrite Tome II, page 354, dont elle prenoit tous les jours une prise dans sa première cuillerée de soupe. Elle a continué ce traitement pendant trois mois. J'en ai guéri d'autres avec les *eaux de Passy*, & cette même *poudre*. Les *eaux de Vals*, de *Forges*, sont également avantageuses dans ce cas.)

Article X.

De la Cessation des Règles.

Le temps de la vie où les *règles* cessent, est *critique* pour les femmes, comme celui où elles commencent; & c'est une observation constante, que la cessation d'une *évacuation* accoutumée, en quelque petite quantité qu'elle soit, suffit pour altérer toute la *constitution*, & souvent même pour mettre la vie en danger. Aussi voit-on nombre de femmes tomber dans des Maladies de langueur,

ou mourir vers ce temps (2) ; mais auſſi celles qui paſſent cette *période*, ſans avoir contracté de *Maladies chroniques*, acquièrent ſouvent une ſanté meilleure, plus forte que celle qu'elles avoient auparavant, & vivent juſque dans un âge très-avancé, jouiſſant d'une force & d'une vigueur ſingulières.

Traitement qu'exige la Ceſſation des Règles, lorſqu'elle arrive ſubitement.

Régime. LORSQUE les *règles* ceſſent ſubitement chez une femme d'une *conſtitution* replette, il faut qu'elle diminue quelque choſe de ſa nourriture ordinaire, & qu'elle renonce ſurtout aux *alimens* nourriſſans, comme la viande, les œufs, &c. Il faut

Exercice. qu'elle prenne un *exercice* ſuffiſant, qu'elle ſe tienne le ventre libre, en prenant une ou deux

Rhubarbe & hiera-picra. fois la ſemaine, un peu de *rhubarbe*, ou une infuſion d'*hiera-picra* dans du *vin* ou dans de l'*eau-de-vie*.

Cas où il eſt néceſſaire de preſcrire un cautère. Il arrive ſouvent que les femmes graſſes ont, vers ce temps, des eſpèces d'*ulcères* aux chevilles des pieds, ou dans d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces *ulcères* comme *critiques*, & les entretenir, ou y ſuppléer par un écoulement

---

La ceſſation des règles n'eſt pas auſſi dangereuſe aux femmes qu'on le croit.

(2) Cette conſéquence effrayante n'eſt heureuſement pas juſte, au moins en France. D'après les Tables mortuaires des différentes Villes, entr'autres Avranches en Baſſe-Normandie, il eſt prouvé que l'âge de quarante à cinquante ans, que l'on dit ſi redoutable aux femmes, n'eſt pas plus critique pour elles que pour les hommes ; puiſque depuis l'âge de vingt juſqu'à cinquante ans, il n'eſt mort, dans l'eſpace de quarante années, que ſept cents dix-huit femmes, contre ſept cents ſoixante hommes : donc le terme de la révolution *menſtruelle* n'influe pas autant qu'on ſe l'imagine ſur la mortalité des femmes *Collection d'Obſervations ſur les Maladies & Conſtitutions Epidémiques*, par M. LEPECQ DE LA CLÔTURE.

artificiel, comme un *ſéton*, un *cautère*, &c. Les femmes qui veulent qu'on deſſèche ces *ulcères* artificiels, le payent cher dans la ſuite; car auſſi-tôt qu'ils ſont arrêtés, elles ſont ſouvent attaquées de Maladies *aiguës* ou *chroniques*, dont elles périſſent.

Quelles ſont les cauſes les plus ordinaires des Maladies, ſujets de la ceſſation des règles.

(La plupart des Maladies, ſuite ſi commune de la *ceſſation des règles*, dépendent beaucoup moins des cauſes naturelles, comme on l'a vu, note précédente, que du traitement auquel les femmes ſe ſoumettent dans cette *période* de leur vie. Si une femme de quarante-cinq à cinquante-cinq ans ne ſe faiſoit pas beaucoup *ſaigner*, beaucoup *purger*; ſi elle attendoit patiemment que la Nature indiquât l'un ou l'autre de ces *remèdes*, elle croiroit s'expoſer à un déluge de maux, & ſes amies ne manqueroient pas d'ajouter à ſes inquiétudes les reproches les plus amers.

A quoi s'expoſent les femmes qui ſe conduiſent dans ce cas d'après la méthode ordinaire.

Je penſai me brouiller, pour la vie, avec une femme qui, à cet âge, s'étoit fait un plan de ſe faire *ſaigner* & *purger* tous les mois. Après avoir ſuivi cette pratique pendant quelque temps, ſans en être autrement incommodée, il arriva que le lendemain d'une *purgation*, les *règles* s'annoncèrent, mais en très-petite quantité, contre l'ordinaire, cette femme les ayant toujours eues très-abondantes. Cette *éruption*, qui ne dura que quelques minutes, fut ſuivie d'une *fièvre* violente, de maux de tête exceſſifs, de douleurs dans le dos & dans l'*eſtomac*, de *maux de cœur*, de *vomiſſement*, & d'un écoulement abondant en blanc. Après avoir calmé tous les accidens, je voulus lui faire ſentir l'inconſéquence & le danger d'une pareille conduite; mais elle étoit tellement perſuadée de ſon efficacité, qu'il ne fut pas poſſible, pour le moment, de la convaincre: je la quittai même, entièrement perſuadé que je ne la reverrois jamais.

Cependant les réflexions qu'elle fit probablement, lui firent suspendre ses *remèdes;* & après avoir passé six mois en bonne santé, sans *saignée*, ni *purgation*, elle me rappela pour une de ses amies.

Je conduis actuellement une autre femme qui, étant arrivée à la même époque, étoit dans la même intention : cependant elle eut la prudence de ne vouloir rien faire sans consulter, & depuis neuf mois que les *règles* sont cessées, elle n'a éprouvé, à deux reprises différentes, que deux *cours de ventre* légers, pour lesquels elle a pris deux *purgatifs stomachiques*.

Il ne faut jamais faire de remède que d'après les indications de la Nature, même lors de la cessation des règles.

Si c'est une loi puisée dans la nature, de ne jamais prescrire de *remède* que d'après les *indications* qui en constatent la nécessité, pourquoi les femmes, lors de la *cessation des règles*, prétendroient-elles la transgresser impunément ? Il est certain qu'il y a des femmes qui alors ont besoin de *saignée;* qu'il y en a d'autres qu'il faut *purger;* qu'il y en a enfin qu'il faut *saigner* & *purger* tour à tour : mais que toutes indistinctement se persuadent être dans cette nécessité, voilà ce qui répugne à la marche variée de la Nature, &, par conséquent, à la raison.

La cessation des règles n'est pas une Maladie par elle-même. Seules circonstances où elle exige des remèdes.

La *cessation des règles* n'est pas une Maladie par elle-même ; c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux, des dents, &c., causée par l'âge. Cette vérité se manifeste chez les femmes du peuple & les paysannes, parmi lesquelles on n'en voit guère de malades, que celles qui ont mené une vie très-irrégulière & qui ont le *sang* vicié, parce que la *cessation des règles* devient pour elles la cessation d'un écoulement, par le moyen duquel les humeurs se purgent des principes quelconques qui les corrompent. C'est à ces femmes qu'il faut des *remèdes;* & après le *régime* qu'on vient de prescrire,

crire, *régime* dont toutes les femmes, sans exception, doivent faire usage, le *cautère* est le premier & souvent le seul *remède* qu'il faille employer; mais il faut que ces femmes le gardent toute leur vie.)

Cautère.

§ III.

De la Grossesse.

QUOIQUE la *grossesse* ne soit point une Maladie, elle est cependant souvent accompagnée de différentes incommodités, même douloureuses, qui méritent attention, & qui, quelquefois exigent des *remèdes*. Il est vrai qu'il y a des femmes qui se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, que dans tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. La plupart *engendrent dans la douleur*, & sont incommodées presque tout le temps de leur *grossesse*.

La grossesse n'est pas une Maladie; mais elle est sujette à des incommodités, qui quelquefois demandent des remèdes.

Elles ne sont pourtant exposées qu'à un très-petit nombre de Maladies dangereuses pendant ce temps, si on en excepte l'*avortement*. Aussi donnerons-nous une attention particulière à cet accident, décrit § suivant; puisque, pour l'ordinaire, il est fatal à l'enfant, & quelquefois même à la mère.

Les femmes grosses ne sont exposées qu'à un petit nombre de Maladies graves.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Grossesse.

(AVANT que de faire connoître les Maladies auxquelles sont exposées les femmes *grosses*, nous allons donner les signes les moins équivoques auxquels se reconnoît la *grossesse*. Nous avons déjà fait voir, Tome III, Chap. XXXII, note 2, qu'il y avoit des filles qui étoient intéressées à vouloir faire passer des *grossesses* pour l'*ascite*: d'autres, pour la *suppression* de leurs *règles*, &c., dans la

Les signes de la grossesse sont équivoques jusqu'au quatrième mois.

vue d'obtenir des *remèdes* qui les fiſſent *avorter*, ainſi que nous l'avons fait obſerver ci-deſſus, pag. 121 de ce Volume. Il y a même des femmes mariées, qui, n'ayant rien à diſſimuler, ſont elles-mêmes dans la plus grande incertitude ſur leur état, & s'expoſent ſouvent par pure ignorance. Il ſeroit donc important que l'on fût inſtruit à cet égard; & c'eſt certainement un malheur, que les ſignes de la *groſſeſſe* ſoient auſſi incertains depuis l'inſtant de la conception juſqu'au quatrième mois.

Les règles ſont, en général, ſupprimées pendant la groſſeſſe, mais pas toujours.

Il eſt, ſans doute, ordinaire que chez les femmes qui ont conçu, les *règles* ſoient ſupprimées; cependant on en rencontre pluſieurs qui les ont encore pendant les premiers mois, quoiqu'en plus petite quantité: il y en a même qui ne ceſſent point de les avoir pendant toute leur *groſſeſſe*.

Le dégoût, l'appétit dépravé, les envies, les *nauſées*, ou le *vomiſſement*, ſont encore des *ſymptômes* familiers à la plupart des femmes *groſſes*, dans les premiers mois. Cependant on en voit beaucoup à qui ils ſont parfaitement étrangers, & qui paſſent toute leur *groſſeſſe* ſans être incommodées en aucune manière. Il eſt donc ſage de ne point prononcer avant le quatrième mois, temps où les ſignes de la *groſſeſſe* deviennent plus certains. Il faut juſque là, ſurtout avec les perſonnes ſuſpectes, ſe contenter, dans le cas où elles demanderoient des *remèdes*, de ne leur en preſcrire que de doux, & qui ſoient incapables de faire tort à leur état.

Signes qui ſont évidens au quatrième mois.

Mais, au quatrième mois, la *groſſeſſe* n'eſt plus ſi difficile à diſtinguer: le ventre commence à être très-apparent; la *tumeur* qu'il préſente, diffère des autres, tant par la ſaillie qu'il fait vers l'*ombilic* & la *ligne blanche*, que par les diverſes formes qu'il prend par le mouvement de l'enfant; mouvement

sensible à peu près vers ce temps : les *mamelles* se gonflent & deviennent douloureuses ; le *mamelon* change de couleur, & devient quelquefois livide; le *lait* donne des signes de sa présence, &c.)

ARTICLE II.

Traitement des Incommodités auxquelles sont exposées les Femmes, pendant la Grossesse.

Telles que la cardialgie, le soda, ou fer chaud ;

LES femmes enceintes sont souvent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'*estomac*, ou de ce que nous avons appelé *cardialgie*, & *soda* ou *fer chaud*, dont nous avons traité, Tome III, Chapitre XLIV, où nous avons exposé la manière de calmer ce *symptôme*.

Le mal de cœur & le vomissement.

Elles sont encore, pendant la *grossesse*, surtout dans les commencemens, incommodées de *maux de cœur* & de *vomissement*. Nous avons également fait voir, Tome II, Chap. XXII, § IV, Art. IV, comment il falloit combattre ces incommodités.

Les maux de tête & de dents ;

Les *maux de tête*, les *maux de dents*, fatiguent beaucoup les femmes *enceintes*. Dans le premier cas, on les soulage, pour l'ordinaire, en leur tenant le ventre libre, en leur faisant manger des *pruneaux*, des *figues*, des *pommes cuites* devant le feu, &c. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut en venir à la *saignée*. Quant aux *maux de dents*, nous renvoyons à ce que nous en avons dit, Tome III, Chapitre XXVII.

(Nous ajouterons seulement que le célèbre HELVETIUS conseilloit, dans ce cas, aux femmes grosses, de se faire saigner les gencives de temps en temps, soit avec les ongles, soit avec un cure-dent : c'est par ce moyen simple & facile qu'il a conservé les *dents* à la REINE, dont il étoit alors premier Médecin, & à nombre de Dames de la Cour.

M. LE ROY, de l'Académie des Sciences, qui m'a communiqué ce fait, le tient de Madame HELVETIUS, veuve de l'illustre Auteur du Livre de l'*Esprit*.)

La toux, la suppression, ou l'incontinence d'urine, &c.

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres accidens qui accompagnent la *grossesse*, comme de la *toux*, de la *difficulté* de *respirer*, de la *suppression* ou de l'*incontinence d'urine*, &c.; mais comme nous en avons parlé, Tome II, Chapitre XX, § II, Art. IV, & Chapitre XXII, § II & III, nous sommes dispensés d'en parler ici.

(Quant aux femmes enceintes qui ont la *vérole*, il faut les traiter pendant la *grossesse*, si l'on veut prévenir l'*avortement* & la mort de l'enfant, pourvu que ce soit dans les six premiers mois. Si elles sont plus avancées, on attendra l'*accouchement*, & alors on traitera la mère & l'enfant en même temps, comme nous l'avons prescrit, Chapitre précédent, § VII, Art. II, & § VIII; & comme nous le prescrirons dans le Chapitre suivant, § XVI, qui traite de la *Maladie vénérienne chez les enfans*.)

ARTICLE III.

Manière dont doivent se conduire les Femmes grosses, lors même qu'elles n'éprouvent aucune incommodité.

(LES femmes *grosses*, qui n'ont aucune des incommodités, même des Maladies dont on vient de parler, doivent, quoique bien portantes d'ailleurs, user de beaucoup de ménagemens.

Temps de saigner dans la grossesse.

Il y en a qui ont besoin de *saignées*, & le temps de leur tirer du *sang* est le troisième, le septième & le neuvième mois; mais il s'en faut de beaucoup qu'il faille saigner toutes les femmes *grosses*. Le

plus grand nombre des *saignées* qu'on fait aux femmes, dans cet état, sont plutôt prescrites par l'habitude que par la nécessité. Si une femme *grosse* n'éprouve ni douleurs dans les *lombes* & dans les *reins*, ni *oppression* dans la *poitrine*, ni douleurs à la gorge, ni *maux de dents*, de *tête*, &c., elle n'a pas besoin d'être *saignée*; & le *sang* qu'on lui tire ainsi sans *indication*, ne contribue qu'à l'affoiblir, qu'à la disposer à l'*avortement*, surtout si elle est *nerveuse*. J'ai vu nombre de ces femmes qui ont accouché plusieurs fois sans avoir jamais été saignées.

La saignée n'est pas nécessaire à toutes les femmes grosses. Circonstances où il faut s'en passer.

Ce que nous venons de dire des *saignées*, doit également s'entendre des *purgations*. HYPPOCRATE défendoit qu'on purgeât les femmes *grosses* pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse, ainsi que vers la fin de leur terme: on ne s'est que trop souvent repenti d'avoir violé ce précepte.

Temps de purger dans la grossesse.

Si donc le manque d'appétit, la langue chargée, les rapports, un *cours de ventre*, &c., se manifestoient dans les premiers mois de la *grossesse*, il faudroit, par des boissons appropriées, ou par de légers *stomachiques*, tâcher de pallier ces *symptômes*, & attendre au cinquième ou sixième mois pour donner une *purgation* douce, dans le cas où elle seroit encore nécessaire.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des symptômes qui exigent de purger dans les premiers mois.

Pendant toute la *grossesse*, les femmes doivent satisfaire leur appétit, mais avec des *alimens* de facile *digestion*, & elles doivent plutôt multiplier leurs repas, que de manger trop à la fois; car les *indigestions*, auxquelles elles sont assez sujettes, peuvent entraîner les accidens les plus funestes. Il faut qu'elles fassent de l'*exercice* pendant toute leur *grossesse*, à compter surtout du quatrième mois. Il est de la plus grande importance qu'elles soient gaies & qu'elles ayent l'esprit tranquille. Il faut

Régime que doivent observer les femmes grosses. Alimens doux & répétés souvent: Exercice, dissipation & tranquillité de l'esprit.

Il faut qu'elles fuyent le chagrin & toutes les passions vives.

qu'elles fuyent avec le plus grand soin les occasions de s'attrister ; car elles n'ont rien de plus à redouter que le *chagrin*. En général, les *passions* vives leur sont funestes dans tous les temps.)

§ IV.

De l'Avortement, ou *de la Fausse-Couche.*

Toute femme grosse est plus ou moins en danger d'avorter.

TOUTE femme enceinte est plus ou moins en danger d'*avorter*. Elles doivent donc prendre toutes les précautions imaginables pour prévenir cet accident, parce que non seulement il affoiblit la *constitution*, mais il rend encore les femmes sujettes au même malheur dans la suite.

Temps de la grossesse où arrive l'avortement.

L'*avortement* peut avoir lieu dans tous les temps de la *grossesse* ; mais il est plus ordinaire dans le deuxième ou troisième mois : quelquefois cependant des femmes avortent dans le quatrième, ou dans le cinquième.

Quand il est appelé fausse conception ou faux germe.

Lorsque l'*avortement* arrive dans les deux premiers mois, on l'appelle communément *fausse conception*, ou, comme les femmes disent, *faux germe* ; s'il arrive après le septième, l'enfant peut vivre, en y apportant les soins convenables.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Avortement, ou *de la fausse-Couche.*

LES causes les plus communes de l'*avortement*, sont la mort de l'enfant, la foiblesse de la mère, le relâchement des *fibres*, de grandes *évacuations*, un *exercice* violent, des efforts pour lever des fardeaux très-pesans, ou pour atteindre à des choses trop élevées ; le *vomissement*, la *toux* & les *convulsions* ; les coups reçus dans le *ventre* & les

chutes ; les *fièvres*, les odeurs désagréables, une trop grande quantité de *sang*, l'inaction, une nourriture trop succulente, ainsi que celle qui est trop peu nourrissante ; les *passions* violentes & les affections de l'ame, comme la *peur*, le *chagrin*, &c.

(Ajoutons à toutes ces causes la *constipation*, qui fait souffrir les femmes *grosses* à un point étonnant, & cependant à laquelle elles ont tant de peine à remédier. Je connois une femme qui a eu trois *fausses-couches* de suite. Elle n'alloit à la garde-robe que tous les six ou huit jours, & elle n'y alloit jamais sans souffrir les douleurs les plus violentes : elle se détermina enfin, pendant la quatrième grossesse, à prendre des *lavemens* de deux jours l'un, & son enfant vint à terme.

L'abus du *café*, du *vin*, des *liqueurs fortes*, certaines envies non satisfaites, des Maladies *aiguës*, la mauvaise position de la *matrice*, le *virus vérolique*, *scorbutique*, &c., peuvent encore être des causes de l'*avortement*.)

Article II.

Signes qui annoncent l'Avortement.

Les signes prochains de l'*avortement* sont, des douleurs dans les *reins*, ou vers la partie inférieure du ventre ; des douleurs sourdes & pesantes dans l'intérieur des cuisses ; un sentiment de froid ou un frisson ; des défaillances, des *palpitations* de cœur, l'affaissement des mamelles & leur mollesse, & la chute du ventre ; enfin un écoulement de *sang* ou d'humeurs aqueuses par les parties naturelles, qui revient par intervalle : ces *symptômes* paroissent un mois avant l'*avortement*, & durent jusqu'au temps où il arrive.

Article III.

Moyens dont on doit uſer pour prévenir l'Avortement.

Ce que doivent faire les femmes foibles & délicates;

Pour prévenir l'*avortement*, je conſeillerois volontiers aux femmes d'une *conſtitution* foible & relâchée, de ne faire uſage que d'*alimens* ſolides; de ne jamais ſe permettre de grandes quantités de *thé*, ou d'autres boiſſons foibles ou aqueuſes; de ſe lever & de ſe coucher de bonne heure; de fuir les *maiſons humides*; de prendre très-ſouvent de l'*exercice* en plein *air*, ſans ſe fatiguer; & de ne jamais ſortir, autant qu'il leur ſera poſſible, par un temps de brouillard ou de pluie.

Les femmes graſſes & replettes.

Quant aux femmes qui ſont graſſes & replettes, elles mangeront peu: elles ſe priveront de *liqueurs fortes* & de tout ce qui eſt capable d'échauffer ou d'augmenter la quantité de *ſang*. Leurs *alimens* ſeront de nature relâchante, compoſés ſurtout de *végétaux*.

Il faut qu'une femme groſſe ſoit gaie, & ſatisfaire ſes envies.

Il faut qu'une femme groſſe ſoit gaie & qu'elle ait l'eſprit tranquille. Il faut la ſatisfaire dans ſes envies, quelque dépravées qu'elles ſoient, autant que la prudence peut le permettre.

Article IV.

De ce qu'il faut faire lorſque les ſignes de l'Avortement l'annoncent comme prochain.

Poſition qu'il faut donner à la femme.

Lorsque les ſignes de l'*avortement* ſe manifeſtent & l'annoncent comme prochain, il faut étendre la femme ſur un lit, ou ſur un matelas, de manière qu'elle ait la tête fort baſſe. Il faut qu'elle s'y tienne tranquille, qu'on l'égaye & qu'on l'encourage.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0160-3

Il faut avoir grand soin qu'elle n'ait pas trop chaud, & qu'elle ne prenne rien d'*échauffant*. Ses *alimens* doivent consister en bouillons, ou *riz au lait*, en *gelées* ou en *gruau d'avoine*, &c., & elle doit toujours les prendre froids.

Ses alimens & sa boisson doivent être pris froids.

Si elle est assez forte pour le soutenir, on lui tirera au moins six onces de *sang* du bras. Elle boira de l'*eau d'orge, acidulée* avec du jus de *citron*, ou quelques grains de *nitre* en poudre, dans un verre d'eau de *gruau*, toutes les cinq ou six heures.

Saignée, lorsqu'elle peut la supporter.

Si elle se trouve prise par un *dévoiement* considérable, on lui donnera une *décoction* de *corne de cerf calcinée* & *préparée*. Si elle vomit, on lui donnera, souvent dans la journée, deux cuillerées ordinaires de la *potion saline*.

Ce qu'il faut faire s'il y a cours de ventre ou vomissement.

En général, les *calmans* peuvent être utiles; mais on ne doit jamais les donner sans précaution.

(Cependant ces *remèdes* ne feront pas d'une grande utilité, s'il y a déjà un écoulement de *sang* ou d'humeurs par les parties naturelles, parce que l'expérience apprend tous les jours que cet écoulement, &, à plus forte raison, l'*hémorrhagie* ou la *perte*, lorsqu'elles ont lieu, ainsi que le *vomissement*, ne peuvent cesser que lorsque la *matrice* est délivrée du *fœtus*, du *placenta* & des caillots; ce qui est le pur ouvrage de la Nature, qu'on doit laisser agir, à moins que la *perte* ne devienne excessive, & qu'elle ne soit accompagnée de *convulsions*; circonstances qui annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine.

Circonstances où il faut nécessairement recourir à un Accoucheur.

On doit alors avoir recours à un Accoucheur, ou à une Sage-Femme expérimentée, mais il faut que l'âge du *fœtus*, ou sa situation, permette d'opérer; car, s'il n'a pas cinq ou six mois, ou si, avant ce temps, il ne se présente pas à l'orifice de la *matrice* avec ses *membranes*, après s'être détaché

naturellement du fond de ce *viscère*, la main de l'opérateur devient impuissante.

Après que le *fœtus* est sorti, il faut que la femme suive, à tous égards, le *régime* qu'on va prescrire, Article III du Paragraphe suivant, qui traite *de ce qu'il faut faire aux femmes en couches.*)

ARTICLE V.

De ce que doivent faire les Femmes qui sont sujettes à avorter.

Temps où il faut qu'elles soient saignées.

LES femmes robustes & sanguines, qui sont sujettes à avorter à un certain temps de leur grossesse, doivent toujours être saignées quelques jours avant que ce temps arrive. En prenant cette précaution, & en suivant le *régime* que nous venons de prescrire, elles pourront échapper souvent au malheur de l'*avortement.*

Combien il est important que les femmes grosses fassent de l'exercice.

Quoique nous recommandions des précautions pour prévenir l'*avortement*, nous n'entendons pas par là empêcher les femmes enceintes de se livrer à leurs *exercices* ordinaires; car, de cette privation, on verroit arriver tout le contraire de ce qu'on veut empêcher. En effet, le défaut d'*exercice*, non seulement relâche les *fibres*, mais encore produit la *pléthore*, ou une trop grande plénitude de *vaisseaux*, qui sont les deux causes les plus ordinaires de l'*avortement.*

Cependant il y a des femmes d'une *constitution* si délicate, qu'elles sont forcées de ne faire presqu'aucun *exercice* pendant tout le temps de leur *grossesse.*

§ V.

De l'Accouchement simple ou *naturel, & de l'Accouchement contre Nature, difficile & laborieux.*

ARTICLE PREMIER.

De l'Accouchement simple ou *naturel.*

Le peu de précautions qu'on apporte dans les accouchemens, est la source d'un grand nombre de Maladies.

LES femmes éprouvent un grand nombre de Maladies, qui sont produites uniquement par le peu de précautions qu'on prend dans les *accouchemens;* les plus robustes sont, en général, celles qui les mépriſent le plus: défaut qui eſt ſurtout celui des jeunes femmes.

Elles s'imaginent que lorſque les douleurs du travail ſont finies, tout le danger eſt paſſé; mais, dans le vrai, on peut dire qu'il ne fait que commencer. La nature abandonnée à elle-même, viendra toujours à bout d'expulſer le *fœtus*, comme nous l'avons déjà dit, Tome II, Chap. VII, § II, note 15. Mais il eſt conſtant que la mère ne ſe rétablira pas ſans un certain ménagement & des ſoins convenables.

Il ne faut cependant pas que ces précautions ſoient portées à l'excès.

J'avoue qu'il peut y avoir de l'excès de ce côté-là comme de l'autre: car on obſerve que les femmes qui ont le plus de monde autour d'elles, pendant leurs couches, ſont, pour l'ordinaire, celles qui s'en trouvent le moins bien. Cependant il n'en eſt pas moins vrai que leur état demande une certaine attention.

L'excès des précautions eſt nuiſible dans toutes les Maladies.

Au reſte, cette obſervation ſur le danger des ſoins trop multipliés, n'eſt pas ſeulement applicable au traitement des femmes en couches; elle l'eſt encore à beaucoup d'autres Maladies, où ces ſoins trompent preſque toujours notre atten-

tion & nos vœux, & font, en général, plus de mal que si l'on n'en avoit point du tout.

Sur quel pied est l'art des accouchemens entre les mains des Sages-Femmes.

Quoique, depuis un temps immémorial, on ait érigé l'art de secourir les femmes en *travail*, en une profession distincte; cependant il faut convenir que l'*Art des Accouchemens* est encore, dans la plupart des Pays, sur un fort mauvais pied entre les mains des Sages-Femmes. Peu de Femmes pensent à embrasser cet état, avant de se trouver réduites à ne pouvoir faire autre chose pour vivre; ce qui fait que la plupart n'ont eu, ni l'éducation convenable, ni acquis les connoissances nécessaires à cette profession importante.

La plupart des Sages-Femmes font beaucoup de mal dans les accouchemens.

Il est vrai que la Nature abandonnée à elle-même, délivre, pour l'ordinaire, une femme en *travail* de son enfant; mais il est également vrai que la plupart des femmes, dans cet état, ont besoin d'être conduites & dirigées avec attention & avec habileté; & que souvent les *Sages-Femmes* ignorantes & officieuses, leur font beaucoup de mal, par leurs préjugés superstitieux ou ridicules.

Avantages qui résulteroient, si on ne permettoit d'accoucher qu'aux Sages-Femmes jugées en état de le faire!

Les malheurs qui en résultent, sont beaucoup plus considérables qu'on ne l'imagine communément; tandis qu'il seroit facile de les prévenir, en grande partie, si on ne permettoit à aucune *Sage-Femme* de pratiquer l'Art des accouchemens, sans avoir été reconnue pour être en état de le faire; & en donnant une attention nécessaire à une loi si importante, non seulement on sauveroit la vie à beaucoup d'individus, mais encore on ôteroit aux hommes cette partie si désagréable de la Chirurgie, qui, par beaucoup de raisons, convient cent fois mieux aux femmes (3).

Combien d'enfans

(3) Il paroît qu'en Angleterre, selon ce que dit M. BUCHAN, il périt beaucoup d'enfans par l'impéritie des *Sages-*

De ce qu'il faut faire lorsque la Femme est en travail.

PENDANT qu'une femme est en *travail*, il ne faut lui rien donner d'*échauffant*. Elle peut prendre, de temps en temps, un peu de *panade*, & boire

Point d'échauffant. Pourquoi ?

Femmes. Cependant il semble que cette mortalité n'y est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'elle l'est dans nos Campagnes : elle l'est à un tel point, que cela mérite la plus grande attention de la part du Gouvernement, & qu'il seroit important que le ROI rendît au plus tôt une Ordonnance, qui empêchât absolument aucune femme, ni aucun Chirurgien, de pratiquer l'Art des Accouchemens dans les Campagnes, sans avoir été au préalable examinés & reconnus capables par les gens de l'Art, & en avoir des attestations en bonne forme.

meurent dans les campagnes par l'imperitie des Sages-Femmes & des Accoucheurs de Villages.

Je tiens du savant M. LE ROY, de l'Académie Royale des Sciences, qui a été à portée de s'en assurer, par des observations certaines, que, dans un canton fort étendu de la Champagne, il meurt près de la moitié des enfants, par l'ignorance des *Sages-Femmes*, & que, pendant tout le temps où les femmes ont des enfans, qui est ordinairement, à la Campagne, depuis vingt jusqu'à quarante-cinq ans, cette ignorance fait qu'il en meurt beaucoup plus que des hommes, toutes choses d'ailleurs égales. Joignez à cela les accidens auxquels celles qui ne meurent pas sont exposées, par la mal-adresse & l'ignorance de ces prétendues *Sages-Femmes*, ou Accoucheurs de Campagne.

Combien de femmes périssent ou restent infirmes par cette même cause.

Quant à ce que l'Auteur dit, que l'Art des Accouchemens convient mieux aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas douteux que la décence & la pudeur repugnent également à ce que les hommes le pratiquent ; mais qu'on nous donne des *Sages-Femmes* instruites, & les hommes ne se mêleront plus de cette partie de la Chirurgie, d'autant plus fastidieuse pour eux, que les occasions d'exercer leurs talens, sont heureusement très-rares : car il est de fait que sur cent *accouchemens*, il y en a quatre-vingt-dix qui sont uniquement l'ouvrage de la Nature ; & que, sur les dix autres, il y en a huit qui ne demandent qu'une pratique commune : sur cent *accouchemens*, il

Pourquoi les hommes se sont mêlés de faire les accouchemens.

Sur cent accouchemens, il y en a 90 qui sont l'ouvrage de la Nature.

de l'eau *panée*, ou de l'eau de *gruau*. Les *liqueurs spiritueuses*, le *vin*, les *eaux cordiales*, toutes les

---

n'y en a donc pas deux qui exigent du savoir & de l'habileté.

Combien est précieux à l'humanité un habile Accoucheur.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ici les talens & le savoir d'un habile *Accoucheur*. Pour faire sentir combien celui qui excelle dans cette partie de la Chirurgie, est utile & précieux à l'humanité, il nous suffira de dire, que cette branche de l'Art rassemble les deux extrêmes, c'est-à-dire, que s'il n'y a rien d'aussi simple qu'un *accouchement naturel*, d'un autre côté, il n'y a rien d'aussi difficile qu'un *accouchement laborieux* ou *contre Nature*, & que le genre humain doit une éternelle reconnoissance à des hommes tels que les MAURICEAU, les LAMOTTE, les LEVRET, &c., qui ont employé leurs talens supérieurs à porter l'*Art des Accouchemens* au point où il est aujourd'hui.

Indolence & ineptie des Sages-Femmes.

Qu'on nous cite une *Sage-Femme* qui se soit distinguée dans les *accouchemens contre Nature*. On en vante quelques unes qui ont eu le secret de se faire une réputation par un mérite d'un genre tout différent; mais on n'en peut nommer une seule qui ait contribué à l'avancement de l'Art. Leur ineptie, qu'on me pardonne ce terme, est telle, que la concurrence des *Accoucheurs* n'a pas seulement été capable d'exciter chez elles aucune émulation; & depuis qu'il y a des Accoucheurs, & qu'à l'envi chacun cherche, par ses talens & son travail, à illustrer sa profession, on n'a pas vu les *Sages-Femmes* faire un pas de plus : enfin, soit faute de courage ou d'émulation, ce qui est plus vraisemblable, il y a actuellement beaucoup moins de *Sages-Femmes* qui en méritent le nom, qu'autrefois.

C'est aux Sages-Femmes qu'il faut s'en prendre, si les hommes font les accouchemens.

Qu'on ne se plaigne donc plus si les hommes font leur métier; l'ignorance des *Sages-Femmes* en est la première cause. Ce sont elles qui ont appelé les hommes dans les cas difficiles; & la femme qu'un Accoucheur a débarrassée habilement de son fardeau, ou qu'il a sauvée des périls d'un *accouchement contre Nature*, croira se tacher d'ingratitude, si elle ne lui donne pas sa confiance, au préjudice d'une femme qui l'auroit laissé périr, ou qui auroit prolongé ses souffrances.

autres *drogues*, qu'on lui donne ordinairement, dans la vue de la fortifier & d'avancer l'*accouchement*, ne tendent, la plupart du temps, qu'à augmenter la *fièvre*, enflammer la *matrice*, & prolonger le *travail*.

Maladies qu'occasionne le régime échauffant dans ce cas.

De plus, elles rendent les suites de l'*accouchement* dangereuses, parce que souvent elles occasionnent des *hémorrhagies* mortelles, & disposent l'accouchée à des *fièvres éruptives*, ou d'un autre caractère; telle que la *miliaire*, dont on a traité, Tome II, Chapitre X.

Le terme de l'accouchement n'est pas toujours à la fin du neuvième mois.

(On sait que le terme de l'*accouchement* est à la fin du neuvième mois: cependant il est quelquefois *prématuré*, c'est-à-dire, qu'il arrive au huitième, au septième & même au cinquième mois, comme plusieurs observations semblent l'assurer: d'autres fois il est tardif, c'est-à-dire, qu'il arrive au dixième, ou douzième, &, comme quelques uns l'ont avancé, même au seizième mois; ce dont il est très-important d'être prévenu.)

Ce qu'il faut faire lorsque le travail devient long.

Lorsque le *travail* devient long & difficile, il faut *saigner*, afin de prévenir l'*inflammation*: il faut encore donner & répéter des *lavemens émolliens*, faire asseoir la femme sur la vapeur d'eau chaude, frotter légèrement le *vagin* avec de la pommade adoucissante, ou du *beurre* frais, & appliquer sur le ventre des linges trempés dans l'eau chaude.

Lorsque la Nature paroît s'affoiblir.

Si la Nature paroît s'affoiblir, si les forces de la femme paroissent épuisées par la fatigue, on peut alors, mais jamais dans un autre cas, lui donner un verre de bon *vin*, ou de toute autre boisson *cordiale*.

Les secours que nous venons de proposer, suffisent dans les *accouchemens naturels*.

De l'opération de la Nature dans l'Accouchement simple ou *naturel.*

L'accouchement simple est absolument l'ouvrage de la Nature.

(Nous allons décrire l'*accouchement naturel.* Cette description servira à prouver ce que nous avons avancé dans la dernière note, que cette espèce d'*accouchement*, la plus commune de toutes, est absolument l'ouvrage de la Nature : & que tous les secours qu'on s'empresse de donner aux femmes, dans ce cas, bien loin d'avancer, en la moindre chose, le *travail*, ne servent, au contraire, qu'à le retarder, & quelquefois même à le rendre *difficile* & *laborieux.*

Temps où se déclarent les premières douleurs que les femmes appellent mouches.

Une femme grosse, arrivée au terme où la *matrice* ne peut plus prêter à la dilatation, commence par éprouver, un, deux, & quelquefois trois jours avant que le *travail* ne se déclare, un mal-aise extraordinaire ; & lorsque le *travail* s'annonce réellement, elle sent des douleurs dans le dos, vers la *région des reins* : ces douleurs ne durent pas long-temps ; mais après une demi-heure ou environ d'*intermittence*, elles reviennent avec le double de violence. Les femmes qui ont déjà eu des enfans, s'affectent si peu de ces premières douleurs, qu'elles leur ont donné le nom de *mouches*, & qu'elles continuent de vaquer à leurs affaires domestiques.

Ces douleurs n'étant point celles du travail, il n'y a rien à faire.

Mais les jeunes femmes, qui sont *grosses* pour la première fois, croyent être sur le point d'accoucher : elles appellent du secours ; & les *Sages-Femmes*, soit par ignorance, soit pour se faire valoir, ne manquent pas de les tourmenter par le *toucher*, les *lavemens irritans*, les *dilatations*, les *onctions* avec l'*huile*, le *beurre*, la *pommade*, &c. ; cependant il n'y a rien à faire absolument. Il faut, au contraire, que ces femmes retiennent leurs efforts, parce qu'ils ne font que les affoiblir, &

que,

que, dans peu, elles auront besoin de toutes leurs forces, pour faire valoir les véritables douleurs de l'*enfantement*.

Ce qu'on veut dire quand on dit que la femme marque.

Dès les premières douleurs, qu'on appelle *mouches*, même quelques jours auparavant, il sort du *vagin* & de la *matrice* un *mucus* épais, qui devient successivement de plus en plus abondant: ce *mucus* sert à lubréfier les parties, & à leur donner la souplesse nécessaire pour qu'elles se dilatent convenablement. Quelquefois il est un peu teint de *sang*, & alors on dit vulgairement que la femme *marque*.

Caractères des vraies douleurs.

A mesure que le *travail* avance, les douleurs multipliées deviennent plus fortes, & s'étendent circulairement de chaque côté, pour se réunir au *nombril*, & de là à l'orifice de la *matrice*: c'est alors que la femme est forcée, même malgré elle, de les faire valoir, & d'employer tous ses efforts pour pousser chaque douleur vers le lieu où elle tend, c'est-à-dire, vers le siége. Le *pouls*, dans cet état, est fort élevé; le visage est rouge, & tout le corps est quelquefois saisi d'un tremblement.

Dès ce moment, la malade ne peut plus se tenir debout; elle est même mal dans un fauteuil, elle demande à être couchée. Quelquefois ce changement de position prolonge l'intervalle des douleurs; mais bientôt elles reparoissent plus fortes, plus longues & plus précipitées.

Ce qu'on appelle la formation des eaux.

Après des retours plus ou moins réitérés de ces douleurs, les efforts se portent sur les *membranes*, dans lesquelles sont les *eaux* de l'enfant: ces *membranes* se jettent au dehors, par l'orifice dilaté de la *matrice*, & forment un sac *élastique*, rond & régulier: c'est ce qu'on appelle la *formation des eaux*.

Sortie de l'enfant.

De nouvelles douleurs rompent ce sac, donnent lieu à la sortie d'une partie de ces *eaux*, & à l'avan-

cement de la tête de l'enfant vers les parties naturelles externes. Les douleurs, qui sont toujours & plus fortes, & plus longues, engagent insensiblement la tête, qui enfin est poussée fortement, & entraîne avec elle le corps de l'enfant & les *eaux*.

Le délivre sortant en même temps on dit que l'enfant naît coiffé;

Quelquefois le *délivre* vient avec l'enfant, & il en reste une partie sur la tête en forme de calotte; c'est ce qu'on appelle *naître coiffé*: mais plus souvent il reste encore quelques minutes, un quart-d'heure au plus dans la *matrice*, & n'en est expulsé que par de nouvelles douleurs; mais infiniment plus modérées que celles qui ont précédé, & auxquelles les femmes ne donnent que le nom de *tranchées*.

Mais le plus souvent il ne sort qu'après, au moyen de douleurs appelées tranchées.

Nécessité des douleurs d'après la forme & la structure des parties de la génération.

Telle est la marche de la Nature dans cette grande opération, appelée *accouchement*. D'après la forme & la structure que devoient avoir les parties de la génération de la femme, pour avoir pu recevoir le germe du *fœtus*, pour qu'il s'y animât, s'y développât & y parvînt à un dégré d'accroissement qui le mît en état de soutenir, sans risque, les impressions de l'*air*, auquel il est exposé lorsqu'il vient au monde, il étoit impossible que l'orifice de ces parties eût une capacité telle que l'enfant pût sortir du sein de sa mère, sans lui faire éprouver les douleurs indispensables d'une *dilatation* d'autant plus grande que l'enfant a plus de volume.

Un accouchement sans douleurs est en général suivi d'accidens fâcheux.

La femme ne peut donc enfanter sans douleurs; & telle est, à cet égard, la loi universelle, qu'un *accouchement* subit & sans douleurs, comme il en arrive quelquefois, par relâchement, est presque toujours suivi d'accidens funestes. HYPPOCRATE l'a dit, *Aphor. 238*, & cette vérité n'est que trop confirmée tous les jours. Que les femmes cessent donc de s'effrayer: le Créateur les a pourvues d'une

somme de forces néceſſaires à cette opération, comme nous l'avons fait voir, Tome II, Chap. VII, § II, note 15 : auſſi eſt-il infiniment rare de voir une femme mourir dans l'*enfantement;* ce malheur n'a lieu que dans les accouchées qui ont été ſaiſies de crainte pendant l'*accouchement*, ou dont le *travail* a été contrarié par des imprudens, des ignorans, &c.; ou enfin dans les femmes dont la conformation viciée s'oppoſoit abſolument à la ſortie de l'enfant.

L'Accoucheur le plus expérimenté & le plus habile, ne peut donc, dans un *accouchement naturel*, garantir une femme des douleurs de l'enfantement. Il eſt même douteux qu'il puiſſe abréger le *travail*, quoique la plupart le prétendent; & c'eſt d'après cette prétention, que les *Sages-Femmes* & quelques jeunes Chirurgiens ſont ſans ceſſe à toucher les femmes en *travail*, à dilater, à tirailler les parties naturelles, &c.: manœuvres imprudentes & douloureuſes, qui occaſionnent le deſſéchement de ces parties, des *inflammations*, des *meurtriſſures*, &, par une ſuite néceſſaire, la prolongation du *travail*, ſouvent même des Maladies très-graves. Auſſi l'accoucheur le plus ſage ſe garde-t-il de ne rien faire dans les *accouchemens* ſimples : s'il y aſſiſte, ce n'eſt que pour ſatisfaire la vanité de ceux qui l'appellent; il n'y eſt que ſpectateur oiſif; & ſi quelquefois il paroît, mal à propos, agir beaucoup, c'eſt que la plupart des femmes ſont dans le préjugé faux & abſurde, que plus on les aide, & plus on rend l'*accouchement* facile.

L'accoucheur le plus habile ne peut garantir une femme des douleurs de l'accouchement, ni en abréger le travail.

Ce n'eſt pas que nous voulions dire qu'il faille abandonner à elle-même une femme en *travail*; elle a certainement beſoin que des perſonnes ſenſées l'encouragent dans ces inſtans orageux, flattent ſon eſprit, égayent ſon imagination, & l'é-

Une femme en travail n'a beſoin que d'une ou deux perſonnes ſenſées qui l'encouragent & l'égayent.

tourdiſſent ſur les douleurs qu'elle reſſent. Nous voudrions ſeulement qu'elle chaſsât d'autour d'elle toutes ces commères, auſſi dangereuſes par leurs craintes, que par les conſeils ridicules, & ſouvent funeſtes, dont elles la fatiguent.)

De l'utilité dont peuvent être des Aides, auſſi-tôt que l'Enfant eſt ſorti du ſein de ſa mère.

Pourquoi une femme qui vient d'accoucher a beſoin d'aides dans ce moment.

(MAIS ſi la Nature ſe ſuffit à elle-même dans l'*accouchement naturel*, la femme qui vient d'accoucher, exige des ſoins que l'état de foibleſſe, de fatigue, & ſouvent d'épuiſement, dans lequel elle ſe trouve, en général, l'empêche de ſe donner à elle-même & à ſon enfant. Il eſt donc important qu'il y ait auprès d'une femme qui accouche, une ou deux perſonnes ſages & intelligentes, ou une *Sage-Femme*, ou un Accoucheur, pour lui prêter les ſecours dont elle va avoir beſoin.

Première attention que doivent avoir les aides.

La première choſe qu'elles ont à faire, eſt de préparer un fil plié en quatre & des ciſeaux, pour lier & couper le *cordon ombilical* auſſi-tôt que l'enfant ſera ſorti du ſein de ſa mère.

Où il faut lier & couper le cordon ombilical, lorſque le délivre eſt ſorti avec l'enfant:

Si le *délivre* ſort avec l'enfant, comme il arrive quelquefois, il ſuffira de lier le *cordon* dans un ſeul endroit, c'eſt-à-dire, à deux ou trois pouces de l'*ombilic* de l'enfant, & de le couper à un pouce ou deux au-deſſus du fil: on aura ſoin de lier ce fil très-ſerré, parce qu'il s'agit d'empêcher le *ſang* de l'enfant de s'écouler par les *artères ombilicales*. On ſent que s'il étoit lâche, on expoſeroit l'enfant à perdre tout ſon *ſang*.

Lorſque le délivre eſt reſté dans la matrice, & que l'enfant eſt ſorti ſeul.

Lorſque le *délivre* reſte dans la *matrice*, après que l'enfant en eſt ſorti, il faut faire deux ligatures au *cordon*; la première à l'endroit que nous venons d'indiquer, & la ſeconde à trois ou quatre pouces au deſſus de cette première, & on coupe le *cordon*

entre les deux ligatures. Ces deux ligatures sont nécessaires, 1°, par la raison que nous venons de donner; 2°, pour empêcher le *sang* de s'échapper par la *veine ombilicale.*

Il faut lier & couper le *cordon* dans le temps que l'enfant est encore entre les cuisses de sa mère; & l'on a grand soin de ne pas perdre de vue le bout de ce *cordon*, qui tient au *placenta* renfermé dans la *matrice*, & qui pend au-dehors. Le plus sûr est de le tenir dans la main, jusqu'au moment de délivrer la femme, comme nous le dirons plus bas, parce que les *contractions* que va éprouver la *matrice*, pourroient le faire rentrer en-dedans: ce qui forceroit à porter la main dans ce *viscère*, dans le cas où l'on seroit obligé d'en venir à ce que les femmes appellent l'*opération*, c'est-à-dire, à délivrer: mais ce cas est rare; cette opération étant, en général, celle de la Nature.

Temps où il faut lier & couper le cordon.

Il est cependant un cas où il ne faut, ni lier, ni couper le *cordon*, à moins que le *délivre ne sorte* de la *matrice* en même temps que l'enfant: c'est celui où l'enfant ne présente aucun signe de vie. Ce cas, heureusement peu commun, puisqu'il ne se rencontre guère qu'après des *accouchemens difficiles*, *laborieux* & *contre nature*, n'est toujours que trop fréquent, entraînant pour l'ordinaire après lui, & la perte de l'enfant, & la désolation des familles. Nous croyons donc devoir prescrire, à cet égard, les préceptes suivans; & nous espérons qu'on nous en saura d'autant plus gré, que les moyens qu'il faut employer, dans ces circonstances, sont aussi simples qu'efficaces, & qu'en les mettant en usage, on échappera à l'horreur de faire enterrer des enfans vivans, & on se procurera le plaisir indicible de rendre à la Patrie des ci-

Circonstances où il ne faut, ni lier, ni couper le cordon.

toyens, & à des familles des rejetons qui peuvent un jour les perpétuer, & peut-être les illustrer.)

De ce qu'il faut faire à l'Enfant qui, au sortir du sein de sa mère, ne présente aucun signe de vie.

Frictions sèches sur la poitrine & sur le bas-ventre.

(LORS donc qu'un enfant, sorti du sein de sa mère, ne donne aucun signe de vie, & qu'on ne sent, ni le *battement de son cœur*, ni celui de ses *artères*, il ne faut point lier le *cordon ombilical*, à moins que le *délivre* ne soit sorti avec lui: il faut, dans ce cas, laisser l'enfant quelques instans entre les cuisses de sa mère: on lui fera de légères *frictions*, avec la main chaude, sur le ventre & sur la *poitrine*; souvent il n'en faut pas davantage: peu de temps après, le mouvement du *cœur* se ressuscite, & quelques légères *contractions* de cet *organe* se font sentir à la main appliquée sur la *poitrine*. Si on continue ces petites *frictions*, ces signes d'existence deviennent de plus en plus marqués; les *pulsations* des *artères* se manifestent, & bientôt les membres font quelques petits mouvemens. L'enfant est alors en possession de la vie, & on peut, en toute fureté, lier & couper le *cordon ombilical*.

Insufflation d'air dans la bouche de l'enfant.

Si ces moyens ne réussissent pas, il faut introduire de l'*air* dans les *poumons* de l'enfant, soit en appliquant la bouche sur la sienne, soit en introduisant dans sa bouche un tuyau de pipe, un chalumeau de paille, & en pinçant le nez de l'enfant avec les doigts, pour forcer l'*air* de pénétrer par la *trachée-artère* dans les *poumons*, &c.; parce que, dans ce cas, il ne paroît pas douteux que la cause qui tient l'enfant dans cet état d'inertie qui le fait paroître mort, dépend de la difficulté qu'il a à *respirer*. Que cette difficulté soit occasionnée par une humeur épaisse, *visqueuse* & tenace qui obstrue les

voies de la *respiration*, ou au peu de ressort dont jouit l'*air* de la chambre où est l'accouchée; qu'elle soit due à l'une ou à l'autre de ces causes, l'*air* qu'on introduit dans la bouche avec une certaine force, & les *frictions* légères qu'on fait sur la *poitrine*, détruisent promptement l'obstacle. Cette *inspiration* artificielle force la *poitrine* à l'*expiration*, & l'introduction de l'*air*, réitérée trois ou quatre fois, plus ou moins, met en mouvement ce jeu des *poumons* qui constitue la *respiration*.

On continue ces secours, jusqu'à ce qu'on aperçoive le corps de l'enfant se couvrir d'une couleur un peu animée qui annonce le succès. Alors on donne un peu de relâche à l'insufflation, pour la reprendre quelques instans après; mais il ne faut pas interrompre les légères *frictions* sur le ventre, la poitrine, & même le long de l'*épine du dos*; il faut de plus le secouer, le ballotter, &c.

Projection d'eau très-froide.

Si, malgré la persévérance dans tous ces moyens, l'enfant ne donne aucun signe de vie, il faut jeter avec force & rapidité sur la poitrine & le visage de cet enfant, une certaine quantité d'eau très-froide, que l'on prend dans le creux de la main.

Comment il faut se conduire lorsqu'on a été obligé de lier & de couper le cordon.

Quand, dans ce même cas, c'est-à-dire, celui où l'enfant paroît mort, le *délivre* est sorti du sein de la mère avec l'enfant; qu'on a, par conséquent, été forcé de lier & couper le *cordon*, il faut commencer par donner un coup de lancette dans la *veine ombilicale*, au dessous de la ligature. Cette *saignée* est de toute nécessité, lorsque les *vaisseaux* sont gonflés, & que le visage & le corps de l'enfant sont violets. Quelquefois même le *sang* s'est épaissi, coagulé dans les *vaisseaux ombilicaux*, au point de ne pouvoir couler par la seule piqûre de la lancette; dans ce cas, il faut faire des *scarifica-*

tions. Enſuite on employe les mêmes ſecours que ceux que nous avons conſeillés plus haut, & qui réuſſiſſent également; mais par la raiſon que la *circulation* de la mère à l'enfant eſt interceptée, il faut être plus conſtant, & ne quitter que lorſque la *reſpiration* & la chaleur ſont parfaitement établies.)

De ce qu'il faut faire à l'Enfant qui expire quelques inſtans après ſa naiſſance.

Mêmes ſecours que dans le cas précédent.

(ON ſe comporte de la même manière, envers les enfans qui paroiſſent expirer quelques inſtans après leur naiſſance, ou que, faute d'attention, on regarde d'abord comme vivans, & qu'on trouve ſans mouvemens quelques inſtans après. On ſent que ces derniers cas demandent encore plus d'attention & de ſoins: ils ne ſont cependant pas déſeſpérés. Voici un fait, dont j'ai été témoin, dans un cours d'accouchement.

Obſervation.

Une femme mal conformée, dont un *accouchement* très-*laborieux* captivoit toute notre attention, nous fit négliger l'enfant, que nous crûmes très-vivant, auquel on lia & coupa le *cordon*, & qu'on mit dans le tablier d'une jeune élève, qui elle-même n'étoit occupée, comme nous, que de la mère. Après avoir donné à celle-ci tous les ſecours que ſon état exigeoit, & avoir paré aux accidens auxquels elle étoit expoſée, nous vinmes à l'enfant, que nous trouvâmes ſans mouvemens, & qui paroiſſoit abſolument mort. Notre Profeſſeur fit, ſur le champ, apporter de l'eau tiède, dans laquelle on jeta un peu de *vinaigre*, peu néceſſaire, mais qu'on peut employer quand on en a la facilité: il le plongea dans cette eau; il lui fit des *frictions* légères ſur la *poitrine*, ſur le ventre & le long de l'*épine du dos*; il lui ſouffla, à pluſieurs repriſes, dans la bouche: bientôt la *poitrine* entra

en action, & peu de temps après l'enfant fit entendre des cris.

Combien il est important de ne rien faire avaler à l'enfant qui se trouve dans ce cas;

Avant de finir cet article, nous croyons devoir recommander, avec la plus grande instance, de ne rien faire avaler aux enfans qui sont dans ce cas. Les liquides quelconques, & à plus forte raison les *liqueurs spiritueuses*, tueroient infailliblement.

Et de ne pas le couvrir.

Il faut encore se garder de couvrir les enfans qui paroissent morts, avec un linge, une serviette, &c.: c'est vouloir les tuer, en rendant encore plus difficile la faculté de *respirer*.

De ce qu'il faut faire à l'Enfant bien vivant, après qu'on a lié & coupé le cordon ombilical.

Où il faut mettre l'enfant, & dans quelle position.

(Aussi-tôt qu'on a achevé de lier & couper le *cordon* à un enfant bien vivant, on donne cet enfant à un des assistans, qui le pose près du feu, sur des linges blancs, jusqu'à ce qu'on puisse s'en occuper; mais il faut qu'il soit placé sur le côté, pour qu'il puisse se débarrasser des *flegmes* qui se détachent de toutes les parties de sa bouche & de son gosier.)

De la manière de délivrer l'Accouchée & de la garnir.

De la délivrance naturelle.

(Après que l'enfant est placé, comme nous venons de le dire, on observe ce qui se passe chez la mère, que nous supposons ne pas être *délivrée*. Bientôt les contractions de la *matrice*, qui, débarrassée de la majeure partie de son fardeau, cherche à se rétablir dans le petit volume qu'elle avoit avant la *grossesse*, détachent le *placenta* qui est collé à son fond; ce qui occasionne des douleurs assez vives, quoiqu'elles le soient moins & d'un autre genre que celles du *travail*. Ces contractions, qui se succèdent dans des intervalles plus ou moins

courts, font évacuer le *placenta*, qui gagne insensiblement l'orifice de la *matrice*, & sort le plus souvent de lui-même.

De l'opération par laquelle on délivre la femme qui vient d'accoucher.

Cependant, s'il tardoit trop, la Sage-Femme, ou l'Accoucheur, qui doit toujours avoir le bout du *cordon ombilical* dans la main, pour les raisons exposées page 165 de ce Volume, le tireroit légèrement, & l'entraîneroit facilement. Si ce petit mouvement ne suffit pas, cela indique que le *placenta* n'est pas entièrement détaché; il faut attendre & conseiller à l'accouchée de se frotter le ventre en tous sens avec la main, pour précipiter les contractions de la *matrice* & le détachement du *délivre*. S'il ne vient pas encore, on peut tirer le *cordon*, qu'on tient dans la main, de droite & de gauche, mais toujours légèrement; & le *délivre* ne résiste pas à l'un ou l'autre de ces moyens.

Il faut examiner si le délivre est entier. Pourquoi?

Il est important que le *délivre* soit entier, parce que les portions, quelque petites qu'elles soient, restées dans la *matrice*, entretiennent les contractions qu'elle fait pour se débarrasser de ces corps étrangers, & par conséquent les douleurs, quelquefois des *hémorrhagies* & des *pertes*. On examine donc le *placenta*, & surtout ses bords; & s'il y a quelque déchirure, on les rapproche pour voir s'il n'y manque pas quelque partie. Dans ce cas, si la partie qui manque est forte, il faut sur le champ porter la main dans la *matrice*, pour la saisir & l'emporter; mais si elle est petite, il vaut mieux en laisser le soin à la Nature, qui, par de nouvelles contractions, la rejettera bientôt.

Importance du repos après l'accouchement.

La sortie du *délivre* est ordinairement suivie d'un écoulement de *sang* plus ou moins abondant par le *vagin*. Il faut donc que l'accouchée garde le plus grand repos, & se tienne le plus tranquille qu'il est possible: elle restera sur le lit sur lequel

elle est accouchée. On aura soin qu'elle ait les reins un peu élevés, les genoux rapprochés, & on appliquera, sans compression, entre ses cuisses, des linges secs & chauds, pour recevoir le *sang* ou les *vidanges*; on changera ces linges dès qu'ils seront salis. Elle restera dans cette position, une demi-heure, une heure plus ou moins, ou jusqu'à ce que l'écoulement soit un peu modéré. Enfin on apportera le plus grand soin pour qu'elle ne soit point saisie par le *froid*.

En quoi doivent consister les linges qui servent à garnir l'accouchée.

On est dans l'habitude de serrer le ventre d'une femme qui vient d'accoucher, avec des ventrières, ou des linges préparés à cet effet. Cette pratique absurde est fondée sur deux opinions des plus fausses. La première, que plus on serre le ventre, & plutôt il se rétablit dans son volume naturel; la seconde, que c'est le moyen d'empêcher qu'il ne s'y forme des rides; mais il en arrive tout le contraire.

Les ventrières ne répondent pas à l'intention dans laquelle on les applique.

En serrant le ventre, on comprime la *peau*, les *muscles* & tous les *viscères* dont ils sont l'enveloppe, & on empêche par là les *muscles* & la *peau* de revenir graduellement dans leur état naturel, en vertu de l'*élasticité* de tous les *fibres*, & de la force qu'elles ont pour se rétablir dans leur premier état, quand elles ont été fort distendues. Enfin, par ces ligatures, on intercepte la circulation dans les parties, & on force chacune d'elles à rester dans l'état où elles étoient lorsqu'on les a appliquées; de là la grosseur du ventre de la plupart des femmes qui vivent dans les Villes, pendant que les paysannes n'en ont point, même après avoir eu un grand nombre d'enfans; de là les rides, parce que la *peau* est comme engourdie par ces *compressions*, & qu'elle n'a plus de ressort pour revenir à son état naturel: de là enfin, ce qui

Accidens & Maladies auxquelles donnent lieu les ventrières.

est infiniment plus important, le ralentissement des *lochies*, souvent la *suppression* de cette *évacuation* nécessaire, source de Maladies sans nombre.

Seule ligature dont ait besoin le ventre;

Au lieu donc de ces bandages, de ces ventrières, de ces ligatures, on posera sur le ventre de l'accouchée une simple serviette douce, sèche & chaude, qu'on attachera sur les reins, assez lâche pour qu'on puisse passer à l'aise les doigts entr'elle & la *peau*.

Le sein des accouchées.

Ce que nous venons de dire des bandages du ventre, doit également s'entendre de ceux dont on garrotte le sein des nouvelles accouchées.

Combien il est important d'examiner l'enfant aussi-tôt qu'on a délivré & garni la mère.

Quand la mère est garnie, comme nous venons de le dire, & qu'elle jouit de la tranquillité & du repos que nous avons recommandés, on vient à l'enfant, que nous supposons ici bien vivant, & placé comme nous l'avons conseillé plus haut, page 169 de ce volume, & on examine avec beaucoup d'attention toutes les parties de son corps. On en voit rarement, à la vérité, qui ne sont pas bien conformées: cependant on en trouve quelquefois dont l'*anus* & l'extrémité du *canal de l'urètre* ne sont point ouverts. Ces vices de conformation exposent la vie des enfans: il faut donc appeler sur le champ un Chirurgien expérimenté, pour faire les opérations nécessaires en pareil cas.

Ce que c'est que le filet, & ce qu'il faut faire dans ce cas.

On voit plus souvent des enfans avoir ce qu'on appelle le *filet*: c'est une trop grande briéveté du *ligament membraneux*, qui concourt à attacher la *langue* à la mâchoire inférieure: cette briéveté est quelquefois si considérable, qu'elle empêcheroit l'enfant de teter & de parler dans un âge plus avancé. Il faut donc examiner attentivement la bouche de l'enfant; &, si on s'aperçoit de ce défaut, le mettre entre les mains d'un Chirurgien.

On examinera encore s'il n'a ni *meurtrissure*, ni

luxation, ni *fracture*; &, dans ces cas, on consultera le Chap. LII, § VI; le Chap. LIII, & le Chapitre LIV, § I.

Après cet examen, on enlève la croûte *muqueuse* qui se fait apercevoir dans certaines parties du corps de l'enfant, en le frottant légèrement avec de l'*huile;* ensuite on lui lave le corps avec de l'eau tiède, dans laquelle on aura mis un peu de vin; mais il faut que cette *lotion* soit faite délicatement, pour ne pas froisser & même *excorier* sa *peau* tendre. Il vaudroit mieux s'en abstenir absolument, que de la déchirer, comme il arrive souvent: ensuite on le mettra, toujours sur le côté, dans une corbeille garnie de linges blancs, doux & secs, & on le couvrira légèrement, de manière seulement à empêcher qu'il n'ait froid: on le laissera dans cet état dix ou douze heures; après ce temps expiré, on le présentera au teton de sa mère, dès qu'il montrera de la disposition à teter, comme nous l'avons fait observer, Tome I, Chap. I, § IV.)

Comment & avec quoi il faut laver l'enfant qui vient de naître.

Article II.

De l'Accouchement contre Nature, difficile & laborieux.

On appelle *accouchemens contre nature*, tous ceux dans lesquels l'enfant ne peut sortir à la manière ordinaire, soit qu'il en soit empêché par un vice de conformation dans les *organes* de la *génération* de sa mère; soit que lui-même soit mal posé dans la *matrice*, ou mal proportionné relativement aux passages; soit enfin que l'obstacle dépende de la mère & de l'enfant: car il est possible que la mère étant mal conformée, l'enfant se présente mal, & on sent que ce cas est le plus dangereux.

Ce qu'on entend par accouchement contre Nature;

Par accouchement difficile & laborieux.

Il y a encore des *accouchemens* qui sont simplement *difficiles* & *laborieux*, sans être *contre nature* : ce sont ceux qui, la mère étant bien conformée, & l'enfant dans une bonne position, sont précédés de la perte de toutes les *eaux*, & accompagnés de grandes foiblesses, de Maladies graves, &c.

Ces accouchemens ne doivent être entrepris que par des Accoucheurs très-instruits.

Toutes ces espèces d'*accouchemens*, surtout ceux *contre nature*, exigent une expérience & une habileté, dont le plus grand nombre des *Sages-Femmes* sont incapables. Dans ces circonstances, on voit leur vanité faire mille efforts pour couvrir leur ignorance: elles devroient bien plutôt avouer leur incapacité, dès qu'elles s'aperçoivent que l'enfant est dans une position *contre nature*, ou qu'il y a quelque autre obstacle qui s'oppose à sa sortie. Par cet aveu, que leur conscience & l'humanité devroient leur dicter, elles préviendroient les accidens ordinaires des *accouchemens difficiles*, & qui, le plus souvent, ne sont funestes, ou à la mère, ou à l'enfant, que par les délais.

Nous n'entrerons point dans le détail des signes qui caractérisent les *accouchemens contre Nature* & les *accouchemens difficiles*; cette importante matière ne peut être traitée que par un homme de l'Art. Nous avons d'ailleurs un grand nombre d'Ouvrages sur cette espèce d'accouchement. Ceux des MAURICEAU, des LAMOTTE, des SMÉLIE, des LEVRET, des BURTON, ne laissent rien à désirer à cet égard; mais comme ils ne sont faits que pour les Accoucheurs, ils se trouvent au dessus de la portée du Public, & peut-être d'un grand nombre de *Sages-Femmes*. Voilà ce qui a porté M. BAUDELOCQUE, jeune *Accoucheur* du premier mérite, à publier des principes sur l'Art d'accoucher, par demandes & par réponses.

Il n'avoit entrepris ce petit Ouvrage que pour

favoriser l'étude & les progrès d'une jeune *Sage-Femme*, destinée à exercer sa profession dans la campagne d'un grand Seigneur; mais il a cru qu'il pourroit être utile aux autres aspirantes, & certainement elles ne peuvent trouver nulle part des instructions plus claires, plus précises & plus solides: même les personnes qui ne se destinent pas à cette profession, & qui désirent seulement avoir des notions exactes sur les *accouchemens*, ne peuvent mieux faire que de se procurer cet Ouvrage. Il se vend à Paris, chez DIDOT le jeune, quai des Augustins; RUAULT, rue de la Harpe; & à Amiens, chez GODART.

Nous nous contenterons de prescrire qu'il faut appeler un *Accoucheur*, ou une *Sage-Femme* expérimentée, dès qu'on s'aperçoit que le *travail* languit, ou qu'il n'a pas la marche que nous avons décrite ci-dessus, &, à plus forte raison, si la femme est mal conformée, bossue, nouée, &c.)

Dès qu'un accouchement languit il faut appeler un Accoucheur.

ARTICLE III.

Traitement qui convient aux Femmes en couches.

LORSQUE la femme est *délivrée* & garnie, comme nous venons de le dire ci-dessus, pages 169 & suivantes de ce Volume, on doit lui éviter toute inquiétude, & la tenir le plus tranquille qu'il est possible (*d*). On ne lui donnera que des *alimens*

Régime.

Tranquillité de l'esprit.

Alimens & boissons.

(*d*) Nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'usage ridicule, toujours en vogue dans la plupart de nos Campagnes, de rassembler un grand nombre de femmes auprès de celle qui est en *travail*. Toutes ces commères, bien loin d'être utiles, ne servent qu'à embarrasser la chambre, & à nuire aux personnes nécessaires: en outre elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, & souvent nuisent beaucoup par leurs conseils absurdes, ou donnés mal-à-propos.

Combien il est dangereux d'assembler beaucoup de monde dans la chambre d'une femme qui accouche.

légers & liquides, comme du *gruau*, de la *panade*; &c.; sa boisson sera légère & *délayante*. Ce précepte, cependant, a beaucoup d'exceptions. J'ai vu des femmes, dont il falloit soutenir les forces après l'*accouchement*, avec des *alimens* solides & des *vins généreux*. Dans ce cas, on peut leur donner du poulet & un verre de bon *vin*. (Il y a même des femmes qui, sans en avoir besoin, demandent du *vin* avec instance, & à qui on ne peut raisonnablement en refuser, crainte, en les contrariant, d'irriter leurs *passions*. Cependant voyez Tome II, Chap. X, § V.)

Circonstances qui demandent du vin.

§ VI.

Des Maladies des Femmes en Couches : telles que les Vidanges trop abondantes, les Pertes & les Hémorrhagies; les Douleurs violentes; l'Inflammation de la Matrice; la suppression des Vidanges; l'Inflammation des mamelles & la gerçure des mamelons; la fièvre miliaire; la fièvre pourprée; la fièvre de lait; le poil.

ARTICLE PREMIER.

Des Lochies trop abondantes, des Pertes & des Hémorrhagies.

Il arrive quelquefois, qu'après être délivrée, une femme a une *hémorrhagie* ou des *vidanges* trop abondantes : il faut alors que la malade ait la tête basse, qu'elle soit tenue fraîchement, & qu'elle soit traitée, à tous égards, comme dans les *règles* excessives dont nous avons parlé ci-dessus, article VII du § II de ce Chapitre.

Ce qu'il faut faire lorsque les vidanges sont très-abondantes.

Si les *vidanges* deviennent excessivement abondantes, ou plutôt, si la Malade éprouve une *perte* ou

Fomentations d'eau & de vinai-

ou une *hémorrhagie*, on trempera des linges dans une *mixture* de parties égales d'eau & de *vinaigre*, ou de *vin* rouge, & on les lui appliquera sur le ventre, sur les *reins* & sur les *cuisses*. Il faut changer ces linges aussi-tôt qu'ils sont secs, & les renouveler jusqu'à ce que l'*hémorrhagie* ait commencé à se calmer.

gre, ou de vin.

Dans un cas pareil, j'ai éprouvé d'excellens effets de la *mixture* suivante.

Mixture calmante & astringente.

Prenez d'*eau distillée de pouliot*, d'*eau distillée simple de cannelle*, de *sirop diacode*, } de chaque deux onces; d'*élixir de vitriol*, de quarante à soixante gouttes.

Mêlez.

On en donne deux cuillerées ordinaires toutes les deux heures, ou plus souvent, s'il est nécessaire.

Dose.

(Il est important d'être averti que le *flux* excessif des *lochies* est quelquefois entretenu, ainsi que l'*hémorrhagie* de la *matrice*, par une portion de l'*arrière-faix*, ou tout autre corps retenu dans la *matrice*; dont un habile *Accoucheur* peut délivrer sur le champ.

A quoi tiennent quelquefois les lochies trop abondantes:

D'ailleurs les *lochies* peuvent être très-abondantes chez quelques femmes, sans qu'elles en éprouvent la moindre incommodité, de sorte que ce n'est pas toujours par l'abondance apparente de cette matière, qu'on doit juger du *flux* immodéré, mais par les accidens qu'il entraîne à sa suite, comme la tension du ventre, l'obscurcissement de la vue, les défaillances, les *convulsions*, l'enflure *œdémateuse* des jambes, &c. Ce n'est donc que dans ces cas qu'il faut en venir aux *remèdes* proposés ici.)

Qui ne demandent pas toujours des remèdes.

Symptômes qui les indiquent.

ARTICLE II.

Des Douleurs violentes, de l'Insomnie, de la Chaleur, &c., dans diverses parties du corps.

Ce qu'il faut faire lorsque l'accouchée éprouve de violentes douleurs;

Si, après qu'une femme est *délivrée*, elle éprouve de grandes douleurs, il faut qu'elle boive abondamment d'une *tisane délayante* chaude, comme du *gruau d'avoine*, ou du *thé*, avec un peu de *safran*: on lui donnera des bouillons légers, dans lesquels on mettra des semences de *carvi*, ou un peu d'*écorce d'orange*. On peut encore lui donner, souvent dans la journée, une once d'huile d'*amandes douces*, dans un verre des boissons précédentes. Si la malade a des *insomnies* opiniâtres, on lui donnera de temps en temps une cuillerée de *sirop diacode* dans un verre de ces mêmes boissons.

Des insomnies opiniâtres;

Si elle a de la chaleur, ou une disposition à la *fièvre*, elle prendra toutes les cinq ou six heures, dans un verre de sa boisson ordinaire, une dose de la poudre suivante.

De la chaleur, de la disposition à la fièvre.

Prenez de *pattes d'écrevisses préparées*, demi-once;
de *nitre purifié*, deux gros;
de *safran en poudre*, un gros.

Mêlez le tout ensemble; divisez en huit ou neuf doses.

Des douleurs hystériques.

Lorsque la malade est affaissée ou tourmentée par les douleurs *hystériques*, on lui donnera souvent dans la journée, douze ou quinze gouttes de *teinture* d'*assa-fœtida* dans un verre d'*infusion de pouliot*.

ARTICLE III.

De l'Inflammation de la Matrice.

L'*INFLAMMATION de la matrice* est une Maladie dangereuse, & assez fréquente après l'*accouchement*.

Causes de l'Inflammation de la Matrice.

(La suppression des *lochies* est la cause la plus commune de cette Maladie; cependant elle peut encore être la suite des *contusions*, des *passions* vives, des *fausses-couches*, de la rétention du *placenta* ou du *délivre* dans la *matrice*, & quelquefois de la suppression des *règles* chez les femmes qui ne sont, ni grosses, ni accouchées.)

Symptômes de l'Inflammation de la Matrice.

Cette *inflammation* se manifeste par des douleurs dans la partie inférieure du ventre, qui sont ordinairement plus violentes au toucher; par la tension ou la roideur des parties; par une grande foiblesse; par un changement subit dans toute la personne; par une *fièvre continue*, accompagnée d'un *pouls foible* & *dur*; par un léger *délire* ou un *révassement*; quelquefois par un *vomissement* continuel; par le *hoquet*; par un écoulement d'eau rousse, fétide, *âcre*, par la *matrice*; par des envies fréquentes d'aller à la garde-robe; par des ardeurs d'urine, & d'autres fois par la *suppression* totale d'urine.

(L'*inflammation* de la *matrice* est presque toujours mortelle, & ne va guère au delà du septième jour, qui est le plus redoutable: elle se termine rarement par la *résolution*; mais le plus souvent par la *suppuration* & la *gangrène*.

Les élancemens les plus vifs & le redoublement de la violence de tous les accidens, annoncent la *suppuration*. Les *frissons*, les défaillances & la sueur froide, annoncent la *gangrène*. On a vu l'*inflammation* de la *matrice* dégénérer encore en *squirre*, en *cancer*, &c.)

Signes qui annoncent la suppuration & la gangrène de la matrice.

Traitement de l'Inflammation de la matrice.

Temps de saigner.

CETTE Maladie doit être traitée comme toutes les autres *inflammations*, par la *saignée* & les *délayans*. (L'instant où l'on doit faire les *saignées*, est dans les trois premiers jours; & c'est un point des plus importans. On les répétera selon l'âge, les forces de la malade & l'urgence des *symptômes*.)

Boisson nitrée.

La malade boira de l'eau de *gruau* ou de l'eau d'*orge* légère, & elle en boira une tasse trois ou quatre fois par jour, dans laquelle elle fera dissoudre douze grains de *nitre*. On lui donnera souvent

Lavemens & fomentations.

des *lavemens* d'eau & de *lait*; on appliquera sur le ventre des linges trempés dans de l'eau chaude, ou des vessies pleines de *lait* chaud, coupé avec de l'eau.

ARTICLE IV.

De la Suppression des Lochies ou *des Vidanges.*

Temps pendant lequel coulent les lochies.

(LES *lochies* coulent ordinairement de huit à quinze jours : il arrive cependant quelquefois qu'elles se terminent en deux ou trois jours, ou qu'elles se prolongent jusqu'à vingt, trente & même quarante jours, sans qu'il survienne le moindre accident.

Dans quelle quantité elles coulent.

Leur quantité est aussi indéterminée que leur durée : on a vu des *accouchées* qui n'en rendoient point, & ce sont surtout celles qui n'ont jamais été réglées; & d'autres qui les ont si abondantes, qu'on ne manqueroit point de s'alarmer, si l'on n'étoit d'ailleurs rassuré par le bon état des malades, comme nous l'avons fait observer ci-dessus, p. 177 de ce Volume.

Caractères des lochies.

L'écoulement des *lochies* est extrêmement chargé de *sang*, pendant un ou deux jours : il

s'éclaircit ensuite & prend l'aspect d'une *sérosité* teinte, qui blanchit insensiblement, & s'épaissit en matière de *lait* trouble, en diminuant à proportion. Quelle que soit la quantité de cet écoulement, toujours relatif au sujet, s'il vient à se supprimer, il donne lieu aux plus grands accidens; la mort en est souvent le déplorable effet.)

Causes de la Suppression des Lochies.

Cette Maladie est de toutes les *suppressions*, la plus formidable: aussi enlève-t-elle les malades avant le quatorzième jour. Les autres *évacuations*, telles que la *sueur* abondante & la *diarrhée*, sont souvent la cause de cette *suppression*. Mais les causes les plus ordinaires sont les fautes commises dans le *régime*; le froid, les ventrières trop serrées, la *colère*, la terreur, le saisissement & les autres *passions* vives; les *accès hystériques*, les odeurs, &c.)

Symptômes de la Suppression des Lochies.

(Le *frisson* & la *fièvre* suivent de près cette suppression; & l'on voit éclore immédiatement tous les *symptômes* de l'*inflammation*, qui sont, une chaleur considérable, la soif, des *anxiétés*, des douleurs de tête & des maux de *reins* cruels: les yeux sont étincelans, le visage est rouge & le *pouls* fort dur. Peu à peu le ventre s'élève & devient très-douloureux, au point que la malade ne peut souffrir le plus léger attouchement. Les *urines* ne coulent pas, ou elles ne coulent qu'en très-petite quantité: la *respiration* est très-gênée; le *délire*, les *convulsions*, la *suffocation* & les foiblesses qui surviennent, sont les signes précurseurs de la mort.

Nous avons déjà vu que cette *suppression* étoit la cause ordinaire de l'*inflammation* de la *matrice*, Maladies auxquelles peut donner

lieu la suppression des lochies.

& de tous les *symptômes* graves qui l'accompagnent : elle produit encore l'*inflammation du sein*, des douleurs aux *lombes* & aux *aines* ; des *coliques* très-vives ; la *passion iliaque* ; la *fièvre pourprée*, ou *miliaire* ; des *accès hystériques* les plus violens ; une *affection comateuse*, & même l'*apoplexie* ; l'*hémoptysie* & l'*oppression* ; des *sueurs* froides, la *syncope*, &c. : elle occasionne des *laits répandus*, ou des *dépôts purulens* qui deviennent funestes, si le *pus* ne se fait point une issue au dehors).

Traitement de la Suppression des Lochies.

LA *suppression des lochies*, après l'accouchement, ainsi que la *fièvre de lait*, dont nous parlerons ci-après, Art. IX de ce paragraphe, doivent être traitées à peu près de la même manière que l'*inflammation de la matrice*, dont nous avons traité, Article précédent. Dans tous ces cas, les secours les plus sûrs sont les boissons abondantes, de légères *évacuations*, & des *fomentations* sur le *bas-ventre* & le *pubis*.

But qu'il faut se proposer.

(Le premier but, dans le traitement d'une *suppression des lochies*, doit être de rappeler l'écoulement de *sang*, & l'on ne peut y parvenir qu'en travaillant à détruire la cause qui l'a occasionnée & qui l'entretient.

Traitement de la suppression des lochies, lorsqu'elle est due à la sueur ;

Si elle est due à la *sueur*, que le nombre des assistans, les portes closes de la chambre de l'accouchée, les rideaux & les couvertures du lit ne sollicitent que trop souvent, il faut commencer par congédier toutes les personnes inutiles, une accouchée n'ayant besoin que de sa garde : par renouveler avec prudence l'*air* de la chambre, ouvrir les rideaux de son lit, & diminuer le nombre des couvertures. Nous disons d'employer ces moyens avec prudence ; car il seroit aussi dangereux

qu'elle eût trop froid, puisque le froid produit également la *suppression des lochies.*

Dans ce dernier cas, on applique des linges chauds sur le ventre, entre les cuisses & sur les pieds; on les renouvelle dès qu'ils commencent à se refroidir, & on couvre modérément la malade, pour entretenir la chaleur qu'on lui communique. Lorsqu'elle est due au froid.

On observera si les ventrières, ou linges avec lesquels on a la pitoyable manie de garrotter le ventre d'une accouchée, ne sont pas trop serrés. Dans ce cas, il faut les supprimer absolument. On n'aura pas cela à craindre, si on garnit l'accouchée comme nous l'avons conseillé ci-devant, pages 171 & 172 de ce Volume. Aux ventrières, &c.

On réformera le *régime*, si la malade n'a pas suivi celui qui est prescrit pages 175 & 176 de ce Vol., & on le réduira à de l'eau simple de poulet, de veau ou de *capillaire*, pour peu que les accidens soient graves. Régime. Boisson délayante & légère.

Pendant qu'on s'occupe de tous ces moyens, qui sont de la plus grande importance, il faut remédier aux *symptômes* les plus graves & les plus pressans de cette cruelle Maladie. Nous allons rapporter une observation de M. Clerc, qui donnera une idée juste du traitement qu'elle exige. Remèdes. Observation.

» Mad.... accoucha douloureusement d'un premier enfant: pendant les trois premiers jours, » tout alloit bien; la nuit suivante, les choses changèrent de face; les *lochies* se supprimèrent, la » *fièvre* s'alluma, l'*abdomen* devint douloureux, le » ventre se tendit, & la malade fut travaillée de » *coliques d'estomac*: la célérité & la grandeur des » accidens annonçoient un danger prochain.

» Mon père, qui soignoit la malade, proposa » une consultation: M. Butet y fut appelé avec

» moi. Je revenois de Paris alors, & M. ASTRUC » m'avoit appris que dès qu'une partie étoit en- » gorgée, enflammée & *ſpaſmodiquement* reſſer- » rée, il falloit bien ſe garder d'augmenter les ac- » cidens par la *dérivation* du *ſang* vers elle. C'étoit » le cas où ſe trouvoit Mad..... Aidé du principe, » *per largiora vaſa*, j'oſai propoſer mon avis, qui » étonna d'abord le Médecin conſultant.

Saignée du bras : pourquoi ? Bains de jambes. Fomentations émollientes.

» La diſcuſſion fut courte : la Dame fut *ſaignée* » du bras ; une demi-heure après, nous lui ordon- » nâmes de mettre les jambes dans l'eau tiède avec » une ligature au deſſus de chaque *malléole* ; nous » fîmes appliquer ſur le ventre des *fomentations* » *émollientes*. Preſque dans le même temps, la ma- » lade vomit, à différentes repriſes, une quantité » étonnante de matière *laiteuſe*, très-*fermentée* : je » lui aurois fait prendre, avec précaution, un grain » ou deux d'*émétique*, diſſous ſans beaucoup d'eau, » ſelon l'*indication*, ſi la nature agiſſante ne m'eût » interdit tout autre ſecours. La malade ſe ſentoit » revivre ; & les ſecours externes réuſſirent ſi bien, » que trois ou quatre heures après la *ſaignée*, les *lo-* » *chies* reparurent, & tous les accidens ceſſèrent. »

Importance des anti-ſpaſmodiques dans la ſuppreſſion des lochies.

Cependant comme le *ſpaſme* joue un grand rôle dans la *ſuppreſſion des lochies*, indépendamment de ce qu'elle eſt très-ſouvent occaſionnée par des chagrins, des peines d'eſprit & les affections de l'ame, il eſt important de calmer l'action des *nerfs*. Il n'eſt donc guère poſſible de ſe diſpenſer d'adminiſtrer les *anti-ſpaſmodiques*, & le plus ſouvent ils produiſent des effets ſurprenans. Ceux qu'on emploie avec le plus de ſuccès, ſont : la *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, l'*eau de fleurs d'orange*, les *teintures de myrrhe* & de *caſtoreum*, le *ſirop diacode*, l'*huile d'amandes douces* & le *ſirop de limon* mêlés enſemble, &c.

Liqueur d'Hoffmann, eau de fleurs d'orange, teinture de myrrhe & de caſtoreum, &c.

On preſcrit la *liqueur d'Hoffmann* & la *teinture de myrrhe* & de *caſtoreum*, à la doſe de vingt à trente gouttes dans un verre de la boiſſon; l'*eau de fleurs d'orange*, à la doſe d'une cuillerée ordinaire; & le *ſirop diacode*, depuis un ſcrupule juſqu'à deux, dans la même quantité de boiſſon. Quant à l'*huile d'amandes douces* & au *ſirop de limon*, mêlés enſemble, on en donne une cuillerée ordinaire toutes les heures. Doſe.

On peut faire des *potions* compoſées avec ces *remèdes*, telles que les ſuivantes. Modèle de potions anti-ſpaſmodiques.

Prenez d'*eau de laitue*, ſix onces;
d'*eau de fleurs d'orange*, une once;
de *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, deux gros.
de *ſirop d'œillet*, une once.

Mêlez.

Ou prenez d'*eau de tilleul*, ſix onces;
de *teinture de myrrhe*, } de chaque un
de caſtoreum, } demi-gros;
de *ſirop d'œillet*, une once.

Mêlez.

Ou prenez d'*eau de tilleul*, ſix onces;
d'*eau de fleurs d'orange*, une once & demie;
de *ſirop diacode*, demi-once

Mêlez.

Chacune de ces *potions* ſe prend par cuillerée, d'heure en heure. Doſe.

Au lieu de la *ſaignée* du bras, qu'a employée ici avec ſuccès M. Clerc, mais qui ne réuſſit pas dans tous les cas, ne ſeroit-il pas plus avantageux d'appliquer ſur le champ des *ſang-ſues* à la *vulve*, le long des grandes *lèvres*, aux environs de l'*anus*, entre les cuiſſes, aux *aines*, enfin d'en tapiſſer toutes ces parties, comme le propoſe M. Robert, Avantages des ſang-ſues. Où il faut les appliquer,

Docteur-Régent de la Faculté de Paris, dans son *Traité des principaux objets de Médecine*, &c.? Il donne deux observations à l'appui de ce conseil, où elles ont parfaitement réussi dans la *suppression des règles :* ces deux Maladies ont trop de rapport entre elles pour négliger cet avis important.

Dangers des vomitifs. Il fait encore des réflexions très-sages sur l'*émétique*, dont l'usage est devenu trop familier dans cette Maladie. Les *naujées*, dit-il, & les efforts que font quelques femmes pour vomir, sont l'effet d'un *spasme* violent qui contre-indique les *vomitifs*, puisqu'ils augmentent le *spasme;* & qu'en procurant une secousse, ils précipitent la malade au tombeau.

» Lorsque, continue M. CLERC, faute d'attention, on a laissé aggraver les accidens; que le » Médecin arrive trop tard; que le reflux du *sang* » *laiteux* vers la tête occasionne un assoupissement, » un *coma*, un *délire obscur*, ou que la malade croit » voir des étincelles & ramasse des *flocons*, concours de *symptômes* qui constitue une véritable » *apoplexie*, à laquelle on a donné le nom d'*apo*» *plexie laiteuse;* le péril est encore plus certain, » dans cette circonstance, que dans toutes les » Maladies accompagnées de ces *symptômes*.

Saignée de la jugulaire. » Alors les *saignées* du bras & du pied sont inutiles; la seule indiquée est celle de la *jugulaire*, qui

Véficatoires, synapismes. » réussit quelquefois. De larges *emplâtres véfica*» *toires* entre les épaules, de puissans *épispastiques* à » la plante des pieds, & peut-être l'*émétique*, qui » peut produire une secousse générale, sont les » seules ressources qui restent au Médecin. Il y a » quelques exemples de leurs succès; mais ils sont » rares: d'ailleurs les *véficatoires* exigent du temps » pour agir, & la malade meurt avant leur effet ». *Histoire naturelle de l'Homme malade*, Tome I, pag. 396 & suivantes.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0194-7

ARTICLE V.

De l'Inflammation des Mamelles, & de la Gerçure des Mamelons ou des bouts des mamelles.

(IL ne s'agit ici que de l'*inflammation* du *ſein*, occaſionnée par la ſtagnation ou le ſéjour du *lait* dans les *mamelles*.)

Cauſes & Symptômes de l'Inflammation des mamelles.

(LE froid ſubit, les *paſſions* vives, les *contuſions*, les coups, &c., donnent le plus ſouvent lieu à cet engorgement *inflammatoire*, qui eſt toujours accompagné de *fièvre*, & ſouvent de ſoif, de *mal de tête*, de difficulté de reſpirer, &c.)

Traitement de l'Inflammation des Mamelles.

Quand la ſuppuration eſt menaçante.

LORSQU'IL y a *inflammation* aux mamelles, & qu'elle eſt accompagnée de rougeur, de dureté & des autres *ſymptômes* d'une *ſuppuration* menaçante, le *remède* externe le plus ſûr, eſt un *cataplâme* de mie de pain & de *lait*, adouci avec de l'*huile* ou du *beurre frais* : on le renouvelle quatre & cinq fois par jour, & on continue juſqu'à ce que la *tumeur* ſoit réſolue ou vienne à *ſuppuration*.

Cataplâme de mie de pain & de lait.

Dangers des répercuſſifs.

Les *répercuſſifs*, dans ce cas, ſont très-dangereux ; ſouvent ils occaſionnent la *fièvre*, & quelquefois ils mènent au *cancer* ; au lieu que la *ſuppuration* eſt rarement accompagnée d'aucun danger, & qu'elle a ſouvent des effets très-ſalutaires.

(L'*inflammation* du *ſein*, dans tout autre temps qu'après l'accouchement, ſe réſout aſſez facilement, lorſqu'on ne laiſſe pas le mal faire des progrès : mais celle qui provient du *lait grumelé* dans le *ſein*, ainſi qu'on le ſuppoſe, ne ſe termine guère

que par l'*abcès*, & on ne sauroit l'éviter lorsque la *phlogose* dure au delà de quatre ou cinq jours. On a même à redouter une *fistule* très-rebelle, si on y laisse croupir le *pus* trop long-temps.

Saignées. Outre les *cataplâmes* de *mie de pain* & de *lait*, qui sont, sans contredit, de bons *remèdes*, il faut quelquefois en venir à la *saignée* du bras ou du Sang-sues. pied, ou plutôt à des *sang-sues* appliquées sur la mamelle même, pour empêcher les progrès de l'*inflammation*, & souvent elles favorisent la *résolution*. Il faut en outre, avoir soin d'entretenir la Lavemens. liberté du *ventre* par des *lavemens émolliens* & *adoucissans*.)

Traitement de la Gerçure des Mamelons ou des bouts des mamelles.

Embrocations d'huile & de cire; Lorsque les bouts des mamelles, ou les *mamelons* sont gercés, écorchés, fendus, il faut les lubréfier avec une *mixture* d'*huile* & de *cire vierge*, De gomme arabique, d'eau de la Reine de Hongrie. ou avec une *dissolution* de *gomme arabique*. J'ai vu l'eau de la *Reine de Hongrie* produire de bons effets dans ce cas. Lorsque ces accidens deviennent opiniâtres, on donne à la malade un *purgatif rafraîchissant*, Purgatifs rafraîchissans. auquel rarement ils résistent.

ARTICLE VI.

De la Fièvre miliaire chez les femmes en couches.

(Le temps où se manifeste la *fièvre miliaire* des femmes en couches, est le plus souvent celui de la *fièvre de lait*, dont on va parler, Article IX de ce Paragraphe.)

La *fièvre miliaire* est une Maladie très-ordinaire aux femmes en couches, mais comme elle diffère peu de celle qui vient dans d'autres circonstances, & dont nous avons déjà traité, Tome II, Chap. X,

nous ne nous en occuperons pas davantage. Nous observerons seulement que la pesanteur de tête avec tintement d'oreilles, l'*oppression de poitrine*, & le *pouls foible* & *inégal*, sont, dans la *fièvre miliaire* des *femmes en couches*, d'un très-mauvais présage : il en est de même du *cours de ventre*, qui peut troubler l'écoulement des *vidanges* & déranger l'*éruption*. Le *délire*, s'il n'est pas mortel, peut dégénérer, dans ces circonstances, en *manie* qui dure long-temps, & même quelquefois toute la vie.) Symptômes mauvais & dangereux.

Moyens de prévenir la Fièvre miliaire chez les femmes en couches.

Le célèbre Hoffmann observe qu'on vient, en général, à bout de prévenir cette *fièvre* chez les femmes en couches, si, durant la grossesse, on leur fait observer un *régime* exact ; si elles font un *exercice* modéré ; si elles prennent de temps en temps un *laxatif* composé de *manne* & de *rhubarbe*, ou de *crême de tartre* ; si elles n'oublient pas de se faire saigner dans les premiers mois ; si enfin elles se garantissent des impressions d'un *air* trop vif. Pendant la grossesse.

Une circonstance non moins nécessaire à observer, est de ne pas précipiter le *travail* par des *remèdes* qui peuvent enflammer le *sang* & les humeurs, ou leur procurer un mouvement & une agitation contre Nature. Pendant le travail.

Il faut veiller, lorsqu'elles sont accouchées, à ce que les *lochies* ayent leur cours ordinaire ; & si le *pouls* est *vif*, leur ordonner un peu de *nitre*, &c. Après l'accouchement.

Article VII.

De la Fièvre pourprée chez les femmes en couches.

Maladie la plus dangereuse aux femmes en couches.

La Maladie la plus dangereuse pour les femmes en couches, est le *pourpre* ou la *fièvre pourprée*. Elle se manifeste, pour l'ordinaire, le deux ou le troisième jour après l'*accouchement*. Quelquefois cependant elle arrive plus tôt; mais d'autres fois, quoique plus rarement, elle ne paroît pas avant le cinq ou sixième jour.

Symptômes de la Fièvre pourprée chez les femmes en couches.

Elle commence, comme la plupart des autres *fièvres*, par le *frisson*, auquel succèdent l'*insomnie*, des douleurs à la tête, des *maux de cœur* violens & des *vomissemens bilieux*. La malade sent ordinairement une grande douleur dans le dos, dans les hanches & dans la *région de la matrice*. Il se fait un changement subit dans la quantité & dans la qualité des *lochies*.

La malade est tourmentée du *tenesme* ou de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. L'*urine* qui est fort haute en couleur, ne sort qu'en petite quantité, & ordinairement avec douleur. Le ventre devient quelquefois d'un volume considérable, & fort douloureux au plus léger toucher.

Elle prend le caractère de putride au bout de quelques jours.

Lorsque la *fièvre* a continué pendant quelques jours, la violence des *symptômes inflammatoires* diminue pour l'ordinaire, & la Maladie prend alors un caractère plus marqué de *putridité*. Un *cours de ventre bilieux* ou *putride* se manifeste souvent à cette époque, & même plus tôt; & ce *cours de ventre* opiniâtre & dangereux accompagne ensuite la Maladie dans tous ses états postérieurs.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0198-0

Traitement de la Fièvre pourprée chez les femmes en couches.

Il n'eſt pas de Maladies qui demandent à être traitées avec plus d'intelligence & d'attention que celle-ci. En conſéquence, il faut appeler du ſecours le plutôt poſſible.

Circonſtances qui demandent la ſaignée.

La *ſaignée* convient, en général, aux femmes *pléthoriques* dans les commencemens; cependant on ne peut en uſer qu'avec précaution, & on ne doit jamais la répéter, à moins qu'il n'y ait des ſignes très-graves d'*inflammation*, auquel cas il faut encore y joindre un *emplâtre véſicatoire* ſur la *région de la matrice.*

Un véſicatoire.

Ce qu'il faut faire pendant le friſſon.

Pendant le *friſſon*, il faut mettre tout en uſage pour en diminuer la violence & la durée: c'eſt pourquoi on donnera de grandes quantités de boiſſons *délayantes* chaudes; & ſi la malade eſt affaiſſée, on y joindra de temps en temps un verre de *petit-lait au vin.* On appliquera, ſur les *extrémités*, des corps chauds, comme des briques chauffées, des bouteilles ou des veſſies remplies d'eau chaude, &c.

Lavemens émolliens pendant tout le cours de cette fièvre.

Il faut, pendant tout le cours de cette Maladie, donner & répéter ſouvent des *lavemens émolliens*, compoſés d'eau & de *lait*, ou d'*eau de veau.* Ils ſont utiles en ce qu'ils débarraſſent les *inteſtins*, & qu'ils ſervent comme de *fomentations* internes à la *matrice* & aux parties adjacentes: cependant ces *lavemens* demandent de l'adreſſe pour être adminiſtrés, à cauſe de la ſenſibilité dont toutes les parties, qui ſont renfermées dans le *petit-baſſin*, ſont affectées dans ce temps.

Doux laxatifs.

Pour débarraſſer l'*eſtomac* de la *bile* dont il eſt ſurchargé, on donne, en général, un *vomitif*; mais comme les *vomitifs* ſont fort ſujets, dans cette

occasion, à augmenter l'irritation de l'*estomac*; déjà trop grande, il est plus sûr de s'en passer, & de donner à la place quelque doux *laxatif*, qui aura le double avantage de rafraîchir les *entrailles*, & d'évacuer la *bile*.

Avantages des remèdes salins.

Les *remèdes* que j'ai toujours employés avec le plus de succès dans cette Maladie, sont les *remèdes salins*. Si on les répète convenablement, ils arrêtent le *vomissement*, & calment en même temps la violence de la *fièvre*.

Circonstances qui indiquent les calmans.

S'ils procurent un *dévoiement*, ou si la malade est tourmentée par l'*insomnie*, on lui donnera, selon les circonstances, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ou un peu de *sirop diacode*.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a un cours de ventre considérable.

Lorsque le *cours de ventre* est assez considérable pour épuiser la malade, on lui donnera un *lavement* composé d'*empois*, dans lequel on mettra trente ou quarante gouttes de *laudanum*: on lui donnera pour boisson de l'eau de *riz*, dans chaque chopine de laquelle on dissoudra une once de *gomme arabique*. Si ces *lavemens* ne réussissent pas, on aura recours à la racine de *colombo*, prescrite Tome III, Chap. XXV, § VIII, Art. III, ou à quelque autre *astringent* fort.

Racine de colombo.

Alimens & boisson.

Il faut, en général, que les *alimens* soient légers, & que la boisson soit *délayante*: cependant lorsque la Maladie traîne en longueur, il est nécessaire de soutenir la malade avec des *alimens* nourrissans & des *cordiaux* puissans.

Traitement de la Fièvre pourprée chez les femmes en couches, lorsqu'elle prend le caractère de putridité.

Quinquina en infusion ou en décoction. Pourquoi?

Nous avons déjà fait observer que cette Maladie, après avoir duré quelque temps, prend souvent le caractère de *fièvre putride*. Dans ce cas, il faut donner le *quinquina*, soit seul, soit joint à des *cordiaux*,

cordiaux, selon que les circonstances le demandent. Comme le *quinquina* en substance est susceptible de purger, il faut le donner en *infusion* ou en *décoction*, mêlé à la *teinture de rose*, ou à quelque autre *astringent doux*, ou de la manière suivante.

Prenez d'*extrait de quinquina*, vingt grains;
d'*eau de cannelle spiritueuse*, demi-once;
d'*eau de cannelle simple*, deux onces;
de *laudanum liquide*, dix gouttes.

Mêlez pour une dose, qu'on peut répéter toutes les deux, trois ou quatre heures, ou autant qu'il est nécessaire.

Lorsque l'*estomac* n'est pas en état de supporter ce *régime*, il faut soutenir la malade avec des *lavemens* de bouillon de bœuf ou de poulet. Lavemens nourrissans.

Moyens de prévenir la Fièvre pourprée chez les femmes en couches.

Pour prévenir cette Maladie, il faut qu'une femme en couche soit parfaitement tranquille; qu'elle ne se nourrisse que d'*alimens* légers & simples, que sa chambre soit tenue fraîchement, & qu'on y fasse circuler un *air* nouveau. Rien de plus dangereux pour une femme, dans cet état, que d'être tenue trop chaudement. Il ne faut point qu'elle soit trop couverte & qu'elle se lève trop promptement. Il faut qu'elle ait une attention particulière à la *propreté*; & cet article est un des plus importans, comme nous l'avons fait voir, Tome II, Chapitre X, Paragraphe V. Alimens, air renouvelé. Attention à la propreté.

Article VIII.

De la Fièvre Puerpérale.

(La maladie qui fait le sujet de cet Article, a, jusqu'à ces derniers temps, presque immolé au-

tant de victimes qu'elle a attaqué de sujets. Les ravages qu'elle occasionnoit, faisoient le désespoir du Médecin, qui n'avoit pas même la consolation d'espérer de succès. A l'Hôtel-Dieu de Paris, elle étoit funeste à toutes les femmes qui en étoient atteintes; & les observations éparses dans les Auteurs, & celles recueillies par les Praticiens, ne servent qu'à confirmer le caractère meurtrier de cette *fièvre*. C'étoit donc un service inappréciable à rendre à l'humanité, que de trouver une méthode de la guérir, qui fût simple, facile à employer, & suivie d'un succès toujours certain. Cette méthode est découverte, & nous la devons à M. DOULCET, Médecin de l'Hôtel-Dieu, qu'une mort prématurée vient d'enlever aux justes témoignages de la reconnoissance publique. Nous nous hâtons de la publier, à cause de son extrême simplicité, & parce que nous sommes persuadés que, pour peu qu'on veuille faire attention à la description que nous allons donner de cette Maladie, on sera en état d'en faire une heureuse application. Ce que nous allons dire, est extrait d'un *mémoire* lu à une des assemblées de la Faculté, dite *prima mensis*, & inséré dans le *Journal de médecine* du mois de Novembre 1782.

Cette *fièvre* est occasionnée par un épanchement *laiteux* sur les *viscères* du *bas-ventre*, dans le temps où le *lait* devroit se porter aux *mamelles*. Cette vérité est confirmée par l'ouverture des cadavres, qui présente une matière laiteuse, comparable à du *petit-lait* non clarifié. Cette matière est très-fétide, plus ou moins abondante, allant souvent de deux à trois pintes; & l'on y voit flotter de gros morceaux de *lait* caillé, pour l'ordinaire fort blanc, dont un grand nombre se trouvent collés à la surface des *intestins*. Les Anglois qui ont

observé cette Maladie, lui ont donné le nom de *fièvre puerpérale*, qu'on lui conserve en France.

Symptômes de la Fièvre Puerpérale.

(L'ÉTAT des femmes, avant que d'être attaquées de cette Maladie, ne présente rien pendant le cours de leur *grossesse*, après même leur accouchement, ordinairement heureux, qui puisse faire soupçonner qu'il aura des suites aussi cruelles. Tout se passe à merveille jusqu'au troisième jour, époque fatale à laquelle se déclarent les symptômes les plus alarmans. Pour les décrire avec ordre, & pour apprendre à bien distinguer cette époque particulière, nous les diviserons en *symptômes* toujours existans, c'est-à-dire, communs à toutes les femmes attaquées; & en *symptômes* que l'on remarque souvent, ou seulement particuliers à un certain nombre: l'on sent aisément que ce sont les premiers qu'il est le plus important de bien saisir.

Nous avons dit que les premiers indices du mal se manifestent le troisième jour; c'est le plus ordinaire: ils ont cependant eu lieu plus tôt, & même quelques heures après l'accouchement.

Quel que soit l'instant de leur apparition, tout à coup il se déclare une *fièvre* sensible, mais non pas trop forte: le *pouls* est petit, concentré & un peu accéléré; le sein se flétrit à l'instant, au lieu d'augmenter de volume, ainsi qu'il devroit arriver à cette époque: le ventre se météorise & devient excessivement douloureux, sans qu'il y ait aucune diminution des *lochies* qui continuent à bien couler. Tels sont les *symptômes* qui constituent essentiellement la Maladie, & qui sont communs à toutes les femmes, auxquels on peut ajouter l'abattement des forces.

Symptômes toujours existans, ou essentiels.

Symptômes particuliers.

A ceux-là se joignent quelquefois, & avec beaucoup de variété, selon les différens Malades, les suivans : 1°, un *frisson* plus ou moins violent, qui se déclare dans le principe ; 2°, des *vomissemens* de matières vertes ou légèrement teintes de jaune, & plus fréquemment encore de simples nausées sans vomissemens ; 3°, un *dévoiement laiteux* & très-fétide ; 4°, les yeux s'éteignent ; 5°, le visage se décolore ; 6°, enfin la langue est ordinairement humide & chargée d'un limon blanc, assez épais, & quelquefois d'un jaune verdâtre à la base.

Moment d'administrer les remèdes.

Avant que d'achever le tableau de cette Maladie, il est bon de dire que c'est à ce premier instant que le traitement, que nous allons détailler, doit être administré ; quelques heures plus tard, pour l'ordinaire, il n'est plus temps.

Aux symptômes que nous venons de décrire, aucun autre ne vient se joindre, du moins pendant les premières heures. On observe seulement qu'ils augmentent d'intensité : le *pouls* devient de plus en plus petit & concentré ; le sein reste flasque ; la révolution du lait n'a aucunement lieu, & les douleurs du *bas-ventre*, dont la tension augmente, deviennent intolérables. Mais bientôt, c'est-à-dire, vers la fin du second jour de la Maladie ou dans le courant du troisième, elles diminuent pour même cesser quelquefois tout à fait : calme perfide ! Souvent succède une petite *sueur* froide & gluante ; les évacuations par les *selles* & les *vidanges*, sont d'une fétidité insupportable ; le *pouls* est tremblottant & misérable ; la tête se perd, & les malades succombent à la fin du troisième ou au commencement du quatrième jour de la Maladie, rarement avant, quelquefois un peu plus tard.)

Traitement de la Fièvre Puerpérale.

(Le succès de la méthode que nous allons donner, dépend de la plus grande célérité dans l'administration du *remède*, comme on vient d'en prévenir. Il est donc de la plus grande importance que tout le monde, & surtout les personnes charitables, le connoissent, puisqu'il est rare que les Médecins, même dans les villes, soient appelés auprès des femmes en couches, particulièrement les premiers jours, & que, quand on les appelle, le temps qu'ils mettent à arriver, seroit autant de pris sur celui où il faut agir.

Dès la première apparition des *symptômes*, il faut donc ne pas perdre un instant, & administrer l'*ipécacuanha* : on le donne à la dose de quinze grains dans deux verres d'eau, que l'on fait prendre à une heure & demie d'intervalle l'un de l'autre. Après que la malade a cessé de vomir, on lui donne une cuillerée de la *potion* suivante : Ipécacuanha. Dose.

Potion huileuse avec le kermès.

Prenez d'*huile d'amandes douces*, deux onces ;
de *sirop de guimauve*, une once ;
de *kermès minéral*, deux grains.

Mêlez intimément le *kermès* avec l'*huile* & le *sirop*.

On réitère une cuillerée de cette *potion* toutes les heures, & plus souvent s'il est nécessaire. Le lendemain, malgré la diminution des *symptômes*, il faut recommencer à donner l'*ipécacuanha*, & ensuite la *potion* de la même manière, à plus forte raison si ces *symptômes* persistent encore avec la même intensité, ce qui est fort rare quand le *remède* a été donné à temps. On a quelquefois été obligé d'y recourir jusqu'à trois & quatre fois, lorsque le ventre restoit toujours météorisé & douloureux, & que le *pouls* ne se relevoit pas.

Boiſſon. La boiſſon doit être ſimple, telle, par exemple, qu'une eau de graine de *lin* ou de *ſcorſonère* édulcorée avec le *ſirop de guimauve*. Le ſeptième ou
Purgation. le huitième de la Maladie, l'on purge avec deux onces de *manne* & un gros de *ſel de duobus* : médecine très-douce, qu'on réitère trois ou quatre fois, & qu'on rend plus active s'il eſt beſoin.

Quelques obſervations, rares à la vérité, & faites depuis l'emploi de la méthode indiquée, ont démontré qu'il falloit y recourir encore, lors même qu'on avoit perdu quelques heures, & que le vrai temps de donner l'*ipécacuanha* étoit paſſé. Un petit nombre d'évènemens heureux en a juſtifié l'uſage en ces malheureuſes circonſtances. Si donc, par quelque cauſe que ce ſoit, on n'a pas pu donner le *remède* au moment de l'invaſion de la Maladie, il ne faut pas ſe diſpenſer de l'adminiſtrer, puiſqu'on peut encore rappeler à la vie une malade, qui, ſans cela, eſt vouée à une mort certaine.

La guériſon de la Maladie s'opère ſans que la révolution du *lait* ait lieu, c'eſt-à-dire, que le ſein ne ſe gonfle pas ſenſiblement, comme il arrive ordinairement le troiſième jour de la couche ; toute la matière *laiteuſe* eſt évacuée par les *ſelles*, coule avec les *vidanges*, ou s'échappe par les voies de la *tranſpiration* ou des *urines*.)

ARTICLE IX.

De la Fièvre de lait.

Cauſes des lochies ; (AUSSI-TÔT que la *matrice* a été débarraſſée de l'enfant, elle ſe contracte & ſe replie ſur elle-même ; elle chaſſe, à meſure qu'elle ſe reſſerre, toutes les humeurs qu'elle contenoit, ce qui donne
Du lait dans le ſein. lieu à l'écoulement des *lochies* ou des *vidanges*. Les *ſucs* nourriciers qui y abordoient pour ſervir

de nourriture à l'enfant, changent de route & se portent aux mamelles, où ils prennent bientôt la forme & la consistance de *lait.*

De la fièvre de lait.

La Nature, sage & prévoyante, dont le but est évidemment que la femme qui met un enfant au monde le nourrisse elle-même, envoye sans cesse aux mamelles, après l'*accouchement*, une nouvelle quantité de *lait*, pour réparer la perte de celui que l'enfant doit avoir sucé ; mais si la mère a la barbarie de se refuser au devoir sacré d'allaiter, les mamelles se tendent, deviennent douloureuses, & s'enflamment. Le *lait* s'y épaissit ; il empêche l'abord de celui qui vient après ; il le force à refluer en partie, & ce qui en reste n'ayant pas été séparé dans les *vaisseaux sanguins*, y forme une *pléthore* de *lait*. Le *sang*, troublé par la présence de cette humeur étrangère, circule avec tumulte : il se fait dans l'*économie animale* un mouvement intestin qui excite la *fièvre*.

La fièvre de lait n'est ordinaire qu'aux femmes qui ne nourrissent pas.

Il n'y a donc que les femmes qui ne nourrissent pas, qui éprouvent la *fièvre de lait :* aussi cette Maladie ne devroit-elle point se trouver dans la classe nombreuse de celles qui affligent l'humanité, puisqu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour sentir la nécessité imposée à toutes les femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfans, comme nous l'avons fait voir, Tome I, Chapitre I.

Il faut cependant avouer qu'il y a des femmes qui, ne nourrissant pas, n'ont pas de *fièvre de lait ;* mais ce cas est très-rare, & ce ne sont guère que les femmes qui accouchent pour la première fois.)

Symptômes de la Fièvre de lait.

Momens après l'accouchement

(Soixante ou soixante-douze heures après être délivrée, l'accouchée éprouve d'abord un

où se déclarent les premiers symptômes.

pointillement entre cuir & chair, & une lassitude : ensuite vient le mal de tête; le sein se gonfle, s'engorge & devient inégal : elle y sent des élancemens : le *pouls* s'élève; il est *fort, plein* & tendu. Il arrive assez souvent que cette *fièvre* est compliquée avec la *miliaire*; quelquefois aussi cette dernière est la *crise* de la *fièvre de lait*.

Symptômes dangereux.

La *fièvre de lait* est, en général, peu de chose en elle-même, quand elle est circonscrite dans les bornes ordinaires, ou qu'elle est simple; mais quand la *suppression des lochies* a lieu en même temps, le danger est augmenté de beaucoup; & l'on a tout à craindre pour une mort prochaine, s'il survient la pesanteur de tête, le tintement d'oreilles, l'*oppression de poitrine*, la foiblesse, la petitesse du *pouls*, le délire, &c. La *fièvre de lait* simple, dure ordinairement vingt-quatre, trente-six, & quelquefois quarante-huit heures.)

Combien dure la fièvre de lait.

Traitement de la Fièvre de lait.

Le régime suffit quand la Maladie suit la marche ordinaire.

(QUAND cette *fièvre* suit la marche ordinaire, elle n'exige que du *régime*, qui doit être sévère, non seulement pour empêcher la Maladie d'empirer, mais encore pour prévenir la trop grande *sécrétion* du *lait*, comme nous l'avons fait voir, Tome II, Chap. X, § V.

Seuls remèdes, lorsqu'ils sont nécessaires.

Les seuls *remèdes*, lorsqu'ils sont nécessaires, sont de tenir les mamelles enveloppées avec des linges chauds, d'y faire des *onctions* avec de l'*huile de graine de lin* chaude, ou d'y appliquer des feuilles de *chou rouge*. Il faut présenter souvent l'enfant au teton, ou faire teter la malade par une personne.

Onctions avec l'huile de lin, chou rouge.

Il est contraire à la Nature de ne

Rien de plus propre à prévenir la *fièvre de lait*, que de présenter l'enfant de bonne heure à la ma-

melle. L'habitude où l'on eſt de ne pas faire teter l'enfant dans les trois premiers jours, eſt contraire à la Nature & à la raiſon ; elle eſt également nuiſible à la mère & à l'enfant.

pas préſenter l'enfant au teton de bonne-heure.

Toute femme qui a du *lait* dans les mamelles, doit ſe faire teter, ou par ſon propre enfant, ou par d'autres perſonnes, ou par de petits chiens, au moins pendant les premiers mois : c'eſt le ſeul moyen de prévenir la plupart des Maladies, ſi funeſtes aux femmes en couches qui ne ſuivent pas le conſeil donné, Tome I, Chap. I, § IV, de préſenter l'enfant au teton, auſſi-tôt qu'il paroît le déſirer.)

Toute femme qui a du lait, doit ſe faire teter.

Moyens de prévenir la Fièvre de lait.

Pour prévenir la *fièvre* qui accompagne l'arrivée du *lait* dans les *mamelles*, il faut que la femme en couche ſe faſſe teter fréquemment : il faut même qu'elle employe ce moyen dès les premières apparences du *lait* dans ſon ſein, quand même il n'y auroit encore aucun ſigne précurſeur de la *fièvre*, afin d'empêcher que le *lait* ne s'aigriſſe, & ne ſoit, dans cet état, repompé dans la *maſſe du ſang*.

Se faire teter dès les premières apparences du lait dans le ſein.

Il faut encore qu'elle évite la *conſtipation* ; & elle ne peut rien faire de mieux, pour la prévenir, que de prendre tous les jours des *lavemens adouciſſans*, & de ſe mettre à un *régime relâchant*.

Éviter la conſtipation.

Lavemens.

Article X.

Du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

(Les femmes qui ont beaucoup de *lait*, & qui ne ſont pas aſſez tetées par leur enfant, ſont ſujettes à des *engorgemens* aux mamelles, dans leſquelles le *lait* ſe caille & ſe grumèle ; c'eſt ce que

D'où vient le nom de cette Maladie.

les femmes appellent *poil de lait*, parce qu'elles ont cru que c'étoient de véritables poils qui bouchoient les tuyaux *lactifères*, & s'oppoſoient au dégorgement des *glandes* du ſein.)

Cauſes du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

LES *paſſions* vives, la *colère*, la joie ſubite, la terreur, ſont des cauſes fréquentes de cette Maladie; mais l'action du froid qui frappe inopinément le ſein, & le refus de ſe faire teter, en ſont les cauſes les plus communes & les plus ordinaires. On a vu cette Maladie être encore occaſionnée par des applications *acides* & *aſtringentes* ſur les mamelles.)

Symptômes du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

(LA mamelle eſt dure au tact: elle eſt inégale; elle devient douloureuſe & s'enflamme. Quelquefois on ſent des grumeaux de *lait* endurcis: la *fièvre*, précédée de *friſſon*, ſe met de la partie; mais, pour l'ordinaire, elle dure peu de temps.

Maladies qui peuvent en être les ſuites.

Quand on ne porte pas un prompt *remède* à cet accident, il peut avoir des ſuites fâcheuſes. Il n'eſt pas rare de lui voir occaſionner un *abcès*; d'autres fois une *tumeur* qui devient *ſquirreuſe*, & qui, dégénérant en *cancer*, conduit, pour l'ordinaire, la malade au tombeau.)

Traitement du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

Régime ſévère.

(LE *régime* ſévère, pendant les ſept ou huit premiers jours, eſt ici très-néceſſaire. On couvre le

Linges chauds ſur le ſein.

ſein de linges chauds, qu'on renouvelle lorſque le

lait les mouille ; mais il faut bien prendre garde que la malade n'amasse du froid : car la chaleur, dans ce cas, est au dessus de tous les *topiques* qu'on est dans l'usage d'appliquer. Importance de la chaleur.

On donne intérieurement des *diurétiques*, pour entraîner vers les *reins* la matière dont on veut délivrer les mamelles. La *térébenthine* de Chio, avec la poudre de *cloportes*, est le *remède* dont on voit les meilleurs effets, lorsque l'état du *pouls* permet d'en user ; & ce *remède*, dit M. LIEUTAUD, mérite d'être plus connu. Diurétiques. Térébenthine de Chio & cloportes.

Il faut que la malade se fasse teter par un ou plusieurs enfans, même par une personne adulte, ou avoir recours à de petits chiens ; mais lorsque les mamelles, engorgées à un certain point, sont douloureuses, on est quelquefois forcé d'en venir à la *saignée*, & même aux *purgatifs*. D'ailleurs on se comporte comme dans l'*inflammation des mamelles*, page 187 de ce Volume. Se faire teter. Cas où il faut saigner & purger.

§ VII.

De l'attention que doivent avoir les Femmes, lorsqu'elles relèvent de couches.

Nous terminerons nos observations sur les *femmes en couches*, en leur recommandant sur toute chose de se garantir du froid. Les femmes pauvres, que la nécessité force de quitter leur lit trop tôt, amassent souvent du froid, qui les jette dans des Maladies dont elles ne guérissent jamais par la suite : c'est en vérité un grand malheur, qu'on ne prenne pas plus de soin des pauvres dans ces circonstances. Il ne faut pas que les femmes accouchées se relèvent trop tôt.

Mais les femmes riches courent encore de plus grands risques en se tenant trop chaudement : elles sont, pour la plupart, dans une espèce de bain, les huit ou dix premiers jours de leur couche, & bien- Dangers de se tenir trop chaudement pendant la couche ;

tôt on les voit toutes parées pour recevoir des visites. Il n'est personne qui ne sente le danger d'une pareille conduite.

De ne sortir que pour aller dans une église froide.

La coutume superstitieuse qui oblige les femmes de garder la chambre jusqu'à ce qu'elles ayent été à l'Eglise, est encore une cause très-commune pour elles d'amasser du froid. Toutes les Eglises sont humides, & la plupart sont froides; elles sont en conséquence le lieu le plus dangereux qu'elles puissent choisir pour faire leur première visite, après avoir été enfermées dans une chambre chaude pendant un mois. (Nous avons déjà fait voir, Tome I, Chap. XII, § III, Art. IV, combien il étoit dangereux pour les femmes qui relèvent de couches, de s'exposer au *serein*.)

§ VIII.

De la Stérilité.

ON doit mettre la *stérilité* au rang des *Maladies des femmes*, parce que la plupart de celles qui, étant mariées, n'ont pas d'enfans, ne jouissent guère d'une bonne santé.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Stérilité.

CETTE Maladie peut reconnoître un grand nombre de causes: une nourriture trop forte & trop substantielle, le *chagrin*, le relâchement (le libertinage, la crapule, & la *vérole* qui en est la suite; le vice *scorbutique*; l'excès du vin, des *liqueurs spiritueuses*, du *café*; la *pléthore*, l'embonpoint excessif, les *fleurs blanches*). Mais elle est particulièrement occasionnée par la *suppression* des *règles*, ou le cours irrégulier de cette *évacuation*.

Il est très-certain que les *alimens* trop succulens vicient les humeurs, & s'opposent à la fécondité. On voit rarement des femmes *stériles* parmi les pauvres Artisans, tandis que rien n'est plus commun parmi les gens riches & fort opulens. On voit la fécondité, dans tous les Pays, être proportionnée à la pauvreté; & il ne seroit pas difficile de rapporter plusieurs exemples de femmes qui, réduites au *lait* & aux *végétaux* pour toute nourriture, ont conçu & enfanté, quoiqu'elles n'eussent jamais mis d'enfans au monde auparavant.

La stérilité est plus commune parmi les riches que parmi les pauvres. Pourquoi ?

Si les riches se nourrissoient comme le plus grand nombre des Payſans; s'ils faisoient autant d'*exercice* qu'eux, ils seroient rarement dans le cas d'envier à leurs pauvres vassaux & domestiques, de nombreuses familles, tandis qu'eux-mêmes meurent de chagrin de n'avoir pas un seul héritier à qui ils puissent laisser leurs vastes fortunes.

L'opulence engendre l'inaction, qui non seulement vicie les humeurs, mais encore conduit les *solides* à un relâchement universel: état absolument contraire à la génération.

Article II.

Traitement de la Stérilité.

Exercice, régime végétal, lait.

Pour prévenir ces accidens, nous conseillons, 1°, un *exercice* suffisant en plein air; 2°, un *régime* composé de *végétaux*, & surtout de *lait*.

Le Docteur Cheyne atteste, que la privation des enfans est plus souvent la faute du mari que de la femme: aussi recommande-t-il plus expressément les *végétaux* & le *lait* au premier qu'à la dernière. Il ajoute que son ami le Docteur Taylor, qu'il appelle *the milk Doctorof Croydon*, le *Docteur au lait de Croydon*, a mis plusieurs person-

nes opulentes, de ses environs, qui étoient mariées depuis plusieurs années sans avoir eu d'enfans, en état d'en avoir de beaux & de bien portans, en les réduisant au *lait* & aux *végétaux* pendant un temps considérable.

Astringens. Eaux ferrugineuses. Bain froid.

3°. L'usage de quelques *remèdes astringens*, comme l'*alun*, le *fer*, le *sang-dragon*, l'*élixir de vitriol*, les *eaux de Spa* ou de *Tunbridge* (ou de *Forges*), le *quinquina*, &c., enfin, & de préférence à tout autre, le *bain froid*.

Ce qu'il faut faire lorsque la stérilité est due aux affections de l'ame;

La *stérilité* est souvent la suite du *chagrin*, d'une peur subite, de la douleur, de toutes les *passions* qui sont capables de supprimer les *règles*. Lorsqu'on a lieu de soupçonner que cette Maladie dépend des affections de l'ame, il faut que la malade s'égaye & se récrée le plus possible: il faut qu'elle fuye tous les objets qui lui sont désagréables, & qu'elle mette tout en usage pour s'amuser, & pour satisfaire ses fantaisies.

A des Maladies ou à des vices des parties de la génération.

(Nous ne parlerons pas ici de la *stérilité* qui dépend des vices de conformation & du mauvais état des *organes*: tels sont l'étranglement du *vagin* par des *cicatrices*, qui sont la suite des *accouchemens laborieux*, de la *petite-vérole*, de la *brûlure*, des *Maladies vénériennes*, &c.; du *dessèchement* ou du *relâchement* de l'entrée du *vagin*, ou de la *cavité de la matrice*, &c., parce que ces vices ne demandent que la main du Chirurgien, s'ils ne sont pas absolument incurables.)

§ IX.

De la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie*.

Caractères de cette Maladie.

(ON donne ce nom à un *délire mélancolique*, furieux, lascif & sans *fièvre*, dont les filles, les veuves, & même certaines femmes mariées, sont quel-

quefois atteintes, en conſéquence d'une *paſſion* exceſſive pour un objet aimé.

Qui ſont les femmes qui y ſont ſujettes.

Les jeunes perſonnes ſont plus ſujettes à cette Maladie que celles d'un âge plus avancé : cependant on a vu des femmes de ſoixante & dix ans l'éprouver avec beaucoup de violence : on parle même d'une fille de trois ans qui en a reſſenti les premières atteintes. Il n'eſt pas douteux qu'elle étoit héréditaire chez cet enfant. Les filles sèches & d'un *tempérament bilieux*, qui jouiſſent d'ailleurs d'une bonne ſanté, & qui ſont d'une forte complexion, y ſont plus expoſées que les autres.)

ARTICLE PREMIER.

Cauſes de la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie.*

(LES jeunes perſonnes ſe diſpoſent à éprouver cette Maladie, lorſqu'elles ſe livrent à des lectures licencieuſes, à des propos, des converſations, des images obſcènes, à des careſſes d'un objet aimé, &c.

Mais ce qui la ſuſcite immédiatement, ce ſont les irritations de la *matrice*, du *vagin*, des parties génitales, les attouchemens, la *maſturbation*, le *coït*, & quelquefois l'action ſtimulante de quelques humeurs âcres dont ces parties ſont abreuvées.

La bonne chère, l'oiſiveté, la vivacité, l'âge, certains *alimens*, certaines *drogues* que l'on dit capables de produire cette irritation, doivent être miſes au rang de ces cauſes.)

ARTICLE II.

Symptômes de la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie.*

Premiers ſymptômes.

CETTE Maladie ne ſe déclare pas ſubitement dans les filles & dans les femmes ; la pudeur les

retient pendant quelque temps. Elles sont d'abord d'une humeur sombre & mélancolique : elles deviennent taciturnes, tristes, & il leur échappe de temps en temps des soupirs, des regards lascifs, surtout lorsqu'il se présente à elles des hommes, ou que l'on tient quelque propos qui a rapport au plaisir de l'amour. Leur visage & leur regard s'enflamment, & si on touche leur *pouls*, on le trouve agité.

Symptômes caractéristiques.

Lorsque cette Maladie a déjà fait quelques progrès, les filles ou les femmes qui en sont atteintes, perdent l'appétit, le sommeil, & le goût qu'elles avoient pour leurs occupations ordinaires : elles deviennent de plus en plus *mélancoliques*. Cette *mélancolie* dégénère insensiblement en une telle fureur amoureuse, que les malades ne gardent plus aucune mesure, aucune retenue, & s'abandonnent à toutes sortes d'indécences, tant dans leurs actions, que dans leurs paroles. Elles poussent quelquefois les choses au point de provoquer les hommes, ou de les forcer à éteindre l'ardeur dont elles sont dévorées.

Préjugé injuste sur la plupart des personnes attaquées de cette Maladie.

Cette Maladie porte avec elle un caractère honteux ; & les femmes qui l'éprouvent, sont presque toujours déshonorées. Néanmoins ce préjugé est quelquefois fort injuste, surtout lorsqu'il arrive que celle qui en est attaquée, a toujours mené une vie sage & réglée. Cet accident vient, sans doute, de certaines impressions auxquelles il est difficile de commander, & qui deviennent plus fortes que la raison.)

ARTICLE

ARTICLE III.

Traitement de la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie.*

(LE premier des *remèdes* dans cette Maladie, celui qui surpasse, sans contredit, tous les autres en efficacité, est la possession de l'objet aimé, & l'on ne peut s'y refuser sans de grandes raisons, comme nous l'avons fait voir, Tome I, Chap. XI, § IV. Possession de l'objet aimé.

Lorsqu'on ne peut absolument employer ce moyen, les conseils, les prières, les exhortations, même les menaces, sont de grandes ressources, qu'il faut bien se garder de négliger. Il faut encore procurer à la malade des amusemens qui occupent l'esprit & le corps, ou l'assujettir à un genre de travail qui captive toute son application : il faut éloigner d'elle les images obscènes, les livres licencieux, les personnes de propos libres, & surtout celles qui ont donné lieu à tous ces désordres. Moyens moraux.

Il faut mettre la malade à un *régime rafraîchissant*; lui prescrire, pour boisson, de l'*orgeat*, des *émulsions*, du *petit-lait*, du *sirop de vinaigre* ou de *violette*, ou de *nénuphar*, délayé dans l'eau; des *lavemens* composés de *décoction* de *pourpier*, de *laitue*, ou d'eau & de *vinaigre*. On lui interdira la viande, le *vin*, les *épices*, tout ce qui est capable de porter de la chaleur, de l'âcreté dans les humeurs. Ses *alimens* seront composés de *végétaux*, tirés surtout de la classe des plantes potagères, & des fruits *rafraîchissans*. Régime rafraîchissant. Boisson. Lavemens. Alimens.

Les *bains*, plus froids que chauds, sont de la plus grande importance; il faut que la malade en Bains plus froids que chauds.

prenne deux par jour, & qu'elle les continue pendant un temps très-long.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Lorsque la Maladie est portée à un certain dégré, on ne peut se passer des *saignées*, puisqu'il est démontré, par l'ouverture de femmes mortes dans cet état, que la *matrice*, les *ovaires*, &c., sont souvent enflammés. On saignera donc la malade proportionnément aux forces, à la *constitution* du sujet, & aux autres circonstances dans lesquelles elle se trouvera.

Celle du pied. Sangsues.

S'il y a *suppression des règles*, on sent que la *saignée* du pied est indispensable. On s'est très-bien trouvé de l'application des *sang-sues* à l'*anus* ou aux grandes *lèvres*.

Quand la *fureur utérine* s'est changée en *manie*, ce qui arrive assez fréquemment, elle est alors fort difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. Au reste, nous renvoyons, pour de plus grands détails, sur cette matière, à un Ouvrage écrit *ex professo* sur la *nymphomanie*, par M. D. T. DE BIENVILLE, Docteur en Médecine, à Amsterdam, 1771.

Il est une autre Maladie à laquelle les femmes ne sont que trop exposées, c'est la *vérole*. Mais le traitement, décrit Chapitre précédent, leur convient également, toutefois avec les modifications qu'exigent la délicatesse du sujet & les autres circonstances dans lesquelles il se trouve. On consultera donc le Chap. XLIX de ce Volume, surtout les §§ VII & VIII de ce même Chapitre.

N. B. Les femmes sont d'ailleurs sujettes au plus grand nombre des Maladies qui attaquent les hommes. Lors donc qu'on voudra suivre le traitement d'une femme malade, & qu'on ne re-

connoîtra sa Maladie en aucune de celles dont on vient de parler dans ce Chapitre, on consultera le *Tableau des symptômes*, &c., qui est à la tête du second Volume; &, en parcourant les articles, celui qui présentera les mêmes *symptômes* que la malade, indiquera le Chapitre qu'il faudra consulter.)

CHAPITRE LI.

Des Maladies des Enfans, telles que celles occasionnées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation & de la Chute de l'anus; des Aphtes; des Tranchées & des Coliques; des Gerçures, des Écorchures & des Excoriations; de l'épaississement du Mucus du nez & du Rhume de cerveau; du Vomissement; du Dévoyement & du Cours de ventre; des Éruptions; de la Croûte laiteuse & de la Teigne; des Engelures; de la Croup; de la Dentition difficile; du Rachitis; des Convulsions; de l'Hydrocéphale; du Carreau; de la Maladie Vénérienne.

§ I.

Des Maladies des Enfans en général.

Que le sort de l'homme est à plaindre dans l'enfance! Il naît plus foible qu'aucun autre animal; il a plus long-temps besoin des secours & des soins de ses père & mère: encore ces soins & ces secours ne lui sont-ils pas toujours accordés; & quand on veut bien lui en faire part, il souffre souvent davantage par la manière dont ils sont administrés, que s'il étoit absolument abandonné.

Combien les enfans ont besoin des secours de leurs pères & mères.

Aussi les soins mal-entendus des pères & mères, des nourrices, des Sages-Femmes, &c., devien-

Ces secours mal entendus sont les

nent-ils les sources les plus fécondes des Maladies pour les enfans (*a*). sources des maladies des enfans.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Maladies des Enfans, en général.

IL n'y a personne, pour peu qu'il soit attentif, qui n'ait observé que les premières Maladies des enfans ont leur siége dans les *intestins*. Cela ne doit point paroître étonnant, puisque la plupart sont, en quelque sorte, empoisonnés par les *alimens* & les *drogues indigestes* dont on les gorge aussi-tôt qu'ils voyent le jour, ainsi que nous l'avons fait voir déjà, Tome I, Chap. I, § IV. Les premières Maladies des enfans ont leur siége dans les intestins.

Tout ce que l'*estomac* ne peut digérer doit être regardé comme *poison*; &, à moins qu'il ne soit rejeté par le *vomissement* ou par les *selles*, il occasionne des *maux de cœur*, des *coliques*, des *spasmes* dans les *intestins*, ou, comme les bonnes fem- Effets des drogues dont on surcharge l'estomac des enfans nouveaux-nés.

(*a*) Nous ne rapporterons qu'un fait, pour donner une idée des soins officieux & de l'admirable intelligence des *Sages-Femmes*: c'est l'habitude presque universelle dans laquelle elles sont, de froisser & de comprimer les mamelles des enfans, pour en faire sortir, à ce qu'elles disent, le *lait*: Quoique l'on trouve effectivement une petite quantité de liquide dans le sein des enfans nouveaux-nés, cependant, comme ils ne sont pas certainement faits pour être tetés, on ne doit jamais se livrer à cette pratique. J'ai vu cette opération cruelle occasionner une *dureté*, une *inflammation*, une *suppuration* dans ces parties, & je n'ai jamais vu qu'il fût résulté d'inconvénient de l'avoir omise. Quand le sein d'un enfant est dur, il suffit d'y appliquer un *cataplâme adoucissant*, ou un peu de l'emplâtre *diachylon*, étendu sur un morceau de peau douce de la largeur d'un écu: on réitère ces applications jusqu'à ce que la dureté soit dissipée. Manœuvre dangereuse des Sages-Femmes de certains cantons.

mes disent, des *convulsions* internes, enfin des *convulsions* ordinaires, & la mort.

ARTICLE II.

Traitement des Maladies des Enfans, en général.

Remèdes qu'exigent les accidens occasionnés par les drogues.

COMME il est évident que tous ces effets n'ont point d'autres causes, que des substances qui irritent les *intestins*, il n'est pas douteux que la méthode de les guérir ne consiste à chasser, le plus tôt possible, ces substances: or, le *remède* le plus sûr & le plus efficace, dans ce cas, est un doux *vomitif*. En conséquence:

Ipécacuanha,

Prenez d'*ipécacuanha*, en poudre, cinq ou six grains.

Mettez dans deux cuillerées d'eau; ajoutez un peu de *sucre*: on en donne une cuillerée à café tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'il opère, comme il est prescrit, Tome II, Chap. XX, § III, Article II; ou bien, & ce moyen répond encore mieux à l'*indication*:

Ou tartre stibié,

Prenez de *tartre stibié*, un grain;
d'*eau commune*, trois onces.

Faites dissoudre l'*émétique* dans cette quantité d'eau; ajoutez un peu de *sirop*. On le donne également par cuillerée à café, tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'il opère.

Ou vin émétique.

Ceux qui craignent d'employer le *tartre émétique*, peuvent donner à la place six ou sept gouttes de *vin d'antimoine*, dans une cuillerée à café d'eau ou de *gruau* léger.

Ces *remèdes* ont l'avantage de nettoyer l'*estomac* & de lâcher le *ventre*. Si cependant ils ne produisent point ce dernier effet, & si l'enfant est constipé, il faut lui donner un petit *purgatif* doux.

Purgatif doux.

On fait fondre, en conséquence, un peu de

manne & de *pulpe de caſſe*, dans de l'eau bouillante, & on en donne de petites quantités à la fois, juſqu'à ce que cette *purgation* opère; ou, ce qui vaut encore mieux, on mêle quelques grains de *magnéſie blanche* dans quelqu'un des *alimens* de l'enfant, & on en continue l'uſage juſqu'à ce qu'elle ait fait effet.

Manne, ou magnéſie blanche.

Si ces remèdes ſont adminiſtrés avec ſoin; ſi l'on a l'attention de frotter le ventre & les membres de l'enfant avec la main chauffée devant le feu, pluſieurs fois par jour, on réuſſira preſque toujours à les guérir des Maladies de l'*eſtomac* & des *inteſtins*, ſi cruelles à cet âge.

Frictions légères avec la main.

ARTICLE III.

Méthode générale de guérir les Maladies des Enfans.

LA méthode que nous venons d'expoſer, eſt la baſe de toutes celles dont on doit faire uſage pour guérir les Maladies internes des enfans. Elle concourra encore à la guériſon des Maladies externes: telles ſont les *gerçures*, les *rougeurs*, les *engorgemens des glandes*, &c.: Maladies qui, comme nous l'avons déjà fait obſerver, ſont principalement dues à un *régime* trop *échauffant*, & doivent, par conſéquent, être attaquées par de douces *évacuations*.

Cette méthode eſt la baſe de tous les traitemens qui conviennent dans les Maladies des enfans.

Car les *évacuations*, de quelque nature qu'elles ſoient, conſtituent preſque toute la médecine des enfans, & elles réuſſiront preſque toujours à les ſoulager dans la plupart de leurs Maladies, quand elles ſeront adminiſtrées avec prudence (1).

Les évacuations conſtituent preſque toute la Médecine des enfans.

(1) Il eſt très-certain que la plupart des Maladies des enfans dépendent du mauvais *régime* qu'on leur fait ob-

§ II.

Des Maladies des Enfans, causées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation, & de la Chute de l'Anus.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies causées par le Méconium, &c.

Ce que c'est que le méconium : il s'évacue pour l'ordinaire dans les vingt-quatre premières heures.

L'*ESTOMAC* & les *intestins* des enfans qui viennent de naître, sont remplis d'une matière noirâtre, de la consistance d'un *sirop*, à laquelle on a donné le nom de *méconium*. L'évacuation s'en fait, pour l'ordinaire, dans les vingt-quatre premières heures après la naissance, par les seules forces de la Nature : dans ce cas, l'enfant n'a besoin d'aucune espèce de *remèdes*.

Il faut très-peu de remèdes aux enfans.

server; qu'elles ont leur siége dans l'*estomac* & dans les *intestins*; & qu'en conséquence, les *vomitifs* & les *purgatifs* doux, dosés proportionnément à leur âge & à la force de leur *constitution*, sont presque les seuls *remèdes* qu'on doive leur prescrire : mais il ne faut jamais perdre de vue, qu'en général il faut très-peu de *remèdes* aux enfans, & que la Nature, aidée d'une réforme dans le *régime* qui a occasionné leurs Maladies, peut en surmonter elle seule le plus grand nombre.

Il est donc de la plus grande importance de lire avec attention le premier Chapitre du Tome premier de cet Ouvrage, où l'on traite des moyens de conserver les enfans en santé, & de prévenir leurs Maladies. Nous pouvons assurer avoir vu des enfans, surtout de ceux qui ont été alaités par leur propre mère, & conduits d'après les préceptes exposés dans ce premier Chapitre, jouir de la santé la plus constante, & passer le temps de la *dentition*, sans autre accident qu'une *salivation* plus abondante que dans l'état naturel; effet nécessaire de la pression que font, sur les *gencives*, les *dents* qui poussent.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0224-9

Si cependant un ou deux jours ſe paſſent ſans que le *méconium* s'évacue, ou s'il ne ſort qu'en très-petite quantité, il faut alors donner à l'enfant un peu de *manne* ou de *magnéſie blanche*, comme nous l'avons conſeillé plus haut; &, ſi l'on n'eſt pas à portée de ſe procurer ces *drogues*, on lui donnera une cuiller ordinaire de *petit-lait*, dans lequel on aura fait fondre un peu de *miel*.

Ce qu'il faut faire lorſqu'il ne s'évacue pas dans le temps preſcrit.

Mais le *remède* le meilleur pour faire évacuer le *méconium*, eſt le *lait* de la mère, que l'on appelle *coloſtrum*, & qui, dans les premiers jours de la couche, a toujours une vertu *purgative*, ainſi que nous l'avons fait voir, Tome I, Chapitre I, § IV, Note 11; & ſi on donnoit le teton aux enfans dès qu'ils montrent une diſpoſition à teter, on auroit rarement beſoin de *remèdes* pour faire évacuer le *méconium*. Ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt que, quand on ne leur donne point le teton de la mère, on ne doit jamais les empâter de *ſirops*, d'*huiles* & d'autres *drogues* auſſi *indigeſtes*, & qui ne font que ſurcharger leur *eſtomac* (2).

Le meilleur remède dans ce cas eſt le lait de la mère.

---

(2) Preſque tout le monde, & même des Médecins, conſeillent de ne faire teter l'enfant que vingt-quatre heures après ſa naiſſance: il y en a même qui veulent qu'on attende que les *vidanges* ayent ceſſé. Il eſt étonnant, dit le Traducteur de M. ROSEN, qui étoit lui-même de ce ſentiment, combien les opinions ont été partagées à cet égard. » Il ne s'agit, continue-t-il, que de ſavoir ſi c'eſt la mère » qui doit allaiter, ou une Nourrice étrangère à l'enfant.

» Dans le premier cas, conſultons la Nature, & nous » verrons le parti le plus sûr qu'il y ait à prendre. Dès » que la mère a repoſé après l'accouchement, on lui préſente ſon enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la bouche » pour prendre le ſein; & le meilleur *purgatif* qu'il puiſſe » prendre alors pour évacuer le *méconium*, eſt, ſans con-

Combien eſt ridicule l'opinion de ceux qui penſent qu'il ne faut donner à teter à l'enfant que vingt quatre heures après ſa naiſſance, ou quand les vidanges ont ceſſé.

Le maillot s'oppose à l'évacuation du méconium.

(Il est d'observation que les enfans que l'on emmaillotte, sont plus sujets que les autres à ne pas rendre leur *méconium* dans les premières vingt-quatre heures, & cela ne tient qu'aux ligatures dont ils sont garrottés: ils ne rendent leurs *selles* que lorsqu'ils sont desserrés & dégagés de leurs bandes.

A quoi l'on reconnoît que l'enfant a rendu le méconium.

L'enfant nouveau-né doit évacuer trois ou quatre fois par jour dans les deux ou trois premiers jours; c'est à cette quantité de *selles* qu'on reconnoît que le *méconium* est entièrement rendu.

Dans quelle proportion doivent être multipliées les selles des enfans.

Ensuite, & tant que l'enfant tète, il faut qu'il aille à la *selle* deux fois par jour, ce qui cependant doit être proportionné à la quantité de *lait* qu'il prend; car, plus il tète, & plus il doit évacuer. La raison de cette multiplicité d'évacuations est que l'*estomac* des enfans a de la peine à digérer, & que leurs *intestins* étant proportionnément plus grands que

---

„ tredit, le *lait* très-délayé de la mère. Il faut être dans „ le délire, pour prétendre que le *lait* d'une mère est dan- „ gereux, jusqu'à ce que les *vidanges* ayent cessé.

Moment où il faut présenter le teton à l'enfant.

„ Si l'on s'apercevoit que l'enfant ouvrît la bouche pen- „ dant que la mère repose, on se contenteroit de lui pré- „ senter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiède très-peu „ sucrée, soit avec une petite cuiller, soit avec un linge „ fin, roulé & bien imbibé de cette eau, & cela seulement „ pour déterger la bouche & la gorge. Je ne vois pas pour- „ quoi la mère laisseroit passer vingt-quatre heures avant „ de présenter le sein. Le moment où l'enfant ouvre la bouche „ pour saisir le sein, est le plus intéressant pour le succès „ de la lactation.

Ce qu'il faut donner à l'enfant, lorsqu'on le confie à une Nourrice étrangère.

„ Si l'enfant doit avoir une Nourrice étrangère, on dé- „ layera vingt gouttes ou environ de *sirop de chicorée com-* „ *posé*, dans une cuiller à café d'eau chaude; ce que l'en- „ fant avale très-bien: on réitère cette dose deux ou trois „ fois, pendant le premier jour surtout, & on le pré- „ sente à la Nourrice lorsqu'il a évacué. En attendant,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0226-1

ceux des adultes, les *alimens* y laiſſant de réſidu ou de *ſaburre*, leurs *ſelles* doivent donc être plus multipliées que celles des adultes.

Si l'on n'obſerve point cette fréquence dans les *évacuations* des enfans, ils ſont conſtipés.)

ARTICLE II.

De la Conſtipation des Enfans.

(L'ENFANT nourri par ſa propre mère, & qui ne vit que de ſon *lait* pendant les ſix premiers mois, n'eſt guère expoſé à cet accident; mais il eſt ordinaire à ceux qui ſucent le *lait* d'une étrangère, ſurtout ſi ce lait a dix, douze, quatorze mois & davantage, comme il n'arrive que trop ſouvent. La *conſtipation* chez ces enfans eſt douloureuſe, & conduit quelquefois à d'autres accidens plus graves.

Qui ſont les enfans expoſés à la conſtipation.

„ on lui donne, dans les intervalles du *purgatif*, un peu „ d'eau chaude très-légèrement ſucrée. Cette conduite eſt „ la plus ſage.

„ Si l'on ne peut ſe procurer une Nourrice qui ait un „ *lait* auſſi délayé qu'on le voudroit, il faut qu'elle faſſe „ prendre de cette eau ſucrée, différentes fois par jour, à „ l'enfant, pendant les quinze premiers jours. En général, „ plus le *lait* eſt délayé pendant cet intervalle de temps, „ mieux l'enfant s'en trouvera „. *Traité des Maladies des Enfans*, page 24, note *a*.

Dans ce dernier cas, c'eſt-à-dire, lorſque l'enfant doit être livré à une Nourrice mercenaire, je me paſſe, autant que je le puis, de *ſirop de chicorée compoſé*. De l'eau tiède, dans laquelle on délaye du bon *miel de Narbonne*, autant qu'il eſt néceſſaire pour la ſucrer agréablement, & que l'on donne à ſucer, au moyen d'un morceau de mouſſeline roulé, me réuſſit le plus ſouvent. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que je n'ai jamais été obligé de preſcrire du *beurre*, de la *graiſſe*, de l'*huile*, &c., qui nuiſent toujours à l'*eſtomac* des enfans.

De l'eau miellée.

Ce qu'il faut faire lorsque cette Maladie est due à ce que le lait de la Nourrice est trop épais ou trop ancien.

Lorsque la *constipation* est causée parce que le *lait* est trop épais & trop ancien, il faut prescrire à la Nourrice de boire une eau légère de *chiendent*, dans laquelle on fait infuser une petite poignée de *bourrache* nouvellement cueillie. Cette *tisane*, prise abondamment, délaye le *lait* & le rend plus coulant. Si ce moyen ne réussit pas, il faut prendre une Nourrice qui ait un *lait* plus jeune, mais qui soit de six semaines à deux mois.

Lorsqu'elle est due, chez l'enfant sévré, à son régime.

Lorsque la *constipation* a lieu chez un enfant sévré, elle dépend de son *régime*, qu'il faut changer & rendre plus *délayant*: on lui frotte en outre tous les jours le ventre & la *région de l'estomac* avec la main échauffée: on lui donne un peu de *lait* avec une *décoction* de *gruau* d'*avoine* & un peu de *miel*; on lui fait faire de l'exercice en plein *air*; & on le présente à la garde-robe tous les jours à une heure déterminée.

Seuls remèdes qu'on puisse se permettre.

Il faut se garder, autant qu'il est possible, de recourir aux *remèdes*; c'est vouloir rendre le mal plus opiniâtre. Le seul qu'on puisse se permettre quand la *constipation* est opiniâtre, est une eau légère de *rhubarbe*. Les *huiles*, le *beurre*, la *graisse* nuisent à l'*estomac*, affoiblissent les *intestins*, & ne rendent pas le ventre plus libre habituellement.)

ARTICLE III.

De la Chute de l'Anus.

Causes de cet accident.

(LES efforts que les enfans font pour aller à la *selle* lorsqu'ils sont constipés, occasionnent assez souvent la *chute du rectum*, quoique cet accident soit plus souvent causé par le *cours de ventre*. De quelque cause qu'il dépende, il devient quelquefois permanent, si l'on n'y porte pas un prompt *remède*. » Je n'en ai pas trouvé de meilleur, dit M.

Fomentation avec le

» ROSEN, que de fomenter la partie avec une » éponge fine trempée dans du bon *vin* chaud. La » *suie* bien fine, ou l'écorce de *pin* pulvérisée & » passée au tamis, sont utiles : on en saupoudre la » partie, que l'on fait ensuite rentrer. Il est en- » core avantageux d'exposer le fondement de » l'enfant à une *fumigation* de *mastic*. vin chaud. Poudre de suie & de pin, fumigation de mastic.

» Si le mal est opiniâtre, on soulage certaine- » ment l'enfant en le mettant à la *selle* sur un vase » soutenu par un escabeau élevé, de manière que » l'enfant n'ait pas les pieds posés à terre. On em- » pêche par là le *rectum* de tomber. Ce qu'il faut faire lorsque le mal est opiniâtre.

» Au reste, on ne doit pas trop s'inquiéter de » cet accident, qui se passe assez ordinairement » de lui-même, à mesure que l'enfant prend de » l'âge & des forces ».)

§ III.

Des Aphtes chez les Enfans.

LES *aphtes* sont de petits *ulcères* blancs, qui tapissent l'intérieur de la *bouche*, la *langue*, le *gosier* & l'*estomac* des enfans. Quelquefois elles s'étendent dans tout le *canal intestinal*; dans ce cas, elles sont très-dangereuses, & produisent souvent la mort de l'enfant. Caractères de cette Maladie.

Lorsque les *aphtes* sont pâles, luisantes, peu nombreuses, molles, superficielles, tombant aisément, elles ne sont pas à craindre; mais si elles sont ternes, jaunes, brunes, noires, épaisses; si elles *suppurent*, elles sont dangereuses.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Aphtes chez les Enfans.

LES *aphtes* sont ordinairement occasionnées par des humeurs *acides* : cependant il y a tout lieu de croire que le *régime échauffant*, soit de la mère, soit de l'enfant, en est encore plus souvent la cause. Il est rare de trouver un enfant à qui l'on n'ait pas donné du *vin*, du *punch*, des *eaux de cannelle*, ou toute autre liqueur *échauffante* & incendiaire, aussi-tôt après sa naissance. On sait que toutes ces *drogues* peuvent occasionner des Maladies *inflammatoires*, même dans les adultes ; ainsi, on ne doit pas être étonné qu'elles échauffent & enflamment le *sang* des enfans, & mettent toute leur *constitution* en feu.

ARTICLE II.

Symptômes des Aphtes chez les Enfans.

Suites dangereuses des aphtes.

(LES *aphtes* sont accompagnées de douleurs, & peuvent devenir mortelles, comme on vient de le dire, parce que les enfans crient jour & nuit, & que, ne pouvant plus teter, ils sont exposés à souffrir la faim & la soif.

Lorsqu'ils tètent ayant des *aphtes*, les bouts du sein de la Nourrice en sont endommagés, & deviennent *purulens*.

Si les *aphtes* gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler ; si elles portent jusque dans l'*estomac*, il s'ensuit un vomissement violent & un *hoquet* dangereux ; si elles se propagent jusque dans les *intestins*, le *lait* que l'enfant a pris ne passe plus dans les *secondes voies*, mais sort par les selles en

dévoiement; &, pour peu que la Maladie dure, l'enfant doit mourir, faute de nourriture.

Aphtes qui font le plus à craindre.

Les *aphtes* noires, ſont autant de boutons *gangréneux*. Plus elles ſont denſes & profondes, plus la Maladie eſt dangereuſe: celles qui diſparoiſſent & reviennent bientôt en plus grande quantité, ſont également à craindre.

On guérit aſſez facilement celles qui paroiſſent d'abord aux lèvres, aux gencives, ſur la langue, dans l'intérieur des joues, ſur le *palais*, la *luette* & les *amygdales*; plus difficilement celles du *pharynx*, de l'*eſtomac* & des *inteſtins*; très-difficilement celles qui ſe portent de la gorge dans les *poumons*, par la *trachée-artère*: enfin, les plus difficiles à guérir ſont celles qui, après avoir commencé dans les *inteſtins*, ou dans l'*eſtomac*, montent par l'*œſophage*, & prennent l'apparence d'une couenne de lard dans le goſier.

Symptômes des aphtes dans le pharynx, l'eſtomac & les inteſtins;

On aperçoit aiſément celles qui occupent les diverſes parties de la bouche. On ne voit qu'en partie celles du *pharynx*; mais on les reconnoît, ainſi que celles de l'*eſtomac* & des *inteſtins*, par le *hoquet* & le *vomiſſement* de l'enfant, ſurtout lorſqu'il peut encore teter, ou par un *dévoiement* qui préſente les croûtes des *aphtes* & le *lait* parmi les excrémens. Lorſque les *aphtes* ſont dans la gorge & dans la *poitrine*, on eſt averti de leur préſence par une *toux* conſidérable, par l'enrouement, & par le ſon de la voix de l'enfant, qu'on diroit ſortir d'un tuyau de *métal*: On préſume celles qui, de l'*eſtomac* ou des *inteſtins*, remontent dans le goſier, ſous l'apparence d'une couenne de lard, par une *fièvre* forte; par les ſelles fréquentes qui durent depuis pluſieurs jours de ſuite; par l'agitation, le *hoquet*, la rougeur extrême de la langue, &c.

Dans la gorge & dans la poitrine.

Qui ſont les enfans

Les enfans dont on ne tient pas la bouche pro-

exposés aux aphtes.

pre, sont surtout exposés aux *aphtes*, ainsi que ceux qui prennent un *lait* trop vieux, ou *aigre*, ou qui s'endorment le bout de la mamelle dans la bouche. Nombre d'enfans ont ce défaut, qui leur est communiqué par la Nourrice. J'ai vu des Nourrices qui avoient habitué les enfans à ne s'endormir qu'au teton. Elles ne les retiroient pour les mettre dans leur lit, que quand elles étoient assurées que le transport ne les éveilleroit pas. En les ôtant de la mamelle, on leur voyoit couler de la bouche une liqueur claire, qui n'étoit autre chose que le *sérum* du *lait* qui s'étoit caillé. Pour peu que l'enfant soit malade, ce *petit-lait* devient en peu de temps *aigre* & *acrimonieux*; il excorie tout l'intérieur de la bouche, & produit des *aphtes*.

Habitude dangereuse des Nourrices, de laisser les enfans s'endormir le teton dans la bouche.

Les enfans qui ont de grands *dévoiemens*, lors de quelque *fièvre*, sont sujets aux *aphtes*: on les voit encore paroître lorsque les *dents* veulent percer, &c.)

ARTICLE III.

Traitement des Aphtes chez les Enfans.

Vomitifs & doux laxatifs.

LES *remèdes* qui conviennent le mieux, dans cette Maladie, sont les *vomitifs*, de l'espèce de ceux que nous avons recommandés, § I de ce Chapitre, page 214 de ce Volume, & les doux *laxatifs*, tels que le suivant.

Poudre laxative.

Prenez de *rhubarbe*, cinq grains;
de *magnésie blanche*, trente grains.
Broyez & mêlez le tout ensemble; divisez en six prises égales.

Dose.

On donnera une de ces prises à l'enfant, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce qu'elles opèrent.

On donne ces poudres, ou dans les *alimens* de l'enfant, ou dans un peu de *sirop de roses pâles*, &

& on répète ce *remède*, auſſi ſouvent qu'il eſt néceſſaire de lui tenir le ventre libre. (Cette poudre eſt ſurtout indiſpenſable lorſque l'enfant a des *tranchées*; ce qui indique des *acides* ou des *glaires*, dont il eſt important de débarraſſer les *premières voies*, comme nous le ferons voir, § IV de ce Chapitre.)

On eſt dans l'uſage d'ordonner, dans ce cas, le *calomélas*; mais comme ce *remède* occaſionne ſouvent des *tranchées*, & quelquefois même des *convulſions*, on ne peut le preſcrire aux enfans qu'avec les plus grandes précautions.

On ne peut preſcrire le calomélas aux enfans qu'avec précautions.

On recommande beaucoup de *drogues* pour *gargariſer* la bouche & la gorge dans cette Maladie: mais il eſt très-difficile que les enfans, dans ces premiers temps de leur exiſtence, puiſſent en faire uſage, dans l'impoſſibilité où ils ſont de ſe gargariſer. C'eſt donc aux Nourrices à qui il faut recommander de laver ſouvent l'intérieur de la bouche des enfans, avec un peu de *borax* & de *miel*, ou avec la *mixture* ſuivante.

Gargariſme ou lotion.

Mixture déterſive.

Prenez de *miel de Narbonne*, une once;
de *borax*, ſoixante grains;
d'*alun calciné*, trente grains;
d'*eau roſe*, deux gros.
Mêlez.

Un *remède* très-approprié dans ce cas, eſt une *diſſolution* de dix ou douze grains de *vitriol blanc*, dans huit onces d'eau d'*orge*. On applique ces *remèdes* avec le doigt, ou avec un peu de coton, attaché au bout d'un petit bâton, (& on a l'attention de pencher la tête de l'enfant en devant, afin de lui faire rejeter les reſtes de ce *remède*, qu'il ſeroit très-dangereux qu'il avalât.

Diſſolution de vitriol blanc.

Précautions qu'exige ce remède.

Si les cris ſubits & violens de l'enfant donnent lieu de croire qu'il ſouffre beaucoup des *aphtes*,

Circonſtances qui demandent les calmans.

on fait prendre à la Nourrice, une ou deux fois par jour, deux gros de *sirop diacode;* on peut même aller jusqu'à trois ou quatre gros, lorsque la Nourrice a beaucoup de *lait*, qui, devenu calmant par ce *remède*, apaisera les douleurs de l'enfant. Si l'on ne juge pas à propos de donner du *sirop diacode* à la Nourrice, on peut en donner quelques gouttes à l'enfant, dans une cuiller à café d'eau d'*orge*. RIVIÈRE n'a pas hésité de donner à son fils un grain entier de *laudanum*, & avec un grand succès.

Voici un *remède* proposé par BOYLE, & adopté par M. ROSEN.

Suc de joubarbe, miel & alun.

Prenez parties égales de *suc* de *grande joubarbe* & de *miel;* faites bouillir; ajoutez assez d'*alun* pour donner au mêlange une saveur légèrement *acerbe*. On en baffine les *aphtes* toutes les heures.

Mucilage de coing & sirop de joubarbe.

Si l'enfant a encore quelques lésions à la bouche, après que les croûtes des *aphtes* sont tombées, on les baffine avec du *mucilage de coing*, auquel on ajoute, si l'on veut, partie égale de *sirop de grande joubarbe*.

Jus de raves, miel rosat.

Lorsque les *aphtes* sont internes, c'est-à-dire, dans l'*estomac*, les *intestins*, &c., on prend du jus de *raves* cuites sous la cendre, auquel on ajoute un peu de *miel rosat*, & on en fait prendre souvent une petite cuillerée à l'enfant. A la place du jus de *raves*, on peut se servir de celui de *carottes*, qu'on employe de même. Il faut que la Nourrice prenne en même temps, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire de la *poudre laxative* proposée ci-dessus, page 224 de ce Volume.

Jus de carottes.

Lorsque les croûtes des *aphtes* commencent à partir par les *selles*, il faut donner à l'enfant un doux *purgatif* qui fortifie en même temps les *intestins*. Le *sirop de rhubarbe* convient dans ce cas.

Sirop de rhubarbe.

On en donne deux gros à la fois, & on réitère toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en aperçoive de l'effet. Si les *selles* étoient sanglantes, & qu'elles annonçassent une *dyssenterie*, ou qu'elles la fissent craindre, il faudroit donner à l'enfant une cuiller à café, & souvent répétée, de l'*émulsion* de *gomme arabique* de la Pharmacopée d'Édimbourg.) Émulsion de gomme arabique.

Article IV.

Moyens de prévenir les Aphtes chez les Enfans.

(Les *aphtes* de la bouche sont les plus communes, & elles précèdent ordinairement celles des autres parties. En prévenant les premières, on peut donc venir à bout de prévenir les autres. On ordonnera à la Nourrice de regarder tous les jours dans la bouche de l'enfant, & de la tenir propre. Le meilleur *remède* pour cela, est de faire bouillir des feuilles de *sauge* bien lavées, dans de l'eau, & si l'on veut un peu de *vin*. On passe & on ajoute un peu de *miel*. La Nourrice y trempe un linge, dont elle s'entortille le bout du doigt: elle porte son doigt, ainsi entortillé & imbibé de cette mixture, doucement dans la bouche de l'enfant, & elle le pose sur tous les endroits où elle aperçoit des taches blanches. Elle réitère cette opération d'heure en heure, jusqu'à ce que ces taches soient disparues.) Décoction de sauge & de miel.

Article V.

Des Aphtes symptomatiques chez les Enfans.

(Il faut savoir que si les *aphtes* sont très-souvent une Maladie *essentielle* chez les enfans, elles sont aussi quelquefois *symptomatiques*; qu'elles peuvent dépendre de la *vérole*, du *scorbut*, &c., & que, dans ces cas, elles ne peuvent céder qu'aux *remèdes* indiqués par ces *Maladies*.

Caractères des aphtes symptomatiques.

On doit soupçonner que les *aphtes* ne sont pas *essentielles*, lorsqu'elles sont noires, étendues & profondes; & si elles pénètrent jusqu'à l'*os*, on ne peut guère alors douter qu'elles ne dépendent de quelque *vice vénérien*; ce dont ensuite on peut s'assurer, par la connoissance qu'on a de la Nourrice, de la mère & du père de l'enfant: alors il faut se hâter d'administrer le *mercure*, soit à la Nourrice, soit à l'enfant, parce que ces *aphtes* se termineroient par la *gangrène*.

Mais nous prévenons que, dans ces occasions, on ne doit confier ces petits malades qu'à des Médecins très-prudens & très-expérimentés, leur délicatesse exigeant les plus grandes précautions, relativement à cette espèce de *remèdes*. Au reste, il faut consulter ci-après le § XVI du présent Chapitre, qui traite de la *vérole des enfans*.)

§ IV.

Des Acidités, & des Maladies qu'elles produisent chez les Enfans, telles que les Tranchées & les Coliques.

Les alimens des enfans sont faciles à s'aigrir, & la plupart de leurs Maladies donnent des signes d'acidités.

LES *alimens* des enfans étant, pour la plupart, de nature *acescente*, ou disposés à devenir *acides*, s'aigrissent souvent dans l'*estomac*, surtout de ceux dont la santé est dérangée. Aussi presque toutes leurs Maladies sont-elles accompagnées de signes évidens d'*acidité*: ces signes sont des *déjections* vertes, des *tranchées*, des *coliques*, &c.

Mais ces acidités sont plus souvent l'effet que la cause de ces Maladies.

On a été porté à croire, d'après ces *symptômes*, que toutes les Maladies des enfans tenoient à une surabondance d'*acide* dans leur *estomac* & dans leurs *intestins*. Mais quiconque les observera avec attention, verra que les *symptômes d'acidité* sont plus souvent l'effet que la cause des Maladies des enfans.

La Nature a voulu évidemment que leurs *alimens* fuſſent de qualité *aceſcente*; &, à moins que l'enfant ne ſoit malade, & que ſes *digeſtions* ne ſoient troublées par quelque autre cauſe, nous ne craindrons pas de dire que la qualité *aceſcente* de leurs *alimens* eſt rarement capable de leur nuire. Cependant, comme les *acidités* ſont auſſi & même ſouvent des *ſymptômes* de Maladies chez les enfans, & comme ils en ſont quelquefois incommodés, nous allons expoſer les moyens de les en délivrer.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Acidités & des Maladies qu'elles produiſent, telles que les tranchées & les coliques.

(LORSQUE l'*eſtomac* & les *inteſtins* d'un enfant ſont farcis d'humeurs *acides*, il s'agite, il eſt inquiet, il crie par accès. Il ſe courbe, gigotte des pieds, dort mal, rit en dormant, &c.; quelquefois il crie après le teton, le prend & le laiſſe auſſi-tôt. Les *ſelles* ſont alors, ou déjà verdâtres, ou le deviennent bientôt. Ses linges ſont teints de couleur verte, lorſqu'ils ſont ſecs. L'enfant exhale une odeur aigre, ainſi que les rots qu'il pouſſe de temps en temps. Si cet état dure quelque temps, ſes excrémens tiennent d'une nature *dyſſentérique*. Lorſqu'un enfant lâche plus d'*urine* que de coutume, de ſorte qu'il ſe mouille juſque deſſous les bras, il a des *tranchées*. On doit regarder ce *ſymptôme* comme un effet probable de la *conſtipation*.

Symptôme particulier des tranchées.

Il eſt important d'uſer alors de prompts ſecours, parce que les *tranchées* ſe termineroient par des *convulſions*. Il eſt remarquable, dit M. ROSEN, qu'un enfant qui a des *tranchées* & ne veut pas teter, prend le ſein volontiers & tète

jusqu'à se rassasier, lorsque quelqu'un le tient droit devant sa Nourrice.)

ARTICLE II.

Traitement des Acidités de l'estomac & des intestins.

Point de lait : bouillon, pain, exercice.

ON donnera à l'enfant, au lieu de *lait*, un peu de bouillon foible, avec du pain léger, & on lui fera faire un *exercice* suffisant pour faciliter la *digestion*.

Inconvéniens des remèdes absorbans.

On est dans l'usage de donner aux enfans, dans ces circonstances, des *juleps* où entrent des *perles*, de la *craie*, des *yeux d'écrevisse*, & d'autres poudres *testacées*. Ces *drogues* peuvent, il est vrai, par leurs qualités *absorbantes*, détruire les *acides;* mais elles ne sont pas sans inconvéniens : un des principaux, est de s'arrêter dans les *intestins*, d'y occasionner la *constipation*, toujours dangereuse pour les enfans, & des *obstructions* dans le ventre, surtout lorsqu'ils sont donnés en grande quantité : c'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir, à moins qu'on ne les joigne à des *purgatifs*, comme à la *rhubarbe*, à la *manne*, &c.

Ils ne doivent être administrés qu'avec des purgatifs.

Magnésie blanche.

Le meilleur *remède* que nous connoissions, toutes les fois qu'il est question d'*acidité*, est la poudre insipide appelée *magnésie blanche*. Elle *purge* en même temps qu'elle *absorbe* les *acides :* par ces effets, non seulement elle chasse la Maladie, mais encore en elle détruit la cause. On peut la donner dans toute espèce d'*alimens*, ou sous forme de *mixture*, telle que nous l'avons recommandée à la *Table générale*, Tome V, au mot *Mixture laxative absorbante*.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0238-8

ARTICLE III.

Traitement des Tranchées & des Coliques.

LORSQU'UN enfant eſt tourmenté par les *tranchées* ou la *colique*, bien loin de commencer par lui donner de l'*eau-de-vie*, de la *cannelle* & autres *drogues* échauffantes, il faut, au contraire, lui tenir le ventre libre par des *lavemens émolliens* & la *mixture* dont nous venons de parler. On lui frottera en même temps le ventre avec un peu d'*eau-de-vie* verſée dans la main chauffée, & devant le feu. Ces moyens m'ont preſque toujours réuſſi dans les *coliques* des enfans.

Dangers des échauffans.

Lavemens émolliens.

Magnéſie blanche.

Frictions avec l'eau-de-vie ſur le ventre.

Si cependant il arrivoit qu'ils ne fuſſent pas ſuffiſans, on mêlera un peu d'*eau-de-vie* ou d'une autre *liqueur ſpiritueuſe* dans deux fois autant d'eau, qu'on édulcorera avec un peu de *ſucre*, & on en donnera à l'enfant la doſe d'une cuillerée à café, juſqu'à ce que les *coliques* ſoient apaiſées. On a vu, dans ces occaſions, un peu d'*eau de menthe poivrée* réuſſir très-bien.

Circonſtances qui indiquent un peu de liqueur ſpiritueuſe.

Eau de menthe poivrée.

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir les Acidités, les Tranchées & les Coliques des Enfans.

(LA Nourrice ne vivra que de viande & de bouillons légers à la viande, dans leſquels on délayera quelques jaunes d'œufs. Elle évitera tout ce qui peut avoir de la diſpoſition à l'*acide*. Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la ſeconder dans les ſoins qu'elle doit à l'enfant, afin qu'elle n'altère point ſon *lait* par la trop grande agitation & le manque de repos néceſſaire. Il faut cependant qu'elle faſſe du mouvement, pour entretenir chez

Régime de la Nourrice.

elle une douce *transpiration*, si importante dans ce cas comme en tout autre : car il est d'observation que la vie sédentaire corrompt le *lait* en quatorze jours, & qu'il reprend ses bonnes qualités dans le même espace de temps, avec un mouvement convenable.

Circonstances où il faut changer de Nourrice.

Si ces moyens ne réussissent pas, il faut changer de Nourrice, & en choisir une dont le *lait* n'ait aucune aigreur, & soit plus jeune que le précédent.

Les *tranchées* sont fort communes parmi les enfans de la Campagne, surtout pendant l'été, lorsque la nourriture de la mère ou de la Nourrice est principalement du *lait aigre ;* & nombre d'enfans en périssent : il en périroit encore une bien plus grande quantité, si les femmes de la Campagne n'étoient pas dans un mouvement continuel, occupées à des travaux du labourage & des prairies, travaux qui absorbent une partie des *acides* dont elles sont surchargées.

Si cependant leurs enfans annonçoient des dispositions à en être affectés, il faudroit qu'elles changeassent de *régime*, qu'elles renonçassent absolument au *lait aigre* & à toute substance *acide*, & qu'elles vécussent de viande, comme nous venons de le dire.)

§ V.

Des Gerçures, des Écorchures & des Excoriations chez les Enfans.

Siége de ces incommodités.

LES *gerçures*, les *écorchures* & les *excoriations* incommodent beaucoup les enfans, & on dit dans ce cas, qu'ils se coupent : elles sont ordinairement situées dans les *aines*, dans les plis des cuisses & du cou, sous les bras, derrière les oreilles, enfin

dans toutes les parties humectées par la *sueur* & par les *urines*.

ARTICLE PREMIER.

Traitement des Gerçures, des Écorchures & des Excoriations, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation.

La propreté en est le remède.

COMME ces *accidens* sont, pour la plupart, occasionnés par le défaut de propreté, le moyen le plus efficace de les prévenir, est de laver souvent toutes les parties malades avec de l'eau fraîche; de changer les enfans souvent de linge, en un mot, de les tenir parfaitement propres.

Ce qu'il faut faire lorsque la propreté ne suffit pas.

Dans les cas où ces moyens ne suffiroient pas, on saupoudre les parties échauffées avec des poudres *desséchantes* & *absorbantes*; telles que la *corne de cerf brûlée*, la *tuthie*, la *craie*, les *pattes d'écrevisse* préparées, &c.

(La poussière de bois vermoulu, la cendre de papier ou de chiffons brûlés, &c., sont employées tous les jours avec un égal succès. Il y a des personnes qui se servent, dans les mêmes vues, de la poudre à poudrer: si elle étoit pure, & qu'il n'y entrât que de bon *amidon*, nous la trouverions également bonne; mais quel que soit l'*ingrédient* avec lequel on la mêlange depuis qu'elle est augmentée de prix, ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je l'ai vu il y a quelque temps, elle a causé de l'*inflammation*, & conduit à *suppuration* des *écorchures*, qui se seroient peut-être passées d'elles-mêmes, sans aucun secours.)

Inconvéniens de la poudre à cheveux.

ARTICLE II.

Traitement des Gerçures, des Écorchures & des Excoriations accompagnées d'inflammation.

LORSQUE les parties affectées sont fort *enflammées*, & tendent à une véritable *ulcération*, il faut ajouter un peu de *sucre de plomb* à ces poudres, & frotter les *parties* avec l'*onguent camphré*, (ou plutôt bassiner ces *parties* avec l'*eau végéto-minérale de Goulard*: car on a observé que le *sucre de plomb* avoit occasionné des *convulsions*.)

Eau végéto-minérale de Goulard.

Dissolution de vitriol blanc, ou de terre à dégraisser.

Un moyen très-propre à fermer & guérir ces *parties*, est de les laver avec une eau dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de *vitriol blanc*. Mais un des meilleurs *remèdes*, dans cette occasion, est de la *terre à dégraisser*, dissoute dans une quantité suffisante d'eau chaude : on laisse le tout reposer jusqu'à ce qu'il soit refroidi, & on bassine doucement les *parties* avec cette eau, une ou deux fois le jour.

§ VI.

De l'Épaississement du Mucus du nez, & du Rhume de cerveau chez les Enfans.

ARTICLE PREMIER.

De l'Épaississement du Mucus du nez.

Effets de cet accident.

LES narines des enfans sont souvent bouchées par un *mucus* épais, qui les empêche de respirer librement par le nez, & qui, en même temps, leur ôte la faculté de teter & d'avaler. Il est donc de la plus grande importance de remédier promptement à cet accident.

Traitement.

Il y en a qui, dans ce cas, conseillent, après

une *purgation* convenable, de fourrer de temps en temps dans le nez, des linges trempés dans une once d'*eau de marjolaine*, dans laquelle on a fait diſſoudre deux ou trois grains de *vitriol blanc*, & qu'on a fait filtrer. WÉDÉLIUS dit que deux grains de *vitriol blanc* & autant d'*élatérium*, diſſous dans une demi-once d'*eau de marjolaine*, & appliqués, comme nous venons de le dire, emportent le *mucus*, ſans faire éternuer.

Eau de marjolaine. Vitriol blanc.

Elatérium.

Dans les cas opiniâtres, on peut eſſayer ces *remèdes*; mais avant que d'y venir, il faut en adminiſtrer de plus ſimples & de plus faciles à ſe procurer. Nous n'avons jamais été dans la néceſſité d'en employer d'autres qu'un peu de graiſſe, de *Juif*, d'*huiles d'amandes douces*, ou de beurre frais, dont on frotte le nez de l'enfant dans le temps qu'il eſt au lit; par ce moyen, on diſſout le *mucus*, & on rend la *reſpiration* plus libre.

Remèdes qui réuſſiſſent le plus ſouvent.

ARTICLE II.

Du Rhume de cerveau.

(CETTE Maladie empêche les enfans de dormir & les incommode beaucoup pendant qu'ils tètent. Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux ſont expoſés au paſſage des allans & venans, ou à quelques vents coulis, y ſont très-ſujets.

Qui ſont les enfans qui y ſont expoſés.

Le *remède* eſt d'expoſer le viſage de l'enfant à la vapeur d'eau chaude, de lui frotter le nez avec du *beurre* frais ou de l'*huile d'œuf*. Si le *rhume* réſiſte, on introduira dans les narines un linge roulé, & trempé dans un mêlange d'une demi-once d'*eau de marjolaine* chaude, d'un ou deux grains de *vitriol blanc*, & d'autant d'*élatérium*. Les enfans ſont très-ſujets à une eſpèce de *toux* ap-

Traitement.

Vapeurs d'eau chaude. Beurre. Huile.

Eau de marjolaine, vitriol blanc, élatérium.

pelée *nerveuse*, dont on trouve le traitement, Tome II, Chapitre XX, § II, Art. III. On trouvera, même Chap., § III, le traitement de la *Coqueluche*, Maladie plus particulière aux enfans qu'aux adultes.)

§ VII.

Du Vomissement chez les Enfans.

Pourquoi le vomissement est plus commun aux enfans qu'aux adultes.

LA délicatesse des enfans & la sensibilité de leurs *organes*, les rendent sujets à vomir ou à avoir le *cours de ventre*, pour peu qu'ils prennent des substances qui irritent les *nerfs de l'estomac* ou des *intestins*. Aussi ces indispositions sont-elles plus communes dans les premières années de la vie, que dans un âge plus avancé.

Il n'est pas toujours à craindre. Ce qui le constitue Maladie.

Quoi qu'il en soit, le *vomissement* est rarement dangereux, & ne doit jamais être regardé comme une Maladie, à moins qu'il ne soit très-violent, & qu'il ne continue assez long-temps pour épuiser les forces de l'enfant.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Vomissement chez les Enfans.

LE *vomissement* peut venir, ou de ce que l'enfant a trop mangé, ou de ce que les *alimens* qu'il a pris, sont de nature propre à irriter trop vivement les *nerfs* de *l'estomac*, ou enfin de la sensibilité de ces *nerfs*, devenue si grande, qu'elle les met hors d'état de supporter la petite irritation des *alimens*, même les plus doux.

(Le *vomissement* peut encore être causé par le refroidissement, par quelque vapeur nuisible, telle que celle du charbon; par la *gale* imprudemment répercutée; par des *vers*; par la *coqueluche*; par

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0244-0

une *deſcente*; par des *obſtructions* dans les *inteſtins*; par la frayeur, le ſaiſiſſement, la peur, la crainte, &c.)

ARTICLE II.

Traitement du Vomiſſement occaſionné par trop d'Alimens.

DANS ce premier cas, bien loin de chercher à arrêter le *vomiſſement*, il faut, au contraire, travailler à l'exciter, parce que ce n'eſt qu'en nettoyant l'*eſtomac* qu'on peut faire ceſſer la Maladie. On donne alors aux enfans quelques grains d'*ipécacuanha*, comme il eſt preſcrit, Tome II, Chap. XX, § III, art. II; ou une grande quantité d'eau tiède, ou une *infuſion* légère de fleurs de *camomille*, & on tâche de les faire vomir en leur châtouillant le goſier avec la barbe d'une plume.

Ipécacuanha ou de l'eau tiède, &c.

Traitement du Vomiſſement cauſé par des Alimens âcres & irritans.

LORSQUE les *vomiſſemens* viennent d'*alimens* de nature *âcre* & *irritante*, il faut changer le *régime* des enfans, & les mettre à une nourriture plus adouciſſante.

Changement de régime.

(Les enfans qui ne tètent que le *lait* de leurs mères, ſont rarement expoſés à cette eſpèce de *vomiſſement*, quoiqu'ils ſoient très-ſujets à la première eſpèce. Mais les enfans qui ſont entre les mains d'une mercenaire l'éprouvent très-ſouvent, tant parce que le *lait* de cette Nourrice eſt trop vieux, que parce qu'on le gorge de bouillons à la viande, de gâteaux, de *beurre*, de *bouillie*, &c.

Quand on a fait vomir l'enfant par les moyens qu'on vient d'expoſer, Article précédent, on examine ſi la qualité des *alimens* qui irritent l'*eſtomac*

Ce qu'il faut faire quand l'acrimonie eſt de nature acide.

n'eſt pas de nature *acide*, ce qu'on reconnoîtra aux caractères que nous avons donnés, § IV de ce Chap., page 229 de ce Volume, & on preſcrira les *remèdes* qui y ſont conſeillés.

Putride; Si l'*acrimonie* des humeurs de l'*eſtomac* eſt de caractère *putride*, ce qu'on reconnoît à une odeur d'œuf pourri qu'exhale la bouche de l'enfant, & ce qui annonce qu'il a mangé des ſubſtances animales, on lui donne cinq ou ſix grains de *crême de tartre*, aromatiſée avec un peu de *ſuc* de *citron* dans un peu d'eau. On les répète plus ou moins de fois par jour, & on les continue juſqu'à ce qu'on ne s'aperçoive plus de la mauvaiſe haleine.

Rance; Si cette *acrimonie* eſt d'un caractère rance, ce qui eſt commun aux enfans à qui l'on donne du lard, de la pâtiſſerie, du beurre, de la viande graſſe, &c., on leur donne le même *remède* que contre l'*acrimonie putride*; on y ajoute ſeulement un peu de *ſucre* en poudre. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe*, pour purger légèrement & prévenir le cours de *ventre* qui ſurvient ordinairement dans ce cas.

Lorſque le vomiſſement eſt dû à des flegmes viſqueux; Lorſque le *vomiſſement* eſt occaſionné par des *flegmes* viſqueux qui s'accumulent dans l'*eſtomac* des enfans qui ſont gorgés de *bouillie* & de pain mal fermenté, il ſuffit de leur donner quelques grains d'*ipécacuanha* pour les faire vomir, & on leur donne enſuite l'*eau de rhubarbe* comme ci-deſſus.

A une gale rentrée; Lorſque l'*acrimonie* qui excite le *vomiſſement* eſt due à une *gale* répercutée imprudemment, il faut faire revenir la *gale* & traiter l'enfant comme nous l'avons dit, Tome III, Chap. XXXVII,

A des vers. § II. Lorſqu'elle eſt due à des *vers*, on ſuivra les conſeils preſcrits Chapitre XXX du même Tome.)

Traitement du Vomissement occasionné par l'irritabilité des nerfs de l'estomac & la sensibilité du sujet.

QUAND le *vomissement* procède d'une sensibilité extrême, ou d'une trop grande *irritabilité* des *nerfs* de l'*estomac*, il faut employer des *remèdes* capables de fortifier cet *organe*, & de diminuer par là sa sensibilité. On remplit la première de ces *indications*, en faisant prendre une légère *infusion* de *quinquina*, auquel on ajoute un peu de *rhubarbe* & d'*écorce d'orange*. On remplit la seconde avec les *sels purgatifs; remède* auquel on ajoute quelques gouttes de *laudanum liquide*, selon les occasions.

Infusion de quinquina, de rhubarbe & d'écorce d'orange. Sels purgatifs. Laudanum.

(Il faut commencer par éloigner de l'enfant tout ce qui est capable d'irriter ses *nerfs* & sa sensibilité. On le réduira donc au *lait* de sa mère pour toute nourriture, & la mère elle-même fuira toutes les occasions d'irriter & d'échauffer ses humeurs. Toutes les *passions* vives, les *alimens* âcres & salés, la fatigue excessive, sont dans ce cas; elle fera donc tout ce qui dépendra d'elle pour ne s'y livrer en aucune manière.

Régime de l'enfant;

De la Nourrice.

D'un autre côté, il faut égayer l'enfant; jouer avec lui pour le faire jouer; fixer son attention sur des objets agréables; ne faire rester auprès de lui que ceux qu'il aime: & lorsqu'il commence à avoir un peu de raison, sa mère, ses parens, ceux qui le soignent ou l'élèvent, doivent se comporter avec lui de manière à ce qu'il les regarde comme ses meilleurs amis. On évitera surtout de lui faire *peur*, de lui inspirer de la *crainte*, de lui occasionner des saisissemens, &c., comme nous l'avons prescrit, Tome I, Chap. XI, § II.)

Il est important dans ce cas de dissiper l'enfant, de l'égayer, &c.

Traitement du Vomissement causé par des Obstructions dans le bas-ventre.

Ce qui donne lieu de soupçonner les obstructions.

(LORSQUE le *vomissement* ne tient à aucune des causes dont on vient de parler, que l'enfant annonce souffrir beaucoup dans le ventre, qu'on y entend des *borborigmes*, qu'il ne rend rien par le bas, malgré les *lavemens émolliens*, & les *fomentations*, qu'il ne faut jamais manquer d'administrer, toutes les fois que le petit malade est constipé & qu'il souffre du ventre, on doit soupçonner des *obstructions* dans les *intestins*, ou une irritation causée par des humeurs délétères, qui doivent faire craindre la *colique* appelée *miséréré*.

Saignée s'il y a fièvre. Lavemens émolliens. Calmans.

Dans ces cas, il faut faire une petite *saignée*, s'il y a de la *fièvre*. On insiste sur les *lavemens émolliens*, ou avec de l'*huile d'olive* seule. On administre un huitième ou le quart d'un grain d'*opium*, pour au moins suspendre les douleurs & gagner du temps. On donne de petites doses, mais souvent répétées, d'une *infusion* de *manne* ou de *séné*, à laquelle on ajoute un peu de *suc* de *citron*. On met l'enfant dans un *demi-bain* tiède, & on l'y maintient le plus que l'on peut, en continuant à lui faire boire de l'*infusion purgative*. Si l'enfant refuse de rester dans le *bain*, on lui appliquera sur le ventre des *fomentations émollientes*; on revient au *bain*, où l'on essaye de nouveau à le faire rester; & l'on continue ces alternatives de *bains*, de *fomentations*, d'*infusion purgative*, d'*opium*, &c., jusqu'à ce que l'enfant aille mieux.)

Infusion de manne, de séné avec du suc de citron.

Demi-bain tiède.

Fomentations émollientes.

Traitement du Vomissement occasionné par une descente, par le froid, la coqueluche, &c.

Avant d'arrêter le vomissement,

(SI le *vomissement* est occasionné par une *descente*, on le traitera comme nous le dirons ci-après,

Chapitre

Chapitre LIV, §III de ce Volume. Il est bien important, avant d'administrer des *remèdes* contre le *vomissement*, de s'assurer s'il n'est pas dû à une *descente*, à laquelle les enfans sont d'ailleurs très-exposés.

quelle qu'en soit la cause, il faut s'assurer s'il n'y a pas une descente.

Lorsque le *vomissement* est occasionné par le froid subit, procure à l'enfant pour l'avoir déshabillé imprudemment, ce qui arrive surtout à ceux qu'on emmaillotte, on reconnoît cette cause à ce que le petit malade est tout à coup saisi d'un *hoquet*; & si la Nourrice lui donne à teter dans cette circonstance, il ne manque pas de vomir. Il est facile d'y remédier; il suffit de frotter le creux de l'*estomac* de l'enfant avec la main chauffée, & d'y appliquer ensuite des linges chauds.

Comment on reconnoît le vomissement dû au froid subit. Moyens d'y remedier.

Lorsque les enfans sont dans des chambres où l'on brûle du charbon, quelque foible que paroisse l'odeur à un adulte, elle occasionne souvent le *vomissement* chez un enfant; mais il cesse ordinairement, dès qu'on a enlevé le charbon, & qu'on a répandu de l'*alkali volatil fluor* dans la chambre. Si l'on négligeoit d'employer ce moyen, l'enfant périroit.

Moyens de remédier au vomissement causé par l'odeur du charbon.

Alkali volatil fluor.

Quant au *vomissement* occasionné par la *coqueluche*, nous renvoyons au Chapitre XX, §III du Tome II.)

Traitement du Vomissement opiniâtre.

Dans les *vomissemens* opiniâtres, outre les *remèdes* internes dont nous venons de parler, on applique sur le *creux de l'estomac* des *fomentations aromatiques* chaudes, faites au vin; elles servent à aider l'effet de ces mêmes *remèdes*: ou l'on applique dans le même endroit, l'*emplâtre stomachique*, auquel on ajoute un peu de *thériaque*, comme nous

Fomentations aromatiques chaudes. Emplâtre stomachique de thériaque, &c.

l'avons dit, Tome II, Chap. XXII, § IV, Art. VIII.

§ VIII.

Du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *du Cours de ventre chez les Enfans.*

Signes auxquels on reconnoît que l'enfant a le dévoiement & la diarrhée.

(Il faut d'abord savoir ce qu'on doit appeler *cours de ventre* chez les enfans. Nous avons dit, § II de ce Chapitre, page 218 de ce Volume, que l'enfant doit évacuer deux fois par jour, & plus, s'il prend beaucoup de nourriture : il ne faut donc pas croire qu'il a la *diarrhée*, parce qu'il fait trois ou quatre *selles* par jour, s'il tète bien. D'ailleurs les matières des enfans sont toujours liquides, s'ils ne vivent que de *lait*, comme cela doit être pendant les six premiers mois. Pour qu'on puisse dire qu'un enfant a le *cours de ventre*, il faut donc qu'il évacue de six à huit fois dans la journée, plus ou moins, proportionnément à la quantité de *selles* qu'il est habitué de rendre, & à la quantité de nourriture qu'il prend : il faut que ces *évacuations* soient changées de nature & de couleurs; que l'enfant annonce du dégoût, &c.

Le dévoiement est rare aux enfans nouveaux-nés.

Aussi les enfans nouveaux-nés sont-ils rarement attaqués de *diarrhée*, & lorsque cela arrive, c'est toujours la faute de la mère ou de la Nourrice, qui n'a pas soin de l'enfant, ou qui lui donne, soit du mauvais *lait*, soit du bon, mais sans règle, comme nous l'avons fait observer, Tome I, Chap. I, § VII.

Signes auxquels on reconnoît que le dévoiement est salutaire.

Le *cours de ventre* doit être regardé comme salutaire chez les enfans, toutes les fois que les *selles* sont aigres, glaireuses, vertes ou caillées. Ce n'est point parce qu'un enfant a un *cours de ventre*, qu'il faut le traiter, mais parce que les *selles* sont de telle ou telle nature; même les *selles* claires & aqueuses ne demandent point à être arrêtées trop promte-

ment, parce que souvent elles sont *critiques*, surtout lorsqu'elles succèdent à la rentrée de quelque *éruption*, ou après que l'enfant a pris du froid.

On voit quelquefois de ces *cours de ventre* venir après des temps humides: dans ces cas, ils ne peuvent être qu'avantageux, en ce qu'ils entraînent avec eux une quantité d'humeurs aqueuses, qui, autrement, auroient contribué à relâcher la *constitution.*)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Dévoiement & de la Diarrhée, ou *du Cours de ventre.*

(LES Nourrices exposent les enfans au *cours de ventre*, toutes les fois qu'elles leur laissent imprudemment refroidir les pieds & l'*estomac;* toutes les fois qu'elles suspendent dans la chambre où ils sont, des linges mouillés, pour les y faire sécher, qu'elles les couchent dans des endroits humides; qu'elles les sortent au *serein;* qu'elles leur donnent à teter chaque fois qu'ils crient; qu'elles leur donnent des *alimens* solides, surtout de la viande, du lard, de la pâtisserie, du *beurre*, de la graisse, &c., avant qu'ils ayent des *dents;* qu'elles leur donnent trop à manger; qu'elles leur font prendre des *purgatifs* trop forts; qu'elles font rentrer imprudemment la *gale* ou toute autre *éruption:* enfin toutes les fois que, de leur côté, elles se gorgent de substances salées, de fruits verts ou peu murs, de boisson *aigre;* qu'elles éprouvent des *coliques*, & qu'elles continuent de donner à teter, sans faire de *remèdes* & sans avertir.

Une autre cause de *cours de ventre* chez les enfans, qui paroît moins dépendre de la Nourrice, si elle n'étoit responsable du *régime* que l'enfant suit tant qu'il est entre ses mains, est la foiblesse des

inteſtins, dont les orifices des *glandes* ou des *pores inhalens* & *exhalens*, flaſques & relâchés, laiſſent couler les humeurs *ſéreuſes* dans le canal, ſans qu'elles puiſſent être pompées par les *vaiſſeaux abſorbans*. Ce *cours de ventre* n'eſt accompagné, ni de douleurs, ni de *tranchées*. On n'aperçoit aucune marque de purulence, ni aucun ſigne de crudité. Les enfans qui en ſont attaqués, ſont foibles, pâles & abattus; ils ſont bientôt épuiſés. Mais ce *cours de ventre* eſt ſouvent la ſuite d'un *dévoiement* qui a été négligé, ou mal traité, ou qui a duré trop long-temps, comme on l'obſerve aſſez ſouvent chez les pauvres, & particulièrement dans les Campagnes.)

ARTICLE II.

Traitement général du Dévoiement, & de la Diarrhée ou du Cours de ventre.

Principale indication à remplir dans ce traitement.

COMME la principale *indication*, dans le traitement des *cours de ventre*, eſt d'évacuer la matière morbifique, on a pour habitude de donner au petit malade un doux *vomitif d'ipécacuanha*, & enſuite de petites doſes, répétées ſouvent, de *rhubarbe*; plaçant dans l'intervalle, quelques remèdes *abſorbans*, pour mitiger l'*acrimonie* des humeurs. Mais le meilleur *purgatif*, dans ce cas,

Magnéſie blanche.

eſt la *magnéſie blanche*: elle eſt en même temps *abſorbante* & *laxative*, & elle opère ſans cauſer de *coliques*.

Vin d'antimoine.

Le *vin d'antimoine*, qui agit & comme *émétique*, & comme *purgatif*, eſt encore alors un excellent *remède*. Pour le proportionner à la foibleſſe de la

Manière de l'adminiſtrer.

conſtitution, on en délaye une certaine quantité dans de l'eau; & comme il n'a pas de goût déſagréable, on le répète auſſi ſouvent que l'occaſion le demande. Une ſeule doſe de ce *remède* a très-

souvent calmé la violence de cette Maladie, & préparé le corps à l'usage des *absorbans*.

Si cependant les forces du petit malade le permettent, on répétera ce *remède* toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que les *selles* prennent un caractère plus naturel; ensuite on le donne à de plus grands intervalles. Lorsque les circonstances exigent qu'on répète ce *remède* fort souvent, il faut toujours que les doses aillent un peu en augmentant, parce qu'en général, l'habitude lui fait perdre de son efficacité.

Les absorbans & les astringens ne peuvent point être donnés sans avoir fait précéder les purgatifs.

On voit des personnes qui, sur les premières apparences de *cours de ventre*, courent aux *remèdes absorbans* & *astringens*; mais lorsqu'on donne ces *remèdes* avant d'avoir corrigé l'*acrimonie* des humeurs, quoique la Maladie paroisse apaisée pendant quelque temps, elle reparoît bientôt avec plus de violence, & devient souvent fatale: au lieu que, lorsqu'on aura fait précéder les *évacuations* convenables, on pourra, sans crainte, donner ces *remèdes*, qui réussissent toujours très-bien, comme nous l'avons dit, Tome II, Chap. XXII, § III.

Cas qui indique les calmans.

Lorsqu'après avoir purgé l'*estomac* & les *intestins*, il reste des *coliques* ou des *insomnies*, on donne quelques gouttes de *sirop de pavot*, dans un peu d'*eau de cannelle simple*: on réitère ce *calmant* trois ou quatre fois par jour, jusqu'à ce que les *symptômes* soient modérés.

Traitement des principales causes du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *du Cours de ventre.*

Traitement lorsque l'en-

(Nous avons déjà dit qu'il ne falloit pas se hâter d'arrêter les *cours de ventre* occasionnés par le froid, l'humidité, la *gale* ou toute autre *éruption* rentrée. Il en est de même lorsqu'il est causé parce

faut manger trop ; que l'enfant mange trop. Dans ces cas, il faut ne s'occuper que du *régime*, c'eſt-à-dire, tenir l'enfant très-propre & chaudement; le mettre dans un lieu ſec, & ne lui donner à teter que modérément & à des heures réglées. Cependant ſi le *cours de ventre* devient opiniâtre & qu'il affoibliſſe l'enfant, il faut lui adminiſtrer les *remèdes* généraux qu'on vient de preſcrire ci-deſſus : on les fera précéder d'un peu d'*ipécacuanha*, ſi le petit malade a du dégoût, comme il arrive le plus ſouvent. Dans le cas d'*éruption* rentrée, il faut la rappeler, ou y ſuppléer par un *cautère*, comme nous l'avons preſcrit, Tom. III, Chap. XXXVII.

Dans le cas d'une éruption rentrée.

Lorſque le cours de ventre eſt cauſé par des purgatifs trop forts, il faut ſe hâter de l'arrêter. Pourquoi ?

Mais lorſque le *cours de ventre* eſt occaſionné par des *purgatifs* trop forts, qui ſuſcitent une *ſuperpurgation*, de violentes *tranchées*, des *convulſions*, & qui pourroient occaſionner la mort, il faut ſe hâter de l'arrêter : en conſéquence on leur preſcrira la *potion* ſuivante.

Emulſion aſtringente.

Prenez d'*eau de cannelle ſimple*, ſix onces ;
de *gomme adragant*, trente grains ;
d'*amandes douces*, ſix.

Faites diſſoudre la *gomme* dans l'*eau de cannelle* ; pelez les *amandes* ; pilez-les dans un peu d'eau commune ; paſſez, & mêlez ce *lait d'amandes* avec l'*eau de cannelle gommée*.

Donnez une cuiller à café de cette *potion* toutes les demi-heures à l'enfant, ayant ſoin d'agiter la bouteille chaque fois.

Lavement d'empois.

On donnera en même temps un *lavement*, tel que ceux preſcrits, Tome III, pag. 49. On le doſera proportionnément à l'âge de l'enfant & à la force de ſa *conſtitution*, & on le répétera ſelon les circonſtances.

Circonſtances qui indiquent le laud.

Lorſque les *ſelles* commenceront à diminuer, on donnera une ou deux gouttes de *laudanum*, s'il

à des *convulsions* & de l'agitation. Il faut être très-circonspect avec ce *remède* : on ne le répétera que lorsqu'il sera très-nécessaire. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe* légère, dont on lui donne de temps à autres de petites cuillerées.

danum. Avec quelles précautions il faut l'administrer.

Eau de rhubarbe.

Quand le *cours de ventre* est causé par la foiblesse des *intestins*, l'*évacuation* est très-abondante, & les humeurs du corps se dissiperoient en peu de temps, si on ne l'arrêtoit promptement. Cette *diarrhée* tient, comme nous l'avons déjà fait connoître, à des causes plus éloignées. Une d'entre elles, plus commune qu'on ne pense, est le mécontentement que les enfans éprouvent, de ce qu'on a plus d'égards & d'amitié pour leurs frères & sœurs, que pour eux : une autre non moins fréquente est la *peur*, qu'on se plait à leur inspirer, sans parler d'un *dévoiement* précédent, qu'on a négligé ou mal traité.

Traitement lorsque le cours de ventre est causé par la foiblesse des intestins ; Par la jalousie, &c.

Cette espèce de *cours de ventre* demande, comme toutes les autres Maladies, qu'on éloigne d'abord la cause qui l'a fait naître ; ensuite il n'y a plus qu'à fortifier le petit malade, au moyen d'un peu de *vin calibé* : on leur en donne une cuiller à café, dans un peu d'eau de *cannelle simple* ; on réitère ce *remède* deux ou trois fois dans la journée.

Remèdes fortifians. Vin calibé, avec l'eau de cannelle.

On leur donne, en outre, pour boisson, une *infusion de cannelle*, ou d'*écorce d'orange*. S'il tète encore, on ne lui donnera, pour aliment, que le *lait* de sa mère ; & s'il est sévré, il ne mangera que du pain rôti, avec un peu de confiture de *coing*, sans bouillon, sans *beurre*, &c., qui ne feroient qu'augmenter la flaccidité des vaisseaux du *canal alimentaire*.

Régime. Boisson.

Quant au *cours de ventre* qui accompagne les *aphtes*, il a été question de cette dernière Maladie, § III de ce Chap., pag. 221 & suiv. de ce Vol.

Pour celui qui accompagne la *petite-vérole* & la *rougeole*, on consultera les Chapitres XII & XIII du Tome II.

Les enfans sont sujets aux *évacuations*, connues sous le nom de *lienterie* & de *flux céliaque*, dont on a traité, Tome III, Chapitre XXV, § VIII. On consultera ce Paragraphe, & on proportionnera les doses des *remèdes* à l'âge & à la *constitution* du petit malade.)

ARTICLE III.

Moyens de prévenir le Dévoiement & la Diarrhée, ou le Cours de ventre.

Les préservatifs de ces Maladies sont les bons soins & la santé de la Nourrice.

(LES *préservatifs* de ces Maladies, & du plus grand nombre de celles dont sont attaqués les enfans, sont les bons soins & la santé de la Nourrice. Une Nourrice, qui s'est conduite comme il est prescrit Chapitre I du premier Volume de cet Ouvrage, verra rarement son nourrisson malade, & sera encore plus rarement malade elle-même.

Cependant si, malgré l'exactitude la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs, la Nourrice s'apercevoit que l'enfant eût des dispositions au *dévoiement*, ou que l'ayant déjà eu, elle a lieu d'en craindre le retour, elle prendra elle-même la poudre suivante.

Poudre absorbante & fortifiante pour la Nourrice.

Prenez de *magnésie blanche*, une once;
d'*écorce d'orange*, } en poudre,
de *semences de fenouil*, } de chaque
de *sucre blanc*, } deux gros.

Mêlez.

La Nourrice en prendra dix à douze grains, cinq ou six fois par jour, dans une cuillerée d'eau chaude.)

§ IX.

Des diverses espèces d'Éruptions particulières aux enfans à la mamelle; de la Croûte laiteuse; de la Teigne & des Engelures.

But qu'on se propose dans ce paragraphe.

(Il ne s'agit ici, ni de la *petite-vérole*, ni de la *rougeole*, ni de la *fièvre scarlatine*, ou de la *fièvre rouge*, ni de la *fièvre miliaire*, &c.; ni de l'*éryspèle*, des *dartres*, de la *gale*, des *échauboulures*, des *ébullitions*, &c., toutes *Maladies éruptives*, également communes aux adultes & aux enfans, dont nous avons déjà traité, Tome II, Chapitres X, XII, XIII, XIV, XV, XVI, & Tom. III, Chap. XXXVII & XXXVIII. Il ne sera question, dans le premier Article de ce §. que de ces *éruptions*, surtout de la tête, qui n'ont pas de noms particuliers, & que les femmes appellent improprement du nom de *gale*, puisqu'elles en diffèrent essentiellement. Nous parlerons dans les trois Articles suivans, de la *Croûte laiteuse*, de la *Teigne* & des *Engelures*.)

Article premier.

De diverses Éruptions particulières aux Enfans à la mamelle.

Ces éruptions sont assez communes.

Les enfans à la mamelle sont rarement exempts d'*éruptions* d'une espèce, ou d'une autre. (Il ne faut pas confondre ces *éruptions* avec les *gerçures*, les *écorchures* & les *excoriations* dont il est parlé, § V de ce Chap., pag. 232 & suiv. de ce Vol.) Cependant ces éruptions sont, pour l'ordinaire, peu dangereuses: elles ne doivent néanmoins jamais être desséchées sans les plus grandes précautions, parce qu'elles tendent à délivrer les enfans d'hu-

Mais elles sont peu dangereuses, & ne doivent point être desséchées sans précautions.

meurs *âcres* & brûlantes, qui, retenues dans le corps, produiroient des Maladies fatales.

Causes des Éruptions particulières aux Enfans.

Alimens mal-sains.

LES *éruptions*, chez les enfans, sont surtout occasionnées par les *alimens* mal-sains & par la mal-propreté. Si un enfant est gorgé, à toutes les heures du jour, d'*alimens* que son *estomac* ne peut pas digérer, ces *alimens* ne pouvant être élaborés convenablement, au lieu de le nourrir, le surchargent d'humeurs grossières: ces humeurs, une fois produites, ou sortent sous formes d'*éruptions* à la *peau*, ou restent dans le corps, & y occasionnent des *fièvres* & d'autres Maladies internes.

La mal-propreté.

Enfin, la mal-propreté est une cause si générale de Maladies *éruptives*, qu'il n'y a personne qui n'en puisse produire des exemples. Les enfans des pauvres & de tous ceux qui négligent la *propreté*, ne sont pas seulement presque toujours couverts de *vermine*, mais, pour l'ordinaire, ils ont encore la *gale*, la *teigne*, & d'autres *Maladies de peau*.

Traitement des Éruptions particulières aux Enfans.

Dans les cas d'alimens mal-sains & de mal-propreté; moyens d'empêcher qu'elles ne deviennent dangereuses & de les prévenir.

LORSQUE les *éruptions* viennent, ou d'*alimens* mal-sains, ou de mal-propreté, l'éloignement de ces deux causes suffit ordinairement pour les guérir. (Une attention scrupuleuse à changer l'enfant de linge aussi-tôt qu'il est sali; à lui laver la tête tous les jours avec un linge fin trempé dans de l'eau tiède, & à ne lui donner pour *aliment* que le *lait* de sa mère, suffira, non seulement pour empêcher que ces *éruptions* ne deviennent dangereuses, mais encore pour les prévenir.)

Dans les autres cas, deficatifs. Pré-

Dans les autres cas, il faut employer les *remèdes dessechans*: mais il ne faut jamais les administrer

ſans la plus grande précaution, ainſi que nous l'avons fait obſerver, Tome I, Chapitre I, § VII vers la fin. Pendant qu'on fait uſage de ces *remèdes*, il eſt important de tenir le ventre libre, & de prendre garde que l'enfant n'amaſſe du froid. Nous ne connoiſſons pas de *remède* plus sûr pour guérir les *éruptions cutanées*, que le *ſoufre*, pourvu qu'on en uſe avec ménagement. On mêle un peu de *fleurs de ſoufre* avec du beurre frais, de l'*huile* & du *ſain doux*, & on en frotte légèrement & ſouvent dans la journée, la partie affectée.

Cautions que cette eſpèce de remède exige.

Soufre en onguent.

Les *éruptions* les plus opiniâtres, auxquelles ſont ſujets les enfans, après celles dont on vient de parler, ſont, la *croûte laiteuſe*, la *teigne* ou la *gale* de la tête, & les *engelures*.

Article II.

De la Croûte laiteuſe chez les Enfans.

(On donne le nom de *croûte laiteuſe* à une éruption croûteuſe épaiſſe, qui recouvre le viſage, & quelquefois d'autres parties du corps des enfans: on l'appelle *laiteuſe*, parce qu'elle attaque plus ſouvent les enfans qui tètent encore, que ceux qui ſont ſévrés. Les enfans de ſix mois y ſont plus ſujets que ceux qui ont leurs *dents*: & elle ſe diſſipe ordinairement à la fin de l'année, terme où l'on a coutume de ſévrer les enfans. Chez quelques uns cependant elle ſe manifeſte plus tard, & ſe continue au delà de l'éruption entière des premières *dents*. L'Auteur que nous allons citer, a vu, ce qui néanmoins eſt rare, des enfans de ſix ans en être incommodés: & le fils d'un Marchand éprouva à quatre ans le retour de cette Maladie.

Caractère de cette éruption.

A quel âge les enfans y ſont expoſés.

Ce que nous allons dire de la *croûte laiteuſe* eſt tiré d'une excellente Diſſertation couronnée à l'Académie de Lyon en 1776. Nous la devons au

savant M. Strack, Médecin de Mayence, qui se plaint, avec raison, du silence de la plupart des Médecins sur cette Maladie, même des Médecins qui ont écrit sur les Maladies des enfans. » Ou ils n'en ont point parlé, dit-il, ou ils l'ont » fait d'une manière peu utile ». Cette Dissertation est intitulée, *Caroli Strack, Med. Doct. & in Univ. Mogunt. instit. Profess. publ. ord. Eminentiss. ac Celsiss. Princip. Elector. Mogunt., &c. De crusta lactea infantum, ejusdemque specifico remedio Dissertatio quam Scientiarum, Artium atque Litterarum Academia, quæ Lugduni in Gallis est, altero duplici præmio coronavit, die 3 Decembr. an. 1776. Francofurti ad Mœnum. Typis Andreæis, 1779.*)

Causes de la Croûte laiteuse.

(La cause de la *croûte laiteuse* est encore un mystère. M. Strack déclare avec franchise qu'il ne la connoît pas : que si on le presse de répondre, il dira que c'est la *contagion*, & que, bien qu'il ne puisse en donner la raison, cette opinion est fondée, 1°, sur ce que les enfans, nés d'une mère qui a eu dans son enfance cette Maladie, ont la *croûte laiteuse*, qu'ils soient allaités par leur mère ou par une Nourrice étrangère, qu'ils soient nourris avec du *lait de vache* ou avec tout autre *aliment* : 2°, sur ce que la Nourrice qui a éprouvé la *croûte laiteuse*, la communique à l'enfant, quoique celui-ci soit né de père & de mère qui ne l'ont point eue ; de sorte, dit l'Auteur, que j'ai vu souvent une même Nourrice avoir infecté de ce mal plusieurs enfans appartenans à des familles différentes. Mais une Nourrice étrangère qui a autrefois éprouvé la Maladie, la communique plus surement que la mère qui ne nourrit point.)

La contagion.

L'allaitement est la voie par laquelle se communique le plus surement la croûte laiteuse.

Symptômes de la Croûte laiteuſe.

(ELLE attaque le plus ſouvent les joues de l'enfant. Il s'en élève des *puſtules*, tantôt larges & tantôt en pointe, remplies d'une humeur limpide & glutineuſe. Une *puſtule* qui ſe crève, répand une eau rouſſâtre, glutineuſe, qui, par ſa ténacité, s'arrête à la pellicule qui la renfermoit, & l'une & l'autre ſe collent à la *peau*. Comme ces boutons ſe crèvent ſouvent & en différens ſens, la *peau* ſe couvre d'une croûte d'un rouge jaune. Mais cette *croûte* ſe fend ſouvent, & de ſes fentes ſort encore une humeur glutineuſe, qui ſe durciſſant à ſon tour, augmente l'épaiſſeur & la dureté de la *croûte* totale. La *peau* elle-même, à l'endroit du mal, devient dure comme du cuir, & les parties qui ſont deſſous ſe tuméfient. Les *glandes jugulaires* ont coutume de ſe gonfler, ce qui arrive rarement aux *parotides*.

Dans les uns, ces croûtes n'occupent que les joues, & s'y fixent: dans les autres, le mal ſe porte en même temps ſur d'autres parties: il s'étend juſqu'à la partie antérieure des oreilles, il gagne même leur partie poſtérieure. Le menton en eſt enſuite infecté, puis le front, & tout le viſage en eſt enfin couvert comme d'un maſque. Il n'y a d'épargné que les paupières, qui blanches & dénuées des *cils*, paroiſſent de loin comme à travers les ouvertures d'un maſque.

Rarement le mal attaque le globe de l'*œil*. Cet accident n'arrive que quand les *puſtules* ſont diſperſées ſur les joues, ou qu'il n'y en a que fort peu. C'eſt pourquoi cette eſpèce d'*ophtalmie* eſt difficile à connoître, & ne peut l'être que par une longue expérience. Quelquefois ce vice laiteux ſourde des oreilles, & verſe de la *ſanie* par le *méat auditif*.

Mais les *croûtes laiteuſes* n'occupent pas ſeulement la face, elles ſe répandent encore ſur d'au-

tres parties, en sorte qu'il n'y a presque aucun endroit du corps qui en soit à l'abri. J'en ai vu autour du cou, sur la poitrine, sur le ventre, le long des bras, des cuisses, sur les fesses même & sur les *lombes*.

Erreurs sur les suites de la croûte laiteuse.

Les mères de famille, les commères & quelques Médecins, pensent que la *croûte laiteuse* n'a rien de dangereux, & qu'après sa guérison, les enfans y gagnent, que leur visage en est plus beau, & que s'ils viennent à avoir la *petite-vérole* par la suite, ils n'en sont pas marqués. Ce sont des erreurs. Bien loin d'être plus belle, la *peau* du visage demeure blanche, lisse, luisante; & la *petite-vérole*, soit *discrète*, soit *confluente*, les marque aussi bien que ceux qui n'ont point eu la *croûte laiteuse*. Enfin cette dernière Maladie n'est pas exempte de danger; elle a au contraire été souvent funeste, ou parce que les boutons se sont affaissés naturellement, ou parce qu'étant sortis à l'extérieur, une partie de la matière morbifique s'est fixée dans les *glandes*, ou parce qu'un traitement contraire a fait rentrer en-dedans l'humeur qui se faisoit jour au-dehors. M. STRACK en rapporte plusieurs exemples, qu'on peut voir dans sa Dissertation, mais que nous supprimons, crainte de trop alonger cet article.

Elle n'est pas sans danger.

Ce qui la rend dangereuse.

La *croûte laiteuse* est dangereuse, si elle dure long-temps: elle l'est encore davantage, si les boutons ne sortent pas dans la quantité convenable. Car alors la portion d'humeur qui reste, se jette sur les *glandes méséntériques*: de là l'enflure du ventre & la *tympanite*. Bientôt l'enfant maigrit, parce que le *chyle* ne peut point parvenir à la masse du *sang*, & il tombe dans un *marasme* qui le tue.

Elle est plus longue à guérir, si on l'a-

Cette Maladie se guérit, soit naturellement, soit par le secours des *remèdes*. Mais la guérison

abandonnée à la Nature, eſt plus lente que celle qui eſt procurée par l'art, puiſqu'on l'a vue durer ſix mois, même un an, lorſqu'elle a été abandonnée elle-même, tandis qu'elle eſt l'affaire de quinze jours, plus ou moins, lorſqu'on la traite avec le *remède* dont nous allons parler.

Abandonne à la Nature, que par le ſecours de l'art.

En général, l'éruption marche avec d'autant plus de rapidité, & les croûtes tombent d'autant plus promptement, que le petit malade rend plus promptement une *urine* d'une odeur inſupportable, telle que celle de l'urine de chat. Que cette Maladie ſoit traitée ou non, le malade ne guérit point qu'il n'ait rendu une urine de cette odeur, & à pluſieurs repriſes: plus elle tarde à paroître, plus la Maladie traîne en longueur. Cette Maladie eſt donc une de celles où il faut adminiſtrer des *remèdes* le plus tôt poſſible.)

Caractères de l'urine lors de la terminaiſon de la Maladie.

Traitement de la Croûte laiteuſe.

(Dès qu'on s'eſt aſſuré de l'exiſtence de cette Maladie, & il eſt important de le faire le plutôt qu'il eſt poſſible, relativement aux ſuites auxquelles elle donne lieu, on adminiſtrera le *ſpécifique*, c'eſt-à-dire, la *jacée*, qu'on appelle encore *herbe de la Trinité*, *penſée*, &c.: *remède* qui, dit M. Strack, conduit à une guériſon parfaite, prompte & ſûre. Ce ſont les feuilles de cette plante dont on fait uſage. On les employe fraîches ou sèches. Lorſqu'on veut les preſcrire fraîches, on en ôte les racines, les fleurs & les graines, pour ne conſerver que les feuilles; on en prend la valeur d'une poignée, que l'on a coupées menues; on les fait bouillir dans une demi-taſſe de *lait*, qu'on fait prendre à l'enfant dans la matinée: on réitère cette doſe le ſoir. Si l'on aime mieux les employer après qu'elles ont été ſéchées à l'ombre, on les réduit en

La jacée en eſt le ſpécifique.

Manière d'en employer les feuilles fraîches;

Sèches & en poudre.

poudre : on prend un demi-gros de cette poudre ; qu'on laisse infuser pendant deux heures dans une demi-tasse de *lait;* ensuite on les fait bouillir quelque temps, & on passe. On donne cette dose le matin, & on la réitère le soir, de sorte que l'enfant prend un gros de cette poudre par jour.

Manière de faire prendre ce remède à l'enfant.

Quant à la manière de donner cette demi-tasse de *lait* à l'enfant, on peut la lui faire prendre à la cuiller, ou en faire une soupe, une *panade*, &c., parce que la *jacée* n'aigrit point le *lait* & n'altère point sa saveur agréable ; elle le rend au contraire plus pur, & elle en fait une crême.

Effets de ce remède dans les premiers huit jours ;

Dans les huit premiers jours de l'usage de ce *remède*, il sort des boutons en grande quantité, même chez les enfans qui n'avoient que peu ou point de croûtes auparavant : bientôt tout le visage forme une croûte très-épaisse ; ce dont il convient de prévenir les parens ; & quoique l'*urine* n'ait encore donné aucune odeur, elle en prend alors une détestable, semblable à celle de chat, comme nous l'avons dit plus haut.

Dans la seconde semaine.

On continue l'usage de ce *remède* tant que l'humeur sort au dehors : lorsque l'éruption s'est bien faite, que les *croûtes* sont très-épaisses, & qu'il ne reste plus de vice laiteux au-dedans du corps, les *croûtes* tombent & se détachent, pour l'ordinaire, en larges fragmens après la seconde semaine, & elles quittent la *peau*, sans y causer de dommages.

Il faut continuer le remède encore quinze jours après que les croûtes sont tombées.

Quoique les *croûtes* soient tombées & que le visage soit parfaitement nettoyé, il ne faut pas pour cela cesser sur le champ l'usage du *remède* ; il faut au contraire le continuer encore une quinzaine de jours, afin qu'il puisse chasser au dehors toute l'humeur qui pourroit encore être au dedans. Car M. STRACK a observé souvent que la *peau* s'étant bien nettoyée par l'usage de ce *remède*, & étant restée telle

telle pendant quelque temps, ſe recouvroit enſuite de nouvelles *croûtes*.

Voici les marques auxquelles on reconnoît que toute l'humeur eſt entièrement ſortie du corps, & qu'il n'en eſt rien reſté dans l'intérieur : le viſage de l'enfant reſte ſouple & ſans bouffiſſure; la *peau* du viſage eſt fine; on peut lui faire contracter des plis en la maniant entre les doigts; elle n'eſt ni dure, ni coriace, ni rude, ni écailleuſe; enfin, les *urines* de l'enfant reſſemblent à celles d'un autre enfant en ſanté.)

Signes qui annoncent que la Maladie eſt entièrement guérie.

Moyens de préſerver les Enfans de la Croûte laiteuſe.

(Comme la cauſe de la Maladie eſt la *contagion*, le moyen d'en préſerver les enfans, eſt de ne pas les expoſer à cette *contagion*. Or, nous avons vu que la voie par laquelle elle ſe communique particulièrement, eſt l'allaitement : il faut donc ſe garder de faire teter les enfans par une mère ou une Nourrice qui a eu cette Maladie; car un caractère particulier à la *croûte laiteuſe*, eſt de laiſſer dans la perſonne qui l'a éprouvée, un levain qui ſubſiſte pendant de longues années, & qu'elle tranſmet à ſes enfans, ou à ceux qu'elle alaite.

Il ne faut pas faire teter l'enfant par une Nourrice qui a eu cette Maladie. Pourquoi

Ce phénomène explique pourquoi la *jacée* ne guérit pas toujours la *croûte laiteuſe*. En effet, ſi l'enfant, qui a la Maladie, eſt entre les mains d'une Nourrice qui l'a eue dans ſon enfance, on ſent qu'il ne peut pas guérir, puiſqu'il eſt ſans ceſſe expoſé à la cauſe qui peut la faire naître. Il étoit donc de la plus grande importance d'avoir des ſignes ou des caractères auxquels on pût reconnoître que la mère ou la Nourrice a eu la Maladie; & ces caractères, nous les devons encore à M. Strack. Il ne faudroit pas ſe contenter d'interroger la

Nourrice : elle a trop d'intérêt à cacher la vérité, lorsqu'il est question d'un objet de lucre. D'ailleurs elle peut elle-même l'ignorer, parce qu'elle ne l'a eue qu'étant enfant, qu'elle jouit d'une bonne santé, que les caractères qu'elle porte ne sont que peu ou point connus du vulgaire. Il faudra donc l'examiner avec attention, & on sera assuré qu'elle a eu la Maladie :

Caractères qui annoncent que la Nourrice a eu autrefois la Maladie.

Si la *peau* du visage de cette Nourrice est beaucoup plus lisse qu'elle ne l'est chez les autres femmes; si elle est beaucoup plus blanche que celle du reste du corps, ce caractère est un des plus certains : c'est d'après cet état de la *peau*, que le peuple, comme nous l'avons fait observer, prétend que la *croûte laiteuse* rend les enfans plus beaux. Si le tour des joues est très-uni & luisant; si exposé au feu ou à toute autre cause qui fait rougir, le visage ne prend point une couleur de rose ou de carmin, mais celle de pourpre ou d'écarlate; enfin si cette couleur foncée n'est pas répandue uniformément sur les joues, mais par taches larges, distinctes les unes des autres par des places blanches.

Ces caractères reconnus, il faut retirer l'enfant de la Nourrice.

Dès que la Nourrice présente ces signes ou quelques uns d'entr'eux, il faut lui retirer l'enfant, parce qu'il gagneroit indubitablement la Maladie : & l'on ne pourra douter que l'enfant n'en soit déjà infecté, quoiqu'il ne paroisse encore aucune pustule à l'extérieur :

Caractères qui annoncent que l'enfant qui a tété une Nourrice suspecte, est attaqué de la Maladie, quoique les croûtes ne paroissent

Si cet enfant a le visage extraordinairement gros; s'il a les joues enflées, rondes & bouffies; si elles ne sont point de couleur de rose, mais d'un rouge très-foncé depuis la pommette jusqu'à la mâchoire inférieure; si la *peau* paroît au toucher dure comme du cuir; si en la maniant avec les doigts, on ne peut pas y former des rides ou des plis, caractère qui en impose aux mères de fa-

milles, qui dans ce cas, se glorifient de la chair ferme & de la graisse de leurs enfans; si l'*épiderme* paroît rude au toucher, & comme légèrement écailleux, surtout dans les endroits du visage qui ont de la couleur; si cet enfant a coutume de se frotter le visage sur les oreillers de son berceau, ou sur les vêtemens de sa Nourrice; enfin, & ce caractère ne permet plus d'en douter, si l'urine a l'odeur détestable de celle d'un chat. pas à l'extérieur.

Que si l'on remarque ces signes ou quelques uns d'eux chez un enfant, il faut le retirer d'entre les mains de la Nourrice, & lui donner aussitôt le *spécifique*, c'est-à-dire, la *jacée*, comme il est prescrit ci-dessus, page 255 de ce Volume. Ce *remède*, en faisant sortir le *virus* au dehors, ne tardera pas à manifester la *croûte laiteuse*.

Nous finirons, en observant que la *jacée* est un *remède* très-doux; qu'une personne en santé peut le prendre impunément, & sans qu'il en résulte le moindre inconvénient: de sorte que, dans le cas où les signes que nous venons d'exposer ne seroient pas bien marqués, ou paroîtroient équivoques, il ne faudroit pas être arrêté par la crainte d'administrer un *remède* dont l'indication ne seroit pas bien évidente. Il ne peut point faire de mal, & l'expérience a prouvé qu'il a fait sortir la *croûte laiteuse* chez les sujets qui ne donnoient point lieu de la soupçonner.) La jacée est un remède très-doux incapable de nuire aux personnes en santé.

Article III.

De la Teigne des Enfans.

La *teigne* est souvent très-difficile à guérir, & quelquefois la guérison est plus dangereuse que le mal. J'ai vu très-souvent des enfans attaqués

de Maladies internes, dont ils sont morts, parce qu'on les avoit guéris de la *teigne*, par l'application de *remèdes dessèchans* (*b*).

Ce qu'il faut faire avant que d'administrer les remèdes.

On ne doit jamais commencer la cure de cette Maladie, qu'on n'ait nettoyé la tête, coupé les cheveux, peigné & brossé les galons, &c.

Si ces moyens ne suffisent pas, il faut raser la tête une fois par semaine, ou plus souvent, & la laver, tous les jours, avec une eau de *savon* ou de *chaux*. Si l'on ne réussit pas encore, il faut appliquer sur la tête un *emplâtre de poix noire* pour arracher la racine des cheveux. Lorsque les chairs sont baveuses, on les touche avec un peu de *vitriol bleu*, ou on les saupoudre avec de l'*alun calciné*.

Eau de savon ou de chaux. Emplâtre de poix noire.

Vitriol bleu. Alun calciné.

Pendant l'usage de ces *remèdes*, il faut que l'enfant observe un *régime* régulier & léger; il faut lui tenir le ventre libre, le garantir, le plus qu'il est possible, du froid.

Régime.

Importance de la propreté & des alimens sains pour guérir cette Maladie. Observation.

(*b*) Il y a quelque temps que, dans l'Hôpital des Enfans-Trouvés d'Alkworth, où les enfans étoient violemment attaqués de la *teigne* & d'autres *Maladies éruptives*, je vis un exemple frappant du danger d'employer des *remèdes* desiccatifs, au lieu de la propreté & des *alimens* sains; car, ayant trouvé, par les informations qu'on fit à ce sujet, qu'on négligeoit totalement la *propreté* dans ces enfans, & qu'on s'occupoit fort peu de la salubrité & de la nature des *alimens* qu'on leur administroit, on donna des ordres pour y remédier. Mais ces ordres ayant été négligés, comme trop fatigans pour les Domestiques, les Directeurs, &c., on décida qu'il falloit guérir ces enfans avec des *remèdes*: en conséquence, on leur en donna, & ils pensèrent devenir funestes à tous ces malheureux enfans: on vit bientôt paroître des *fièvres* & d'autres Maladies internes, & ensuite une *dyssenterie putride*, si *contagieuse*, qu'elle en fit périr le plus grand nombre, & causa les mêmes ravages dans une partie considérable des environs.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0268-5

Pour prévenir les suites dans lesquelles pourroit entraîner la guérison de cette *éruption*, il faut, surtout aux enfans gros & gras, leur faire un *cautère* au cou ou au bras, & le tenir ouvert, jusqu'à ce que l'enfant soit devenu plus fort, & que sa *constitution* soit un peu améliorée.

Moyens de prévenir les suites de cette guérison. Cautère.

ARTICLE IV.

Des Engelures des Enfans & des Adultes.

LES enfans sont sujets aux *engelures*, dans les temps froids. (Elles sont même assez communes chez les adultes, surtout à ceux qui sont exposés à des alternatives de froid & de chaud, & qui mettent les mains, tantôt dans l'eau froide, & tantôt dans l'eau chaude, tels que les Cuisiniers, Cuisinières, Blanchisseuses, &c., ceux qui se lavent les mains à l'eau chaude l'hiver, &c.)

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Causes des Engelures.

UNE cause générale de cette Maladie, est qu'après avoir eu froid aux pieds & aux mains, ou les avoir eu mouillés, on va aussi-tôt les chauffer. Quand les enfans ont froid, on les fait mettre bien soigneusement auprès du feu, tandis qu'on devroit leur faire faire de l'*exercice*, pour qu'ils s'échauffassent graduellement; car la chaleur du feu cause une *raréfaction* subite des humeurs, & une *distention* des *vaisseaux*; &, si on répète souvent la même chose, cette *distention* devient à la fin excessive, & les *vaisseaux* se trouvent forcés de se rompre & de s'ouvrir.

Moyens de prévenir & de guérir les Engelures.

Se garantir de la chaleur subite après avoir eu froid.

Pour prévenir les *engelures*, il faut se garantir avec le même soin, & du froid violent, & de la chaleur subite. (Lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains, il faut les agiter, les frotter, ou les faire agiter & frotter par quelqu'un, plutôt que de les présenter au feu; comme nous le dirons ci-après, Chapitre LV, § IV, fin de l'Article II.)

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains;

Lorsque ces parties commencent à être rouges & gonflées; laxatif, moutarde & eau-de-vie;

Mais lorsque les parties affectées commencent à être rouges & gonflées, il faut donner un *laxatif* au malade, & frotter souvent dans la journée, ces parties avec de la *moutarde* & de l'*eau-de-vie*, ou quelqu'autre substance de nature *échauffante*. Il faut les couvrir avec de la flanelle, & les entretenir chaudes & sèches. Il y en a qui appliquent sur les *engelures* des cendres chaudes, renfermées dans des linges, ce qui contribue souvent à leur guérison.

Lorsqu'elles suppurent: cérat, onguent de tuthie, emplâtre de céruse.

Lorsqu'elles suppurent, il faut les panser avec le *cérat de Turner*, l'*onguent de tuthie*, l'*emplâtre de céruse*, ou quelqu'autre *onguent dessicatif*. Ces petits *ulcères* sont très-incommodes, mais rarement dangereux: ils se guérissent ordinairement aussi-tôt que la belle saison reparoît. (Le *baume de Geneviève*, dont nous parlerons', note 2 du Chapitre suivant, est souverain contre les *engelures ulcérées*; & lorsqu'elles ne sont seulement qu'*enflammées*, il n'est rien de mieux que de se frotter les mains ou les pieds avec le *marc du baume tranquille* de M. CHOMEL, décrit Tome II, note 3, page 319.)

Baume de Geneviève: baume tranquille de M. Chomel.

§ X.

D'une espèce d'Asthme, appelée en anglois Croup, ou *plutôt de l'Esquinancie membraneuse* (3).

Les enfans sont souvent attaqués, & très-subitement, de cette Maladie, qui, si on n'y remédie pas promptement, devient mortelle. Elle est connue sous différens noms, dans différentes parties de la Grande-Bretagne : on l'appelle *croup*, dans l'Est de l'Ecosse; & dans l'Ouest, *suffing*, ou *étouffement*. Dans quelques cantons de l'Angleterre où je l'ai observée, les bonnes femmes lui donnent encore d'autres noms; mais elle ne paroît être autre chose qu'une espèce d'*asthme* accompagné de *symptômes* très-*aigus* & très-violens.

Saison, lieux où elle est commune. Enfans qui y sont sujets.

Cette Maladie règne ordinairement dans les saisons froides & humides : elle est plus commune dans les lieux bas, marécageux & qui avoisinent la mer. Les enfans gras, & qui ont la *fibre* lâche, y sont les plus sujets. J'ai observé quelquefois qu'elle étoit héréditaire. Elle prend, en général, la nuit, après avoir été exposé dans le jour à des vents d'Est froids & humides.

---

(3) Comme, depuis quelque temps, on a écrit *ex professo* sur cette Maladie, & que nous en avons une observation particulière, nous allons donner de suite le texte de M. Buchan; & nous réserverons les détails fournis par d'autres Auteurs & par notre observation, pour un supplément, qu'on trouvera ci-après, page 266 de ce Vol. Nous prions le Lecteur de faire attention à ce supplément.

Article premier.

Causes de la Croup.

L'humidité des maisons, des habits & des pieds causée par des souliers trop minces, enfin tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, est capable d'occasionner cette Maladie.

Article II.

Symptômes de la Croup.

Les *symptômes* sont, un *pouls fréquent*, une *respiration prompte* & *laborieuse*, accompagnée d'une espèce de *râlement*, qui se fait entendre à une distance considérable; la voix est claire & glapissante, les joues sont d'un rouge fouetté; quelquefois cependant le teint est d'une couleur livide.

Article III.

Traitement de la Croup.

Bains de pieds, saignée & lavement. Vapeurs d'eau chaude & de vinaigre. Cataplâmes, fomentations, &c.

Dès qu'on aperçoit ces *symptômes* dans un enfant, il faut aussi-tôt lui mettre les pieds dans l'eau chaude; il faut encore le *saigner* & lui donner un *lavement émollient* le plutôt possible. On lui fera respirer la vapeur de l'eau chaude & du *vinaigre*, au moyen de l'*inspiratoire*; ou l'on appliquera des *cataplâmes*, & l'on fera des *fomentations* autour du cou avec des *décoctions émollientes*.

Véficatoire.

Si les *symptômes* ne se calment pas, on appliquera sur la même partie, ou entre les deux épaules, un *emplâtre véficatoire*, & on donnera fréquemment à l'enfant une cuillerée du *julep* suivant.

Prenez d'*eau de pouliot*, trois onces;

de *sirop de guimauve*, } de chaque une
de *sirop balsamique*, } once.

Mêlez.

On a éprouvé de bons effets de l'*assa fœtida* dans cette Maladie; on le donne en *lavement*, & par la bouche, de la manière suivante. Assa fœtida.

Prenez d'*assa fœtida*, deux gros;
d'*esprit de Mendérérus*, une once;
d'*eau de pouliot*, trois onces.

Dissolvez l'*assa fœtida* dans ces deux liqueurs; on en donne une cuillerée toutes les heures, ou plus souvent, si l'*estomac* de l'enfant peut le supporter; mais s'il ne peut prendre cette *mixture*, on fera dissoudre les deux gros d'*assa fœtida* dans un *lavement* commun, qu'on répétera toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la violence des *symptômes* soit apaisée.

Article IV.

Moyens de prévenir le retour de la Croup.

Pour prévenir le retour de cette Maladie, il faut mettre les enfans à l'abri de toutes les causes qui sont capables de la donner, comme d'avoir les pieds humides, & d'être exposés aux vents froids & humides de l'Est, (&, en France, aux vents d'Oueſt, Nord Oueſt.)

Les enfans qui sont sujets aux retours fréquens de cette Maladie, ou dont la *constitution* y paroît disposée, doivent être très réglés dans leur *régime*. On ne doit jamais leur donner d'*alimens visqueux*, ou de difficile *digestion*, jamais de fruits crus, verts, ou de mauvaise qualité. Régime.

Il faut entretenir, dans quelque partie du corps, un écoulement continuel par le moyen d'un *séton* ou d'un *cautère*. J'ai vu quelquefois Séton ou cautère. Emplâtre de poix de Bourgogne.

l'*emplâtre* de *poix de Bourgogne* avoir les plus heureux effets, & prévenir le retour de cette Maladie cruelle. On le place entre les deux épaules; mais il faut l'y laiſſer pendant pluſieurs années.

Supplément à l'article Croup, ou *Eſquinancie membraneuſe.*

(LORSQUE je publiai la première Édition de cette Traduction, je penſois, d'après ce qu'en dit M. BUCHAN, que la *croup* étoit une Maladie de l'Ecoſſe & du Nord-Oueſt de l'Angleterre, & je la regardois comme *endémique*, ou propre uniquement à ces contrées. Je ne croyois pas qu'elle portât ſes ravages parmi nous, ou ailleurs. J'ai appris depuis combien je me trompois: non ſeulement elle s'obſerve en France, mais encore en Italie, en Allemagne & en Suède (4). Je ne puis

(4) C'eſt ce qui réſulte des obſervations rapportées dans les Ouvrages de pluſieurs Médecins, publiés dernièrement, & particulièrement dans ceux de MM. ROSEN & MICHAÉLIS; en ſorte qu'on ne peut preſque plus douter aujourd'hui que cette Maladie n'attaque les enfans dans preſque toute l'Europe. Mais, demandera-t-on, comment arrive-t-il que l'on n'ait appris que depuis ſi peu de temps qu'elle eſt ſi générale? Seroit-elle nouvelle? Il y a tout lieu de croire que non, bien que les Auteurs les plus exacts, dans leurs deſcriptions des Maladies, n'en parlent pas. En effet, quoique l'illuſtre BOERRHAAVE ait décrit d'une manière particulière les différentes *eſquinancies*, il n'en dit pas un mot; & ſon digne Commentateur, VAN SWIETEN, garde un égal ſilence ſur cette Maladie.

Sa marche obſcure, & la rapidité de ſes progrès, l'auront ſans doute fait méconnoître, & fait prendre pour une *eſquinancie gangréneuſe*, avec laquelle il paroît qu'on l'a ſouvent confondue. Il ſemble qu'il y ait dans la connoiſſance des Maladies, comme dans pluſieurs ſciences, des

en douter aujourd'hui, par les connoissances que j'ai acquises sur cette cruelle Maladie, à l'occasion de la mort d'une jeune enfant (5), qu'elle enleva ici l'année dernière, en deux fois vingt-quatre heures.

---

espèces de *crises* ou d'*époques*, où l'on voit éclater tout à coup une nouvelle lumière. M. HOME, célèbre Médecin Ecossois, paroît avoir donné le signal & excité l'attention des Médecins sur la *croup*, par son excellent Ouvrage anglois, publié en 1765, dont le titre en françois est : *Recherches sur la nature, la cause & la guérison de la Croup.* Car depuis on a vu paroître plusieurs Traités de différens Médecins sur cette Maladie, qui ont ajouté aux lumières qu'il nous avoit données, & entr'autres ceux que nous avons cités au commencement de cette note. Voyez le *Traité de la Maladie des Enfans, de M.* ROSEN, traduit du suédois en françois; & la Thése de M. MICHAÉLIS, intitulée : *Dissertatio inauguralis de Angina polyposa seu membranacea. Argentorat.* 1778.

(5) Cet enfant, âgé de six ans & demi, étoit le fils unique du savant M. LE ROY, de l'Académie Royale des Sciences, dont j'ai parlé plus d'une fois dans la traduction de cet Ouvrage, & à qui je dois, non seulement cette intéressante & malheureuse observation, mais encore les recherches & les réflexions qui composent ce supplément à la *croup*. Jamais enfant ne parut destiné à une plus longue carrière, par la santé dont il jouissoit. Fort & robuste, il joignoit aux grâces de la figure un caractère aimable, un esprit très-avancé & enfin il donnoit les plus grandes espérances, lorsqu'il fut saisi, le Dimanche 6 Septembre de l'année 1778, d'un *enrouement* avec un si léger *mal de gorge*, qu'il ne lui causoit aucune difficulté d'avaler. Cependant il avoit une *toux* sèche & rauque, semblable à celle dont nous parlerons plus bas, & qu'on prenoit pour une *toux* de *coqueluche*, parce qu'on étoit très-éloigné de penser à la *croup*. On le traita comme on fait ordinairement dans un léger *mal de gorge* : on le tint chaudement : on lui fit boire beaucoup d'*eau de veau*. Observation.

Les choses paroissoient en si bon état, le Samedi d'ensuite, que l'enfant dit lui-même à sa mère, *que sa Mala-*

Porté même à croire qu'elle n'eſt pas fort rare dans ce pays-ci, je me ſuis déterminé à ajouter

---

die ſe civiliſoit, & que, levé, il paſſa une grande partie de la journée à jouer avec les Domeſtiques. Mais dans la nuit ſuivante, tout changea de face. Vers les onze heures, il fut ſurpris d'une grande difficulté de reſpirer, avec de la *fièvre*. Cette difficulté ne fit qu'augmenter toute la nuit, avec de grands accès de *toux*. Sur le matin cependant cette *toux* lui donna un peu de relâche, mais bientôt, vers les neuf heures, elle revint avec une nouvelle force. Les accès étoient ſi violens, qu'ils le mettoient en *ſueur*.

On le ſaigna au pied, & on lui donna une boiſſon *émétiſée* : cette boiſſon l'ayant fait vomir, il rendit en même temps, par les efforts de la *toux* & du vomiſſement, une matière qui avoit l'air *purulent* ; & environ une heure après il rejeta, par les mêmes efforts, une eſpèce de *peau membraneuſe*, d'un blanc ſale, d'une forme ovale, & dont la plus petite largeur étoit à peu près égale au diamètre d'une pièce de vingt-quatre ſols. Cette *peau* ſortit, accompagnée de la même matière que dans le premier *vomiſſement*. On verra dans la ſuite, que cette *peau* & cette matière ſont les *ſymptômes* les plus marqués de la *croup*. A l'inſtant où l'enfant eut rendu la *peau*, qui, vraiſemblablement ſe trouvant à l'entrée de la *glotte*, l'étouffoit, il parut fort ſoulagé, & tellement qu'on le crut ſauvé.

Il paſſa l'après-midi d'une manière très-tranquille, quoiqu'avec de la chaleur & un *mal de tête* qui ne l'a pas quitté : mais dans la nuit le redoublement reparut, la *reſpiration* devint de plus en plus difficile & avec ſifflement. Il paſſa une très-mauvaiſe nuit. On le ſaigna le matin au pied pour la ſeconde fois. Mais dès ce moment ſes forces baiſſèrent, &, malgré tous les ſecours, il mourut la nuit ſuivante.

On conçoit tout ce qu'a dû éprouver ce père, en perdant, d'une manière auſſi cruelle & auſſi rapide, un enfant qui devoit lui être ſi cher. Plongé dans la plus grande douleur, il ne peut s'occuper long-temps que de ce malheur, & de la Maladie extraordinaire qui l'avoit

à l'article de M. Buchan, ſur cette Maladie, tout ce que j'ai pu recueillir de plus conſtant ſur ſes *ſymptômes* & ſur ſon traitement, afin d'en prévenir, ou au moins d'en diminuer, autant qu'il eſt poſſible, les funeſtes effets.

M. Buchan & pluſieurs autres Médecins, regardent la *croup* comme une Maladie *ſpaſmodique*, ou comme une eſpèce d'*aſthme* particulière. Mais ſi elle en a les apparences dans certaines occaſions, il paroît bien prouvé aujourd'hui que ce n'en eſt

---

cauſé. Il apprit bientôt, par ſes recherches & ſes informations, que cette Maladie étoit la *croup*, comme on le verra évidemment par ce que nous dirons dans la ſuite; & toujours plein du déſir de ſervir l'humanité, il réſolut de recueillir & de publier tout ce que l'on auroit écrit & découvert ſur cette ſingulière Maladie, pour la faire connoître dans ce pays-ci, & pour épargner par là, s'il étoit poſſible, à d'autres pères, un malheur auſſi cruel que le ſien. Ce ſont ces matériaux qu'il a bien voulu me communiquer, & qui m'ont ſervi à faire & rédiger cet article, ſervant de ſupplément à celui de M. Buchan.

Cette Maladie étant particulière aux enfans, il convenoit mieux de la laiſſer où il l'avoit placée, & de joindre dans cet endroit ce que nous nous propoſons d'y ajouter.

Nous prendrons même occaſion de dire ici, comme par addition à l'Article de l'*eſquinancie* & des *maux de gorge*, qu'on ne peut trop prendre garde à cette Maladie chez les enfans, parce qu'ils y ſont beaucoup plus ſujets qu'on ne le ſuppoſe ordinairement. Cette réflexion eſt d'autant plus importante, que, lorſque cette Maladie n'eſt pas bien traitée, ou qu'on a de fréquentes rechutes, les *amygdales* reſtent ſouvent tuméfiées, & deviennent quelquefois même *ſquirreuſes*. Il arrive de là qu'on reſte toute ſa vie ſujet à des *maux de gorge* au moindre échauffement, & que, lorſqu'ils ſont un peu conſidérables, on eſt preſque dans le cas d'en être étouffé.

point un; que c'eſt une *eſquinancie* d'une eſpèce ſingulière & très-dangereuſe, qui, malheureuſement, eſt plus commune chez les enfans qu'on ne l'imagine, mais qui ne les attaque guère paſſé l'âge de douze ans (6).

Caractères de la croup, ou de l'eſquinancie membraneuſe.

Dans les *eſquinancies inflammatoires* ordinaires, l'*inflammation* attaque les parties de la *gorge* ou de la *trachée-artère*. Dans la Maladie dont nous parlons, ce n'eſt point cela: tous les accidens ſont produits par une fauſſe *membrane*, ou une *membrane* morbifique, en forme de tuyau, & ſouvent très-mince, qui remplit ou double ce canal. Cette fauſſe *membrane* y eſt ſi peu adhérente, qu'y flottant en quelque façon, elle n'y tient ſouvent que par des filets très-déliés. On obſerve encore, dans cette *eſquinancie*, une matière qui a quelquefois l'air *purulent*, & non ſeulement qui remplit l'eſpace qui ſe trouve entre la fauſſe *membrane* & la *trachée-artère*, mais encore qui ſe répand dans les *bronches*. Enfin, ce qui n'eſt pas moins digne

---

(6) Les auteurs qui ont traité de cette Maladie, prétendent en général, comme nous l'avons dit, qu'elle n'affecte que les enfans, & rarement ceux qui ont paſſé l'âge de douze ans. Cependant il eſt important de remarquer qu'il paroît, par pluſieurs obſervations, qu'on a trouvé encore cette *membrane* dans des ſujets plus âgés, & morts d'*eſquinancie*. M. PORTAL en rapporte deux exemples dans le Mémoire qu'il lut à la rentrée publique de l'Académie, à Pâques 1779; l'un, d'une femme qu'on apporta dans ſon Amphithéatre, & l'autre, d'une fille âgée de dix-neuf ans, morte d'une *eſquinancie*, qui avoit rendu pluſieurs morceaux de *membrane*, & dans laquelle on trouva pareillement après l'ouverture, une concrétion *membraneuſe* dans la *trachée-artère*, qui paroiſſoit interrompue dans pluſieurs endroits, apparemment par l'effet des portions qu'elle avoit déjà rendues.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0278-1

de remarque, c'eſt que ſouvent la *trachée-artère* ſe trouve, ſous cette *membrane*, ſaine & entièrement exempte d'*inflammation*. La cauſe de cette Maladie indique aſſez pourquoi nous l'avons appelée *eſquinancie membraneuſe*: & c'eſt le nom que nous lui donnerons dans la ſuite.

Pluſieurs Médecins ont prétendu que cette Maladie ne ſe trouvoit que dans les lieux bas, près des bords de la mer, ou des grands étangs; mais il eſt bien prouvé aujourd'hui qu'elle attaque les enfans dans des endroits fort avancés dans les terres, & très-éloignés d'étangs ou d'autres amas d'eau conſidérables. Il eſt également prouvé qu'elle n'eſt point *contagieuſe*, contre ce que pluſieurs Auteurs ont avancé.)

Symptômes de l'Eſquinancie membraneuſe.

(Cette *eſquinancie* commence malheureuſement d'une manière équivoque. Sa marche eſt fort obſcure, ce qui fait que le plus ſouvent on ne s'aperçoit que les enfans en ſont attaqués, que lorſqu'il n'y a que peu ou point de remède. Car, quand le mal a fait un certain progrès, tous les ſecours deviennent inutiles, & les malades en ſont preſque toujours les victimes.

Il ſeroit ainſi bien à ſouhaiter qu'on eût la connoiſſance des premiers *ſymptômes* de cette Maladie, ou de ſes ſignes avant-coureurs, & qui l'annonceroient aſſez tôt pour qu'on pût la reconnoître dans ſa première invaſion. Mais quelques efforts que nous ayons faits pour nous aſſurer de ces *ſymptômes* & de les déterminer, nous n'avons pu y parvenir: nous n'avons pu en découvrir d'aſſez marqués ou d'aſſez généralement conſtans pour les donner comme tels; c'eſt ce qui nous a décidé, pour y ſuppléer en quelque façon,

à réunir ici toutes les circonstances qui peuvent donner lieu d'appréhender cette fâcheuse Maladie.

Circonstances qui donnent lieu de craindre la croup, ou l'esquinancie membraneuse.

Lorsqu'un enfant se plaint d'un *mal de gorge*, dont le caractère ne paroît pas décidé, on observera donc soigneusement :

1°. Si la saison est froide & humide, ou si elle l'a été peu de temps auparavant.

2°. S'il court des *maux de gorge*, & de quelle nature ils sont.

3°. Si l'enfant a eu, quelque temps auparavant, un *rhume* qui l'ait fatigué, la *coqueluche*, la *rougeole* ou la *petite-vérole*.

4°. S'il n'a point eu les pieds mouillés, ou porté des habits qui l'étoient.

5°. S'il n'a pas fait de grands cris en jouant, ou autrement.

Que si toutes ces circonstances, ou le plus grand nombre, se trouvent réunies, on redoublera d'attention, pour examiner cet enfant, & voir :

Symptômes du premier dégré de la croup, ou de l'esquinancie membraneuse.

1°. Si son *mal de gorge* est accompagné d'une douleur sourde au *larynx*.

2°. S'il y a tumeur ou enflure à l'extérieur, à l'endroit qui y répond.

3°. Si, en appuyant dans cet endroit, ou en le pressant avec le doigt, on y cause de la douleur, ou on l'augmente.

4°. Si, malgré son *mal de gorge*, l'enfant avale facilement ou avec peu de difficulté, quoique quelquefois aussi la *déglutition* soit difficile.

5°. Si l'enfant est altéré; s'il est bouffi; s'il a une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire.

6°. Si, en avalant facilement, il a cependant de la difficulté de respirer.

7°. S'il est assoupi, ou s'il lui prend quelquefois, au milieu de la journée, des envies de dormir.

8°. S'il

8°. S'il a une voix tout à fait étrange, rauque & dure, que les uns comparent au chant d'un jeune coq, & que d'autres regardent comme intermédiaire entre ce chant & l'aboiement du chien. Ceux qui ont observé cette voix singulière, prétendent que, quand une fois on l'a entendue, on ne s'y trompe pas.

9°. Si l'enfant a, surtout la nuit, une *toux* singulière : *toux* qui est plus précipitée & plus étouffée, si cela peut se dire, que la *toux* ordinaire, & avec peu ou point d'*expectoration* (7) : on l'imite, en quelque manière, en retirant la langue au fond de la bouche & en touffant de la gorge.

10°. Si, malgré ces différens *symptômes*, on ne remarque que peu ou point de rougeur ou d'*inflammation* dans la gorge & aux amygdales : enfin si ces parties paroissent dans leur état naturel.

Que si l'on observe ces différens *symptômes* réunis ou combinés, avec les circonstances que nous avons rapportées, il y a tout à craindre que l'enfant ne soit attaqué de l'*esquinancie membraneuse* dans son premier dégré.

On en sera encore plus convaincu, si le *pouls*, devenu plus fort, bat de cent trente à cent quarante fois par minute ; si le visage est enflammé ; si le malade a beaucoup de soif ; enfin, si la *respiration* commence à être difficile, & si les *urines* sont sans *sédiment* & en petite quantité.

Lorsque les secours manquent, la Maladie passe promptement de ce premier dégré au second, où rarement y a-t-il du remède. Il est important même de remarquer qu'il n'y a souvent aucun intervalle bien caractérisé, par les *symptômes*, entre le premier dégré & le second.

(7) Le fils de M. LE ROY avoit cette *toux*.

Symptômes du second dégré.

Le *pouls* devient encore plus vif, battant de cent cinquante jusqu'à cent soixante-dix fois par minute. Mais, le plus souvent, il est moins fort & plus mou. La *membrane* paroît alors formée. On rend dans l'*expectoration*, ou dans les efforts de la *toux*, de cette matière que nous avons dit avoir l'air *purulent*, & aussi quelquefois des morceaux de cette *membrane*. La *respiration* est extrêmement difficile & laborieuse : elle est accompagnée d'un sifflement qui se fait entendre même de loin. Les anxiétés, l'impossibilité de rester dans la même place, tout annonce le danger du malade. Cependant telle est quelquefois la marche irrégulière & funeste de cette Maladie, que l'enfant meurt sans avoir éprouvé ce dernier état, & presque subitement, au moment où l'on s'y attendoit le moins.

Symptôme qui différencie cette espèce d'esquinancie de celle qui est gangréneuse.

Une observation extrêmement importante, & sur laquelle il est essentiel d'insister, c'est qu'au milieu de tous ces *symptômes* alarmans, on ne remarque, en général, aucune mauvaise odeur dans l'haleine du malade : il l'a aussi douce & aussi pure qu'on l'a ordinairement à cet âge ; ce qui caractérise & différencie absolument cette Maladie de l'*esquinancie gangréneuse*, qui donne à l'haleine des malades qui en sont attaqués, une odeur fétide & souvent empestée.)

Traitement de l'Esquinancie membraneuse.

Traitement du premier dégré. Bain de pieds.

(ON commencera par faire mettre à l'enfant les pieds dans l'eau chaude ; ce *remède* étant d'autant plus indiqué, que c'est souvent pour avoir eu les pieds humides que les enfans gagnent cette Maladie.

Saignées. Sang-sues ;

Ensuite on tirera du *sang* en proportion de l'âge & des forces du malade. On lui appliquera après

des *sang-sues* à la partie supérieure & antérieure de la gorge, qu'on y laissera jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes, afin de désemplir particulièrement les *vaisseaux* de ces parties. On aura même soin d'en entretenir les petites *plaies* ouvertes, en les lavant avec des linges trempés dans de l'eau chaude : au moyen de quoi le *sang* en coulera ou suintera pendant plusieurs heures; & si les *sang-sues* manquent, on aura recours aux *scarifications*. Ou scarifications.

Il est presqu'inutile de parler des *lavemens*, qui sont toujours nécessaires dans les Maladies *inflammatoires*. Mais, comme dans toutes les affections *catarrales* il y a presque toujours de la *saburre* dans les *premières voies*, il faudra tâcher de purger l'enfant, en employant des *purgatifs*, pour lesquels il n'ait pas trop de dégoût, afin de ne pas le mettre dans le cas de les rejeter ou de crier, les cris devant surtout être prévenus. On employera pour cela de la *magnésie blanche* avec du *sucre*; l'*électuaire lénitif*, la *casse*, la *manne* dans du *lait*, ou quelqu'autre *purgatif* doux. Lavemens. Purgatif.

La meilleure manière d'administrer ces *purgatifs*, est de les étendre dans un liquide quelconque, & de les donner à petits coups & souvent, jusqu'à ce qu'ils ayent évacué. Ainsi, on donnera une cuillerée à café de *magnésie blanche*, mêlangée de partie égale de sucre en poudre. Une heure après, on la réitérera, & ainsi d'heure en heure, jusqu'à ce que l'enfant ait évacué trois ou quatre fois. Magnésie blanche. Dose.

Ou bien, on fera bouillir une once de *pulpe de casse*, ou demi-once d'*électuaire lénitif*, dans une chopine d'eau, & on en donnera une demi-tasse à l'enfant, toutes les demi-heures. Pulpe de casse, ou électuaire lénitif.

Ou enfin on fera fondre deux onces de *manne en sorte*, dans la même quantité de *lait*, c'est-à-dire Manne en sorte.

dans une livre, & on en donnera toutes les demi-heures à l'enfant, comme ci-dessus.

Moyens d'exciter les urines : boisson nitrée.

Comme il est important d'exciter la *sécrétion* de l'*urine*, on aura soin de mettre vingt ou vingt-quatre grains de *nitre*, dans une pinte de sa boisson. Cette boisson sera de l'eau & du *sucre*, ou une *infusion* de fleurs de *tilleul* ou de *camomille*, ou plutôt de l'*oxymel* léger.

Véficatoire.

Après ces *évacuations*, & non avant, on appliquera un *véficatoire* à la nuque du cou, qui en embrassera toute la partie postérieure & latérale, & on l'entretiendra avec un *onguent aiguisé*, afin d'établir un écoulement abondant & continu de ce côté. Il faut faire respirer au malade, au moyen de l'*inspiratoire*, une vapeur en même temps *émolliente* & *anti-putride*; & celles de l'eau & du *vinaigre*, comme on l'a souvent observé, produit de très-bons effets (8). Enfin il faut employer tous les moyens possibles pour que le dépôt de l'hu-

Vapeurs d'eau & de vinaigre,

Introduites dans la poitrine, au moyen ne l'inspiratoire.

(8) Il est incroyable qu'on ait négligé jusqu'ici, comme on l'a fait, les moyens de porter les vapeurs nécessaires dans la *trachée-artère* & dans les *poumons*. Car quel circuit un *remède* que l'on prend, ne doit-il pas faire, avant d'arriver de l'*estomac* à la *poitrine*, tandis que, par la *respiration*, on peut porter dans les Maladies qui affectent ces parties, un *remède topique* ou *local*, qui produit directement l'effet que l'on cherche à produire ? En conséquence, on trouvera, à la *Table générale*, Tome V, de cet Ouvrage, la description d'un *inspiratoire*, que j'exhorte tout le monde à avoir chez soi, comme un excellent instrument, aussi simple que précieux dans les *esquinancies*, les *rhumes*, les *inflammations de poitrine*, &c. Nous donnerons en même temps la manière de l'employer, c'est-à-dire, d'introduire les différentes vapeurs dans la *poitrine*, & particulièrement celles de l'*eau* & du *vinaigre*, dont nous parlons ci-dessus.

meur de la *trachée-artère* n'augmente pas, & au contraire diminue, afin d'éviter la formation de cette *membrane* meurtrière.

Nous n'avons point parlé des *vomitifs*, parce que dans cette première période, leurs avantages sont fort incertains, en ce que, si, d'une part, ils peuvent nettoyer l'*estomac*, l'*œsophage* & la *gorge*, de la mucosité qui les enduit, ils portent d'un autre côté, le *sang* à la tête & dans toutes les parties supérieures; ce dont l'effet est à redouter dans cette *esquinancie*.

Lorsque tous ces *remèdes* n'ont produit aucun soulagement au malade, ou que l'on a été appelé trop tard, la Maladie passe à son second dégré. On le reconnoît, soit par les *symptômes* que nous avons exposés, soit par la nature de la matière expectorée.

Traitement du second dégré.

On administrera une cuillerée d'*oxymel scillitique* dans chaque demi-tasse de la boisson du petit malade; on lui fera respirer de la vapeur du *vinaigre* par le moyen de l'*inspiratoire*; on lui donnera huit grains d'*ipécacuanha* dans une tasse de sa boisson ordinaire, ou la potion *émétisée* prescrite Tome II, Chap. XX, § III, Art. II. Ce *vomitif*, placé dans ce temps de la Maladie, peut, ainsi qu'il est arrivé plusieurs fois, faire rejeter la *membrane*. Cependant le succès de tous ces moyens est, comme nous l'avons fait observer, très-incertain.

Ipécacuanha, ou potion émétique.

Mais nous nous empressons de donner ici un traitement (9) qu'on nous assure avoir été em-

(9) Ce traitement est de M. Dobson, Médecin de l'Hôpital de Liverpool. Il a été envoyé à M. le Roy, par M. Houlston, Médecin distingué de cette Ville, & le Collègue de M. Dobson dans cet Hôpital, qui lui a marqué qu'il

ployé heureusement à Liverpool, en Angleterre, par un habile Médecin de cette ville. Après les *évacuations* nécessaires, procurées par les *saignées*, les *purgatifs* & les *véficatoires*, selon l'urgence des *symptômes*, il faut frotter le cou avec demi-gros d'*onguent mercuriel*, & donner intérieurement, toutes les deux heures, un *bol*, composé d'un grain de *calomélas*, avec un peu de mie de pain & de *sucre*. Ce traitement, suivi de manière à soutenir l'action du *mercure*, sans cependant produire la *salivation*, favorise la séparation de la *membrane* meurtrière: on la rejette ensuite, ou par morceaux, ou sous la forme d'un doigt de gant. Il n'est pas inutile d'ajouter que tous ceux que le Médecin, dont nous venons de parler, a eu le bonheur de réchapper de cette cruelle Maladie, ont tous été traités avec le *mercure*.

Onguent mercuriel. Calomélas.

Bronchotomie.

On a proposé la *bronchotomie* pour enlever cette funeste *membrane*. Mais, outre la difficulté de cette opération, car tous les Chirurgiens ne sont pas en état de la faire, son succès est fort incertain, par la difficulté d'enlever toute la *membrane*, & puis par l'impossibilité de dégager les *bronches* de cette matière *purulente*, dont elles sont si souvent remplies, & qui suffit seule pour occasionner la mort du malade.).

---

en avoit vu de très-bons effets. Comme en général, le *mercure* porte aux parties supérieures, & qu'il divise & fait expectorer la *lymphe* qui y circule, le succès de ce *remède* paroît, en effet, fondé sur une analogie propre à y donner beaucoup de confiance.

§ XI.

De la Dentition difficile chez les Enfans.

Le Docteur Arbuthnott observe que plus de la dixième partie des enfans meurent dans la *dentition*, ou dans la *pouſſe des dents*, parce que les *ſymptômes* qui l'accompagnent, procédant de l'*irritation des parties* tendres & *nerveuſes* des *gencives*, occaſionnent des *inflammations*, des *fièvres*, des *convulſions*, la *gangrène*, &c.

La dixième partie des enfans meurent dans la dentition.

Ces *ſymptômes* viennent, pour la plupart, de la grande délicateſſe & de l'extrême ſenſibilité du *ſyſtème nerveux* dans les enfans; ſenſibilité qui n'eſt que trop ſouvent augmentée par une éducation efféminée. Auſſi tout le monde convient-il que les enfans qui ſont élevés trop délicatement, ſouffrent toujours plus de la *dentition*, & ſuccombent ſouvent à la violence des *convulſions*.

Cauſes de ce malheur.

Les *dents* commencent à paroître chez les enfans, pour l'ordinaire, vers le ſixième ou ſeptième mois; d'abord les *inciſives*, ou les *dents* de devant; ſe montrent enſuite les *canines*, ainſi appelées, parce qu'elles reſſemblent aux dents des chiens; enfin les *molaires*, ou les *mâchelières*, ou les *groſſes dents*. Toutes ces *dents* tombent à ſept ans, ou à peu près, pour faire place à d'autres; & à vingt ans, environ, paroiſſent les deux dernières *dents*, appelées *dents de ſageſſe*.

A quel âge s'annoncent les dents, & ordre dans lequel elles pouſſent.

(Il eſt évident, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il eſt impoſſible de fixer, d'une manière préciſe, l'époque de la *dentition* & de la pouſſe de chaque eſpèce de *dents*. En effet, on voit aſſez fréquemment des enfans naître avec des *dents*: on en voit d'autres qui n'en ont pas encore à dix, douze & quinze mois. Je connois une petite fille, très-

Le temps de la pouſſe des dents eſt très-incertain.

délicate à la vérité, qui a seize mois, & n'a aucune apparence de *dents*.

Inconvéniens qui sont les suites de cette incertitude.

Cette incertitude est réellement un malheur, parce que, dès qu'un enfant de quatre, cinq ou six mois annonce éprouver un mal-aise, on le rapporte sur le champ à la *dentition*, & on l'abandonne. Cependant très souvent ces incommodités ont pour cause une Maladie qu'on laisse se fortifier, & dont les enfans ne tardent pas à être les victimes.

Combien il est important d'examiner avec attention les symptômes que présentent les enfans malades.

Puisqu'il n'est pas possible de fixer immuablement l'époque de la pousse des *dents*, de quelque espèce qu'elles soient, il faut donc ne pas précipiter son jugement, & examiner avec attention & prudence les indispositions des enfans, pour savoir au juste si elles doivent être attribuées ou non à la *dentition*. C'est en réfléchissant murement sur les *symptômes* des Maladies décrites dans ce Chapitre, ainsi que dans ceux des précédens, qui traitent des Maladies communes aux enfans & aux adultes, & sur les *symptômes* qui annoncent & accompagnent la *dentition*, que l'on pourra espérer de ne pas se tromper à cet égard.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Dentition difficile.

(Le premier signe, selon VAN SWIETEN, est que le bord supérieur de la *mâchoire* commence à s'élargir, tandis que les deux tables qui forment cet *os*, se séparent un peu l'une de l'autre, pour donner passage à la *dent*. Alors l'enfant porte souvent à sa bouche ses doigts, tout ce qu'il a dans la main, ou presse fermement les bouts du sein de sa Nourrice. La *gencive* est douloureuse, enflée ou déjà enflammée; ce qu'on peut voir & même sentir: car l'enfant a la bouche chaude, & pleure

lorsqu'il veut prendre le teton : les *amygdales*, les joues, les yeux paroissent rouges & tuméfiés.)

Les enfans *salivent* beaucoup dans les temps où les *dents* veulent pousser, & ils ont pour l'ordinaire, le *dévoiement*. Lorsque la *dentition* est difficile, & particulièrement quand les *dents canines* commencent à se montrer, on voit les enfans tressaillir pendant le sommeil ; leurs *gencives* se *tuméfient* ; ils ont des *inquiétudes*, des *insomnies*, des *tranchées* ; leurs *déjections* sont vertes, ils ont des *aphtes*, la *fièvre* ; ils respirent difficilement, & ont des *convulsions*.

On sent que les *symptômes* de la *dentition* ne sont aussi graves que quand plusieurs *dents* veulent percer à la fois, comme il arrive assez souvent ; que si, au contraire, une seule s'annonce, il n'y a que ceux que nous avons décrits les premiers qui se fassent reconnoître. D'ailleurs il ne faut jamais perdre de vue que ces accidens, trop souvent mortels, n'ont que très-rarement lieu chez les enfans allaités par leurs mères, & élevés d'après les principes exposés, Tome I, Chapitre premier.)

Article II.

Traitement de la Dentition difficile.

La *dentition laborieuse* demande, à peu de chose près, le même traitement qu'une *Maladie inflammatoire*. Si l'enfant est resserré, il faut lui lâcher le ventre, ou avec des *lavemens émolliens*, ou par de *doux purgatifs*, tels que la *manne*, la *magnésie blanche*, la *rhubarbe*, le *séné*, &c. Les *alimens* doivent être légers & en petite quantité, & la boisson abondante, mais légère & *délayante* ; telle qu'une *infusion* de *menthe* ou de *fleurs de tilleul*, à laquelle on peut ajouter le tiers ou un quart de *lait*.

Lavemens. Doux purgatifs.

Alimens & boisson.

Cas où il faut saigner, ou plutôt appliquer les sang-sues;

Lorsque la *fièvre* est forte, il faut *saigner*; mais chez les petits enfans, il faut toujours que la *saignée* soit très-petite; car c'est l'espèce d'*évacuation* qu'ils supportent le moins bien. Les *purgatifs*, les *vomitifs*, les *sueurs* leur conviennent davantage, & leur sont, en général, plus avantageux. HARRIS cependant observe que, dès qu'il y a quelque apparence d'*inflammation*, le Médecin travaillera en vain, s'il ne commence pas le traitement en appliquant des *sang-sues* au-dessous de chaque oreille.

Les véficatoires.

Lorsque l'enfant éprouve des *convulsions*, il faut lui appliquer un *véficatoire* entre les deux épaules, ou derrière chaque oreille.

Esprit de corne de cerf.

SYDENHAM rapporte que, dans les *fièvres* occasionnées par la *dentition*, il n'a jamais trouvé de *remède* aussi efficace, que deux, trois ou quatre gouttes d'*esprit de corne de cerf*, données toutes les quatre heures, dans une cuillerée d'eau simple, ou dans tout autre liquide convenable. On peut répéter cette dose jusqu'à quatre, cinq ou six fois.

Dose.

J'ai souvent employé ce *remède* avec succès; mais j'ai toujours trouvé qu'il en falloit une dose plus forte que celle que SYDENHAM prescrit. On peut le donner depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, & même vingt, selon l'âge & la force de l'enfant; & lorsqu'il n'est pas constipé, on peut ajouter, à chaque dose, trois ou quatre gouttes de *laudanum liquide*.

Laudanum.

(L'*esprit de corne de cerf* étoit également le *remède* de BOERRHAAVE, qui dit aussi l'avoir employé utilement. On en a fait des essais dans nos pays; mais, dit M. LIEUTAUD, il ne m'a pas paru qu'il eût le même succès dans nos climats.)

Emplâtre de poix de Bourgogne.

En Ecosse, il est très-ordinaire d'appliquer, dans la *dentition*, un *emplâtre de poix de Bourgogne*

entre les deux épaules de l'enfant : cet *emplâtre* calme singulièrement la *toux* qui accompagne cette crise de la Nature, & n'est pas un *remède* à négliger. Lorsque les *dents* sortent avec difficulté, il faut que l'enfant garde cet *emplâtre* tout le temps de la *dentition*. On le fait plus ou moins large, selon que les circonstances l'exigent; & on le renouvelle au moins une fois en quinze jours; comme nous l'avons prescrit, Tome II, Chap. XX, § II, Art. I & note *b*.

On recommande beaucoup de drogues pour frotter les *gencives* des enfans, comme les *huiles*, les *mucilages*, &c.; mais il ne faut pas beaucoup y compter. Le seul *remède* de cette classe, que nous puissions recommander, est du très-bon *miel*, dont on frotte les *gencives* avec le doigt, trois ou quatre fois par jour, (même le bout du doigt, sans addition d'aucune drogue, suffit lorsque les *symptômes* sont très-légers.) Les enfans ont pour l'ordinaire, à cet âge, une grande propension à mâcher tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains : il faut en conséquence, qu'ils ayent toujours dans la bouche quelque chose qu'ils puissent comprimer avec leurs *gencives*, comme une croûte de pain, une *bougie*, un morceau de racine de *réglisse*, &c.; ainsi qu'on l'a dit, Tome premier, Chapitre premier, § IV.

Miel appliqué sur la gencive.

Croûte de pain, bâton de réglisse, &c.

Quant aux *scarifications* sur les *gencives*, nous les avons trouvées rarement d'une grande utilité; on peut cependant les tenter dans les cas difficiles : on les fait avec les ongles, avec une pièce de dix-huit deniers, ou avec tout autre corps tranchant, qui puisse être introduit dans la bouche sans danger; comme nous l'avons déjà prescrit, Tome II, Chapitre XX, § II, Art. IV & note 6.

Scarifications.

(Lorsque l'*inflammation* est telle que la couleur

Ce qu'il faut

faire lorſqu'on craint la gangrène.

violette ou noirâtre de la *gencive* donne lieu de craindre la *gangrène*, on la frottera avec du *miel roſat*, auquel on ajoute quelques gouttes d'*eſprit de ſel marin*, ou avec un peu de *baume de Geneviève*.

Calmans.

On peut travailler à diminuer la violence des douleurs, en donnant à l'enfant de petites doſes de *ſirop diacode*, comme huit ou dix gouttes, toutes les heures, & dont on augmente la doſe juſqu'à ce qu'on en voye de l'effet. Cependant il faut donner & adminiſtrer les *remèdes délayans* & *rafraîchiſſans* preſcrits ci-deſſus.)

ARTICLE III.

Moyens de rendre la Dentition facile.

Bon lait.

LES moyens de rendre la *dentition* moins difficile, ſont, de ne donner aux enfans que des *alimens légers* & *ſains*; de fortifier leurs *nerfs*, en

Exercice. Bain froid.

leur faiſant faire un *exercice* convenable en plein *air*; en leur faiſant faire uſage du *bain froid*, &c. Si les pères & mères apportoient une attention convenable à tous ces objets, on verroit la *dentition* être infiniment moins funeſte aux enfans, ainſi que nous l'avons fait obſerver, note première de ce Chapitre.

§ XII.

Du Rachitis, de la Noueure, ou *de la Chartre.*

A quel âge les enfans ſont expoſés à cette Maladie.

LE *rachitis* attaque ordinairement les enfans depuis neuf mois juſqu'à deux ans. Cette Maladie parut en Angleterre à peu près vers le temps où les Manufactures commencèrent à prendre vigueur; juſqu'alors, elle y avoit été inconnue, & elle continue toujours à être plus commune dans les Villes, où les habitans occupés de travaux ſédentaires, négligent abſolument, & de faire de l'*exercice*, & d'en procurer à leurs enfans.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0292-1

ARTICLE PREMIER.

Causes du Rachitis, ou *de la Noueure*, ou *de la Chartre.*

UNE des causes du *rachitis*, est la mauvaise santé des pères & mères. Les mères d'une *constitution* foible & relâchée, qui ne font pas d'*exercice*, qui vivent d'*alimens* aqueux & trop peu nourrissans, ne peuvent espérer d'avoir des enfans forts & bien portans, & de pouvoir les nourrir, après les avoir mis au monde. Aussi voyons-nous que les enfans de pareilles mères meurent, en général, du *rachitis*, des *écrouelles*, de la *consomption*, &c. Les enfans dont les pères sont avancés en âge, sujets à la *goutte*, à la *gravelle*, à d'autres *Maladies chroniques*, ou qui ont été plusieurs fois infectés de *Maladies vénériennes* dans leur jeunesse, sont également très-sujets à cette Maladie. Mauvaise santé des pères & mères.

(La *Maladie vénérienne* paroît être une des causes les plus fréquentes du *rachitis*; car, dit M. LORRY, *de Morbis cutaneis*, » quoique ce soit peut-» être parler trop généralement que de toujours » déduire cette Maladie du vice *vénérien*, cepen-» dant il n'y a pas d'homme un peu instruit sur » cette matière, qui ne convienne que ceux qui » ont eu la *vérole*, ont, la plupart du temps, des » enfans *rachitiques*: ces enfans sont si imprégnés » d'un *mucus acide* & abondant, que le *suc osseux* ne » peut jamais parvenir chez eux à une consistance » solide & comme *calcaire*; au contraire, il n'ac-» quiert qu'une texture mollasse & *spongieuse*. De » là vient que les *os* augmentés en volume, sont » privés de force, prominent de toutes parts, & » ne forment que des appuis très-foibles qui ne » peuvent soutenir le poids du corps: cause de » la figure informe qu'ils prennent ». Maladie vénérienne.

Une autre Maladie qui paroît encore être une cause très-commune du *rachitis*, est celle qui est si familière aux femmes sédentaires & qui vivent dans l'abondance, surtout dans les grandes Villes, c'est-à-dire, les *fleurs blanches*. » Les enfans, » dit VAN SWIETEN, conçus d'une mère sujette à » des *fleurs blanches*, opiniâtres & acrimonieuses, » sont attaqués d'un *rachitis* très-malin, & qu'on » n'a encore guéri que très-rarement jusqu'ici ».)

Fleurs blanches.

Autres Maladies.

Toute Maladie qui affoiblit la *constitution* ou qui relâche le *tempérament* des enfans, comme la *petite-vérole*, la *rougeole*, la *dentition difficile*, la *coqueluche*, &c., les dispose au *rachitis*. Il peut encore être occasionné par un *régime* mal dirigé, par des *alimens* trop peu substantiels, trop aqueux, ou qui sont si *visqueux*, que l'*estomac* ne peut pas les digérer.

Mauvais régime.

Mauvais nourrissage.

Mais le mauvais *nourrissage* est une des principales causes de cette Maladie. Lorsque la Nourrice est malade, ou qu'elle n'a pas assez de *lait* pour sustenter l'enfant, il ne peut profiter.

Cependant, on ne peut trop le dire, les enfans souffrent plus souvent encore du manque de soin des Nourrices, que du manque de nourriture. Laisser un enfant trop long-temps couché, ou trop long-temps assis, ne pas le tenir parfaitement propre dans ses vêtemens, c'est l'exposer aux suites les plus funestes.

Défaut d'exercice.

Mal-propreté.

Mauvais air.

Le défaut d'un *air* pur est encore très-nuisible aux enfans à cet égard. Quand une Nourrice vit trop renfermée dans une maison très-petite, dont l'*air* est humide & stagnant, & qu'elle est si indolente qu'elle ne porte pas son enfant en plein *air*, rarement échappe-t-il au *rachitis*. On doit toujours agiter ou tenir en mouvement un enfant bien portant, à moins qu'il ne dorme: si on le force à rester

couché ou assis, au lieu de le promener, de le mouvoir, &c., il ne prospérera jamais ; ainsi qu'on l'a prouvé, Tome I, Chap. I, & surtout §§ V & VI même Chap. I.

ARTICLE II.

Symptômes du Rachitis, ou *de la Noueure*, ou *de la Chartre.*

Au commencement de cette Maladie, les chairs de l'enfant deviennent molles & flasques ; ses forces diminuent ; il perd sa gaieté ordinaire ; il paroît plus grave & plus composé que ne le comporte son âge ; le mouvement lui répugne bientôt ; la tête & le ventre acquièrent un volume considérable relativement aux autres parties du corps ; le visage paroît plein, & le teint semble fleuri.

Les *os* commencent ensuite à s'affecter, surtout dans leurs parties les plus molles & les plus spongieuses : de là les poignets & les *chevilles* des pieds deviennent plus gros que dans leur état naturel ; l'*épine du dos* se courbe & fléchit en divers sens. La *poitrine* est comme renfoncée vers les *côtes* ; (le *sternum* s'élève, & la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou se jette tout d'un côté. Les *côtes* s'élargissent ; il s'y forme des nœuds, surtout à la rencontre des *cartilages* qui joignent le *sternum*. Les clavicules se courbent considérablement. Quelques *os* s'applatissent & se contournent, tels que le *fémur*, le *tibia*, &, quand la Maladie est très-grave, les deux *os* de l'avant-bras.

Ceux du *bassin* se renfoncent, se dévoyent, en rétrécissent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroissement naturel, &, ce qui arrive quelquefois, ils se ramollissent & perdent la consistance *osseuse* qu'ils devoient avoir : de là vient

ce raccourciſſement ſenſible qu'on a remarqué à quelques enfans. Souvent auſſi les *os* s'amincifſent ou ne ſont qu'une eſpèce de *cartilage* très-foible & très-caſſant : d'où vient que les enfans, en qui l'on ne ſoupçonne pas le *virus rachitique*, ſe caſſent la jambe ou la cuiſſe à la moindre chute, ce qui eſt rare aux enfans ſains : ou les *os* ſont ſouples en un endroit, friables en un autre, &c.

Les *muſcles* s'affoibliſſent peu à peu, au point que le petit malade n'eſt plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il eſt continuellement dévoré par une petite *fièvre hectique*, ſurtout la nuit, & qui achève d'abſorber le peu de graiſſe qui reſte à la *peau*. Quelques ſujets ont un *râlement*, une *toux* humide, & avalent les *flegmes* qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une *toux* sèche.

A tous ces *ſymptômes* ſurvient une difficulté de reſpirer, qui s'augmente au point que les malades ſont près de ſuffoquer, ſi on ne les met ſur leur ſéant. Quelquefois ils ſe bouffiſſent tout à coup, comme s'il étoit entré de l'air entre cuir & chair. La *ſueur* ſort par gouttes, ou les yeux pleurent & le viſage déſenfle. Enfin viennent les *convulſions*, la *paralyſie*, qui terminent cet état déplorable.

Cependant tous ces *ſymptômes* varient conſidérablement ſelon la violence de la Maladie : le *pouls* eſt ordinairement *vîte*, mais *foible* ; l'appétit & les *digeſtions* ſont, la plupart du temps, mauvais : les *dents* ſortent avec lenteur & difficulté ; ſouvent elles ſe pourriſſent & tombent après.

Une choſe remarquable, eſt que les enfans *rachitiques* ont, pour l'ordinaire, une grande pénétration d'eſprit, & ſont en général, au deſſus de leur âge, pour l'intelligence. Or, que cela vienne de ce que ces enfans vivent plus avec les adultes que les autres, ou de l'agrandiſſement contre Nature

ture de leur *cerveau*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer.

(On a encore observé que les *dents* venoient plus tôt aux enfans qui doivent devenir *rachitiques*. Ainsi, quand chez un enfant de six à dix mois, sain, gai, paroissant déjà vouloir marcher, la *peau*, lors de l'éruption des *dents*, devient flasque, quand l'*estomac* se météorise, & que la *poitrine* promine, on a lieu de craindre le *rachitis*. Il faut donc observer avec attention les enfans à cette époque, surtout depuis le neuvième mois jusqu'à deux ans.

Signes qui doivent faire craindre cette Maladie.

La septième ou la quinzième année est redoutable pour les *rachitiques* : c'est à ces deux périodes qu'ils en reviennent, ou que la Maladie empire sans ressource.

Toute *hémorrhagie* est dangereuse dans cette Maladie, même le *saignement de nez*, d'ailleurs si peu à redouter chez les enfans. C'est un mauvais signe lorsque l'enflure quitte un côté pour se porter sur un autre, lorsque l'œil pleure du côté de l'enflure, & que la *fièvre*, quoique petite, s'y joint, lorsque le visage s'affaisse & se ride ; lorsque les *selles* augmentent, & qu'il se manifeste des *symptômes convulsifs*.

Symptômes dangereux.

Les *rachitiques* approchent encore du terme de leur triste existence, lorsqu'il se fait chez eux des changemens considérables. Si, par exemple, leur ventre se resserre, après avoir été libre auparavant ; si les *urines* ne coulent plus librement. Lorsque le visage se contracte sensiblement, dit M. Rosen, ils n'ont guère plus de quatorze jours à vivre. Si le visage s'obscurcit & que les pieds perdent le sentiment, ils périssent en trois ou quatre jours : il en est de même si l'haleine est devenue très-fétide.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut preſcrire aux Enfans rachitiques, noués, ou en chartre.

But qu'on doit ſe propoſer dans le traitement de cette Maladie.

COMME cette Maladie eſt toujours accompagnée de ſignes évidens de foibleſſe & de relâchement, nous devons avoir pour but principal, dans ſon traitement, de reſſerrer & de fortifier les *ſolides*; de faciliter les *digeſtions* & la préparation des liqueurs. Or, nous ne pouvons remplir ces *indications* importantes, que par des *alimens* ſains & nourriſſans, appropriés à l'âge & aux forces de l'enfant; par la jouiſſance d'un *air* libre & ſec; par la *propreté* & par un *exercice* ſuffiſant. Si l'enfant eſt entre les mains d'une mauvaiſe Nourrice, qui néglige ſes devoirs, ou qui ne les connoiſſe pas, il faut en changer.

Dans les ſaiſons chaudes, il faut chercher à le rafraîchir, parce que les *ſueurs* l'affoibliroient; & dans les temps froids, il faut le tenir chaudement, un grand froid lui étant auſſi contraire que la grande chaleur. L'été eſt cependant la ſaiſon qui leur eſt la plus avantageuſe, ſurtout ſi elle eſt sèche. On frottera ſouvent les membres de l'enfant avec la main chaude (ou avec un morceau de flanelle, imbibé de la vapeur du *thym*, de la *lavande*, du *maſtic en larmes*, de l'*encens*, &c. On expoſera même les habits, les linges, & les couvertures de l'enfant à ces mêmes vapeurs), & on le tiendra le plus gai qu'il ſera poſſible.

Alimens.

Les *alimens* doivent être ſecs & nourriſſans; tels ſont le bon pain, la viande rôtie, &c. Le *biſcuit de mer*, dans ce cas, eſt regardé, en général, comme meilleur que le pain; les *pigeons*, les *poulets*, le *veau*, le *lapin* ou le *mouton*, *rôtis* & *hachés*, ſont

les viandes qui conviennent le mieux Si l'enfant eſt trop jeune pour manger de la viande, on lui donnera du *riz*, du *millet*, ou de l'*orge perlé*, bouilli avec des *raiſins*, auxquels on peut ajouter un peu de *vin* & d'*épices*.

Boiſſon. On lui donnera du *vin* de Bordeaux, mêlé avec une égale quantité d'eau ; & ceux qui n'ont pas le moyen de ſe procurer cette eſpèce de *vin*, donneront à la place du bon *vin* de Bourgogne, ou de toute autre qualité, pourvu qu'il ſoit pur & vieux : ceux enfin qui ne pourront avoir de *vin*, lui donneront, de temps en temps, un verre d'*aile*, ou de bonne *bière* douce, ou de *cidre*, ou de *poiré*, &c.

Article IV.

Remèdes qu'il faut preſcrire aux Enfans rachitiques, noués, ou *en chartre.*

Les remèdes ſont peu utiles. Les *remèdes* ſont ici de peu d'utilité. Le *régime* peut ſouvent guérir cette Maladie, mais rarement les *remèdes*. Chez les enfans replets, on peut employer quelques doſes de *rhubarbe*, & les répéter, mais rarement emporteront-elles la Maladie.

Bain froid. Le traitement eſſentiel conſiſte à fortifier : c'eſt pourquoi, outre le *régime* dont nous venons de parler, nous recommandons encore le *bain froid*, ſurtout dans les temps chauds. Il ne faut cependant les employer qu'avec prudence, parce qu'il y a des enfans *rachitiques* qui ne peuvent le ſupporter. Le matin eſt le meilleur temps pour le prendre ; & immédiatement après que l'enfant en ſera ſorti, on le frottera avec un linge bien ſec : il eſt comme inutile de dire que ſi, par haſard, le *bain froid* affoibliſſoit, il faudroit le diſcontinuer.

Cautère. On a pluſieurs fois tiré de grands avantages du *cautère* dans cette Maladie. Il eſt ſurtout néceſ-

Infusion de quinquina ; faire aux enfans qui abondent en humeurs. Une *infusion* de *quinquina* dans du *vin* ou de la *bière*, convient encore ; mais il est rarement possible de porter les enfans à en boire.

Ou sel essentiel de quinquina. (Lorsqu'on ne peut parvenir à leur faire prendre le *quinquina* dans le *vin*, il faut leur donner le *sel essentiel* de cette écorce, à la dose de cinq à dix grains, enveloppé dans du *sirop d'absinthe*, & couvert de pain à chanter. On leur donnera

Eau de boule. pour boisson de l'*eau de boule*. Il faut d'autant plus insister sur le *quinquina* & l'*eau de boule*, ou toute autre préparation *ferrugineuse*, que l'on soupçonne davantage l'existence des *fleurs blanches* chez la mère de l'enfant.

Préparations mercurielles. Mais les *remèdes* qui ont réussi le plus souvent dans cette Maladie, sont les préparations *mercurielles*, par la raison que la *Maladie vénérienne* en est une des causes les plus générales. Nous traiterons ci-après, § XVI de ce Chapitre, de la *Maladie vénérienne* chez les enfans.)

Nous pourrions parler ici de beaucoup d'autres *remèdes* qui ont été vantés pour cette Maladie ; mais comme on court plus de risque à les employer, qu'à s'en passer, nous n'en parlerons pas : nous nous en tiendrons à recommander le *régime*, comme le seul moyen capable de guérir le *rachitis*.

Le régime est le seul moyen capable de guérir le rachitis.

(Au reste, il n'est point de cure qui donne moins d'espérance pendant long-temps. Il faut donc de la persévérance : avec elle, on est sûr au moins d'arrêter l'énergie du *virus*, si on l'attaque de bonne heure. Un enfant, qu'un Médecin traitoit depuis trente mois sans succès apparens, fut abandonné ; mais il fut guéri par la persévérance de la mère.

Il faut de la persévérance dans son usage.

On a beaucoup déclamé contre les machines proposées pour redresser les courbures de l'épine

& de l'os de la cuisse, de la jambe, &c., & l'on a eu jusqu'ici raison. Les corps de fer surtout, étoient plus capables de favoriser l'incurvation, que de la détruire, sans parler des douleurs atroces qu'ils occasionnoient aux malheureux enfans à qui on les faisoit porter. Mais nous devons à l'intelligence de M. TIPHAINE, Chirurgien-Herniaire, à Paris, rue des Prouvaires, qui s'est consacré depuis des années à ce genre de traitement, des machines dont le moindre avantage est de sauver aux malades toute espèce de douleur. Il a fait des cures, dont on ne peut entendre parler sans étonnement; & j'ai été témoin de deux guérisons qui avoient été jugées impossibles par les gens de l'Art les plus expérimentés. La simplicité des moyens qu'il met en usage, fondée sur les lois invariables de la mécanique, répond de ses succès. L'Académie Royale des Sciences, dont il est déjà connu, va être dépositaire des détails de sa théorie & de sa pratique.)

Machines propres à redresser les os.

§ XIII.

Des Convulsions des Enfans.

QUOIQUE l'on dise qu'il meurt plus d'enfans de *convulsions* que de toute autre Maladie, cependant il est sûr qu'elles ne sont, pour la plupart du temps, que des *symptômes* d'autres Maladies. (Nous traiterons donc des *convulsions* comme Maladie *symptomatique* & comme Maladie *essentielle*.)

ARTICLE PREMIER.

Des Convulsions symptomatiques.

Causes.

EN général, tout ce qui peut fortement irriter ou agacer les *nerfs*, peut causer des *convulsions*.

De là les enfans, dont les *nerfs* sont *irritables*, éprouvent souvent des *convulsions*, soit par des choses qui irritent le *canal alimentaire*, soit par la *dentition*, les vêtemens trop serrés, ou les approches de la *petite vérole*, de la *rougeole* & d'autres Maladies *éruptives*.

(La *constipation*, les *tranchées*, les *passions* violentes de la Nourrice, telles que la *colère*, l'emportement, la joie excessive, &c.; la rentrée d'une *éruption* quelconque, les *vers*, les *accès* de *fièvres intermittentes*, la *pierre* dans la *vessie*; les drogues échauffantes, telles que la *thériaque*, le *diascordium*, l'*opium*, &c., dont n'abusent que trop souvent les mauvaises nourrices, & en général les mercenaires; la *Maladie vénérienne*, la *diarrhée*, le *vomissement*, &c., sont autant de causes qui peuvent occasionner des *convulsions* chez les enfans.

On voit que les *convulsions* sont le plus ordinairement une *Maladie symptomatique*, & que le traitement qui leur convient le plus généralement est celui de la Maladie, dont elles ne sont qu'un *symptôme*. Nous renvoyons donc aux Chapitres de cet Ouvrage qui traitent des Maladies que nous venons de dénommer; nous nous contenterons de parler du traitement des causes les plus communes.)

Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par des matières qui irritent l'estomac & les intestins.

LORSQUE les *convulsions* viennent d'une *irritation* de l'*estomac* & des *intestins*, on les guérit, pour l'ordinaire, avec les *remèdes* qui peuvent nettoyer ces *organes* des matières *acres* qu'ils renferment, ou qui peuvent rendre ces matières plus douces & incapables de nuire. C'est pourquoi,

lorfque l'enfant eſt conſtipé, le meilleur moyen eſt de lui donner d'abord un *lavement*, enſuite un doux *vomitif*, que l'on doit répéter, ſelon l'occaſion, tel qu'on le preſcrit, Tome II, Chap. XX, § III, Art. II.

Lavement. Vomitif doux.

On doit en même temps tenir le ventre lâche par des doſes modérées de *magnéſie blanche*, ou de petites quantités de *rhubarbe*, mêlée à la poudre de *pattes d'écreviſſes* préparées, comme on le conſeille ci-deſſus, § IV de ce Chapitre.

Magnéſie blanche. Rhubarbe.

Traitement des Convulſions ſymptomatiques, occaſionnées par l'éruption de la Petite-Vérole, ou de la Rougeole.

Les *convulſions* qui précèdent l'*éruption* de la *petite-vérole* ou de la *rougeole*, ceſſent pour l'ordinaire, dès que cette *éruption* a lieu. Le plus grand danger, dans ce cas, naît de la peur & de la crainte de ceux qui ſoignent l'enfant. Comme les *convulſions* ſont très-alarmantes, il faut, pour complaire aux pères, mères & nourrices effrayés, & les tranquilliſer, employer quelques moyens pour diſſiper ces *convulſions*. En conſéquence, dès qu'un enfant en a, on le *ſaigne*, on lui applique des *véſicatoires*, & on employe pluſieurs autres *remèdes*, qui mettent la vie de l'enfant en danger, tandis qu'un *bain de pieds* & un *lavement émollient* auroient, en peu de temps, remis toutes les choſes dans leur état ordinaire, ainſi que nous l'avons déjà dit, Tome II, Chap. XII, § I, Art. III, & note *a*.

Bain de pieds, lavement émollient.

Traitement des Convulſions ſymptomatiques, cauſées par la Dentition difficile.

Lorsque les *convulſions* ſont occaſionnées par la pouſſe des *dents*, outre les douces *purga-*

Purgatif doux, véſicatoire;

teinture de suie, d'assa fœtida, de castoreum, &c., dans du petit-lait au vin.

tions, nous conseillons encore les *véficatoires* & l'usage *des anti-spasmodiques*; tels sont les *teintures de suie*, d'*assa fœtida*, de *castoreum*, &c. On met quelques gouttes de l'une ou de l'autre de ces *teintures* dans un peu de *petit-lait au vin*, dont on donne une cuillerée lorsque l'occasion le demande: on se comportera d'ailleurs comme nous l'avons dit ci-dessus, § XI, Art. II de ce Chapitre.

Traitement des Convulsions symptomatiques, dues à des causes externes.

LES *convulsions* qui procèdent de causes externes, comme de la pression occasionnée par des vêtemens trop serrés, par des bandes, &c., demandent qu'on débarrasse, sur le champ, l'enfant de ses liens. Quoique dans ce cas, en ôtant la cause, on n'ôte pas toujours l'effet, cependant il ne faut jamais manquer de le déshabiller, parce qu'on tenteroit en vain de calmer les *convulsions*, si la cause, à laquelle elles sont dues, continuoit d'agir; nous en avons donné des preuves, Tome I, Chap. I, § III.

Il faut déshabiller l'enfant.

ARTICLE II.

Des Convulsions essentielles chez les Enfans.

Caractères des convulsions essentielles.

LORSQU'UN enfant éprouve des *convulsions* sans ressentir des douleurs dans le ventre, sans aucun des *symptômes* de la *dentition*, sans qu'aucune *éruption*, ni qu'aucune *évacuation* ait été arrêtée subitement, enfin sans qu'aucune des causes mentionnées ci-dessus y ait donné lieu, on est dans le cas de conclure qu'elles forment une Maladie primitive ou *essentielle*, & qu'elles dépendent immédiatement du *cerveau*. Ce cas ne se rencontre que très-rarement, heureusement pour l'humanité, parce qu'alors il y a bien

peu de choses à faire pour soulager un malheureux enfant.

Traitement des Convulsions essentielles.

Lorsque les *convulsions* dépendent d'un vice originaire dans la structure ou conformation du *cerveau*, on ne peut se flatter de les guérir par les *remèdes*. Mais comme les *convulsions* qui procèdent même immédiatement du *cerveau*, ne tiennent pas toujours à ces causes, il faut donc tenter de donner quelques *remèdes*. L'objet principal qu'on doive alors se proposer, est d'occasionner une *dérivation* des humeurs du *cerveau*. Il faut, en conséquence, employer les *véficatoires*, les *purgatifs*, &c.; & lorsque ces *remèdes* ne réussissent pas, faire un *cautère* ou un *séton* au cou, ou entre les deux épaules.

Quand elles dépendent d'un vice du cerveau.

Véficatoires, purgatifs, cautère, séton, &c.

(Les enfans sont encore sujets à l'*épilepsie* & au *cauchemar* ou à l'*incube*. Il faut consulter, Tome III, Chap. XLV, les §§ IV & VIII, qui traitent de ces Maladies.)

§ XIV.

De l'Hydrocéphale, ou *de l'Hydropisie de la Tête.*

Quoique l'eau dans la tête, ou l'*hydropisie du cerveau*, soit une Maladie qui peut attaquer les adultes comme les enfans, cependant ces derniers y étant généralement plus sujets, nous avons cru devoir placer cette Maladie au rang de celles des enfans.

(Bien que l'on confonde ici l'*hydropisie du cerveau* avec l'*hydropisie de la tête*, ou cette *tumeur aqueuse* des *tégumens* de toute la tête, qui la rend quelquefois monstrueuse, plus pesante que le reste du corps, & à demi-transparente, cependant ce sont deux Maladies très-distinctes, puis-

Caractères de l'hydropisie de la tête & de l'hydropisie du cerveau.

que dans l'*hydropisie de la tête*, il n'y a pas toujours de l'eau dans le *cerveau*, & que l'*hydropisie du cerveau* n'augmente pas le volume de la tête.

Les enfans sont plus sujets à l'*hydropisie des tégumens de la tête*, & les adultes, à l'*hydropisie du cerveau.*)

Article premier.

Causes de l'Hydrocéphale, ou *de l'Hydropisie de la Tête.*

L'*hydrocéphale* peut être occasionnée par tout ce qui peut blesser le *cerveau*, comme des chutes, des coups, des blessures, &c.: elle peut encore venir d'un relâchement & d'une foiblesse naturelle du *cerveau;* ou de *tumeurs squirreuses*, ou d'*excroissances* dans la substance du *crâne*; d'un *sang* diffous & aqueux; de la *suppression* ou de la diminution des *urines;* enfin des Maladies lentes & opiniâtres, qui minent & consument le malade.

(Une *contusion*, occasionnée par un *accouchement laborieux*, par quelque mauvaise manœuvre de la *Sage-Femme*, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de l'*hydropisie de la tête*, quoiqu'elle puisse encore être due à la *dentition*, aux *vers*, aux *convulsions*, &c.

Article II.

Symptômes de l'Hydrocéphale, ou *de l'Hydropisie de la Tête.*

Cette Maladie a, dans les commencemens, les apparences d'une *fièvre lente.* Le malade se plaint d'une douleur au sommet de la tête, ou sur les yeux. Il fuit la lumière; il a des *maux de cœur*,

& vomit quelquefois ; son *pouls* est *irrégulier*, & pour l'ordinaire *lent* ; & quoiqu'il paroisse lourd & accablé, cependant il ne peut dormir : il a quelquefois du *délire* ; il voit presque toujours les objets doubles. Vers la fin de cette Maladie, communément mortelle, le *pouls* devient plus *fréquent* ; la *pupille* se dilate ; les joues sont d'un rouge foible ; le malade devient *comateux*, & les *convulsions* & la mort terminent la Maladie.

(Les enfans attaqués d'*hydrocéphale* dans le ventre de leur mère, périssent ordinairement dans l'*accouchement*. Il est presqu'impossible de remédier à cette Maladie, lorsque le *cerveau* est inondé : mais on peut espérer, lorsque toute l'eau est ramassée sous la *peau* de la tête & absolument hors du *crâne*.)

Article III.

Traitement de l'Hydrocéphale ou *de l'Hydropisie de la Tête.*

On ne connoît pas encore malheureusement de *remèdes* capables de guérir l'*hydropisie du cerveau*. L'humanité exige cependant qu'on fasse quelques tentatives, parce que le temps ou le hasard peuvent nous faire découvrir ce dont, quant à présent, nous n'avons pas d'idée. Les *remèdes* qu'on employe ordinairement, sont, les *purgatifs* de *rhubarbe* ou de *jalap*, avec le *calomélas* ; les *véficatoires*, appliqués au cou ou à la partie inférieure de la tête.

Rhubarbe ou jalap, avec le calomélas.

A ces *remèdes* nous conseillons de joindre les *diurétiques*, ou les *remèdes* qui facilitent la *sécrétion* des *urines*, tels que nous les avons recommandés dans l'*hydropisie* ordinaire, Tome III, Ch. XXXII, § I, Art. III & IV. Il faut encore

Diurétiques.

tenter d'exciter les *sécrétions* du nez; ce à quoi l'on parvient, en faisant prendre au malade de la poudre d'*asarum*, d'*ellébore blanc*, &c.

Poudre sternutatoire.

Quelques Praticiens ont prétendu, dans ces derniers temps, avoir guéri cette Maladie par l'usage du *mercure*. Je n'ai pas été assez heureux pour voir une guérison complette de l'*hydrocéphale* confirmée. Mais dans une Maladie aussi désespérée, il est permis de tenter.

(Un moyen bien simple seroit, conjointement avec les *remèdes* propres à corriger le vice du *sang* & des humeurs, & à fortifier les *solides*, de faire la *ponction* ou des *scarifications* sur les *tégumens de la tête*; mais malheureusement les épreuves qu'on a faites de l'une & des autres, n'ont pas été heureuses; on a vu, au contraire, de bons effets des *vésicatoires*, du *cautère* & du *séton*, après avoir fait précéder les *remèdes* dont nous venons de parler.)

Vésicatoires, cautère, séton.

§ XV.

Du Gonflement du ventre & de la Dureté de cette partie, appelée vulgairement Carreau.

(LES enfans sont très-sujets au *gonflement du ventre* & à sa *dureté*. La première Maladie, qui vient des *vents* renfermés dans les *intestins*, n'est pas beaucoup à craindre : elle peut cependant donner quelquefois lieu à des *descentes*, tant dans les *aines*, qu'au *nombril*. Mais l'élévation du ventre avec *dureté*, que les femmes appellent *carreau*, causée par l'engorgement du *mésentère* & des autres *viscères*, est toujours une Maladie très-grave, à laquelle on a remarqué que les filles étoient plus sujettes que les garçons.)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Gonflement du ventre & du Carreau.

(Ces Maladies sont occasionnées, le plus souvent, par de mauvais *alimens*, par des *vers*, ou la rentrée de quelque *éruption*, & cette cause est une des plus communes; par les *écrouelles*; quelquefois par le *scorbut*, la *vérole*, &c.)

ARTICLE II.

Symptômes du Gonflement du ventre & du Carreau.

(LES enfans, dans cet état, ont le visage pâle & le corps *œdémateux*: la tristesse, le dégoût, la peine à marcher, l'*insomnie*, la *fièvre lente* qui redouble tous les soirs, les douleurs au *nombril*, &c., sont encore des *symptômes* familiers au *carreau*. Enfin, quelques enfans deviennent *rachitiques*, ou se *nouent*. Le *dévoiement*, dans ce cas, est un accident des plus alarmans.

Comme le *nourrissage* est la cause la plus ordinaire de cette Maladie, il importe de s'informer comment l'enfant a été nourri; quelle est la *constitution* de la Nourrice; quelle est même celle du père & de la mère, parce qu'il est évident que le *carreau* peut dépendre du *virus vénérien*, *scrofuleux* ou *scorbutique*, autant que de toute autre cause, & que dans ces derniers cas, on ne peut guérir le *carreau*, qu'en employant les *remèdes* propres aux Maladies dont il est l'effet.)

Article III.

Traitement du Gonflement du Ventre & du Carreau.

Lorsqu'il est dû aux mauvais alimens. Bon lait, fomentations, lavemens, petit-lait coupé avec une infusion d'oseille, de cresson, &c.

(Quand on s'est assuré qu'il ne tient qu'aux mauvais *alimens*, il faut commencer par faire changer le *régime*, donner à l'enfant du bon *lait*, pour toute nourriture; lui interdire les bouillons gras, les soupes & la viande; lui appliquer les *fomentations émollientes* sur le ventre; lui donner des *lavemens émolliens*: on lui fera prendre pour boisson du *petit-lait* coupé avec une *infusion* de feuilles de *cresson*, d'*oseille*, &c.; on lui fera faire le plus d'exercice qu'il sera possible.

Rhubarbe. Dose.

On purgera de temps en temps avec la *rhubarbe*, qui paroît le mieux convenir dans cette Maladie. La dose est depuis six jusqu'à douze grains, en poudre, enveloppée dans des confitures. On prescrit d'ailleurs les autres *remèdes* que nous avons proposés contre les *obstructions*, Tome III, Chapitre XLVII, § I, Article IV, parmi lesquels *le sel de Mars de Rivière* a paru le plus propre aux enfans.

Sel de Mars de Rivière.

Eaux martiales.

Lorsque la Maladie avance vers la guérison, on met le petit malade à l'usage des *eaux martiales*, & on lui donne des *alimens* fortifians. Lorsque la dureté du ventre est considérable, on applique sur le ventre, pendant le traitement, l'*emplâtre diabotanum*, l'*emplâtre de ciguë*, ou *l'emplâtre de Vigo*, &c.)

Emplâtres diabotanum, de ciguë, ou de Vigo.

§ XVI.

De la Maladie vénérienne chez les Enfans.

(Nous avons dit, Chapitre XLIX, § I de ce Volume, que le *virus vénérien* ne se bornoit point à infecter les coupables, & que les innocens en

étoient souvent les victimes. Parmi ces derniers, on voit surtout des enfans, parce que le *poison*, qu'ils ont reçu avec la vie, ou qu'ils sucent avec le *lait* de la Nourrice, en circulant dans leurs *vaisseaux* tendres & délicats, ravage, corrode & détruit les *viscères*, souvent sans présenter à l'extérieur aucun des *symptômes* par lesquels il se fait reconnoître chez les adultes. D'ailleurs il n'est pas toujours facile, même il est quelquefois impossible d'avoir, sur la conduite des pères & mères, tous les renseignemens dont on a besoin, pour asseoir le *diagnostic* des Maladies des enfans, pour peu qu'elles soient compliquées. Les Nourrices elles-mêmes peuvent être entachées de cette Maladie, sous les apparences d'une santé brillante, puisque, comme nous l'avons encore dit, page 55 de ce Volume, le *virus* peut rester caché pendant plusieurs années, sans donner aucun signe de son existence.

Il n'est donc personne qui ne sente combien il est important d'avoir une idée claire & précise des caractères sous lesquels la *vérole* peut se présenter chez les enfans, parce que, prenant, chez ces petits individus, la forme de presque toutes leurs Maladies, on se trouveroit exposé à méconnoître non seulement la *maladie vénérienne* existante, mais encore les autres Maladies dont elle auroit dérangé la marche, ou défiguré les *symptômes*. Nous croyons devoir, pour toutes ces raisons, ajouter ce Paragraphe à ceux dont est composé ce Chapitre des Maladies des enfans.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Maladie vénérienne chez les Enfans.

Qui naissent d'une mère ayant la vérole;

LES enfans qui naissent d'une mère ayant la *vérole*, ne s'étant point fait traiter, & n'ayant pris aucune précaution dans son *régime*, pour adoucir la rigueur de son état, viennent ordinairement au monde couverts de *pustules*, de *gale*, d'*ulcères* en différentes parties du corps. On en a même vu quelquefois avec un *phimosis*, des *chancres* aux parties naturelles, à la gorge, &c. Dans ces cas, la Maladie n'est pas équivoque; & pour peu que les *symptômes* soient graves, elle tue ces petits malheureux en peu de temps.

Qui naissent d'une mère qui a pallié cette Maladie pendant sa grossesse.

D'autres fois, l'enfant ne présente aucun *symptôme vérolique*, & cela arrive, lorsque la mère a suivi, pendant sa grossesse, un *régime* adoucissant, capable d'émousser la férocité du *virus*, ou lorsqu'elle a pris quelques *remèdes* qui en ont pallié les accidens. Dans ce cas, il n'est que trop certain que l'enfant est infecté du *virus*, puisque nous supposons que la mère n'est point guérie radicalement; mais il est chez lui comme dénaturé, & il produit, par la suite, des maux d'autant plus rebelles, qu'on n'en soupçonne pas la cause: d'ailleurs cet enfant croît à peine; il est foible & maladif.

Il est cependant essentiel de l'arracher aux malheurs qui l'attendent. Mais l'on ne veut pas risquer le *mercure*, sans avoir au moins quelque probabilité, & l'on a grande raison. Heureusement que cet enfant, qui ne présente point de *symptômes vériloques*, ne présente pas non plus les caractères de la santé. Il a le teint d'un jaune pâle; ses yeux sont enfoncés, & entourés d'un cercle bleuâtre

Signes qui doivent faire présumer la

tre & tuméfié : il eſt maigre, & on le voit maigrir de jour en jour. Il jette par le nez une humeur claire, comme dans le *rhume de cerveau*, & à meſure qu'il avance, on aperçoit un enrouement habituel. Il tète & avale difficilement, & le *lait* revient ſouvent par les narines. Il ne gigotte point comme les autres enfans, lorſqu'on le débarraſſe de ſes liens. Il ſe plaint & crie fréquemment, ſurtout la nuit, lorſqu'il eſt dans ſon lit, moment où il ſouffre davantage, comme nous l'avons fait voir, Chap. XLIX, § VII, Art. I de ce Vol.

vérole chez l'enfant de cette dernière femme ;

Si l'enfant préſente tous ces *ſymptômes*, on a une forte préſomption qu'il eſt infecté de la *vérole*. Mais cette préſomption ſe change en certitude, s'il ſurvient inſenſiblement des plaques jaunâtres, rougeâtres au cou, à la poitrine, au ventre ; des *gerçures*, des crevaſſes aux pieds & aux mains ; des boutons dans la gorge, qui ſe convertiſſent en petits *ulcères* blanchâtres ; des boutons *purulens* dans les cheveux & ſur le front ; des excroiſſances, des *poireaux*, des *chancres* aux parties naturelles & au fondement : ces *chancres* ſont plus ou moins gros, applatis ou creux ; le plus ſouvent d'un rouge clair au bord, & plus ou moins durs : ils ſont blancs dans l'intérieur, & deviennent livides & noirâtres, lorſqu'ils ont déjà rongé pendant quelque temps : quelquefois ils reſſemblent à des *verrues* qui rendent un *pus* blanchâtre, mais qui tache le linge en jaune. Enfin on ne doutera plus de l'exiſtence de la Maladie, ſi les bouts des mamelles de la Nourrice ſont rouges & douloureux, ſi le ſein & les glandes des aiſſelles deviennent durs, &c.

Signes qui changent cette préſomption en certitude.

Mais un enfant qui appartient à des parens très-ſains, & qui n'ont jamais eu la *Maladie vénérienne*, peut la gagner de ſa Nourrice ; & l'expérience ne prouve que trop ſouvent que cela eſt très-com-

mun, surtout aux enfans nourris dans le voisinage des grandes Villes, ou dans le sein même de ces Villes. Combien ce malheur, dont les exemples sont si multipliés, ne devroit-il pas rendre attentif sur le choix des Nourrices? ou plutôt ne devroit-il pas faire renoncer pour toujours à ces mercenaires, dont le premier intérêt est de se taire sur leurs Maladies passées, & dont l'examen ne découvre pas toujours la Maladie, quoiqu'existante, & capable de se communiquer à l'enfant?

Signes que présente l'enfant qui gagne la Maladie de sa Nourrice;

Au reste, comme les *symptômes* de la *vérole* se manifestent généralement sur les parties exposées au contact du *virus*, il faut toujours commencer par regarder la bouche de l'enfant. Si la Nourrice est gâtée, on aperçoit des boutons, surtout au fond de la gorge & aux *amygdales*, qui s'enflent & se durcissent.

Ou parce qu'on l'a couché avec des personnes infectées.

Si l'enfant a gagné la Maladie parce qu'on le met coucher avec une personne infectée, c'est sur la *peau* que le *virus* se montre, par des *véficules*, des *gales*, des *pustules*, des *tumeurs*, des *abcès*, &c. Cependant il ne se déclare pas aussi promptement quand il est communiqué de cette manière, que par la succion. On a même observé qu'après être resté assez long-temps caché, il ne s'est manifesté que par des *ulcères*, ou des *chancres* à la gorge.

De quelque manière que la *vérole* soit communiquée aux enfans, ils en sont attaqués plus aisément que les adultes, parce que leur *peau* est d'une texture plus lâche, plus fine, & que les *pores* en sont plus ouverts. On ne sauroit donc trop veiller à ce que les enfans ne se servent jamais, pour boire & manger, de ce dont font usage les adultes qui sont suspects.

La *vérole* se guérit plus facilement chez les enfans qui tètent, que chez ceux qui sont sévrés. Elle est plus rebelle lorsqu'elle est héréditaire, que

lorsqu'elle vient de la Nourrice. Plus le mal se manifeste de bonne heure, plus il est aisé de le guérir.)

ARTICLE II.

Traitement de la Maladie vénérienne chez les Enfans.

(LORSQU'UNE femme enceinte déclare qu'elle a la *vérole*, il faut se hâter de la guérir, si l'on veut prévenir la *fausse couche*, ou la mort de l'enfant. Cependant la prudence exige qu'on ne l'entreprenne point, si elle est à son huitième mois; dans ce cas, il faut attendre qu'elle soit accouchée.

Il faut se hâter de traiter une femme grosse, pourvu qu'elle ne soit point à huit mois.

La méthode de traitement qui paroît le mieux convenir aux femmes grosses, est celle des *lavemens anti-vénériens*. Une expérience souvent répétée, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité, Chap. XLIX, note 2 de ce Volume, a prouvé que les *lavemens anti-vénériens* ne nuisent pas à la *grossesse*, & qu'ils ne procurent pas l'*avortement*; ce qu'on ne peut absolument dire de quelques autres méthodes. En conséquence, dans le grand nombre de ses observations, il en rapporte plusieurs de femmes enceintes guéries parfaitement au moyen de cette méthode. Il rapporte entre autres celle d'une jeune femme, dont la Maladie étoit formidable, & qui prit jusqu'à cent cinquante-huit *lavemens anti-vénériens* dans l'espace de deux mois & demi, sans avoir éprouvé pendant tout ce temps d'autre accident, qu'une *difficulté d'uriner*, dépendante de sa *gonorrhée virulente*, & qu'on calma avec les *émulsions* & le *sel de nitre*; & ces *lavemens* lui avoient été administrés comme nous l'avons dit, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavemens anti-vénériens*, page 71 de ce Volume.

Avantages de la méthode des lavemens pour les femmes grosses.

Cette méthode n'est cependant pas exclusive. On guérit tous les jours des femmes grosses par le moyen des *frictions mercurielles*, du *sublimé cor-*

Méthode des frictions, du sublimé corrosif, du

mercure insoluble, lorsqu'on ne peut employer celle des lavemens.

rosif, du *mercure insoluble*, &c. Ainsi, lorsqu'on ne peut se procurer de la liqueur qui entre dans la composition des *lavemens anti-vénériens*, ou que la malade ne peut garder ces *lavemens* pendant le temps convenable, ou que toute autre considération s'oppose à leur administration, on procédera à l'administration de l'une ou l'autre des méthodes, soit seule, soit combinée, & que nous avons exposées § VII du Chapitre XLIX de ce Volume, avec les précautions & modifications qu'exigent la malade & les circonstances dans lesquelles elle se trouve.

A quel temps de la couche on peut entreprendre de traiter une mère ayant la vérole.

Lorsque la *grossesse* étant trop avancée, on a été obligé d'attendre, pour traiter la malade, qu'elle fût accouchée, on peut l'entreprendre au bout de six semaines de sa couche, & même plus tôt, c'est-à-dire, lorsque les *lochies* sont cessées, si les accidens sont pressans. On choisit la méthode qui est la plus appropriée aux circonstances, & le *lait* de la mère est presque toujours assez imprégné de particules *mercurielles*, pour guérir en même temps la mère & l'enfant, sans être obligé de lui donner de *remèdes* particuliers. Quoique l'enfant soit plus âgé, il guérit également par le seul lait de sa mère. M. DE HORNE rapporte l'observation d'un enfant de six mois, guéri parfaitement par le seul allaitement, la mère ayant été soumise à l'administration du *sublimé corrosif*.

L'enfant se guérit en même temps que la mère, sans qu'on soit obligé de lui donner de remède.

Ce que nous disons ici de la mère, doit également s'entendre de la Nourrice, qu'il faut traiter dès qu'on aperçoit quelques *symptômes vénériens*, ou sur elle, ou sur l'enfant. Il ne faut pas s'amuser à le changer de Nourrice : il est gâté, il faut donc travailler à le guérir; & le plus sûr moyen, comme le plus facile, est de lui faire prendre le *lait* d'une Nourrice actuellement dans le traitement. D'ail-

Il ne faut pas s'amuser à retirer l'enfant d'une Nourrice gâtée; il faut traiter la Nourrice.

leurs cet enfant déjà infecté de la Maladie, la communiquera indubitablement à la nouvelle Nourrice; & la probité, l'humanité s'oppoſent également à ce coupable procédé.

Mais lorſque la *Maladie vénérienne* ne ſe déclare chez l'enfant que lorſqu'il eſt ſévré, que lorſqu'il a deux, trois, quatre ou cinq ans, il faut le traiter par l'une des méthodes citées ci-deſſus. Le *ſublimé corroſif*, dit le même M. DE HORNE, eſt la forme la plus heureuſe & la manière la plus ſûre de faire prendre le *mercure* aux enfans: car il s'allie bien & aiſément avec leurs boiſſons, leurs *alimens*, & on le manie comme on veut. Mais il faut commencer par de très-petites doſes, comme un huitième de grain, même encore moins pour les enfans de deux ou trois ans. Ce Médecin l'a donné à un ſixième de grain par jour à une petite fille de cinq ans. Elle le prenoit dans un demi-ſetier de *lait*, coupé avec une pareille quantité d'eau d'*orge*. Huit jours après, on alla juſqu'à un quart de grain, & on augmenta inſenſiblement juſqu'à un demi-grain, dans la même quantité de boiſſon, dont elle prenoit les deux tiers le matin, & l'autre tiers l'après-midi. Cette enfant fut parfaitement guérie, ſans que ce traitement lui eût occaſionné la plus légère incommodité.

Quand l'enfant eſt ſévré, il faut le traiter. Méthode qui convient.

Doſes du ſublimé pour un enfant de deux ou trois ans; de cinq ans. Obſervation.

Quelque heureuſe que ſoit cette méthode, il peut cependant arriver qu'on ſoit forcé de l'abandonner, pour les mêmes raiſons que celles qui obligent de recourir à d'autres chez les adultes. Dans ce cas, on choiſira celle des autres méthodes, ſoit ſeule, ſoit combinées, qui paroîtra la plus appropriée à l'enfant, obſervant de n'adminiſtrer les *remèdes* choiſis, qu'à une doſe plus foible d'un quart, que celle qui eſt indiquée

La doſe des remèdes pour les enfans, doit être d'un quart plus foible que pour les adultes.

pour les adultes. On se comportera d'ailleurs comme il est prescrit, § VII du Chap. XLIX de ce Volume, & on lira les réflexions générales contenues dans le § VIII de ce même Chapitre.

N. B. Indépendamment des Maladies dont il est traité dans ce Chapitre, les enfans sont encore sujets à la plupart de celles auxquelles sont exposés les adultes : il y en a même parmi elles qui leur sont très-familières. Nous en avons fait l'énumération à l'Article *Enfans*, de la Table générale, Tome V.

Comme nous avons eu soin de spécifier, dans chacun des traités, les circonstances dont la Maladie est accompagnée chez les enfans, & la dose à laquelle il faut porter les *remèdes* qu'on doit leur administrer, nous ne pouvons, sans nous répéter, entrer ici dans un plus grand détail. Nous renvoyons le Lecteur à celui des Chapitres, Paragraphes ou Articles, qui traite de la maladie dont l'enfant est attaqué, après toutefois qu'il aura cherché dans le Tableau des Symptômes, placé à la tête du second Volume, les *symptômes* qui ressemblent à ceux que présente l'enfant : seule manière, en effet, de s'assurer du véritable nom de la Maladie.)

CHAPITRE LII.

De la Chirurgie en général; de la Saignée, considérée comme remède & comme opération; des Maladies Chirurgicales les plus communes, telles que les Tumeurs inflammatoires externes, les Abcès, les Panaris & la Gangrène; les Blessures & les Plaies; les Brûlures, les Contusions & les Meurtrissures; les Ulcères, les Fistules.

De la Chirurgie en général.

Plan de l'Auteur relativement à ce Chapitre & aux deux suivans.

SI nous entreprenions de décrire toutes les *opérations* de *Chirurgie*, & toutes les Maladies dans lesquelles ces *opérations* sont nécessaires, nous nous étendrions bien au delà des limites que nous nous sommes prescrites. Nous devons, en conséquence, ne parler que des cas les plus généraux, surtout de ceux dans lesquels on peut se passer du ministère du Chirurgien; nous dirons même quelque chose de ceux dans lesquels ce ministère étant nécessaire, on ne peut toujours l'obtenir, (soit parce qu'on n'est point à la portée d'un Chirurgien, soit parce que toute autre raison s'oppose à ce qu'il vienne au secours du malade.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ce Chapitre, & dans les deux suivans qui en sont la suite, un traité complet de Chirurgie: ce n'est pas là notre but. Nous n'écrivons pas ici pour les Chirurgiens, que nous supposons instruits de la

partie de la Médecine, à laquelle ils se sont destinés; & comme ils sont très-multipliés, puisqu'il n'est presque pas de Paroisse qui n'en possède au moins un, il est impossible qu'on soit absolument privé de leurs secours dans les Maladies chirurgicales. Au moins est-on certain d'en avoir lorsqu'on en a la volonté & les facultés. Notre but est uniquement de fixer les idées des hommes, en général, sur les principales opérations de la Chirurgie, afin que, dans les cas pressés, & en attendant le Chirurgien, on puisse être utile au malheureux à qui il vient d'arriver un accident, & qu'on n'ait pas à se reprocher de l'avoir laissé périr faute d'avoir su comment s'y prendre.)

Quoique la connoissance du corps humain soit indispensablement nécessaire pour former un habile Chirurgien, cependant on peut, dans des cas pressans, faire encore beaucoup de choses pour sauver la vie à ses semblables, sans être fort versé dans l'*Anatomie*. Rien n'est plus surprenant que de voir les opérations que font journellement les Payſans sur des animaux; opérations qui réussissent souvent très-bien, & qui ne sont cependant pas moins difficiles que celles que l'on fait sur le corps humain.

La sensibilité force, pour ainsi dire, tout homme à être Chirurgien dans l'occasion.

Il faut en convenir, tout homme est en quelque façon Chirurgien, dans certaines occasions, soit qu'il le veuille, ou ne le veuille pas. En effet, nous sommes tous naturellement portés à secourir nos semblables dans le malheur, & il arrive, à chaque instant, des accidens qui nous mettent dans le cas d'exercer cette sensibilité.

Cependant, si elle n'est pas dirigée convenablement, elle peut nous faire tomber dans des erreurs bien funestes. Ainsi, tel qui désire sauver la vie à son ami, peut lui causer la mort par une tentative

téméraire ; & tel autre, dans la crainte d'agir inconsidérément, reste tranquille & le laisse périr, sans tenter de le secourir, lors même que les secours sont sous sa main.

Comme tout homme sensible souhaite certainement d'éviter ces deux écueils, je ne puis m'empêcher de croire que ce ne soit lui faire plaisir, de lui indiquer ce qu'il doit faire dans les occasions, où le besoin de secours devient très-pressant (1).

---

(1) La Chirurgie & la Médecine sont deux sœurs qui ont l'humanité pour mère : toutes deux ont le même motif, & tendent au même but, la conservation de la santé & la guérison des Maladies. L'une s'est emparée des Maladies externes, & des opérations que rendent nécessaires les accidens sans nombre auxquels nous sommes sans cesse exposés : l'autre s'est réservé les Maladies internes & les moyens d'y remédier ; & toutes deux se réunissent & agissent de concert, lorsqu'une Maladie de l'une ou de l'autre espèce, exige à la fois le concours de la main & des *médicamens* internes.

Quand on réfléchit sur cette unanimité nécessaire, sur cette réunion indispensable dans le traitement du plus grand nombre des Maladies, on est fâché de voir les disputes & la mésintelligence qui règnent entre deux Corps, qui ne doivent avoir qu'une même ame, qu'un même esprit, que les mêmes vues & les mêmes désirs, le soulagement des hommes.

Il seroit bien à désirer, dit un Médecin Philosophe, J. Z. PLATNER, *Institutiones Chirurgicæ rationalis, &c.*, page 3, n° XX, que les querelles odieuses, nées de la haine que se portent les Médecins & les Chirurgiens en France, fussent anéanties.

Que chacun d'eux, continue-t-il, exerce modestement la profession à laquelle il s'est destiné ; que le Médecin mette son application à s'instruire des principes de la *Chirurgie* & de la pratique de cette science, sans lesquels il ne peut juger du travail du Chirurgien, lorsqu'il est appelé pour en être témoin ; ni les guider, lorsque les

§ II.

De la Saignée, considérée comme remède & comme opération.

La saignée est l'opération de Chirurgie la plus commune, & celle qu'on sait le moins appliquer.

Il n'y a pas d'opération de *Chirurgie* plus souvent nécessaire que la *saignée :* c'est pourquoi il n'y en a point qu'on doive mieux connoître & savoir mieux appliquer. Cependant, quoique les *Sages-Femmes*, les Jardiniers, les Forgerons (& en France, les Frater, les Religieuses Hospitalières, les Sœurs-Grises, &c.) la pratiquent tous les jours, nous avons tout lieu de croire qu'il y en a peu, parmi eux, qui sachent bien décider quand

---

circonstances l'exigent; ni même connoître les causes d'un grand nombre de Maladies internes. Que le Chirurgien, de son côté, se défiste de cette prétention folle & orgueilleuse qui le porte à entreprendre imprudemment le traitement des Maladies les plus dangereuses, même de celles qui sont purement internes. Sans ce dévouement de part & d'autre, les travaux du Chirurgien & du Médecin ne peuvent être que nuisibles & pernicieux aux malades.

Un Médecin sage & expérimenté, un Chirurgien modeste & instruit, seront toujours d'intelligence entr'eux, soit relativement aux conseils, soit relativement à l'exécution. Mais un Médecin ami de l'humanité, ne peut voir, sans indignation, la témérité indiscrette de certains Chirurgiens, & toujours les plus ignorans; la folle vanité avec laquelle ils parlent de leur Art, enfin leur affectation intolérable à vouloir pratiquer la Médecine interne, dont ils ne sont pas instruits, & qu'ils n'ont pas pu apprendre, puisqu'ils ont dû consacrer tout leur temps & toutes leurs études à la *Chirurgie* ou à la Médecine externe : de même un Chirurgien habile ne pourra qu'être offensé toutes les fois qu'il se trouvera avec certains Médecins, prévenus & peu honnêtes, qui se refuseront à écouter ses observations.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0322-3

elle est nécessaire, ou quand elle ne l'est pas. Les Médecins eux-mêmes, ont été tellement les dupes de la mode à cet égard, qu'ils ont par là beaucoup prêté au ridicule & à la plaisanterie. Cependant c'est une opération souvent de la plus grande importance, & qui doit, lorsqu'elle est faite à propos & convenablement, être de la plus grande utilité dans les Maladies.

ARTICLE PREMIER.

Des Indications de la Saignée.

Toutes les Maladies inflammatoires & tous les symptômes d'inflammation.

LA *saignée* convient dans le commencement de toutes les Maladies *inflammatoires*, comme la *pleurésie*, la *péripneumonie*, &c. : elle convient également dans les *inflammations* locales; dans celles des *intestins*, de la *matrice*, de la *vessie*, de l'*estomac*, des *reins*, de la *gorge*, des *yeux*, &c.; dans l'*asthme*, les *douleurs sciatiques*, les *toux*, les *maux de tête*, les *rhumatismes*, l'*apoplexie sanguine*, l'*épilepsie*, le *flux de sang*, les *pertes*, &c.

Après des *chutes*, des *contusions*, des *meurtrissures*, ou d'autres coups violens reçus, soit extérieurement, soit intérieurement, la *saignée* est nécessaire : elle l'est encore lorsque les personnes ont eu le malheur d'être étranglées, *noyées*, ou suffoquées par un mauvais *air*, ou par un *air méphitique;* par les vapeurs des *métaux*, &c. En un mot, il faut ouvrir la *veine*, toutes les fois que le mouvement vital a été arrêté subitement, par une cause quelconque. (Ce précepte a des exceptions, comme nous le ferons voir ci-après, Chap. LV & LVI de ce Volume.

ARTICLE II.

Des Contre-indications de la Saignée.

La foiblesse, la dissolution du sang, les hydropisies, &c.

IL faut excepter les cas où le mouvement vital est arrêté subitement par la *syncope*, occasionnée par la foiblesse, ou par les *affections hystériques*. La *saignée* est dangereuse dans toutes les Maladies causées par le relâchement des *fibres* ou des *solides*; par un *sang* dissous, appauvri, corrompu, comme dans le *scorbut*, l'*hydropisie*, la *cacochymie*, &c.

ARTICLE III.

De la Partie du Corps où doit se faire la Saignée, & avec quel Instrument on doit saigner.

DANS les *inflammations locales*, la *saignée* doit être faite le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Au reste, toutes les fois qu'on ne saigne que pour diminuer la quantité du *sang*, le bras est la partie la plus commode pour faire cette opération. Quand on peut la faire avec la lancette, il faut la préférer à tout autre moyen; mais lorsque la chose n'est pas possible, il faut avoir recours aux *sang-sues*, ou aux *ventouses*.

Il seroit dangereux de piquer une artère ou un tendon. Signes extérieurs auxquels on les reconnoît.

Les personnes qui ne sont pas versées dans l'*anatomie*, ne doivent jamais piquer une *veine* qui passe sur une *artère* ou sur un *tendon*, quand elles peuvent en choisir une autre. On reconnoît facilement qu'une *veine* est placée sur une *artère*, aux *pulsations* & aux battemens qu'elle fait sentir, & qui sont quelquefois sensibles à l'œil. On reconnoît les *tendons* à une dureté & à une roideur semblable à celle d'une corde de fouet qu'on toucheroit avec le doigt.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0324-5

ARTICLE IV.

Du lieu où il faut appliquer la Ligature.

DANS quelque partie du corps qu'on faſſe la *ſaignée*, il faut appliquer une ligature entre la partie qu'on ſaigne & le *cœur*, c'eſt-à-dire, au-deſſus de l'endroit que l'on va piquer, ſi c'eſt le bras ou la jambe, & au-deſſous, ſi c'eſt la gorge, les tempes, &c. Comme il eſt ſouvent néceſſaire, pour faire ſaillir la *veine*, de ſerrer la ligature un peu fortement, il faut dans ce cas, auſſi-tôt que le *ſang* commence à couler, deſſerrer un peu la bande : cette bande doit être appliquée au moins à un pouce, un pouce & demi de l'endroit de la *veine*, qu'on a intention d'ouvrir.

ARTICLE V.

De la quantité de Sang qu'il faut tirer par la Saignée.

LA quantité de *ſang* que l'on tire par la *ſaignée*, doit toujours être réglée ſur les forces, l'âge, la *conſtitution*, la manière de vivre, &c., du malade. Il ſeroit autant ridicule que nuiſible de vouloir tirer la même quantité de *ſang* à un enfant qu'à un adulte, à une femme délicate qu'à un homme robuſte, &c.

Elle doit être relative à la conſtitution, à l'âge, à la manière de vivre, &c.

C'étoit une loi, autrefois, même parmi ceux qui avoient la réputation de faire la Médecine avec le plus de méthode ; c'étoit, dis-je, une loi, dans certaines Maladies, de faire ſaigner les malades juſqu'à *défaillance*. Mais certes on ne pouvoit propoſer rien de plus ridicule ; car une perſonne tombera en *ſyncope* à la ſimple ouverture de la *veine*, tandis qu'une autre perdra tout ſon *ſang*, avant qu'elle éprouve la moindre foibleſſe. En effet, la *ſyncope* dépend de l'état de l'ame plus que

Ce qu'on doit penſer des ſaignées juſqu'à défaillance.

de celui du corps, & on la produit, ou on la prévient souvent par la seule manière dont se fait la *saignée*.

Maladies où elles sont nécessaires.

(Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines Maladies où les *saignées* jusqu'à *défaillance* ne soient très-importantes: par exemple, le *délire phrénétique*, causé par une *constriction* des *vaisseaux* du *cerveau; constriction* qui est telle, qu'il faut que le relâchement soit porté jusqu'à la *syncope*, pour que la détente se fasse, &c. Mais nous nous garderons bien de conseiller, à qui que ce soit, d'employer ces *saignées*: si nous faisons cette mention, c'est pour que, par ignorance, on ne traverse point les vues d'un Médecin éclairé qui les prescrit, parce qu'elles lui paroissoient nécessaires.)

Article VI.

De la manière dont il faut saigner les Enfans.

Les *saignées* des enfans se font, en général, avec les *sang-sues*: ces *saignées*, quoique nécessaires dans plusieurs circonstances, sont très-*critiques*, & d'un succès très-incertain. Il est impossible de déterminer la quantité de *sang* qui peut être tiré par les *sang-sues*. Le *sang* est très-difficile à arrêter, & les *plaies* que font ces animaux, ne sont pas faciles à guérir. Il faudroit que ceux qui s'abandonnent à saigner, prissent un peu plus de peine, & qu'ils s'accoutumassent à saigner les enfans; ils ne trouveroient pas cette opération aussi difficile qu'ils se l'imaginent.

(Nous devons cette justice à nos Chirurgiens, qu'ils ont porté la dextérité au point qu'il n'y en a que très-peu, parmi ceux qui sont avoués pour tels, qui ne réussissent à faire les *saignées* les plus difficiles, même chez les enfans: aussi les *sang-*

sues ne sont-elles guère employées que lorsqu'il faut saigner aux *tempes*; ce qui rend leur usage assez rare. Cependant voyez à la *Table générale*, Tome V, le mot *Sang-sue*.)

ARTICLE VII.

Des Préjugés du Peuple sur la Saignée.

De telle ou telle veine;

IL règne encore, parmi les gens de la campagne, plusieurs préjugés fâcheux sur la *saignée*. Par exemple, vous les entendez parler de *veine de tête*, de *veine de cœur*, de *veine de poitrine*, & vous dire que la *saignée* de ces *veines* doit guérir certainement toutes les Maladies des parties dont ils supposent que ces *veines* tirent leur origine, parce qu'ils ignorent que tous les *vaisseaux sanguins* partent du *cœur* & retournent au *cœur*, comme nous l'avons fait voir, Tome I, Chap. I, note 16. Or, il suit de cette disposition du corps humain, qu'à moins que l'*inflammation* ne soit locale, peu importe de quelle partie on tire du *sang*.

Sur les avantages prétendus de la première saignée;

Mais, quelqu'absurde que soit ce préjugé, il n'est pas encore aussi nuisible que cette autre opinion, malheureusement trop générale; c'est qu'une première *saignée* doit faire des miracles. Cette croyance fait souvent différer cette opération, lorsqu'elle est nécessaire, afin de la réserver pour une occasion qu'on croit plus importante; & lorsque les malades sont dans un danger extrême, on les voit demander avec empressement la *saignée*, soit qu'elle convienne ou qu'elle ne convienne pas; de plus, la *saignée*, dans certaine *période* d'une Maladie ainsi que dans certaine saison, a encore des effets très-nuisibles.

Sur la saignée du pied.

On croit encore communément que la *saignée du pied* attire les humeurs en en-bas & qu'en conséquence, elle guérit les Maladies de la *tête* & des

autres parties *supérieures*. Mais nous avons déjà observé que, dans les Maladies locales, il falloit saigner le plus près qu'il étoit possible de la partie affectée.

Ce qu'il faut faire avant de saigner du pied ou de la main;

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est nécessaire de *saigner*, ou du pied, ou de la main, comme les *veines* de ces parties sont situées profondément, & que le *sang* est disposé à s'arrêter promptement, il faut faire plonger ces parties dans l'eau chaude, & les y maintenir jusqu'à ce qu'on ait tiré la quantité de *sang* nécessaire.

(Il est bon de prévenir que quelquefois l'on est obligé de tenir le pied ou la main très-long-temps plongés dans l'eau chaude, avant que de saigner à ces parties, parce que souvent on a abandonné des *saignées* de cette espèce, qui auroient été faciles, si on eût eu cette précaution.

Même du bras, chez certaines personnes.

Il est des personnes chez lesquelles les *veines* du bras sont également petites & profondes; il faut alors employer le même moyen, ou simplement une éponge, ou des compresses imbibées d'eau chaude, qu'on tient sur la *veine* qu'on veut ouvrir, pendant plus ou moins de temps, ou jusqu'à ce qu'elle soit assez dilatée.

Il est presque inutile à ceux pour qui nous écrivons, de dire que la *veine* du bras, qu'on pique le plus souvent, s'appelle *médiane*, & que les deux autres se nomment *basilique* & *céphalique*; que celle de la main est nommée *salvatelle*, & celle du pied *saphène*, parce que les personnes qui ne sont point de l'Art, & qui s'adonnent à saigner, soit par goût, soit par humanité, n'ont besoin de les connoître que par les caractères qu'elles présentent extérieurement; & l'inspection du bras & du pied, guidée par un Chirurgien de bonne volonté, instruira plus en un instant,

instant, que les descriptions les plus étendues qu'on pourroit en faire.)

Nous ne nous occuperons pas à décrire la manière de faire l'opération de la *saignée*, il est plus facile de s'en instruire par l'exemple, que par les préceptes; une description de douze pages ne donneroit pas une idée aussi juste de la *saignée*, que l'inspection d'une *saignée* faite par une main habile.

Ce n'est qu'en voyant saigner, qu'on peut apprendre à saigner.

Il est également inutile de décrire les différentes parties du corps auxquelles on peut *saigner*, comme les bras, les pieds, le front, les tempes, &c. Ces parties sont connues de tout le monde; &, d'après les réflexions précédentes, les personnes intelligentes pourront, dans quelques occasions, déterminer celle de ces différentes parties où il est le plus à propos de faire la *saignée*.

(Quoique la *saignée* ne soit point une opération indifférente, & que quelquefois elle soit suivie d'accidens, cependant que la crainte n'arrête point les personnes bienfaisantes. Je n'ai jamais ouï dire que les Religieuses Hospitalières, les Sœurs-Grises, &c., qui toutes ignorent absolument l'*anatomie*, aient piqué un *tendon*, un *nerf* ou une *artère*; & il est de fait qu'elles saignent la plus grande partie des pauvres.

Quoique la saignée soit une opération délicate, elle est cependant facile, puisqu'elle est faite tous les jours par les personnes les plus ignorantes.

On m'a rapporté qu'une Dame de Paroisse, guidée par le seul amour de l'humanité, s'étoit apprise à saigner toute seule, & qu'elle faisoit cette opération avec tant de succès & de dextérité, que non seulement les habitans de son village, mais encore ceux de tous les environs, même les gens aisés, ne vouloient qu'elle, & ne se faisoient saigner que par elle.

Tout ce que nous devons conseiller à ces personnes charitables, est de ne jamais saigner sur la seule demande des gens qui se présentent à elles,

On ne doit jamais faire de saignées, qu'elles ne

soient indiquées par les symptômes de la Maladie.

ou qui les envoyent chercher; mais uniquement par l'*indication* que présentent les *symptômes* de la Maladie, dont ils sont attaqués : car il est nombre de personnes qui se font saigner par pure fantaisie, & il est rare qu'alors la *saignée* ne soit nuisible. Il n'y a que la Maladie & les *symptômes* qui l'accompagnent, qui puissent & doivent faire décider quand il faut saigner, où il faut saigner, & combien de fois il faut saigner. Ce n'est donc point d'après la lecture de ce Paragraphe, qu'on se déterminera à faire cette opération ; ce n'est que d'après la lecture du Chapitre où il est parlé de la Maladie qu'on a à traiter, comme nous l'avons fait observer, Tome II, Chap. II, note 6.)

§ III.

Des Tumeurs inflammatoires externes, ou des Flegmons ; des Clous, des Abcès, des Maux d'aventure, des Panaris & de la Gangrène.

Une tumeur inflammatoire externe se termine par la résolution, par la suppuration, la gangrène, ou le squirre.

DE quelque cause que procède une *inflammation*, ou une *tumeur inflammatoire externe*, elle se termine, ou par la *résolution*, ou par la *suppuration*, ou par la *gangrène*, (ou par le *squirre*.) Quoiqu'il soit impossible de prédire, avec certitude, laquelle de ces voies prendra une *inflammation*, cependant, d'après la connoissance de l'âge & de la *constitution* du malade, on peut conjecturer, avec quelque probabilité, quel en sera l'évènement.

Signes qui annoncent la résolution ;

Les *inflammations* qui ne sont que légères, ou simplement le produit du froid qu'on aura éprouvé, & sans qu'aucune Maladie ait précédé, font espérer qu'elles se termineront par la *résolution*.

La suppuration ;

Celles qui succèdent immédiatement à une *fièvre*,

ou qui se manifestent chez des personnes grasses & replettes, *suppurent* pour l'ordinaire.

Celles enfin qui attaquent les vieillards, ou les personnes qui sont menacées d'*hydropisie*, doivent faire craindre qu'elles ne se terminent par la *gangrène*, (ou que, s'endurcissant, elles ne se convertissent en *squirre*.

La gangrène ou le squirre.

Une *tumeur inflammatoire externe* se reconnoît à l'élévation, à la *tension* luisante & à la rougeur, dans une partie d'une certaine étendue, accompagnée de douleur souvent *pulsative* & de chaleur manifeste. Ainsi, les *clous* qui peuvent venir sur toutes les parties du corps, & souvent en assez grand nombre à la fois; les *bubons* non *vénériens*, dont le siége est surtout dans les *aines*, & assez souvent sous les *aisselles*; les *maux d'aventure* qui ne viennent qu'aux doigts, &c., sont des *tumeurs inflammatoires externes*, que les Médecins appellent du nom générique de *flegmon*.

Caractères des tumeurs inflammatoires externes.

Chacune de ces *tumeurs* peut se guérir par la *résolution*, c'est-à-dire, sans s'ouvrir naturellement, ou sans exiger qu'on l'ouvre avec le fer ou avec le *caustique*; mais dès l'instant qu'elle s'ouvre, ou qu'on est forcé de l'ouvrir, alors elle prend le nom d'*abcès*.)

La tumeur inflammatoire prend le nom d'abcès, dès l'instant qu'elle s'ouvre ou qu'on l'ouvre.

Traitement pour amener à résolution les Tumeurs inflammatoires externes, telles que les Clous, les Abcès & les Maux d'aventure.

Lorsque l'*inflammation* est légère, & que la *constitution* du sujet est bonne, il faut toujours tenter la *résolution*.

Les meilleurs moyens de la favoriser, est de mettre le malade à une *diète* légère & *délayante*; de le *saigner* (si la *saignée* est indiquée), & de le

Diète légère, saignées, purgatifs.

purger à plusieurs reprises (lorsque la *résolution* est faite.)

Fomentations, embrocations.

On doit encore faire des *fomentations* sur la partie affectée : si la *peau est très-tendue*, on y fera des *embrocations* avec trois parties d'*huiles d'amandes douces*, sur une de *vinaigre*, & on couvrira la partie enflammée avec un *emplâtre de cire*.

Modifications à ce traitement. Quel doit être celui des clous.

(On sent que ce traitement ne peut être celui de toutes les espèces de *tumeurs inflammatoires*. Les *clous* & les *maux d'aventure* simples, par exemple, demandent rarement des *remèdes*; & souvent ils se guérissent sans qu'on s'en aperçoive : cependant lorsqu'ils sont volumineux & multipliés, alors la *diète*, la *saignée* & les *purgatifs* deviennent nécessaires. Mais, dans ces cas, ils se convertissent ordinairement en *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on est obligé d'ouvrir, comme nous le ferons voir, Article suivant.

C'est dans les *tumeurs inflammatoires* considérables, telles que celles qui viennent aux cuisses, aux fesses & autres parties charnues, que la *saignée*, & répétée selon les occasions, devient indispensable, ainsi que les *fomentations*, les *embrocations*, &c.)

ARTICLE PREMIER.

Des Abcès, ou *des Tumeurs inflammatoires externes, qu'on n'a pu amener à résolution.*

Signes qui indiquent que la tumeur se convertit en abcès.

ON doit s'attendre que la *tumeur inflammatoire externe* se terminera par la *suppuration*, ou se convertira en *abcès*, terminaison au reste très-ordinaire de cette espèce de *tumeurs*, si la douleur, la chaleur & le battement vont en augmentant jusqu'au quatrième jour.

D'ailleurs il ne sera pas permis d'en douter, si l'on voit la *peau* se relâcher, le centre de la *tumeur*

blanchir, & si l'on y sent une *fluctuation*. Ces caractères ne sont cependant pas aussi marqués que dans les *abcès* superficiels ; car lorsqu'ils sont profonds, la *peau* ne change pas ou peu de couleur, & la *fluctuation* n'est pas aussi sensible : alors la *suppuration* est plus tardive. Mais la maturité du *pus* est toujours annoncée par la cessation des douleurs, de l'*inflammation* & la diminution de la *fièvre*, dont il faut toujours un certain dégré pour la formation du *pus*. Car lorsqu'il n'y a plus de *fièvre* du tout, ou qu'elle est trop foible, la *suppuration* est imparfaite, & il est à craindre que la *tumeur* ne prenne le caractère du *squirre* : si, au contraire, elle est trop forte, elle retarde la *suppuration*, & excite quelquefois la *gangrène*.)

Il faut un certain dégré de fièvre pour la formation du pus ; mais il ne faut pas qu'elle soit trop forte.

Traitement pour amener à suppuration les Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu terminer par la résolution, ou *traitement des Abcès*.

Si, malgré les *remèdes* qu'on a prescrits, pages 323 & 324 de ce Volume, la *fièvre d'inflammation* augmente, si la *tumeur* s'agrandit, si elle est accompagnée de douleur violente & de *pulsations*, il faut travailler à en faciliter la *suppuration*.

Le meilleur moyen, dans ces cas, est un *cataplâme adoucissant*, qu'il faut renouveler deux fois par jour. Si la *suppuration* n'avance que lentement, on prendra un *oignon* cru, on le coupera en petits morceaux, on l'écrasera, & on l'étendra sur le *cataplâme*.

Cataplâmes adoucissans ; Aiguisés avec l'oignon cru ;

(Les conseils, quelque simples qu'ils soient, qu'on donne ici pour favoriser la *suppuration*, équivalent à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer dans ces cas.

Tout ce qu'on peut faire de plus, lorsque la

tumeur est très-considérable, est de renouveler les *cataplâmes* toutes les quatre heures; &, lorsque les douleurs sont très-violentes, d'y joindre trente ou quarante gouttes de *laudanum* liquide, ou quatre à six grains d'*opium*; mais il ne faut employer ces derniers *remèdes* qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'attirer la *gangrène*.

Ou rendus calmans avec l'opium.

Ceux qui prêtent l'oreille aux commères & aux ignorans, toujours fournis de *cataplâmes*, d'*onguens*, d'*emplâtres* sans nombre, tous merveilleux, à ce qu'ils disent, pour favoriser la *suppuration*, trouveront fort extraordinaire qu'on s'en tienne à des moyens aussi peu compliqués.

La suppuration & la guérison des abcès sont l'ouvrage de la Nature : il ne s'agit que de l'aider.

Mais s'ils veulent faire attention que la *suppuration*, ainsi que la guérison des *abcès*, est uniquement l'ouvrage de la Nature & de ses propres forces, & que tout ce qu'il y a à faire dans ces cas, pour l'aider, est, ou d'entretenir, dans une douce chaleur, la partie qui se dispose à *suppurer*; ou de relâcher les *vaisseaux*, lorsqu'il y a trop de tension; ou de communiquer une espèce de mouvement salutaire aux parties, lorsqu'elles sont languissantes & sans action; ou enfin de calmer les douleurs, lorsqu'elles sont trop violentes : ils seront persuadés que par le moyen des *fomentations* & du *cataplâme adoucissant*, on satisfait aux premières & secondes *indications*; que, par l'addition de l'*oignon* au *cataplâme*, on satisfait à la troisième; & que les *calmans* qu'on conseille d'ajouter à ces *cataplâmes*, satisfont à la quatrième.

Signes auxquels on reconnoît que l'abcès est mûr.

Lorsque la *tumeur* est mûre ou prête à s'ouvrir, ce qu'on reconnoît facilement à la minceur de la *peau*, dans la partie la plus élevée de la *tumeur*, à la *fluctuation* de la matière qu'on peut sentir sous le doigt, & pour l'ordinaire à la cessation des dou-

leurs, il faut l'ouvrir, ou avec une lancette, ou avec le *cauſtique.*

Ce qu'il faut faire lorſque l'abcès perce de lui-même.

Lorſque l'*abcès* perce de lui-même, ce qui arrive aſſez fréquemment aux *clous*, aux *bubons* des *aines* & des *aiſſelles*, aux *maux d'aventure*, &c., il ſuffit d'ajouter au *cataplâme*, dont on s'eſt ſervi juſque là, un peu d'*onguent de la mère*, ou de *baume de Geneviève*, ce qu'on continue de faire juſqu'à ce que la *tumeur* ſoit entièrement diſparue, qu'on n'y ſente plus de *fluctuation*, & que l'ouverture, qui eſt toujours très-petite, ſoit fermée, & alors l'*abcès* eſt entièrement guéri.

Onguent de la mère, baume de Geneviève.

Lorſqu'il ne perce pas de lui-même.

Lorſque l'*abcès* ne perce pas de lui-même, & qu'il eſt en maturité, ce qu'on connoît aux ſignes que nous venons d'énoncer, il faut l'ouvrir, ſoit avec un inſtrument tranchant, ſoit avec le *cauſtique*: la préférence de l'un de ces moyens doit être tirée de la connoiſſance des parties, qui appartient abſolument au Chirurgien, qu'il faut appeler, & auquel il faut s'en rapporter: il doit auſſi diriger l'*inciſion* relativement aux circonſtances.

Il faut ſavoir ſaiſir l'inſtant de la maturité du pus. Pourquoi?

Il eſt important d'être très-attentif à l'inſtant de la maturité de l'*abcès*; car ſi on l'ouvre trop tôt, on en retarde la guériſon: ſi, au contraire, on laiſſe trop croupir le *pus*, on expoſe les parties voiſines. Cette attention, toujours néceſſaire, l'eſt ſurtout pour les *abcès* de la *gorge*, de l'*aine*, & de tous ceux qui ſont ſitués ſur les *ligamens*, le *périoſte*, les *ſutures*, la *poitrine*, le *bas-ventre*, &c., parce que dans tous ces cas, le *pus* pourroit attaquer les parties voiſines, ou ſe répandre dans les cavités qui ſont à ſa portée.

Ce qu'il faut faire lorſque l'abcès a été ouvert avec l'inſtrument.

Lorſque l'*abcès* eſt ouvert, on le panſe avec le *cataplâme* preſcrit, auquel on ajoute l'*onguent baſilicum*, ou celui de la *mère*, ou le *baume de Geneviève*, &c., qu'on entretient juſqu'à ce que la

Onguent de

La mère, baume de Geneviève.

tumeur soit fondue, & que ses bords soient dégorgés: on doit peu s'inquiéter de dessécher & de cicatriser, parce que, comme nous l'avons déjà dit, cette opération est plutôt celle de la Nature, que de l'art.

Tous ces *abcès*, comme il est facile de le penser, ne doivent pas tous se guérir avec la même facilité : ils sont très rebelles chez les sujets *cachectiques*, *scorbutiques*, *scrofuleux* & *vérolés* : or, dans ces cas, on ne parvient jamais à les guérir, qu'on n'ait auparavant guéri la Maladie dont ils dépendent, ou qui les entretient.)

Traitement des furoncles, des clous, des maux d'aventure, &c.

Le traitement que nous venons d'exposer renferme celui de toutes ces Maladies externes, que, dans les différens cantons de la Campagne, on appelle *furoncles*, *clous*, *maux d'aventure*, &c. Lorsqu'ils ne se terminent pas par la *résolution*, qu'il faut toujours tâcher d'exciter & de favoriser, par les moyens décrits ci-devant, pages 323 & 324 de ce Volume, ce sont autant d'*abcès*, suites ordinaires des *inflammations* externes : il faut donc en faciliter la *suppuration*, & les ouvrir, s'il est nécessaire. (Il est, en général, nécessaire d'ouvrir le *mal d'aventure* dont le siége est dessous l'ongle, parce qu'il y auroit à craindre que le *pus*, par un trop long séjour, ne se corrompît, ne fît des fusées, & n'occasionnât la *carie* de la *phalange*. Ensuite on panse avec le *basilicum jaune*, le *baume de Geneviève*, ou tout autre *onguent digestif*.)

Il faut ouvrir le mal d'aventure qui est dessous l'ongle. Pourquoi?

Basilicum. Baume de Geneviève.

ARTICLE II.

Des Panaris.

Le panaris de la première espèce n'est autre

(LE *mal d'aventure*, appelé par les Chirurgiens *panaris* de la première espèce, se guérit facilement, parce qu'il n'est que superficiel, & qu'il n'attaque

que les *tégumens*. Mais il n'en est pas de même des *panaris* des seconde, troisième & quatrième espèces, c'est-à-dire, de ceux qui ont leur siége dans le *tissu graisseux*, dans la gaine des *tendons*, ou entre le *périoste* & l'*os*, même dans l'*os*.

Chose que le mal d'aventure.

Siége des panaris.

Le mal alors est de la plus grande conséquence, & demande tout le savoir d'un habile Chirurgien. Il faut donc l'appeler dès qu'on s'aperçoit que le *mal d'aventure*, loin de se guérir par les moyens proposés pages 323 & suiv. de ce Vol., présente au contraire des douleurs plus vives & des *symptômes* plus graves. Nous nous contenterons de donner les caractères de chacune de ces espèces, & le traitement général qu'elles exigent.)

Symptômes du Panaris de la seconde espèce.

(Les *douleurs pulsatives* sont plus aiguës & plus profondes que dans le *panaris* de la première espèce, ou *mal d'aventure* proprement dit. Le doigt est dans une tension considérable : fort souvent la *fièvre* s'empare du malade.)

Traitement du Panaris de la seconde espèce.

(Cette espèce ne se guérit guère sans *saignées*, qu'il faut souvent réitérer à proportion de la violence des accidens. Il faut que le malade soit à la *diète*. On lui appliquera des *cataplâmes adoucissans, émolliens & résolutifs*, tels que ceux prescrits Article I de ce Paragraphe. Si l'on voit que ces secours ne procurent point de soulagement, on applique un *emplâtre d'onguent de la mère*, ou un peu de *baume de Geneviève*, & par-dessus un *cataplâme* de *mie de pain* & de *lait*. On sent bientôt la *fluctuation* de l'humeur ; alors on ouvre la *tumeur*,

Saignées.

Cataplâmes.

Onguent de la mère avec le cataplâme.

& on panſe, comme nous l'avons dit ci-deſſus, page 327 de ce Volume.

Feuilles de tabouret écraſées & appliquées en cataplâmes.

Un Chevalier de Saint-Louis, reſpectable par ſon âge, par ſa probité & par ſes mœurs, m'a aſſuré qu'il n'avoit jamais vu manquer les feuilles de *tabouret* écraſées & appliquées crues, en *cataplâme*, ſur la *tumeur*; qu'il avoit été guéri lui-même, par ce *remède* ſimple, d'un *panaris* qui lui cauſoit les douleurs les plus vives, & que l'ayant conſeillé depuis à nombre de perſonnes, il l'avoit toujours vu réuſſir.)

Symptômes du Panaris de la troiſième eſpèce.

Siége de cette eſpèce de panaris.

(INDÉPENDAMMENT de tous les moyens que nous venons de propoſer, les douleurs dans le *panaris* de la troiſième eſpèce, qui a ſon ſiége dans la gaine des *tendons*, perſiſtent & deviennent même de plus en plus intolérables. Elles ſe font reſſentir dans la main, le poignet, le bras, & juſqu'à l'épaule: la main & le bras enflent, ainſi que les doigts aux *articulations*: la *fièvre*, l'*inſomnie*, le *ſpaſme* ſe mettent de la partie. La *tumeur* n'eſt pas toujours apparente dans cette eſpèce de *panaris*, & on n'y ſent pas toujours de la *fluctuation*: mais le caractère des *ſymptômes* doit empêcher de ſe tromper ſur cette eſpèce très-dangereuſe, puiſque ſouvent la *gangrène* vient ſe joindre aux autres accidens & tue le malade.)

Traitement du Panaris de la troiſième eſpèce.

Inciſion.

(LE grand *remède* contre ce *panaris* eſt l'inciſion, parce qu'on ne peut eſpérer de guérir la Maladie & de faire ceſſer le danger, ſans donner iſſue à la matière, cauſe de tous ces accidens; il faut donc appeler un Chirurgien habile, & s'en rapporter à ſon ſavoir.

Nous préviendrons seulement que la matière à laquelle donne issue cette opération, n'est pas du *pus*, mais une liqueur *ichoreuse*, âcre & rongeante, & que, si le Chirurgien est instruit, il n'attend pas pour opérer qu'il sente de *fluctuation*, qui est presque toujours insensible dans ce cas, parce que la matière est trop comprimée dans la gaine des *tendons*, qui est formée par des bandes *ligamenteuses* très-fortes.

Nous préviendrons encore que souvent une seule incision ne suffit pas, que souvent il faut y revenir, la prolonger quelquefois jusque dans la main, où il survient un *abcès*: que d'autres fois les *abcès* qui surviennent ne se bornent pas à la main, qu'on en voit à l'avant-bras, au bras, même jusque sous l'aisselle, & qu'il faut les ouvrir.

Ouverture des abcès qui surviennent.

Nous faisons ces observations, afin que le malade & les assistans ne contrarient pas le Chirurgien qui fait son métier & son devoir. J'ai vu des gens qui ne pouvoient point se persuader qu'un mal de doigt pût occasionner tant de désordres & de travail de la part de l'opérateur, & qui avoient l'injustice d'accuser le Chirurgien d'ignorance, ou de vouloir prolonger la Maladie, pour multiplier ses opérations. Il n'en est pas moins vrai qu'indépendamment de toutes ces ouvertures, qui sont de la plus grande importance, on est quelquefois encore obligé de couper le *tendon*, quoiqu'on sache que le malade en doive rester estropié; parce que c'est souvent le seul moyen de conserver la partie, & même la vie du malade. Lorsque la *gangrène* se met de la partie, il faut employer le *baume de Geneviève* à grande dose, comme nous le dirons ci-après, note 2 de ce Chapitre.

Baume de Geneviève.

Quoique l'opération soit ici le *remède* essentiel, cependant il ne faut pas négliger d'administrer les

saignées, les *lavemens*, & intérieurement les boissons *rafraîchissantes* & humectantes, en un mot le traitement que nous avons prescrit au commencement de ce Paragraphe contre l'*inflammation*, pages 322 & suiv. de ce Volume.)

Symptômes du Panaris de la quatrième espèce.

Siège de cette espèce de panaris.

(Cette espèce de *panaris*, non moins dangereuse que celle dont nous venons de parler, a son siége entre le *périoste* & l'*os*, & souvent dans l'*os* même.

On le reconnoît à une douleur profonde & vive, que le malade sent au doigt. La tension, le gonflement & l'*inflammation* ne sont pas considérables dans les commencemens, & se bornent presque toujours au doigt. Mais bientôt il survient des accidens fâcheux, de la *fièvre*, des *convulsions*, des *insomnies*, des agitations, souvent même le *délire*, qui mettent la vie du malade en danger.

On distingue ce *panaris* des précédens, en ce que la douleur ne s'étend pas jusqu'au coude. La cause du mal est une petite quantité de matière *ichoreuse*, *âcre* & rongeante, qui est au-dessous du *périoste*, & qui souvent carie l'*os*. On voit quelquefois à l'extérieur de petites *phlyctaines*; le doigt paroît livide, & tombe même en *mortification*, en *gangrène*, si l'on n'y remédie promptement. Si même on néglige de le traiter à temps, le mal gagne toute la main.)

Traitement du Panaris de la quatrième espèce.

Incision.

(Il faut donc se hâter d'appeler un Chirurgien, qui fera une incision qui doit pénétrer jusqu'à l'*os*. Il observera si l'*os* n'est pas *carié*, afin de diriger son pansement en conséquence; & si, malgré ce traitement méthodique, le doigt vient à se gangré-

ner, il faut qu'il faſſe des *ſcarifications* juſque dans le vif; il faut qu'il réitère & multiplie ces *ſcarifications* ſelon l'urgence des cas, & qu'il employe le *Baume de Geneviève*, le *quinquina* à grande doſe, intérieurement ou extérieurement, ou le *nitre*, comme nous allons le dire ci-après, Art. III de ce §. En un mot, il ſe comportera d'après les préceptes du ſage & ſavant BULGUER, expoſés dans ſa Diſſertation ſur l'*Inutilité de l'Amputation des Membres*, Diſſertation que M. TISSOT a traduite en françois, & qu'il a enrichie de notes. Collection des Œuvres de M. TISSOT, Tome IV.)

Scarifications.

Baume de Geneviève: quinquina, nitre.

Moyens de prévenir les Panaris.

(Les *panaris* ſont ſujets au retour: il n'eſt pas rare de voir ceux qui en ont déjà éprouvé, en être attaqués de nouveau, & quelquefois dans des intervalles très-courts. J'en ai vu un de la ſeconde eſpèce, parcourir ſucceſſivement tous les doigts des deux mains.

Un moyen de les prévenir, & qui m'a réuſſi nombre de fois, eſt de tremper le doigt du malade dans de l'eau auſſi chaude qu'il eſt poſſible de la ſupporter. Mais il faut employer ce moyen ſimple dès qu'on reſſent les premières douleurs; car ſi la matière eſt déjà formée, il n'eſt plus temps. On laiſſe le doigt, dans cette eau preſque bouillante, une, deux & trois heures de ſuite: on recommence bientôt après pendant le même temps, & on ne ceſſe que lorſque les douleurs ſont entièrement diſſipées. Il eſt bon encore, lorſqu'on a de fréquentes récidives de ces eſpèces de maux de doigt, de ſe purger de temps en temps.)

Immerſion du doigt dans l'eau très-chaude.

Article III.

De la Gangrène.

La *gangrène*, qui est la troisième manière dont se termine une *inflammation*, se manifeste par les *symptômes* suivans.

Symptômes de la Gangrène.

La *peau* de la partie enflammée perd sa rougeur. Elle devient d'une couleur obscure & livide, molle & flasque : elle se couvre de petites vessies, pleines d'une humeur *ichoreuse* de différentes couleurs. La *tumeur* s'affaisse, & d'obscure qu'elle étoit, devient noire. Le *pouls* est *vîte*, foible & enfoncé. Le malade a des sueurs froides, qui sont les avant-coureurs de la mort.

Traitement de la Gangrène.

Thériaque extérieurement ou, cataplâme avec la lessive & le son.

Aux premières apparences de ces *symptômes*, il faut panser la *tumeur* avec de la *thériaque*, ou la couvrir avec un *cataplâme* fait avec une *lessive* & du *son*. Si les *symptômes* augmentent d'intensité, il faut scarifier la *tumeur*, & la panser avec l'*onguent basilicum*, adouci avec de l'*huile de térébenthine* : tous ces *remèdes* doivent être appliqués chauds.

Scarifications, onguent basilicum avec l'huile de térébenthine, chauds.

Quinquina en cataplâme.

(Un *cataplâme* excellent dans ce cas, est le marc d'une forte *décoction de quinquina*, qu'on humecte fréquemment avec cette même *décoction* chaude. Ce *cataplâme* se fait de la manière suivante.

Manière de le faire.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, quatre onces.

Faites bouillir dans une chopine d'eau, jusqu'à réduction de moitié : tirez la *décoction* à clair, &

appliquez ce marc chaud en guise de *cataplâme*) (2).

Quant aux *remèdes* internes, ils doivent être pris dans la classe des *cordiaux*, & il faut donner le quinquina. Remèdes internes. Cordiaux & quinquina.

(2) Le *baume de Geneviève* est singulièrement recommandable contre la *gangrène*. Voici une observation trop intéressante pour ne pas trouver place ici. Nous la devons à M. DUVERNEY le jeune, qui l'a consignée dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, pour l'année 1702. Baume de Geneviève.

„ Un homme, âgé de 40 à 42 ans, de bon *tempérament*, fut blessé, la veille de saint Thomas 1701, d'un coup d'épée à la partie moyenne inférieure & interne du bras droit. Le coup pénétroit, en montant obliquement, de quatre à cinq travers de doigt : le *sang* sortit avec impétuosité, & le blessé tomba bientôt en foiblesse. En cet état, il fut porté chez le premier Chirurgien qu'on rencontra. On s'assura de l'*artère* par une compresse & une forte ligature appliquée au dessus du coude. Le blessé, revenu de sa foiblesse, fut conduit chez lui : on ouvrit l'entrée de la plaie; on porta dans le fond du *charpi* baigné dans des liqueurs *astringentes*; on tamponna bien, & on fit tenir l'appareil par un fort bandage. Le malade fut saigné, réduit à des bouillons très-légers & de la *tisane*. Il ne fut pansé que deux fois vingt-quatre heures après. On découvrit jusqu'aux plumaceaux, pour humecter seulement les linges & les bandes : on apporta pour le bandage la même précaution qu'au premier pansement; on continua à peu près de même, jusqu'à la veille de sainte Geneviève. Le *sang* donna abondamment; on fit encore une petite *incision*, & on pansa le blessé presque comme au premier *appareil*, quoiqu'il y eût déjà quelques jours que le malade s'aperçût que l'avant-bras changeoit de couleur, néanmoins sans douleur. Observation.

„ La *fièvre* étoit *continue* & *ardente*, l'inquiétude & l'*insomnie* très-grandes. Enfin, le jour de sainte Geneviève, on trouva non seulement l'avant-bras *gangrené*, mais encore que la pourriture avoit gagné la partie interne du bras. Le malade & les assistans effrayés, on demanda du conseil, & on choisit trois Chirurgiens, accoutu-

quinquina à auſſi grande doſe que l'*eſtomac* du malade peut le ſupporter.

(Un célèbre Chimiſte m'a rapporté que, dans une

„ més à avoir de groſſes affaires. Ils examinèrent le ma-
„ lade & la Maladie. L'avant-bras étoit entièrement ca-
„ davéreux, de même que la partie interne du bras juſqu'à
„ l'aiſſelle, & l'*os* du bras découvert par la pourriture
„ juſqu'à trois ou quatre travers de doigt de l'aiſſelle. Le
„ progrès de la pourriture, la *fièvre* avec oppreſſion,
„ les joues livides, le *pouls petit* & chancelant, firent
„ conclure d'écouter la Nature, & d'employer les *remèdes*
„ capables de l'aider, tant intérieurement, qu'extérieure-
„ ment.

„ Le même jour, il ſe préſenta une femme nommée *Ge-*
„ *nevième*, qui promit de guérir le malade. Les deux chirur-
„ giens qui le traitoient, le lui abandonnèrent. *Geneviève*
„ commença par frotter tout le bras & l'avant-bras, ſans
„ égard à ce qui étoit cadavéreux, d'un *onguent*. Enſuite
„ elle couvrit le tout avec des linges qu'elle arrêta avec
„ des épingles juſqu'au ſoir, qu'elle panſa le malade de la
„ même manière. Elle ordonna des *alimens* ſucculens & du
„ meilleur *vin*. En vingt-quatre heures, la *ſuppuration* com-
„ mença à paroître : elle continua les mêmes panſemens, &
„ chaque fois la *plaie* étoit plus belle, la pourriture ſe ſépa-
„ rant ſans peine, reſtant attachée aux linges, ou au papier
„ brouillard dont elle ſe ſervoit ſouvent. On propoſa à *Ge-*
„ *nevième* de ſéparer l'avant-bras dans la jointure, tant à
„ cauſe de la mauvaiſe odeur, qu'à cauſe qu'il étoit preſque
„ ſéparé par la pourriture. Elle ne voulut pas, diſant qu'il ne
„ falloit point y toucher, que ſon *remède* feroit tout ce qui
„ étoit néceſſaire.

„ Enfin tout l'avant-bras ſe détacha entièrement du bras,
„ dans la jointure, ſix ſemaines après, à compter du jour
„ que *Geneviève* commença à traiter le malade. Elle continua
„ à mettre ſur l'*os* du bras découvert, comme ſur tout le
„ reſte, ſon *onguent*, ſans avoir égard à la boue qui paroiſ-
„ ſoit ſuinter entre l'*os* & les chairs, ni à aucune autre cir-
„ conſtance. Les ſuites n'en furent pas moins heureuſes : car
„ un mois après la chute de l'avant-bras, l'*os* du bras qui
„ avoit été découvert tomba, & ſe ſépara entièrement du reſte
„ de l'*os* ſain.

„ Avant

une affection *gangréneuse* aux jambes, occasionnée par du pain fait avec des grains gâtés, il avoit éprouvé des effets merveilleux du *nitre*, Nitre à grande dose.

„ Avant cette séparation, on ne savoit ce que devien„ droit cette grande portion d'*os*, ni le lambeau de *peau* „ de la partie postérieure du bras : on avoit aussi appré„ hendé l'*hémorrhagie*; tout cela n'embarrassoit pas *Gene„ viève*. Elle continua ses pansemens : il coula des sucs „ nourriciers de chaque *fibre* restante; chaque tuyau s'a„ longea. Enfin, le bras a acquis sa longueur naturelle; „ l'extrémité paroît figurée comme elle doit être naturel„ lement, & le bout du lambeau de la *peau* s'est renversé „ sur la partie inférieure de l'*os*, & le couvre à demi. „ Il reste seulement le long de la partie interne, une *cica„ trice* difforme en manière de croûte un peu écailleuse : „ ce qu'on auroit aisément évité, si on avoit empêché „ les bords de la *peau* de se renverser en-dedans; & cela „ est arrivé, parce qu'elle ne pouvoit s'attacher à l'*os*, & „ qu'on n'a pas eu soin d'approcher les bords après la chute „ de l'*os*.

„ Tout cela s'est passé pendant quatre mois, sans que le „ malade ait eu un accès de *fièvre*, ni aucune incommo„ dité. Il a été purgé deux fois, & jouit d'une parfaite „ santé „.

Ce fait important étoit enfoui dans le Tréfor Académique, & absolument ignoré ou négligé des Gens de l'art, lorsque Dom PERNETTY, Bibliothécaire du Roi de Prusse, rapporta le *baume de Geneviève* du fond de l'Amérique Méridionale, où il lui fut donné par le Gardien des Cordeliers de *Montevideo*. Il en fit imprimer la recette à la fin d'une Histoire de ses Voyages aux Isles Malouines, en 1763 & 1764. Les éloges que Dom PERNETTY donne à ce *baume*, d'après ses propres observations & celles du Général des Cordeliers, frappèrent le respectable Auteur du *Journal Ecclésiastique*. M l'Abbé DINOUART, Chanoine de l'Eglise de Saint-Bénoît, qui, se rappelant l'observation de M. DUVERNEY, vit que la recette du Cordelier étoit la même que celle de cet Académicien, & que le *baume*, prétendu américain, étoit très-françois, & parfaitement le même que celui dont la bonne *Geneviève* s'étoit servie, pour

pris à grande dose. Son *estomac*, qui ne put s'accommoder du *quinquina*, à la dose nécessaire dans ce cas, & qu'il abandonna dès les

---

opérer la guérison surprenante dont nous venons de donner le détail.

Cet Ecclésiastique charitable se hâta de composer ce baume, pour en donner aux malheureux, à qui il jugea qu'il pourroit être salutaire, & il a eu le bonheur de le voir toujours réussir.

„ Il me seroit impossible, m'écrivoit-il dernièrement, de „ vous dire toutes les guérisons dont je suis le témoin. Je ne „ vous en citerai que quatre. Un pauvre ouvrier portoit, „ depuis quatre ans, quatre *ulcères* à une jambe, enflée du „ double; les Gens de l'art lui avoient toujours dit qu'il „ n'y avoit de *remède* que dans l'*amputation* : il a été guéri „ parfaitement en six semaines. Un jeune-homme avoit trois „ *ulcères* profonds au talon, & qui étoient l'effet d'*engelures* „ négligées; il étoit forcé de garder le lit : il a été guéri en „ trois semaines. Mon Tailleur reçut, il y a douze jours, „ dans la rue, un coup de pied de cheval, qui lui causa une „ *plaie* très-grave : il a été guéri en trois jours. Un *panaris*, „ qui depuis trois mois, rongeoit le pouce de la main d'un „ ouvrier, & pour lequel on ne parloit que de l'*amputation*, a été guéri en trois semaines, & le *baume* a fait sortir „ une *esquille* de l'*os* du pouce, que le *panaris* avoit déjà attaqué violemment.

„ Combien de bons *remèdes*, continue-t-il, aussi excellens que celui-ci, n'existent plus que dans les anciens „ Ouvrages ? J'ai lu ces *Mémoires de l'Académie*, où est „ consigné le rapport de la guérison par *Geneviève*. J'ai lu „ ensuite les voyages de Dom PERNETTY; je fus frappé „ de ses effets. J'ai composé ce *baume*. Des personnes „ pauvres m'ont fourni l'occasion de l'employer : j'ai toujours réussi. Vous voulez bien lui donner, à ma prière, „ une nouvelle existence. Y fera-t-on l'attention nécessaire? je le souhaite pour le bien de l'humanité. Il est „ certain qu'il devroit avoir sa place dans la boutique des „ Apoticaires, de préférence à tant d'*onguens* qu'on y trouve, &c. „

Dans le moment où je recevois cette Lettre, je venois de faire appliquer les *vésicatoires* à un homme attaqué d'une

premiers jours, supporta très-bien le *nitre*, à un gros par jour, dissous dans une pinte d'eau, à laquelle il ajoutoit quelques cuillerées de *vinaigre* & du sucre, pour en corriger le goût âcre. La *gangrène* s'est entièrement & parfaitement dissipée, sans aucun autre *remède*. Il a ajouté que ce *remède* lui avoit été recommandé par un Médecin très-savant, qui en a toujours obtenu des effets aussi salutaires contre la *gangrène*.

Lorsque la partie *gangrénée* se sépare des parties saines, la *plaie* devient un *ulcère* ordinaire, & il faut le traiter comme nous le dirons ci-après, § VII de ce Chapitre, qui traite des *ulcères*.

(Quant à la quatrième manière dont se termine l'*inflammation externe*, c'est-à-dire, le *squirre*, auquel sont surtout exposés les *flegmatiques*, les *scrofuleux*, les *scorbutiques*, les *cachectiques*, &c., on consultera le Chapitre XLVII, § I du Tom. III.)

---

fièvre nerveuse très-grave. Au premier pansement, on avoit observé une *escarre gangréneuse*, de la largeur d'un écu de six livres; au second pansement, on en observa deux autres, dont une avoit trois doigts de largeur, sur quatre pouces de longueur : je priai sur le champ M. l'Abbé DINOUART de m'envoyer du *baume de Geneviève*, & je le fis employer, par le Chirurgien, à la manière de *Geneviève*, que je lui expliquai; en vingt-quatre heures, deux des *escarres gangréneuses* étoient disparues; & le troisième jour la dernière, qui étoit la plus considérable, fut emportée avec le papier brouillard qui la recouvroit. Il résulta un autre avantage de ce *baume*; c'est que les *plaies*, qui, comme on le croit facilement, étoient sèches & livides, s'humectèrent peu à peu, & prirent une couleur favorable, de sorte que le troisième jour elles fournirent une *suppuration* abondante. On trouvera, à la *Table générale*, Tome V, au mot *Baume de Geneviève*, la recette, la manière de l'employer, & les différentes espèces de Maladies dans lesquelles il est indiqué.

§ IV.

Des Bleſſures, ou *des Plaies.*

Caractères des bleſſures & des plaies.

(Il n'y a point de différence entre une *bleſſure* & une *plaie*. On donne l'un ou l'autre nom à une diviſion récemment faite aux parties molles, par un corps piquant, tranchant ou contondant, avec effuſion de *ſang*. Le caractère d'une plaie eſt d'être ſanglante & récente; autrement ce ne ſeroit plus une *plaie*, mais un *ulcère*, dont nous parlerons, § VII de ce Chapitre. Ainſi, une déchirure, une coupure, une piqûre, enfin une ouverture quelconque faite à la *peau*, dans quelque partie du corps & par quelqu'inſtrument que ce ſoit, eſt, ou une *bleſſure*, ou une *plaie*.

Ce qui rend les plaies plus ou moins dangereuſes.

Les *plaies* ſont plus ou moins dangereuſes, relativement à l'inſtrument qui les a faites, à la force avec laquelle cet inſtrument a été pouſſé ou dirigé; à la grandeur, la dureté, la molleſſe, &c., de la partie bleſſée; enfin à la qualité & à la quantité des fluides qui y coulent. Ainſi, il y a des *plaies* dont la mort eſt une ſuite inévitable, tandis qu'il y en a d'autres qui ne demandent aucune eſpèce de traitement.

Plaies qui ſont mortelles;

Les *plaies* néceſſairement mortelles ſont celles du *cervelet*, de la *moelle alongée*, & celles du *cœur*, pour peu qu'elles ſoient profondes: car on a vu des cas où le *cœur* avoit reçu quelque légère atteinte, ſans que le ſujet fût mort de cet accident.

Ou preſque toujours mortelles.

Les *plaies* profondes du *poumon*, du *foie*, de l'*eſtomac*, des *inteſtins*, de la *rate*, du *pancréas*, du *méſentère*, de la *matrice*, de la veſſie, de l'*artère aorte*, & généralement de tous les grands *vaiſſeaux*, ſont le plus ſouvent, pour ne pas dire toujours mortelles.

Très-dangereuſes.

Les *plaies* des *vaiſſeaux artériels* & *veineux* ſuper-

ficiels, ne ſont pas néceſſairement mortelles, lorſqu'elles ſont peu conſidérables ; mais elles peuvent le devenir par négligence. Telles ſont encore les *plaies* pénétrantes dans la *poitrine* ou le *bas-ventre* ; celles des gros *nerfs*, des *aponévroſes* & des *tendons*.

Une *plaie* qui n'eſt pas mortelle par elle-même, peut le devenir par ſes effets : tels que la douleur plus ou moins vive, la *fièvre* plus ou moins forte, les *convulſions*, le *hoquet*, &c.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il eſt évident que le traitement des *plaies* exige ſouvent des connoiſſances & des lumières qu'on ne doit eſpérer de rencontrer que dans un Chirurgien expérimenté. Auſſi nous contenterons-nous, dans ce Paragraphe, d'expoſer les ſecours qu'il convient d'employer contre les *plaies* légères ou peu conſidérables, & nous nous bornerons à indiquer ce qu'il convient de faire dans les *plaies* graves, en attendant le miniſtère du Chirurgien, dont on ne peut alors ſe paſſer.)

Traitement des Bleſſures, ou *des Plaies.*

Il n'eſt pas de traitement dans la Médecine, ſur lequel on ſe ſoit plus trompé que ſur celui des *bleſſures* & des *plaies*. On croit univerſellement que certaines *plantes*, que certains *onguens*, que certains *emplâtres* poſſèdent des vertus merveilleuſes pour guérir & fermer les *plaies*. On s'imagine qu'il n'eſt pas poſſible de guérir des *bleſſures* ſans leur application.

A quoi ſervent les onguens, les emplâtres dans la guériſon d'une plaie ;

Il eſt cependant de fait qu'aucune application externe, telle qu'elle ſoit, ne contribue à la guériſon d'une *plaie*, autrement qu'en entretenant les parties proprement, & en les défendant de l'*air* extérieur ; & on y parvient auſſi bien par l'inter-

position de *charpie* sèche, que par les applications les plus pompeuses : ce qui d'ailleurs est exempt de la plupart des mauvaises conséquences auxquelles exposent ordinairement les *remèdes*. (Tous les éloges prodigués à cette foule énorme d'*onguens*, dont est surchargée la *matière Médicale*, sont donc une pure charlatanerie.)

Les remèdes internes dans ce même cas.

Cette réflexion est également applicable aux *remèdes* internes. Ils ne sont utiles dans la cure des *plaies*, qu'autant qu'ils tendent à prévenir la *fièvre*, & à éloigner toutes les causes qui peuvent retarder ou s'opposer à l'ouvrage de la Nature : car c'est elle, elle seule, qui guérit les *plaies*. Tout ce que l'art peut faire, c'est d'éloigner les obstacles qui pourroient s'opposer à la guérison, & de mettre les parties dans la situation la plus favorable aux efforts de la Nature.

La Nature seule guérit les plaies.

Après ces courtes réflexions, nous allons entrer dans le détail du traitement des *plaies*, & nous tâcherons d'indiquer le vrai chemin qu'il faut suivre pour en faciliter la guérison.

ARTICLE PREMIER.

Secours externes contre les Plaies.

Première attention qu'on doit avoir dans ce traitement.

LA première attention qu'on doit avoir, quand une personne vient d'être blessée, est d'examiner s'il n'y a pas, dans la *plaie*, quelque corps étranger, comme des fragmens de bois, de pierre, du *plomb*, du verre, de la boue, des morceaux d'étoffes, &c. Il faut, s'il est possible, les retirer, & laver la *plaie*, avant que de la panser. Lorsque la foiblesse du malade, l'*hémorrhagie*, &c., s'opposent à ce qu'on retire ces corps sans causer d'accident, il faut les laisser dans la *plaie*, & attendre, pour en faire l'extraction, qu'il soit en état de supporter

l'opération nécessaire dans ce cas, mais qui ne peut être faite que par un Chirurgien.

Lorsque la *blessure* pénètre dans une des cavités du corps, comme dans la *poitrine*, dans le *ventre*, &c., ou lorsqu'un gros *vaisseau sanguin* a été déchiré, il faut, sur le champ, appeler un Chirurgien expérimenté; autrement le malade est en danger de perdre la vie.

Comment il faut s'y prendre pour arrêter l'hémorrhagie, lorsqu'elle est trop considérable.

Cependant quelquefois l'*hémorrhagie* est si considérable, que si on ne l'arrête pas sur le champ, le malade peut mourir, même avant l'arrivée du Chirurgien, quelque peu éloigné qu'il soit. Dans ce cas, les assistans peuvent être utiles. Si la *blessure* est au bras, à la jambe, ou à la cuisse, on peut arrêter le *sang*, en appliquant une forte ligature un peu au dessus de la *plaie*.

Ligature.

La meilleure manière est de prendre une jarretière fort large, & de la rouler autour de la partie, mais assez peu serrée pour pouvoir passer ensuite, entre cette partie & la jarretière, un petit rouleau de bois qu'on dispose à peu près comme ceux qui assujettissent des marchandises sur les voitures: alors on le tourne jusqu'à ce que le *sang* soit arrêté: cependant il faut prendre garde de ne pas tenir trop long-temps la partie serrée, dans la crainte qu'une trop forte pression n'y occasionne une *inflammation* qui dégénéreroit en *gangrène*.

Lorsque la partie blessée est telle qu'on ne peut y appliquer la ligature dont nous venons de parler, il faut tenter d'autres méthodes pour arrêter le *sang*, comme l'application des *styptiques*, des *astringens*, &c. On trempe des linges dans une *dissolution de vitriol bleu*, dans l'*eau styptique*. Au défaut de ces substances, on peut employer de l'*esprit-de-vin* très-fort.

Dissolution de vitriol bleu. Eau styptique.

Agaric de chêne.

Il y en a qui recommandent l'*agaric de chêne* comme préférable à tous les autres *styptiques*; &, à la vérité, il mérite de très-grands éloges. On le trouve facilement, & dans chaque maison on devroit en conserver, en cas d'accident. On en met un morceau sur la *plaie*; on le couvre d'une grande quantité de *charpie*, & on applique par-dessus un bandage, de manière à tenir le tout en respect.

(M. TISSOT, dans son *Avis au Peuple*, conseille de cueillir, préparer & appliquer l'*agaric* de la manière suivante.

Manière de le cueillir, de le préparer & de l'appliquer.

« Cueillez l'*agaric de chêne* en automne, lorsque » la belle saison est sur sa fin : c'est une espèce de » *champignon* ou d'excroissance attachée à l'écorce » du *chêne*; il est composé de quatre parties qui se » présentent successivement. 1°, l'écorce ou la » peau, qu'on voit à l'œil : 2°, la partie qui suit im- » médiatement l'écorce, laquelle est la meilleure » de toutes : on la bat fortement avec un marteau » jusqu'à ce qu'elle devienne douce & souple. » Voilà toutes les préparations qu'elle demande. » On en prend un morceau d'une grandeur appro- » priée, on l'applique exactement sur l'ouver- » ture qui donne le *sang* : il resserre les *vaisseaux* » en même temps qu'il les bouche; il arrête le *sang*, » & tombe, pour l'ordinaire, au bout de deux » jours. La troisième partie, qui est adhérente à la » seconde, peut encore servir à arrêter le *sang* des » petits *vaisseaux*. Pour la quatrième, on la réduit » en poudre, & s'employe au même usage. »

Eponge.

Si l'on ne peut avoir d'*agaric*, on peut y substituer un morceau d'*éponge* : elle s'applique de la même manière, & a presque les mêmes effets.)

Dangers des liqueurs spiritueuses, des teintu-

Quoique les *liqueurs spiritueuses*, les *teintures*, les *baumes échauffans* puissent être employés pour arrêter les *hémorrhagies*, lorsqu'elles sont excessi-

ves; cependant ces ſubſtances ne conviennent nullement dans un autre temps; car, loin de faciliter la guériſon, elles la retardent, & convertiſſent ſouvent une *plaie* ſimple en un *ulcère*. On s'imagine, parce que les *baumes naturels* coagulent le *ſang*, & paroiſſent par là *cicatriſer* les *plaies*, qu'ils doivent les guérir; c'eſt une erreur. Ils arrêtent, il eſt vrai, le *ſang* qui coule, en reſſerrant les ouvertures des *vaiſſeaux*; mais, en même temps, ils retardent la guériſon, en rendant les parties *calleuſes*. res, des baumes, &c.

(Un autre défaut des *baumes naturels* & des autres *vulnéraires* ſi vantés, c'eſt que leur uſage intérieur donne la *fièvre*, qu'il eſt ſi important d'abattre dans les *plaies* d'une certaine étendue.)

Le meilleur *remède* contre les *bleſſures légères*, qui ne pénètrent pas au delà de la *peau*, eſt l'*emplâtre agglutinatif commun*. En tenant les deux lèvres de la *plaie* rapprochées, il empêche l'*air* d'y pénétrer; c'eſt tout ce qu'il faut. Ce qu'il faut faire pour une plaie légère;

Lorſque la *plaie* eſt profonde, il ne ſeroit pas avantageux de tenir les lèvres de la *plaie* abſolument rapprochées, parce qu'en retenant le *ſang* dans l'intérieur, cela diſpoſe la *plaie* à la *ſuppuration*. Dans ce dernier cas, le parti le plus ſage, eſt de faire entrer dans la *plaie* un peu de *charpie* douce; mais il ne faut point qu'elle ſoit en trop grande quantité, ni qu'elle forme une maſſe dure; car alors elle deviendroit nuiſible. On couvre la *charpie* avec des compreſſes trempées dans de l'*huile*, ou ſur leſquelles on a étendu de l'*emplâtre de cire commun*, ou du *baume de Geneviève*, & on aſſujettit le tout avec des bandes. Pour une plaie profonde.

Nous ne nous amuſerons point à décrire les différens *bandages* propres aux *plaies* de toutes les différentes parties du corps: le bon ſens ſuffit

pour faire imaginer celui qui convient le mieux, dans telle ou telle occasion. De plus, des descriptions de cette espèce ne sont, ni faciles à entendre, ni aisées à retenir.

Combien de temps doit rester le premier appareil.

On laisse le premier *appareil* au moins deux jours. Alors on le change, & on remet de la *charpie*, comme la première fois. Si une partie du premier *appareil* tient tellement qu'on ne puisse l'ôter sans fatiguer, ou sans nuire au malade, il faut le laisser, & remettre par-dessus de la nouvelle *charpie*, trempée dans de l'*huile d'amandes douces*: cette *huile* imbibera la portion de *charpie* qui est restée, & la rendra facile à être tirée dans le pansement suivant. On panse ensuite la *plaie* deux fois par jour de la même manière, jusqu'à ce qu'elle soit guérie (3).

Ce qu'il faut faire lorsque la plaie pénètre intérieurement.

(Si la *blessure* pénètre dans quelque cavité du corps, on aura soin, à chaque pansement, d'injecter une petite quantité de *baume de Geneviève* dans la *plaie*, d'en frotter les parties voisines, & d'en faire avaler au malade deux gros environ, dans un bouillon de veau ou de poulet.)

Combien l'on doit panser de fois par jour.

(3) Ces pansemens ne sont-ils pas trop fréquens? Il faut peu toucher aux *plaies* récentes, dit M. LIEUTAUD, & l'usage n'a que trop appris que les pansemens fréquens, ainsi que les *tentes* & les *bourdonnets*, dont quelques Chirurgiens se servent encore, ne peuvent que retarder leur guérison. *Précis de Médecine pratique*, Tome II, page 111. On laisse cet appareil vingt-quatre heures, dit M. TISSOT; les *plaies* étant d'autant plus tôt guéries, qu'on les panse moins souvent. *Avis au Peuple*, Tome II, page 128. Les préceptes de ces deux Maîtres sont scrupuleusement suivis par les meilleurs Chirurgiens.

Il faut cependant convenir que quand la *plaie* suppure beaucoup, & que les chaleurs de l'été sont fortes, il est nécessaire de panser deux fois en vingt-quatre heures, pour prévenir la *gangrène*.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0354-2

Ceux qui ont la manie des *onguens*, des *emplâtres*, pourront, lorsque la plaie est devenue superficielle, la panser avec le *basilicum jaune*. Basilicum jaune.

Quand elle est fongueuse, c'est-à-dire, quand il y croît des chairs irrégulières, on les détruit avec de l'*alun calciné*, ou du *précipité rouge*, en poudre, posé avec la pointe d'un couteau, ou qu'on mêle à l'*onguent*. Moyens de détruire les chairs fongueuses.

Lorsque la *plaie* est très-*enflammée*, le meilleur *remède* est un *cataplâme de mie de pain* & de *lait*, adouci avec de l'*huile d'olive* douce, ou du *beurre frais* : on l'applique à la place de l'*emplâtre*, & on le change deux ou trois fois par jour. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle est très-enflammée.

(Il faut changer ces *cataplâmes*, sans toucher à la *plaie*. Souvent on trouve des malades qui ont la *peau* si délicate, que les *cataplâmes* où il y a un peu d'*huile*, ceux même au *lait*, leur procurent des *éryſipèles* ; il faut alors se borner aux seuls *cataplâmes* de *mie de pain* & d'eau. Les *cataplâmes* gras & *huileux* sont même nuisibles à toutes les *plaies* où il y a *inflammation* ; ils bouchent les *pores*, suppriment la *transpiration*, & augmentent l'engorgement. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'employent jamais d'autres *cataplâmes* que ceux de *mie de pain* & d'eau ; mais il faut, ou les renouveler plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, les couvrir avec un taffetas, ou une toile très-fine cirée, qui sert à conserver très-long-temps l'humidité de ces *cataplâmes*.) Cataplâmes de mie de pain & d'eau. Cas où ils méritent d'être préférés à ceux de mie de pain & de lait.

ARTICLE II.

Secours internes contre les Plaies.

Lorsque la *plaie* est considérable, & qu'on a lieu de craindre une *inflammation*, il faut que le malade soit mis à une *diète* sévère, & qu'on ne lui Diète sévère, dans les plaies considérables.

permette ni viandes, ni liqueurs, enfin rien de tout ce qui est capable d'échauffer.

Cas où il faut saigner.

S'il est d'un *tempérament sanguin*, & qu'il n'ait perdu que très-peu de *sang* par la *plaie*, il faut le *saigner*, & lorsque les *symptômes* sont urgens, répéter la *saignée*. Mais dans le cas où le malade est très-affoibli à cause de la grande quantité de *sang* qu'il a perdu par la *blessure*, il est dangereux de le *saigner*, quand même la *fièvre* se mettroit de la partie. Car il ne faut jamais trop épuiser la Nature: il est toujours plus sûr de la laisser combattre la Maladie à sa manière, que de lui ôter son énergie, en diminuant les forces du malade par des *évacuations excessives*.

Importance de la tranquillité du corps & de l'esprit.

Il faut que les blessés soient tenus parfaitement tranquilles & à leur aise: tout ce qui peut troubler l'esprit, émouvoir les *passions*, comme l'*amour*, la *colère*, la *crainte*, la joie excessive, &c., leur est très-dangereux. Ils doivent, sur toutes choses, s'abstenir des plaisirs de l'amour.

Laxatifs.

Il faut leur tenir le ventre libre par des *lavemens laxatifs*, ou par des *végétaux rafraîchissans*, comme des *pommes cuites*, des *pruneaux*, des *épinards*, &c.

§ V.

Des Brûlures.

ARTICLE PREMIER.

Secours externes contre les Brûlures.

Lorsque la brûlure n'est que superficielle;

Les *brûlures* légères, qui ne sont que superficielles, ne demandent, pour l'ordinaire, que de tenir la partie malade devant le feu un temps suffisant, de la frotter de sel, ou d'y appliquer une com-

presse trempée dans de l'*esprit-de-vin*, ou de l'*eau-de-vie*.

Mais lorsque les *brûlures* ont assez pénétré pour *cautériser* & entamer la *peau*, il faut les panser avec le *baume de Geneviève*, ou avec un *onguent émollient* & légèrement *desficatif*, appelé communément *cérat de Turner*. On peut y mêler une égale quantité d'*huile d'olive nouvelle*: on étend ce *cérat* sur un linge doux, & on l'applique sur la *brûlure*. Lorsqu'elle a cautérisé & entamé la peau.

Si l'on n'a pas de ce *cérat* sous la main, on se servira d'un blanc d'œuf battu, avec une égale quantité d'*huile d'olive* douce; il peut très-bien être employé jusqu'à ce qu'on se soit procuré le *cérat de Turner*.

(Un blanc d'œuf battu avec deux cuillerées d'excellente *huile d'olive*, est un des meilleurs *remèdes* qu'on puisse employer contre les *brûlures*. J'en ai vu de si bons effets depuis plusieurs années, dit M. Tissot, que c'est presque le seul que j'employe actuellement. Il a l'avantage de se trouver par-tout, & d'être prêt sur le champ; ce qui est très-important dans les *brûlures*, qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique le *remède* plus promptement. Blanc d'œuf battu avec de l'huile.

Un autre *remède* non moins important, & dont les succès se multiplient tous les jours, est l'*alkali volatil fluor*, dont on doit l'application au célèbre M. Sage, de l'Académie Royale des Sciences. Rien d'aussi facile que l'emploi de ce *remède*. Alkali volatil fluor.

Lorsque la *brûlure* n'est point accompagnée de cloches, il suffit de tremper les compresses dans l'*alkali volatil fluor* fort, & d'appliquer ces compresses sur la partie brûlée. Huit ou dix minutes après, il n'y a plus, ni douleur, ni vestiges de *brûlures*.

Lorsqu'elle est accompagnée de vessies ou clo-

ches, il faut commencer par crever ces veſſies, & on trempe des compreſſes dans un mêlange d'eau & d'*alkali volatil fluor*, dans la proportion de deux gros de cette liqueur, ſur une chopine d'eau, & l'on applique ces compreſſes ſur la partie brûlée : on renouvelle ce panſement trois fois par jour.)

Ce qu'il faut faire lorſque la brûlure eſt profonde ; Quand la *brûlure* eſt profonde, après les deux ou trois premiers jours, on la panſera avec le *baume de Geneviève*, ou le *baſilicum jaune* & le *cérat de Turner*, mêlés enſemble à parties égales.

Très-conſidérable. Lorſque la *brûlure* eſt très-conſidérable, qu'elle eſt tellement enflammée, qu'on a lieu de craindre la *gangrène* ou la *mortification* de la partie, il faut, pour prévenir ces accidens, employer les mêmes moyens que ceux que nous avons recommandés contre les autres *inflammations* violentes, pages 323 & ſuivantes de ce Volume.

ARTICLE II.

Secours internes contre les Brûlures.

Lorſque la brûlure eſt grave. Diète ſévère. DANS les *brûlures* conſidérables, qui ſont accompagnées de *fièvre* & d'autres accidens, on ne peut pas s'en tenir aux *remèdes* externes qu'on vient de preſcrire : il faut, dans ce cas, faire obſerver une *diète* ſévère, & ordonner au malade de boire de grandes quantités de *tiſanes* légères & *délayantes*. Il faut le ſaigner, & lui tenir le ventre libre.

Saignée, laxatifs.

Lorſqu'elle menace de gangrène. Mais lorſque la partie brûlée devient livide, noire, & qu'elle préſente tous les *ſymptômes* de la *gangrène*, il faut étuver très-ſouvent la partie avec de l'*eſprit-de-vin camphré* chaud, de la *teinture de myrrhe*, ou d'autres *anti-ſeptiques*, mêlés à une forte *décoction* de *quinquina*. Dans ce cas, on donne encore le *quinquina* intérieurement, & on fait prendre au malade des boiſſons fortifiantes, comme on les a preſcrites, § III, Art. III de ce Chapitre.

Quinquina.

Comme l'exemple instruit mieux que les préceptes, je vais rapporter le traitement d'une *brûlure* la plus dangereuse de toutes celles que j'aie jamais rencontrées dans ma pratique.

Observation.

Un homme de moyen âge, d'une bonne *constitution*, tomba dans une grande cuve pleine d'eau bouillante, & s'échauda, d'une manière effrayante, la moitié du corps. Comme il étoit tout habillé, la *brûlure cautérisa* profondément quelques parties avant qu'on lui eût ôté ses habits. Les deux premiers jours, on étuva, & très-souvent, les parties brûlées, avec une *mixture d'eau de chaux* & d'*huile*, *liniment* très-convenable contre les *brûlures* récentes.

Mixture d'eau de chaux & d'huile.

Le troisième jour, jour auquel je fus appelé, il avoit beaucoup de *fièvre*, & il étoit *constipé*; je le fis saigner; j'ordonnai un *lavement émollient*, & je fis appliquer, sur toutes les parties brûlées, un *cataplâme de mie de pain & de lait*, adouci avec du *beurre* frais, afin de diminuer la chaleur excessive & l'*inflammation*. Comme la *fièvre* persistoit dans sa violence, il fut saigné une seconde fois: je le mis à une *diète* sévère & *rafraîchissante*. J'ordonnai la *mixture saline*, de petites doses de *sel de nitre*, & il prit un *lavement émollient* tous les jours.

Mixture saline. Nitre.

Lorsque l'*inflammation* fut tombée, on pansa les *brûlures* avec un *digestif* composé de *cérat* & de *basilicum jaune*; où l'on vit quelques plaques noires, j'ordonnai de légères *scarifications*; on toucha ces parties avec la *teinture de myrrhe*, & pour empêcher qu'elles ne s'étendissent, le malade prit le *quinquina*. Au moyen de ce traitement, cet homme se trouva si bien au bout de trois semaines, qu'il fut en état de vaquer à ses affaires.

Scarifications.

Quinquina.

(J'ai répété ce traitement avec un succès aussi

prompt, sur un homme qui reçut sur les deux jambes de l'*eau-de-vie* qui étoit à distiller, & à laquelle le feu avoit pris.)

§ VI.

Des Contusions, ou *des Meurtrissures.*

LES *contusions* ont, pour l'ordinaire, des suites plus fâcheuses que les *blessures*; car leur danger ne se manifestant pas d'abord, il arrive souvent qu'on les néglige. Il seroit inutile de décrire eun accident aussi commun; nous allons tout de suite passer à la manière de le traiter.

ARTICLE PREMIER.

Traitement des Contusions simples.

Secours externes.

Lorsque la meurtrissure est légère.

DANS les *contusions* légères, il suffit d'étuver la partie *meurtrie* avec du *vinaigre* chaud, auquel on peut ajouter un peu d'*eau-de vie* ou de *rum*, selon l'occasion, & on tient constamment sur la partie des compresses trempées dans ce mêlange. Une partie de *vinaigre* sur six ou huit parties d'une *infusion* de *scordium* & de *mille-pertuis*, est une des *fomentations* des plus convenables dans ce cas. Ce moyen convient mieux que de frotter la *contusion* avec de l'*eau-de-vie*, de l'*esprit-de-vin*, ou d'autres *esprits ardens*, dont on fait ordinairement usage dans ce cas.

Fomentations avec l'infusion de scordium, le mille-pertuis & le vinaigre.

Bouse de vache en cataplâme.

Les paysans, dans quelques cantons, sont dans l'usage d'appliquer sur les *contusions* récentes, un *cataplâme de bouse de vache*. J'ai souvent vu faire usage de ce *cataplâme*, contre des *contusions* considérables produites par des coups, des chutes, des

des chocs, &c., & je l'ai toujours vu produire de bons effets.

Secours internes contre les Contusions simples.

Lorsque la *contusion* est violente, ces seuls moyens ne suffisent pas; il faut saigner sur le champ le malade & le mettre à un *régime* approprié: il ne prendra que des *alimens* légers & *rafraîchissans.* Lorsque la contusion est violente, Saignées.

Sa boisson doit être légère & de nature *apéritive*, comme du petit-lait édulcoré avec du *miel*, ou une *decoction* de *tamarins* ou d'*orge*; du *petit-lait* à la *crême de tartre*, &c. Il n'est pas de meilleure boisson contre les *contusions* que l'*oxymel.* Oxymel.

On étuvera la partie *meurtrie* avec la *fomentation* de *vinaigre*, comme nous venons de le dire page précédente. On y appliquera un *cataplâme de mie de pain*, de fleurs de *sureau* & de *camomille*, dans partie égale d'eau & de *vinaigre.* Ce *cataplâme* convient particulièrement lorsque la *contusion* est accompagnée d'une *plaie.* On le renouvelle trois ou quatre fois par jour. Cataplâme de mie de pain, de fleurs de sureau, de camomille, de vinaigre & d'eau.

(Souvent après une *contusion* violente, causée par une chute, ou de toute autre manière, le malade est très-oppressé, & a perdu connoissance; mais il faut se garder de le secouer ou de l'agiter dans la vue de rappeler le sentiment. Comme, dans ce cas il y a toujours à craindre un *épanchement* dans la *tête*, la *poitrine* ou le *bas-ventre*, cette agitation le tueroit en augmentant l'*épanchement.* Ce qu'il faut faire lorsque le malade a perdu connoissance par l'effet de la contusion.

Ainsi donc, sans s'impatienter, s'il est sans connoissance & sans sentiment, il ne faut, ni le mouvoir, ni lui donner du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, ni rien de ce qui est capable de ranimer. Tous ces moyens lui feroient funestes. Les *sai-* Tranquillité. Saignées, fomenta-

tions, cataplâmes, &c.

gnées répétées, selon l'urgence des cas, les *fomentations*, les *cataplâmes*, & les boissons légères & *apéritives* qu'on vient de prescrire, sont suffisans.)

ARTICLE II.

Traitement des Contusions compliquées avec fracture des os, & avec ou sans perte de substance.

COMME la structure des *vaisseaux* est totalement détruite dans les *contusions* violentes, il s'ensuit souvent une perte considérable de substance, qui produit un *ulcère* très-difficile à guérir. Lorsque l'*os* est brisé, la plaie ne se guérit pas que l'*exfoliation* ne soit faite, c'est-à-dire, que la partie de l'*os* endommagée, ne soit séparée & ne soit sortie par la *plaie*.

Cette opération de la Nature est souvent très-lente, & peut même demander plusieurs années avant qu'elle soit achevée. De là il arrive qu'on prend souvent ces *ulcères* pour des *symptômes d'écrouelles*, & qu'on les traite en conséquence, quoique, dans le fait, ils n'aient point d'autre cause que le choc qu'a éprouvé l'*os* par le coup.

On voit les malades, dans cette situation, assaillis de toutes sortes d'avis: chaque personne propose un *remède* nouveau jusqu'à ce qu'enfin l'*ulcère* empoisonné, pour ainsi dire, par une foule de *remèdes* opposés, devienne quelquefois absolument incurable.

Le seul parti qu'on doive prendre pour guérir ces sortes de maux, est d'empêcher que la *constitution* du malade ne souffre, ou de la vie renfermée qu'il mène, ou des *remèdes* contraires dont il fait usage.

(Ainsi donc, si la *contusion* a brisé quelques os, sans avoir fait d'*escarre*, ou sans avoir occasionné de perte de substance, il faut appeler sur le champ

un Chirurgien qui se gardera bien de faire des incisions, qui travaillera, au contraire, à rapprocher les extrémités de l'*os* brisé, & à les remettre dans leur situation naturelle, dans laquelle il les maintiendra par des compresses & des bandages, comme dans les *fractures* ordinaires simples; & il fomentera continuellement tout l'*appareil* avec le mêlange de *vinaigre*, & d'*infusion* de *scordium* & de *mille-pertuis*, prescrite ci-dessus, page 352 de ce Volume.

Fomentations.

Mais lorsque la *contusion* a fait *escarre gangréneuse*, & brisé en même temps des *os*, le Chirurgien commencera par séparer la croûte *gangréneuse* des parties saines; il fera de profondes incisions, & ne négligera aucun des secours propres à faciliter la *résolution* ou la *suppuration*. Il traitera les *fractures* comme nous le dirons ci-après, Chapitre LIV de ce Volume.)

Dans le cas d'escarres gangréneuses.

Scarifications profondes.

Il aura l'attention de ne rien appliquer sur l'*ulcère*, que des *onguens* simples, ou le *baume de Geneviève*, étendus sur des linges doux & recouverts de *cataplâmes de mie de pain & de lait*, dans lequel on aura fait bouillir des fleurs de *camomille*. Ce *cataplâme* nourrit la partie, l'adoucit & la tient chaudement. La Nature aidée de cette manière, opérera la guérison dans le temps, en faisant sortir la partie de l'*os* qui a été brisée; après quoi la *plaie* se guérira promptement.

Baume de Geneviève, cataplâmes adoucissans.

§ VII.

Des Ulcères.

(On donne le nom d'*ulcère* à toute solution de continuité dans les parties molles, avec érosion de substance & écoulement de *pus*. Ainsi tout *abcès*, ouvert de lui-même, ou par la main d'un Chirurgien, ou par le *caustique*; toutes les *bles-*

Caractère des ulcères.

ſures, toutes les *plaies*, toutes les *contuſions* avec perte de ſubſtance, prennent le nom d'*ulcère*, dès qu'il y a écoulement de matière *purulente*.)

ARTICLE PREMIER.

Cauſes des Ulcères.

LES *ulcères* peuvent non ſeulement venir de *bleſſures*, de *contuſions*, d'*abcès*, mal traités, mais encore du mauvais état des humeurs, ou de ce qu'on appelle une *conſtitution viciée*; & dans ce dernier cas, il faut bien ſe garder de les guérir promptement: car cette guériſon deviendroit fatale au malade.

Qui ſont ceux qui y ſont ſujets.

Les vieillards ſont les plus ſujets aux *ulcères*, ainſi que les perſonnes qui ne font pas d'*exercice*, & qui ſe nourriſſent d'*alimens groſſiers*.

Comment on pourroit les prévenir.

On les préviendroit ſouvent, en ſe retranchant quelques *alimens*, ou en établiſſant un écoulement artificiel, par le moyen d'un *cautère*, d'un *ſéton*, &c.

En quoi l'ulcère diffère de la plaie.

L'*ulcère* diffère de la plaie en ce qu'il rend une humeur tantôt claire & ſéreuſe, tantôt muqueuſe & gluante, & tantôt âcre, au point de corroder & enflammer la *peau*: ſes bords ſont durs & perpendiculaires au fond de la *plaie*. On le diſtingue encore par le temps qu'il y a qu'il exiſte.

ARTICLE II.

Traitement des Ulcères.

Il eſt difficile de décider quand un ulcère doit être guéri & quand il doit être entretenu.

IL faut beaucoup de ſavoir & d'expérience pour décider quand un *ulcère* peut être guéri, & quand il faut le laiſſer ſubſiſter. En général, tout *ulcère* qui a pour cauſe une *conſtitution* viciée, doit être entretenu, au moins juſqu'à ce que cette *conſtitution* ait été améliorée par un *régime* conve-

nable, ou par des *remèdes*, & qu'il paroiſſe diſpoſé à ſe guérir de lui-même.

Les *ulcères* qui ſont la ſuite de *fièvres malignes*, ou d'autres *Maladies aiguës*, peuvent être guéris avec ſureté, lorſqu'il y a quelque temps que le malade eſt rétabli : car il ne faut pas entreprendre cette guériſon trop tôt, ni avant qu'on y ait préparé le malade par des *purgatifs* & un *régime* approprié. Les *ulcères* qui ſont occaſionnés par des *bleſſures*, des *contuſions* mal traitées, peuvent, en général, être guéris, pourvu que la *conſtitution* ſoit bonne. Il faut abſolument les guérir, & travailler à en délivrer le malade au plus tôt, lorſqu'ils affoibliſſent la *conſtitution* & la conſument par une *fièvre lente*. Qui ſont les ulcères qu'il faut guérir ;

Lorſque les *ulcères* accompagnent des *Maladies chroniques*, ou qu'ils ſurviennent pendant ces Maladies, on ne peut les fermer ou les guérir avec trop de précaution. Qu'il ne faut guérir qu'avec précaution ;

Si un *ulcère* entretient la ſanté du malade, quelle qu'en ſoit la cauſe, il ne faut point le guérir. Qu'il ne faut point guérir du tout.

Que toutes les perſonnes qui ont le malheur d'avoir des *ulcères*, ſurtout les vieillards, faſſent de ſérieuſes réflexions ſur les conſeils que nous venons de leur donner. Car je n'ai vu malheureuſement que trop de ces perſonnes qui, faute d'y faire attention, ſe ſont fait périr elles-mêmes, tandis qu'elles vantoient & récompenſoient généreuſement des gens qu'elles auroient dû regarder plutôt comme leurs aſſaſſins.

Secours internes contre les Ulcères.

Le *régime* le plus convenable pour hâter la guériſon des *ulcères*, eſt de ſe priver d'*alimens épicés*, ſalés, de haut goût, de *liqueurs fortes*, & de diminuer la quantité de viande que l'on mange. Régime.

Il faut que le malade se tienne le ventre libre par des *végétaux rafraîchissans* & *laxatifs*, & par du *petit-lait de beurre*, édulcoré avec du *miel*, &c.: il faut qu'il soit gai, & qu'il prenne autant d'*exercice* que ses forces pourront le lui permettre.

Importance du repos pour les ulcères des jambes.

(Quand les *ulcères* sont aux jambes, ce qui est fort ordinaire, il est très-important, dit M. TISSOT, aussi bien que pour les *plaies* des mêmes parties, de marcher peu, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour le persuader de la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que, bien loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le mieux employé. La négligence, à cet égard, change les *plaies* les plus légères en *ulcères*, les *ulcères* les moins fâcheux en *ulcères* incurables. J'ai vu des *ulcères* aux jambes, très-invétérés, se guérir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de *charpie*, & en couvrant l'*ulcère* & le voisinage d'un *cataplâme de mie de pain*, de fleurs de *jureau* & d'eau.)

Secours externes contre les Ulcères.

(LORSQUE les *ulcères* sont récens, c'est-à-dire, lorsqu'ils succèdent à quelque *abcès*, ou *plaie* prolongée ou mal traitée, il suffira de les mondifier avec l'*eau* de fleurs de *jureau*, de les oindre avec le *baume de Geneviève*, & d'y appliquer des compresses ou du papier brouillard, imbibé de ce même *baume*, comme nous l'avons dit ci-devant, note 2, page 335 de ce Volume.)

Infusion de fleurs de sureau, baume de Geneviève.

Lorsque le fond & les bords de l'*ulcère* paroissent durs & *calleux*, il faut les saupoudrer, deux

fois par jour, avec un peu de *précipité rouge*, & les panser ensuite avec l'*onguent basilicum jaune*. Quelquefois on est encore obligé d'en *scarifier* les bords avec la lancette.

Précipité rouge, basilicum. Scarifications.

On a souvent éprouvé d'excellens effets de l'*eau de chaux* dans le traitement des *ulcères* opiniâtres. Il faut l'employer, comme nous l'avons conseillé contre la *pierre* & la *gravelle*, Tome II, Chapitre XXIV, § IV.

Eau de chaux

Le savant M. WHYTT, mon ami, recommande fortement la *dissolution du sublimé corrosif* dans de l'*eau-de-vie*, contre les *ulcères* opiniâtres & de mauvais caractère. J'en ai souvent éprouvé de bons effets, quand il est administré suivant la méthode de ce savant Médecin. La dose de ce *remède* est une cuillerée ordinaire soir & matin, & on en bassine la *plaie* deux ou trois fois par jour. Dans une lettre qu'il m'adressa quelque temps avant sa mort, il me marquoit, qu'il avoit observé, qu'en lavant les *ulcères* avec une *dissolution* trois fois plus forte, ce *remède* n'en devenoit que plus efficace.

Sublimé corrosif.

Dose.

(Quand un *ulcère* a duré long-temps, il est on ne peut pas plus dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette *évacuation*, qui est devenue presque naturelle par l'application d'un *cautère* au bras ou à la jambe. On voit tous les jours des morts subites ou des Maladies cruelles & souvent incurables survenir après avoir arrêté tout à coup ces écoulemens, qui duroient depuis long-temps; & quand quelque Charlatan promet de guérir en peu de jours un *ulcère* invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un service mortel.

On ne peut guérir un ulcère ancien, sans y suppléer par un cautère.

L'*asthme*, les *vertiges*, l'*apoplexie* sont ordinairement les suites des *répercussifs* & des forts *dessicatifs* appliqués sur les *ulcères*. L'expérience a dé-

Maladies qui en seroient les suites, sans

cette précaution. montré que les *ulcères* habituels qui se desséchoient d'eux-mêmes, surtout chez les vieillards, annonçoient une mort prochaine. Or, comme il est impossible de prévenir toujours ce dessèchement, & que quand une fois il est arrivé, le malade est presque toujours sans ressource, il seroit donc important de conseiller un *cautère*, dès qu'on voit un *ulcère* s'établir chez un sujet, surtout chez un vieillard. Il devient alors préservatif des Maladies dont nous venons de parler, & souvent d'une mort précipitée.

Lorsque l'*ulcère* est entretenu par un vice *scorbutique*, *dartreux*, *écrouelleux*, *cancéreux* ou *vénérien*, il faut toujours commencer par administrer les *remèdes* propres à ces Maladies, & qu'on trouvera exposés, Tome III, Chapitre XXXV, § I; Chapitre XXXVI, Chapitre XXXVIII, § I; Chapitre XLVII, § II, & dans ce 4e. Vol. Chap. XLIX, Paragraphes VII & VIII.

§. VIII.

Des Ulcères Fistuleux, & des diverses espèces de Fistules.

Caractère des fistules. (ON donne le nom de *fistule* à un *ulcère* quelconque, dès qu'il est devenu profond & sinueux, qu'il a une étroite & un fond plus large: il est en outre souvent accompagné de *callosités* & de duretés. Comme toutes les parties du corps peuvent être le siége des *ulcères*, les *fistules* peuvent aussi se rencontrer dans toutes les parties du corps. Mais on n'appelle proprement *fistule* que l'*ulcère* du fondement, Maladie connue sous le nom de *fistule à l'anus*, & l'*ulcère* du *sac lacrymal*, connu sous le nom de *fistule lacrymale*. Les *fistules* des autres parties du corps se nomment simplement *ulcères fistuleux*.

Nous allons d'abord parler des *ulcères fistuleux*, nous passerons ensuite aux deux autres espèces de *fistules*.)

ARTICLE PREMIER.

Des Ulcères fistuleux.

ON peut rarement guérir un *ulcère fistuleux*, sans en venir à l'*opération*, qui consiste à détruire toutes les parties *calleuses*, par le moyen de quelque *caustique*, ou en les emportant entièrement avec le *bistouri*; mais, comme cette opération ne peut être faite que par un Chirurgien expérimenté, il est inutile de la décrire. Opération.

(Indépendamment de ces moyens externes, il faut encore prescrire au malade le *régime* & les *remèdes* internes, dont il est question, Article II du Paragraphe précédent. Il est même de ces derniers *remèdes* dont l'efficacité n'est point équivoque dans la guérison des *ulcères fistuleux*. Les *eaux Bonnes*, dans le Béarn, ont guéri seules plusieurs espèces de *fistules*, même très-compliquées. Régime. Eaux Bonnes.

On a vu encore un *cautère* appliqué à la partie opposée, lorsque l'*ulcère fistuleux* n'étoit point entretenu par la *carie*, avoir très-bien réussi. On change, à la vérité, dans ce cas, un *ulcère* contre un autre; mais l'avantage est du côté de celui qu'on place où l'on veut, & auquel on donne des bornes.) Cautère.

ARTICLE II.

De la Fistule à l'Anus.

(LA *fistule à l'anus* est le plus souvent la suite d'un abcès survenu à cette partie. Il commence par une petite dureté, qui augmente insensiblement, mûrit & s'abcède; mais l'*abcès* qui produit Causes.

la *fistule*, marche d'ordinaire lentement. La *fistule à l'anus* peut encore venir de l'*exulcération* des *hémorrhoïdes*, & des environs du *rectum*; enfin d'un *flegmon*, dont les causes sont semblables à toutes celles des autres *inflammations*.)

Traitement de la Fistule à l'Anus.

Pâte de Ward.

LES *ulcères* à l'*anus* sont ceux qui deviennent, le plus souvent, *fistuleux*; & ils sont très-difficiles à guérir. Il y en a qui prétendent que la *pâte de Ward contre la fistule*, guérit cette espèce d'*ulcère*. Je sais que ce *remède* n'a rien de dangereux, & qu'étant facile à trouver & à préparer, on peut l'employer; mais comme ces *ulcères* procèdent, en général, du vice de la *constitution*, on réussira rarement à les guérir, à moins qu'on ne mette le

Régime.

malade à un *régime* long-temps soutenu, aidé des *remèdes* propres à corriger le vice dont la *constitution* est infectée, & à apporter un changement total dans toute l'habitude du corps.

Opération. Manière de la faire.

(Il est rare qu'on puisse guérir la *fistule* à l'*anus* sans opération. Elle se fait par le moyen du *caustique*, du bistouri, ou par la méthode du fil de plomb, d'argent ou d'or. J'ai vu cette dernière manière d'opérer très-bien réussir, entre les mains de M. RAPO, Chirurgien de cette Capitale, très-habile. Un de mes amis qui avoit été opéré infructueusement par le bistouri & par le *caustique*, lui doit sa guérison: & il vient de guérir aussi le fils d'une Dame de ma connoissance.

Toute fistule à l'anus n'est pas susceptible de pouvoir être guérie.

Mais, toutes les *fistules* à l'*anus* ne sont pas susceptibles d'être guéries. Ceux qui en sont attaqués, dit M. DE BORDEU, père, sont, pour la plupart, des sujets *mélancoliques*, qui ont été sujets aux *hémorrhoïdes*, ou qui le sont encore: leur *fistule* est un égoût qui donne passage aux excrémens,

qui ne sauroient se faire jour au travers de la *peau*, qui est communément serrée & sèche dans ces sujets; leur *foie* est mal constitué; leur *estomac* fait mal son devoir, en un mot ils ne vivent souvent que par la *fistule*. Vous la prenez pour une Maladie, tandis qu'elle n'est qu'une simple incommodité; la Nature n'a que cette ressource, & vous la lui ôtez par la guérison. Dès que la *cicatrice* sera faite, que deviendront les sucs qui s'évacuoient autrefois par la *fistule*? Combien n'y a-t-il pas de malades qui, après avoir vécu long-temps avec une *fistule* à l'*anus*, se font enfin guérir, & succombent à l'opération ou à ses suites?

On ne doit faire des remèdes dans les cas de fistules & d'ulcères, que d'après l'avis d'un homme de l'Art.

D'après ces sages réflexions, qui sont applicables aux *ulcères* de quelque nature qu'ils soient, il n'est personne qui ne sente combien il est important de ne jamais faire de *remèdes* dans ce cas, & dans tous les cas d'*ulcères* en général, que d'après l'avis d'un Médecin ou d'un Chirurgien expérimenté. On n'a pas d'idée de la quantité de monde que tuent tous les jours les Charlatans, avec leurs *pommades*, leurs *onguens*, leurs *emplâtres*, qu'ils distribuent impunément dans les petites Villes & dans les Campagnes. Cette audace mérite certainement l'attention réfléchie du Gouvernement, qui perd plus de sujets par ce brigandage, que par le fer de l'ennemi.

Nous conseillons donc à ceux qui ont le malheur d'être affligés de *fistules*, de consulter, avant de rien faire, un Médecin, ou un Chirurgien habile, qui seuls sont dans le cas de juger si la Maladie est susceptible de guérison, & par quels moyens elle peut être guérie.

Il est superflu de dire que si la *fistule* à l'*anus* reconnoît le *mal vénérien* pour cause, on ne peut espérer de la guérir qu'en guérissant la *vérole*:

il en est de même des autres vices qui pourroient y avoir donné lieu, tels que les vices *scorbutiques*, *cancéreux*, &c. Consultez les Chapitres qui traitent de ces Maladies.)

Article III.

De la Fistule lacrymale.

Caractère de la fistule lacrymale.

(On donne le nom de *fistule lacrymale* à un *ulcère* sinueux formé à l'angle interne de l'œil dans le *sac lacrymal*. Dans ce cas, les larmes ne coulent point dans le nez; une partie est retenue dans le *sac lacrymal*, dilate ce canal, y cause ensuite tension, *inflammation*, rupture, & enfin *fistule*; l'autre partie des larmes, & bientôt toutes les larmes, coulent sur la joue.

Causes.

Il est évident que la cause prochaine de tous ces effets est l'obstruction du *sac lacrymal*; le *remède* principal consiste donc à dégorger ce canal, afin que les larmes coulent dans le nez.)

Traitement de la Fistule lacrymale.

Opération.

(On voit que ce traitement ne consiste que dans l'opération: mais cette opération est très-délicate, & ne peut être faite que par une main exercée, & très-exercée dans cette partie de la Chirurgie. Nous conseillons donc à toute personne attaquée de cette Maladie, de ne se confier qu'à un habile Opérateur; & si elle n'en a pas à sa portée, de se transporter dans une Ville qui possède un Chirurgien renommé pour ce genre d'opération. Si nous insistons sur ce conseil, c'est que le moindre inconvénient qui résulte de la mauvaise manœuvre d'un ignorant, est un larmoiement continuel, qu'il est impossible de tarir dans la suite, que par une nouvelle opération, qui ne réussit pas toujours, quoique bien faite.

Accidens qui sont les suites de l'opération mal faite.

D'ailleurs la *fistule lacrymale* n'est pas toujours une Maladie simple : elle est très-souvent *symptôme* de la *vérole*, des *écrouelles*, du *scorbut*, du vice *cancéreux*, & quelquefois la suite de la *gale*, de la *petite-vérole*, &c. Dans tous ces cas, elle demande un traitement combiné, qui ne peut être dirigé que par un Maître de l'Art.)

CHAPITRE LIII.

Suite des Maladies Chirurgicales.

Des Luxations des diverſes parties du corps.

Ce qu'on doit entendre par luxation.

QUAND un *os* eſt dérangé de ſa place ou de ſon *articulation*, de manière à ne pouvoir plus remplir ſes fonctions, on dit que cet *os* eſt *luxé* ou démis. Comme cet accident arrive ſouvent à des perſonnes qui ſe trouvent éloignées de tout ſecours, & qu'alors elles ſont dans le cas de perdre l'uſage du membre *luxé*, & quelquefois même la vie, nous allons expoſer les moyens de *réduire* les *luxations* les plus communes, & qui demandent les ſecours les plus prompts.

Une perſonne intelligente & courageuſe peut être très-utile dans le cas de luxation.

Une perſonne de bon ſens & courageuſe, qui ſe trouve préſente à l'inſtant où quelqu'un vient de ſe *luxer* un membre, peut ſouvent être plus utile au malade que le Chirurgien le plus expert qui n'arrive qu'après que le *gonflement* & l'*inflammation* ſe ſont déjà manifeſtés. Car, lorſque les choſes en ſont à ce point, il eſt très-difficile de connoître l'état de l'*articulation*, & il eſt dangereux d'en tenter la *réduction*: & quand on attend que ces *ſymptômes* ſoient diſſipés, les *muſcles* ſont tellement relâchés, la cavité eſt tellement remplie, que l'*os* ne peut plus être retenu en place.

Idée générale de l'Opération & du Traitement qu'exige un Membre luxé.

Lorſque la luxation eſt récente.

UNE *luxation* récente peut, en général, être réduite par l'*extenſion* ſeule, c'eſt-à-dire, en tirant le membre *luxé*; & cette *extenſion* doit être plus

ou moins forte, selon la force des *muscles* qui meuvent la partie ; selon l'âge, la vigueur & les autres circonstances dans lesquelles peut se trouver le malade.

Lorsqu'il y a déjà quelque temps que l'*os* a quitté sa place.

Lorsqu'il y a déjà du temps que l'*os* a quitté sa place, & qu'il y a *inflammation* & *gonflement*, il faut commencer par *saigner* le malade, ensuite *fomenter* la partie, & y appliquer des *cataplâmes* de pain & de *vinaigre*, pendant quelque temps, avant que d'en entreprendre la *réduction* : (nom que porte l'opération par le moyen de laquelle on remet en place l'*os* qui a été *luxé*.)

L'opération s'appelle réduction.

Ce qu'il faut faire lorsque l'os est remis en place.

Quand on est parvenu à la faire, tout ce qui est alors nécessaire, est d'appliquer, sur la partie *réduite*, des *compresses trempées* dans de l'*esprit de vin* ou l'*eau-de-vie camphrée*, & de la tenir parfaitement à l'aise ; car la négligence à ce sujet, entraîne les conséquences les plus fâcheuses. Il y a rarement de *luxation* sans *tension* dans les *ligamens*, dans les *tendons* qui avoisinent l'*articulation*, & quelquefois sans déchirement de ces parties : si l'on tient ces parties à l'aise, jusqu'à ce qu'elles ayent recouvré leur force & leur *ton*, tout va bien dans la suite ; mais lorsqu'on augmente le mal en les comprimant fortement & en réitérant fréquemment ces compressions, il n'est pas étonnant qu'elles restent pour toujours foibles & sensibles.

(L'opération par laquelle on réduit les *luxations*, ou, pour parler plus clairement, par laquelle on fait rentrer dans sa cavité la tête des *os* qui ont été déplacés ou démis, mérite d'autant plus d'être connue, que les Villes & les Campagnes fourmillent d'ignorans, qui, non seulement entreprennent tous les jours cette *opération*, mais encore la supposent nécessaire, où il n'y a point

de *luxation*, même où il y a à peine une *entorse* ou une *foulure*. Il étoit donc utile de la décrire dans un livre populaire, afin que les personnes sensées & raisonnables, & qui veulent s'instruire, fussent mises en état de n'être plus dupes de ces gens de mauvaise-foi, qui trouvent ou veulent trouver des déplacemens d'*os* où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties supposées *luxées*, ou par les *emplâtres* dont ils les couvrent, y attirent une *inflammation* dangereuse, & changent souvent en un mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.)

§ I.

De la Luxation de la Mâchoire.

Article premier.

Causes de la Luxation de la Mâchoire.

La *mâchoire inférieure* peut être *luxée* par le bâillement, par des coups, par des chutes; en mâchant des substances dures, &c.

Article II.

Symptômes de la Luxation de la Mâchoire.

On reconnoît facilement cet accident à ce que le malade ne peut, ni fermer la bouche, ni manger, parce que les *dents* de la *mâchoire supérieure* ne correspondent plus à celles de la *mâchoire inférieure*; de plus, le menton incline en en-bas, ou se trouve tourné de côté, & le malade ne peut parler distinctement, ni avaler sans les plus grandes difficultés.

ARTICLE III.

Manière de réduire la Luxation de la Mâchoire.

LA méthode ordinaire de *réduire* la *mâchoire luxée*, eſt de poſer la perſonne à qui cet accident eſt arrivé, ſur un ſiége bas, de ſorte qu'un aſſiſtant puiſſe lui tenir la tête ferme, en l'appuyant contre ſa poitrine: enſuite celui qui fait la *réduction*, enfonce dans la bouche de cette perſonne, & auſſi avant qu'il eſt poſſible, ſes deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puiſſent pas gliſſer, & il tient les autres doigts extérieurement ſur la *mâchoire:* tenant la *mâchoire* ferme de cette manière, il la preſſe fortement en en-bas & en arrière; au moyen de quoi il vient facilement à bout de faire rentrer dans leurs cavités, les *condyles* de cette *mâchoire.*

Méthode dangereuſe des Payſans.

Les payſans de quelques cantons de ce pays, font cette *réduction* d'une manière particulière. Un d'eux fait une eſpèce de mentonnière au malade, avec un mouchoir; enſuite tournant le dos à celui du malade, il tire en haut, de manière à l'enlever de terre. Cette méthode réuſſit ſouvent; mais comme nous la croyons dangereuſe, nous conſeillons de préférer la première.

A quoi l'on reconnoît que la mâchoire eſt réduite.

(On reconnoît que la *mâchoire* eſt réduite, à un petit bruit que font les *condyles* en rentrant dans leurs cavités, & à ce que la *mâchoire* a repris ſa poſition naturelle.

Ce qu'il faut faire lorſque la réduction eſt faite.

Lorſque la *réduction* eſt faite, il faut que le malade reſte quelque temps ſans remuer la *mâchoire*, ni pour manger, ni pour parler. Cependant lorſqu'on n'a pas perdu de temps, & que la *réduction* a été faite auſſi-tôt que la *luxation* s'eſt déclarée, il arrive ſouvent que le malade peut parler & manger dès qu'elle eſt réduite. J'ai vu un Eco-

lier, qui se luxa la *mâchoire* en voulant briser un *os* avec ses dents; son Précepteur fit sur le champ la *réduction*, & fort adroitement. A peine l'enfant fut-il délivré, qu'il se remit à manger, comme s'il n'avoit rien éprouvé.

Mais lorsqu'on a perdu du temps, soit par des tentatives infructueuses, soit parce qu'aucun des assistans n'a voulu entreprendre de faire la *réduction*, & qu'il a fallu attendre l'arrivée d'un Chirurgien, le repos, que nous prescrivons, devient indispensable, à cause du tiraillement qu'ont éprouvé les *ligamens*. Il sera même nécessaire de fomenter les deux extrémités de la *mâchoire*, avec les *liqueurs spiritueuses* prescrites ci-dessus, page 367 de ce Vol., quand ce tiraillement aura été assez long pour occasionner le relâchement de ces parties.)

§ II.

De la Luxation du Cou.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Luxation du Cou.

LE *cou* peut être *luxé*, soit par des chutes, soit par des coups violens, &c. Dans ce cas, si le malade n'est pas promptement secouru, il meurt en peu de temps; ce qui fait que le peuple s'imagine qu'il a eu le cou cassé: cependant le cou n'est, pour l'ordinaire, *luxé* qu'en partie, & alors il peut être *réduit* par la première personne qui se sent assez de résolution pour l'entreprendre. Quant à la *luxation* complette du cou, elle tue sur le champ.

Lorsque la luxation est complette, elle tue sur le champ.

ARTICLE II.

Symptômes de la Luxation du Cou.

LORSQUE le cou eſt *luxé*, le malade eſt auſſitôt privé de tout ſentiment, de tout mouvement. Le cou s'enfle; toute la face paroît gonflée; le menton pend ſur la poitrine, & le viſage eſt, pour l'ordinaire, tourné d'un côté ou de l'autre.

ARTICLE III.

Méthode de réduire la Luxation du Cou.

POUR *réduire* cette *luxation*, on étendra auſſitôt le malade à terre ſur le dos. L'Opérateur ſe placera derrière lui de manière à tenir la tête avec ſes deux mains, en plaçant ſes deux genoux contre les épaules du malade, pour le tenir en reſpect. Dans cette poſition, il tirera la tête du malade, de toutes ſes forces, en même temps qu'il la tournera légèrement, ſi le viſage eſt tourné de l'un ou de l'autre côté, juſqu'à ce qu'il s'aperçoive que la *réduction* eſt faite; ce qu'il reconnoîtra par un certain bruit que les *os* font ordinairement quand ils rentrent dans leurs cavités. On s'en aperçoit encore, parce que le malade commence à *reſpirer*, & que la tête reſte dans ſa poſition naturelle.

A quoi l'on reconnoît que la réduction eſt faite.

Cette *opération* eſt une de celles qu'il eſt plus aiſé d'exécuter que de décrire. Je l'ai vu entreprendre heureuſement, même par des femmes, & ſouvent par des hommes qui n'avoient aucune teinture de Médecine.

Elle n'eſt pas auſſi difficile qu'on le croiroit.

Quand la *réduction* eſt faite, il faut ſaigner le malade: il faut encore qu'il reſte tranquille pendant quelques jours, juſqu'à ce que les parties ayent recouvré leur *ton* naturel (on hâtera cet

Ce qu'il faut faire quand elle eſt faite.

effet, en appliquant sur le cou des compresses trempées dans des *liqueurs spiritueuses*, comme il est prescrit ci-dessus, page 367 de ce Volume.)

§ III.

De la Luxation des Côtes.

L'*ARTICULATION* des *côtes* avec l'*épine du dos* étant très-forte, il est rare qu'elles soient *luxées*. Cependant, comme cet accident arrive encore quelquefois, c'est une raison pour que nous nous en occupions.

ARTICLE PREMIER.

Manière de réduire la Luxation des Côtes, lorsque la tête des os est en dehors.

LORSQU'UNE *côte* est *luxée*, soit en dedans, soit en dehors, soit en en-haut, soit en en-bas, il faut, pour la réduire, poser le malade à plat ventre sur une table, & que l'Opérateur fasse tous ses efforts pour faire rentrer la tête de l'*os* dans sa cavité. Si cette méthode ne réussit pas, il faut que le bras du côté malade soit suspendu à une porte ou à une échelle; & tandis que les *côtes* sont, par cette posture, écartées l'une de l'autre, on fait rentrer dans leurs cavités les têtes de celles qui en sont sorties.

ARTICLE II.

Manière de réduire la Luxation des Côtes, lorsque la tête des os est en dedans.

LORSQUE les têtes des *côtes*, par la *luxation*, sont portées en dedans, elles sont plus dangereuses & plus difficiles à réduire, parce qu'on ne peut se

ſervir, ni de la main, ni d'aucun inſtrument pour diriger intérieurement la tête de la *côte luxée*. Le ſeul parti qu'il y ait à prendre dans ce cas, eſt de placer le malade à plat ventre ſur un tonneau, ou ſur quelque corps qui faſſe le dos, & de mouvoir la *côte* en devant & en arrière, en la ſecouant de temps en temps. Par ce moyen, les *côtes luxées* rentrent quelquefois dans leur place.

(Il eſt évident que cette eſpèce de *luxation* eſt une des plus difficiles à réduire: heureuſement qu'elle eſt très-rare. Mais s'il ſe trouvoit que quelqu'un eût le malheur de l'éprouver, nous conſeillons d'appeler ſur le champ un Chirurgien expérimenté, & de ne tenter les moyens que nous venons de propoſer, que dans les cas où il ſeroit difficile ou impoſſible d'avoir le miniſtère d'un homme de l'Art.)

Cette luxation eſt une des plus difficiles à réduire.

§ IV.

De la Luxation de l'Épaule.

L'*HUMÉRUS* ou l'*os du bras* peut être *luxé* de pluſieurs manières. Le plus communément, cependant, la *luxation* ſe fait en en-bas, & très-rarement en en-haut. Le bras, par la nature de ſon *articulation*, & parce qu'il eſt très-expoſé aux impreſſions des corps étrangers, eſt la partie du corps qui eſt la plus ſujette à être *luxée*.

Cette luxation eſt une des plus fréquentes.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Luxation de l'Épaule.

ON reconnoît la *luxation* de l'*humérus*, par une dépreſſion ou une cavité ſur le ſommet de l'épaule, & à l'impoſſibilité de remuer le bras.

Lorſque la *luxation* eſt en en-bas & en devant, le bras eſt alongé, & l'on ſent une maſſe en forme

de boule sous l'aisselle, mais lorsque la *luxation* est en arrière, on sent la boule derrière l'épaule, & le bras est pendant le long de la poitrine.

Article II.

Méthode de réduire la Luxation de l'Épaule.

Il faut deux assistans, outre celui qui opère, pour faire cette réduction.

La méthode ordinaire de *réduire* la *luxation* de l'épaule, est de placer le malade sur un siége bas. Un assistant lui tient le corps en respect, de manière qu'il ne puisse remuer, tandis qu'un autre tient le bras un peu au-dessous du coude, & l'étend graduellement. L'Opérateur passe une serviette sous le bras du malade, & se la noue derrière le cou; ensuite il tire fortement le bras du malade, & soulève la tête de l'*os* qu'il dirige avec ses mains dans sa place.

On a inventé bien des machines pour faciliter cette opération; mais la main d'un Chirurgien expérimenté est toujours le plus sûr. Chez les sujets jeunes & délicats, j'ai toujours vu que la manière la plus facile de *réduire* cette *luxation*, étoit d'étendre le bras du malade avec une main, & de presser de l'autre la tête de l'*os*. Quand on fait l'*extension*, il faut toujours que le bras soit un peu plié.

(Lorsque la *réduction* est faite, ou que la tête de l'*humérus* est rentrée dans sa cavité, il faut panser l'épaule & le bras comme il est prescrit ci-devant, page 367 de ce Volume.)

§ V.

De la Luxation du Coude, du Poignet & des Doigts.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation du Coude.

LES *os* de l'*avant-bras* ne peuvent être *luxés* que d'une seule manière.

Symptômes de la Luxation du Coude.

QUAND ces *os* sont *luxés*, on aperçoit une éminence au côté du bras, vers lequel l'*os* est poussé. Ce *symptôme*, & l'impossibilité qu'éprouve le malade à mouvoir l'*avant-bras*, font aisément reconnoître cette *luxation*.

Manière de réduire la Luxation du Coude.

IL faut, pour l'ordinaire, trois personnes pour *réduire* la *luxation* du coude. L'une qui tienne le bras au dessus du coude, l'autre qui le tienne au dessous, & le tire fortement, tandis que l'Opérateur tourne l'*os*, & le fait entrer dans son *articulation*; ensuite il faut plier le bras, & le soutenir pendant quelque temps dans une écharpe attachée par derrière le cou. (Quand l'*os* est remis à sa place, on panse comme on l'a conseillé ci-dessus, page 367 de ce Volume.)

Il faut trois personnes pour réduire cette luxation.

ARTICLE II.

De la Luxation du Poignet & des Doigts.

CES *luxations* se réduisent de la même manière que celle du *coude*. On fait des *extensions* dans des directions différentes, & on pousse la tête des *os*

dans leurs cavités, comme il est dit, Art. précédent.

§ VI.

Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville & des Orteils.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation de la Cuisse.

Symptômes de la Luxation de la Cuisse.

LORSQUE la cuisse est *luxée* en devant ou en en-bas, le genou & le pied sont tournés en dehors, & la jambe de ce côté est plus longue que l'autre, mais, quand elle est *luxée* en arrière, elle se trouve être naturellement remontée; alors la jambe est plus courte & le pied est tourné en dedans.

Méthode de réduire la Luxation de la Cuisse.

Lorsqu'elle est luxée en devant.

QUAND l'*os* de la cuisse est *luxé* de la première manière, pour en faire la *réduction*, il faut que le malade soit couché sur le dos; qu'il soit lié ou tenu fermement par des assistans, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage attaché au bas de la cuisse, un peu au-dessous du genou, la tirent fortement.

Lorsque l'*extension* est faite, l'Opérateur pousse la tête de l'*os* jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans son *articulation*.

Lorsqu'elle est luxée en arrière.

Mais quand la *luxation* est en arrière, on posera le malade sur le ventre, &, pendant l'*extension*, on poussera la tête de l'*os* en dedans. (La *luxation* étant *réduite*, il faut se conduire comme on l'a prescrit ci-dessus, page 367 de ce Volume.)

ARTICLE II.

Des Luxations du Genou, de la Cheville & des Orteils.

CES *luxations* se réduisent de la même manière que celles des *extrémités supérieures*, c'est-à-dire, en faisant une *extension* dans la direction opposée, tandis que l'Opérateur replace l'*os*, ainsi qu'il est prescrit ci-dessus, § V, Articles I & II de ce Chapitre. Cependant, dans la plupart des cas, l'*extension* seule suffit, & l'*os* se remet de lui-même à sa place, en le poussant avec une certaine force.

On voit donc que la force seule ne suffit pas pour faire la *réduction* des *os luxés*. L'expérience & l'adresse réussiront souvent mieux que la force. J'ai vu une seule personne *réduire* une *luxation* de la cuisse, après que six personnes avoient en vain épuisé toutes leurs forces pour y parvenir.

L'adresse est plus nécessaire pour réduire une luxation, que la force.

CHAPITRE LIV.

Suite des Maladies Chirurgicales.

Des Fractures, des Entorses ou des Foulures, & des Hernies ou des Descentes.

§ I.

Des Fractures.

Il n'est presque pas de villages dans lesquels on ne trouve des gens qui prétendent posséder l'Art de remettre les *fractures*. Quoiqu'en général ces gens soient très-ignorans, cependant on en voit quelques uns réussir; ce qui prouve évidemment qu'une légère connoissance, aidée d'un peu de sens commun, & d'une tête un peu mécanique, suffit pour qu'un homme puisse être utile à cet égard.

Nous conseillons cependant de ne jamais se confier à de pareils opérateurs, quand on est à portée d'un Chirurgien habile & expérimenté. Mais comme, à son défaut, ils deviennent nécessaires, & qu'il faut les employer, nous allons, en leur faveur, entrer dans quelques détails sur cette matière.

(La connoissance des *fractures* & leur traitement, étant une des branches de la Chirurgie la plus étendue & des plus difficiles, par les complications & les accidens qui ne les accompagnent que trop souvent, on trouvera, sans doute, ces détails très-abrégés. Mais si l'on veut se rappeler que nous n'écrivons pas pour les Chirurgiens, ainsi que nous l'avons fait remarquer ci-dessus, page 311 de ce Volume, ces conseils, quelque peu nombreux qu'ils soient, pa-

roîtront ſuffiſans, puiſqu'on ne doit en faire uſage qu'en attendant le Chirurgien, que nous exhortons fortement d'appeler, pour peu que l'accident ſoit grave.)

ARTICLE PREMIER.

Diviſions des Fractures, & leurs caractères.

(LES *fractures* ſe diviſent en ſimples, en compoſées & en compliquées; en complettes & incomplettes; en tranſverſales, en obliques & en longitudinales.

Les *fractures ſimples* ſont celles où il n'y a qu'un *os* de caſſé. Ce que c'eſt qu'une fracture ſimple;

Les *compoſées*, ſont celles où il y a deux, trois *os*, &c., de la même partie, caſſés en même temps. Compoſée;

Les *fractures compliquées*, ſont celles qui ſont accompagnées de *plaie*, de *carie*, d'*abcès*, de *gangrène* & autres accidens qui demandent des traitemens particuliers. Compliquée;

Les *fractures complettes*, ſont celles où l'*os* eſt entièrement caſſé. Complette;

Les *incomplettes*, celles où il reſte quelque portion *oſſeuſe* encore dans ſon entier. Incomplette;

On dit qu'une *fracture* eſt *tranſverſale*, lorſque l'*os* eſt caſſé en travers, ou ſuivant une direction horizontale à ſa longueur. Tranſverſale;

Une *fracture* eſt *oblique*, lorſque l'*os* eſt diviſé ſelon une direction qui s'écarte, plus ou moins, de la ligne perpendiculaire: cette *fracture* eſt plus longue que la précédente, & il eſt plus difficile de contenir les portions fracturées, après qu'elles ont été remiſes en place. Oblique.

La *fracture longitudinale*, eſt celle par laquelle l'*os* eſt fendu dans ſa longueur; c'eſt plutôt une fêlure qu'une *fracture*, puiſque les parties de l'*os* ne ſont point entièrement ſéparées. Longitudinale.

Les extrémités de l'*os fracturé*, peuvent rester dans leur situation naturelle, surtout dans les *fractures transverſales*. Elles peuvent aussi s'écarter un peu l'une de l'autre, mais de manière pourtant qu'elles restent toujours à peu près l'une vis à vis de l'autre. Les portions *fracturées* peuvent aussi cesser de se toucher, & glisser l'une à côté de l'autre : ce qui arrive presque tous les jours dans la *fracture oblique*, & même dans la *transverſale*.

Enfin, si les portions *fracturées* sont pointues, elles peuvent avancer comme autant de piquans dans les chairs : ce qui rend cette espèce de *fracture* la plus fâcheuse & la plus douloureuse de toutes.

Les *fractures* sont toujours accompagnées d'effets plus ou moins dangereux ; mais ces effets sont différens, selon la nature de l'*os fracturé*, les différentes directions de la *fracture*, la situation, la figure, le nombre & la grosseur des portions *fracturées* ; enfin, selon la partie où la *fracture* est arrivée, même selon les parties voisines.)

ARTICLE II.

Symptômes des Fractures.

(LORSQUE la *fracture* est à une partie inférieure, le malade est dans l'impossibilité de se soutenir ; & dans toutes les *fractures*, il éprouve la contagion & le dérangement des *muscles* de leur situation naturelle ; la contorsion, la défiguration & l'alongement du membre ; le déchirement, la contusion, ou la corruption du *périoste* externe, ainsi que des *vaisseaux* logés dans les petites cellules des *os*, du *périoste* interne, de la *membrane médullaire* & de la *moelle* même.

Les autres effets sont, la *tumeur* & la difformité du membre *fracturé* ; le tiraillement, le déchirement, l'irritation, &c., des *membranes*, des *tendons*

& des *nerfs*; l'*inflammation* des *vaiſſeaux* adjacens, avec douleur, *ecchymoſe*, *ſuppuration*, *gangrène* d'une partie, & ſouvent de la totalité du membre.

Les *fractures* ne ſont pas toujours faciles à découvrir. La première attention qu'il faut avoir, eſt d'examiner ſi la partie bleſſée eſt plus courte que celle qui eſt ſaine, & ſi le bleſſé peut ou ne peut pas s'appuyer deſſus. Première attention qu'il faut avoir dans les fractures.

On obſerve enſuite en la touchant, s'il n'y a pas quelque inégalité contre Nature, ou ſi l'*os* plie, ſi, lorſqu'on agite l'*os*, il craque, ou fait quelque bruit.

Dans les *fractures*, ſurtout *tranſverſales*, les portions *fracturées* ſe replacent ſouvent d'elles-mêmes; & on ne peut s'aſſurer de l'exiſtence de cette *fracture*, que parce qu'on voit que le malade ne peut ſe ſervir que très-difficilement de la partie bleſſée, & qu'il ne peut la remuer ou toucher, ſans reſſentir de grandes douleurs. Mais le moyen le plus sûr de s'en convaincre, eſt de faire tenir la partie affectée par quelqu'un qui la remuera doucement, tandis qu'un autre examinera s'il entend quelque bruit à l'*os*, & s'il y a quelque vide ou quelque inégalité. Signes caractériſtiques de la fracture.

Une vérité dont il eſt important que tous les hommes ſoient inſtruits, eſt que la Nature pourvoit ſeule à la réunion des *os fracturés*, & que l'ouvrage de la Chirurgie ſe borne à les remettre dans leur véritable ſituation & à les y maintenir; que les *os* de moyenne groſſeur, &, à plus forte raiſon, les petits, peuvent être réunis au bout de quinze à trente jours; mais qu'on ne peut compter, pour les gros, ſur la ſolidité du *cal*, qu'après quarante, cinquante, & même ſoixante jours. La Nature pourvoit ſeule à la réunion des fractures.

On obſervera qu'une *fracture* ſe guérit d'autant plus vîte, qu'elle eſt plus ſimple, que le ſujet eſt plus jeune & d'une meilleure *conſtitution*. Les

fractures qui viennent de causes internes, telles que le *scorbut*, la *vérole*, &c., & qui sont accompagnées de *carie*, ne peuvent être guéries qu'on n'ait détruit ces causes, & qu'on n'ait amélioré la *constitution* du malade.

ARTICLE III.

Traitement des Fractures.

Secours internes.

Lorsque l'os fracturé est considérable.

LORSQUE c'est un *os* considérable qui est *fracturé*, il faut que le malade observe, à tous égards, la *diète* que nous avons recommandée contre la *fièvre continue aiguë* ou *inflammatoire*, Tome II, Chapitre IV, § III.

Lavemens.

On le tiendra tranquille & fraîchement; on lui lâchera le ventre avec des *lavemens émolliens*: si la *fracture* le met dans l'impossibilité d'être remué, &, par conséquent, de recevoir des *lavemens*, on lui donnera, dans la même intention,

Relâchans.

des *alimens* de nature *relâchante*, comme des *pruneaux*, des *pommes cuites* dans du *lait*, des *épinards* bouillis, &c.

Nous devons cependant faire observer ici que les personnes qui sont habituées à faire bonne chère ne doivent point être tout à coup réduites à une *diète* trop austère, qui pourroit, dans ce cas, entraîner des suites très-fâcheuses. On est souvent forcé de se prêter à des habitudes mauvaises en quelque façon, & même lorsque la nature de la Maladie demanderoit un traitement tout différent.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Il est, en général, nécessaire de *saigner* le malade immédiatement après une *fracture*, surtout s'il est jeune, replet, & s'il a en même temps reçu quelques *contusions* & *meurtrissures*: on répétera cette

saignée le lendemain, si le malade a beaucoup de *fièvre*. La *saignée* est surtout indispensable, quand ce sont les *côtes* qui ont été *fracturées*.

Repos du lit.

Quand il y a *fracture* à quelques uns des gros *os* qui supportent le corps, comme à celui de la jambe, ou de la cuisse, il faut que le malade garde le lit pendant plusieurs semaines. Il n'est pourtant pas nécessaire, comme on le croit ordinairement, qu'il reste, pendant tout ce temps, couché sur le dos. Cette situation épuise les forces, gêne le malade, lui écorche la *peau*, &c.

Quand on peut lever le malade.

Au commencement de la troisième semaine, on peut le lever quelques heures dans la journée, le transporter sur une chaise longue, sur une bergère, &c. Ce changement de position lui paroîtra très-agréable, & lui fera beaucoup de bien. Cependant il faut avoir la plus grande attention, lorsqu'on le lève, qu'il ne fasse aucun mouvement, parce que l'action des *muscles*, en général, pourroit déranger les portions d'*os* de leur place (*a*).

Il faut que le malade

Il est de la dernière importance de tenir le ma-

(*a*) On a imaginé plusieurs machines pour suspendre l'action des *muscles*, & contenir les fragmens de l'*os* cassé. Mais comme la description de ces machines, sans figures, seroit de peu d'utilité, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage, peu coûteux & très-utile, *sur la Nature & la Guérison des Fractures*, publié il y a quelque temps, par M. AITKEN, Chirurgien d'Edimbourg, mon ami (au *Traité des Maladies des Os, par feu* M. PETIT, aux Ouvrages de Mrs. LOUIS, LA FAYE, &c., aux Mémoires & aux Prix de l'Académie de Chirurgie.)

M. AITKEN a non seulement donné dans cet Ouvrage l'*Histoire de toutes les Machines* recommandées pour les *fractures* par les Auteurs qui l'ont précédé, mais encore il en a décrit plusieurs de sa composition, singulièrement avantageuses pour contenir les *os fracturés*, & très-utiles dans les cas où on est obligé de transporter les malades (qui ont quelques parties *fracturées*) d'un lieu dans un autre.

Soit tenu fréchement & proprement.

lade proprement & séchement tant qu'il est dans cette situation : sans ce soin, sa *peau* s'irrite & s'écorche tellement, qu'il est forcé de changer de place à tout moment pour trouver du soulagement, & toujours en courant beaucoup de risques de déplacer les *os fracturés*. J'ai vu un *os* de la cuisse cassé, dont les parties avoient été bien réunies, & qui étoit resté bien droit pendant quinze jours, tellement dérangé par cette seule cause, qu'il resta plié & courbé pendant tout le temps que la personne vécut, malgré tout ce qu'on put faire pour le redresser.

Dans quelle position doit être tenu le membre fracturé.

On a été long-temps dans l'usage de tenir le membre *fracturé* étendu pendant cinq ou six semaines; mais c'est une posture très-fâcheuse, & tout à la fois fatigante pour le malade, & contraire à sa guérison. La meilleure posture est celle dans laquelle le membre est un peu plié. C'est la position dans laquelle tout animal tient ses membres quand il dort ou qu'il repose, & dans laquelle le plus petit nombre de *muscles* se trouvent tendus. On donne facilement cette posture au membre *fracturé*, soit en couchant le malade un peu sur le côté, soit en faisant le lit de manière à la favoriser.

Secours externes dans le Traitement des Fractures.

Circonstances qui indiquent l'amputation.

L'OPÉRATEUR doit examiner attentivement si l'*os* n'est pas cassé & éclaté en plusieurs morceaux. Dans ce cas, il faut quelquefois couper le membre, autrement on auroit à craindre la *gangrène*. L'horreur dans laquelle entraîne ordinairement l'idée de l'*amputation*, apporte souvent, dans ces circonstances, des délais qui conduisent si loin le malade, qu'il n'est plus temps d'opérer.

Avec quelle prudence il faut la faire.

(Il faut bien se garder de trop précipiter cette *amputation*. Il y a des Chirurgiens, dit M. BILGUER,

GUER, qui ont porté la précipitation à cet égard, jusqu'à couper sur le champ les membres fortement contus, avant que d'essayer aucun autre secours : cruauté que je ne puis en aucune façon approuver, & qui est condamnée par tous les Maîtres de l'Art. Il paroît bien plus conforme aux vues de l'humanité, non seulement de ne pas amputer un membre sain, mais même de chercher à conserver celui qui est cassé, en prévenant, soit par un traitement général, soit par les pansemens, les accidens qui peuvent survenir, & d'épargner par là à un homme déjà cruellement blessé, une *blessure* plus cruelle encore. *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres*, citée ci-devant, page 333 de ce Volume. Voyez encore le Recueil des Prix de Chirurgie.)

Lorsque la *fracture* est accompagnée d'une *plaie*, il faut la panser, à tous égards, comme une *blessure* ordinaire, dont on a traité ci-dessus, Chap. LII, Paragraphe IV.

Tout ce que l'Art peut faire pour la guérison d'une *fracture*, c'est de remettre l'*os* parfaitement droit, & de le tenir parfaitement tranquille. Tout bandage serré est nuisible, ou contraire. Il vaudroit beaucoup mieux n'en pas mettre du tout. La plupart des suites fâcheuses qui accompagnent les *fractures*, viennent des bandages trop serrés. Cette circonstance est une de celles où l'excès de l'Art, ou plutôt l'abus, fait plus de mal que si l'on s'en étoit absolument passé. Presque toutes les cures rapides d'*os fracturés*, dont on a entendu parler, se sont faites sans qu'on y ait employé aucun bandage. Il faut cependant tenir le membre en respect ; mais on peut le faire par d'autres moyens qu'en le liant avec des bandes.

Dangers des bandages trop serrés.

La meilleure manière de tenir le membre en res- Moyen de tenir en res-

peĉt le membre fracturé.

pect, est de le mettre entre deux ou plusieurs *écliſſes* ou *attelles* de cuir, ou de carton: si ces *écliſſes* ont été mouillées avant que d'être employées, elles prennent bientôt la forme du membre auquel elles sont appliquées, & suffisent, avec une bande roulée autour, sans être serrée, pour le tenir ferme, dans quelque cas que ce soit. Le bandage que nous regardons comme le meilleur, est celui à douze ou dix-huit chefs. Il est plus facile à appliquer & à retirer que celui qui se roule, & tient également bien le membre en respect. Il faut que les *écliſſes* soient aussi longues que le membre. Lorsque la *fracture* est à la jambe, on fait des trous à ces *écliſſes*, pour y introduire les chevilles des pieds.

Les côtes fracturées.

Dans les *fractures* des *côtes*, où l'on ne peut appliquer commodément de bandage, on se sert de l'*emplâtre agglutinatif*. Le malade, dans ce cas, doit lui-même se tenir tranquille: il doit éviter tout ce qui pourroit le mettre dans le cas d'éternuer, de rire, de tousser, &c.: il faut que son corps soit dans une position droite, & qu'il ait soin que son *estomac* soit constamment tendu. Pour cet effet, il prendra très-souvent des *alimens* légers, & boira de grandes quantités de liquides foibles & aqueux.

Oxycrat.

Le meilleur des *remèdes* externes, contre les *fractures*, est l'*oxycrat*, c'est-à-dire, un mêlange de *vinaigre* & d'*eau*. On en imbibe les bandes toutes les fois qu'on panse le malade.

§ II.

Des Entorses, ou *des Foulures*.

Les entorses sont souvent suivies d'accidens plus fâcheux que les fractures

LES *entorses* sont souvent suivies d'accidens plus fâcheux que les *fractures*: la raison en est évidente, c'est qu'en général on les néglige. Lorsqu'un *os* est cassé, le malade est obligé de se tenir tranquille,

parce qu'il ne peut plus ſe ſervir de la partie dont les *os* ſont *fracturés*; mais lorſqu'une *articulation* n'eſt que forcée, la perſonne, voyant qu'elle peut encore ſe mouvoir, aller, venir, ſeroit fâchée de perdre le temps pour ſi peu de choſe. Elle eſt dans l'erreur; elle change en une Maladie incurable, ce qui auroit été guéri par quelques jours de repos & de tranquillité. tures. Pourquoi?

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Entorſes, ou *des Foulures*.

L'*ENTORSE* eſt une diſtention ſubite & violente, des *tendons* ou des *ligamens* d'une *articulation*, ſans qu'il y ait déplacement ſenſible des parties *oſſeuſes*. Cette diſtention occaſionne plus ou moins d'accidens, en raiſon du dégré de violence qui en a été la cauſe. La douleur & le gonflement en ſont les *ſymptômes* principaux: l'*inflammation* eſt toujours proportionnée à la ſenſibilité des parties qui ont ſouffert. La *ſynovie* s'épanche dans l'*articulation*, quand les *ligamens* ou les capſules ont été rompus: l'*hydropiſie* de l'*articulation* & la *carie* de l'*os* en ſont les ſuites malheureuſes. Ce que c'eſt qu'une entorſe.

Lorſque la diſtention a été aſſez violente pour occaſionner un déplacement d'*os*, mais que ces *os* ſe remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme une ſimple *contuſion*, dont on a traité ci-deſſus, Chap. LII, § VI. S'ils ne ſe remettent point, c'eſt une *luxation*, dont il a été parlé, Chapitre LIII de ce Volume.

Article II.

Traitement des Entorſes ou *des Foulures.*

Eau froide dans le premier inſtant.

Dans les campagnes, les Payſans plongent ordinairement la partie qui a ſouffert dans l'eau froide. Ce moyen eſt très-bon, pourvu qu'on l'employe ſur le champ, & qu'on ne l'y laiſſe pas trop long-temps; mais l'uſage dans lequel ils ſont de laiſſer la partie très-long-temps dans l'eau froide, eſt certainement dangereux. L'eau dans ce cas, relâche au lieu de fortifier, & elle eſt plus capable d'occaſionner une Maladie que de guérir l'*entorſe*.

Précautions avec leſquelles il faut l'employer.

(Cette immerſion dans l'eau froide, qui eſt, ſans contredit, un des moyens les plus sûrs pour prévenir l'épanchement de la *ſynovie* & l'*inflammation*, ne peut cependant pas être employée dans tous les cas d'*entorſe*. Par exemple, on commettroit une faute impardonnable, ſi on l'ordonnoit à une femme qui ſeroit dans le temps de ſes *règles*, ainſi qu'à des perſonnes enrhumées ou extrêmement délicates. Dans ce cas, il faut ſe contenter de couvrir la partie affectée, de compreſſes trempées dans l'une ou l'autre des *liqueurs ſpiritueuſes* qu'on va preſcrire plus bas; de ſaigner la malade, & de preſcrire le repos.)

Ligature.

On eſt encore dans l'uſage de lier fortement une jarretière, ou toute autre bande, autour de la partie qui a éprouvé l'*entorſe*: par ce moyen, on redonne du *ton* aux *vaiſſeaux*; & en empêchant la partie d'agir, on l'empêche d'aggraver le mal. Cependant il ne faut pas que ces bandes ſoient ſerrées trop fortement.

Saignée locale. Repos & tranquillité.

J'ai vu très-ſouvent qu'une *ſaignée* faite près de la partie affectée, avoit les plus heureux effets. Mais ce que nous recommandons ſur toutes choſes, c'eſt le repos & la tranquillité: ils ſont plus

utiles dans ce cas que les *remèdes*, & ne manqueront jamais d'apaiſer les douleurs.

(Les meilleurs *remèdes* contre les entorſes ou *foulures*, ſont, le parfait repos, l'eau froide, mais dans le premier abord; la boue noire qu'on trouve ſous le pavé des ruiſſeaux des grandes Villes, telles que Paris: cette boue contenant beaucoup de particules *ferrugineuſes*, & étant en conſéquence *vulnéraire* & *fortifiante*, ainſi que nombre d'expériences l'ont conſtaté.

Boue noire des grandes Villes;

On employe encore une compreſſe trempée dans du *vinaigre* & de l'eau, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait fondre autant de *ſel* qu'elle peut en diſſoudre, & on les continue juſqu'à ce que la douleur ſoit diſſipée, & qu'on ſoit sûr qu'il n'y a plus d'*inflammation* à craindre. Alors, & pas avant, on fera uſage des *remèdes* preſcrits ci-deſſus.

Eau & vinaigre, ou eau ſalée.

Mais une attention qu'il faut avoir, ſi la *foulure* ou l'*entorſe* eſt au *pied*, partie qui, en effet, y eſt la plus expoſée, eſt de le tenir bandé très-long-temps, même après que le malade ſe ſentira parfaitement guéri, parce que, s'il venoit à faire de faux mouvemens, il recevroit de nouvelles *entorſes*, dont il ſeroit d'autant plus incommodé, que le pied ſeroit moins fortifié. Auſſi arrive-t-il que lorſqu'on néglige ce mal dans les commencemens, la force ne revient jamais entièrement, & que ſouvent il s'y manifeſte une légère enflure qui dure toute la vie.)

Importance de tenir la partie malade bandée très-long-temps.

On recommande un grand nombre de *remèdes externes* contre les *entorſes*, dont il y en a de bons & de mauvais. Ceux qu'on peut employer avec plus de ſureté, ſont les *cataplâmes* de *bière* aigrie, ou de *vinaigre* & d'*avoine*; l'*eſprit-de-vin camphré*, l'*eſprit de Mendérérus*, le *liniment volatil*, l'*eſprit aromatique volatil*, délayé dans le double

Remèdes externes.

de son poids d'eau; & les *fomentations* ordinaires, auxquelles on ajoute de l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit-de-vin*.

§ III.

Des Descentes, ou *des Hernies*, ou *des Ruptures*.

Ce qu'on entend par descente.

(On donne le nom de *hernie* ou de *descente*, ou de rupture, dans quelques Provinces, à une *tumeur* formée par le déplacement d'une partie molle.

La *hernie* arrive toujours, ou presque toujours, aux parties contenues dans la capacité du *bas-ventre*; car il y a quelques exemples de *hernies* du *cerveau*.

Nous n'entrerons point dans le détail des noms divers qu'on donne à la *descente*, relativement à la partie, ou aux parties qui servent à la former, & au lieu qu'elle occupe. Ces dénominations ne peuvent être utiles qu'aux gens de l'Art, il n'en est point de ces derniers qui ne les connoissent.)

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Les enfans & les vieillards sont les plus exposés à cette Maladie.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Descentes, ou *des Hernies*.

CHEZ les enfans, elle est ordinairement occasionnée par des cris, la *toux*, les *vomissemens*, &c. Chez les vieillards, elle est communément l'effet de quelques coups, de quelque effort, comme de sauter, de porter des fardeaux trop lourds, &c.; (des coups, des chutes, des cris forcés, une *toux* violente, le *vomissement*, les efforts auxquels exposent les instrumens à vent, peuvent encore l'occasionner.)

Une *constitution* relâchée, l'indolence, les *alimens huileux* ou *aqueux*, disposent les uns & les autres à cette Maladie.

(Toute *descente* procède, ou de l'augmentation des forces expulsives, ou du relâchement & de la foiblesse des parties qui servent à contenir les *intestins*. Ces deux espèces de causes doivent, comme il est facile de le sentir, présenter des *symptômes* différens, & demander un traitement qui leur soit particulier.)

Article II.

Symptômes des Descentes, ou *des Hernies*.

(La *descente* qui est due à des efforts, de quelque espèce que ce soit, est accompagnée de tension, d'*irritation*, de chaleur & de douleur. Dans le cas de tension;

Lorsqu'au contraire, la cause de relâchement a lieu, il n'y a pas de douleur, ni d'*irritation*, où elles sont beaucoup moindres. De relâchement.

Dans le premier cas, il est très-difficile de remettre la partie déplacée dans son lieu, & il est plus aisé de l'y retenir, lorsqu'on l'y a une fois remise. Tout le contraire arrive dans le second cas.

Les *symptômes* essentiels de la *descente* sont, une *tumeur* plus ou moins alongée, mollasse, cédant à la pression des doigts: la *peau* sous laquelle elle est cachée, n'est ni rouge, ni enflammée, ni douloureuse. Elle disparoît quelquefois quand le malade se couche tout étendu. Quand il tousse, on sent une légère secousse sous le doigt appliqué sur la *tumeur*, &c. La *descente* est le plus ordinairement accompagnée de *vomissemens*, ou au moins de *maux de cœur*.) Symptômes essentiels.

Une *descente* devient quelquefois mortelle avant qu'on se soit aperçu qu'elle existe. Ainsi, toutes les fois que des *maux de cœur*, des *vomissemens*, une *constipation* opiniâtre, &c., donnent lieu de soupçonner un embarras dans les *intestins*, il faut, sans perdre de temps, examiner soigneu-

sement toutes les différentes parties où les *descentes* se manifestent ordinairement.

Quelles sont les parties du corps qui peuvent être le siége des descentes.

(Toutes les parties de l'*abdomen* peuvent être le siége des *descentes*. Mais les *anneaux des muscles* du *bas-ventre*, situés dans les *aines*, sont, sans contredit, celles qui donnent le plus souvent lieu à la sortie d'une portion des *intestins*, & on nomme ces *descentes inguinales*. Après les *descentes* des *aines* ou des *inguinales*, les *ombilicales*, ou celles qui ont lieu par l'*ombilic*, vulgairement le nombril, & celles qui se trouvent le long de la *ligne blanche*, sont les plus fréquentes. Il y a encore des *descentes* d'*estomac*, de la *vessie*, de la *matrice*, mais ces Maladies sont très-rares, & ne demandent pas moins que l'expérience la plus consommée, pour être reconnues & traitées convenablement; ainsi nous n'en parlerons point.

La *descente inguinale*, ou des *aines*, est de deux sortes; ou elle reste dans l'*aine*, ou elle descend jusque dans le *scrotum*, qui souvent est d'une grosseur prodigieuse. La première présente une *tumeur* arrondie, qu'il faut bien prendre garde de confondre avec le *bubon*, dont nous avons parlé ci-devant, page 39 de ce Volume. Un des principaux caractères de la *descente*, lorsqu'elle n'est pas étranglée, est, quand le malade est placé dans la position qu'on va prescrire plus bas, de céder totalement ou en partie à la pression des doigts; ce qui n'arrive point au *bubon*, que cette pression ne rendroit que plus douloureux.

Caractères qui distinguent la descente du bubon.

On peut encore la prendre pour le *testicule*, qui, quelquefois appliqué à l'*aine*, présente une *tumeur* assez semblable à la *descente* ou au *bubon*; mais si on jette les yeux sur le *scrotum*, on y remarquera un vide qui décélera la nature de cette espèce de *tumeur*.

De l'engor-

La *hernie* qui descend jusque dans le *scrotum*,

présente une *tumeur* alongée, qu'on a quelquefois confondue avec le gonflement ou l'engorgement du *cordon spermatique*. Il y a quelque temps qu'un *Chirurgien Bandagiste* tomba dans une mépriſe de cette nature, relativement à l'enfant d'un de mes amis. Il décida qu'il y avoit *deſcente*: en conſéquence, il donna un bandage; mais une faute groſſière qu'il commit, fut de poſer le bandage, quoiqu'il n'eût pu réduire cette prétendue *deſcente*. Comme cet engorgement étoit *œdémateux*, & formoit ce que nous appelons une fauſſe *hydrocèle*, qu'on ſait ne point cauſer de douleur, le *bandage* ne fit que fatiguer l'enfant; & comme on avoit dit qu'il falloit qu'il s'y habituât, on ne fit pas attention à ſes plaintes. Au bout de dix-huit mois, ou deux ans, on s'aperçut que la *tumeur* augmentoit: on me le fit voir; je ne vis point de *deſcente*; mais comme je devois me défier de mon jugement ſur cette matière, je conſeillai de le faire examiner par M. Bordenave, célèbre Chirurgien de l'Académie Royale des Sciences, qui décida que c'étoit un ſimple gonflement *œdémateux* du *cordon ſpermatique*. On ſupprima le *bandage*, & on n'employa que des *topiques fortifians*, qui le guérirent parfaitement.

gement du du cordon ſpermatique.

On voit donc avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des *deſcentes*; & ſi un homme qui paſſe pour être de l'Art, s'y eſt trompé, combien ne doit-on pas être réſervé! combien ne doit-on pas avoir de défiance pour ces coureurs de campagnes, aſſez hardis pour faire l'opération, qui n'eſt néceſſaire que lorſqu'il y a étranglement & *inflammation* à un certain dégré!

Avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des deſcentes.

L'on a vu ici une femme, dit M. Tissot, *Avis au Peuple*, Tome II, pages 169 & 170, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit

Pratique meurtrière des Charlatans.

les malades, après les tourmens les plus cruels, & après l'amputation du *testicule*, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorans; mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais, dans ce cas. Il court même souvent des scélérats qui font cette opération, c'est-à-dire, la *castration*, sans nécessité, & mutilent impitoyablement une multitude d'enfans, que la Nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement; au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage.)

Article III.

Traitement des Descentes, ou *des Hernies*.

Il faut se hâter de faire rentrer l'intestin.

Aussi-tôt qu'on découvre ou qu'on aperçoit une *descente*, il faut travailler à faire rentrer l'*intestin*, parce qu'une très-petite portion de ce *viscère*, sortie du ventre, suffit souvent pour occasionner tous les *symptômes* dont nous venons de parler: de là, si on ne la fait pas rentrer sur le champ, le seul dérangement de l'*intestin* peut donner la mort.

Position qu'il faut donner au sujet, lorsqu'il est enfant, pour opérer la pression.

Lorsque le sujet est un enfant, il faut le coucher sur le dos, la tête très-basse: & si, dans cette position, l'*intestin* ne rentre point de lui-même, on y supplée facilement, au moyen d'une légère pression, c'est-à-dire, en poussant légèrement la *tumeur* dans le ventre avec les doigts.

Ce qu'il faut faire lorsque l'intestin est rentré.

L'*intestin* une fois rentré, on applique dessus le lieu où étoit la *descente*, un *emplâtre agglutinatif*, & on pose ensuite un bandage, qu'il faut faire garder pendant un temps considérable. La méthode de faire les *bandages*, & de les appliquer sur les *descentes* des enfans, est très-connue. Il faut empêcher, autant qu'il est possible, que l'enfant ne crie & ne fasse de grands mouvemens, jusqu'à ce que la *descente* soit parfaitement guérie.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0402-7

(Voici un *topique* qu'on ne sauroit trop publier, & que j'ai employé, avec le plus grand succès, d'après les heureuses expériences de M. Louis & autres célèbres Chirurgiens : c'est la *fleur de tan*, *remède* peu coûteux, & qu'on trouve en abondance par-tout où il y a des Tanneurs, & il n'est pas de petites Villes & de gros Bourgs où il n'y en ait un ou plusieurs. Voici la manière de l'appliquer.

Fleur de tan en topique.

Prenez de *fleurs de tan*, une once. Mettez dans un petit sac de toile douce ou un peu usée, en forme de sachet; cousez l'ouverture, par laquelle vous avez introduit la *fleur de tan*. Il ne faut pas que ce sachet forme une pelotte dure, mais applatie & mollette.

Manière de le préparer,

Ayez, d'un autre côté, du vin chaud, dans une écuelle; jetez-y votre sachet; laissez imbiber pendant quelques minutes; appliquez le tout chaud sur l'ouverture qui donnoit lieu à la *descente*; assujettissez avec des bandes, de manière seulement qu'il soit tenu en respect : ce sachet peut servir huit jours; mais il faut avoir soin de l'imbiber de nouveau trois fois par jour.

De l'appliquer.

Au bout de huit jours, on en fait un autre de la même forme, qu'on applique de la même manière, & on continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit assuré que la partie est assez resserrée & fortifiée pour ne plus donner lieu à la sortie du *boyau*. Un enfant de six mois a été parfaitement guéri en moins de cinq semaines, & des adultes, les uns au bout de trois mois, & les autres au bout de six.)

Manière de faire rentrer l'intestin chez les adultes.

Chez les adultes, quand l'*intestin* a été poussé hors du ventre par quelque violent effort, ou qu'il arrive, par quelqu'autre cause, qu'il est enflammé, il est souvent très-difficile de le faire rentrer; quelquefois même cela est impossible, sans une opération, dont la description est étrangère à notre ob-

jet: cependant, ayant été assez heureux pour réussir, dans toutes les occasions où j'ai été appelé, à faire rentrer le *boyau*, sans avoir besoin de recourir à d'autres moyens que ceux qui sont à la portée de tout le monde, je me crois obligé d'exposer ici, en peu de mots, la méthode que je pratique.

Méthode facile de faire rentrer les Descentes.

Saignée. Position que doit avoir le malade. Fomentations.

APRÈS avoir fait *saigner* le malade, je le couche sur le dos, la tête très-basse & les fesses très-élevées par des oreillers. Dans cette position, j'applique & je renouvelle, pendant un temps considérable, sur la partie de la *descente*, des flanelles trempées dans une *décoction* de feuilles de *mauve*, de fleurs de *camomille*, ou, à leur défaut, dans de l'eau chaude. Je fais, en même temps, donner des *lavemens*, composés avec la *décoction* de ces plantes, une bonne cuillerée de *beurre* & un peu de *sel*.

Lavemens.

Pression.

Si l'*intestin* ne rentre pas, j'ai recours à la pression, comme il est dit ci-dessus, page 394 de ce Volume. Quand la *descente* est très-dure, il faut employer beaucoup de force: cependant la force seule ne suffit pas; il faut encore une certaine adresse. En même temps que l'Opérateur presse avec la paume de la main, sur l'*intestin*, il doit le conduire habilement avec ses doigts, pour le faire rentrer par l'ouverture par laquelle il est sorti. Cette méthode est plus facile à concevoir qu'à décrire.

Lavemens de fumée de tabac.

Si, par malheur, tous ces moyens se trouvent infructueux, il faut tenter les *lavemens* de la fumée de *tabac*: on les a vus souvent réussir, lorsque tous les autres moyens de *réduction* avoient échoué; & il y a tout lieu de croire qu'en insistant sur ces moyens, & sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendroit à *réduire* la plupart des *descentes*, sans avoir recours à une

opération cruelle, toujours très-délicate & très-difficile.

Il faut tenter tous ces moyens avant que d'en venir à l'opération.

Je conseillerois donc aux Chirurgiens de n'employer les instrumens, qu'après avoir tenté tous les moyens de *réduction*. J'ai plusieurs fois réussi à faire rentrer l'*intestin*, en persistant dans ma méthode, après que des Chirurgiens, très-expérimentés d'ailleurs, avoient déclaré que la *réduction* ne pouvoit se faire que par l'*opération*.

Quand les moyens proposés ne réussissent pas, il faut en venir à l'opération, mais sur le champ.

(Lorsqu'on a épuisé les moyens que fournit la méthode qu'on vient d'exposer, & qu'on n'a pas réussi à faire rentrer l'*intestin*, il est certain qu'il faut en venir à l'opération; mais il faut se déterminer sur le champ, parce que le mal allant toujours en augmentant, peut tuer en deux jours; & il faut s'adresser au Chirurgien le plus expérimenté.

Dangers que l'on court en se mettant entre les mains des prétendus guérisseurs de Villages, &c.

On ne sauroit trop inculquer au peuple qu'il ne doit jamais se laisser tailler, hacher par ces bouchers ambulans, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse & l'effronterie, & que, dans aucun cas de *descente*, l'amputation du *testicule* n'est nécessaire.)

Les adultes, après que l'*intestin* est rentré, doivent porter un bandage d'acier. Il seroit inutile de donner la description de ces *bandages*, parce que les Artistes en tiennent toujours de prêts. Ces *bandages* incommodent ordinairement dans les premiers temps; mais l'usage fait qu'on s'y habitue facilement. Tout homme parvenu à l'âge mûr, qui a eu une *descente*, doit porter un bandage le reste de ses jours.

(Nous conseillons d'éprouver le *topique* que nous venons de décrire, page 395 de ce Volume; & si, après en avoir fait usage pendant un temps plus ou moins long, proportionnément à ce qu'il y a que la *descente* existe, on s'aperçoit qu'elle est guérie, alors il n'est plus besoin de bandage.)

Article IV.

Régime que doivent observer ceux qui ont des Descentes, ou *des Hernies*, ou *des Ruptures.*

Les personnes qui ont une *descente*, doivent se garder de tout *exercice* violent, de porter des fardeaux pesans, de sauter, de courir, &c. Elles s'abstiendront d'*alimens venteux*, de *liqueurs fortes*, & éviteront, avec grand soin, de s'enrhumer, à cause des efforts de la *toux*, qui suffisent seuls pour donner des *descentes.*

CHAPITRE LV.

Des Accidens mortels dus à des Causes externes, ou occasionnés par des Corps arrêtés dans l'œsophage & dans la trachée-artère; par la Submersion dans l'eau, &c.; par des Vapeurs suffocantes, & par le Froid excessif.

IL est certain qu'on peut souvent rappeler à la vie, au moyen de secours convenables, ceux qui paroissent l'avoir perdue. Les accidens qui sont suivis de mort subite, ne deviennent, la plupart du temps, funestes, que parce qu'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour en combattre les effets. On ne doit jamais regarder quelqu'un comme tué par un accident, à moins que, dans cette catastrophe, le *cœur*, le *cerveau*, ou tout autre *organe* nécessaire à la vie, n'ayent été blessés d'une manière grave. (Dans tous les autres cas, on doit tenter jusqu'à l'impossible; & jamais la cessation des *fonctions animales* ne doit mettre obstacle aux secours que l'homme réputé mort, peut recevoir d'un génie bienfaisant & éclairé, incapable de se rebuter, lors même qu'il désespère que ses soins puissent devenir fructueux.)

On ne doit jamais abandonner quelqu'un qui paroît tué par un accident, qu'on ne soit bien certain de sa mort.

L'action de ses *organes* peut être diminuée au point de n'être pas sensible pendant quelque temps, sans que la vie soit pour cela éteinte. Cependant si, dans ces cas, on laisse le *sang* & les humeurs se refroidir, il sera impossible de rappeler le mouvement, quand même on auroit rendu aux *solides* leur action.

Ainsi, lorsque le mouvement des *poumons* est

ſuſpendu par des vapeurs *méphitiques*; que l'action du *cœur* eſt arrêtée par un coup reçu dans la *poitrine*, que les fonctions du *cerveau* ſont bleſſées par une *plaie* à la tête; ſi on laiſſe refroidir le malade, il eſt de toute probabilité qu'il reſtera dans le même état, c'eſt-à-dire, mort. Mais ſi on tient le corps chaudement, auſſi tôt que la partie affectée aura recouvré la faculté d'agir, les *fluides* reprendront leurs mouvemens, & les *fonctions vitales* ſe rétabliront.

Il faut quelquefois un temps très-long avant que les liqueurs du corps humain ſoient refroidies au point de ne pouvoir être réchauffées.

(Il faut quelquefois un temps aſſez long, pour que les humeurs ſoient entièrement refroidies; puiſque, comme nous le ferons voir plus bas, on a rappelé à la vie des *noyés* qui avoient été plus de ſix heures ſous l'eau; puiſque pluſieurs faits démontrent que des perſonnes ſont revenues à la vie, après pluſieurs jours de mort apparente, même après avoir été inhumées. C'eſt que les fonctions apparentes de la chaleur naturelle peuvent avoir ceſſé dans l'individu, ſans qu'il ait ceſſé d'exiſter. Il ne faut donc pas perdre courage d'abord: il ne faut abandonner le malheureux qui eſt victime d'un accident, qu'après qu'on aura employé les moyens qu'on va expoſer dans les Paragraphes ſuivans, & qu'on les aura employés de la manière & avec la conſtance qu'exige la nature de l'accident qu'on a à combattre.)

Dangers qu'il y a d'enterrer ſur le champ les perſonnes qui paroiſſent privées de la vie, après des coups, des chutes, &c.

Il eſt horrible d'enterrer ſur le champ ceux qui ont le malheur de paroître privés de la vie, après des coups, des chutes, &c. Ces malheureux, au lieu d'être portés dans des lieux chauds, d'être expoſés au feu, ou dans un lit chauffé, ſont, pour l'ordinaire, tranſportés dans une Egliſe, dans une grange, ou dans tout autre endroit froid & humide, où, après avoir été infructueuſement ſaignés par une perſonne qui n'entend peut-être rien

à

à son état, on les fait passer pour morts, & on les abandonne, sans qu'il en soit jamais question dans la suite.

Cette conduite paroît être dictée par l'ignorance, & soutenue par une ancienne superstition, qui veut que le corps d'une personne qui est soupçonnée avoir été tuée par accident, soit abandonné, en Angleterre, dans une maison inhabitée (& en France, dans une chambre ou dans un lieu isolé, & déposé nu sur de la paille.) A quoi peut tenir cette superstition? c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer: mais certainement la pratique à laquelle elle donne lieu, est contraire à tous les principes de la raison, de l'humanité & du sens commun.

Lorsqu'une personne paroît avoir été privée subitement de la vie, la première chose qu'on ait à faire, est de s'informer de la cause qui peut y avoir donné lieu. Il faut observer soigneusement s'il n'y a pas de corps étrangers logés dans la *trachée-artère*, ou dans l'*œsophage*, comme nous le dirons, § suivant. Dans ce cas, il faut tout entreprendre pour les retirer. Lorsque l'*air* chargé de vapeurs méphitiques en est la cause, il faut, sur le champ, transporter le malade dans un autre *air*, ainsi qu'on le prescrira ci-après, § III de ce Chapitre. Première attention qu'il faut avoir auprès d'une personne qui paroît privée de la vie.

Quand la *circulation* est suspendue subitement, quelle qu'en soit la cause, excepté la foiblesse, il faut *saigner*. Si le *sang* ne peut pas couler, il faut, pour en faciliter la sortie, plonger le malade dans un *bain chaud*, ou le frotter avec des serviettes chaudes, &c. Enfin, quand on ne peut pas détruire sur le champ la cause qui a jeté la personne dans cet état, le seul parti qu'il y ait à prendre, est d'entretenir la chaleur *vitale*, en la frottant avec des serviettes chaudes, en la couvrant de sable, ou de

cendres chaudes, &c. (Ces préceptes généraux ne peuvent convenir dans toutes les circonstances. Nous allons voir dans les §§ suivans ceux qui sont appropriés à chaque accident en particulier, & l'on verra que la *saignée* est un secours qu'on employe rarement, & qu'on peut se passer de sable & de cendres chaudes dans presque tous les cas.)

Je devrois actuellement traiter en détail des accidens qui, lorsqu'on n'y remédie pas promptement, sont le plus ordinairement mortels : je devrois même indiquer les moyens les plus capables de soulager les malheureux à qui ces accidens sont arrivés ; mais comme j'ai été heureusement prévenu, dans cette partie de mon travail, par l'illustre TISSOT, je me contenterai de publier celles de ses observations qui m'ont paru les plus importantes, & d'ajouter quelques unes de celles que la pratique m'a procurées.

§ I.

Des Accidens mortels occasionnés par des Corps arrêtés dans le gosier, dans l'œsophage, ou dans la trachée-artère.

Ces accidens ne sont pour l'ordinaire, que l'effet de la négligence.

QUOIQUE les accidens de ce genre soient très-communs, &, en général, très-dangereux, cependant ils ne sont, pour l'ordinaire, que l'effet d'une négligence impardonnable. Il faut apprendre aux enfans à beaucoup mâcher leurs *alimens*, à ne rien mettre dans leur bouche qu'il leur seroit dangereux d'avaler : mais les enfans ne sont pas les seuls qui commettent des imprudences de ce genre.

Imprudence de ceux qui tiennent dans leur bouche des clous, des épingles, des aiguilles, &c.

Je connois des adultes qui tiennent dans leur bouche des *épingles*, des *aiguilles*, des *cloux* & d'autres corps pointus tout le jour, qui quelquefois dorment même toute la nuit dans cet état. Cette conduite est des plus imprudentes, puisqu'un ac-

cès de *toux*, & vingt autres accidens, peuvent forcer ces corps à descendre, avant que la personne puisse en être prévenue.

(Les *épingles*, les *aiguilles*, les corps pointus, durs, &c., qui ne sont aucunement faits pour être avalés, ne sont pas les seuls à craindre; les *alimens* eux-mêmes, occasionnent la mort la plus cruelle, lorsqu'ils sont pris en masse trop volumineuse. Un enfant de six jours, dit M. Tissot, avala une *dragée* qui s'arrêta dans l'*œsophage*, & mourut d'abord. Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer personne, il sort de table; un moment après, on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de *gâteau*: un troisième, par un morceau de peau de jambon: un quatrième, par un œuf qu'il avoit avalé par défi.

Exemples d'accidens mortels causés par des alimens avalés en masse trop considérable & trop goulûment.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entière, le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte, par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & reçue dans la bouche: une poire a aussi tué une femme. Un morceau de *tendon*, qu'on appelle vulgairement *nerf*, resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'*estomac*, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'*inflammation*, la *gangrène*, &c.

Ces exemples, malheureusement trop communs, ne sauroient être trop publiés, puisque la mort prompte & subite qui est la suite de ces accidens, est presque toujours due, ou à la gourmandise, ou à la voracité, défauts honteux & purement volontaires.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Accidens occasionnés par des Corps arrêtés dans l'œsophage ou dans la trachée-artère.

(QUAND un corps est arrêté dans l'*œsophage* ou dans la *trachée-artère*, le malade éprouve, tantôt une douleur très-vive dans le lieu où est arrêté le corps, & tantôt un sentiment plus incommode que douloureux : quelquefois des soulèvemens de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire ; & si ce corps est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée-artère* comprimée, le malade éprouve une *suffocation* cruelle ; il ne peut plus respirer : le *poumon* se remplit, &, le *sang* ne pouvant plus revenir de la tête, le visage devient rouge & livide, le cou se gonfle, l'*oppression* augmente, & le malade périt très-promptement.

Lorsque la *respiration* n'est, ni suspendue, ni gênée ; que le passage n'est pas entièrement bouché, & que le malade peut encore avaler, il peut vivre quelques jours, & la Maladie est alors une Maladie particulière de l'*œsophage*. Mais si le passage est absolument fermé, & qu'on ne puisse point le déboucher, il en résulte une mort cruelle.)

ARTICLE II.

Traitement qu'exigent ceux qui ont quelques Corps arrêtés dans l'œsophage ou dans la trachée-artère.

(DU fond de la bouche, les *alimens* passent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *œsophage*, & qui, en suivant le trajet de l'épine du dos, va aboutir à l'*estomac*, comme nous l'avons fait observer, Tome I, Chap. II, note 3.)

Or, lorſqu'un corps quelconque eſt arrêté dans le paſſage, il n'y a que deux manières de l'en chaſſer; ou l'on en fait l'extraction par la bouche, ou on le pouſſe dans l'*eſtomac*.

On ne peut que les extraire par la bouche, ou les pouſſer dans l'eſtomac.

Le moyen le plus sûr & le plus certain, eſt toujours d'en faire l'extraction; mais il n'eſt pas toujours le plus facile. (D'ailleurs, les efforts qu'on fait dans cette opération, fatiguent ſouvent le malade, & ont quelquefois des ſuites fâcheuſes. Souvent auſſi le danger eſt extrêmement preſſant) & alors il faut préférer de le pouſſer dans l'*eſtomac*, ſurtout quand le corps arrêté n'eſt pas de nature à endommager ce *viſcère*.

Le moyen le plus sûr eſt de les extraire; mais il n'eſt pas toujours poſſible.

Les corps qu'on peut pouſſer dans l'*eſtomac* ſans danger, ſont tous les *alimens*, comme le *pain*, la *viande*, les *gâteaux*, les *fruits*, (les portions de boyaux, le cuir même. Ce n'eſt pas que de très-gros morceaux de certains *alimens* ne ſoient preſqu'indigeſtibles; mais il eſt rare qu'ils ſoient mortels.)

Quels ſont les corps qu'on peut pouſſer ſans danger dans l'eſtomac.

Les ſubſtances *indigeſtes*, comme le *liège*, le *bois*, les gros noyaux, le verre, les *os*, les pierres, les *métaux*, &c., doivent, autant qu'il eſt poſſible, être tirés au dehors, ſurtout ſi ces corps ſont aigus, pointus, &c., comme les *épingles*, les *aiguilles*, les *arêtes* de poiſſon, les fragmens de *verres*, (les ciſeaux, les canifs, les bagues, les boucles, &c.

Quels ſont ceux qu'on doit extraire par la bouche.

Quelqu'extraordinaire qu'il paroiſſe de nommer tous ces corps, il n'en eſt cependant aucun que l'expérience ne prouve avoir été avalé; & les accidens qui en réſultent le plus ordinairement, ſont, de violentes douleurs dans l'*eſtomac*, & les *inteſtins*; des *inflammations*, des *ſuppurations*, des *abcès*, des *ulcères*; la *fièvre lente*, la *gangrène*, des *coliques de miſéréré*; des *abcès* extérieurs, par leſ-

quels ces corps ressortent; & souvent, après les souffrances les plus atroces, une mort cruelle.)

Premier & second moyens d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier.

Les doigts. LORSQUE le corps n'est pas descendu trop avant, il faut essayer de l'extraire avec les doigts; méthode qui réussit souvent. Quand il est trop avancé, on se sert de pinces ou de *tenettes*, telles que celles dont les Chirurgiens font usage; mais cette méthode est souvent infructueuse, surtout si le corps est de nature flexible, ou lorsqu'il est descendu fort avant dans le gosier.

Les pinces ou tenettes;

Troisième moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier.

Les crochets. Manière de les préparer & de les introduire. LORSQU'ON n'a réussi, ni avec les doigts, ni avec les pinces, ou qu'il n'a été possible d'employer, ni les uns, ni les autres, il faut avoir recours aux crochets.

On fait de ces crochets, sur le champ, en courbant par le bout, un morceau de fil de fer; on l'introduit à plat; &, pour s'assurer de la direction, ou pour le conduire avec plus de sureté, on fait à l'autre bout, par lequel on le tient, une autre courbure, dont on se sert comme d'une anse, & dans laquelle on passe le doigt pour le tenir plus fermement; précaution à laquelle on ne doit jamais manquer, afin de prévenir les accidens qui sont arrivés quelquefois, lorsque ces instrumens sont échappés des mains de l'Opérateur.

Après que le crochet est passé par delà le corps qui est arrêté dans le gosier, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

Ils servent surtout à ex- Les crochets sont encore très-commodes lors-

que le corps est un peu flexible, tels qu'une *épingle*, une *arête*, &c. : si elles sont placées en travers dans le gosier, le crochet, en les prenant par le milieu, les courbe & les dégage; ou si elles sont de nature fort fragile, il sert à les briser.

Extraire les épingles, les arêtes, &c.

Quatrième moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier.

Quand les corps arrêtés dans le gosier sont minces, ou qu'ils n'occupent qu'une partie du passage, comme alors ils pourroient facilement éluder le crochet, ou le redresser par leur résistance, on se sert d'anneaux faits de *métal*, ou de laine, ou de soie.

Les Anneaux.

Pour l'anneau de *métal*, on prend un morceau de fil de fer, fin & long; on le courbe par le milieu, en cercle, d'environ un pouce de diamètre; on tient les deux bouts non courbés parallèles, & on les rapproche l'un de l'autre: on se sert de ces deux bouts pour tenir le fil de fer; on introduit dans le gosier, le côté formé en anneau; on le conduit vers le corps engagé, & on le ramène.

Manière de faire les anneaux solides & de les introduire.

Les anneaux plus flexibles se font avec de la laine, du fil, de la soie, ou de petites ficelles, qu'il faut cirer pour leur donner plus de force & plus de consistance. On attache l'un ou l'autre de ces anneaux à un manche de fil de fer, de baleine, ou de bois flexible, par le moyen duquel on l'introduit, pour engager les corps arrêtés, & pour les retirer. On peut passer plusieurs de ces anneaux les uns dans les autres, afin d'engager plus surement le corps arrêté, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre.

Manière de faire les anneaux flexibles.

Cette espèce d'anneau a un avantage; c'est que, quand on a une fois engagé le corps, on peut

Avantages de ces derniers anneaux.

alors, en tournant le manche, le ſerrer ſi fortement dans l'anneau ainſi tordu, qu'on eſt le maître de le remuer en tout ſens; ce qui, dans un grand nombre de cas, peut être d'une grande utilité.

Cinquième moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le goſier.

L'éponge. UN autre moyen à employer dans ces occaſions, eſt l'*éponge*: la propriété qu'elle a de ſe gonfler conſidérablement en s'humectant, la rend très-avantageuſe dans ces cas.

Manière de l'introduire. Lorſqu'un corps eſt arrêté dans le goſier, mais de manière à ne pas remplir tout le paſſage, on introduit un morceau d'*éponge* par le vide que laiſſe le corps dans le paſſage, & on le fait deſcendre par delà le corps. L'*éponge* ſe gonfle bientôt & acquiert du volume dans cet endroit humide: on peut même en hâter le gonflement en faiſant avaler au malade quelques gouttes d'eau, dans l'inſtant où l'*éponge* eſt dans le goſier: alors on la retire par le manche auquel elle eſt attachée; & comme elle eſt devenue trop volumineuſe pour le petit endroit par lequel elle a été introduite, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obſtacle.

Autre manière. La compreſſibilité de l'*éponge*, ou la propriété qu'elle a de ſe reſſerrer étant sèche, eſt une autre cauſe de ſon utilité. Dans ce cas, un morceau d'*éponge* aſſez conſidérable, peut être comprimé & reſſerré dans un très-petit eſpace, avec un fil ou un ruban, dont on l'entoure fortement, & que l'on peut deſſerrer & retirer très-aiſément, après que *l'éponge* a été introduite.

Troiſième manière. On peut encore comprimer l'*éponge* dans une baleine fendue en quatre par le bout; mais, de

cette manière, il est difficile de l'introduire sans blesser le malade.

Sixième moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier.

J'ai souvent vu des épingles, ou d'autres corps pointus, arrêtés au passage, en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie, attachée à un fil, & retirée, sur le champ, avec violence. Ce moyen est plus sûr que l'*éponge*, & peut souvent réussir également bien. Morceau de viande durcie.

Septième moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier.

Enfin, quand tous les moyens dont nous venons de parler sont infructueux, il en reste un autre, c'est de faire *vomir* le malade. Mais il ne peut être d'une grande utilité que pour les corps simplement engagés; car, dans les cas où ils seroient accrochés, ou implantés dans l'un des côtés du gosier, le *vomissement* pourroit quelquefois faire beaucoup de mal. Vomissement. Circonstances où il peut être utile.

Si le malade peut avaler, on lui donnera, pour le faire *vomir*, trente ou quarante grains d'*ipécacuanha*, en poudre. Ipécacuanha.

Dans le cas contraire, on essayera d'exciter le *vomissement*, en irritant le gosier avec une plume. Si ce moyen ne réussit pas encore, on donnera un *lavement* avec la *décoction* de *tabac*: ce *lavement* se fait de la manière suivante. Lavement avec la décoction de tabac. Manière de le préparer.

Prenez de *tabac en corde*, une once
Faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante; ce *lavement* a souvent fait *vomir*, tandis qu'on avoit en vain tenté tous les autres *vomitifs*.

(Le *lavement* de *tabac*, regardé comme une Son impor-

tance. Obser-vation. dernière ressource, mérite, en effet, attention. Voici un fait rapporté par M. TISSOT. Un homme avala un gros morceau de poumon de *veau*, appelé vulgairement *mou de veau*, qui s'arrêta au milieu de l'*œsophage*, & en bouchoit exactement le passage. Un Chirurgien essuya inutilement un très-grand nombre de moyens: un second, voyant leur inutilité, & le malade ayant le visage noir & tuméfié, les yeux, pour ainsi dire, hors de la tête, tombant dans des *syncopes* fréquentes, avec des mouvemens *convulsifs*, lui fit donner, en *lavement*, la *décoction* d'une once de *tabac* en corde: ce *remède* procura un *vomissement* violent, qui fit rejeter le corps étranger, qui alloit causer la mort du malade.

Moyens de pousser dans l'estomac les Corps qui ne sont pas de nature à endommager ce viscère.

LORSQUE le corps arrêté est de nature à pouvoir être poussé dans l'*estomac*, c'est-à-dire, lorsque c'est du pain, de la viande, des *fruits*, &c., comme il est dit ci-dessus, page 405 de ce Volume, on peut le tenter, au moyen d'une *bougie huilée* & un peu chauffée pour la rendre flexible, ou d'un *poireau*, qu'on trouve par-tout, mais qui est sujet à casser; ou avec une baleine, un fil de *métal*, un morceau de bois flexible, au bout desquels on attache une éponge, &c. Il faut que tous ces corps soient unis & polis, pour qu'ils ne causent point d'irritation.

Bougie huilée, poireau, baleine, &c.

(Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser dans l'*estomac*, s'engageoient dans la bougie, ou le *poireau*, ou l'éponge dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec eux. Mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.)

Si, malgré tous les moyens que nous venons de proposer ci-dessus, pag. 406 & suiv. de ce Vol., il est impossible d'extraire, même les corps qu'il seroit dangereux de pousser dans l'*estomac*; alors, de deux maux, il faut éviter le pire : il vaut mieux hasarder de les pousser dans l'*estomac*, que d'abandonner le malade, qui périroit sur le champ. On doit avoir d'autant moins de scrupule à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que, s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois il n'ont occasionné que peu ou point d'accidens.

Circonstances où il faut pousser dans l'estomac les corps même nuisibles.

(Il arrive, dit M. Tissot, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une; ou, 1°, ils sortent par les *selles*; ou, 2°, ils ne sortent point & tuent le malade; ou, 3°, ils sortent par les *urines*; ou, 4°, ils se font jour par la *peau*.

Quand ils sortent par les *selles*, ou c'est au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident; ou ce n'est que long-temps après, & alors cette expulsion est précédée de beaucoup de douleurs. On a vu sortir en peu de jours, sans avoir fait souffrir, un os de patte de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de *thériaque*, des épingles, des aiguilles, des pièces de monnoie de toute espèce, une petite flûte longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement; des couteaux, des rasoirs, une boucle de soulier.

Ces corps sortent quelquefois par les selles;

J'ai vu, continue M. Tissot, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur : ce clou s'arrêta quelques momens au gosier; mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant

la nuit avec une *selle*, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'*estomac*, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus longtemps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même de plusieurs années, sans avoir cependant fait aucun mal. Il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

L'évènement n'est pas toujours aussi heureux. Le plus souvent, quoique les corps sortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'*estomac* & dans les *intestins*. Une fille avala quelques épingles : elles lui occasionnèrent des douleurs violentes pendant six ans ; enfin, au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnèrent pendant un an, des *évanouissemens*, des *convulsions* ; elles ressortirent au bout de ce terme, & le malade fut guéri.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les *intestins*, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidens, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier.

On ils ne sortent pas, & tuent le malade ;

Ce qui arrive en second lieu, lorsque des corps nuisibles ont été avalés, c'est d'occasionner les accidens les plus fâcheux, suivis de la mort du malade ; & il y en a beaucoup dans ces cas.

Une demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les *selles* ; mais l'autre partie perça les *intestins*, & même le ventre, avec des douleurs inouies. La malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'*estomac*, pénétra dans le *foie*, & fit périr le malade.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0420-7

en *consomption*. Une *sonde* échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

Il est vrai qu'on voit tous les jours avaler des pièces monnoyées de différens *métaux*, sans qu'il survienne rien de fâcheux ; on a même vu avaler jusqu'à cent louis d'or, qui sortirent tous avec les *selles* ; mais que ces heureux hasards n'inspirent point trop de sécurité. Une seule pièce de monnoie avalée, boucha la communication entre l'*estomac* & les *intestins*, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément ; mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas, qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs, comme on en trouve des observations dans le Journal de Médecine, Novembre 1779.

Une femme, morte, d'une *fièvre* lente, rendit, sur les derniers jours de sa vie, quelques noyaux de prunes, & enfin deux corps irréguliers gros comme une petite noix, que je conserve. Ce sont deux noyaux également de prune, qui, avec le temps, se sont recouverts en partie d'une substance brune, spongieuse & assez solide. Ayant ouvert un de ces deux corps, on voit l'amande du noyau desséchée & de couleur noirâtre.

La troisième manière dont ces corps s'échappent, est par la voie des *urines* ; mais ces cas sont rares. Une épingle de moyenne grandeur sortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée. L'on a rendu par la même voie un petit *os*, des noyaux de cerise, de prunes, &, à ce qu'on dit, une pêche ; on pense bien que cela n'a pu arriver sans occasionner les douleurs les plus atroces. Ou ils sortent par les urines ;

La dernière voie par laquelle sortent les corps indigestes & nuisibles, introduits ou poussés dans l'*estomac*, est la *peau*. Il faut, pour que cela arrive, Ou par la peau.

qu'ils aient percé l'*eſtomac* ou les *inteſtins*, & qu'ils aient occaſionné des *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on eſt obligé d'ouvrir. Ils ſont ſouvent très-long-temps à faire ce trajet: quelquefois les douleurs ſont continues; d'autres fois le malade ne ſouffre que par intervalle. L'*abcès* ſe forme, ou ſur l'*eſtomac*, ou dans d'autres parties du ventre. Quelquefois même ces corps, après avoir percé les *inteſtins*, font des routes ſingulières, & vont ſortir du ventre. Une aiguille avalée ſortit, au bout de quatre ans, par la jambe; une autre par l'épaule.

Tous ces exemples, que nous avons cru néceſſaire de rapporter, & une foule de morts très-douloureuſes, occaſionnées par des corps avalés imprudemment, prouvent la néceſſité de ſe tenir ſur ſes gardes à cet égard, & dépoſent, dit le même M. TISSOT, contre l'imprudence horrible, j'oſerois dire criminelle, de s'amuſer de jeux qui peuvent occaſionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence, ou par accident, deviennent cauſe de mort. Peut-on, ſans frémir, mettre dans la bouche des *aiguilles*, des *épingles*, des *clous*, comme font tous les jours les Ouvriers, entre autres les Tapiſſiers, les Tailleurs, les Couturières, les Marchandes de Modes, qui jaſent, font la converſation, vont & viennent, la bouche pleine de clous, d'épingles, d'aiguilles, &c., quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'ils peuvent occaſionner?

Traitement qu'il faut employer lorſqu'on ne peut extraire, ni pouſſer dans l'eſtomac les Corps arrêtés dans le goſier.

Il faut ceſſer les tentatives. Pourquoi?

DÈS qu'il eſt évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le

pouſſer dans l'*eſtomac*, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'*inflammation* qu'on occaſionneroit, en inſiſtant davantage, pourroit devenir auſſi dangereuſe que le corps étranger lui-même. On a vu des malades mourir de cette *inflammation*, même après que ce corps avoit été retiré.

C'eſt pourquoi, en même temps qu'on employe l'un ou l'autre des moyens que nous avons conſeillés précédemment, il faut faire avaler au malade, & ſouvent, quelque liqueur *émolliente*, comme du *petit-lait*, du *lait coupé* avec de l'eau, de l'*eau d'orge*, ou une *décoction* de feuilles de *mauve*, le tout chaud. Donner des boiſſons émollientes;

S'il ne peut avaler, il faut lui injecter de ces mêmes liquides, au moyen d'un tube courbé, ou d'une pipe qu'on conduit dans le goſier. Les *injections* de ce genre, non ſeulement adouciſſent les parties irritées; mais encore, lorſqu'on les lance avec force, elles réuſſiſſent ſouvent mieux à déboucher le goſier, que tous les autres inſtrumens. Ou les injecter dans le goſier.

Quand, après avoir tenté inutilement toutes ſortes de moyens, on eſt forcé de laiſſer le corps dans le goſier, il faut traiter le malade, comme s'il étoit attaqué d'une véritable Maladie *inflammatoire*. Il faut le *ſaigner*; le tenir à une *diète* légère, & lui mettre autour du cou des *cataplâmes émolliens*. Il faut même le traiter par cette méthode, ſi on a lieu de ſoupçonner une *inflammation* dans le goſier, quoique le corps arrêté en ait été retiré. Saignée. Cataplâmes.

Quelquefois l'agitation & le mouvement, portés à un certain dégré, ſont plus efficaces que les inſtrumens, pour dégager les corps arrêtés dans le goſier. Un coup dans le dos les a ſouvent dégagés; mais ce moyen eſt plus ſûr & plus effica-

ce, lorsque le corps est arrêté dans la *trachée artère*. Dans ce dernier cas, il faut encore tenter l'*éternûment* & le *vomissement*. Des épingles arrêtées dans le gosier, ont très-souvent été dégagées après une course à cheval ou en voiture.

Traitement lorsque les Corps indigestes ou nuisibles, arrêtés dans le gosier, ont été poussés dans l'estomac.

Régime. LORSQUE des substances *indigestes* ont été poussées dans l'*estomac*, il faut mettre le malade à un Alimens. *régime* très-*adoucissant*: ses *alimens* ne doivent être que des fruits & des substances farineuses; des soupes, des potages, &c. Il s'abstiendra de tout ce qui peut échauffer ou irriter, comme de *vin*, de Boisson. *punch*, d'*huile*, de *poivre*, &c. Sa boisson doit être du *lait* coupé, de l'eau d'*orge*, du *petit-lait*, &c.

Traitement lorsque le Corps arrêté remplit entièrement le gosier.

Lavemens nourrissans. QUAND le gosier est tellement rempli par le corps qui y est arrêté, que le malade ne peut avaler aucun *aliment*, il faut le nourrir avec des *lavemens* de bouillons, de *gelées*, &c.

Enfin, lorsque le malade est en danger d'être suffoqué, qu'on a perdu toute espérance de le débarrasser, & que la mort paroît prochaine, si l'on ne rétablit pas promptement la *respiration*, il faut Bronchotomie; se déterminer sur le champ à la *bronchotomie*, c'est-à-dire, à l'ouverture de la *trachée-artère*.

Cette opération, qui n'est pas très-douloureuse, est le seul moyen de conserver la vie. Cette opération n'est, ni difficile pour le Chirurgien expérimenté, ni très-douloureuse pour le malade. Elle est souvent le seul moyen de conserver la vie, dans ces circonstances malheureuses. Nous ne pouvons donc nous empêcher de l'indiquer,

quer, quoiqu'elle ne puiſſe être faite que par une perſonne très au fait de la Chirurgie.

(L'on a tiré, par le moyen de cette opération, des *os*, une *fève*, une *arête*, & ſauvé par là les malades. Mais comme les préjugés ſont opiniâtres; que beaucoup de gens déteſtent toute opération, & que, bien loin de vouloir convenir que celle-ci eſt légère, ils imaginent follement, dit M. Tissot, je ne ſais quoi de barbare dans une opération qui ouvre la gorge, il eſt de la plus grande importance que les gens éclairés ſe réuniſſent contre ce préjugé. Peut-être même ſeroit-il à ſouhaiter que la loi ôtât aux parens le droit de s'oppoſer à cette opération, quand elle eſt décidée néceſſaire. Elle leur épargneroit les douleurs cruelles qu'ont éprouvées ceux qui, ayant refuſé d'y conſentir, ont eu le déſeſpoir de voir, par la facilité avec laquelle on ſortoit ce corps, après la mort, par une légère inciſion, combien il étoit aiſé de ſauver la perſonne, que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

Inciſion à l'œſophage.

L'on doit tout tenter, quand il s'agit de la vie d'un homme. Dans le cas où un corps ne pourroit être dégagé de l'*œſophage*, ni y reſter ſans tuer promptement le malade, l'on a propoſé de faire une inciſion à l'*œſophage* même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen lorſqu'un corps, tombé dans l'*eſtomac*, ſeroit de nature à occaſionner des accidens capables de tuer promptement le malade.)

§ II.

Des Accidens mortels, occasionnés par la Submersion, par une Chute, par des Coups, &c.

ARTICLE PREMIER.

Des Accidens, & de la Mort apparente, causée par la Submersion; ou des Noyés.

LORSQU'UNE personne est restée un quart-d'heure sous l'eau, on ne doit pas avoir beaucoup d'espérance de la rappeler à la vie. Cependant, comme plusieurs circonstances peuvent concourir à entretenir la chaleur vitale dans les personnes qui se trouvent dans cette malheureuse situation, il ne faut pas abandonner ces infortunés trop tôt à leur triste sort. Au contraire, il faut tenter tous les moyens possibles de les sauver, puisqu'il y a nombre d'exemples bien prouvés, de personnes qui ont été rappelées à la vie après avoir été tirées de l'eau avec toutes les apparences de la mort, & être restées un temps considérable sans donner aucun signe de vie.

Secours qu'il faut administrer aux Noyés pour les rappeler à la vie, lorsqu'ils paroissent l'avoir perdue.

Description de la Boîte-Entrepôt, & des objets qu'elle contient.

(AVANT que d'entrer en matière, nous allons donner la description des objets renfermés dans la Boîte, qu'on trouve dans tous les Corps-de-garde de la Ville de Paris & des autres Villes de France, ainsi que chez le plus grand nombre des Seigneurs & Curés de nos Provinces. Cette Boîte, qu'on appelle *Boîte-Entrepôt*, & que nous devons à la bienfaisance d'un Citoyen généreux, M. PIA, ancien Echevin de cette Capitale, contient;

1°. Un bonnet de laine dont on couvre la tête du noyé.

2°. Deux frottoirs de laine pour faire les *frictions*, comme nous le dirons ci-après.

3°. Une couverture de laine, en forme de tunique, dont on couvre le noyé, après l'avoir déshabillé.

4°. Quatre rouleaux de *tabac* à fumer, de demi-once chaque.

5°. Une petite boîte renfermant plusieurs paquets d'*émétique*, de trois grains chaque.

6°. Deux bouteilles de pinte, remplies d'*eau-de-vie camphrée*, animée avec l'*esprit volatil de sel ammoniac*.

7°. Un flacon de cristal, contenant de l'*esprit volatil de sel ammoniac* liquide; ce qui est la même chose que l'*alkali volatil fluor*.

8°. Une cuiller de fer étamée.

9°. Une canule à bouche pour souffler l'*air* dans la poitrine.

10°. Une machine *fumigatoire* dans laquelle on allume le *tabac*, par le moyen d'un soufflet, qui sert également à pousser la fumée dans le *chapiteau* de la machine, au bec duquel on a adapté un tuyau flexible, qui se termine par une canule qu'on introduit dans le fondement. Cette canule est double, pour que l'une supplée à l'autre, lorsqu'elle se trouve engorgée.

Il n'est personne qui ne sente combien il est important d'être muni de cette Boîte, lorsqu'on veut secourir un noyé. Il faut donc commencer par s'informer s'il y en a une dans le lieu où l'on a repêché le noyé, &, s'il n'y en a pas, détacher un assistant, qui se transportera sur le champ dans le lieu le plus voisin, & la demandera à celui qui la possède. Qui que ce soit ne la refuse; &, comme

Il faut commencer par se procurer cette Boîte.

elles sont très-multipliées, ainsi que nous venons de le dire, pour peu que celui qui se charge de cette commission fasse de diligence, on se trouvera l'avoir à propos.

Et deux ou trois personnes intelligentes.

Il est encore important de s'assurer de trois ou quatre personnes intelligentes, parce que la plupart des secours dont nous allons parler, doivent être administrés à la fois, & chacun par une personne différente.)

La première chose qu'il y a à faire, lorsqu'on a tiré de l'eau le corps d'un *noyé*, est de le transporter, le plus tôt possible, dans un lieu propre à lui donner tous les secours nécessaires à son état. Il faut bien prendre garde, en le transportant, de le faire d'une manière qui puisse lui être nuisible, soit en le heurtant contre quelque chose, soit en le portant dans une mauvaise situation, comme en le tenant sa tête en en-bas, ou dans une autre position contre nature.

On le posera donc sur un lit, ou sur de la paille, de manière qu'il ait la tête un peu élevée, & on le mettra dans une voiture, ou sur les épaules de quelqu'un; mais il faut toujours qu'il soit dans la position la plus droite possible. Si c'est le corps d'un enfant, on le transportera sur les bras.

Manière de transporter le noyé.

(Au lieu de transporter le *noyé* sur les épaules, ce qu'on ne peut faire sans donner au corps une position contre nature, toujours nuisible, il faut que deux personnes, ou un plus grand nombre, portent, avec précaution, le *noyé*, ou couché sur leurs bras entrelacés, ou assis sur leurs mains jointes. Ce transport doit se faire avec célérité, pour moins retarder l'usage des secours dont il va être question.)

Indications qu'il y a à remplir dans l'administra-

Lorsqu'on veut rappeler à la vie des personnes qui sont mortes en apparence, le premier objet dont on doive s'occuper, est de ranimer la chaleur

naturelle, dont dépendent toutes les *fonctions vitales*, & d'exciter l'action de ces *fonctions* par l'usage des *remèdes* irritans, non seulement appliqués sur la *peau*, mais encore introduits dans les *poumons*, les inteſtins, &c. tion des secours.

Quoique le froid ne ſoit, en aucune manière, la cauſe de la mort des *noyés*, cependant il devient un obſtacle très-puiſſant à leur rappel à la vie. C'eſt pourquoi, après avoir ôté au *noyé* ſes habits mouillés, on le frottera fortement & pendant un temps conſidérable, du bas en haut, & particulièrement ſur le *creux de l'eſtomac*, avec les frottoirs de laine, qu'on tiendra auſſi chauds qu'il ſera poſſible; & auſſi-tôt qu'un lit bien chaud aura été préparé, on le mettra dedans, la tête élevée, en continuant de le frotter. On lui couvrira la tête avec le bonnet de laine, & on l'enveloppera avec la couverture à laquelle on a donné la forme de chemiſe ou de tunique. On lui appliquera auſſi des ſerviettes bien chaudes ſur l'*eſtomac* & ſur le ventre, & des briques chaudes, ou des bouteilles d'eau chaude à la plante des pieds ou à la paume des mains. Première indication: réchauffer.

(On ne peut faire aſſez d'attention à l'ordre qu'on doit ſuivre dans le traitement des *noyés*, pour les rappeler à la vie. La raiſon pour laquelle il faut commencer par les réchauffer, eſt évidente, pour peu qu'on y faſſe d'attention: on ne peut ſe propoſer de rappeler la vie dans un corps, qu'autant que le *ſang* puiſſe y circuler; & on ſent que cet effet ne peut avoir lieu, que ce *ſang* ne ſoit dans un état de fluidité propre à couler. Or, il ne peut acquérir cet état qu'autant que le corps a été réchauffé de manière à avoir la température capable de lui donner cette fluidité: on ne peut donc entreprendre aucun ſecours aux *noyés*, qu'au préa- Raiſon pour laquelle il faut commencer par réchauffer le noyé.

lable on ne les ait suffisamment réchauffés, pour que leur *sang* devienne fluide.

M. TISSOT rapporte, comme on le verra plus bas, l'histoire d'une fille, qui confirme parfaitement la nécessité de suivre la méthode que nous venons de prescrire. Cette fille, retirée de l'eau après y avoir été long-temps, fut promptement réchauffée extérieurement: la parole lui étant revenue, ses premiers mots furent, *je gèle, je gèle;* preuve que malgré ce qu'on avoit fait pour la réchauffer, elle avoit encore un froid très-considérable.

Il faudroit joindre à la Boîte-Entrepôt un thermomètre. Pourquoi?

Il seroit à souhaiter, en conséquence, qu'on joignît aux instrumens de la *Boîte-Entrepôt*, dont nous venons de parler, pages 418 & suiv., un petit *thermomètre* fort simple, où il y eût marqué uniquement le trente-deuxième ou trente-troisième dégré du *thermomètre* de M. DE REAUMUR, avec ces mots, *Chaleur du sang, ou qu'on doit donner ou procurer aux noyés.*

La chaleur naturelle & douce d'une ou de deux personnes en bonne santé, couchées nues de chaque côté du *noyé*, a été salutaire dans bien des cas. On met le malade sur un des côtés, & les personnes qui se couchent avec lui appliquent le devant de leur corps sur les deux faces du corps du *noyé.*

La peau d'un mouton qu'on écorche dans le moment, peut aussi s'employer avec avantage, pour couvrir & réchauffer le malade.

Nécessité d'un air frais & circulant dans la chambre du noyé.

On tiendra, pendant tout ce temps, les fenêtres ou portes de la chambre ouvertes à l'*air* libre. On n'y laissera que les personnes qui sont absolument nécessaires, le retour du *noyé* à la vie dépendant beaucoup de la pureté & de l'activité de l'*air* qui l'environne. Il faut consulter le *Plan de la Société formée à Londres, en faveur des noyés*, inséré

dans la troisième partie, année 1774, du *Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, par M. Pia.

Sels volatils. Alkali volatil fluor.

On lui présentera souvent sous le nez des *liqueurs volatiles spiritueuses fortes* (telles que l'*alkali volatil fluor:* on en introduira même dans les narines, par le moyen de petits rouleaux de papier, en forme de mèche, qu'on fourre dans le nez à plusieurs reprises, mais précipitées.)

Frictions spiritueuses.

Pendant cette opération, un autre assistant lui frottera l'*épine du dos* & le *creux de l'estomac* avec les frottoirs trempés dans l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit-de-vin* chauds, animés avec l'*esprit volatil de sel ammoniac;* on frottera encore les *tempes* avec des *esprits volatils*, & on lui soufflera, dans les narines, des poudres *irritantes*, telles que celles de *tabac* ou de *marjolaine*.

Insufflation d'air dans la bouche du noyé.

Dans l'intention de rétablir la *respiration*, il faut qu'une personne vigoureuse souffle, avec toute la force dont elle est capable, dans la bouche du malade, en même temps qu'elle lui pincera les narines avec les doigts. Lorsqu'elle se sera aperçue, par l'élévation de la poitrine & du ventre, que l'*air* a passé dans les *poumons*, & les remplit, elle cessera de souffler; alors pressant la poitrine & le ventre, pour faire sortir cet air qui y a été introduit, elle répétera cette opération plusieurs fois de suite, en faisant ainsi rentrer l'*air* dans les *poumons*, & l'en rechassant en comprimant la poitrine & le ventre, enfin en imitant, autant qu'il lui sera possible, par cette *respiration* artificielle, les effets de la *respiration* naturelle.

Insufflation dans les narines.

Lorsqu'on ne peut réussir à faire rentrer l'*air* dans les *poumons*, en soufflant par la bouche, il faut tenter de l'introduire par l'une des narines, l'autre étant exactement fermée, ainsi que la bouche.

Le Docteur MONRO propose, à cet effet, un tuyau de bois, disposé par une de ses extrémités pour remplir la narine, & par l'autre, pour qu'une personne puisse y souffler avec la bouche, ou pour recevoir le tuyau d'un soufflet qu'on employera dans la même vue.

Manière de se servir de la canule à bouche de la Boîte-Entrepôt.

(La *canule à bouche*, qu'on trouve dans la *Boîte-Entrepôt*, est très-commode pour cette opération. On introduit un des bouts de cette canule dans la bouche du noyé. L'assistant prend l'autre bout dans sa bouche & souffle: lorsqu'il veut reprendre haleine, il pince avec deux doigts le tuyau de peau de cette canule, afin que l'*air* ne sorte point de la *poitrine* du noyé: il pince également ce tuyau de peau, pour éviter les exhalaisons, qui s'échappant de l'*estomac* du noyé, quand il commence à revenir à lui, enfileroient ce tuyau, & viendroient se perdre dans la bouche de celui qui souffle. Ces exhalaisons sont trop désagréables & trop dégoûtantes pour ne pas avoir la plus grande attention à les éviter.

Mais pour que cette insufflation ait lieu, il est quelquefois nécessaire d'écarter les dents du noyé, lorsqu'elles sont trop serrées pour pouvoir y introduire le bout de la canule. Alors on a recours au manche de la cuiller de fer, lequel, dans cette occasion, fait l'office d'un levier; & il est important, en voulant faire cet écartement, d'employer la plus grande prudence, pour ne pas s'exposer à disloquer la mâchoire de celui qu'on voudroit soulager.

Quand on est parvenu, de cette manière, à desserrer les *dents*, il faut les contenir ouvertes, en les assujettissant avec un petit morceau de bois de l'épaisseur de la tige de la canule à bouche, afin que l'introduction en soit facile. On a aussi l'attention, pendant l'insufflation, de pincer les narines du

noyé; autrement l'*air* qu'on lui introduiroit par la bouche, pourroit sortir par le nez, ce qui rendroit cette opération infructueuse. Mais en même temps qu'on recommande de serrer les narines du noyé, on observe aussi qu'il ne faut pas les tenir si exactement fermées, que l'*air* ne puisse, de temps en temps, s'en échapper; on ne pourroit alors établir la *respiration* artificielle, dont nous venons de parler. Il faut donc, de temps en temps, lâcher les doigts qui pincent le nez, & faire les compressions sur la poitrine & sur le ventre, recommandée ci-dessus, page 423 de ce Volume.

Bronchotomie.

Mais, quand on ne peut pas introduire de l'*air* dans les *poumons*, ni par la bouche, ni par les narines, il faut ouvrir la *trachée-artère*; & cette opération, qu'on appelle, comme nous l'avons déjà dit, *bronchotomie*, ne peut jamais être faite que par un Chirurgien très-instruit; nous ne nous arrêterons donc pas à la décrire.

Alkali volatil fluor intérieurement.

(Dans le temps qu'on employe à la fois, autant qu'il est possible, les secours dont on vient de parler, il faut encore essayer de faire avaler au noyé quelques liqueurs spiritueuses, telles que l'*alkali volatil fluor*. On en met douze ou quinze gouttes dans une cuillerée d'eau; on les verse dans la bouche du *noyé*, & on lui tient la tête penchée en arrière, pour en faciliter la *déglutition*. On réitère cette dose, plus ou moins, jusqu'à ce que la connoissance & le *pouls* soient revenus.

Dose.

Circonstances qui indiquent l'émétique;

Si, quelque temps après que le *noyé* a pris cette liqueur, on s'aperçoit qu'elle lui occasionne des soulèvemens d'*estomac*, qui le fatigueroient en vain, parce qu'ils n'occasionnent point de *vomissemens* réels; dans ce cas, il faut dissoudre trois grains d'*émétique* dans trois ou quatre cuillerées d'eau, qu'on lui fait avaler successivement. S'il vomit, on lui donne de l'eau chaude, pour facili-

ter le *vomissement:* si ce *remède* opère également par les *selles*, alors, tant pour diminuer le *vomissement* que pour fortifier le noyé, il faut lui faire prendre de petites cuillerées à café d'*eau-de-vie camphrée*, telle qu'on la trouve dans la *Boîte-Entrepôt*. Elle est combinée de telle sorte, qu'elle décompose l'*émétique* & le rend sans effet; & alors elle équivaut à un *cordial* qui seroit *diaphorétique* & *diurétique*, c'est-à-dire, qu'elle agit par les *sueurs* & par les *urines*. Sixième partie du *Détail des succès*, &c., par M. PIA, ann. 1777 & 1778, pag. 29 & 30.

L'eau-de-vie camphrée.

L'*alkali volatil fluor* n'est pas seulement un *remède* accessoire, dans le traitement qu'on doit faire éprouver aux *noyés*. M. SAGE n'hésite pas de dire qu'il en est le principal & le premier qu'on doive employer, & il donne en preuve l'observation suivante, qui a été multipliée nombre de fois depuis, même en Angleterre, par M. MIDFORT, Chirurgien de Londres.

» Le 20 Juillet 1777, dit M. SAGE, un homme » ivre, ayant aperçu des personnes en *scaphandre*, » dans la Seine, crut pouvoir, à leur imitation, » entrer & marcher dans l'eau; soit qu'il s'imagi- » nât que l'eau n'étoit pas profonde en cet endroit, » ou qu'il crût savoir assez bien nager pour s'en » tirer. Quoi qu'il en soit, ôter ses habits & se met- » tre à l'eau, fut l'affaire d'un instant. On eut beau » lui crier de prendre garde à lui, il n'en tint » compte, & s'applaudissoit de ses succès, tant » qu'il eut pied; mais bientôt le courant l'entraî- » nant, il disparut. Ce ne fut que quelques minu- » tes après qu'on vit ses pieds à la surface de l'eau, » & il disparut de nouveau. Il y avoit plus de » vingt minutes qu'il étoit submergé, quand un » Batelier le tira de l'eau, sans mouvement, sans » *pouls*, les yeux ouverts & immobiles.

» Une des personnes qui nageoient à l'aide du » *scaphandre*, se rendit au batelet, introduisit de » l'*alkali volatil fluor* dans les narines du noyé, & » lui en versa quatre ou cinq gouttes dans la bou- » che. Aussi-tôt cet homme fit une grande *expira-* » *tion*, rejeta une eau écumeuse, & dit, en se re- » dressant : *Je me porte bien.* Le Batelier le voyant » debout, dit : *J'aurois bien dû le porter au Corps-* » *de-garde tandis qu'il étoit noyé, j'aurois gagné un* » *louis.* L'autre ayant repris ses habits, crut à ces » mots qu'on vouloit le faire mettre en prison. Il » eut bientôt sauté du batelet à terre, & prit la » fuite en courant. »

Fumée de tabac introduite dans l'anus.

Si les différens secours qu'on vient d'indiquer, se trouvent sans succès, on introduira de la fumée de *tabac*, en forme de *lavement*, par l'*anus*, pour irriter les *intestins*. On a inventé plusieurs machines, telle que celle qui est dans la *Boîte-Entrepôt*, décrite ci-devant, pages 418 & suivantes de ce Volume, pour administrer ces *lavemens*, & il faut les employer lorsqu'on les a sous la main.

Manière de l'introduire.

Mais, à leur défaut, on peut se servir d'une pipe ordinaire. On emplit le fourneau de la pipe de *tabac* à fumer, qu'on a humecté avant que de l'allumer; on introduit le tuyau dans le fondement; on enveloppe le fourneau allumé avec un morceau de papier, percé de plusieurs trous; on souffle sur le papier de manière à faire prendre à la fumée la direction du tuyau, qui est introduit dans le fondement; ou bien, on adapte au fourneau allumé de cette pipe, le fourneau d'une autre pipe, & on souffle par le tuyau de cette dernière.

On peut encore introduire la fumée de *tabac*, de la manière suivante: on prend une canule de seringue ordinaire, à laquelle on adapte une petite vessie, ou un petit sac, & on introduit la canule dans

le fondement. On ferme l'ouverture du sac ou de la vessie avec le tuyau de la pipe, autour duquel on serre fortement le sac; on allume le fourneau de la pipe, & on dirige la fumée comme ci-dessus.

Lavemens de sel & de vin, ou de liqueurs spiritueuses.

Dans le cas où l'on seroit dans l'impossibilité d'introduire de la fumée de *tabac* dans les *intestins*, il faut recourir aux *lavemens* d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel* & de *vin*, ou de *liqueurs spiritueuses*, & on les renouvelle plusieurs fois: on peut les administrer avec l'instrument ordinaire à donner des *lavemens*, c'est-à-dire, avec une seringue, ou un sac, ou une vessie garnie de son tuyau: mais comme ils doivent pénétrer très-avant, il vaut beaucoup mieux employer une seringue d'une certaine grandeur.

Bain chaud.

Tandis qu'on est occupé de ces secours, quelqu'un préparera un *bain chaud*, dans lequel on mettra le *noyé*, si les moyens déjà tentés sont sans succès. Lorsqu'on n'est pas dans le cas de pouvoir faire usage du *bain*, il faut ensevelir le corps du malade dans du sel, du sable, du grain, des cendres, &c., le tout bien chauffé.

Observation.

M. TISSOT fait mention d'une fille qui fut rappelée à la vie, après avoir été retirée de l'eau, tout le corps enflé & gonflé, ayant toutes les apparences de la mort. On l'étendit nue sur des cendres chaudes; on la couvrit d'autres cendres également chaudes; on lui mit sur la tête un bonnet, & un bas autour de son cou, qui étoient remplis de cendres, & par-dessus le tout des couvertures. Après être restée une demi-heure dans cette situation, son *pouls* revint; elle recouvra la parole, & s'écria: *Je gèle, je gèle.* On lui donna un peu d'*eau-de-vie de cerises*, & on la laissa huit heures ensevelie sous la cendre. Au bout de ce temps, elle en sortit, sans autre mal qu'une lassitude ou foiblesse qui se dis-

sipa en peu de jours. Il dit encore qu'un homme fut rappelé à la vie, après être resté six heures sous l'eau, par la chaleur d'un tas de fumier (1).

Il ne faut rien mettre dans la bouche du noyé avant qu'il soit en état d'avaler. Excepté l'alkali volatil fluor.

Avant que le malade donne quelques signes de vie, & qu'il soit capable d'avaler, il seroit inutile & même dangereux de lui verser aucune liqueur dans la bouche. (Il faut excepter de cette loi générale l'*alkali volatil fluor*, qui, comme nous l'avons vu, observation de la pag. 427, a été le premier & le seul secours mis en usage; & jamais résurrection n'a été, ni aussi subite, ni aussi complette.

Il faut lui humecter les lèvres & la langue avec des liqueurs spiritueuses.

Si l'on ne doit donner qu'avec précaution des liqueurs au *noyé*, avant qu'il soit en état d'avaler), cependant on peut lui humecter souvent les lèvres & la langue avec une plume trempée dans de l'*eau-de-vie* chaude, d'autres *liqueurs spiritueuses fortes*; & aussi-tôt qu'il a recouvré la faculté d'avaler, on peut lui donner, de temps en temps, une cuillerée de *vin* chaud, ou de quelqu'autre liqueur *cordiale*.

Moyens de le faire vomir sans lui donner l'émétique.

Il y en a qui recommandent de donner au *noyé* un *vomitif* dès qu'il est un peu ranimé; mais il est toujours beaucoup mieux de le faire *vomir*, sans avoir recours à l'*émétique*. On pourra tenter, à cet effet, de châtouiller le gosier & la gorge avec la barbe d'une plume huilée, ou quelqu'autre corps doux qui ne soit pas dans le cas de fatiguer ou de nuire à ces parties.

Oxymel scillitique.

M. Tissot recommande de donner, dans ce cas, l'*oxymel scillitique*, à la dose d'une cuillerée,

(1) Voyez les réponses de M. Pia, aux Lettres de M. l'Abbé Jacquin, au sujet des cendres chaudes, page 83 du *Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des noyés*, seconde édition, & page 16 du *supplément à ce Détail*, &c. Voyez de plus la sixième Partie du même Ouvrage, pages 17, 18 & 19.)

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0437-3

délayée dans un peu d'eau, & répétée tous les quarts-d'heure, jusqu'à six fois, & lorsqu'on n'a pas ce *remède* sous la main, il conseille de lui substituer une forte *infusion* de *sauge*, de *fleurs de camomille*, ou de *chardon béni*, adoucie avec le *miel*, ou simplement de l'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel commun*. Mais il faut observer qu'en conseillant tous ces *remèdes*, M. TISSOT ne veut pas qu'on les donne en assez grande quantité pour exciter le *vomissement*; car il ne le regarde nullement comme placé dans ces occasions.

Infusion de sauge, de camomille, ou de chardon béni avec le miel.

Le vomissement n'est point nécessaire.

Lorsque le malade a commencé à donner quelques signes de vie, il faut bien se donner de garde de discontinuer les secours; car quelquefois il expire après ces premières apparences de résurrection. Il faut, au contraire, continuer toujours les *fomentations* chaudes & *irritantes*, & lui donner souvent de petites quantités de liqueurs *cordiales*.

Il ne faut pas interrompre les secours, quoique le noyé paroisse ressusciter.

Enfin, quoiqu'il soit manifestement rappelé à la vie, il lui reste quelquefois de l'*oppression*, de la *toux*, des mouvemens de *fièvre*, *symptômes* qui constituent une véritable Maladie. Il faut, dans ce cas, *saigner* le malade du bras, lui faire boire de grandes quantités d'*eau d'orge*, de *fleurs de sureau*, ou de toute autre *tisane pectorale adoucissante*.

Circonstances qui indiquent la saignée.

(On observera qu'on ne conseille la *saignée* qu'après que le malade est manifestement rappelé à la vie, & lorsqu'il y a *oppression*, *toux*, *fièvre*, &c. En effet, la *saignée* ne doit point être pratiquée indifféremment dans tous les cas de mort apparente, &, à plus forte raison, sur les corps froids & glacés. Il n'est pas raisonnable, dit le Docteur ALEXANDRE JOHNSON, de la tenter avant que le corps ait recouvré un peu de chaleur : elle ne doit pas être regardée comme absolument nécessaire en pareil cas : on a même vu souvent la *sai-*

Avec quelle précaution il faut saigner les noyés.

gnée retarder & rendre plus lent le retour à la vie, & quelquefois elle a été fatale au sujet qu'on s'efforçoit de ressusciter.

Quelque bon effet que l'on attende de la *saignée*, il est important d'avertir qu'elle ne doit pas être un des premiers secours employés pour ranimer la vie: l'écoulement du *sang* empêche évidemment la continuation des opérations plus nécessaires & plus actives: & le bandage arrêtant le *sang*, arrête ou détruit une partie du mouvement des *fluides* & des *solides* que l'on cherche à rétablir, par les secours auxquels on doit avoir plus de confiance.

La saignée n'est point un secours essentiel. Elle peut, dans bien des cas, devenir funeste.

Il est cependant une exception à faire à cette règle, exception notée dans la sixième partie du *Détail*, &c., citée ci-dessus, note 1 de ce Chapitre: c'est lorsqu'on s'aperçoit que les *vaisseaux* du noyé sont gonflés, qu'il a le visage pourpre ou violet, & que ses yeux paroissent étincelans. Alors il faut saigner le malade à la *jugulaire*. Il faut donc appeler sur le champ un Chirurgien. Il est important d'observer qu'il ne faut pas que cette *saignée* soit trop copieuse d'abord; il vaut mieux y revenir, s'il est nécessaire.

Exception.

Saignée de la jugulaire.

Les secours que l'on donne aux *noyés*, & autres personnes qui ont le malheur d'être privées de toutes les apparences de la vie, doivent être continués pendant long-temps, & au moins pendant six heures, sans se décourager, enfin jusqu'à ce que le sujet ait entièrement recouvré la vie, ou qu'il soit bien constant qu'on ne peut la lui rendre: ce dont on est assuré, si, en écartant les paupières, on observe que les yeux sont ternes & éteints, & que d'ailleurs le corps se refroidissant de plus en plus, devient roide.

Constance qu'il faut avoir dans l'administration des secours.

Moment où on peut les cesser.

Ils doivent être administrés tous ensemble, autant qu'il est possible, de manière cependant que l'un ne préjudicie pas à l'autre. Il est donc essentiel,

dans ces circonstances, d'être assisté de deux ou trois personnes qui se possèdent bien. Autrement on se trouveroit embarrassé, & les secours perdroient de leur efficacité, parce que, malgré la meilleure volonté, ils seroient donnés avec une confusion, qui nuiroit au noyé qu'on voudroit secourir.

Nous croirions manquer à la reconnoissance que tout bon Citoyen doit à la bienfaisance des officiers municipaux de cette Capitale, si nous gardions le silence sur les secours gratuits, & même récompensés, que, par leur ordre, on donne & on doit donner aux *noyés*. C'est à l'humanité & au zèle de M. PIA, ancien Echevin, que nous devons l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des *noyés*, à l'instar de celui d'Amsterdam, & qui a été imité par la plupart des Villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, &c.

Depuis le mois de Juin 1772, que subsiste cet établissement, jusqu'à la fin de l'année 1778, on a sauvé deux cents soixante-dix personnes, dans la seule Ville de Paris, & beaucoup plus dans les autres Villes du Royaume, qui se sont empressées de marcher sur les traces de la Capitale: c'est donc plus de six cents personnes rendues à la société, & qui, avant cette époque, eussent péri, quoiqu'encore en vie; & il y a lieu de croire que par les soins que le Bureau de la Ville se donne tous les jours, par les secours multipliés qu'il employe, par les instructions qu'il répand, on en sauvera dans peu de temps un bien plus grand nombre.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, sur un sujet de cette importance, que d'ajouter à ce que nous venons d'exposer, l'extrait de l'*Avis*, publié en 1772, par MM. les *Prévôt des Marchands & Echevins, concernant les personnes noyées qui paroissent*

roiſſent mortes, & qui, ne l'étant pas, peuvent recevoir des ſecours pour être rappelées à la vie. On eſt dans l'uſage de coller cet abrégé ſur le devant de la *Boîte-Entrepôt*, afin qu'étant à portée d'être lu plus aiſément, il s'inculque d'autant mieux dans la mémoire des Sergens & Soldats des Corps-de-gardes, & que ceux-ci, le ſachant par cœur, puiſſent être dans le cas de coopérer tous enſemble à l'adminiſtration des différens ſecours.

Avis de la Ville de Paris ſur les noyés.

Les Prévôt des Marchands & Echevins, voulant détruire l'abus funeſte de la *ſuſpenſion par les pieds*, ainſi que du *roulement dans un tonneau défoncé*, commencent par proſcrire ces deux moyens, comme téméraires & dangereux. Inſtruits d'ailleurs des ſuccès multipliés qu'ont eus différens ſecours donnés à des perſonnes *noyées*, ils s'empreſſent de les indiquer à leurs Concitoyens, & les ſollicitent à ne pas les négliger, toutes les fois que l'occaſion ſe préſentera de les employer.

Ces moyens ſalutaires conſiſtent:

Récapitulation des ſecours qu'il faut aux noyés.

1°. A déshabiller le *noyé*, l'eſſuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différens ſens; le laiſſer peu ſur le dos, & le tenir chaudement, s'il eſt poſſible, ſans cependant lui intercepter l'*air*.

2°. Lui faire avaler de huit à quinze gouttes d'*alkali volatil fluor*, comme il eſt preſcrit ci-deſſus, page 425 de ce Volume; lui faire entrer de l'*air* dans les *poumons*, en lui ſoufflant dans la bouche, par le moyen d'une canule, & lui pinçant les deux narines.

3°. Lui introduire dans les *inteſtins* de la fumée de *tabac*.

4°. Lui châtouiller le dedans du nez & de la gorge avec la barbe d'une petite plume; lui ſouffler dans le nez du *tabac* ou de la poudre *ſternuta-*

toire; lui présenter sous le nez de l'*esprit volatil de sel ammoniac*, ou de l'*alkali volatil fluor*, ainsi que de la *fumée de tabac.*

5°. Lui frotter toute la surface du corps avec de la flanelle imbibée d'*eau-de-vie camphrée;* &, si l'on juge qu'il est en état d'avaler, lui faire prendre successivement une ou deux cuillerées d'*eau-de-vie camphrée.*

6°. Enfin, continuer long-temps tous ces secours, sans que l'un puisse préjudicier à l'autre. La persévérance est d'autant plus indispensable, que ce n'est souvent qu'après deux, quatre & même six heures d'un travail non interrompu, que les premiers signes de vie commencent à se manifester.

Ordre de fournir la Boîte à la première réquisition.

Le Sergent de chaque Corps-de-garde est tenu de fournir la *Boîte-Entrepôt*, contenant les dits secours, à la première réquisition: il l'accompagnera lui-même, ou la fera accompagner par un soldat au fait & intelligent.

Il fera, dans les vingt-quatre heures, son rapport au Bureau de la Ville, de l'usage qui aura été fait des dits secours.

Il entretiendra son entrepôt toujours en bon état: en conséquence, il le fera compléter, & il aura soin de nettoyer les machines toutes les fois qu'on en aura fait usage. Il s'y fera tous les mois une visite, pour assurer le Bureau des soins qui auront été pris.

Récompenses à ceux qui auront sauvé le noyé.

Le Bureau de la Ville accorde une somme de *quarante-huit livres* à partager entre ceux qui auront sauvé un *noyé*, en le rappelant à la vie, suivant la distribution indiquée par l'*Avis*, & aux conditions qui s'y trouvent énoncées.

Si les moyens employés n'ont pas eu le *succès* désiré, le Sergent ou Soldat aura soin de requérir la Garde de Paris, pour lui remettre le cadavre avec toutes ses dépendances, afin que les Officiers

du Châtelet, ou autre à qui il appartiendra, en prennent connoissance.

On prévient que, dans tous les cas, les frais extraordinaires seront remboursés, pourvu qu'ils soient jugés nécessaires.)

Article II.

De la Mort apparente, causée par une Chute, par des Coups, &c.

Les mêmes secours que pour les noyés.

Les personnes qui ont le malheur, par une chute, par des coups, &c., de paroître privées de la vie, doivent être traitées par les mêmes moyens, à peu près, que celles qui sont restées quelque temps sous l'eau.

Observation d'une mort apparente causée par une chute;

J'ai vu un homme tellement étourdi pour être tombé de cheval, qu'il resta pendant six heures absolument privé de tout signe de vie. Cependant cet homme, après avoir été *saigné*, & reçu les secours propres à entretenir la chaleur vitale, revint, & fut parfaitement rétabli en peu de jours.

Par un coup.

Le Docteur Alexander, dans les *Essais de Médecine & de Littérature d'Édimbourg*, rapporte une observation à peu près semblable. Un homme, qui, après avoir reçu un coup dans la poitrine, avoit tous les signes de la mort, fut ressuscité par un *bain d'eau chaude*, dans lequel il resta quelque temps.

La plupart de ceux qui meurent subitement après des chutes, des coups, &c., pourroient être rappelés à la vie.

Ces exemples, & plusieurs autres de cette nature, que je pourrois citer, nous conduisent à tirer cette conséquence importante: qu'une partie des personnes qui meurent subitement par des chutes, des coups, &c., pourroient être rappelées à la vie, si on employoit auprès d'elles les moyens appropriés, & qu'on les continuât pendant un temps convenable.

Les secours pour les noyés con-

(Il est d'observation que les secours employés pour rappeler les *noyés* à la vie, excepté celui de

viennent dans presque toutes les morts subites.

réchauffer, qui ne peut convenir qu'aux *noyés* & à ceux qui sont saisis par le froid, comme nous le verrons ci-après, conviennent contre tout ce qu'on appelle mort subite, quelle qu'en soit la cause; *convulsions, accès de colère, apoplexie, strangulation, étouffement par la foudre*, &c. Souvent, dans tous ces cas, il n'y a que la *respiration* d'interceptée, & il suffit de la rétablir.

Dans la plupart de ces cas, il ne s'agit que de rétablir la respiration qui est interceptée.

Il en est des hommes *noyés*, suffoqués, étranglés, comme des animaux à qui l'on a soustrait l'*air* dans la *machine pneumatique:* ces animaux paroissent morts; on les ressuscite en leur rendant l'*air*. Il faut distinguer la mort, de la cessation de la vie. La vie consiste dans le mouvement; la mort, dans la destruction ou dissolution. Quand la dissolution n'a pas encore eu lieu, rendez le mouvement, vous rendrez la vie.)

En quoi consiste la vie; La mort.

§ III.

De l'Asphyxie ou *des Accidens mortels, occasionnés par les Vapeurs nuisibles & suffoquantes, telles que celles qui s'exhalent du charbon allumé; des liqueurs en fermentation; des puits & des fosses fermés depuis long-temps; des lampes & des chandelles allumées dans de petits endroits; des latrines, &c., occasionnés par la foudre, &c.*

Comment l'air peut être rendu nuisible & mortel.

L'*air* peut être nuisible, & même mortel, de plusieurs manières: 1°, lorsqu'il est privé de ses principes vivifians: 2°, lorsqu'il est imprégné d'exhalaisons méphitiques, &c. C'est ainsi que l'*air* qui a passé à travers du charbon enflammé, ou de tout autre chauffage en feu, ne peut plus, ni entretenir ce même feu, ni entretenir la vie des animaux. De là le danger de dormir dans des chambres fermées, & dans lesquelles il y a du charbon allumé.

Les uns, à la vérité, prétendent que le danger vient de l'*huile sulfureuse* qui s'exhale du charbon, & qui se répand dans la chambre; les autres prétendent qu'il vient seulement de la quantité de l'*air* de la chambre, altéré par le feu seul. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, les vapeurs du charbon.

Il faut éviter les vapeurs du charbon.

En général, il est dangereux de coucher ou de dormir dans de petites chambres où il y a du feu, quel que soit le genre de chauffage. Dernièrement, quatre personnes furent trouvées suffoquées, pour avoir couché dans une chambre où on avoit laissé consumer une petite quantité de charbon de terre allumé: les vapeurs du charbon de bois sont pernicieuses au même dégré.

Dangers de coucher dans de petites chambres où il y a du feu.

Les vapeurs qui s'exhalent du *vin*, du *cidre*, de la *bière*, de toute autre *liqueur* en *fermentation*, contiennent quelque chose de mortel qui tue de la même manière que la vapeur du charbon (2): de là le danger d'entrer dans un cellier, ou dans une cave, dans lesquels il y a une grande quan-

D'entrer dans des lieux où il y a des liqueurs en fermentation.

(2) Il est bien prouvé aujourd'hui que toutes ces vapeurs, qui s'élèvent des substances ainsi en *fermentation*, sont du même genre que celles qui viennent du charbon, & qu'elles forment une espèce de *gas* ou de vapeur *élastique*, à laquelle on a donné le nom, un peu extraordinaire, d'*air fixe*; car on ne sait ce que l'on veut dire par de l'*air fixe*. Ce qu'on sait de mieux aujourd'hui, c'est que ce *gas*, ou cette vapeur *élastique*, est un véritable *acide*, & qui, lorsqu'on en a saturé des *alkalis*, cristallise avec eux. Comme on avoit nié d'abord que cette vapeur fût *acide*, on traita un peu cavalièrement M. Sage, & ensuite M. le Comte de Milly, tous deux Membres de l'Académie Royale des Sciences, qui avoient les premiers avancé cette opinion en France: cependant on fut obligé de convenir dans la suite qu'ils avoient raison.

Ce que c'est que les vapeurs du charbon & des liqueurs en fermentation.

tité de liqueurs en *fermentation*, surtout s'ils ont été tenus fermés pendant quelque temps. On a mille exemples de gens tués sur le champ, en entrant dans ces lieux, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à échapper au danger.

Dangers de descendre dans les lieux souterrains, dans des puits, des fosses, &c., fermés depuis long-temps.

Quand on ouvre des souterrains fermés depuis long-temps, ou quand on nettoye des puits profonds, qui n'ont pas été vidés depuis longues années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent les mêmes effets que celles dont nous venons de parler. C'est pourquoi on ne doit point descendre dans les puits, dans les *mines*, dans les fosses, &c., dans d'autres lieux humides & profonds qui ont été long-temps fermés, avant qu'ils ayent été suffisamment purgés de leur air *méphitique*, en y brûlant de la *poudre à canon*, &c.; comme nous l'avons déjà fait observer, Tome I, Chapitre II.

Moyens de connoître quand l'air de ces lieux est mal-sain.

Il est facile de reconnoître quand l'*air* de ces lieux est mal-sain & mortel. On y descend une chandelle allumée, du bois, de la paille enflammés, &c. Si ces corps continuent de brûler, on peut y descendre en sureté; mais s'ils s'éteignent subitement, il faut bien se garder d'y entrer, que l'*air* n'ait été purifié par le feu, ou par l'eau, comme nous le dirons ci-après, pag. 446 & suiv. de ce Volume.

Accidens occasionnés par la vapeur des lampes, chandelles, &c.

La fumée des lampes & des chandelles, surtout quand on les éteint, agit comme les autres vapeurs, quoique plus foiblement & plus lentement. On a cependant des exemples de gens tués par la seule fumée de lampes éteintes dans de petites chambres bien closes; & les personnes qui ont la *poitrine* foible & délicate, sont, pour l'ordinaire, promptement saisies par de fortes *oppressions*, lorsqu'elles se trouvent dans des appartemens où il y a beaucoup de lumières.

ARTICLE PREMIER.

Traitement que doivent essuyer ceux qui ont été suffoqués par l'une ou l'autre de ces Vapeurs.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ne sont que légèrement affectés, ou dont la Syncope est incomplette.

CEUX qui s'aperçoivent du danger auquel vont les exposer les vapeurs qu'ils respirent, & qui, en conséquence, se retirent dès qu'ils se trouvent affectés, sont ordinairement soulagés aussitôt qu'ils sont au grand *air*. S'il leur reste un malaise, ils se rétablissent parfaitement, en respirant de l'*alkali volatil fluor*, & en buvant un peu d'eau & de *vinaigre*, ou de *limonade* chaude.

Grand air. Alkali volatil fluor.

(Dans les salles d'assemblées, de spectacles, &c., où l'*air* est si promptement corrompu par les vapeurs *méphitiques* que produisent les lumières multipliées, & la *respiration* du grand nombre de personnes qui s'y trouvent, s'il arrivoit, dit M. SAGE, que quelqu'un tombât en *syncope*, il faudroit opposer l'*alkali volatil fluor* à l'action de l'*acide méphitique*; & on le rappelleroit beaucoup plus promptement à la vie, en lui faisant respirer de cet *alkali*, qu'en lui présentant du *vinaigre*: car la *syncope* n'est qu'un commencement d'*asphixie*; état dans lequel tout *acide* est plus nuisible qu'avantageux.)

Mais lorsque l'effet de ces vapeurs est tel que les personnes en perdent la connoissance & le sentiment, il faut avoir recours aux moyens suivans, pour peu qu'on puisse espérer de les rappeler à la vie; (& il ne faut jamais négliger de tenter ces moyens, à moins que la personne ne

soit dans cet état depuis très-long-temps, & qu'elle ne soit absolument froide & roide.)

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont perdu la Connoissance & le Sentiment, c'est-à-dire aux Asphyxiques.

Air froid & libre. Alkali volatil fluor.

ON commencera par exposer le malade à un *air* très-pur, froid & libre. On lui fera respirer des *sels volatils*, de l'*alkali volatil fluor*, &c. On lui fera en même temps une *saignée* au bras; & si elle ne suffit pas, on le saignera de la *jugulaire* (3). On lui mettra les pieds dans l'eau chaude, & on les lui frottera fortement. Enfin, dès qu'il pourra avaler, on lui fera boire de la *limonade*, ou de l'eau & du *vinaigre*, auxquelles on ajoutera un peu de *nitre*, ou plutôt depuis six jusqu'à douze gouttes d'*alkali volatil fluor*, dans une cuillerée d'eau.

Bains de jambes & frictions.

Lavemens aiguisés.

Il faut bien se garder d'oublier les *lavemens* aiguisés: on les prépare en ajoutant aux *lavemens* ordinaires, deux onces de *sirop de noirprun*, & autant de *teinture de séné*, ou, à leur défaut, demi-once de *térébenthine de Venise*, dissoute dans un *jaune d'œuf*. Si l'on n'a point ces *médicamens* sous la main, on mettra tout simplement dans le *lavement* deux ou trois bonnes cuillerées de *sel commun*. Pour rétablir la chaleur *vitale*, la *circulation*, &c., il faut employer les moyens que nous avons recommandés plus haut, pages 420 & suiv. de ce Volume.

La Saignée est le dernier secours à employer.

(3) La *saignée* est le dernier secours qu'on doive employer dans les *asphyxies*. Elle y est quelquefois meurtrière, & presque toujours inutile, à moins que le malade ne soit dans le cas décrit ci-dessus, page 431 de ce Vol. Voyez en outre les *Mémoires Littéraires, Critiques*, &c., par M. GOULIN, année 1776, pages 19 & suiv.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0448-5

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont été suffoqués par la Vapeur du Charbon allumé.

M. Tossach, Chirurgien, à Alloa, rapporte l'observation d'un homme suffoqué par la vapeur du charbon de terre allumé; & il dit qu'il l'a rappelé à la vie, en lui soufflant dans la bouche, en le saignant au bras, en l'agitant, & le faisant frotter fortement par tout le corps.

Le Docteur Frewen, de Suffex, rapporte qu'un jeune-homme fut suffoqué par la vapeur du charbon de terre; mais qu'il fut rappelé à la vie, après l'avoir plongé dans de l'eau froide, ensuite mis dans un lit chaud.

L'usage de plonger dans l'eau froide les personnes suffoquées par les vapeurs du charbon, paroît être dû à l'expérience journalière, faite sur les chiens suffoqués par les vapeurs de la grotte du chien en Italie: on les jette dans le lac Agnano, qui touche à cette grotte, & ils reviennent sur le champ.

En quoi consistent ces secours.

(Les moyens de rappeler à la vie une personne suffoquée par la vapeur du charbon allumé, sont très-simples, & le traitement est très-peu compliqué. Un flacon d'*alkali volatil fluor*, une canule à bouche, telle que celle de la *Boîte-Entrepôt*, décrite ci-dessus, pages 418 & suiv. de ce Volume, & de l'eau très-froide, sont les seuls agens de la résurrection.

L'eau commune est le vrai spécifique de l'asphyxie causée par le charbon.

L'*eau* est reconnue pour être le vrai *spécifique* des *suffocations* causées par les vapeurs *méphitiques* du charbon. La manière de l'employer est simple, facile, à la portée de toutes sortes de personnes, sans en excepter les moins intelligentes & les plus pauvres.

On commence par transporter la personne suffoquée dans le lieu le plus aéré de la maison, mê-

me dans la cour, dans le jardin, &c. On la déshabille; on l'assied nue sur une chaise, ou sur le pavé, le dos appuyé contre la muraille; on lui maintient la tête droite, & on la fixe de manière à ne pouvoir vaciller pendant l'administration des secours; alors plusieurs personnes, qui se succèdent lorsqu'elles sont fatiguées par cet exercice, lui jettent, sans interruption, de l'eau la plus froide possible au visage, avec force & à une certaine distance, en se servant d'un gobelet ou d'un pot quelconque: cette eau se puise dans des seaux qu'on a sous la main, & que d'autres assistans ont le soin de remplir, à proportion qu'elle manque.

Projection d'eau la plus froide sur le visage.

Cette opération faite par plusieurs personnes alternativement, doit être pratiquée avec vigueur, & continuée pendant plusieurs heures sans relâche, ou jusqu'à ce qu'on aperçoive quelques signes de vie, qui se manifestent par de petits *hoquets*. Alors, si on peut ouvrir la bouche du suffoqué, on tâche de la contenir ouverte, en lui enfonçant, entre les dents, de petits morceaux de bois, pour pouvoir lui faire avaler une cuillerée d'eau dans laquelle on a mis sept ou huit gouttes d'*alkali volatil fluor*. On lui introduit dans les narines de ce même *alkali* dont on a imbibé des papiers roulés en forme de mêche, & qu'on a soin de renouveler.

Premiers signes de résurrection.

Alkali volatil fluor.

On reprend ensuite, & très-promptement, la projection d'eau froide au visage, car l'interruption qu'on en a faite, doit être très-courte, & on la continue, en cessant de temps en temps, pour lui faire avaler quelques cuillerées d'eau froide avec des gouttes d'*alkali volatil fluor*, comme ci-dessus, jusqu'à ce que le malade donne des preuves décidées de connoissance, & qu'il commence à articuler des mots.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0450-4

Aux *hoquets* succèdent le *vomissement* & un *tremblement* universel; & si la connoissance persiste & se fortifie, on transporte le malade dans un lit légèrement bassiné; on l'essuye avec des serviettes chaudes, & deux personnes sont occupées à lui frotter, l'une le tronc, l'autre les *extrémités*; à lui faire respirer de l'*alkali volatil fluor*, & avaler quelques cuillerées d'eau avec des gouttes de cet *alkali*. Frictions.

On a soin d'entretenir dans la chambre du malade un courant d'*air*, autrement son rétablissement pourroit n'être que momentané; & s'il retomboit dans son premier état d'insensibilité, il faudroit recommencer la projection d'eau froide, & la continuer, comme on l'a dit ci-devant. Courant d'air frais dans la chambre.

On a attention alors de faire prendre au malade des *lavemens purgatifs* avec les *tamarins* & l'eau de *savon*, ou tels qu'on vient d'en proposer; & il est essentiel qu'il soit ensuite purgé souvent, comme nous l'avons dit ci-dessus, page 440 de ce Vol. Lavemens aiguisés.

On n'a recours à la *saignée*, que lorsque le malade a recouvré ses sens & sa chaleur, ainsi qu'il est prescrit, note 3, page 440 de ce Volume; que lorsqu'il paroît d'une *constitution sanguine*, qu'il a le *pouls plein* & *inégal*, & qu'il se plaint d'une pesanteur de tête. Pour lors, on lui prescrit le *bain de pied*, &, en même temps, on le saigne au bras: mais ces soins ultérieurs doivent être dirigés par un homme de l'Art, qu'il convient de consulter. Circonstances qui indiquent la saignée. Bain de pied.

On voit que l'eau & l'*alkali volatil fluor* sont presque les seuls secours dont on ait besoin pour combattre les effets mortels de la vapeur du charbon allumé. L'*alkali volatil* a même suffi à M. Sage. J'ai été assez heureux, dit-il, pour rappeler à la vie un homme suffoqué par la vapeur du charbon, en introduisant dans ses narines une mêche de papier imbibée d'*alkali volatil fluor*, &

en lui faisant tomber dans la bouche quelques gouttes du même *alkali*. Quoique je n'aye point eu recours aux aspersions, je pense néanmoins, ajoute-t-il, qu'on ne doit point négliger de les employer, si l'*alkali* ne restitue point sur le champ le mouvement à la personne suffoquée.)

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont suffoqués par les Vapeurs qui s'exhalent des liqueurs en fermentation; par les émanations mortelles des puits, des mines, des cloaques, des latrines, &c., fermés depuis long-temps; par la foudre, &c.

Mêmes secours.

(CEUX chez lesquels le principe de la vie est suspendu par l'effet de ces vapeurs, de ces émanations, de la foudre, &c., sont absolument dans le cas de ceux qui sont suffoqués par la vapeur du charbon allumé: ils ont donc besoin des mêmes secours.

Les asphyxiques meurent, ainsi que les noyés, dans l'inspiration.

On est généralement d'accord, dit M. D..... dans une lettre à l'Auteur des *Mémoires* cités note 3 de ce Chapitre, que les personnes noyées meurent pendant l'*inspiration*. Il en est de même de tous les *asphyxiques*. La force des *muscles* ou de contraction des *poumons*, bien qu'aidée par le poids de l'eau, ou de la colonne de l'air commun, ne peut vaincre la résistance de l'*air* naturellement stagnant & très-*élastique*, qui tient les *poumons* fort dilatés. Ceux qui ont quelque idée de la mécanique du corps humain, conviendront que tout mouvement doit être suspendu jusqu'à ce que la résistance de l'*air* intérieur soit vaincue.

Tous les *airs fixes*, les *gas*, les *vapeurs méphitiques*, la vapeur du charbon, sont très-*élastiques* & stagnans. On a observé que l'agitation, un mouvement plus qu'ordinaire, en facilitoit le

mêlange ; que la vapeur d'eau diviſoit ces *airs fixes*, les dégageoit du *phlogiſtique* ſurabondant, les réduiſoit à l'état d'*air* commun, & que les *alkalis* les abſorboient.

La cauſe de la mort des noyés, des ſuffoqués par la vapeur du charbon, par le *plomb* des foſſes d'aiſance, par les *mofettes*, &c., étant ſemblable, les moyens à employer doivent donc être les mêmes. Il ne s'agit que de dépouiller de ſa propriété ſtagnante & de ſa trop grande *élaſticité*, l'*air* qui diſtend les *poumons*; de le rendre miſcible, & de lui faciliter une communication avec l'air commun. Mais comment y parvenir, demande M. D.....? Le plus ſûr moyen ne ſeroit-il pas d'introduire par petits intervalles, avec un ſoufflet approprié, par la *glotte*, ou, s'il eſt abſolument néceſſaire, par la *bronchotomie*, dans la *trachée-artère*, l'eau en vapeurs? L'*inſpiratoire* pourroit être d'une grande utilité dans ce cas.

La cauſe de la mort des noyés & des aſphyxiques étant la même, les ſecours qu'ils exigent ſont les mêmes.

Pendant cette opération, il ſeroit très-bien de réchauffer les *extrémités* & le corps de l'*aſphyxique*. Au plus léger mouvement du *poumon*, on mettroit en uſage l'*alkali volatil fluor*, les *frictions* avec les flanelles chaudes, l'agitation, la machine fumigatoire avec la fumée de *tabac*, les *vomitifs*, l'ouverture de la *veine*, uniquement pour faciliter la *circulation*, même l'aſperſion d'eau froide: tous ces moyens ſont très-efficaces & du plus grand ſecours. La projection d'eau froide ſur des *aſphyxiques*, produit des effets merveilleux; mais ne nous y trompons pas: ce ne peut être par l'impreſſion du froid ſur des corps inanimés & auſſi froids que l'eau, mais uniquement par le courant de vapeurs aqueuſes que cette aſperſion produit.)

ARTICLE II.

Moyens de prévenir l'Asphyxie & les Accidens occasionnés par les Vapeurs méphitiques & suffoquantes.

(COMME le feu de charbon ou de braise est d'un usage journalier parmi les pauvres, & indispensable pour un grand nombre d'Artisans & d'Artistes qui ne pourroient y suppléer d'une manière moins désavantageuse, on ne sauroit trop répéter & publier qu'il existe des moyens de prévenir les fâcheux accidens qu'occasionne ce chauffage, & que ces moyens sont aussi simples & plus faciles encore que ceux que nous venons d'exposer, pour en détruire les effets.)

Moyens de détruire l'Air méphitique produit par le Charbon allumé.

L'eau. (L'EAU divisée en vapeurs, est, comme nous venons de le faire voir, le grand *remède* de la *suffocation* occasionnée par la vapeur du charbon allumé : elle en est également le *préservatif*. Il suffit de tenir sur la poêle, sur le fourneau, sur le réchaud, &c., qui contient les matières embrasées, une petite terrine, ou un vaisseau quelconque, à large ouverture, rempli d'eau : cette eau échauffée par le charbon ou la braise allumée, se réduit en vapeur, qui, se répandant dans la chambre, & se confondant avec l'air de l'*atmosphère*, en corrige l'*élasticité*, & l'empêche d'être aussi funeste qu'il a coutume de l'être en pareilles circonstances, lorsqu'on n'a pas pris cette précaution : on renouvelle cette eau à mesure qu'elle se tarit, & tant qu'il y a du feu de charbon dans la poêle.

L'eau paroît avoir des propriétés singulières pour rétablir l'*air* dans son état naturel. Dans les parties septentrionales de l'Europe & de l'Asie, on place un seau d'eau auprès des poêles, pour prévenir l'infection de l'*air*, causée par la vapeur du charbon. Cet usage est très-commun à la Chine, où les pauvres ne se servent que de charbon de terre pour chauffer leurs poêles. La vapeur qui s'en élève, est aussi dangereuse que celle de notre charbon végétal : elle suffoqueroit aux environs des poêles, si l'on ne tenoit continuellement auprès un bassin d'eau, qui dissout, par son humidité, ces miasmes *élastiques* si terribles, & si prompts à détruire le principe de la vie.

Propriétés de l'eau pour rétablir l'air dans son état naturel.

M. Parmentier, Professeur au Collége Royal de Pharmacie, rapporte, dans une excellente *Dissertation physique, chimique & économique, sur la nature & la salubrité des eaux de la Seine*, qu'un pauvre homme étoit dans l'usage de mettre, pendant l'hiver, au pied de son lit, un pot rempli de braise, & qu'il plaçoit sur cette braise, sans l'étouffer, un vase plein d'eau ; qu'ayant oublié un soir de mettre le vase sur le pot, il fut trouvé le lendemain sans connoissance, ni sentiment ; mais on eut le bonheur de le rappeler à la vie.

Observation.

Le Docteur Schagt, dans des temps d'*épidémie*, exposoit durant la nuit, au grand *air*, un vase rempli d'eau : elle s'altéroit. Il s'y formoit une écume & une espèce de crême surnageante, &, dans d'autres temps, l'eau conservoit toute sa pureté.

M. Paulet, Médecin de la Faculté de Paris, conseille de purifier les étables avec de l'eau bouillante, par préférence à tout autre moyen employé en pareil cas, persuadé que l'eau est le seul agent dans la Nature qui puisse décomposer la matière de la *contagion*.

Il est inutile de multiplier les autorités. Les propriétés de l'eau pour corriger l'*air* corrompu par les vapeurs *méphitiques*, sont consignées dans nombre d'Ouvrages, tels que les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1710; la *Bibliothèque de Médecine*, Tome X, au mot *Suffocation*; les *Mémoires de M. GOULIN*, cités note 3 de ce Chapitre; le *Détail des succès*, &c., par M. PIA.

Lors donc qu'on est averti que quelqu'un est tombé en *asphyxie* dans une chambre, dans une cave, dans un cellier, dans une mine, &c., il faut commencer par y répandre beaucoup d'eau: car si on y entroit sans cette précaution, il seroit indubitable qu'on tomberoit soi-même en *asphyxie*, comme il est arrivé dans la cave du Boulanger de Chartres, où il amassoit la braise qu'il retiroit de son four, & où cinq personnes moururent successivement, pour y être descendues dans l'intention de secourir le fils aîné du Boulanger, qui étoit mort le premier. Ce ne fut qu'après avoir jeté dans cette cave une grande quantité d'eau, qu'on put y descendre: mais comme il s'étoit passé plusieurs jours avant qu'on se fût avisé de ce moyen, on n'en retira que des cadavres, dont aucun ne put être rappelé à la vie.

Alkali volatil fluor.

Mais l'*alkali volatil fluor* a les mêmes propriétés. Il suffit d'en répandre dans le lieu infecté, jusqu'à ce qu'on puisse y tenir une bougie allumée. Alors on peut y entrer sans craindre d'accident. Il seroit bien à désirer que le vœu de M. SAGE fût rempli; qu'on donnât à chaque mineur un flacon de cet *alkali*. Dès que l'un d'eux se trouveroit affecté par les vapeurs meurtrières qui s'exhalent sans cesse des *métaux* & des *minéraux*, son voisin lui feroit respirer son flacon, ou lui en feroit avaler quelques gouttes dans une cuillerée d'eau; ou, enfin,

L'eau & l'alkali volatil fluor sont également les préservatifs des vapeurs méphitiques des mines.

enfin, on en répandroit dans la mine, si les vapeurs étoient en assez grande quantité & assez délétères, pour affecter à la fois plusieurs mineurs.

Des vapeurs des acides minéraux.

Les Chimistes sont exposés, dans leurs opérations, à être souvent affectés par les vapeurs *méphitiques* des *acides minéraux*. Lorsque l'accident est léger, il suffit que l'Artiste se présente à l'*air* libre, & qu'il respire de l'*alkali volatil fluor*; mais lorsque l'accident est grave & qu'il est accompagné de *syncope*, il faut donner quelques gouttes de ce même *alkali* dans une ou deux cuillerées d'eau.

Importance de l'air libre.

Cependant il ne faut pas négliger d'établir dans la chambre, dans le cellier, dans la mine, &c., autant qu'il est possible, un courant d'*air* extérieur, proportionné à la quantité de vapeurs qu'on auroit à redouter, pour faciliter la sortie de l'*air élastique*, tout combiné qu'il soit, avec les vapeurs aqueuses, ou *alkalines*.

La plupart des moyens que nous venons d'exposer, sont extraits d'un Mémoire excellent *sur les funestes effets du charbon allumé*, publié par M. HARMANT, de l'Académie de Nancy, & Conseiller-Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; dans lequel il détaille, d'une manière très-intéressante, les nombreuses cures qu'il a opérées en suivant la méthode que nous venons d'exposer. Voyez en outre l'*Avis du Bureau d'Administration de l'Hôpital-Général*, publié & affiché, pour que les moyens qu'il propose, mis à la portée de tout le monde indistinctement, puissent être pratiqués, non seulement toutes les fois que la *suffocation* par le charbon se présenteroit, mais encore dans toutes les *suffocations* par le tonnerre, par les liqueurs en *fermentation*, par les cloaques, les fosses d'aisance, &c., cinquième Partie du *Détail*, &c., pages 124 & suivantes.)

Moyens de détruire l'Air méphitique des Fosses d'aisance, appelé communément Plomb.

(MAIS les vapeurs mortelles des fosses d'aisance, qu'on appelle vulgairement *plomb*, demandent d'autres moyens. Sans doute qu'elles sont de même nature que celles qui s'exhalent du charbon allumé, des liqueurs en *fermentation*, des puits fermés depuis long-temps, des mines, &c., & que, pour cette raison, l'*eau* & l'*alkali volatil fluor* en seroient les *préservatifs*, comme ils en sont les *remèdes*. Cependant la difficulté d'employer ces substances, surtout l'*alkali volatil*, à cause de la quantité immense qu'il en faudroit, a porté des Chimistes à s'occuper de cet objet : &, après des tentatives multipliées, ils sont parvenus à trouver les *préservatifs* de ces vapeurs dans le feu & la *chaux vive*.

Le feu & la chaux vive.

C'est à MM. LABORIE, CADET jeune, & PARMENTIER, Membres du Collége de Pharmacie, &c., que nous devons cette découverte, d'autant plus importante, que les accidens auxquels sont exposés les malheureux qui se destinent à la vidange des latrines, sont très-communs, quoique le plus souvent ignorés, parce que ces hommes ont peu de commerce avec la société, vu la nature de leurs travaux; parce qu'on ne fréquente guère de tels atteliers; parce qu'enfin les Vidangeurs exercent leur profession de nuit.

M. CADET, de l'Académie Royale des Sciences, a communiqué à cette illustre Compagnie, dans la séance du 15 Mai 1779, des détails, à ce sujet, qu'on ne sauroit trop publier. Il faut mettre souvent sous les yeux du Public les accidens fâcheux qui arrivent communément, lorsqu'on

peut chaque fois lui rappeler le *remède* qui se trouve à sa portée, qu'il oublie quelquefois, & dont il fait usage trop tard.

Observation. M. *Faure*, Droguiste, à Narbonne, faisoit creuser une fosse près d'une ancienne, qui étoit remplie, & dont l'infection avoit fait décider de ne pas la vider. On étoit déjà à dix-huit pieds de profondeur, lorsque, le 16 Avril 1779, sur les neuf heures du matin, les matières s'épanchèrent de la vieille fosse dans la neuve, plus basse de neuf pieds que l'autre. Un Maçon, & une jeune-fille de douze ans, qui lui servoit de Manœuvre, tombent & ne donnent plus de signes de vie. De deux autres Maçons établis sur un échafaud, l'un tombe dans la fosse, où les matières s'étoient déjà élevées de trois pieds, l'autre sur les planches de son échafaud. Le fils de ce dernier accourt, & est précipité dans la fosse. Un Commerçant en laine y descend, s'évanouit & tombe; il se relève & gagne l'échelle, mais il tombe de nouveau.

Tant de malheurs épouvantent les assistans: aucun n'ose s'exposer à descendre dans un lieu d'où l'on ne revient plus. M. *Faure*, n'écoutant que son zèle, descend dans la fosse meurtrière, & s'évanouit. Un Cordonnier se dévoue également à la mort. La même destinée est réservée à tous ceux qui tentent d'y descendre: un Tonnelier y périt encore.

Le courage, il en étoit temps, cède à la prudence. On essaye, mais en vain: plusieurs particuliers y renoncent: à peine ont-ils les pieds sur l'échelle qu'ils pâlissent & chancèlent: on les saisit par les habits, par les cheveux, & on les retire, la tête étonnée, la *poitrine* oppressée. Après un intervalle, on suppose que la vapeur sera moins meurtrière. M. *de la Forgue*, jeune-homme vi-

goureux, veut aller au secours de M. *Faure*, son oncle : on le lie sous les aisselles, pour pouvoir l'enlever au moment où il criera ; précaution souvent inutile, le son n'ayant point la faculté de se propager dans une pareille *atmosphère*. Il descend, trouve l'objet de ses recherches dans un tas de morts & de mourans : il désire, mais ne peut plus donner de nouveaux secours. Un Grenadier se présente : destiné par état à sacrifier sa vie pour ses Concitoyens, il descend, & retire toutes ces victimes infortunées.

Des huit personnes, non compris la jeune-fille, M. *Faure* & un des Maçons donnoient seuls des signes de vie. On leur administre l'*alkali volatil*, les *frictions* & l'*air* pur. Le Maçon est rappelé à la lumière. M. *Faure* revenoit insensiblement, lorsqu'on s'avisa de le saigner, d'abord du bras, de lui donner des *lavemens* au *tabac*, de lui ouvrir la *jugulaire*, de lui appliquer deux *véficatoires*, des *synapismes*, des *sang-sues* aux *tempes*, de lui donner de l'*émétique*, &c. On sent qu'il devoit succomber sous ce traitement absurde.

Un évènement de même nature a eu lieu à Paris, rue Pachevin, le 30 Avril. De trois Ouvriers occupés à la vidange d'une fosse, deux ont manqué de périr, & le troisième a été frappé de mort.

L'an passé, onze hommes ont péri, dans une nuit, à la vidange d'une fosse, rue Saint-Louis au Marais. Une de celles qui ont servi aux dernières expériences des Chimistes que nous venons de nommer, après avoir coûté, quelques mois auparavant, la vie à plusieurs hommes, a été vidée sans aucun danger, en faisant usage de leurs moyens.

Manière d'employer le feu ; Ces moyens consistent, comme nous l'avons déjà dit, dans l'application du feu & l'emploi de

la *chaux vive*. Le feu s'applique sur le siége le plus élevé de la maison, avec la précaution de boucher tous les siéges des étages inférieurs, de sorte que l'*air atmosphérique*, appelé dans l'intérieur de la fosse, par l'ouverture par laquelle travaillent les Vidangeurs, est forcé, pour s'échapper, de traverser le fourneau supérieur; il entraîne avec lui, par les tuyaux, l'*air méphitique*, qu'il décompose presque entièrement: nous disons presque entièrement, parce que nos Chimistes ont été forcés, pour l'épuiser, d'établir un second fourneau dans l'intérieur d'une fosse, éminemment dangereuse, & devenue précédemment le tombeau de plusieurs Ouvriers.

Quant à l'emploi de la *chaux*, il se borne à la projeter dans le liquide d'une fosse. Cette substance en change tellement & si subitement le caractère, que dans un instant incommensurable, le *plomb* est détruit, l'odeur infecte cesse, & le travail devient innocent. Voyez les *Observations sur les fosses d'aisance & les moyens de prévenir les inconvéniens de leur vidange*, imprimés par ordre du Roi, & aux frais du Gouvernement, &c., à Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques. La chaux.

Il résulte de l'emploi de ces moyens, que la vidange des fosses d'aisance, qui a coûté la vie à des milliers d'hommes, rentrera dans la classe des travaux ordinaires; que la vapeur *méphitique* & infecte qui s'élève dans l'*atmosphère*, vapeur si dangereuse pour les *fébricitans*, les femmes en couche, les *poitrinaires*, &c., sera non seulement détruite, mais contribuera même à purifier l'*air* par son changement en *acide sulfureux volatil*; qu'enfin la vidange d'une fosse, si redoutable pour tout un voisinage, ne produira plus aucun danger.

Toutes ces conséquences ont été vivement sen-

ties par le Magistrat vigilant qui veille à la police de la Capitale; &, sur son rapport, Sa Majesté vient de rendre des Lettres-patentes, enregistrées en Parlement, qui accordent à la Compagnie connue sous le nom de *Ventilateur*, le privilége exclusif pour la vidange des fosses d'aisance: les anciens Vidangeurs sont, par ces mêmes Lettres-Patentes, supprimés.)

§ IV.

Des Accidens mortels, occasionnés par le très-grand Froid.

LORSQUE le froid est extrême, & qu'une personne y reste exposée très-long-temps, il peut lui causer la mort, parce que, en coagulant le *sang* dans les *extrémités*, & en le forçant à se porter en trop grande quantité vers le *cerveau*, le malade se trouve exposé à une espèce d'*apoplexie*, précédée d'un assoupissement insurmontable.

Il faut vaincre le penchant au sommeil, causé par le trop grand froid.

Les voyageurs qui se trouvent dans ce cas, doivent, aussi-tôt qu'ils se sentent assoupis, redoubler d'efforts pour se tirer du danger imminent auquel ils sont exposés. Le sommeil, qu'ils sont enclins à regarder comme une espèce de soulagement au froid qu'ils endurent, devient mortel, s'ils ont le malheur de s'y livrer. Mais heureusement de pareils effets du froid ne sont pas communs dans nos climats.

ARTICLE PREMIER.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont une ou plusieurs Parties du Corps gelées, ou engourdies par le Froid.

Il faut se hâter de remédier à ces accidens.

IL arrive cependant très-souvent que les mains & les pieds des voyageurs sont tellement engourdis ou gelés, que la *gangrène* devient à craindre, si

on ne prend pas les précautions nécessaires pour la prévenir.

Dangers de l'application subite de la chaleur.

Mais on ne peut trop en avertir; le plus grand danger naît, dans ces circonstances, de l'application subite de la chaleur. Il est très-commun de voir ceux qui ont les pieds ou les mains engourdis par le froid, les approcher du feu; mais la raison & l'observation démontrent qu'il n'est pas de conduite plus imprudente, plus dangereuse, comme on l'a déjà fait observer, Tome I, Chap. II, § I, Art. I.

On doit traiter les membres engourdis par le froid, comme les fruits gelés.

Tous les payſans ſavent que ſi on met dans le feu, ou dans de l'eau chaude, des *alimens*, des fruits, des racines, &c., gelés, ils ſe pourriſſent & tombent dans une eſpèce de *gangrène*, ſi cela peut ſe dire, & que, dans ce cas, le ſeul moyen de les rendre mangeables, eſt de les plonger, pendant quelque temps, dans l'eau froide; & lorſque les animaux ſe trouvent dans les mêmes circonſtances, ils doivent être traités de la même manière.

Il faut les frotter avec de la neige, ou les plonger dans l'eau très-froide.

Lorſque les pieds & les mains ſont engourdis par le froid, il faut donc, ou les plonger dans l'eau très-froide, ou les frotter avec de la *neige*, juſqu'à ce qu'ils ayent recouvré leur chaleur naturelle & leur ſenſibilité. Enſuite on tranſportera le malade dans un lieu un peu chaud; on lui donnera quelques taſſes de *thé* ou d'*infuſion* de fleurs de *ſureau*, édulcorée avec le *miel*. Il n'y a perſonne qui n'ait obſervé que lorſqu'on a les mains très-froides, le meilleur moyen de les échauffer, eſt de les laver dans l'eau froide & enſuite de continuer à les frotter fortement pendant quelque temps.

Article II.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont tellement affectés par le Froid, qu'ils ne donnent plus aucun signe de vie.

Neige, eau très-froide, ou bain froid.

Lorsqu'une personne a été exposée au froid, pendant un temps assez considérable pour qu'elle ne donne plus aucun signe de vie, il faut lui frotter tout le corps avec de la neige, ou de l'eau très-froide, ou, ce qui convient encore mieux, la plonger dans de l'eau très-froide, si on en a la facilité. On se déterminera d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que nous pouvons assurer que des hommes ensevelis sous la neige, ou exposés à un air glacé pendant cinq ou six jours de suite, de sorte qu'ils avoient été plusieurs heures sans donner aucun signe de vie, ont recouvré la santé par cette méthode.

Manière de faire prendre le bain froid.

(Si l'on adopte le *bain* froid, on y laissera le malade pendant un quart-d'heure, plus ou moins; ensuite on le retirera de l'eau, & on lui fera des *frictions* sur tout le corps nu, avec des flanelles, ou des linges trempés dans de l'eau froide. On continuera ces *frictions* pendant un autre quart-d'heure. Ensuite on le mettra dans un lit médiocrement chauffé par le moyen d'une bassinoire, mais de manière que les matelas soient chauds, & puissent conserver la chaleur qui leur aura été communiquée.

Frictions. Lit modérément chaud.

Frictions avec de l'eau-de-vie. Comment doivent être dirigées celles du ventre & de la poitrine.

Alors on a recours à de nouvelles *frictions*, que l'on fait avec des linges chauds, ou mieux encore, avec des flanelles chaudes imbibées d'*eau-de-vie* tiède. Deux personnes s'occupent de ces *frictions*: l'une se charge de frotter la plante des pieds, les jambes & les cuisses, pendant que l'autre frotte les bras & le corps, ayant toujours attention de diriger de bas en haut celles qui se font sur le ventre

& sur la poitrine. On doit aussi observer, pendant qu'on fait ces *frictions*, de mettre dans un mouvement presque continuel, & cependant modéré, la personne gelée, & de lui tenir la tête plus élevée que le corps.

On essayera alors de la ranimer, en lui présentant sous le nez de l'*alkali volatil fluor*, en lui en faisant respirer, & en lui en introduisant dans les narines, au moyen des mèches qui en seront imbibées: ce qu'on réitérera plusieurs fois. On l'approchera ensuite, peu à peu, d'une cheminée où il y aura du feu, pour la réchauffer successivement; si même on en a la facilité, on la mettra dans un *bain* tiède. On lui fera avaler quelques gouttes d'*alkali volatil* dans une cuillerée de *vin* chaud, ou d'*eau-de-vie* adoucie avec du *sucre*. Enfin, lorsqu'elle paroîtra à peu près rétablie, on lui fera prendre un petit bouillon, & on la tiendra au *régime* alternatif de *vin* à petites doses, & de bouillons, avant que de lui faire prendre de la nourriture solide.

Alkali volatil fluor.

Bain tiède.

Bouillons & vin.

Si l'on ne commence pas le traitement par le *bain* froid, mais par les *frictions*, on les fera comme celles que nous venons de prescrire; mais, au lieu d'un quart-d'heure, on les continuera pendant une demi-heure. Du reste, on se comportera absolument comme nous venons de le dire.

De plusieurs observations que nous pourrions citer de personnes rappelées à la vie, après avoir été engourdies par le froid, & réputées mortes, nous n'en rapporterons qu'une, aussi intéressante par le succès qui la caractérise, que par l'action généreuse qui y est consignée, & qu'on ne sauroit trop répandre. Ce fait est tiré de la Gazette de Deux-Ponts, année 1776, n° 31, fol. 247, *variétés*.

Il y a peu de temps qu'un Chaudronnier, de ceux qui roulent le Pays pour raccommoder les

Observation.

vaſes endommagés, rencontra, à quelques diſtances d'Halberſtadt, un Juif étendu ſur le grand chemin, où le froid l'avoit ſurpris, & où il paroiſſoit comme mort. On voyoit auprès de lui une petite balle de mouchoirs & de rubans, dont il faiſoit ſon commerce. Le Chaudronnier, ayant appris qu'un homme gelé pouvoit être rappelé à la vie, réſolut d'en faire l'expérience : il charge le Juif ſur ſes épaules, & le porte au village prochain. Là, il le lave avec de l'*eau-de-vie*, le frotte par-tout le corps, &c., & parvient à le dégeler par dégrés.

Après quelques heures de peine & de ſoins, l'officieux Chaudronnier voit avec joie ſon Juif donner des ſignes de vie. Il redouble de zèle ; & à force de perſévérance, il termine ſon ouvrage. Content de ſon ſuccès, il quitte le malade qui n'a plus beſoin de lui, vole à l'endroit où il a enterré les effets, les rapporte, & remet fidellement la balle au Juif.

Celui-ci, à la vue de ſes marchandiſes qu'il croyoit perdues, ſe lève avec vivacité, & veut forcer ſon libérateur à les prendre, en récompenſe du ſervice qu'il en a reçu : le Chaudronnier les refuſe : *Un bienfait payé*, lui dit-il, en lui ſerrant la main avec attendriſſement, *n'eſt plus un bienfait : le premier devoir que preſcrit toute Religion, c'eſt d'aimer ſon prochain.* Il part auſſi-tôt, fort content d'avoir fait une bonne action.

Celle-ci fit du bruit ; elle devança le Chaudronnier, qui, en entrant dans la première ville, fut examiné à la porte, reconnu, & conduit devant le Magiſtrat. Il parut ſans crainte, mais un peu troublé, parce qu'on ne lui avoit pas dit pourquoi on lui faiſoit faire cette viſite. *Mon ami*, lui dit le Juge, *vous avez mérité la récompenſe que le Roi accorde à un Citoyen qui a ſauvé la vie à un autre*

Citoyen. Il faut que vous me diſiez votre nom, le lieu de votre naiſſance, afin qu'ils ſoient inſcrits ſur mes regiſtres. Le Chaudronnier obéit, & reçut le prix ordinaire, en répandant ces larmes douces que fait couler le ſentiment, & qui ſont elles-mêmes la plus délicieuſe de toutes les récompenſes.)

J'ai toujours penſé que les *maux d'aventure*, les *crevaſſes*, les *engelures* & les autres *inflammations* des *extrémités*, ſi communes chez les gens de la campagne de ce pays, dans la ſaiſon froide, étoient principalement occaſionnés par le paſſage ſubit du chaud au froid; c'eſt-à-dire, par l'application bruſque & précipitée de la chaleur ſur une partie très-froide. Car, après avoir eu grand froid aux pieds & aux mains, on voit ces gens les porter ſubitement au feu, ou, s'ils en trouvent l'occaſion, ils les plongent dans de l'eau chaude: imprudence qui, ſi elle ne produit pas la *gangrène*, manque rarement de cauſer l'*inflammation* de ces parties. On peut aiſément ſe garantir de ces accidens, en uſant des précautions mentionnées ci-deſſus; & en outre, aux Chap. LI, § IX, Art. IV; & Chap. LII, § III de ce Volume.

L'application ſubite de la chaleur ſur une partie très-froide, eſt la cauſe la plus commune des maux d'aventure, des engelures, &c.

CHAPITRE LVI.

De l'Évanouiſſement; de l'Ivreſſe; de la Suffocation; de l'Étouffement & de l'Étranglement; des Convulſions ſuivies de mort apparente; des Morts ſubites.

§ I.

De l'Évanouiſſement & de ſes divers dégrés, tels que la Défaillance ou la Foibleſſe, & la Syncope.

Caractère de la défaillance.

(L'ÉVANOUISSEMENT a pluſieurs dégrés : le plus léger, dans lequel le malade entend & conſerve le ſentiment, ſans cependant pouvoir parler, eſt ce qu'on appelle *défaillance* ou *foibleſſe;* accident très-fréquent chez les perſonnes qui ont des maux de *nerfs*, ou vulgairement des *vapeurs*, & chez leſquelles on n'obſerve pas, malgré cet état, un grand changement dans le *pouls*.

De la ſyncope;

Quand le malade perd entièrement le ſentiment & la connoiſſance, avec un affoibliſſement conſidérable du *pouls*, cet état s'appelle *ſyncope:* c'eſt le ſecond dégré de l'*évanouiſſement*.

De l'aſphyxie.

Si la *ſyncope* eſt telle que le *pouls* ſoit entièrement éteint, la *reſpiration* inſenſible, le corps froid, le viſage d'un pale livide; ce dernier dégré, qui eſt rare, mais qui eſt la véritable image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *aſphyxie*, dont nous avons déjà traité, § III du Chapitre précédent.

Cauſes principales de l'évanouiſſement.

Les *évanouiſſemens* dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes. On ne parlera, dans ce Paragraphe, que des principales, qui ſont, 1°, le

trop de sang; 2°, le trop peu de sang; 3°, la saignée & les purgatifs; 4°, les embarras de l'*estomac*; 5°, les odeurs chez les personnes *nerveuses*; 6°, quelques Maladies; 7°, l'accouchement, &c.)

ARTICLE PREMIER.

De l'Évanouissement causé par trop de Sang.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

LES personnes fortes, robustes, bien portantes, qui ont beaucoup de *sang*, tombent souvent dans un *évanouissement* subit, après avoir pris trop d'*exercice*, ou bu avec excès des *liqueurs fort échauffantes*; après s'être exposées à une trop grande chaleur, s'être livrées à une étude trop appliquée, &c.

Traitement de l'Évanouissement causé par trop de Sang.

Vinaigre.

DANS ces cas, on fait flairer du *vinaigre*; on frotte les *tempes*, le front & les poignets avec du *vinaigre* mêlé à une égale quantité d'eau chaude; & si le malade peut avaler, on lui verse dans la bouche, deux ou trois cuillerées de *vinaigre*, mêlées à quatre ou cinq fois autant d'eau. (Les *eaux spiritueuses* nuisent dans cette espèce d'*évanouissement*.)

Si l'*évanouissement* persiste, ou s'il dégénère en *syncope*, c'est-à-dire, en une perte totale du sentiment & de l'entendement, comme il est dit page précédente, il faut *saigner* le malade; & après la *saignée*, lui donner un *lavement*.

Saignée. Lavement.

Alors on laisse le malade tranquille; on lui donne seulement, toutes les demi-heures, une tasse d'une *infusion* de fleurs de *tilleul*, de *camomille*, &c., ou d'une *décoction d'orge*, à laquelle on ajoute un peu de *sucre* & de *vinaigre*.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0469-4

Moyens de prévenir l'Évanouissement occasionné par trop de Sang.

LORSQU'UNE personne est sujette aux *évanouissemens* qui dépendent de cette cause, il faut, pour les prévenir, qu'elle se mette à un *régime* léger; que ses *alimens* ne consistent qu'en pain, en fruits & en légumes: sa boisson doit être de l'eau ou de la petite *bière*. Enfin il faut qu'elle fasse beaucoup d'*exercice*, sans aller jusqu'à la *fatigue*, & que son sommeil ne soit pas trop long.

Alimens.
Boisson.
Exercice.

ARTICLE II.

De l'Évanouissement causé par Anémie, c'est-à-dire, par le trop peu de Sang, ou par Foiblesse.

L'*ÉVANOUISSEMENT* est le plus ordinairement causé par trop peu de *sang*: aussi le voit-on arriver souvent après de grandes *hémorrhagies*, après des veilles opiniâtres, la perte de l'appétit, &c. Dans cette espèce d'*évanouissement*, il faut suivre un traitement presque directement contraire à celui que nous venons de conseiller dans l'Article précédent.

Traitement de l'Évanouissement causé par trop peu de Sang.

Frictions.

IL faut coucher le malade dans un lit, le couvrir, & lui frotter les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps avec des flanelles chaudes. On lui fait flairer de l'*eau de la Reine de Hongrie*, de l'*alkali volatil fluor*, des *sels volatils*, des herbes fortes & odorantes, comme la *rue*, la *sauge*, la *menthe*, le *romarin*, &c.

Alkali volatil fluor. Sels volatils.

On lui met dans la bouche quelques gouttes d'*eau-de-vie* ou de *rum*, & s'il peut avaler, on lui

fait prendre un peu de *vin* chaud, avec du *ſucre* & de la *cannelle*; mêlange qui forme un excellent *cordial*. On lui applique ſur le *creux de l'eſtomac* une flanelle trempée dans du *vin* chaud, ou dans de l'*eau-de-vie*. On lui met, ſous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Vin, ſucre & cannelle.

Dès que le malade eſt un peu revenu, on lui donne un bon bouillon, ou une ſoupe, ou du biſcuit trempé dans du *vin* chaud, avec du *ſucre* & de la *cannelle*.

Moyens de prévenir l'Évanouiſſement occaſionné par trop peu de Sang.

Pour prévenir le retour de ces *accès*, il faut qu'il prenne ſouvent, mais en petite quantité, des *alimens* légers & nourriſſans, comme de la *panade*, faite au bouillon, au lieu d'être faite à l'eau, des œufs bien frais, légèrement cuits, du *chocolat*, des rôties, des *gelées*, &c. Alimens.

Article III.

De l'Évanouiſſement cauſé par la Saignée & les Purgatifs.

Les *évanouiſſemens* qui ſuivent la *ſaignée*, ou le violent effet des *purgatifs*, appartiennent encore à cette claſſe.

Traitement de l'Évanouiſſement occaſionné par la Saignée, & moyens de le prévenir.

L'*Évanouissement* qui vient de la *ſaignée*, eſt rarement dangereux, & ceſſe, pour l'ordinaire, dès qu'on a couché le malade ſur ſon lit. En

conséquence, les personnes sujettes à cette espèce d'*évanouissement*, doivent, pour le prévenir, être toujours *saignées* couchées. Cependant, si cet *évanouissement* duroit plus long-temps que de coutume, il faudroit faire flairer au malade un peu de *vinaigre*, & lui en faire avaler avec un peu d'eau.

Vinaigre.

Traitement de l'Évanouissement causé par les Purgatifs, ou les Vomitifs.

Lorsque l'*évanouissement* est l'effet d'un *purgatif*, ou d'un *vomitif* trop fort, trop *âcre*, il faut traiter le malade, à tous égards, comme s'il avoit été empoisonné. Il faut donc lui donner beaucoup de *lait*, d'*huile*, d'eau d'*orge*, d'eau chaude, &c., lui administrer des *lavemens émolliens*, &, après qu'il sera revenu de son *évanouissement*, lui donner des *cordiaux* & des *remèdes calmans*. Il faut consulter le Chapitre XLVIII, § I, du Tome III.

Lait, huile, eau d'orge, &c., lavemens émolliens.

Cordiaux.

Article IV.

De l'Évanouissement causé par l'Embarras de l'Estomac.

L'*Évanouissement* est souvent occasionné par l'*indigestion*, qui vient, tantôt de la trop grande quantité d'*alimens*, tantôt de leur mauvaise qualité.

Traitement de l'Évanouissement occasionné par une trop grande quantité d'Alimens.

Lorsque l'*évanouissement* tient à la première cause, il faut avoir recours au *vomissement*, qui est le meilleur moyen de s'en débarrasser. En conséquence, on le favorisera, en faisant boire au malade plusieurs

Vomissement.

Boisson abondante.

plusieurs verres d'une *infusion* légère de fleurs de *camomille*, de *chardon béni*, &c.; & si le malade ne vomit pas naturellement, il faut, sans craindre, lui administrer 12 ou 15 grains d'*ipécacuanha* en poudre, ainsi qu'il est prescrit, Tome II, pag. 41, note 4. Une personne de ma connoissance vient tout récemment d'en faire l'heureuse expérience, & ce remède lui fut administré du propre mouvement de ceux qui l'entouroient. Ipécacuanha.

Traitement de l'Évanouissement occasionné par de mauvais Alimens.

QUAND l'*évanouissement* procède de la qualité des *alimens*, il faut ranimer le malade, comme lorsque cet *évanouissement* vient de foiblesse, dont il est parlé ci-dessus, Article II, de ce §: on lui fera respirer des odeurs fortes, &c. Mais le point le plus essentiel, est de lui faire prendre beaucoup de boisson tiède, pour noyer, en quelque façon les matières nuisibles, & en émousser l'âcreté, ou plutôt pour les entraîner dans le *bas-ventre*, ou en procurer la sortie par le *vomissement*. Alkali volatil. Boisson abondante tiède.

ARTICLE V.

De l'Évanouissement causé par les Odeurs.

IL y a des *évanouissemens* que les *odeurs* désagréables (même agréables, comme celles des *roses*, de la *tubéreuse*, de la *violette*, &c.) occasionnent quelquefois, surtout chez les personnes *nerveuses*.

Traitement de cette espèce d'Évanouissement.

DANS ce cas, il faut mettre le malade en plein air, lui faire respirer des substances *irritantes*, Grand air, substances irritantes, &c.

écarter de lui tout ce qui pourroit l'affecter désagréablement: mais, comme nous avons déjà parlé des *évanouissemens* qui sont causés par les *affections nerveuses*, nous n'en dirons pas davantage ici. On consultera le Chapitre XLV, § IX, du Tome III.

ARTICLE VI.

De l'Évanouissement qui arrive dans les Maladies.

Ce qu'il annonce dans le début des fièvres putrides;

IL n'est pas rare d'observer des *évanouissemens* pendant le cours des Maladies. Dans le commencement des *fièvres putrides*, ils annoncent ordinairement un embarras dans l'*estomac*, ou un amas d'humeurs corrompues; & ils cessent quand il est survenu quelque *évacuation*, soit par haut, soit par bas.

Des fièvres malignes.

Dans le commencement des *fièvres malignes*, les *évanouissemens* sont un mauvais *symptôme*.

Traitement de l'Évanouissement qui arrive dans le début des Fièvres putrides & malignes.

Vinaigre.

DANS l'un & l'autre de ces cas, on employe le *vinaigre* intérieurement & extérieurement comme le meilleur *remède*, pendant qu'il dure; & quand il est passé, on donne abondamment le

Limonade.

jus de *citron* mêlé avec de l'eau.

Traitement de l'Évanouissement qui survient dans le cours des Maladies accompagnées de grandes Évacuations.

Les *évanouissemens* qui surviennent dans les Maladies accompagnées de grandes *évacuations*, doivent être traités comme ceux qui viennent de la foiblesse, dont nous parlons, page 462 de ce

Volume, & on doit s'occuper à modérer ces *évacuations*. Modérer les évacuations.

Traitement de l'Évanouissement qui succède à un accès de Fièvre intermittente, ou à un redoublement de Fièvre continue.

Lorsque ces *évanouissemens* arrivent vers la fin d'un violent *accès* de *fièvre intermittente*, ou à chaque *redoublement* d'une *fièvre continue*, il faut soutenir les forces du malade, avec de petits verres de bon *vin* & d'eau. Soutenir les forces.

Article VII.

De l'Évanouissement qui succède à l'Accouchement.

Les femmes délicates & *hystériques* sont fort sujettes à l'*évanouissement* après être accouchées; mais c'est ce qu'on pourroit prévenir souvent par des *cordiaux*, & par l'entrée d'un *air* frais dans la chambre.

Traitement de l'Évanouissement qui succède à l'Accouchement.

Lorsque cet *évanouissement* vient d'un flux de *sang* trop immodéré, il faut tout employer pour le ralentir. Il est important d'observer, à cet égard, que l'*évanouissement*, chez les femmes en couches, est, en général, l'effet de la foiblesse & de l'épuisement. Le Docteur Engleman rapporte une observation curieuse à ce sujet. Lorsqu'il est causé par une perte de sang.

Il raconte qu'une femme ayant été heureusement délivrée, tomba tout à coup évanouie, & resta plus d'un quart-d'heure sans donner aucun signe de vie. On avoit envoyé chercher un Médecin, aussi-tôt son *évanouissement;* mais sa femme-de-chambre, s'impatientant de ce qu'il ne ve- Observation.

noit pas, tenta elle-même de secourir sa maîtresse : elle se coucha sur elle, appliqua sa bouche sur la sienne, & lui souffla le plus fort qu'elle put dans la *poitrine.*

En très-peu de temps, la femme évanouie se réveille comme d'un profond sommeil ; & quand on lui eut donné les secours nécessaires en pareil cas, elle fut bientôt rétablie. La femme-de-chambre, interrogée pour savoir d'où elle avoit appris ce procédé, répondit qu'elle l'avoit vu pratiquer à Altemburg, où les *Sages-Femmes* l'employoient avec le plus heureux succès sur des enfans.

Nous ne faisons mention de ce fait, que pour engager les autres *Sages-Femmes* à suivre ce louable exemple. Beaucoup d'enfans naissent sans donner aucun signe de vie, & beaucoup d'autres expirent, qu'on pourroit, sans doute, rendre à la lumière, en employant les moyens convenables : nous les avons exposés, pages 166 & suiv. de ce Vol.

Article VIII.

De l'Evanouissement, quelle qu'en soit la cause.

Traitement.

L'air pur & frais est le premier des secours de l'évanouissement.

De quelque cause que procèdent les *évanouissemens*, l'*air* pur & frais est toujours de la plus grande importance pour le malade. Si on néglige de le procurer, dans ces circonstances, on expose la vie de son ami, en s'efforçant de le sauver. Alarmés de la situation du malade, on appelle une foule de monde, ou pour le secourir, ou peut-être pour être témoins de sa mort ; & la *respiration* de tant de personnes ne manque pas d'épuiser l'*air*, si cela peut se dire, & d'augmenter le danger.

Ce qu'il y a au moins de certain, c'eſt que cette pratique, très-commune dans la claſſe inférieure du Peuple, devient ſouvent funeſte, ſurtout aux perſonnes délicates, & à ceux qui ſont évanouis par pur *épuiſement*, ou par la violence d'une Maladie. L'*air* pur étant ſi important dans ces circonſtances, on ne doit abſolument admettre dans la chambre de la perſonne évanouie, que ceux qui ſont eſſentiellement néceſſaires pour la ſecourir; & il faut toujours en tenir les fenêtres ouvertes, de manière au moins à donner lieu à un courant d'*air* frais.

On ne doit admettre dans la chambre du malade que les perſonnes abſolument utiles.

Les perſonnes qui ſont ſujettes à de fréquens *évanouiſſemens*, ou qui tombent ſouvent en *foibleſſe*, ne doivent rien négliger pour tâcher d'en détruire la cauſe, parce qu'ils laiſſent toujours des ſuites qui nuiſent à la *conſtitution*.

Il faut travailler à détruire la cauſe de l'évanouiſſement.

Tout *évanouiſſement* laiſſe le malade abattu, épuiſé: les *ſécrétions* ſont ſuſpendues tout le temps qu'il dure; les *humeurs* ſont diſpoſées à la *ſtagnation*: de là les *coagulations*, les *obſtructions*; & ſi la *circulation* eſt totalement interceptée, ou conſidérablement diminuée, il ſe forme quelquefois des *polypes* dans le *cœur* ou dans les gros *vaiſſeaux*.

Suites ordinaires de l'évanouiſſement.

Les ſeuls *évanouiſſemens* qui ne ſoient point à craindre, ſont ceux qui quelquefois marquent les *criſes*, dans les *fièvres*; cependant on doit chercher encore à les faire paſſer le plus tôt poſſible.

Qui ſont les évanouiſſemens les moins à craindre.

§ II.

De l'Ivreſſe.

Les effets de l'*ivreſſe* ſont ſouvent funeſtes. Il n'eſt pas de *poiſon* qui tue plus certainement, que les *eſprits ardens*, tels que l'*eau-de-vie*, l'*eſprit-de-vin*, le *rum*, le *rack*, le *kierchwaſſer*, les diverſes eſpèces de ratafias, &c., pris à trop forte doſe,

comme nous l'avons déjà fait observer, Tome I, Chapitre VIII.

Quelquefois, en détruisant l'action des nerfs, ils tuent sur le champ ; mais, en général, leurs effets sont plus lents, & ressemblent, à beaucoup d'égards, à ceux de l'*opium*, exposés ci-devant, Tome III, Chapitre XLVIII, § IV, Article I.

Cependant plusieurs autres espèces de *liqueurs enivrantes*, comme le *vin*, la *bière*, le *cidre*, le *punch*, &c., peuvent devenir aussi funestes que les *esprits ardens*, quand on en prend avec excès. Mais, pour l'ordinaire, on les rejette par le *vomissement*, qu'on doit toujours solliciter quand l'*estomac* est surchargé de *liqueurs* quelconques.

Cependant la plupart des malheureux qui meurent d'*ivresse*, périssent plutôt faute d'être en état de se conduire, que par la qualité meurtrière de ces boissons. En effet, incapables de se soutenir, ils tombent, & se trouvent souvent dans une posture forcée qui arrête la *circulation* ou la *respiration*, & trop souvent ils restent dans cette situation, jusqu'à ce qu'ils meurent.

Secours qu'il faut administrer aux Personnes ivres.

Desserrer les habits, position naturelle.

Un homme ivre ne doit jamais être abandonné à lui-même, que ses habits n'ayent été desserrés, & qu'il ne soit dans la position la plus favorable, pour que les *fonctions vitales* ne soient point interrompues, & que l'*estomac* puisse rendre facilement ce qui le surcharge. La position la plus favorable qu'un homme ivre doive avoir pour vomir, est de l'étendre sur le ventre. Quand il dort, on peut le tourner sur le côté, en lui élevant un peu la tête. On aura une particulière attention à ce qu'il n'ait pas le cou plié ou tordu, ni serré par son col, sa cravate, &c.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0478-2

La soif excessive que produit la boisson des *liqueurs fortes*, engage souvent les gens à l'apaiser par des boissons très-contraires. J'ai vu des exemples funestes de gens morts uniquement pour avoir bu du *lait* en grande quantité, après une débauche de *vin* ou de *punch aigre*. Ces liqueurs *acides*, aidées par la chaleur de l'*estomac*, avoient caillé le *lait*, de manière à l'empêcher absolument d'être digéré.

Boisson aqueuse.

La boisson la plus convenable après une débauche, est de l'eau, dans laquelle on met une croûte de pain rôti; du *thé*, des *infusions* de *menthe*, de *sauge*, de l'eau d'*orge*, &c. Si la personne ivre se sent des envies de vomir, on peut lui donner une légère *infusion* de *fleurs de camomille*, ou de l'eau chaude & de l'*huile*. Mais, dans ce cas, il est, en général, facile d'exciter le *vomissement*, en châtouillant seulement le gosier avec le doigt ou avec une plume.

Au lieu d'entrer dans le détail de tous les différens *symptômes* de l'*ivresse* qui annoncent du danger, & de proposer un plan général de traitement pour ceux qui sont dans ce fâcheux état, je vais rapporter en abrégé l'histoire d'une *ivresse*, que j'ai eu occasion de voir dernièrement, qui étoit accompagnée de la plupart des *symptômes* les plus à craindre, & contre laquelle le traitement que j'ai employé, a réussi.

Observation sur l'ivresse causée par de l'eau-de-vie.

Un jeune-homme de quinze ans, ou environ, fut porté, par une récompense, à boire dix verres de forte *eau-de-vie:* il tomba aussi-tôt après dans un profond sommeil, dans lequel il resta près de douze heures, jusqu'à ce qu'enfin la manière difficile dont il respiroit, le froid des *extrémités* & d'autres *symptômes* menaçans, ayant alarmé ses amis, les engagèrent à m'envoyer chercher.

Je le trouvai encore dormant : ſon aſpect étoit effrayant, & ſa *peau* étoit couverte d'une *ſueur* froide. Les ſeuls ſignes de vie qui lui reſtoient, étoient une *reſpiration* profonde & laborieuſe, & des mouvemens *convulſifs* ou une agitation des *inteſtins*.

J'eſſayai en vain de le réveiller, en le pinçant, en le ſecouant, en lui préſentant ſous le nez des ſubſtances *volatiles* & *irritantes*. On lui tira du bras quelques onces de *ſang* ; on lui coula dans la bouche de l'eau & du *vinaigre* ; mais, comme il ne pouvoit pas avaler, il n'en paſſa que très-peu dans l'*eſtomac*.

Rien ne réuſſiſſoit, & le danger paroiſſoit aller en augmentant ; je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, &, quelque temps après, on lui donna un *lavement irritant* : ce *lavement* lui fit rendre une *ſelle*, & ce fut le premier *remède* qui le ſoulagea. On le réitéra avec le même ſuccès, & on doit le regarder comme la première cauſe de ſon rétabliſſement. Il commença alors à donner quelques ſignes de vie ; il but ce qu'on lui préſentoit, & recouvra peu à peu ſes ſens.

Lavement irritant.

Cependant il continua pendant pluſieurs jours à avoir de la foibleſſe, & le *pouls fiévreux*. Il ſe plaignoit ſurtout d'avoir les *inteſtins* douloureux ; mais ce ſentiment de douleur s'en alla peu à peu, au moyen d'une *diète* légère, & de boiſſons *rafraîchiſſantes* & *mucilagineuſes*.

Mort cauſée par de l'eau-de-vie.

On n'auroit vraiſemblablement point appelé de ſecours, & ce jeune-homme ſeroit mort faute d'en avoir, ſi on n'avoit été frappé, quelques jours auparavant, du malheur d'un de ſes voiſins, auquel on avoit conſeillé de boire une bouteille entière d'*eau-de-vie*, pour ſe délivrer d'une *fièvre intermittente*, & qui périt au milieu d'accidens

exactement semblables à ceux que nous venons de rapporter. Nous en avons fait mention, Tome II, Chap. III, § IV, Art. I.

§ III.

De la Suffocation, de l'Étouffement & de l'Étranglement.

ARTICLE PREMIER.

De la Suffocation.

Causes.

CES accidens procèdent quelquefois, ou d'un *engorgement* des *poumons*, occasionné par une humeur *visqueuse*, ou de l'état *spasmodique* des *nerfs* de ce *viscère*.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes qui vivent d'*alimens* grossiers, & qui ont beaucoup de *sang*, sont fort exposées à la *suffocation* qui dépend de la première cause, c'est-à-dire, de l'*engorgement* du *poumon*.

Traitement de la Suffocation causée par l'Engorgement des Poumons.

Saignée, lavement, boisson nitrée.

ON doit aussi-tôt les *saigner*, leur donner un *lavement émollient*, & leur faire prendre, très-souvent, un verre de boisson *délayante*, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de *nitre*. Il faut encore leur faire respirer la vapeur de *vinaigre* chaud, & leur exposer la tête de cette vapeur, ou leur faire faire usage de l'*inspiratoire* pour qu'elle puisse entrer dans leurs *poumons*.

Vinaigre.

Traitement de la Suffocation causée par les Affections spasmodiques des Poumons.

LES personnes *nerveuses* & *asthmatiques* sont sujettes aux *affections spasmodiques* des *poumons*.

Bains de jambes, vinaigre. Dans ce cas, il faut plonger les jambes du malade dans de l'eau chaude, & l'exposer à la vapeur du *vinaigre*, comme nous venons de le conseiller plus haut. Il faut en même temps lui faire prendre des boissons *délayantes*, auxquelles on peut ajouter, selon l'occasion, de l'*élixir parégorique*, à la dose d'une cuiller à café par tasse de *tisane*. On leur fait respirer la fumée de papier, de *plumes*, de *cuir* brûlés, & on les transporte à l'*air* libre.

Élixir parégorique.

Air libre.

ARTICLE II.

De l'Étouffement.

La négligence des Nourrices y expose les enfans. LES enfans sont exposés à être étouffés par la négligence & l'inattention des Nourrices. Lorsqu'un enfant est dans son lit, il faut toujours qu'il soit placé de manière à ne pouvoir point glisser sous ses couvertures, & jamais il ne doit avoir le visage couvert. La plus petite attention à ces deux préceptes, tout simples qu'ils sont, sauveroit la vie à un grand nombre d'enfans, & empêcheroit que d'autres ne restassent foibles & maladifs pendant toute leur vie, par la manière dont leurs *poumons* sont affectés, lorsqu'on n'y fait pas d'attention.

Secours qu'il faut administrer aux Enfans étouffés & qui paroissent morts.

AU lieu de nous occuper à donner un plan de traitement pour rappeler à la vie les enfans suffoqués, ou étouffés, comme disent les Nourrices, nous allons donner l'observation de M. JANIN, de l'Académie de Chirurgie de Paris; les moyens qu'il a employés ayant été couronnés par le succès, & cette observation contenant presque tous les cas, &, par conséquent, tous les *remèdes* dont on peut avoir besoin dans ces circonstances.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0482-3

Une Nourrice ayant eu le malheur d'étouffer un enfant, on appela M. JANIN : il trouva cet enfant sans aucun signe de vie ; point de *pulsation* dans les *artères*, point de *respiration* ; le visage livide, les yeux ouverts, gonflés & ternes ; le nez plein de *mucus*, la bouche ouverte ; en un mot, l'enfant étoit presque froid. Il ordonna à quelqu'un de faire chauffer des linges & des cendres. Pendant qu'on exécutoit ses ordres, il fit désemmailloter l'enfant, & le plaça dans un lit chaud sur le côté droit : alors il le frotta par tout le corps avec des linges très-fins, pour ne pas écorcher sa *peau* délicate. Observation.

Aussi-tôt que les cendres eurent le dégré de chaleur convenable, M. JANIN lui en fit un lit, & l'en couvrit, excepté le visage : il le plaça sur le côté gauche, & étendit par dessus le tout, une couverture : il lui présentoit, de temps en temps, sous le nez, un flacon d'*eau de luce* (l'*alkali volatil fluor* seroit encore plus efficace) qu'il avoit sur lui ; d'autres fois, il lui souffloit du *tabac* dans les narines ; ensuite il lui souffla de l'*air* dans la bouche, en lui serrant fortement le nez.

On ranima de cette manière la chaleur animale graduellement ; les *pulsations* de l'*artère temporale* se firent bientôt sentir ; la *respiration* devint plus libre & plus fréquente, & les yeux s'ouvroient & se fermoient alternativement.

Enfin l'enfant fit quelques cris qui semblèrent demander le teton ; on le lui présenta, & l'ayant saisi avec avidité, il teta comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Quoique les *pulsations* des *artères* parussent très-bien rétablies, & qu'il fît un temps assez chaud, M. JANIN fut d'avis de le laisser encore trois quarts-d'heure de plus dans les cendres : on l'en retira, ensuite on le nettoya & on l'habilla

à l'ordinaire ; & étant tombé dans un doux ſommeil, il continua à ſe porter parfaitement bien. Nous avons déjà expoſé ci-devant, pages 166 & ſuiv. de ce Volume, *ce qu'il faut faire à l'enfant, qui, au ſortir du ſein de ſa mère, ne préſente aucun ſigne de vie, ou qui expire quelques inſtans après ſa naiſſance :* nous avons également donné, § III du Chapitre précédent, les moyens de rappeler à la vie ceux qui ſont ſuffoqués par les vapeurs *méphitiques* quelconques.

Article III.

De l'Étranglement.

Obſervations.

M. Janin rapporte encore l'obſervation d'un jeune-homme qui s'étoit pendu de déſeſpoir, & à qui il adminiſtra ces mêmes ſecours, avec autant de ſuccès qu'à l'enfant dont il vient d'être parlé.

M. Glover, Chirurgien de l'Officialité de Londres, fait mention d'un homme qui fut rappelé à la vie vingt-neuf minutes après avoir été pendu, & qui a joui enſuite, pendant beaucoup d'années, de la meilleure ſanté.

Secours qu'il faut adminiſtrer à ceux qui, par déſeſpoir ou autrement, ſe ſont pendus, & qui, paroiſſent privés de tout ſentiment, ſeroient regardés comme morts.

Saignée, frictions, lavemens de fumée de tabac.

Les moyens qu'on employa pour rendre la vie à cet homme, furent de lui ouvrir l'*artère temporale* & la *jugulaire externe*, de lui faire des *frictions* ſur le dos, de lui donner des *lavemens* de fumée de *tabac*, par le moyen des pipes, comme il eſt preſcrit ci-devant, page 427 de ce Volume, & de lui frotter fortement les jambes & les bras.

Bronchotomie.

On continua tous ces ſecours pendant quatre heures; alors on lui fit une *inciſion* dans la *trachée-*

artère, ou l'opération qu'on appelle *bronchotomie*, & on souffla fortement de l'*air* dans ses *poumons*, par le moyen d'une canule. Insufflation d'air.

Vingt minutes après cette opération, le *sang* commença à couler de l'*artère* sur son visage; & le *pouls*, qui, jusque là, avoit été insensible, commença à se faire sentir au poignet. On continua toujours les *frictions*, le *pouls* devint de plus en plus *fréquent*; & après qu'on lui eut irrité le nez & la bouche avec l'*alkali volatil fluor*, ou l'*esprit de sel ammoniac*, il ouvrit les yeux. Alors on lui donna des *cordiaux*. Enfin, au bout de deux jours, il étoit tellement rétabli, qu'il fut en état de faire huit milles à pied.

Nous nous contenterons de cet exemple, pour faire voir ce qu'on peut faire pour rappeler à la vie les malheureux qui sont étranglés ou pendus eux-mêmes, dans l'intention de se défaire.

§ IV.

Des Convulsions suivies de Mort apparente, & des Morts subites.

ARTICLE PREMIER.

Des Convulsions suivies de Mort apparente.

Les *convulsions* sont souvent le terme des *Maladies aiguës* ou *chroniques*. Dans ce cas, il ne reste que très-peu d'espérance de sauver le malade, qui expire ordinairement dans l'*accès*.

Mais lorsqu'une personne, qui paroît jouir d'une parfaite santé, est tout à coup saisie de *convulsions*, de manière à avoir toutes les apparences de la mort, tout espoir n'est pas perdu; on doit toujours tenter de la rappeler à la vie.

Les enfans sont très-sujets aux *convulsions*: souvent ils périssent subitement dans la *dentition*, par un ou plusieurs *accès convulsifs*. Nous avons beaucoup d'exemples, très-bien constatés, d'enfans qui ont été rappelés à la vie, quoique, selon toutes les apparences, ils avoient expiré dans les *convulsions*; mais nous ne rapporterons que le suivant, qu'a publié le Docteur JOHNSON, dans son petit *Traité sur la possibilité de rappeler à la vie des personnes visiblement mortes, ou qui ont toutes les apparences de la mort.*

Secours qu'il faut administrer à ceux qui paroissent avoir expiré dans les Convulsions.

Observation. DANS la Paroisse de Saint-Clément, de la Ville de Colchester, un enfant de six mois qui venoit de teter, & qui étoit encore sur les genoux de sa mère, fut attaqué subitement d'une forte *convulsion*, qui dura si long-temps, & qui suspendit tellement la *circulation* & le mouvement de toutes les parties du corps, du *poumon* & du *pouls*, qu'il fut regardé comme absolument mort: en conséquence, on le déshabilla, on l'exposa, & on commanda la sonnerie des morts & la bière.

Mais une Dame du voisinage, qui aimoit passionnément cet enfant, surprise d'entendre dire qu'il étoit mort subitement, accourut à la maison. L'ayant bien examiné, elle trouva qu'il n'étoit point froid, que ses jointures étoient flexibles; & elle s'imagina qu'une glace qu'elle avoit présentée à la bouche & au nez de cet enfant, avoit été ternie par sa *respiration*.

Aussi-tôt elle le prend sur ses genoux, s'assit devant le feu, le frotte & l'agite légèrement. En un quart-d'heure, elle sent son cœur qui commence à battre, mais fort imperceptiblement:

elle lui met alors un peu du *lait* de la mère dans la bouche, &c., continuant à lui frotter la paume des mains & la plante des pieds, elle s'aperçoit qu'il commence à remuer, & que le *lait* est avalé. Enfin, au bout d'un autre quart-d'heure, elle eut la satisfaction de rendre à la mère désolée son enfant parfaitement rétabli, avide de saisir le teton, & aussi en état de teter qu'auparavant. Cet enfant vint bien, n'eut plus de *convulsions*, est devenu grand, & est actuellement vivant.

Ces secours, que tout le monde peut certainement administrer avec facilité, suffisent pour rappeler à la vie un enfant mort, au moins selon toutes les apparences, & qui le deviendroit réellement, suivant toute probabilité, si l'on ne faisoit pas usage de ces moyens qui sont si simples.

Cependant dans le cas où ils ne réussiroient pas, on peut encore en employer d'autres, comme de frotter tout le corps avec des *liqueurs spiritueuses fortes*; de le couvrir de cendres chaudes ou de *sel*; de lui souffler de l'*air* dans les *poumons*; de lui donner des *lavemens stimulans*, ou de *fumée de tabac*, &c.

Frictions, insufflation d'air, lavement de fumée de tabac.

Pour un enfant mort-né, ou qui expire aussitôt après sa naissance, on employe les mêmes moyens pour le ressusciter, que s'il étoit expiré dans des *convulsions*, comme nous l'avons dit ci-devant, pages 166 & suivantes de ce Volume.

Ces secours peuvent même être également utiles aux adultes, ayant toujours attention à l'âge & aux autres circonstances dans lesquelles se trouve le malade.

Les exemples précédens, & les observations dont ils sont accompagnés, prouvent incontestablement quels succès les personnes mêmes qui n'ont aucune connoissance en Médecine, peu-

vent cependant avoir en essayant de rappeler à la vie ceux qui sont morts subitement, par quelqu'accident, & même par quelque maladie. Nous pourrions multiplier ces faits, s'il étoit nécessaire; mais nous espérons que ceux que nous avons rapportés, suffiront pour fixer l'attention du Public; pour porter l'humanité & la bienfaisance à concourir, de tous leurs efforts, à la conservation de leurs semblables.

La Société établie à Amsterdam, en 1767, pour rappeler à la vie les *noyés*, a eu la satisfaction de sauver plus de cent cinquante personnes, dans l'espace de quatre ans, par le moyen des secours qu'elle a indiqués, & qui, pour la plupart, ce qui mérite d'être remarqué, ont été administrés par des payſans, ou par le peuple, absolument ignorant de la Médecine. L'administration de la ville de Paris a été aussi heureuse, ainsi que nous l'avons fait voir, page 432 de ce Volume.)

Ces secours conviennent dans tous les cas où les fonctions ne sont que suspendues, & où il s'agit de les remettre en mouvement.

Mais ces moyens employés avec tant de succès, pour rappeler les *noyés* à la vie, réussiront également bien dans nombre de cas, où les puissances *vitales* paroissent, dans la réalité, seulement suspendues, &, par conséquent, capables de renouveler toutes leurs *fonctions*, quand on les remet en mouvement. On frémit quand on réfléchit que, faute de ces attentions, on a enterré nombre de personnes, chez lesquelles on auroit pu ranimer les sources de la vie.

ARTICLE II.

Des Morts subites.

Quelles sont les morts subites où l'on a à espérer le plus de succès.

LES morts subites dans lesquelles on a le plus à espérer de l'administration des secours que nous allons proposer, sont celles qui surviennent dans une

une attaque d'*apoplexie*, d'*affection hystérique*, de *syncope*, ou de telle autre Maladie de ce genre, où les causes de mort ne sont pas apparentes, & où les personnes tombent & expirent dans l'instant: & les différens accidens dans lesquels on peut tenter ces mêmes secours avec avantage, sont les *suffocations* produites par les vapeurs *sulfureuses* des mines de charbon, & des mines en général, par l'*air* empoisonné des puits & des souterrains fermés depuis long-temps; par les *exhalaisons* qui s'élèvent des *liqueurs en fermentation*, comme d'une cuve de *vin*, de *bière*; & par les vapeurs du *charbon* allumé, des *acides minéraux*, *sulfureux*, *arsénicaux*, &c. Nous avons traité de tous ces objets ci-devant, § III du Chapitre précédent, pages 436 & suiv. de ce Volume.

Les personnes *noyées*, étranglées; celles qui meurent subitement, après avoir reçu des coups, après être tombées, après avoir souffert la faim, après avoir été exposées à un froid excessif, &c., sont encore dans le cas d'être rappelées à la vie par ces mêmes moyens, exposés §§ II & IV du même Chapitre précédent.

Peut-être que ceux qui paroissent avoir été tués par la foudre, ou par une agitation causée par un mouvement de l'ame, comme celui de la *peur*, de la joie, de la surprise, &c., pourroient être également ressuscités par des moyens convenables, comme de leur souffler fortement de l'*air* dans les *poumons*, &c.

Secours qu'il faut administrer aux Personnes qui meurent subitement.

Les secours nécessaires pour rappeler à la vie les personnes mortes subitement, sont à peu près Ils sont à peu près les mêmes dans

tous les cas, & peuvent être administrés par tout le monde.

les mêmes, dans tous les cas; ils peuvent être administrés par tous ceux qui sont présens à l'accident, & ils ne demandent, ni grands frais, ni grande connoissance.

Ordre qu'il faut mettre dans l'administration des secours.

Le point essentiel est de rétablir la chaleur *vitale* & le mouvement; ce à quoi on parvient, en général, par le moyen du feu, des *frictions*, de la *saignée*, de l'*air* introduit dans les *poumons*, de *lavemens*, de *liqueurs cordiales*, &c. Ces secours doivent être variés selon les circonstances, comme on l'imagine bien: mais l'état du malade & le simple bon sens suffiront pour suggérer la méthode qu'il faudra suivre.

Persévérance avec laquelle il faut les continuer.

Nous recommandons surtout la persévérance: car, bien que les circonstances paroissent décourageantes, il ne faut pas se désespérer. On ne doit jamais abandonner le malade, tant qu'il reste la moindre lueur d'espoir. Toutes les fois qu'on est assuré de ne faire que du bien & point de mal, il ne faut jamais ménager sa peine.

Importance de l'alkali volatil fluor dans la plupart des cas exposés ci-dessus.

(Nous devons à M. Sage, célèbre Chimiste, de l'Académie Royale des Sciences, l'application, dans la plupart des cas énoncés ci-dessus, de l'*alkali volatil fluor*. Cette liqueur, connue de tous les Praticiens pour un stimulant indiqué dans les *asphyxies*, avoit besoin des travaux de ce Savant, pour être mise à sa véritable place, en la désignant comme le *remède* essentiel contre ces accidens, qui exposent tous les jours ceux qui en sont les victimes, à passer d'une mort apparente à une mort réelle. C'est ce qu'il a fait dans un petit Ouvrage, intitulé: *Expériences propres à faire connoître que l'alkali volatil fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies; avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la vipère, dans la brû-*

ture, *la rage*, *l'apoplexie*, &c., première, deuxième & troisième éditions.

Dans cet Ouvrage, imprimé par ordre du Gouvernement, répandu dans la Capitale & dans les Provinces, par les soins de M. LE NOIR, Lieutenant-Général de Police, pour qui le bien public est la première occupation, & bientôt dans toute l'Europe, notamment en Espagne, où il a été traduit, & imprimé aux frais du Gouvernement; dans cet Ouvrage, dis-je, l'Auteur commence par prouver que la plupart des *asphyxies* ont pour principe un *miasme acide*, comme nous l'avons fait voir, note 2, page 437 de ce Volume: & une suite d'expériences, faites avec la sagacité qui caractérise cet excellent Artiste, sur les effets des vapeurs meurtrières des liqueurs en *fermentation*, sur ceux des vapeurs du charbon, sur ceux des émanations *méphitiques* de certaines fosses d'aisance, &c., ne doivent plus laisser de doute à cet égard.

Mais, s'il en conclut, comme il devoit faire, que l'*alkali volatil fluor*, loin d'être regardé comme un simple accessoire, ou comme un simple stimulant, dans le traitement usité en pareil cas, doit, au contraire, être employé de préférence à tout autre *remède*, il a l'attention de prévenir que, loin de représenter l'*alkali volatil fluor* comme un *remède* universel, il dit & il répète qu'il n'y a que les affections & les Maladies causées par un *acide*, auxquelles cet *alkali* puisse convenir; encore faut-il en faire usage très-promptement, si l'on veut qu'il produise des effets marqués. » Je dis plus; » ajoute-t-il, ce même *alkali*, salubre dans bien des » cas, peut devenir nuisible si l'on s'en sert mal » à propos, lorsqu'il y a, par exemple, des miasmes *putrides* dans les lieux qu'on habite, ou que

» l'*économie animale* tend à l'*alkalescence*, au *scor-* » *but*, &c. »

Nous ne suivrons pas ici M. SAGE dans les nombreuses expériences qu'il a faites pour constater les effets salutaires de l'*alkali volatil fluor*, & qui ont été répétées dans toute l'Europe avec un égal succès. Nous ne pourrions le faire sans nous répéter, parce que nous avons eu soin d'indiquer ce puissant *remède* dans tous les cas où l'expérience a prouvé qu'il avoit réussi.

Nous nous contenterons donc de renvoyer au Chapitre XL, qui traite de l'*apoplexie*; au Chapitre XLVIII, § III, Article I, qui traite de la *rage*, Article II, qui traite de la *piqûre de la vipère*, & Article III, qui traite de la *piqûre des insectes*; au Chapitre LII, § V, qui traite des *brûlures*; au Chapitre LV, § II, qui traite des *noyés*, § III, qui traite des *vapeurs nuisibles & suffoquantes*: enfin à tous les Paragraphes & Articles du présent Chapitre LVI.)

Il seroit bien à désirer qu'on formât en Angleterre, un établissement semblable à celui d'Amsterdam, & qu'on donnât une récompense à quiconque auroit rappelé à la vie une personne morte en apparence (*a*). Les hommes font beaucoup,

(*a*) J'ai le bonheur d'observer que, depuis la publication de cet Ouvrage, il s'est formé plusieurs Sociétés en Angleterre, animées des mêmes sentimens de bienfaisance que celle d'Amsterdam, & que leurs efforts n'ont pas été couronnés de moins de succès. (1).

(1) La première de ces Sociétés date de 1774. Il est étonnant que M. BUCHAN n'en ait pas fait mention dans les Editions précédentes de son Ouvrage. On peut en voir le plan dans la troisième Partie du *Détail des succès*, &c., par M. PIA. Les Auteurs de cette Société s'expriment ainsi, dans le préambule de ce Plan. „ Il y a lieu de croire que cette So- „ ciété s'accroîtra bientôt de tous ceux dont le cœur „ sensible s'intéresse aux infortunés, & multipliera les encou-

sans doute, pour la gloire; mais ils en font encore plus pour l'argent.

Cependant, quand même on n'attacheroit aucune récompense à ces actes de bienfaisance, le sentiment délicieux que doit goûter un honnête-homme, quand il réfléchit qu'il a été assez heureux pour empêcher qu'on ne précipite dans la tombe, avant le terme fatal, un de ses semblables, est par lui-même une récompense assez puissante.

„ ragemens & les secours, pour rappeler à la vie des sujets „ qui ont été très-près de la perdre, ou par Maladie comme „ dans la *phrénésie*, les *fièvres* avec *délire;* ou par les accidens „ imprévus, auxquels chaque homme, & le pauvre surtout, „ est exposé; ou par des suicides, que des sensations extrêmes „ font entreprendre, même à des gens honnêtes, chers ou „ nécessaires à leur famille. Ainsi, en contribuant à un aussi „ utile établissement, c'est pour soi, c'est pour sa famille, ses „ amis; c'est pour les malheureux, enfin, qu'on fait cette „ légère dépense „. Voyez d'ailleurs l'*Avis des Prévôt des Marchands & Echevins de la Ville de Paris*, pages 433 & 434 de ce Volume.

CHAPITRE LVII.

De la Courbature.

Ce que c'est que l'économie animale.

L'ÉCONOMIE animale, c'est-à-dire, cet ordre, cet ensemble des *fonctions*, & des mouvemens qui entretiennent la vie, est soumise à des lois auxquelles toute infraction est une cause de Maladie. L'homme le mieux constitué, ne fait pas en vain des excès; ne se livre pas en vain à des travaux, à des fatigues, à des plaisirs, &c., au dessus des forces qu'il a reçues de la Nature: il est bientôt puni de ses écarts, & la peine est toujours en raison de son imprudence. Voilà pourquoi le repentir, le mal-aise, la douleur sont si souvent à côté de la dissipation, des jouissances, &c., même chez ceux à qui le delassement & la récréation sont nécessaires.

Elle abhorre toute espèce d'excès.

Exemples tirés des Ouvriers.

Les ouvriers nous présentent tous les jours des exemples de ces vérités. Livrés au travail pendant toute une semaine, on les voit les Dimanches & Fêtes, pour oublier leurs travaux & les fatigues auxquelles ils sont exposés, s'oublier eux-mêmes; faire des courses & des promenades forcées; boire & manger avec excès, relativement à leur *régime* ordinaire; &, le lendemain, ils se trouvent, ou malades, ou fatigués, harrassés & beaucoup plus que les jours précédens, qu'ils étoient dans le cours de leurs occupations; ou enfin, pour nous servir de leur propre expression, *ils ne sont pas en train, ils paressent*; & cette inaptitude au travail les porte à faire, ce qu'à Paris, dans toutes les Villes de France, même dans toutes celles de l'Europe, comme à Londres, à Vienne, à Rome, &c., on appelle le *Lundi*.

Les Maîtres, ceux dont ils dépendent, ne manquent pas de les accabler de reproches, toujours mal-fondés, parce qu'ils ne sont dictés que par l'humeur que donne à ces Maîtres le retardement de leurs ouvrages: car ils ne sentent point que leurs ouvriers doivent être d'autant moins en état de travailler un lendemain de Fête, qu'ils ont travaillé avec plus d'opiniâtreté les jours qui ont précédé.

Combien il est important d'entremêler les travaux de récréations.

Il n'en seroit pas ainsi, si, comme on leur a conseillé, Tome premier, Chapitres II & V, ils vouloient se persuader qu'il est de la dernière importance pour la conservation de leur santé, de mêler les récréations aux travaux, & qu'il est également contre l'ordre de la Nature & contre les lois qui régissent tout être animé, de s'abandonner sans réserve & avec excès au plaisir, ainsi qu'au travail. De cette conduite imprudente naît cette foule de Maladies énoncées & traitées dans cet Ouvrage, & dont une des plus légères est la *courbature*, dont nous allons nous occuper.

Ce qu'on doit entendre par courbature.

On entend généralement par *courbature*, plutôt un début de Maladie, qu'une Maladie proprement dite. Il est très-certain qu'elle précède la plupart des Maladies *aiguës*, de sorte que les premières apparences des Maladies graves ont, le plus souvent, les caractères de ce qu'on appelle vulgairement *courbature*.

Caractère de la courbature.

Cependant la *courbature essentielle*, c'est-à-dire, ce trouble excité dans toute la machine par un excès quelconque, sans reconnoître pour cause aucun vice dans les humeurs, aucune lésion dans les parties; cette *courbature*, dis-je, a une marche constante & régulière, &, avec un peu d'attention, on y reconnoît aisément les trois périodes qu'on observe dans les Maladies *aiguës*;

savoir, le temps d'irritation, l'état & la fin; qui est ordinairement une *crise* très-marquée.

A cet égard, on ne peut qu'être étonné du silence de tous les Auteurs sur la *courbature*. Nul n'en a parlé, excepté l'illustre M. LIEUTAUD, à qui rien n'échappe, & à qui nous devons encore la connoissance de plusieurs autres Maladies qui, jusqu'à lui, avoient été, ou méconnues, ou confondues avec d'autres. Sans doute que le silence de nos Ecrivains tient à ce que la *courbature* est, en général, une Maladie si légère, qu'elle ne demande souvent du malade que de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître.

Mais comme ce moyen, quoiqu'essentiel, n'est pas suffisant dans tous les cas; comme il est négligé la plupart du temps; comme très-souvent ce mal-aise est traité par des *remèdes* contraires, qui peuvent le faire dégénérer quelquefois en Maladie grave & mortelle; enfin comme la *courbature* est très-fréquente; toutes ces raisons nous ont porté à croire qu'elle méritoit d'être mise au rang de celles dont traite la *MÉDECINE DOMESTIQUE*.

M. LIEUTAUD parle de la *courbature*, sous le nom d'*échauffement*, sans doute par la raison que le vulgaire la rapporte toujours au *sang* échauffé & allumé: mais les Médecins instruits, dit cet Observateur, n'ignorent pas que les *nerfs* y jouent le principal rôle.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Elle est très-familière aux jeunes gens, surtout à ceux qui sont vifs, ardens & laborieux; aux personnes qui s'occupent de travaux pénibles, qui font des *exercices* forcés, qui sont d'une *constitution sèche & bilieuse*, qui sont emportés, colères, &c.; aux libertins, &c.)

§ I.

Causes de la Courbature.

(Les causes les plus fréquentes de la *courbature* peuvent être rangées sous quatre classes différentes.

1°. Les veilles, l'*exercice* immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres; 2°, l'abus des *alimens* échauffans, du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*; le changement de *régime*, surtout si on passe d'un genre de vie réglé à quelqu'excès; 3°, les *passions*, les peines d'esprit, &c.; 4°, enfin, les plaisirs de l'amour, le libertinage, la *masturbation*, &c.)

§ II.

Symptômes de la Courbature.

(Les malades, qui souvent ne croyent pas l'être, se plaignent d'accablement, de *mal à la tête*, d'un sommeil fâcheux & inquiet, quelquefois d'*insomnie*: ils ressentent des douleurs sourdes dans tous les membres, dans le dos, dans les *reins*, dans le *ventre*: souvent ils éprouvent de la chaleur à la tête & aux entrailles; chaleur qui se manifeste rarement à l'habitude du corps: leur langue est quelquefois sèche; mais ils ne sont pas toujours altérés: leur *pouls*, sans être dans l'état naturel, n'est pas toujours *fébrile*. Quelques uns ont des chaleurs & des *sueurs* nocturnes; les autres ont le *cours de ventre*, & rendent des *urines* ardentes: l'appétit manque à la plupart; les *digestions* sont laborieuses, & troublent surtout le repos de la nuit. On a vu des malades avoir des *hémorrhagies*, pisser le *sang*, rendre des *crachats sanglans*, &c.

Cette Maladie se termine ordinairement par des *sueurs* copieuses; quelquefois par des *échau-*

Comment elle se termine pour l'ordinaire.

boulures, ou d'autres *éruptions* dont la *peau* se trouve couverte.

La courbature est une Maladie très-légère; mais il ne faut pas la négliger.

La *courbature*, comme nous l'avons déjà dit, est une Maladie très-légère; mais il ne faut pas qu'elle soit négligée: car, si elle est entretenue par une mauvaise conduite, elle peut dégénérer en toutes sortes de *fièvres*, en *inflammation*, en Maladie de langueur, &c. Et, comme un grand nombre de Maladies graves sont précédées par la *courbature*, on sent qu'elle devient à craindre lorsque les humeurs ont acquis un certain dégré de corruption, qui se manifeste par une chaleur *âcre*, qu'on n'avoit pas encore éprouvée; par la puanteur de la bouche, des *sueurs* & des *urines*; par l'extrême fétidité des *selles*, &c.)

§ III.

Traitement de la Courbature.

Combien il est important de faire attention aux causes & aux symptômes de la courbature.

(IL ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit ci-dessus, page 487 de ce Volume, & tous les praticiens éclairés le reconnoissent, que la plupart des Maladies *aiguës* sont précédées de *courbature*. Il faut donc apporter l'attention la plus réfléchie, & aux causes qui l'ont fait naître, & aux *symptômes* qu'elle présente. La connoissance de ces deux objets est d'une telle importance dans le traitement, que, sans elle, on tombe dans des fautes d'autant plus préjudiciables, que le moindre malheur qui puisse arriver au malade, est d'essuyer une véritable Maladie; heureux pour lui, s'il n'est pas précipité dans une Maladie grave qui peut le conduire au tombeau.

Attention & application qu'exige la courbature de la part de celui qui veut la traiter.

La *courbature*, considérée sous cet aspect, est peut-être de toutes les Maladies celle qui exige le plus d'application; j'oserois presque dire de probité & d'humanité, s'il étoit permis à un homme

quelconque d'en jamais manquer. Il s'agit, dans le plus grand nombre des cas de *courbature*, de faire avorter une Maladie; ou, pour parler plus clairement, de la prévenir; & quel plaisir plus délicieux pour une ame sensible, pour l'ami des hommes, que celui de pouvoir se dire: *J'ai sauvé à mon semblable les horreurs d'une Maladie!* Malheureusement ceux qui se disent destinés au soulagement des malades, ne sont pas toujours ceux pour qui ce sentiment a le plus d'attrait.

Nous avons esquissé dans quelques unes de nos notes, entr'autres Tome II, notes 7 du Chapitre IV, & 3 du Chapitre VIII, & Tome III, note 1 du Chapitre XXXVII, le brigandage odieux que commettent tous les jours ces ignorans, qui, foulant aux pieds tout respect humain, ne voyent dans un malade qui leur donne sa confiance qu'une victime qu'ils peuvent & veulent sacrifier à leur intérêt. On diroit qu'ils n'ont qu'un seul but, celui d'aggraver les accidens, pour se rendre plus nécessaires.

Conduite trop ordinaire des ignorans dans le traitement de la courbature.

Que l'un d'eux soit appelé par une personne qui a une *courbature*, on ne le voit pas réfléchir sur le *tempérament* de cette personne, sur les causes & les caractères de cette Maladie légère, sur les moyens que la Nature employe pour triompher de l'ennemi qui la tient languissante; ce n'est pas là ce qui l'occupe. Il lui faut un malade; & les instrumens de santé, dont il se dit dépositaire, deviennent dans ses mains des instrumens mortels.

Sans examen, il saigne & resaigne; il purge & repurge; il entasse *remèdes* sur *remèdes*, *drogues* sur *drogues*; & si la *constitution* de cet infortuné est assez vigoureuse pour résister à ce traitement absurde & criminel, on l'entend chanter lui-

même son triomphe, &, pour exalter son mérite & grossir sa récompense, faire un tableau effrayant des dangers qu'a courus ce malade, *qui, dans le fait, ne devoit pas l'être.*

Si, au contraire, ce malheureux succombe sous les coups de son Bourreau, sa justification ne l'inquiète guère; les préjugés du peuple viennent à son secours; & sa conscience, qui est fermée au plus utile des sentimens, celui de l'humanité, est insensible aux remords, comme son front l'est à la honte.

Qu'on nous pardonne ces réflexions; elles nous paroissent d'autant mieux placées ici, que la *courbature* est la Maladie qui prête le plus à ces exactions, parce que, comme à proprement parler, on n'est pas malade, on est plus disposé à suivre les avis des premiers qui se présentent; & que si on appelle du secours, c'est rarement celui d'un Médecin.

Importance du régime dans la courbature.

Le *régime* est la partie du traitement la plus importante dans la *courbature:* c'est du *régime* que dépend tout le succès, & s'il est dirigé avec attention, il sauve la nécessité de tout *remède.* Il faut commencer par soustraire le malade aux causes dont dépend cette Maladie. Il est donc de la plus grande conséquence d'être instruit de ces causes; d'abord, parce que le moyen le plus puissant pour parvenir à la guérison, est d'en éloigner le malade; ensuite, parce que ces causes impriment à la Maladie un caractère, particulier à la classe à laquelle elles appartiennent, & qui exige un traitement qui lui soit propre. Voilà les raisons pour lesquelles nous avons rangé ces causes sous quatre classes différentes, exposées ci-dessus, page 489 de ce Volume, dont nous ferons autant d'Articles, pour faciliter le traitement de la Maladie.)

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la Courbature occasionnée par les Veilles, l'Exercice immodéré, le Travail excessif, les Etudes opiniâtres, &c.

(UN homme qui, éprouvant les *symptômes* de la *courbature*, pour avoir fait quelqu'excès de travail, soit du corps, soit de l'esprit, ne voudroit pas interrompre ses occupations, seroit un fou qui courroit à la mort. Ce mal-aise qu'il éprouve est un ordre de la Nature, qui lui crie de s'arrêter, parce que cet homme exige plus qu'il n'est en droit d'attendre de sa *constitution*.

Il faut commencer par interrompre ses travaux.

En effet, s'il veut passer outre, la Nature, qui s'annonce déjà comme manquant de forces suffisantes, sera bientôt opprimée, & le malade tombera dans un épuisement contre lequel tout l'Art de la Médecine pourra échouer. Si, au contraire, docile à cet ordre, il prend quelques jours le repos du lit, il verra le calme succéder à l'orage, & sa santé se rétablir, souvent sans avoir besoin d'aucune espèce de *remèdes*.

Avantages du repos du lit.

Cependant il arrive quelquefois que la chaleur, les douleurs de tête & de *reins*, ne cèdent qu'imparfaitement à ce premier moyen: il faut alors prescrire au malade des boissons *rafraîchissantes* & *humectantes*, telles que la *limonade*, l'*oxycrat*, le *petit-lait d'orange*, ou l'*infusion* de feuilles de *poirée*, dans chaque verre de laquelle on mettra quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. Il fera de l'un ou de l'autre de ces liquides sa boisson ordinaire, & il en prendra depuis une pinte jusqu'à deux par jour.

Limonade, oxycrat, petit-lait d'orange, infusion de poirée nitrée.

Il mettra, matin & soir, les pieds & les jambes dans l'eau chaude; & avant chaque *bain de pieds*, on lui donnera un *lavement* à l'eau simple, à la-

Bains de jambes & lavemens.

quelle on peut joindre un peu d'*huile d'olive*, ou de *beurre frais*.

Si le malade a de la *fièvre*, il faut qu'il s'abstienne de toute nourriture pendant une couple de jours. S'il n'en a pas, on lui donnera des *alimens* proportionnément au dégré de fatigue dans lequel il se trouve.

Quels doivent être les alimens;

Ces *alimens* seront pris dans la classe des *végétaux*; tels que les *épinards*, le *riz*, le *gruau*, le *lait*, les fruits de la saison, &c.

La boisson.

On lui défendra le *vin* & toutes les *liqueurs spiritueuses*; car ce n'est pas avec des *cordiaux*, qu'il faut se proposer de rappeler les forces dans ces premiers momens. On peut, dit M. LIEUTAUD, comparer, dans ces circonstances, l'action des *cordiaux*, à celle d'un soufflet, qui, donnant de la vivacité au feu, le consume plus tôt.

Les cordiaux seroient nuisibles. Pourquoi?

Il est rare que, dans le cas de simple fatigue, qui est celui dont nous parlons, on ait besoin de terminer le traitement par une *purgation*, & infiniment plus rare qu'il faille le commencer par la *saignée*. Ces deux espèces de *remèdes*, si importans dans un grand nombre de Maladies, sont, surtout la *saignée*, les sources ordinaires des accidens qui succèdent si fréquemment à la *courbature*: accidens qu'on est d'autant moins porté à regarder comme étrangers à la Maladie, que ceux qui les ont fait naître, par leur mauvaise conduite, ne manquent point de prévenir, ou d'assurer qu'ils avoient à venir.

Les saignées & les purgatifs sont contraires dans cette espèce de courbature.

Si quelquefois le malade a un peu de *fièvre*, ce n'est pas du tout une raison pour se hâter de saigner. Cette petite *fièvre* n'est qu'un instrument dont se sert la Nature, pour triompher promptement & heureusement du mal-aise dans lequel elle se trouve. Qu'on patiente un ou deux jours; si ce *symptôme* ne cède point au repos, aux *rafraî-*

Quoiqu'il y ait un peu de fièvre, ce n'est pas une raison pour saigner. Idée qu'il faut se faire de cette fièvre.

chiffons, aux autres moyens que nous venons de proposer ; si, au contraire, il augmente d'intensité, on en conclura que la courbature n'est pas la Maladie essentielle, qu'elle n'est que le prélude d'une autre Maladie dont on peut déjà reconnoître le caractère, & par l'essence de cette même *fièvre*, & par les autres *symptômes* qui sont survenus & se seront développés dans cet intervalle.

La saignée est d'autant plus contraire, que la fatigue est plus considérable. Seul cas où elle peut être permise.

On s'abstiendra donc absolument de la *saignée*, qui est d'autant plus contraire dans la *courbature* causée par excès de fatigue, que cette fatigue est plus considérable, & que le malade est plus exténué. Le seul cas où l'on puisse se la permettre, est celui d'une *hémorrhagie symptomatique* ; & encore est-ce avec les précautions indiquées, Tome III, pages 27 & suivantes.

Circonstances où la purgation est inutile & superflue.

Quant à la *purgation*, quoiqu'elle ne soit pas toujours nécessaire, il s'en faut de beaucoup que les suites en soient aussi dangereuses que celles de la *saignée*. En général, les *purgatifs* sont inutiles & superflus, lorsque le malade a éprouvé une *évacuation* quelconque, soit une *sueur*, soit un léger *cours de ventre*, soit un *flux d'urine* plus ou moins chargée, soit une *éruption d'échauboulures*, ou une *hémorrhagie*, &c. ; terminaisons assez ordinaires de la *courbature*, & qu'on peut regarder comme de vraies *crises*.

Où elle est indiquée.

Cependant si, après que le mal-aise est dissipé, le malade se sent la bouche mauvaise, pâteuse, si les *selles* sont irrégulières ; s'il n'y a pas d'appétit, état assez ordinaire à ceux qui n'ont éprouvé aucune de ces *évacuations*, alors on prescrira une *purgation* douce & rafraîchissante, comme une once de *pulpe* de *tamarins*, bouillis dans un verre d'eau ou de *petit-lait*, dans lequel on fera fondre ensuite, depuis deux jusqu'à trois onces de *manne en sorte* ;

Purgatif rafraîchissant.

ou l'*infusion de tamarins* & de *séné*, dont on trouvera la recette à la Table; ou bien une *eau minérale* artificielle, composée de six gros de *sel de Sedlitz* ou d'*Epsom*, dissous dans une pinte d'eau, qu'on boira par verrées d'heure en heure.

Après cette *purgation*, qu'on peut réitérer si on le juge nécessaire, on donnera au malade des *alimens* plus nourrissans, comme des viandes de jeunes animaux, un peu de bon *vin*, & il fera un peu d'*exercice*.

Conduite que doit tenir le malade après son rétablissement.

Si, après son rétablissement, le malade est forcé de reprendre les mêmes occupations, il faut qu'il n'y retourne que par dégré, & qu'il mette à profit la leçon qu'il vient de recevoir; par laquelle, en apprenant à connoître la portée de ses forces, il apprend aussi que les excès ne sont que relatifs, & qu'il est de la dernière imprudence de se mesurer avec des gens plus forts & plus vigoureux que soi, ou d'en faire autant qu'eux.)

ARTICLE II.

Traitement de la Courbature occasionnée par l'abus des Alimens échauffans, du Vin, des Liqueurs spiritueuses; par le changement de Régime, &c.

(LE traitement de la *courbature* qui dépend de ces causes, diffère un peu de celui que nous venons de donner. Il faut également conseiller au malade de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître, c'est-à-dire, de renoncer aux *alimens échauffans*, au *vin*, aux *liqueurs spiritueuses*, au *mauvais régime*, &c. Mais ces moyens ne suffisent pas en général, parce que l'*estomac* & les *intestins* sont le plus souvent empâtés de matières *indigestes*, dont il faut les débarrasser.

Cette espèce de courbature ayant

Aussi ce mal-aise ayant beaucoup de rapport avec l'*indigestion*, dont nous avons traité,

Tome III, Chap. XLIII, demande-t-il un traitement à peu près semblable. Il est cependant rare que le malade ait des envies de vomir; mais comme il éprouve une chaleur considérable dans l'*estomac*, dans le *ventre* & dans les *reins*; comme il a la bouche sèche, brûlante & souvent soif; comme sa *peau* est aride & son *pouls vif*, sans être toujours *plein*; l'*eau tiède*, donnée à grande dose, se trouve en être également le principal *remède*.

beaucoup de rapport avec l'indigestion, demande le même traitement.

Le malade prendra donc beaucoup d'*eau tiède*, ou d'*eau d'orge*, ou d'*oxycrat*, &c., à son choix. On lui donnera trois ou quatre *lavemens* les deux ou trois premiers jours, & il s'abstiendra de toute nourriture pendant ce temps. Il n'est pas nécessaire qu'il se tienne couché, comme nous l'avons conseillé dans le cas précédent: il faut, au contraire, qu'il soit levé & légèrement habillé.

Boisson aqueuse & abondante. Lavemens.

Le malade doit être levé.

Si cependant le malade avoit des envies de vomir, il faudroit alors aider la Nature, qui, dans ce cas, ne fait presque toujours que des efforts inutiles, en lui donnant quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'eau tiède; & on en aideroit l'effet avec l'une ou l'autre des boissons indiquées, comme nous l'avons prescrit, tome II, Chapitre III, note 4.

Ipécacuanha.

La *purgation* est plus souvent nécessaire dans ce cas que dans le précédent, surtout si le malade, ayant eu des maux de cœur, n'a pas pris d'*ipécacuanha*, & s'il n'a point eu d'*éruption*. Mais, avant que de purger, il faut que la chaleur soit absolument éteinte & les douleurs dissipées; ce qui demande plus ou moins de temps, relativement à l'intensité de ses *symptômes*. Il pourra prendre l'une des médecines prescrites ci-dessus, page 495 de ce Volume, & il la réitérera suivant l'exigence des cas.

Purgatif.

Lorsque la *courbature* est due au changement de *régime*, il suffit le plus souvent de revenir à celui que l'on suivoit auparavant, à moins qu'ayant persisté long-temps dans celui qui est contraire, on n'ait déjà donné lieu aux véritables Maladies qui en sont les suites, & dont il faut voir l'énumération dans le Chapitre des *alimens*, Tome I, pages 158 & suivantes.

On verra dans ce même Chapitre, quelles sont les précautions avec lesquelles il faut faire choix des *alimens*, relativement au *tempérament* & à la *constitution*. On verra encore, Chapitre III du même Tome I, page 180, les caractères auxquels on reconnoît que le *vin* est nuisible ou salutaire.

Nous finirons cet Article par répéter le conseil bref, mais très-sage & très-approprié, que donnoit le fameux POUSSE à une personne titrée, à qui les excès de table étoient des causes fréquentes de *courbature* & d'*indigestion*: *Renoncez à la bonne chère, & buvez de l'eau.*)

ARTICLE III.

Traitement de la Courbature occasionnée par les passions, les peines d'esprit, &c.

Cette espèce de courbature est rare.

(IL est rare que l'effet des *passions* se borne à une simple *courbature*. L'impression vive, brusque & impétueuse de la plupart d'entre elles, cause le plus souvent des *fièvres inflammatoires*, d'autres Maladies *aiguës*, & quelquefois une mort subite. L'impression lente, au contraire, de quelques autres, mine sourdement la machine, & jette dans des Maladies de langueur, contre lesquelles l'Art n'est que trop souvent impuissant, comme nous l'avons fait observer, Tome I, Chapitre XI. Cependant ces effets ne sont jamais que relatifs à l'*irritabilité* du sujet. Une personne délicate &

nerveuse peut être tuée d'un accès de *colère*, tandis que ce même *accès* ne fera qu'une impression légère sur un homme fort & bien constitué. De même le chagrin, les peines d'esprit, &c., glissent, pour ainsi dire, sur une *constitution* ferme & vigoureuse, au lieu qu'ils entraînent dans des accidens incurables, ceux qui ont la *fibre* lâche & qui sont *mélancoliques*.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Les *passions* ne doivent donc occasionner de *courbature*, que chez ceux qui jouissent d'un *tempérament intermédiaire*, c'est-à-dire, qui, sans être excessivement sensibles, le sont cependant assez pour qu'elles laissent des traces de leur présence; ou chez le petit nombre de ceux dont les *passions* paroissent subordonnées, autant qu'elles peuvent l'être, à l'empire de la raison.

Il faut commencer par se soustraire à la cause qui l'a fait naître.

Quoi qu'il en soit, le premier des *remèdes* dans cette espèce de *courbature*, comme dans les autres, est de soustraire le malade à la cause qui l'a fait naître. Il est sans doute difficile d'effacer l'impression qu'a faite dans l'ame une *passion* vive & impérieuse; cependant les conseils sages, réfléchis & bien dirigés d'un véritable ami; la vue d'objets contraires à ceux qui nous ont affectés; les entretiens, les conversations sur des sujets directement opposés à ceux qui ont occasionné la Maladie, sont de grands moyens qu'il faut bien se garder de négliger, parce qu'outre qu'ils ont souvent réussi, c'est que, sans leur secours, les *remèdes* sont impuissans, ainsi que nous l'avons fait voir, Tome II, Chapitre VIII, note 3.

Lorsqu'il y a de la fièvre: boisson rafraîchissante. Bains de jambes & entiers.

Si le malade a de la *fièvre* & des *maux de tête*; si sa *peau* est aride & brûlante, il fera sa boisson ordinaire du *petit-lait d'orange* ou de *citron*, d'*orgeat*, de *limonade*, d'*oxycrat*, d'*eau d'orge nitrée*, &c.; il mettra les jambes dans l'eau tiède soir &

matin, ou il prendra un *bain* entier, dont l'eau sera la moins chaude qu'il sera possible.

Alimens. Il n'a pas besoin de beaucoup de nourriture les deux ou trois premiers jours: il pourra prendre quelques crêmes de *riz*, d'*orge* ou de *gruau*; & s'il éprouve des *insomnies*, il prendra le soir une *émulsion* ordinaire, à laquelle on pourra ajouter, selon les circonstances, depuis trois jusqu'à six gros de *sirop diacode*.

Émulsion calmante.

Si, au contraire, le malade est affaissé & dans l'*abattement*, sa boisson sera du *petit-lait au vin*, ou de l'eau rougie avec le *vin*; ou une *infusion* légère d'écorce de *sassafras*, ou de *cannelle*, *édulcorée* avec du *sucre*. On le nourrira avec les viandes de jeunes animaux; il boira à ses repas du *vin* trempé avec moitié d'eau; & il prendra le *calmant* indiqué ci-dessus, s'il est nécessaire.

Quand il y a de la foiblesse, petit-lait au vin, infusion de sassafras, ou de cannelle.

Alimens. Boisson.

Dans ces deux cas, la *saignée* ne se trouve indispensable, que lorsque la *courbature* a occasionné une *suppression*, soit des *règles*, soit des *hémorrhoïdes*, soit de toute autre *hémorrhagie périodique*, ou habituelle: il en est de même de la *purgation*, qu'on ne doit donner que lorsqu'on observe les *symptômes qui indiquent les purgatifs*.

Seul cas qui indique la saignée.

Les purgatifs.

En général, dès que les *symptômes* de *courbature* sont calmés, les seuls *remèdes* dont le malade ait besoin, sont, la dissipation, la promenade, les voyages, &c.)

ARTICLE IV.

Traitement de la Courbature occasionnée par l'excès des Plaisirs de l'Amour, le Libertinage, la Masturbation, &c.

Combien de Maladies naissent de ces causes.

(QUE de maladies tirent leur origine de ces causes! Tel est le sort de l'espèce humaine, que les plaisirs de l'amour deviennent la source d'une foule de maux, si, n'écoutant que l'impétuosité des désirs,

on se livre, sans réserve, à leur impulsion. C'est surtout ici où le *ne quid nimis*, le *rien de trop* du Sage, est la pierre fondamentale de la santé.

Le premier accident dans lequel entraînent les excès de ce genre, est la *courbature*; accident sur lequel l'attrait du plaisir ne fait que trop souvent fermer les yeux, & qui, par cette négligence, conduit d'abord à la perte des forces; de là à un *épuisement* presque toujours incurable, & souvent à des Maladies aussi graves que violentes: telles que l'*apoplexie*, la *léthargie*, l'*épilepsie*, le *tremblement*, la *paralysie*, les *spasmes*, toutes les espèces de *gouttes*, &c.

La plus légère est la courbature.

Quelles sont les autres Maladies.

Combien de jeunes gens qui, pour n'avoir point obéi à ce premier avertissement de la Nature, trouvent leur portrait dans le tableau effrayant, mais vrai, d'ARETÉE, que voici!

» Ces jeunes gens, dit-il, prennent, & l'air, & » les infirmités des vieillards; ils deviennent pâles, » efféminés, engourdis, lâches, paresseux, stupides & même imbécilles; leur corps se courbe; » leurs jambes ne peuvent plus les porter, ils ont » un dégoût général; ils sont inhabiles à tout; plusieurs tombent dans la *paralysie*, &c. » *De signis & cauf. diuturn. Morbor.* Lib. II, Chap. V.

Suites du libertinage.

HYPPOCRATE a décrit la suite de ces excès, sous le nom de *consomption dorsale*. » Cette Maladie, dit-il, naît de la *moelle épinière:* elle attaque » les jeunes mariés & les *libidineux*; ils n'ont point » de *fièvre*; & quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent & se consument; ils croyent sentir des » fourmis qui descendent de la tête le long de l'*épine*. Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou » qu'ils urinent, ils perdent, en abondance, une » liqueur séminale très-liquide; ils sont inhabiles » à la génération; ils sont souvent occupés de

» l'acte *vénérien* dans leurs songes : les promena-
» des, surtout dans les routes pénibles, les étouf-
» fent, les affoiblissent, leur procurent des pesan-
» teurs de tête & des bruits dans les oreilles :
» enfin une *fièvre aiguë* termine leurs jours.)

Le célèbre HOFFMANN rapporte le fait suivant, dans son Traité des *Maladies occasionnées par l'abus des plaisirs de l'amour.* » Un jeune-hom-
» me de dix-huit ans, qui s'étoit livré fréquem-
» ment à une servante, tomba tout à coup en foi-
» blesse, avec un tremblement général de tous les
» membres : il avoit le visage *rouge* & le pouls
» très-*foible* : on le tira de cet état au bout d'une
» heure ; mais il resta dans une langueur générale.
» Le même accès revenoit très-fréquemment, &
» lui procura, le huitième jour, une contraction
» & une *tumeur* au bras droit, avec une douleur
» au coude, qui redoubloit toujours avec l'*accès*.
» Le mal augmenta pendant long-temps, malgré
» beaucoup de *remèdes* ; ce ne fut qu'à la longue
» qu'il fut guéri ».

Tableau des effets de la masturbation.

Quel tableau plus terrible peut-on offrir à ces jeunes gens, livrés au vice le plus honteux & le plus meurtrier, la *masturbation*, que celui que nous présente M. TISSOT ! » J'en fus effrayé moi-même, dit
» ce célèbre Médecin, la première fois que je vis
» l'infortuné qui en fait le sujet. Je sentis alors, plus
» que je n'avois fait encore, la nécessité de mon-
» trer aux jeunes gens toutes les horreurs du pré-
» cipice dans lequel ils se jettent volontairement.

» L. D***, Horloger, avoit été sage, & avoit
» joui d'une bonne santé, jusqu'à l'âge de dix-sept
» ans. A cette époque, il se livra à la *masturbation*,
» qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à
» trois fois ; & l'éjaculation étoit toujours précé-
» dée & accompagnée d'une légère perte de con-
» noissance & d'un mouvement convulsif dans les

» *muscles extenseurs* de la tête, qui la tiroient for-
» tement en arrière, pendant que le cou se gon-
» floit extraordinairement.

» Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il com-
» mença à sentir une grande foiblesse après cha-
» que acte: cet avis ne fut pas suffisant pour le re-
» tirer du bourbier: son ame, déjà toute livrée à
» ces ordures, n'étoit plus capable d'autres idées;
» & les réitérations de son crime devinrent tous
» les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se
» trouva dans un état qui lui fit craindre la mort.

» Sage trop tard, le mal avoit déjà fait tant de
» progrès, qu'il ne pouvoit être guéri; & les parties
» génitales étoient devenues si irritables & si foi-
» bles, qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte, de
» la part de cet infortuné, pour faire épancher la *se-*
» *mence*. L'*irritation* la plus légère procuroit sur le
» champ une érection parfaite, qui étoit immédia-
» tement suivie d'une évacuation de cette liqueur,
» qui augmentoit journellement sa foiblesse.

» Ce *spasme*, qu'il n'éprouvoit auparavant que
» dans le temps de la consommation de l'acte, &
» qui cessoit en même temps, étoit devenu habi-
» tuel, & l'attaquoit souvent sans aucune cause ap-
» parente, & d'une façon si violente, que, pendant
» tout le temps de l'accès, qui duroit quelquefois
» quinze heures, & jamais moins de huit, il éprou-
» voit, dans toute la partie postérieure du cou, des
» douleurs si violentes, qu'il poussoit ordinaire-
» ment, non pas des cris, mais des hurlemens; & il
» lui étoit impossible, pendant tout ce temps-là,
» d'avaler rien de liquide, ou de solide: sa voix
» étoit devenue enrouée; il perdit totalement ses
» forces. Obligé de renoncer à sa profession, inca-
» pable de tout, accablé de misère, il languit, pres-
» que sans secours, pendant quelques mois, d'au-

» tant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui » ne tarda pas à s'évanouir, ne servit qu'à lui rap- » peler sans cesse les causes de son malheur, & à » l'augmenter de toute l'horreur des remords.

» Ayant appris son état, je me rendis chez lui. » Je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre, » gissant sur la paille; maigre, pâle, sale; répandant » une odeur infecte; presque incapable d'aucun » mouvement: il perdoit souvent par le nez un » sang pâle & aqueux; une bave lui sortoit con- » tinuellement de la bouche. Attaqué de la *diar-* » *rhée*, il rendoit ses excrémens dans son lit, sans » s'en apercevoir. Le flux de la *semence* étoit con- » tinuel: ses yeux chassieux, troublés, éteints, n'a- » voient plus la faculté de se mouvoir: le *pouls* étoit » extrêmement *petit*, *vîte* & *fréquent*; la *respiration* » très-gênée; la maigreur extrême, excepté aux pieds, qui commençoient à être *œdémateux*.

» Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre: sans » idées, sans mémoire, incapable de lier deux phra- » ses; sans réflexion, sans inquiétude sur son sort, » sans autre sentiment que celui de la douleur, qui » revenoit, avec tous les accès, au moins tous les » trois jours. *Être* bien au-dessous de la brute; spec- » tacle dont on ne peut concevoir l'horreur: l'on » avoit peine à reconnoître qu'il avoit autrefois » appartenu à l'espèce humaine... Il mourut au » bout de quelques semaines, en Juin 1757, *œdéma-* » *teux* de tout le corps». L'*Onanisme*, pag. 33 & suiv.

Ces descriptions & ces faits, dont les Auteurs sont remplis, & que nous pourrions multiplier, s'il étoit nécessaire, seront-ils de quelque utilité aux nouveaux mariés, aux jeunes gens qui commencent à se livrer au libertinage avec les femmes, & aux *masturbateurs?* Nous serions trop heureux, si nous pouvions l'espérer. Au moins est-il de notre

La courbature est le

devoir de leur représenter les dangers auxquels ils s'exposent, lorsqu'ils sont rebelles à l'ordre de la Nature, qui leur enjoint de s'arrêter ; & cet ordre leur est signifié par les *symptômes* de la *courbature*.

Signe donné par la Nature de renoncer à toute espèce d'excès.

Dès qu'ils éprouvent de ces *symptômes*, il faut donc qu'ils s'arment de courage ; qu'ils renoncent à des plaisirs, dont leur *constitution* ne leur permet d'user que modérément, & que des maux sans nombre les forceront d'abandonner bientôt. Il faut qu'ils prennent du repos proportionnément au dégré de fatigue dans laquelle ils sont plongés : il faut qu'ils s'abstiennent de l'approche de leurs épouses, ou des femmes avec lesquelles ils satisfaisoient leur passion.

Par où doit commencer le traitement de ceux qui se livrent aux femmes avec excès.

Il faut que les *masturbateurs* ne soient jamais absolument seuls, qu'ils se fassent des amis & des sociétés capables de fixer leur imagination, & de remplir le vide de leur ame : il faut qu'ils fuyent les lectures & les conversations capables de rappeler à leur esprit des idées, dont il est de la plus grande importance qu'ils perdent à jamais la mémoire.

Des masturbateurs.

Si les malades n'éprouvent que les effets de la simple *courbature*, c'est-à-dire, s'ils n'ont point la *fièvre lente*, qui caractérise l'*épuisement*, on les mettra aux boissons *rafraîchissantes* & *nitrées*, prescrites Articles précédens, & si leur *estomac* est en état de digérer, ils prendront des *alimens* légers & adoucissans.

Lorsqu'il n'y a pas complication de fièvre lente : boisson & alimens.

Celui qu'on doit préférer, dans ce cas, est le *lait*, parce qu'il répare les forces très-promptement ; parce qu'il nourrit comme le *suc* des viandes, sans être susceptible de *putridité*, & qu'il prévient l'altération ; parce qu'il tient lieu d'*aliment* & de *boisson* ; parce qu'il entretient toutes les *sécrétions*, & qu'il dispose à un sommeil tranquille ;

Il n'est pas d'aliment supérieur au lait dans ce cas. Pourquoi ?

enfin, parce qu'il est propre à remplir toutes les *indications* qui se présentent.

ZACUTUS LUSITANUS dut à l'usage du *lait*, le rétablissement d'un jeune-homme que des excès avec les femmes avoient jeté dans une *fièvre lente*, accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une *ardeur d'urine*, qui l'avoient épuisé au point qu'il ressembloit plutôt à un squelette, qu'à un être vivant. *Praxis med., lib. 2, observ. 70.*

Attention qu'il faut avoir en prenant le lait.

Si le *lait* a produit cet heureux effet sur un sujet aussi avancé, que sera-ce sur ceux qui ne font que ressentir les premières atteintes de l'*épuisement*? Mais nous devons prévenir que, pour que le *lait* passe bien, il faut, ou que le malade en fasse sa seule & unique nourriture, ou qu'il ne le prenne qu'à jeun, c'est-à-dire, à déjeûner & à souper, lorsque l'*estomac* est entièrement débarrassé de la *digestion* des autres *alimens*.

La saignée est contraire. Pourquoi?

La *saignée* est absolument contraire; elle peut même être funeste dans cette espèce de *courbature*, parce qu'elle tient toujours plus ou moins de l'*épuisement*, & que toute *évacuation* devient nuisible dans ce cas. Les *purgations* n'y sont pas plus indiquées, à moins qu'on n'ait donné lieu, par trop de nourriture, à de mauvaises *digestions*; & la *rhubarbe*, à la dose de vingt-quatre grains, répétés jusqu'à ce qu'elle opère, est le *purgatif* qui convient.

Quand il faut purger, c'est la rhubarbe qu'il faut prescrire.

Si le malade exténué a de la *fièvre*, c'est une *fièvre lente*, compagne ordinaire de l'*épuisement*; &, dans ce cas, il faut s'en rapporter à un Médecin expérimenté.

Les masturbateurs sont de tous ces malades les plus difficiles à traiter.

Les *masturbateurs* sont de toutes ces espèces de malades, les moins dociles, ainsi que nous l'avons fait observer, Tome II, Chap. VII, § III. Comme leur crime ne marche qu'à l'ombre du mystère,

on n'eſt jamais inſtruit de leur état, que les caractères de l'*épuiſement* ne ſoient manifeſtes; & même, à cette époque, on a toutes les peines du monde à déchirer le voile qui cache la vérité. Nous renvoyons à l'*Onaniſme* de M. Tissot, pour connoître le traitement qui convient à l'état dans lequel ſe trouvent ces malheureux. Le ſervice rendu à la ſociété, par ce Médecin célèbre, ne pourroit être apprécié, ſi les hommes ſavoient profiter des leçons ſages qu'il y donne.

Il en eſt de même des maſturbatrices.

Ce que nous diſons ici des *maſturbateurs*, doit également s'entendre des *maſturbatrices*, qu'on nous paſſe ce terme: car il n'eſt que trop vrai que les perſonnes du ſexe ne ſont pas moins livrées à ce vice deſtructeur. Les grandes Villes, les Couvens, les Communautés, les Penſions, les Maiſons d'inſtitution, &c., en fourniſſent tous les jours des exemples; & les accidens qui en réſultent ſont d'autant plus graves, d'autant plus difficiles à guérir, que la *conſtitution* des femmes eſt plus foible, plus délicate, & ſujette à plus de Maladies.

Combien de Maladies, qui, par elles-mêmes légères, deviennent incurables chez les perſonnes du ſexe, parce que leur *tempérament* eſt affoibli, énervé par cette cauſe auſſi honteuſe que meurtrière! Combien d'autres qui ne ſont dues qu'à cette ſeule cauſe, d'autant plus difficile à découvrir, que la diſſimulation ſemble être un précepte d'éducation chez le ſexe!

Il eſt important d'être inſtruit des effets funeſtes de ces habitudes honteuſes.

Il eſt donc de la plus grande importance que ceux qui ſe deſtinent au ſoulagement de leurs ſemblables, par état ou par inclination, ſoient inſtruits de ces faits, afin d'être perpétuellement en garde contre les révolutions, les irrégularités, les marches inſidieuſes que préſentent ſi ſouvent

les Maladies des femmes. On peut consulter l'Ouvrage de M. DE BIENVILLE, cité ci-devant, page 210 de ce Volume.

Les préceptes de l'*Onanisme* sont également à suivre ici, toutefois avec les modifications, les réserves & les différences qu'indiquent les Maladies chez les femmes : aussi conseillons-nous de ne jamais s'en rapporter à ses lumières dans ces cas, & d'appeler constamment un Médecin sage & expérimenté.

Avis aux Mères, aux Maîtresses d'institution, &c.

Pour nous, nous nous bornons à recommander, avec la dernière instance, aux Mères, aux Supérieures, aux Maîtresses d'Institution, &c., de veiller, avec la plus grande attention, à ce que leurs enfans, leurs élèves, celles qui sont soumises à leur inspection, ne soient jamais seules ; à ce qu'elles ne contractent de familiarité, ni avec les femmes-de-chambre, ni avec les coeffeuses, ni avec les couturières, &c., toutes femmes perdues pour la plupart ;

„ De ces Personnes-là craignez le caractère ;
„ On ne se perd jamais que par leur ministère „.
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

à ne jamais leur permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de coucher avec une étrangère, une camarade, même une amie, surtout plus âgée qu'elles, presque toutes les *masturbatrices* avouant que cette condescendance est l'époque de leur dissolution : enfin à leur procurer des récréations ; à les produire dans des sociétés, dont les amusemens honnêtes rempliſſent leur jeune cœur, & ne laissent point de place à désirer d'autres délassemens, d'autres plaisirs.)

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-134836-p0516-2

CHAPITRE LVIII.

Des Coups-de-Soleil.

(ON ne devroit appeler *coup-de-soleil* que cet effet prompt, subit & souvent mortel, des rayons d'un soleil ardent sur quelque partie du corps; effet manifeste à l'extérieur par des plaques plus ou moins étendues, & d'un noir plus ou moins foncé. Mais on a étendu cette dénomination à tous les accidens qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête, même sur d'autres parties du corps. Ce qu'on entend par coups de-soleil.

Ces accidens sont souvent très-graves, puisqu'ils peuvent tuer, surtout les ivrognes, qui s'endorment la tête nue au soleil. La Maladie dont ils sont attaqués, diffère peu de l'*apoplexie*, qui les enlève quelquefois subitement. Ceux qui en réchappent gardent long-temps un mal à la tête, qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui y perdent la vue, ou qui n'en conservent que ce qu'il leur en faut pour se conduire; d'autres enfin restent imbécilles. Suites des coups-de-soleil.

Les gens de la campagne, qui reçoivent un *coup-de-soleil*, sont le plus souvent attaqués d'une *paraphrénésie* très-dangereuse, que le peuple appelle *fièvre chaude*. D'autres éprouvent un *délire* continuel, sans *fièvre* & sans mal de tête. On en a vu qui sont demeurés aveugles, ou chez qui, après quelques jours de violens maux de tête, le mal se jetoit sur les paupières, qui restoient long-temps rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir.

Les voyageurs, les laboureurs & autres gens de la campagne; les Couvreurs, les Maçons, les Paveurs & autres Ouvriers exposés à l'ardeur du soleil, sont les plus sujets aux *coups-de-soleil*: Qui sont ceux qui y sont exposés.

les Soldats, dans les marches & dans les siéges, peuvent en être attaqués : on peut encore en être surpris à la promenade, à des jeux d'*exercice* en plein soleil, &c.

Le célèbre Tissot dit avoir vu un homme attaqué de ces accidens, pour s'être endormi, la tête découverte, près d'un grand feu. Je ne doute pas, dit à ce sujet M. Lieutaud, que les Boulangers, les Pâtissiers, &c., n'en eussent pu donner bien des exemples, s'ils étoient tombés entre les mains de Médecins aussi capables d'en juger.)

§ I

Causes des Coups-de-Soleil.

(L'action des rayons d'un soleil ardent sur quelques parties du corps, est, comme on le sent assez, la seule cause des *coups-de-soleil*. Mais cette cause, toutes choses égales d'ailleurs, sera infiniment plus active, si elle agit sur un homme pris de vin, sur un homme enseveli dans un profond sommeil, sur des gens épuisés de fatigue, &c., qu'elle peut tuer sur le champ, comme nous l'avons déjà dit.)

§ II.

Symptômes des Accidens occasionnés par les Coups-de-Soleil.

(Ceux qui sont frappés du soleil, se plaignent bientôt d'une *douleur gravative* à la tête ; douleur qui est souvent accompagnée de *fièvre* & de soif ; ils sentent des élancemens, ou des battemens très-importuns ; il leur semble que le *cerveau* ballotte dans le *crâne* ; les yeux secs & étincelans ne peuvent supporter la lumière, & sont quelquefois fermés par le gonflement des paupières. Il y en a qui ont des *convulsions* à la tête ; d'autres tombent

dans l'assoupissement, ou sont tourmentés par une *insomnie* cruelle, qui est ordinairement l'avant-coureur d'un *délire* furieux. On en voit qui, libres de *fièvre*, perdent la mémoire, & deviennent comme imbécilles; quelques autres ont des mouvemens *convulsifs*, ou des tremblemens aux extrémités, &c.

Symptômes que présentent les parties externes de la tête;

Cependant la *peau* du visage, du *crâne*, ou de toute autre partie, paroît sèche & comme brûlée par le soleil, & il s'élève quelquefois des *tumeurs*, qui ont leur siége au cou & près des oreilles. Les *sueurs* sont ordinairement abondantes, & suivies d'un très-grand accablement: les *urines* paroissent ardentes & colorées: les malades enfin éprouvent les plus cruelles *anxiétés*, & refusent les *alimens*; on en a même vu qui avoient de l'horreur pour la boisson. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme, dit M. Tissot, tomba en *léthargie*, & mourut au bout de quelques heures, avec les *symptômes* de la *rage*.

Les autres parties du corps, frappées de coups-de-soleil.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle agisse l'action du soleil, quoiqu'elle soit celle qui en est le plus souvent affectée. Que quelqu'un s'expose aux rayons ardens de cet astre, la tête couverte de manière à être garantie de leur impression, s'il y reste quelque temps, il éprouvera dans les bras, les jambes, les cuisses, les *reins*, ou dans toute autre partie du corps, un sentiment de chaleur sèche & mordicante, une roideur considérable, des douleurs violentes, &c.

Symptômes chez les enfans.

Chez les enfans fort jeunes, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours; par des rêveries continuelles, ou le *délire*, mêlés de fureur & de frayeur, comme si on venoit de leur occasionner une violente peur; par des mouvemens *convulsifs*; par des

maux de tête, qui redoublent par *accès*, & leur font pouſſer de hauts cris ; par des *vomiſſemens* continuels, &c. On a vu des enfans qui, après avoir reçu un *coup-de-ſoleil*, ont conſervé pendant long-temps une petite *toux*.

Symptômes lorſque les accidens ſont légers.

Les *coups-de-ſoleil* ne ſont pas toujours ſuivis & accompagnés d'accidens auſſi graves, ni auſſi compliqués que ceux que nous venons d'expoſer. Lorſque l'impreſſion eſt légère, ſoit parce qu'on étoit bien couvert, ſoit parce que le ſoleil étoit peu ardent, ſoit enfin parce qu'on eſt reſté peu de temps expoſé à ſon action, on en eſt quelquefois quitte pour un *rhume de cerveau*, pour un *enchifrènement*, un mal de *gorge*, un mal de *tête*, un gonflement dans les *glandes* du cou, ou une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait ſentir pendant un temps plus ou moins long, &c.)

§ III.

Traitement des Accidens cauſés par les Coups-de-Soleil.

Il doit être prompt lorſque les accidens ſont graves.

(Les accidens occaſionnés par les *coups-de-ſoleil*, demandent un traitement d'autant plus prompt & plus bruſque, qu'ils ſont plus violens ; car, lorſque les *ſymptômes* ſont graves, pour peu qu'on perde de temps, le mal devient incurable. Le point eſſentiel eſt de modérer la fougue du *ſang*, & d'éteindre le feu qui s'y eſt inſinué. Les *ſaignées*, les *bains de pieds* & *demi-bains*, les *bains entiers*, les *lavemens*, les *rafraîchiſſans*, tant internes qu'externes, rempliſſent ces vues.

Saignées.

On ouvre ſur le champ la *veine* ; & ſi la *ſaignée* eſt faite à temps, & dans la proportion qu'exigent la *conſtitution* & l'intenſité des *ſymptômes*, elle fait quelquefois diſparoître ſubitement tous les accidens : mais, dans les cas très-graves, on eſt ſouvent

vent forcé de la réitérer, même plusieurs fois. M. Tissot rapporte qu'on fut obligé de saigner neuf fois Louis XIV, pour le sauver d'un *coup-de-soleil* qu'il avoit reçu à la chasse.

Après la *saignée*, on mettra les jambes dans l'eau tiède; ce *remède* est un des plus puissans: plusieurs malades en ont été soulagés sur le champ. Il faut y rester le plus long-temps qu'il est possible, & le renouveler fréquemment. Bains de jambes.

Dans les accidens très-graves, on plonge le malade dans un *demi-bain*, même dans un *bain entier*, mais il faut avoir attention que l'eau ne soit que tiède, ainsi que pour les *bains de jambes;* l'eau chaude feroit beaucoup de mal. Les *lavemens émolliens* réitérés souvent, sont encore d'un grand secours. Demi-bain, bain entier tiède, lavemens émolliens.

Pendant l'usage de ces premiers moyens, le malade boira abondamment de l'*oxycrat*, qui paroît singulièrement convenir ici; de l'*orgeat*, de la *limonade*, du *petit-lait au vinaigre* clarifié, &c. Oxycrat, orgeat, limonade, petit-lait au vinaigre.

On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie surtout qui est affectée par les taches ou les *tumeurs*, dont nous avons parlé plus haut, page 511 de ce Volume, avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des sucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, &c. Fomentations sur la tête avec l'oxycrat.

Nous conseillons de tenter l'application des compresses trempées dans de l'*alkali volatil fluor*, plus ou moins affoibli, relativement à l'intensité des accidens. D'après les succès de cet *alkali* contre la *brûlure*, je pense dit M. Sage, dans le livre cité page 482 de ce Volume, qu'il pourroit être employé avec succès dans les *coups-de-soleil;* mais ne l'ayant pas éprouvé, c'est à l'expérience à vérifier cette conjecture. Avec de l'alkali volatil fluor.

Lorsque l'état des *premières voies* l'exige, on ad- Laxatifs.

ministre des *laxatifs*; &, dans ce cas, on donne la préférence à la *décoction* de *tamarins*. Le malade peut prendre tous les jours, à jeun, une chopine de cette *décoction*, préparée avec trois onces de *tamarins*.

Bains froids. Observations.

Les *bains froids* ont quelquefois guéri, dans des cas même qui avoient paru désespérés. Un homme de vingt ans, dit M. TISSOT, ayant été fort long-temps exposé à un soleil brûlant, déliroit violemment sans *fièvre*, & étoit véritablement *maniaque*. Après plusieurs *saignées*, on le mit dans un *bain froid*, qu'on réitéra souvent, & en même temps on lui jetoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérirent peu à peu.

Un Officier, qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite, par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les *remèdes* ordinaires: on le sauva, en le faisant plonger dans un *bain* d'eau glacée.

Précaution qu'exige le bain froid.

Mais on sent que ces *bains froids* pourroient être dangereux, si on n'avoit auparavant désempli les *vaisseaux*, c'est-à-dire, *saigné*, & saigné proportionnément à l'intensité des accidens.

Opération par laquelle le peuple prétend tirer le soleil de la tête.

Je ne dois pas oublier de dire que beaucoup de gens parmi le peuple s'imaginent pouvoir attirer le soleil qui est dans la tête; c'est leur expression: ils rempliſſent, à cet effet, un gobelet d'eau, qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, & ils l'appliquent renversé sur le sommet de la tête, de sorte que l'eau qui s'écoule lentement, mouille la *peau*. Les Physiciens savent que l'*air* doit prendre nécessairement la place de l'eau qui s'échappe, de sorte qu'on doit voir nécessairement bouillonner cette eau, c'est-à-dire, des bulles s'élever jusqu'à la surface de l'eau qui répond au fond du vase.

Comme ce mouvement inteſtin de la liqueur eſt aſſez ſemblable à celui qui eſt excité par le feu, on a cru que le ſoleil, qu'on ſe propoſoit d'enlever faiſoit bouillir l'eau en la traverſant, & que la choſe ne pouvoit être plus évidente.

Ridiculité de cette prétention.

J'ai rencontré quelquefois, dit M. LIEUTAUD, des gens très-qualifiés, qui penſoient là deſſus comme le peuple, & qui étoient ſi sûrs de leur fait, qu'ils ont voulu me convaincre, en opérant en ma préſence, ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau, il pût me reſter le moindre doute là deſſus. Je n'ai pas refuſé de me rendre à cette évidence; mais je leur ai dit que je voulois leur montrer quelque choſe de plus ſurprenant, qui étoit de *tirer le ſoleil d'une tête à perruque*; & procédant comme eux, la choſe a réuſſi de la même manière. Leur ayant expliqué ce phénomène, ils ont été très-honteux d'avoir légèrement adopté le préjugé du vulgaire.

Cependant cette opération, toute ridicule qu'elle eſt, n'eſt pas inutile, pouvant tenir lieu des *fomentations*, que nous avons dit être très-avantageuſes.

Il faut proportionner les remèdes à l'intenſité des accidens.

Il n'eſt perſonne qui ne ſente que tous ces *remèdes* ne doivent point être donnés indiſtinctement dans tous les cas de *coups-de-ſoleil*: les *rafraîchiſſans* & les *bains de pieds* conviennent, à la vérité, dans tous; mais les *ſaignées*, mais les *bains entiers*, & ſurtout les *bains froids*, doivent être réſervés pour les circonſtances graves & menaçantes, comme nous avons eu ſoin de le ſpécifier. Il ſeroit auſſi dangereux que ridicule, d'aller *ſaigner* & *baigner* dans un *rhume de cerveau*, dans un *enchifrènement*, dans un ſimple mal de *tête*, &c., effets les plus ordinaires des *coups-de-ſoleil*, comme nous l'avons dit ci-deſſus, page 512 de

ce Volume. Il faut se conduire, à l'égard de ces Maladies légères, comme il est prescrit, Tome II, Chap. XX, § I, & Tome III, Chapitre XXVI.)

§ IV.

Moyens de se garantir des Accidens occasionnés par les Coups-de-Soleil.

(POUR éviter les *coups-de-soleil*, il ne faut jamais sortir, surtout à la campagne, sans avoir la tête couverte; ne jamais se reposer au soleil, surtout après avoir mangé, &, à plus forte raison, après avoir bu plus que de coutume. Ce seroit une action bien digne d'éloge, que de mettre, ou faire mettre dans un endroit ombragé, ces malheureux pris de vin, qu'on rencontre si souvent sur les routes des guinguettes, couchés au soleil & plongés dans un sommeil, dont quelquefois ils ne sortent point.

Le soleil est à craindre l'été & le printemps pour les habitans des Villes.

Les saisons où l'on doit le plus craindre les *coups-de-soleil*, sont le printemps & l'été, particulièrement l'été. Au printemps, il n'y a guère que les gens des Villes qui se trouvent incommodés du soleil: & la raison qu'on peut en donner, est que ces personnes n'étant pas sorties, une grande partie de l'hiver, & ayant donné lieu, par cette inaction, à des congestions d'humeurs, si elles se présentent tout à coup au soleil, qui a déjà un certain dégré de force, les *vaisseaux* de la tête, dilatés par cette chaleur, se chargeront d'une plus grande quantité de *fluides* & d'humeurs; quantité qui sera d'autant plus considérable, que les autres parties, telles que les pieds, les jambes, &c., seront plus froids: ce qui n'arrive que trop dans le printemps, saison pluvieuse pour l'ordinaire, & pendant laquelle la terre est presque toujours humide.

Cette humidité fraîche & souvent froide, gagne les pieds, dont les *vaisseaux* se contractant, refoulent les *fluides* vers les parties supérieures, & si, dans ce moment, le soleil darde sur la tête, en agissant comme *véficatoire*, il appelle des humeurs dans cette partie en proportion de sa chaleur & de la dilatation des *vaisseaux* : de là de violens maux de tête, accompagnés souvent d'élancemens vifs & fréquens, & de douleurs dans les yeux; accidens cependant toujours moins graves que ceux qui sont occasionnés par le soleil d'été.

Ceux qui ont été à l'air pendant l'hiver, n'ont rien à redouter du soleil de printemps : mais tous les hommes doivent craindre celui d'été ;

D'ailleurs les personnes des Villes qui n'ont point discontinué l'*exercice* pendant l'hiver, & à plus forte raison les gens de la campagne, ne craignent point le soleil de printemps, parce qu'ils n'en éprouvent point de mauvais effet. Mais tous redoutent & doivent redouter le soleil d'été. Ce n'est pas qu'on ne s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les corps qui agissent continuellement sur nous, & qu'on ne parvienne à être exposé à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir, sans en être incommodé, la rigueur des plus grands froids. Cependant les gens de la campagne, ceux qui en ont contracté l'habitude par nécessité, ne s'y exposent pas encore impunément sans être en action, parce qu'ils ont observé, & tout le monde a observé d'après eux, que si l'on est tranquille, on reçoit plus aisément un *coup-de-soleil*, qu'en se donnant du mouvement.

A moins qu'on n'y soit en action.

Avantages du soleil de printemps pour les personnes foibles & délicates. Précautions

Les personnes foibles, délicates & qui vivent ordinairement renfermées, éviteront donc de se tenir tranquilles au soleil de printemps, à moins qu'elles ne soient bien couvertes, & que la terre ou le sable ne soient bien secs; car alors cette cha-

avec lesquelles il faut s'y exposer.

leur vivifiante fait grand bien, surtout aux vieillards. Mais tous les hommes, en général, fuiront le soleil d'été; & s'ils sont forcés de s'y exposer, par quelque raison que ce soit, ils auront soin d'y être toujours dans une action qui, incapable de les fatiguer, soit cependant suffisante pour émousser, pour ainsi dire, l'ardeur de ses rayons.)

CHAPITRE LIX.

De la Goutte-Rose, ou *de la Couperose*.

Caractères de cette Maladie.

CES noms singuliers, qui ne peignent, ni la nature, ni le caractère de l'*éruption* dont il s'agit, se donnent à une rougeur habituelle du visage, accompagnée de boutons, de *pustules*, & quelquefois de simples écailles, avec beaucoup de chaleur & même de *douleurs lancinantes*; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage *couperosé*. Ces *pustules* sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme & affreux: elles distillent une matière, tantôt *purulente*, & tantôt *ichoreuse*, *sanguinolente*, & même quelquefois du *sang pur*. Le nez en est le plus affecté; ce qui le rend souvent d'une grosseur monstrueuse.)

§ I.

Causes de la Goutte-Rose, ou *de la Couperose*.

(LES débauches, de quelqu'espèce qu'elles soient, surtout celles du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* & des femmes, y donnent le plus souvent lieu. Il est cependant des gens dont la conduite est irréprochable, & dont le *régime* est régulier, qui s'en trouvent affectés. Mais, dans ce dernier cas, ou elle dépend d'un *vice dartreux*, *scorbutique*, &c., ou elle est due à l'échauffement, occasionné par des travaux opiniâtres, surtout de l'esprit; par des chagrins, &c., ou enfin à des causes externes: car il ne paroît pas douteux que le fard & les pommades, dont les femmes se servent pour appliquer leur rouge, ou pour unir leur *peau*, ne contribuent à

faire naître la *goutte-rose*, parce qu'en bouchant les *pores*, ils suppriment la *transpiration*.)

§ II.

Symptômes de la Goutte-Rose, ou *de la Couperose*.

(LA *goutte-rose* s'annonce par des feux momentanés, surtout après le repas, qui deviennent bientôt continuels, & auxquels succèdent des rougeurs légères & superficielles, placées çà & là sur le front, sur les joues, sur le nez. Peu à peu, ces rougeurs deviennent plus foncées, s'élargissent & se réunissent les unes avec les autres, de manière à former des plaques larges.

Insensiblement il se manifeste de petites pointes, qui appartiennent à autant de boutons, qui grossissent, s'élèvent au dessus de la superficie de la *peau*, & distillent, quand ils sont parvenus à leur dégré, les diverses espèces d'humeurs dont nous avons parlé. Il y a des personnes chez qui ces boutons réunis forment une espèce de masque, qui ne laisse de libre que le tour des paupières & des lèvres; chez d'autres, ils sont réunis sur le nez & sur les parties supérieures des joues; & chez d'autres, ils consistent en des plaques placées irrégulièrement. Les uns éprouvent des chaleurs cuisantes, même des douleurs dans toutes les parties rouges; d'autres n'en éprouvent aucune, lors même que la qualité & la quantité des rougeurs sembleroient le plus les faire soupçonner, &c.

Il est facile de la guérir dans les commencemens.

Mais si elle est ancienne, il est souvent dangereux

Il est facile d'arrêter les progrès de la *goutte-rose* & de la guérir, si l'on s'y prend dans les commencemens. Mais, lorsqu'elle est invétérée, & que le sujet est avancé en âge, elle est rebelle à tous les *remèdes*; il faut alors s'en tenir à la cure *palliative*: il y auroit même, dans la supposition où l'on pour-

roit parvenir à la guérir, du danger de le faire; car l'expérience & l'obſervation *anatomique* ont appris que la *fièvre*, l'*engorgement* de quelque *viſcère*, quelquefois même des *ſpaſmes* & des *convulſions*, ſuivent d'aſſez près cette fauſſe guériſon, ſurtout ſi elle n'a pas été préparée par un bon traitement.) de l'entreprendre.

§ III.

Traitement de la Goutte-Roſe, ou *de la Couperoſe.*

(La curation de la *goutte-roſe*, quelque récente qu'elle ſoit, doit toujours être longue. Il faut donc que le malade s'arme de conſtance. Il doit être long.

Le *régime* eſt ici auſſi important que les *remèdes*, ſurtout lorſque la Maladie eſt due à l'abus du *vin*, des *liqueurs ſpiritueuſes* & du travail. Si, dès qu'on s'aperçoit des premiers feux au viſage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu à peu, & enfin s'éteindre entièrement. Mais ſi l'on mépriſe cet avis de la Nature, qui, par là, indique, de la manière la plus éclatante, que le *vin*, les *liqueurs* ou le travail forcé, ne conviennent pas à la *conſtitution*; ſi l'on perſiſte dans ces abus, le mal prendra inſenſiblement des racines, qu'il ſera impoſſible, & même dangereux, d'arracher dans la ſuite. Importance du régime, ſurtout quand la Maladie eſt due à des excès.

On renoncera donc abſolument aux *liqueurs*, & on modérera l'activité de ſon travail; on s'abſtiendra de tout *aliment âcre*, *ſalé*, *poivré*, *épicé*, &c.; de *café*, de *chocolat*, &c.

On ſe nourrira de potages, de viandes de jeunes animaux, de légumes; & on boira, à ſes repas, de l'*eau* pure, ou ſimplement teinte avec un peu de *vin*. Alimens, boiſſon.

Il eſt triſte pour certaines gens d'apprendre Le régime doit durer toute la vie.

que ce *régime* doit être observé long-temps, mais très-long-temps : cependant il faut qu'ils soient persuadés que sans persévérance, ils ne pourront jamais, ni se guérir de la *goutte-rose*, ni prévenir son retour lorsqu'elle sera guérie; de sorte que le *régime* que nous proposons, doit être celui de toute leur vie.

Bain de jambes. Lavemens. Petit-lait, orgeat, infusion de poirée nitrée.

On mettra les jambes dans l'eau chaude, huit jours de suite. Si l'on se sent échauffé, on prendra quelques *lavemens*, & l'on boira, soit du *petit-lait*, soit de l'*orgeat*, soit une *infusion de poirée*, dans chaque verre de laquelle on fera fondre quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. On interrompra ce traitement pendant huit autres jours, après lesquels on le reprendra, pour le continuer de cette manière jusqu'à ce que ces premières apparences de la *goutte-rose* soient disparues; & si on ne s'expose point de nouveau aux causes qui l'ont produite, on s'en verra quitte pour jamais.

Mais si les rougeurs sont déjà anciennes, si les boutons sont déjà existans, il faut, indépendamment du renoncement aux causes & de l'observation du *régime*, indépendamment des *bains de jambes*, des *lavemens* & des boissons, dont nous venons de parler; il faut, dis-je, que le malade se *purge* à plusieurs reprises, & pendant un temps proportionné à l'intensité de la Maladie. Les *purgations* seront *douces* & *rafraîchissantes*, telles que celles prescrites Chap. LVII, § III, Art. I, page 495 de ce Volume.

Purgatifs lorsque la Maladie est ancienne.

Observation.

Une Dame de moyen âge a été guérie par l'abstinence absolue du *vin*, des *liqueurs*, du *café*, &c., & par l'usage des *Eaux de Passy*, dont elle prenoit une pinte tous les matins, pendant huit jours de suite, & qu'elle interrompoit huit autres jours. Dans cet intervalle, elle prenoit également une

pinte d'eau de rivière : les *Eaux de Passy* la purgeoient doucement, & l'eau de la Seine lui tenoit le ventre libre.

Lorsque les boutons sont très-multipliés, gros & distillant une des humeurs multipliées ci-dessus, le traitement devient difficile, parce qu'il doit être relatif à la nature de cette humeur : aussi conseillons-nous de consulter, dans ce cas, un Médecin instruit, & de s'en rapporter à ses conseils.

Il se comportera bien différemment de ces Charlatans, qui ne connoissent, contre cette Maladie, que les *lotions*, les *linimens*, les *pommades*, les *onguens*, &c. Il sait que ces *topiques* sont d'autant plus dangereux, qu'ils font disparoître ce mal plus promptement : l'engorgement du *poumon* & du *foie* en sont des suites très-fréquentes. Dangers des lotions, pommades, onguens, &c.

S'il est quelquefois nécessaire d'avoir recours à ces *topiques*, ce ne peut être qu'après avoir usé très-long-temps des *remèdes* internes, qu'après avoir employé les *bains* multipliés, le *véficatoire*, le *cautère*, ou les *sang-sues*, appliquées derrière les oreilles & aux narines ; moyens qui conviennent dans tous les temps, dit M. Lieutaud, sans exclure les autres secours. Véficatoire cautère, sang-sues.

On a vu surtout, & assez constamment, les plus grands effets des *cautères* ouverts aux jambes. C'est particulièrement à un *véficatoire* appliqué sur le bras, & entretenu, pendant deux ans, par le moyen de l'écorce de *garou*, que je dois la guérison d'une Dame, que le chagrin qu'elle éprouva de la perte de son époux, & les tracasseries que lui suscitèrent les parens de son mari, jetèrent dans cette Maladie. Les *bains* d'*eau de mer* passent pour très-avantageux dans cette Maladie. Bains d'eau de mer.

J'ai traité une jeune femme de trente ans, qui avoit gagné cette Maladie par un travail opiniâ- Observation.

tre. Comme ses boutons étoient violets & livides, je lui prescrivis le *petit-lait*, dans chaque pinte duquel on faisoit infuser une botte de *cresson* & une poignée de *fumeterre*. Elle fut purgée deux fois, & aussi-tôt on lui appliqua un *vésicatoire* au bras, qu'on entretint avec l'écorce de *garou*. Elle est parfaitement guérie.

Il est superflu de prévenir que la *goutte-rose*, qui est un *symptôme* de *scorbut*, de *dartre*, de *vérole*, &c., ne peut être guérie, qu'en traitant celle de ces Maladies dont elle dépend. On consultera, à cet effet, les Chapitres qui traitent de chacune de ces Maladies, c'est-à-dire, Tome III, Chap. XXXV, § I, Chap. XXXVIII, § 1; & Tome IV, Chap. XLIX, §§ VII & VIII.)

§ IV.

Moyens de prévenir le retour de la Goutte-Rose, ou *de la Couperose*.

(IL est important, dit M. LIEUTAUD, de savoir que cette Maladie, adoptée en apparence, ne manque guère de se renouveler dans une autre saison, & qu'il faut, en conséquence, tâcher d'en prévenir le retour, non seulement par l'usage réfléchi des *remèdes* que nous avons proposés, mais encore par le *régime* le plus exact, & continué toute la vie.)

CHAPITRE LX.

Des Cors aux pieds.

(TOUT le monde ſait qu'on donne ce nom à des durillons, & à des *excroiſſances calleuſes* qui ſe forment principalement ſur les *orteils*, c'eſt-à-dire, ſur les doigts des pieds.) Caractères des cors aux pieds.

§ I.

Cauſes des Cors aux pieds.

(LA *cauſe* ordinaire des *cors*, eſt la compreſſion que les chauſſures trop étroites exercent ſur le pied, dont la *peau* ſe durcit, & forme un nœud qui s'enfonce en partie dans les chairs à peu près comme les nœuds des arbres. La compreſſion des ſouliers.

Les petits-maîtres, les petites-maîtreſſes, ceux qui penſent que, pour être bien chauſſé, il faut avoir le pied plus petit, plus étroit & plus pointu qu'on ne l'a reçu de la Nature, ne veulent pas croire que les douleurs, dont ils ſont devenus la proie, tiennent à cette cauſe. Cependant il eſt de fait qu'on n'obſerve de *cors*, ni aux Moines qui portent des ſandales, ni aux payſans qui vont ſans être chauſſés, ou avec des chauſſures très-larges.

D'ailleurs les *cors* ne ſont pas les ſeuls accidens qu'occaſionne la compreſſion des ſouliers. Qu'on examine les pieds de nos élégans, ils ne reſſemblent en rien aux pieds des habitans des campagnes. Ceux de ces derniers ſont larges, étendus, de ſorte que le *tarſe*, le *métatarſe* & les *orteils* portant, autant qu'il eſt poſſible, dans toutes leurs parties, concourent avec le talon, à donner le Autres effets de la compreſſion des ſouliers.

plus de stabilité qu'il est possible à tout le corps.

Difformité qu'acquièrent les pieds des petits-maîtres, par la compression des souliers.

Il n'en est pas de même des pieds des petits-maîtres; tout y est déformé: le coude-pied fait le dos, de manière que le *tarse* & le *métatarse* ne posent que sur leurs bords; les *orteils* ne portent également que sur le bout inférieur, qui se trouve rapproché sur la plante du pied; &, le plus souvent, ils sont rassemblés en paquets, parce qu'ils enjambent les uns sur les autres: aussi les élégans ne marchent-ils qu'en chancelant; comme nous l'avons fait observer, Tome I, Chapitre VII.

Observation sur un déplacement singulier du gros orteil.

Ceux qui sont exercés dans l'*Anatomie*, ne se trompent point sur le squelette d'un paysan & d'un citadin, à la seule inspection des pieds. Je me rappellerai toujours, qu'ayant été obligé d'examiner le pied d'un vieillard, je fus on ne peut pas plus surpris, de voir le gros *orteil*, ou le pouce, entièrement couché sur l'*orteil* voisin, dans une dépression assez profonde, pour que le tout fût de niveau. Qu'on se représente combien cet homme a dû souffrir lors de ce déplacement, & jusqu'à ce que cette situation contre nature lui fût devenue insensible! Mais tel est le pouvoir de la mode, qu'elle vient à bout de se faire des esclaves, même par la voie des souffrances!

Cependant cette mauvaise conformation, & la difficulté, même l'impossibilité de marcher, ne sont pas les seuls maux qui découlent de cette manie absurde de vouloir avoir des pieds petits & pointus. Il en résulte encore la cessation presqu'absolue de tout mouvement & de toute action dans les *muscles* multipliés du *tarse*, du *métatarse*, & des *orteils*. Les *orteils*, dont les *phalanges* sont organisées comme celles des doigts, dont, chez les enfans, on aperçoit évidemment le jeu & la mobilité, ne deviennent-ils pas, en quelque

sorte, inutiles chez un adulte qui a toujours porté des souliers étroits ? N'est-on pas tenté de regarder cette organisation comme superflue, & d'accuser la Nature de prodigalité ? Admirons plutôt sa sagesse.

En effet, qui n'a pas vu des gens privés de leurs bras, faire avec leurs pieds ce qu'ils auroient fait avec leurs mains, s'ils n'eussent point été mutilés ? J'ai vu des femmes, des hommes, même des enfans, filer, tricoter, coudre, broder, lancer des pierres, &c., avec leurs pieds. Tout Paris a couru, cette année 1779, à la Foire Saint-Germain, voir le Maître d'Ecole Liégeois. Cet homme, venu au monde sans bras, taille une plume avec la plus grande dextérité, écrit très-bien, coud, bat des cartes & joue avec ses pieds. Avec les pieds, il coupe ses alimens, au moyen d'un couteau & d'une fourchette. Avec son pied, il porte à sa bouche une cuiller, une fourchette, un verre plein, & le boit. Il bêche, il balaye, il essuye, &c. Enfin, l'industrie, fille de la nécessité, a conduit cet homme à tirer de ses pieds les mêmes secours que nous tirons de nos mains. Si cet homme fût né riche, ses pieds serrés dans des souliers étroits, n'eussent été bons, tout au plus, qu'à marcher, & il auroit à jamais maudit le sort qui le privoit de membres aussi importans que les bras & les mains, & qui le réduisoit à l'état d'automate, tandis qu'il bénit la Nature, qui lui fournit dans ses pieds des supplémens aux parties dont elle l'a privé.)

§ II.

Effets nécessaires des Cors aux pieds.

(Les douleurs qu'occasionnent les *cors aux pieds*, sont quelquefois très-vives ; souvent elles empêchent de marcher, & toujours elles font

Douleurs très-vives ; difficultés, & souvent im-

impossibilité de marcher. Défaut d'exercice: inaction absolue, &c.

qu'on marche peu, ou mal à son aise. A cet égard, les *cors aux pieds* méritent la plus grande attention: car, ou ils mettent dans l'impossibilité de se livrer à un *exercice* suffisant pour la conservation de la santé, ou ils font perdre l'habitude de ce même *exercice*; de sorte que si on vient à être délivré, par la suite, de ces *cors*, on a, à la vérité, les douleurs de moins; mais on reste plongé dans la même inaction, source de Maladies sans nombre, comme on l'a fait voir, Tome I, Chapitre V.

Il est donc de la dernière importance de ne faire porter aux enfans que des chaussures larges, & de les forcer à suivre cet usage, à mesure qu'ils grandissent. Si, parvenus à l'âge de quinze ou seize ans, ils sont accoutumés à avoir les pieds à l'aise, ils ne se prêteront que difficilement aux tortures que font éprouver les souliers trop étroits à tout le monde, à plus forte raison à ceux qui n'en ont jamais porté que d'aisés.)

§ III.

Traitement des Cors aux pieds.

Il n'est point de spécifique contre les cors aux pieds.

(LES *remèdes* vantés pour la guérison des *cors aux pieds*, sont multipliés dans la proportion des Charlatans qui se proposent pour les traiter, & dont chacun se dit possesseur de secrets. Quoi qu'ils en disent, rien de plus vrai qu'il n'existe point de *spécifique* contre ces durillons, & que tous les *onguens*, même les plus célèbres, n'ont pas plus de vertu que la simple *cire jaune*, ou toute autre matière molle, capable de recevoir l'empreinte du *cor*, & de le garantir par là de toute pression.

Moyens d'arrêter les progrès des cors commençans.

Si, dès les premières sensations douloureuses que donnent les *cors*, on mettoit les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, & si on portoit des chaussures

chauſſures plus larges, il eſt certain qu'on en arrêteroit les progrès.

Mais on ſe contente, pour l'ordinaire, de moins marcher; & le pied étant toujours dans la même gêne, le *cor* groſſit au point qu'il n'eſt plus de *remède* que dans ſon extraction: & c'eſt, ſans contredit, de tous les moyens employés dans ce cas, celui qui ſoulage le plus promptement & pour le plus de temps; qui même procureroit une guériſon complette, ſi cette opération étoit faite avec les précautions qu'elle exige.

Lorſqu'ils ſont formés, l'extraction en eſt le ſeul remède.

Tous les auteurs ſe réuniſſent pour conſeiller d'humecter & de ramollir le *cor* avant que de l'arracher, ſoit en mettant les pieds dans l'eau chaude, pendant un temps ſuffiſant, ſoit en y appliquant des *cataplâmes*, ou quelque *onguent émollient*: ils conſeillent encore d'extirper le *cor*, ſans attaquer les parties ſaines. Par quelle manie les coupeurs de *cors* font-ils préciſément le contraire?

Il faut préparer le malade à cette extraction, quoi qu'en diſent les coupeurs de cors.

J'ai vu un Invalide, qui, ſans doute incapable de toute autre choſe, s'étoit mis guériſſeur de *cors*. Il étoit aſſez imbécille pour oſer dire que ce ramolliſſement rendoit l'extirpation plus difficile & plus douloureuſe. Il prétendoit encore qu'il falloit néceſſairement déraciner le *cor*, juſqu'à le faire ſaigner. Voici un fait dont j'ai été témoin, ſuivi d'une obſervation que nous croyons utile de rapporter.

Une Dame, de mes amies, avoit un *cor* depuis bien des années, qu'elle étoit obligée de faire couper cinq ou ſix fois par an. J'arrivai un jour chez elle, que l'Invalide, dont je parle, étoit à faire ſon opération. Comme il étoit trop matin pour qu'il fût probable que cette Dame eût pu mettre les pieds dans l'eau, le temps néceſſaire, je demandai avec quoi on l'avoit préparé à cette extraction. L'Invalide répondit que cette préparation étoit

Obſervation ſur la manière dont les Charlatans font cette opération;

inutile, & ajouta, comme je l'ai dit plus haut, que le ramolliſſement rendoit l'extraction, & plus difficile, & plus douloureuſe. Je le voyois prendre ſouvent une ſerviette pour eſſuyer le *ſang* qui ſortoit des petits *vaiſſeaux* qu'il déchiroit. Je voulus ſavoir encore pourquoi il n'épargnoit pas ces douleurs; il répondit que s'il ne faiſoit pas ſaigner, il ſeroit obligé de recommencer ſous quinze jours. Ces abſurdités ne méritant point de diſcuſſions, je le laiſſai finir.

Sur la manière dont on doit la faire.

Après qu'il fut parti, je priai cette Dame de m'avertir lorſque ſon *cor* lui feroit mal, & ſurtout de ne pas prévenir ſon Invalide. Au bout de deux mois, ou environ, le *cor* fut dans le même état qu'avant l'opération. Je lui conſeillai de mettre le pied dans l'eau chaude trois matins de ſuite, pendant deux heures: le troiſième jour, je déracinai ce *cor* avec un ſimple canif, prenant toutes les précautions néceſſaires pour ne pas attaquer les parties ſaines. Auſſi l'ai-je extirpé ſans cauſer de douleur, ſurtout ſans faire ſaigner: & depuis près d'un an, quoique cette Dame ait fait beaucoup plus d'*exercice* l'année dernière que toutes les précédentes, elle n'a pas reſſenti ſon *cor*.

Il en eſt des cors comme des croûtes qui précèdent les cicatrices des petites plaies; on ne peut les arracher ſans retarder ſa guériſon.

En ſeroit-il des *cors* comme des croûtes qui précèdent la *cicatrice* d'un bouton, d'une coupure, d'une petite *plaie*, &c.? Si ces croûtes ſont arrachées, ou tombent, par quelque cauſe que ce ſoit, avant que la communication ſoit parfaitement interrompue entre elles & les *vaiſſeaux* de la *peau*, les *petites plaies* qu'occaſionne le déchirement de ces *vaiſſeaux*, donnent lieu à de nouvelles croûtes, & la *cicatrice* ſe trouve retardée. Quoique les cauſes ſoient ici différentes, les effets paroiſſent être les mêmes. Pour ne pas ſortir du fait que je viens de rapporter, l'Invalide ne manquoit pas de tailler juſque dans le vif, & le *cor* revenoit conſtamment;

moi, j'ai respecté les parties saines, & voilà un an qu'il ne donne aucun signe d'existence.

La pratique vulgaire de couper les cors, est une pure charlatanerie.

Cette pratique universelle parmi tous les coupeurs de *cors*, est donc une pure charlatanerie, d'autant plus condamnable, qu'elle rend l'extraction plus douloureuse, & qu'en ne procurant qu'un soulagement momentané, elle entretient les malades dans une indolence & dans une inaction qui deviennent, à la longue, des sources abondantes de Maladies, toujours très-difficiles à guérir.

Tout l'art de guérir les *cors aux pieds*, consiste donc à les ramollir, par les moyens exposés plus haut, & à les déraciner, sans attaquer les parties saines.

Tout autre remède que des émolliens, est dangereux.

Les *remèdes* qu'on trouve dans un grand nombre de livres, tels que le *Dictionnaire Économique*, &c., sont abusifs & dangereux, dès qu'ils ne sont plus de la classe des *émolliens*. Les *corrosifs*, qui forment le plus grand nombre de ces *remèdes*, peuvent jeter dans des accidens fâcheux, tels que des *inflammations*, des *éry sipèles*, le *cancer*, &c.

Avantages d'une lime arrondie, quand on ne veut emporter que la partie du cor qui fait saillie.

Il y a des personnes qui se contentent de couper toute la partie du *cor* qui est au-dessus du niveau de la *peau*. Un Philosophe, célèbre dans les deux Mondes, se sert d'une lime arrondie, avec laquelle on use le *cor* sans douleur, parce que la lime ne peut attaquer les parties molles, & avec facilité, cette opération pouvant être terminée en trois ou quatre minutes.

» J'ai vu des gens, dit M. Lieutaud, qui » prétendoient en avoir été délivrés entièrement » par la *lessive* ordinaire chaude, dans laquelle ils » avoient plongé le pied pendant plusieurs heu» res & à différentes fois. D'autres attribuent la

» même propriété à l'*ail*, à l'*emplâtre de gomme* » *ammoniaque*, à celui de *Vigo*, &c. L'écorce de » l'*acajou* passe encore pour un bon *remède*; mais » il peut produire aussi des effets pernicieux, en » y excitant l'*inflammation* & la *suppuration*, ainsi » que je l'ai observé plusieurs fois. Si l'on peut » enfin attendre quelque chose de toutes ces ap- » plications, ce n'est qu'après avoir auparavant » bien ramolli les *cors* par le *bain*, ou par les » autres moyens proposés, & les avoir *ébarbés* » avec un instrument propre à cet usage ».

Moyens de prévenir le retour des cors.

Quant aux moyens de prévenir la formation & le retour des *cors*, il n'en est pas d'autres que de renoncer aux souliers étroits & durs, c'est-à-dire, de renoncer aux causes capables de les faire naître.)